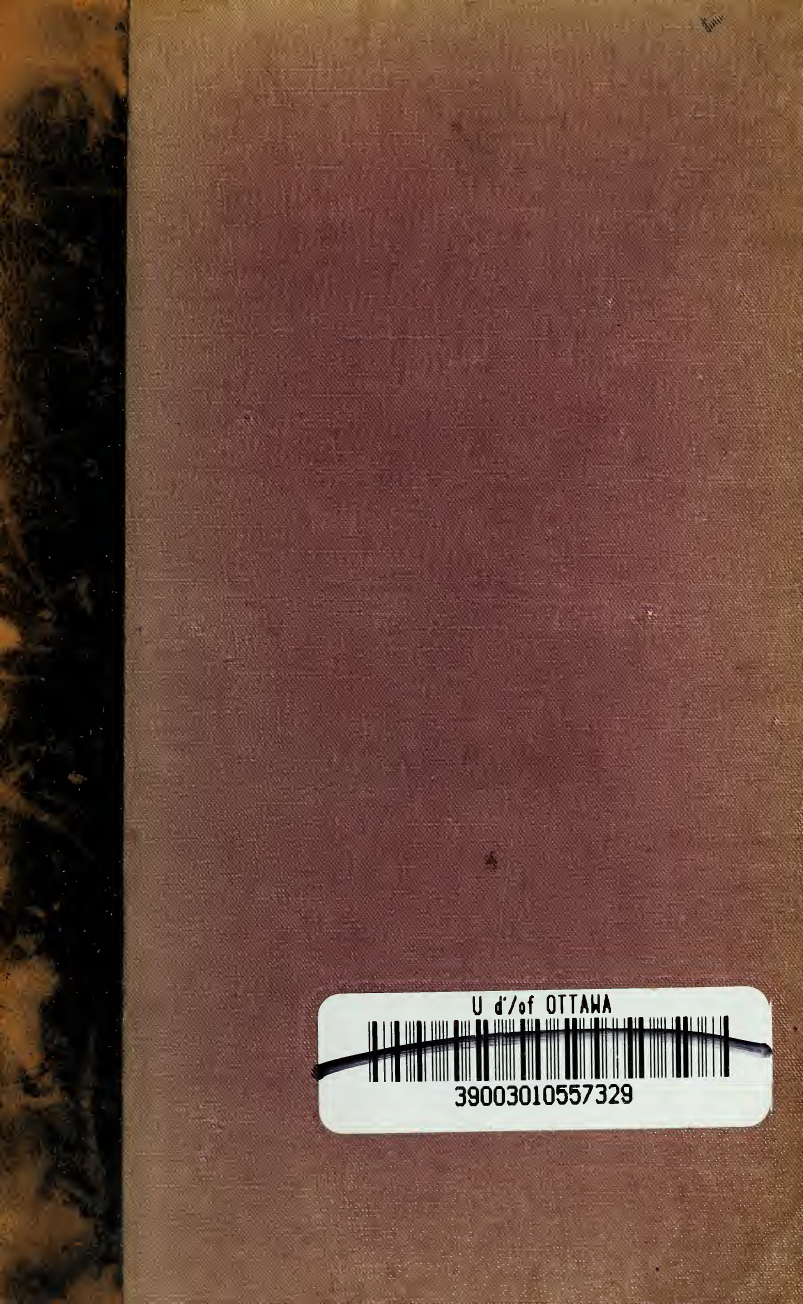

U d'/of OTTAWA
39003010557329


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

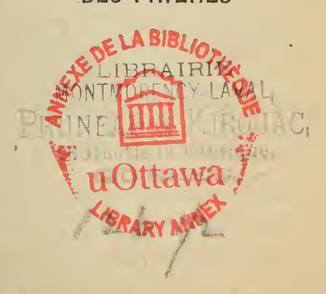
LA

DÉVOTION A MARIE

EN EXEMPLES

PREMIÈRE PARTIE

DES PRIÈRES



MÊME LIBRAIRIE

Du même Auteur :

Pouvoir de saint Joseph. 19e édition. 1 volume de 432 pages. Prix : 1 fr. 50. Chez Régis Ruffet et Ce, successeurs de Perisse frères, à Paris, rue Saint-Sulpice, 38, et à Bruxelles, place Sainte-Gudule, 4.

Ce volume renferme ce que les SS. Pères et les auteurs ascétiques ont dit de plus beau sur les sublimes prérogatives et sur la puissance sans bornes de l'auguste Époux de Marie. Dans la première partie, composée de 31 méditations pour le mois de mars, les prêtres trouveront de nombreux matériaux pour le Panégyrique du Saint. Dans la seconde partie il y a des méditations pour ses fêtes, et des visites pour tous les jours du mois. Il a paru de ce volume diverses traductions italiennes à Rome, à Milan et à Turin.

Mois du Sacré-Cœur des Ames intérieures, avec des méditations et un exercice pour tous les premiers vendredis du mois. 8e édition. 1 volume in-18 de 450 pages. . . . 1 fr. 50

« La doctrine de ce livre est pure, profonde, élevée. Il y a même telle de ses méditations qui est un chef-d'œuvre incomparable. Cet ouvrage sort manifestement de la voie ordinaire où se traînent les écrivains religieux de cette époque. » (*Rosier de Marie.*)

Mois de Marie immaculée de saint François de Sales, ou Méditations pour le mois de mai et les fêtes de la sainte Vierge, avec des exemples nouveaux. 8e édition. 1 beau volume de 432 pages, franco . . . . 1 fr. 50

« Nous félicitons bien sincèrement le P. Huguet d'avoir fourni ce pieux aliment aux enfants de Marie : il était difficile d'être mieux inspiré. » (*Bibliographie catholique.*)

Le Mois consolateur des Ames du Purgatoire, avec une introduction sur le respect dû aux morts, les funérailles et les cimetières. 1 volume de 432 pages, 2e édition, franco. 1 fr. 50

Les Soirées des Serviteurs de saint Joseph, contenant des traits inédits pour huit mois de mars. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

L'Art de la Conversation. 1 beau volume in-12. . 1 fr. 50

De la Charité dans les Conversations. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

---

920. — Paris, imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

LA

DÉVOTION A MARIE

EN EXEMPLES

OU

EXCELLENCE DES PRIÈRES ET DES PRATIQUES

EN L'HONNEUR DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Démontrée par un grand nombre d'exemples, de traits et de miracles authentiques

OUVRAGE UTILE

AUX CATÉCHISTES, AUX PRÉDICATEURS ET AUX DIRECTEURS DES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE VIERGE

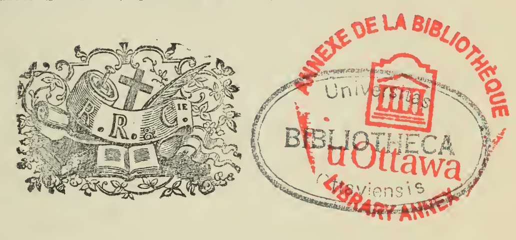
Par le R. P. HUGUET, Mariste

4e ÉDITION

Augmentée d'un grand nombre de nouveaux traits

PREMIÈRE PARTIE

DES PRIÈRES EN L'HONNEUR DE MARIE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET & Cie, SUCCESSEURS

PARIS 38, RUE SAINT-SULPICE, 38 | BRUXELLES 4, PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1868

PRÉFACE.

Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée que jamais elle ne l'a été.
(*Vénérable Grignon de Montfort.*)

Convaincu qu'un des meilleurs moyens pour entretenir dans tous les cœurs une tendre confiance en Marie, c'est de rappeler ses bienfaits et ses miracles de miséricorde qui se multiplient à l'égal de nos misères et de nos besoins, nous avons déjà publié dans le *Trésor historique des enfants de Marie, — le Pouvoir de Marie en exemples, — la Miséricorde de Marie en exemples*, un grand nombre de traits qui ont été accueillis avec bienveillance.

Encouragé par ce succès, nous avons voulu compléter notre travail. Après avoir démontré par des faits authentiques l'excellence des prérogatives de Marie et des titres sous lesquels on l'invoque dans le monde entier, il nous reste, en suivant toujours le même plan, à traiter de la vertu des prières et des pratiques instituées en son honneur, et c'est là le sujet des deux nouveaux volumes que nous avons offerts aux pieux enfants de Marie. Cet ouvrage, parvenu en peu de temps à la quatrième édition, a été bien goûté dans les familles chrétiennes et les communautés religieuses (1). Les catéchistes et les prédica-

(1) Voici comment la Bibliographie catholique a parlé de la première édition de cet ouvrage :

« En parcourant ces traits, ou le sourire vient errer sur les lèvres, ou une douce émotion agite le cœur et remplit les yeux de larmes d'attendrissement. »

Nous n'avons rien négligé pour améliorer cette nouvelle édition, en remplaçant des traits anciens par des exemples nouveaux.

Nous ne connaissons pas d'ouvrage plus complet en ce genre.

teurs s'en sont servis avantageusement pour réveiller l'attention de leurs auditeurs et graver dans leur cœur une confiance inébranlable en Marie, Mère de la divine Miséricorde.

Ce recueil a une utilité spéciale pour les exercices du *Mois de Marie*, que l'on termine ordinairement par un trait d'histoire. Mais, pour que ces exemples puissent intéresser et impressionner les fidèles, il faut qu'ils ne soient pas connus de l'auditoire.

On trouvera dans ces deux volumes des traits pour un bon nombre de *Mois de Marie.*

Tous les docteurs de l'Église proclament hautement que la dévotion à la très-sainte Vierge est un signe certain de prédestination ; or, de tous les moyens, le plus efficace pour inspirer cette dévotion à la jeunesse, c'est de remplir sa mémoire des prodiges de miséricorde opérés par Marie en faveur de ses serviteurs.

Maintenant, si vous demandez avec quel esprit on doit lire ce livre : — Un peu comme il faut aller en Italie : en pèlerin, et non pas en critique rationaliste ; en homme pieux et qui veut le devenir davantage, qui ne considère comme petit rien de ce qui peut contribuer à faire mieux aimer ou servir Marie ; qui, *a priori*, se sent porté pour toutes les dévotions qu'autorise l'Église ; qui, par conséquent, ne peut manquer de trouver édifiant et utile un voyage à travers ce livre, où tant de ces dévotions sont relatées et développées.

Telle n'est évidemment pas la disposition de tous les chrétiens. Il en est que le seul mot de dévotion agace, qui vivent, les malheureux, au milieu du monde surnaturel du catholicisme : la sainte Vierge, les anges gardiens, la messe, la communion des saints, les indulgences, étrangers presque à tant de merveilles, — les connaissant à peine, — n'en profitant jamais ! — Comment reconnaître des chrétiens dans ces serviteurs glacés d'un Dieu qui, pour eux, diffère à peine du Dieu des déistes ?

En Italie, à Rome, on ne visite pas tous les sanctuaires à la fois; chacun a son jour de fête, sa *dévotion* particulière. De même, il ne faut pas lire de suite un grand nombre d'exemples et de miracles rapportés dans cet ouvrage; car, comme ils ont quelque point par où ils se ressemblent, on se fatiguerait et on se dégoûterait de cette lecture qui peut faire tant de bien. Dans les familles chrétiennes, où l'on a la sainte habitude de se réunir pour prier en commun, on pourrait lire tous les jours un ou deux traits avant la prière du soir : ce serait là un excellent moyen de graver, surtout dans le cœur des enfants et des jeunes gens, une confiance en Marie que rien ne saurait détruire plus tard.

Quoique puisés à de bonnes sources, tous les exemples de ce recueil ne conviennent pas également à tous les esprits. Il en est qui édifieront beaucoup les âmes pieuses et qui choqueraient peut-être les hommes du monde qui vivent en dehors du surnaturel et dont la foi est si faible et si chancelante.

Que Jésus, Marie et Joseph daignent bénir nos efforts! Nous nous trouverons bien amplement dédommagé de nos fatigues et de nos veilles si nous pouvions nous promettre d'avoir gagné une seule âme à Marie, d'avoir fait naître dans un seul cœur une confiance filiale pour la meilleure et la plus tendre des mères. Que de malheureux, au moment de s'abandonner au plus affreux désespoir, ont senti tout d'un coup l'espérance renaître dans leur cœur, au souvenir d'un infortuné encore plus abandonné secouru par Marie, l'Espérance et le Refuge de ceux qui semblent n'avoir plus de ressource ni dans ce monde ni dans l'autre!

Afin que personne ne puisse se méprendre sur nos intentions et la portée de nos paroles quand, dans le cours de cet écrit, nous citons les légendes, les miracles, les prophéties, les visions et les révélations des Saints, et pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, nous

nous empressons de consigner ici la déclaration suivante :

Humblement soumis à l'Église, notre mère, et désirant, avant tout, ne nous écarter en rien de son esprit et de son enseignement, nous n'entendons donner aux faits extraordinaires offerts par nous à la piété des fidèles, que la signification et l'autorité que leur laisse le Saint-Siége apostolique, soit par ses décisions, soit d'après le sentiment de ses docteurs ou celui des écrivains ascétiques les plus connus et les plus orthodoxes.

A MARIE IMMACULÉE.

O Marie, la meilleure et la plus tendre des mères! permettez au plus petit de tous vos enfants de venir, dans ce beau jour si cher au ciel et à la terre, déposer à vos pieds l'hommage de son amour et de sa reconnaissance filiale. Daignez, ô ma Reine, ô ma Mère, recevoir avec indulgence cet ouvrage où j'ai recueilli quelques traits épars de votre miséricorde inépuisable : faites, je vous en conjure, que tous ceux qui liront ces pages conçoivent de votre amour et de votre bonté une idée que rien ne puisse plus altérer au fond de leur cœur : faites, ô Marie, que je m'en souvienne moi-même dans les moments de peine et de découragement, mais surtout à mon heure dernière, afin qu'il me soit donné, comme à tant de vos fidèles enfants, de m'endormir dans la paix du Seigneur, les yeux fixés sur votre douce image, en murmurant une dernière fois votre nom béni : *Janua cœli, ora pro nobis.*

En la fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. 1867.

LA

DÉVOTION A MARIE

EN EXEMPLES

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DES PRIÈRES DE L'ÉGLISE

EN L'HONNEUR DE MARIE.

Les prières de la sainte Église à Marie sont merveilleuses de confiance et d'amour; elles s'adressent à cette puissante Reine du ciel comme à la dépositaire des grâces et à la dispensatrice de tous les trésors divins. On y trouve un choix admirable des paroles de la sainte Écriture, un précis de ce que tous les saints Pères ont dit de plus beau sur cette incomparable Vierge. C'est là qu'est exposée la plus sublime théologie sur la part que Marie prend à tout ce qui se fait dans l'Église. Dans cette belle liturgie, Marie est représentée, dit un pieux évêque, comme ayant dans l'Église cette action puissante que célébrait saint Cyrille dans le concile d'Éphèse; elle n'y paraît pas seulement comme suppliante, elle est à la tête des armées de l'Église contre l'hérésie. Prédicateur invisible, sans être le principe immédiat de la grâce divine, Marie éclaire, brise les chaînes et console les âmes. A l'égard des autres Saints, l'Église use

ordinairement de ces mots : Priez pour nous, intercédez pour nous; à l'égard de Marie, souvent elle dit absolument : Donnez-nous, accordez-nous, délivrez-nous, sauvez-nous, ayez pitié de nous : *Solve vincla reis; profer lumen cæcis; vitam præsta puram; iter para tutum; mites fac et castos.*

Remarquez aussi, pieux enfants de Marie, la persévérance avec laquelle l'Église s'adresse à la très-sainte Vierge. Elle ne demande rien à Dieu, qu'elle n'emploie la médiation de Marie : dans toutes les messes, dans tous les offices, dans toutes les prières qu'elle offre à Dieu dans ses besoins, partout elle invoque Marie. Qu'on ouvre les livres qui servent au sacrifice auguste de nos autels, sur quelle page tombera-t-on où il ne soit fait mention de Marie? Qu'on ouvre de même les rituels, les pontificaux qui servent pour les fonctions les plus augustes et les plus sacrées : bénédictions, consécrations, administrations des sacrements, le nom de Marie, l'intercession de Marie s'y trouve partout. Il semble que, comme le Père éternel a voulu que son Eglise ne lui demandât rien que par les mérites de son Fils, le Fils a voulu que nos prières lui fussent présentées, en tous nos besoins, par les mains de sa Mère; c'est dans cet esprit que l'Église commence toutes les heures de l'office divin par invoquer Marie, et elle les finit toujours de même par une antienne qu'elle chante en son honneur.

Les *Complies* qui complètent l'Office se terminent par ces belles Antiennes de la sainte Vierge, au sujet desquelles Bossuet dit : « L'Église, toujours touchée des grâces que « Dieu a faites au genre humain par la sainte Vierge, par « laquelle il nous a donné le Sauveur même, chante ses « louanges à la fin de l'Office, et les termine par une orai- « son qu'elle adresse à Dieu, pour le remercier des grâces « inestimables qu'il a faites à cette Vierge très-pure, et

« pour le prier en même temps d'avoir agréables, au nom « de Jésus-Christ, les prières que sa sainte Mère lui fait « pour nous. »

Les formules que l'Église emploie pour invoquer Marie sont pleines de sens et d'onction. Elles éclairent l'esprit, touchent le cœur et fortifient la volonté sans exalter l'imagination; elles sont d'une simplicité parfaite, d'une onction merveilleuse, à la portée des âmes les plus simples, et en même temps proportionnées aux plus sublimes intelligences. Elles ont passé par le cœur et par les lèvres de cette multitude infinie de Saints qui nous ont précédés; elles nous arrivent comme embaumées des pures émanations de leurs âmes. Elles ont l'immense avantage d'être des témoignages vivants et perpétuels de la foi de l'Église, de nous confirmer dans cette foi, en même temps qu'elles affermissent notre espérance et enflamment notre charité. Il n'y a que l'habitude que nous avons de les répéter, dès notre enfance, qui puisse nous empêcher d'en sentir la beauté et la douceur.

Que dirons-nous de la *Salutation angélique*, véritablement pleine de grâce? Cette belle prière renferme le plus bel hommage que nous puissions offrir à Marie : nous lui rappelons ses grandeurs, ses vertus, ses perfections, sa toute-puissance dans le ciel et sur la terre (1).

Parmi les antiennes en l'honneur de Marie, il en est peu de plus suaves que l'*Inviolata*. Elle renferme toutes les

(1) Marie a apparu plusieurs fois à de grands Saints, comme à saint Dominique, à saint Jean de Campistran, au Bienheureux Alain de la Roche, pour leur révéler l'excellence et la vertu de l'*Ave Maria* pour convertir les âmes. Ces zélés enfants de Marie ont prêché publiquement que le salut ayant commencé par l'*Ave Maria*, le salut de chacun en particulier était attaché à cette prière; que c'est cette prière qui a fait porter à la terre desséchée et stérile le fruit de vie,

beautés: mélodie du langage, simplicité d'expression, prière humble et modeste, confiance filiale, fraîcheur d'images, tout ravit dans cette touchante prière, que l'on entend toujours avec un plaisir nouveau. Sans doute il fut inspiré du ciel, dit un pieux auteur, celui qui, dans l'effusion de sa piété, laissa échapper de ses lèvres les douze strophes de l'*Inviolata*, cette hymne que volontiers nous appellerions angélique, tant les pensées en sont pures et les expressions pleines d'harmonie! Jamais traduction ne pourra conserver le suave parfum qu'elle exhale, et cette teinte de fraîcheur que le fréquent retour de la lettre *a* lui donne, mais qui disparaît avec cette gracieuse terminaison des syllabes. A force de l'entendre redire, tous les chrétiens la comprennent, et il en est bien peu, nous le croyons, qui n'éprouvent un charme secret à la répéter. C'est comme un dialogue de deux cœurs qui se renvoient l'un à l'autre les louanges de la Mère de Dieu. L'amour dicta ces phrases, courtes, rapides, sonores, dont chacune emporte vers Marie un hommage, une prière, un soupir.

« Vous êtes pure, chaste et sans tache, vous qui êtes la « porte du ciel.

« Bienfaisante Mère du Christ, recevez le tribut de nos louanges.

« Que nos corps et nos âmes soient purs, c'est le vœu « que forment, devant vous, des cœurs qui vous sont dé-« voués.

et que c'est cette même prière bien dite qui doit faire germer dans nos âmes la parole de Dieu et porter le fruit de vie, Jésus-Christ.

Combien donc jaillissent des entrailles de la foi catholique ces accents du Dante à Marie :

« Vierge Mère, fille de ton Fils, humble et haute plus qu'aucune « autre créature... Tu es si grande et tu as tant de puissance, que « celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi, veut que son dé-« sir vole sans ailes. »

« Les prières qui passent par vos lèvres sont douces; « donnez-nous pour l'éternité le pardon qui est dans vos « mains... »

Nous nous arrêtons : comment rendre l'invocation trois fois répétée qui termine cette sainte prière? Notre langue n'a plus la simplicité naïve que le moyen âge lui avait imprimée pour reproduire, en l'appliquant aux personnes, cette grâce de la vertu de bénignité, mélange aimable de douceur et de tendresse, d'amour et de compassion : elle est bien rare, hélas! de nos jours, mais le cœur de Marie l'a toujours conservée pour nous. Oh! vous donc qui êtes pleine de bénignité, Vierge sainte, nous vous saluons; nous avons confiance que, par vous, nos demandes seront exaucées; car nous vous invoquons sous un titre qui vous est cher entre tous les autres; nous vous nommons « la seule dont rien n'a jamais terni la virginale pureté. »

Ainsi chantent ceux qui sont vos enfants ici-bas, et les anges accompagnent nos cantiques, et sur leurs harpes d'or ils modulent, eux aussi, les louanges de la Vierge qui seule, entre toutes les créatures, est immaculée; ils proclament sa puissance et sa gloire; elle est Reine sur la terre et dans le ciel.

Quel plus beau panégyrique de Marie que ses touchantes litanies, si chères à ses enfants, et dans lesquelles, dit un de nos meilleurs écrivains, la piété parle, sans le savoir, le langage de la plus sublime poésie?

Que dirons-nous du *Stabat*, si justement nommé le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante douleur; de l'*Ave, maris stella*, composé pour honorer un des plus doux mystères de la sainte Vierge, où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; du *Salve, Regina*, où Marie nous apparaît comme une miséricorde toute-puis-

sante et une puissance toute miséricordieuse? On ne le redit jamais, surtout dans la peine, sans se sentir meilleur et plus consolé. Qui pourrait raconter les prodiges de grâce et de miséricorde dont le *Memorare, Souvenez-vous*, a été le principe dans la famille chrétienne?

Quoi de plus salutaire que de terminer toutes ses occupations en les mettant sous la protection de Marie par la récitation du *Sub tuum præsidium*, où toute la famille humaine vient se réfugier sous les ailes de la Mère de son Sauveur contre tous les maux qui l'assiégent et qui la menacent, prière d'une si pénétrante simplicité?

Enfin, de toutes les prières en l'honneur de Marie, il n'en est pas qui doive vous être plus chère que le *Magnificat*, ce sublime cantique où la reconnaissance s'unit merveilleusement à l'humilité. C'est la plus haute expression du plus brûlant enthousiasme, la formule la plus divine de l'extase la plus céleste qui ait jamais enivré une âme immortelle. L'âme de Marie, étroitement unie à la Divinité et perdue en son sein, ne peut contenir les sentiments d'amour, de bonheur, de reconnaissance dont elle est pleine, et, tout inondée des célestes clartés, elle laisse tomber jusqu'à nous quelques rayons d'une lumière très-pure sur les divins mystères de l'incarnation et de la rédemption.

Qu'il est ravissant pour les anges d'entendre chanter la Mère de Dieu, qui portait dans son sein le même Verbe adorable qui remplit éternellement le sein de son Père céleste! Il est vrai que ce Verbe adorable ne parle point par la bouche de son divin Père, parce qu'il est lui-même la Parole increéée; mais il parle ici par la bouche de sa divine Mère, qui ne fait que chanter au dehors l'admirable cantique qu'il composait lui-même en son cœur : *Eructavit cor meum verbum bonum.*

La sainte Eglise professe la plus grande estime pour ce

cantique sacré; tous les jours, à l'office des vêpres, elle le présente à Dieu, de la manière la plus solennelle, au milieu d'un nuage d'encens le plus pur; la lenteur grave avec laquelle se chante chaque verset, tandis que l'orgue murmure, laisse aux fidèles le temps de méditer les sentiments qu'il renferme.

Il y a dans ce cantique des mystères si grands et si profonds, qu'ils sont cachés aux anges, dit le vénérable Grignon de Montfort. Le docte et pieux Gerson, un des hommes les plus savants de son époque, après avoir employé une bonne partie de sa vie à composer des traités pleins d'érudition et de piété sur les matières les plus difficiles, n'entreprit qu'en tremblant, sur la fin de ses jours, d'expliquer le *Magnificat*, afin de couronner tous ses ouvrages. Il nous rapporte, dans un volume in-folio qu'il a composé sur ce beau cantique, des choses bien touchantes; il dit que Marie le récitait souvent elle-même, surtout après la sainte communion, en action de grâces. Le savant Bezovius, en expliquant le *Magnificat*, rapporte plusieurs miracles opérés par sa vertu, et il dit que les démons tremblent et s'enfuient quand ils entendent ces paroles : *Fecit potentiam in brachio suò, dispersit superbos mente cordis sui.*

Pieux enfants de Marie, unissez-vous *à toutes les générations* qui ont proclamé bienheureuse la Vierge immaculée qui nous a donné le Sauveur; mais entrez aussi dans les sentiments d'humilité qu'elle vous recommande par ses paroles et par ses exemples. C'est elle-même qui vous dit de sa bouche inspirée : Si Dieu trouve en vous des cœurs humiliés et soumis, il vous élèvera jusqu'à lui ; si vous confessez devant lui votre indigence, il vous comblera de bienfaits.

Pieux enfants de Marie, aimez à redire ce sublime cantique de votre Mère; et lorsque, pénétrés de la plus vive

reconnaissance pour tous les bienfaits du Seigneur, vous éprouverez à la fois et le besoin et l'impuissance de l'exprimer dignement, empruntez les paroles de Marie, et vous rendrez à Dieu des louanges dignes de lui. Et après la sainte communion, lorsque vous avez l'ineffable bonheur de posséder, comme elle, Jésus dans votre cœur, dites avec saint Ambroise : Que l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur, que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en notre Sauveur.

Il y a dans les prières de l'Eglise un certain mélange de suavité et d'élévation, dont une funeste habitude nous empêche de sentir toute la beauté. Supposons que, dans quelque manuscrit oublié depuis de longs siècles, on trouvât tout à coup la formule d'oraison nommée l'*Angelus*, comme on admirerait ce dialogue :

« L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit. » Quel début et quelle simplicité d'expression dans l'énoncé d'un fait qui recèle tant de miracles !

Le chœur reprend : « Salut, ô Marie, pleine de grâce ! le « Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Ainsi jadis le Messager céleste l'avait saluée.

Mais voilà qu'à travers les âges retentit encore la réponse dont l'humilité puissante inclina le ciel vers la terre : « Je « suis la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre « parole. »

Et le chœur répète : « Salut : Vous êtes bénie entre les « femmes. »

Alors, empruntant le langage de l'Apôtre, l'Eglise proclame que le mystère s'est accompli : « Le Verbe s'est fait « chair, il a habité parmi nous. » Les genoux fléchissent, et pour reconnaître l'immense dignité de Celle qui a reçu les honneurs de la maternité divine, le chœur redit encore :

« Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous « êtes bénie entre les femmes... Sainte Marie, Mère de Dieu, « priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de « notre mort. »

Est-ce de la poésie ou de l'histoire? quelle main a retracé ainsi à grands traits le tableau du plus mémorable des événements qui jamaient aient fait tressaillir le monde? Par quel art le récit est-il si intimement uni à la prière et à ces douloureux souvenirs du péché et de la mort sur lesquels s'appuie l'invocation finale s'élançant comme un cri de détresse : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous. »

Quelle est grande Celle vers qui, de tous les points du globe, montent incessamment ces supplications; car il n'est pas une heure où, en avançant dans sa course, le soleil n'amène pour quelque peuple le matin, le midi ou le soir, et où cette hymne de louanges ne salue la Reine des cieux.

D'autres ont rappelé tout ce qu'il y a de touchant dans le son des cloches qui annoncent l'*Angelus*, soit que leurs murmures sonores, en s'éveillant avec l'aube matinale dans les tours des basiliques d'une grande ville, se mêlent ou se succèdent comme les notes d'un mélodieux concert, soit que, s'échappant du clocher de quelque village, ils s'étendent au loin avec le crépuscule du soir, comme pour indiquer la route au voyageur attardé. Il y a dans ces vibrations de l'airain qui nous disent d'invoquer Marie, de mystérieuses harmonies avec les besoins de notre âme. Voyageurs, qui cheminons tristement dans cette vallée de larmes, nous levons nos yeux vers le ciel, et le souvenir de la Vierge protectrice en descend comme une consolation et une espérance; voilà pourquoi il entre si profondément dans nos cœurs.

La cloche qui sonne l'*Angelus* peut être brisée quelquefois, dans telle ou telle contrée de la terre; elle le fut en France vers la fin du siècle dernier; mais toujours

elle résonnera quelque part; jusqu'à la consommation des temps, il y aura des voix pour y répondre et pour célébrer la maternité divine de Marie en invoquant son secours.

Aimez à répéter toutes les belles prières de l'Eglise en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu. Au milieu des peines et des tristesses de cette vie, invoquez-la avec confiance, parlez de son ineffable miséricorde à tous ceux qui s'égarent dans les voix trompeuses du mal, priez-la pour tous ceux qui vous sont chers, et Marie se *montrera votre Mère* en exauçant votre prière.

Une jeune enfant, élevée sur les genoux d'une mère chrétienne, apprenait de celle-ci à former pour la première fois sur son corps le signe sacré de notre rédemption. Comme elle finissait l'invocation des trois personnes divines : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » elle se tourna vers sa mère, et, levant les yeux sur elle, lui dit : « Maman, il n'y a pas de Mère*?* »

La nature humaine avait parlé par la bouche de cette enfant. L'auteur de cette même nature avait dû lui ménager une réponse; cette réponse, c'est MARIE.

La religion est visiblement moulée sur la nature humaine. Dieu s'est mis en rapport avec nous par toutes les affections de notre cœur, pour nous gagner par elles et les surnaturaliser. Il n'en est aucune qu'il n'ait revêtue : celle de père du haut des cieux ; celle de fils, de frère, d'ami sur la terre ; celle d'époux enfin dans la communion ineffable de son corps, ce mystère de nos autels.

Comment, d'après cet ordre manifeste de communication, aurait-il laissé en dehors la relation qui tient le plus de place dans la nature humaine, et qui a sur elle la plus pure, la plus incessante, la plus universelle influence, la *Mère?*

I

L'AVE MARIA.

Quand les yeux du petit enfant s'ouvrent à la lumière, son premier regard rencontre deux visages penchés sur son berceau ; et, quand sa langue essaie les premiers bégaiements, deux noms aimés s'unissent sur ses lèvres, comme plus tard, quand son âme s'éveillera, ils s'uniront dans son cœur...

Ainsi, lorsque le jeune chrétien commence d'élever ses yeux vers le ciel, la religion lui montre un double spectacle. D'une part, un Dieu qui l'a créé, qui le conserve, qui l'aime, et qu'il faut adorer et prier, en lui disant : *Notre Père...*; d'autre part, bien au dessous du grand Dieu, mais au dessus de tout le reste, une douce et souriante figure, qui le regarde avec une maternelle tendresse, qui lui tend ses mains pleines de bienfaits, qu'il faut nommer avec amour, et invoquer avec confiance, en lui disant : *Je vous salue, Marie!...*

Et voilà comment, sur les lèvres chrétiennes, se succèdent et s'unissent si bien *la prière divine* et *la prière angélique :* voilà comment elles sont devenues sœurs, pour ainsi dire, inséparables, également vulgaires, dans l'Eglise ; l'une et l'autre aimées de préférence par tous ceux qui savent les comprendre et prier avec le cœur.

Origine de la Salutation Angélique.

On connaît l'origine divine de l'*Ave Maria.* Un jour le ciel s'ouvrit, un des esprits célestes les plus élevés, un glorieux archange fut appelé au pied du trône de Dieu et en reçut un étonnant message. Et voilà que Gabriel descendit dans la chaumière d'une humble Vierge et lui adressa, de la part du Très-Haut, ces paroles merveilleuses : « Je vous salue, *pleine de grâce.* » En donnant son consentement à la parole de l'Ange, Marie devint la Mère de Dieu. Plus tard, sur le Calvaire, elle devint la Mère de tous les chrétiens; « comme les petits agneaux se serrent autour de leur mère, « de même, dit un ancien Père, on voyait accourir autour « d'elle les premiers adorateurs de son Fils.» Et ainsi, tout naturellement, l'*Ave Maria* passa sur les lèvres des chrétiens; et, quand enfin Marie disparut elle-même d'ici-bas, la famille fidèle n'eut qu'à lever ses yeux au ciel, et de jour en jour, à mesure que son nom béni se propagea dans le monde avec le nom du Sauveur, s'éleva de toutes parts le concert immense qui dure encore et qui salue l'auguste Vierge d'un même cri d'amour, mille fois répété dans toutes les langues..... *Ave Maria.*

En remontant le cours des siècles, nous retrouvons parmi les premiers chrétiens la pieuse pratique de saluer Marie avec l'Ange, en lui disant : *Ave, Maria.* Dans une antique Liturgie attribuée à saint Jacques, on lit déjà cette invocation : « Célébrons la mémoire de la sainte, *Immaculée* et glorieuse Vierge Marie, afin que nous obtenions toute miséricorde par son intercession » ; puis viennent ces paroles de la Salutation Angélique : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre

toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni », parce que vous avez enfanté le Sauveur de notre âme. (*Liturgie de S. Jacques, apôtre.*)

Saint Jean Chrysostôme écrit aussi dans sa Liturgie : « Nous vous louons, nous vous saluons, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, parce que vous avez mis au monde le Sauveur de notre âme. » (*S. Chrys. Liturg.*)

Saint Athanase récitait aussi la Salutation Angélique lorsqu'il disait : « Nous vous saluons, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; les hiérarchies des Anges s'unissent aux habitants de la terre pour vous bénir. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus. Priez pour nous, notre Souveraine et la Mère et l'Epouse du Seigneur. » (S. Athan. *In Evang. De Deipar.*)

Quant à la seconde partie de la Salutation Angélique : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs », plusieurs critiques croient qu'elle fut composée par les Pères du concile d'Ephèse ; mais il est plus vraisemblable que ces paroles furent ajoutées à la Salutation Angélique, seulement en 1508, et que celles qui la terminent ont une origine encore plus récente et viennent des Franciscains (1).

Excellence de l'Ave Maria.

Le premier *Ave Maria* qui fut dit par l'Archange a produit le plus grand et le plus extraordinaire de tous les miracles, et il fut la source du salut pour les hommes pé-

(1) Voyez *Wetzer Kirchenlexicon.* — *La correspondance de Rome.*

cheurs. Notre salut ayant donc commencé par cette salutation, le salut de chacun de nous est en particulier attaché à cette prière. Comme elle fut apportée par un Ambassadeur du ciel, pour faire produire à la terre sèche et stérile le fruit de vie, c'est aussi cette même prière bien dite qui doit faire germer dans nos âmes Jésus-Christ. Elle est comme une rosée céleste qui féconde les âmes, et l'âme qui n'en est pas arrosée ne porte point de fruit, mais des ronces et des épines, et elle est bien près d'être maudite. Voici ce que la sainte Vierge a révélé à ce sujet au B. Alain de la Roche : « Sache, mon fils, et fais-le connaître à tous, que c'est un signe probable et prochain de damnation que d'avoir de l'aversion, de la tiédeur et de la négligence à dire la Salutation Angélique qui a produit le salut du monde. »

Je ne connais rien, ô Marie, dit Thomas à Kempis, je ne connais rien de si glorieux pour vous ni de plus consolant pour nous que la salutation de l'Ange ; telle en est la douceur qu'il n'y a point de paroles capables de la peindre. C'est chose assurée, dit un autre serviteur de Marie, que jamais cette prière ne monte vers le ciel sans rapporter quelque nouvelle faveur, soit pour le corps, soit pour l'âme, car cette tendre Mère nous salue volontiers par quelque faveur quand nous lui faisons le plaisir de la saluer par l'*Ave Maria*. Marie promit à sainte Gertrude autant de grâces pour l'heure de sa mort qu'elle l'avait récité de fois. Pour obtenir le pardon de quelques mouvements d'impatience, la sainte Vierge conseilla à sainte Brigitte de dire un *Ave*. Et qui ne sait que ce fut aussi cette Mère de bonté qui révéla à saint Dominique que ses prédications resteraient stériles jusqu'à ce qu'il prêchât le rosaire ? Elle lui donna par là à entendre les grands biens que cette dévotion devait produire, et que, comme le Seigneur avait fait préparer par la

salutation de l'Ange le mystère de l'incarnation qui devait opérer le salut du monde, il fallait qu'il imitât cette conduite. Ce grand Saint gagna effectivement plus d'âmes à Dieu par la vertu de l'*Ave Maria* que par tout autre moyen. En effet, rien de si prodigieux, au rapport des historiens du temps : plus de cent mille hérétiques très-fougueux revenus de leurs erreurs, un nombre incroyable de pécheurs convertis, furent les premiers fruits de cette dévotion naissante.

Citons encore ces belles paroles d'un Saint : « L'*Ave Maria* bien dit est l'ennemi du diable qu'il met en fuite et le marteau qui l'écrase ; c'est la sanctification de l'âme, la joie des anges, la mélodie des prédestinés. C'est le cantique du Nouveau Testament, la joie de Marie et la gloire de la sainte Trinité. L'*Ave Maria* est une rosée céleste qui rend l'âme féconde, c'est une rose vermeille qu'on présente à Marie, c'est une perle précieuse qu'on lui donne. C'est enfin le plus magnifique éloge que vous puissiez faire en son honneur ; les charmes secrets dont il est plein sont si puissants sur son cœur, que vous l'obligerez infailliblement à vous aimer si vous le dites comme il faut. » Un autre grand serviteur de cette immaculée Vierge rend de lui-même ce témoignage, que chaque fois qu'il prononce ces mots : Je vous salue, Marie, le monde perd à ses yeux tous ses attraits, son cœur se trouve épris du saint amour, sa dévotion croît, son espérance augmente, sa joie redouble, tout son être se renouvelle et s'affermit dans la vertu.

Ainsi Marie attache un prix particulier à la récitation de la Salutation Angélique, et elle prend un plaisir infini à se l'entendre adresser. C'est ce qu'elle a révélé à sainte Mechtilde, quand elle lui dit que de tous les hommages qu'on peut lui rendre, il n'y en a pas un seul qui lui plaise davantage, ni qui lui cause une plus grande joie que la répé-

tition de cette prière : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus*, Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, etc. ; que ces mots lui rappellent l'obligation où elle est d'avoir compassion des pauvres pécheurs, de les aimer et de prier pour eux, parce qu'ils ont été l'occasion de son bonheur. Car, ajouta-t-elle, je n'aurais pas trouvé la grâce, s'ils ne l'avaient pas perdue ; je n'aurais pas été la Mère de leur Sauveur, s'il n'avait pas fallu les sauver ; enfin je n'aurais pas reçu cette surabondance de grâces, s'il n'avait pas fallu que je fusse la mère de miséricorde et le refuge des pauvres pécheurs.

Non-seulement la récitation de l'*Ave Maria* fait la joie de Marie, mais elle fait encore la joie des Anges et des Saints dans le ciel, et le B. Alain affirme que les paroles de cette prière font tressaillir tout le ciel de bonheur et d'allégresse. Les Anges eux-mêmes trouvent une joie particulière à offrir tous les jours à Marie des millions et des millions de fois l'*Ave Maria*, qui est la salutation propre de ces Esprits bienheureux. Puisque cette prière admirable réjouit si délicieusement tout le paradis, et qu'elle est aussi, comme on va le voir, une source de grâces pour l'âme fidèle, elle fait la terreur des démons, qui prennent la fuite aussitôt qu'ils l'entendent prononcer ; car il faut que vous sachiez que, quand l'*Ave Maria* fut apporté du ciel par un Ange, la terre tressaillit de joie et donna des marques de son ravissement aux approches de sa liberté. Mais, comme si tout l'enfer et les démons eussent déjà senti la présence formidable du Tout-Puissant qui devait ruiner leur empire, ils tremblèrent d'épouvante et furent effrayés à la prononciation de l'*Ave Maria* qui, depuis cette bienheureuse époque, a toujours eu une puissance merveilleuse pour briser tous leurs efforts. Il n'y a donc plus lieu de s'étonner si les impies qui sont dans le parti de ces maudits esprits suivent

leurs sentiments et ont une grande opposition à tout ce qui touche le mystère de l'incarnation, s'ils ne parlent qu'avec mépris du chapelet et de la dévotion à la sainte Vierge. D'un autre côté, l'expérience montre que ceux qui d'ailleurs ont de grandes marques de prédestination aiment, goûtent et récitent avec plaisir l'*Ave Maria*, et plus ils sont à Dieu, plus ils aiment cette prière. Je n'ai pas de meilleur secret, dit le vénérable Louis-Marie de Montfort, pour connaître si une personne est de Dieu, que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria* ou le *Chapelet*.

Soyons heureux et fiers, dit un pieux auteur de le redire après l'Ange, après les Apôtres, après les Martyrs et tous les siècles chrétiens. Qu'il soit doux à nos lèvres, plus doux encore à notre cœur, cet *Ave Maria*, qui nous arrive tout parfumé, comme un cantique du ciel, répété par autant d'échos qu'il a passé de saintes âmes sur la terre. Saluer une reine est ici-bas une faveur rare et enviée : eh bien! chaque jour, à toute heure, le pauvre vieillard, l'humble femme, le petit enfant peuvent venir *saluer* la Reine du ciel et de la terre, Celle qui porte tous les trésors de Dieu dans ses mains, sûrs d'être toujours bien accueillis, sûrs qu'à chacun de leurs hommages elle répondra par un bienfait... Mais le coupable osera-t-il venir? Oh! oui, qu'il vienne lui aussi, qu'il la salue avec une humble confiance. Sa voix ne l'offensera pas, et s'il y met l'accent de la douleur, si son *Ave Maria* est un cri de repentir, sa prière sera toute-puissante. — Sa prière ne redescendra pas sans apporter miséricorde et pardon.

Je vous salue, Marie : *Ave, Maria!...* Douce et belle parole que le Ciel a envoyée à la terre et que la terre, à son tour, envoie fréquemment au Ciel.

L'*Ave Maria*, c'est la prière de tout le monde : l'enfant commence-t-il à bégayer, on le verra, à genoux et les mains

jointes, dire son *Ave Maria*... Le vieillard est-il tellement épuisé par l'âge, par les infirmités, par la maladie, qu'il ne peut plus réciter d'autres prières, eh bien ! il aura encore la force et la consolation de dire l'*Ave Maria*. L'*Ave Maria*, c'est la prière favorite des âmes pieuses. Tous les jours et plusieurs fois le jour, cette prière s'échappe de leurs cœurs embrasés comme une vive flamme, et monte comme un pur encens vers le trône de Marie. L'*Ave Maria*..., c'est aussi la prière des pécheurs, et peut-être leur unique prière. Parmi eux il s'en trouve, hélas ! qui ont oublié ou au moins qui négligent de réciter leurs autres prières, mais ils savent encore et ils récitent l'*Ave Maria* ! ! ! Au milieu du naufrage des autres prières et des autres pratiques de religion, l'*Ave Maria* surnage pour eux comme une planche de salut... Que de pauvres naufragés ont été ramenés au port par cette planche précieuse ! ! !

Dévotion de sainte Catherine de Sienne à l'Ave Maria.

Sainte Catherine de Sienne avait à peine atteint sa cinquième année, qu'elle adressait déjà de ferventes prières à la Reine des vierges. A chaque heure du jour, elle était fidèle à offrir à Marie la *Salutation Angélique* ; et toutes les fois qu'elle montait les degrés qui conduisaient à la maison paternelle, elle se mettait à genoux sur chacune des marches, et invoquait la sainte Vierge en disant dévotement l'*Ave Maria* (1). Excitées par ses exemples, nombre de jeunes vierges se réunissaient à elle dans un lieu retiré de la maison et là durant la nuit elles faisaient des mortifica-

(1) P. Lacroix, *Parterre de Marie*; p. 110.

tions en récitant des *Ave Maria*. Elle commençait dès lors à être visitée par les Anges, et cela, dit l'auteur de sa Vie, en récompense de son application à réciter la Salutation Angélique.

Vision de sainte Gertrude.

A l'approche de la fête de l'Assomption, sainte Gertrude, retenue dans son lit par une fièvre très-violente, ne pouvait, selon sa pieuse pratique, réciter de suite autant *d'Ave Maria* en l'honneur de Marie, que cette Vierge avait passé d'années sur la terre. Mais elle s'efforçait d'atteindre ce nombre en divisant les Salutations angéliques en trois parties. Comme elle faisait cette prière et l'offrait à la Mère de Dieu avec d'autres oraisons, que ses filles l'avaient chargée de présenter, Marie, environnée de gloire et revêtue d'un manteau vert, tout parsemé d'or, lui apparut et lui dit : « Autant il y a de mots dans les prières que vous venez de m'adresser, et de votre part et de la part des personnes qui vous sont chères, autant vous voyez de fleurs sur ce vêtement ; et leur plus ou moins grand éclat est en raison de la plus ou moins grande pureté d'intention avec laquelle on m'a fait ces prières. Et moi je fais rejaillir la splendeur de ces fleurs sur les âmes qui m'ont priée, afin de les rendre agréables à mon divin Fils et à l'armée céleste (1).

(1) *Insinuations*, liv. IV, chap. 49.

Récompense de sainte Gertrude.

Le jour de la fête de la Nativité de Marie, sainte Gertrude ayant dit autant d'*Ave Maria* que la bienheureuse fille de sainte Anne était demeurée dans le sein de sa mère, demanda à cette auguste Vierge quelle récompense serait accordée à ceux qui pratiqueraient une semblable dévotion? Marie lui répondit : « Ils mériteront le ciel, et ils y participeront avec moi à toutes les joies que j'ai reçues et que je reçois toujours de nouveau, et par lesquelles la sainte Trinité se plaît à enrichir mon âme. »

Ensuite elle vit le Ciel s'ouvrir, et les Anges descendaient un trône au milieu du chœur; et Marie était assise sur ce trône, dans tout l'appareil de sa gloire, et se montrant toute disposée à recevoir les prières et les vœux des Sœurs. Les Anges et les Saints, environnant leur Reine, chantaient ses louanges, et lui rendaient toutes les marques du plus profond respect et de l'amour le plus tendre. Sainte Gertrude dit alors à la Mère de Jésus : « Hélas! ma très-douce Mère, combien je suis indigne de me trouver ainsi au milieu de ces ravissantes mélodies! » — « La bonne volonté, répondit Marie, et la pureté d'intention avec lesquelles vous m'adressez vos prières, en les faisant passer par le Cœur de mon Fils, suppléent à tout, et sont beaucoup plus méritoires que tous les exercices corporels. »

A la fin de cette même solennité, Notre-Seigneur recommanda lui-même à sainte Gertrude de saluer, au moins une fois chaque jour, sa sainte Mère par ces deux aspirations : *Eia ergo, advocata nostra! Illôs tuos misericordes oculos ad nos converte!* « Montrez-vous donc notre avocate! Daignez tourner vers nous vos yeux pleins de misé-

ricorde! » Et il l'assura que par ce moyen elle recevrait, au moment de la mort, une grande et ineffable consolation.. Aussitôt Gertrude offrit à Marie cent cinquante *Ave Maria* et la supplia de l'assister au moment de son trépas. Alors elle vit que toutes les paroles qu'elle avait prononcées dans sa prière étaient présentées comme des pièces d'or devant le trône du Sauveur qui les recommandait à sa Mère. La sainte Vierge, les prenant, en fidèle dispensatrice, les employait pour l'avancement spirituel de sainte Gertrude, disposant tout, dès lors, afin de lui obtenir, quand elle serait au moment de sortir de ce monde, des grâces spéciales et des secours assurés pour paraître devant le souverain Juge (1). Quand Gertrude fut parvenue au jour où ses liens terrestres allaient être brisés, à cette heure solennelle qu'elle attendait avec tant d'impatience, elle recueillit abondamment le fruit de ses nombreux et continuels exercices de dévotion envers Jésus et Marie. Ces deux ravissants objets, qui avaient constamment occupé son esprit et son cœur, lui procurèrent alors des consolations qu'aucune langue humaine ne saurait redire.

Dévotion de saint Liguori à l'Ave Maria.

Saint Liguori, dès sa naissance, fut placé d'une manière toute spéciale sous la protection de la très-sainte Vierge Marie, afin que dans tous ses besoins elle fût son avocate, son doux refuge et sa mère, et c'est pour cela qu'on le nomma Alphonse-Marie, noms que l'Eglise a consacrés en les insérant dans les oraisons de la messe propre du Saint, qui se célèbre le 2 août, partout où l'on suit le rit romain.

(1) *Insinuations*, liv. IV, chap. 53.

Les premières paroles qu'on lui apprit à prononcer furent Jésus et Marie, et cet aimable enfant croissait en grâce, en vertu et en science, à mesure qu'il croissait en âge. L'horreur du mal était profondément imprimée dans son cœur, et l'innocence qu'il conserva, au témoignage de ses confesseurs, durant sa longue vie de quatre-vingt-dix ans, prit sa source et trouva son aliment dans les trois principales dévotions qui furent toujours si chères à son tendre cœur : l'amour de Jésus en croix, l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, la dévotion toute confiante et filiale en Marie immaculée. Dès son jeune âge on le voyait souvent prosterné, soit en face du Sacrement d'amour, soit au pied du Crucifix, soit devant une image de la très-sainte Vierge, et dans ces précieux moments, son âme goûtait d'ineffables délices et ses yeux se mouillaient de douces larmes.

C'est principalement sous le rapport de sa tendre dévotion à Marie, conçue sans péché, que nous voulons considérer ce séraphin ; cette dévotion qu'il préféra à tout, selon qu'il le disait en s'adressant à cette divine Vierge : « O ma très-aimable Mère, pour être admis au nombre des plus vils serviteurs que vous ayez, je suis prêt à renoncer à tous les royaumes de la terre. » Ses délices étaient de s'entretenir avec la divine Marie. Un jour qu'il se trouvait à jouer, avec de jeunes nobles comme lui, au jeu d'oranges, il gagna trente parties l'une après l'autre. Un des joueurs, irrité d'avoir perdu, lui adressa des paroles grossières et qui outrageaient Dieu. Le saint enfant rougit et répondit d'une voix émue : « Quoi ! pour une misérable pièce de monnaie, vous osez offenser Dieu ? Tenez, voilà votre argent, dit-il, en le jetant à ses pieds. Dieu me préserve d'en gagner jamais à ce prix. » Il disparut rapidement, alla s'enfoncer dans un bosquet solitaire, où il resta dans de célestes entretiens avec sa douce Mère jusqu'au soir devant

son image qu'il avait suspendue à une branche de laurier.

Parmi une foule de pieuses pratiques envers Marie qui, dès lors et durant sa longue carrière, furent toujours bien chères à saint Liguori, il récitait chaque jour le rosaire, l'*Ave Maria* à chaque quart d'heure que sonnait l'horloge, disant que cet *Ave* valait plus que le monde entier ; il visitait cette bonne Mère devant ses images, faisait des aumônes et jeûnait, tous les samedis de l'année au pain et à l'eau, en son honneur. Aussi cette Vierge sainte qui, comme le disait Alphonse, ne se laisse jamais vaincre en amour par ses dévoués serviteurs, le combla-t-elle durant toute sa vie des faveurs les plus signalées ; elle lui apparaissait souvent dès sa plus tendre enfance et daignait se faire son institutrice, ainsi que lui-même l'avoua à son confesseur la veille de sa mort. Mais cette divine Mère ne bornait point là ses libéralités à l'égard de son enfant bien-aimé, car elle lui iuspira le dessein de quitter le monde. Jusqu'alors Alphonse, qui avait reçu le bonnet de docteur à l'âge de dix-sept ans, s'occupait laborieusement aux fonctions d'avocat, et déjà s'offrait à lui la perspective la plus brillante, lorsque Dieu, qui éprouve les siens pour les conduire à l'accomplissement de ses desseins, permit que son serviteur éprouvât quelque désagrément. Fidèle à l'inspiration divine, Liguori se rendit à l'église de la Rédemption des captifs, s'offrit au Seigneur et à sa divine Mère en holocauste, renonça à son droit d'héritier de sa maison, prit l'engagement d'embrasser l'état ecclésiastique, et déposa son épée sur l'autel Notre-Dame de la Merci comme gage de sa fidélité. Dès lors son projet de mariage avec la princesse Thérèse-Marie Liguori, sa parente, fut rompu, et cette pieuse jeune fille, âgée de seize ans, entra au monastère du Saint-Sacrement, à Naples, où elle vécut et mourut en odeur de sainteté, à l'âge de vingt et un ans. Liguori se crut toujours

redevable à la divine Mère de cet exil du monde. « C'est Notre Dame de la Merci, disait-il souvent, qui m'a retiré du monde ; j'étais dans le siècle, et la Madone m'a éclairé pour m'en arracher et me faire entrer dans l'état ecclésiastique. »

Après avoir, grâce à la très-sainte Vierge, revêtu le costume ecclésiastique, non sans avoir surmonté de très-grands obstacles de la part de son père, il se joignit à de saints prêtres pour catéchiser dans les lieux où ils allaient annoncer la parole divine. A Caserte, l'évêque l'apercevant parmi les ouvriers évangéliques, lui demanda s'il était le jeune chevalier qu'il avait connu sous le nom d'Alphonse-Marie de Liguori. Confus, notre Saint se tourna vers la statue de la Vierge au pied de laquelle il se trouvait, et se couvrant le visage du voile de cette image : « C'est-moi-même, répondit-il modestement ; puis levant les yeux vers sa tendre Mère, il ajouta : Cette chère maman m'a appelé. »

Dévotion de saint Thomas d'Aquin pour l'Ave Maria.

La plus tendre dévotion à Marie était, pour ainsi dire, innée en saint Thomas d'Aquin. Sa nourrice ayant remarqué un jour qu'il avait entre les mains un morceau de papier, voulut le lui enlever ; mais l'enfant se révolta, se mit à pousser des cris et fit tous ses efforts pour retenir l'objet qu'on cherchait à lui arracher. Une si singulière résistance piqua la curiosité de la comtesse Théodora, sa pieuse mère ; elle se saisit du papier, le déroula et le lut. Mais quelle ne fut pas sa surprise en trouvant qu'il contenait uniquement la Salutation angélique ! Durant cette lecture, l'enfant redoubla ses cris et ses pleurs ; sa mère s'em-

pressa de lui rendre le papier pour le calmer. Il ne le tint pas plus tôt, qu'il le porta avidemment à sa bouche et l'avala enttèrement. Cet événement pouvait faire déjà pressentir la dévotion de saint Thomas pour la Salutation Angélique, dont il nous a laissé un commentaire aussi pieux que solide, qui renferme le plus bel éloge de Marie.

Touchants exemples de la dévotion à l'Ave Maria.

1. Dans l'abbaye de Grandselve, en Gascogne, florissait. du vivant de saint Bernard, le pieux Guillaume, seigneur de Montpellier, Religieux très-dévot à la sainte Vierge, et faisant ses délices de la Salutation Angélique. Après sa mort, on vit sortir de sa bouche un très-beau lis qui portait écrit sur toutes ses feuilles, et en lettres d'or, l'*Ave Maria*.

2. A la même époque, brillait par sa sainteté et ses miracles la généreuse Asceline, nièce de saint Bernard. L'auteur de sa Vie nous apprend qu'elle récitait chaque jour trois cents *Ave Maria* en l'honneur de la Mère de Dieu, et mille le samedi. De plus, à chacune des fêtes de Marie et durant toute l'Octave, elle disait mille fois la même prière, et sept fois le Psautier de Notre-Dame.

3. La bienheureuse Marguerite, fille du roi de Hongrie, avait une grande dévotion pour Marie; elle ne la nommait jamais qu'elle n'ajoutât : *Mère de Dieu, et mon espérance.* En quelque lieu qu'elle vît son image, elle s'agenouillait et disait la *Salutation Angélique.* Aux fêtes de la très-sainte Vierge, elle lui offrait mille fois l'*Ave Maria*, prosternée à terre.

4. Le vénérable M. Olier eut dès sa plus tendre enfance une dévotion singulière à la très-sainte Vierge. Avant d'ap-

prendre ses leçons, il l'invoquait toujours avec une ferveur extraordinaire; et comme si Dieu eût voulu le mettre dans une sorte de nécessité de recourir sans cesse à elle, il ne pouvait rien apprendre qu'à force d'*Ave Maria*, ainsi que lui-même l'atteste.

5. Sainte Catherine de Suède faisait des merveilles avec cette prière : elle rendait la santé aux malades, elle remettait dans le bon chemin les dévoyés; elle fortifiait les faibles, encourageait les fervents; en un mot, avec ce peu de paroles, elle estimait que rien ne lui était impossible.

6. Un religieux, dont la réputation comme prédicateur s'était répandue au loin, opérait des conversions en grand nombre. Il lui fut révélé que de toutes les conversions merveilleuses qui lui étaient attribuées, aucune ne lui était due, mais qu'elles étaient tout simplement le fruit des *Ave Maria* qu'un pauvre frère lai qui l'accompagnait récitait au pied de la chaire pour le succès de son sermon.

7. Saint François d'Assise s'écriait souvent : « Quand je dis : *Ave Maria*, les cieux sourient, les anges se réjouissent, le monde est dans la jubilation, l'enfer frémit et les démons sont en fuite. »

8. Mais voici qui est plus décisif encore : sainte Mechtilde étant tombée en extase, un samedi, pendant la messe, fut pressée de parler ainsi à la sainte Vierge : « Mère incomparable, le plus grand contentement que je pourrais avoir serait de vous faire le plus agréable salut que le cœur humain ait jamais inventé. » Aussitôt la reine du ciel lui apparut, portant sur sa poitrine la Salutation Angélique écrite en lettres d'or, et lui adressa ce discours :

« Ma fille, c'est folie à la créature de prétendre monter plus haut que son Créateur, et de s'imaginer pouvoir rencontrer un salut pareil à celui qui m'a eté envoyé du ciel, car que peut-il y avoir de plus doux que les mots *Je vous*

salue, par lesquels le Père éternel me rassura avec sa toute-puissance et me fit entendre qu'il avait entièrement éloigné de moi la malédiction du péché? Quoi de plus agréable que le nom de Marie, qui me fut apporté de la part du Fils, qui devait s'incarner dans mon sein, et par lequel j'appris que j'étais destinée, comme une étoile de première grandeur, à éclairer le ciel et la terre? Quoi de plus doux que l'ambassade du glorieux Saint-Esprit, lequel, m'appelant pleine de grâce, opéra en moi le plus grand mystère? Quand on me dit que le Seigneur est avec moi, on me fait souvenir de l'union admirable du Verbe éternel avec ma chair, et de la joie que je reçus lorsque ce mystère incompréhensible fut accompli dans mes entrailles. Quand on affirme que je suis bénie parmi les femmes, il me souvient que la miséricorde de Dieu m'a élevée par-dessus toutes les créatures. Lorsqu'on ajoute que béni est le fruit de mon sein, le ciel se réjouit avec moi, parce que mon Fils bien-aimé a vivifié et béni pour jamais tout ce qui est créé (1). »

9. Dans une des villes de l'Espagne, un impie s'était livré tout entier au démon; jamais il ne s'était confessé et ne faisait d'autre pratique de piété que de réciter tous les jours un *Ave Maria*. Le père Eusèbe Niéremberg rapporte qu'à l'heure de sa mort Marie lui apparut en songe : les regards de la Mère de Dieu opérèrent en lui un si grand changement, qu'il envoya chercher aussitôt un confesseur auquel il fit sa confession avec une grande abondance de larmes, et fit vœu d'entrer dans un monastère s'il recouvrait la santé, et ce fut dans ces sentiments qu'il expira. (*Auriemma*, t. I, ch. 7.)

10. Une servante de Marie ne cessait de recommander à sa fille de réciter souvent l'*Ave Maria*, surtout dans les

(1) Poiré, *Triple couronne de la Vierge*, t. III, p. 483.

dangers. Un jour cette fille, à son retour d'un bal, fut pendant son sommeil assaillie par le démon qui était venu pour l'emporter, et qui exécutait déjà son dessein lorqu'elle le fit disparaître en récitant l'*Ave Maria.* (*Bovius*, t. V, ex. 7.)

11. Un élève avait appris de son maître à saluer Marie par ces paroles : *Je vous salue, ô Mère de miséricorde.* Lorsqu'il fut sur le point de mourir, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : *O mon fils, tu ne me connais pas? Je suis cette Mère de miséricorde que tu as saluée tant de fois.* Et dans ce moment le serviteur de Marie étendit les bras comme pour la suivre et rendit paisiblement l'esprit. (*Auriem.*, t. II, ch. 7.)

Conversion admirable d'un jeune prince.

Un jeune prince nommé Eschille fut envoyé par son père à Hildeisheim, ville de Saxe, pour y faire ses études : il s'y donna tellement à la débauche qu'il tomba dangereusement malade; dans cette extrémité, il eut cette vision : il lui sembla qu'il était renfermé dans une fournaise ardente, et il se crut déjà en enfer, mais qu'ensuite il en était sorti par une petite ouverture, et qu'il s'était réfugié dans un grand palais où il vit Marie qui lui cria : Téméraire, tu as l'audace de venir en ma présence? Sors d'ici et va dans le feu que tu as mérité. Le jeune homme implora la miséricorde de Marie, et se tournant vers quelques personnes qui se trouvaient dans ce palais, il les pria de le recommander elles-mêmes à Marie. Elles le firent. Mais vous ne savez pas, leur répondit la Mère de Dieu, qu'il a mené une vie licencieuse, et qu'il n'a pas même daigné me dire un seul *Ave Maria?*

Reine du ciel, répondirent ses intercesseurs, il changera de vie. Oui, je le promets, répliqua le jeune homme ; ma conversion sera sincère, et je serai votre fidèle serviteur. Marie, apaisant son premier courroux : Eh bien ! lui dit-elle, j'accepte ta promesse ; sois-moi fidèle, et ma bénédiction va te délivrer de la mort et de l'enfer ; et aussitôt la vision disparut. Eschille, rentrant en lui-même, remercia Marie et raconta à ses compagnons la grâce qu'il venait de recevoir. Dans la suite, à la sainteté de sa conduite, il ajouta une vive dévotion à Notre-Dame ; il devint archevêque de l'église de Lude en Danemark, où il convertit plusieurs infidèles ; mais arrivé au bout de sa carrière, son grand âge le fit renoncer à l'archevêché ; il se fit moine dans le monastère de Clairvaux, où il vécut encore quatre ans, au bout desquels il mourut en odeur de sainteté, ce qui l'a fait mettre par quelques auteurs au nombre des saints. (*Annales Cist.*, année 1151, ch. V, *Bovius*, t. V, ex. 6.)

Récit d'un missionnaire.

C'était en 1858, et durant les saints exercices du Jubilé. Nous allions dans les maisons et les campagnes inviter les paroissiens d'Évenos à la grâce du salut et à l'accomplissement de leur devoir chrétien.

Or, parmi ces âmes, se trouvait un vieillard nommé Félix Poésio, âgé de quatre-vingt-six ans. Italien d'origine, et orphelin dès son bas âge, il n'avait reçu qu'une bien faible instruction et peu de cette éducation qui fait le charme de la vie. Enrôlé comme volontaire, et bien jeune encore, sous le drapeau de la France, il sut, par son travail et son courage militaire, à travers les combats et les campagnes du

premier empire, s'élever peu à peu de la condition de conscrit au grade de capitaine, et même à celui de chevalier de la Légion d'honneur. Mis à la retraite, il était venu, nous ne savons trop par quelle circonstance, se fixer à Évenos, où, pendant de longues années, il y remplit tour à tour les fonctions d'instituteur et de maire, et se concilia l'estime et l'affection de ses administrés.

Avec toutes les qualités d'honnête homme, M. Félix Poésio n'avait néanmoins ni piété ni religion ; on dit même, et cela n'étonne pas quand on connaît l'époque malheureuse où il vécut et la vie des camps où le prêtre ne paraît pas ; on dit qu'imbu des principes voltairiens, il n'aimait ni Dieu ni son Église, dont il se montrait l'ennemi, aussi bien par ses actes que par ses paroles. Son entourage et quelque intimité bien regrettable ne firent que l'enchaîner plus fortement encore à ses idées impies.

Nous étions donc en face d'un tel homme durant les jours bénis du Jubilé, lui parlant de Dieu, de l'éternité et du bonheur que nous éprouverions de le voir redevenir chrétien. Il nous écoutait attentivement sans faire une seule objection, et quand nous lui demandâmes s'il voulait, lui aussi, se confesser ? — Oui, répondit-il, de suite, si vous pouvez m'accorder cette faveur. Étonné d'un changement si brusque, et craignant dans cette réponse une arrière-pensée, nous lui dîmes si c'était bien sérieusement qu'il nous parlait ainsi. — Oui, très-sérieusement, et alors nous vîmes des larmes tomber de ses yeux.

Douces larmes de repentir, vous veniez ainsi nous rassurer sur des dispositions équivoques et conduire l'âme d'un pauvre pécheur dans les eaux de la grâce ! Heureuses larmes, plus précieuses que les diamants, votre souvenir nous restera impérissable, ce sera pour nous un baume, une joie au plus profond du cœur !

Cependant si nous éprouvions de la joie devant la généreuse détermination du capitaine, notre curiosité n'était pas satisfaite, nous désirions connaître et sonder la cause de cette conversion si subite. Étaient-ce nos paroles et nos exhortations? Était-ce l'âge avancé du vieillard? Non, rien de tout cela, nous allons le voir :

M. Félix Poésio nous raconta que la veille de sa mort, sa mère le prit dans ses bras, pleurant à chaudes larmes à la pensée de le laisser orphelin. Elle lui recommanda surtout, entre autres choses, de ne jamais passer un jour de sa vie sans dire l'*Ave Maria*, lui insinuant que cette prière lui porterait toujours bonheur. — Pauvre et bien digne mère, tu disais vrai, et nous voudrions que toutes les mères mourantes ne laissassent pas d'autres conseils à leurs fils!

Le pauvre orphelin, fidèle à la recommandation, se mit à dire tous les jours sa prière de l'*Ave Maria*. Il grandit, il vécut en jeune homme et en soldat, et dans toutes les phases de sa longue vie, au bruit des armes, sous la fumée des batailles, au choc des passions et dans ses courses de brave à travers tous les climats de l'Europe, au pied des pyramides d'Égypte où quarante siècles de gloire contemplèrent les nobles fils de la France et des Croisés, il put tout oublier, oui tout et même le pays qui l'avait vu naître; mais il n'oublia pas la recommandation, car une mère, mon Dieu, peut-on l'oublier un seul jour? Peut-on, dans les plus beaux rêves, comme dans les plus délicieux enivrements de la vie, ne pas y songer même un instant? Ah! non cela est impossible, et tous les jours, nous dit-il, je pensais à celle qui m'avait donné le jour, et je ne me serais jamais endormi un soir sans avoir dit mon *Ave Maria*.

Dans les dernières années de sa vie, lorsque devenu sourd et inoccupé, il ne trouvait plus aucune distraction parmi la population d'Évenos toute livrée à la culture des champs,

lorsque veuf et privé des affections de la famille, il n'y avait plus pour lui de consolations ici-bas, lorsque tout seul sur le petit plateau qui domine les gorges de la gracieuse Ollioules, Félix Poésio se promenait rêveur et mélancolique, il aimait à réciter mille fois son *Ave Maria*.

Voilà l'explication de l'étonnante conversion du vieux capitaine, voilà la puissance des paroles d'une mère chrétienne et d'une mère mourante au fils qu'elle chérit.

MICHEL, missionnaire.

La pieuse Tierçaire de Marie.

On voit dans la Vie de la Bienheureuse Stéphanie de Soncino, qu'elle fut religieuse dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et pour cette raison consacrée d'une manière spéciale au culte de la sainte Vierge. Dès son enfance, elle apprit avec beaucoup de zèle l'*Ave Maria*, et cette Salutation angélique lui paraissait si douce qu'elle la répétait jusqu'à deux cents fois dans un jour. Parvenue à l'âge de sept ans, elle conçut un si grand désir de servir et d'imiter Marie, que le jour de l'Assomption elle fit le vœu de virginité perpétuelle. Cet innocent holocauste fut si agréable à Dieu que Jésus-Christ lui-même se fit voir à la pieuse enfant, accompagné de sa sainte Mère, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin et de sainte Catherine de Sienne, et lui fit l'honneur de la prendre pour épouse, lui donnant, comme garant de l'union qu'il contractait avec elle, un anneau de grand prix et d'une grande beauté. La principale occupation de Stéphanie pendant sa vie fut de visiter les églises et les chapelles de la sainte Vierge, parmi lesquelles elle vénérait d'une manière particulière Notre-Dame de Lorette.

(Razzi, *Vies des Soints de l'Ordre de Saint-Dominique.)*

Exemples de la vertu de l'Ave Maria.

1. Une sainte Religieuse, apparaissant après sa mort à la sous-prieure de son couvent, lui dit que, si Dieu le lui permettait, elle quitterait de bon cœur les délices du paradis pour retourner dans son corps et être de nouveau livrée aux tortures de sa dernière maladie, afin de pouvoir en cet état dire seulement un *Ave Maria* et acquérir le mérite de cet acte si court et si facile ; encore, ajouta-t-elle, qu'elle eût dû le faire avec quelque froideur et distraction.

2. Suarez, l'un des plus doctes théologiens de l'Eglise, et qui était à la fois un miracle de science et de piété, Suarez disait qu'il aurait mieux aimé perdre toute sa science que le mérite d'un seul *Ave Maria.*

3. Le bienheureux Simon Rogas, de l'Ordre de la très-sainte Trinité, avait établi une confrérie, sous le titre spécial de l'*Ave Maria*, qui fit beaucoup de bien en Espagne, en Italie, en Flandre, en France, et jusque dans les Indes. Ce vénérable Religieux étant très-dévot à l'*Ave Maria*, il le répétait souvent et s'en servait pour guérir les malades et chasser les démons ; son historien affirme qu'il ne demanda jamais rien à Dieu par le nom de Marie, qu'il ne l'obtînt aussitôt.

Récompense du Bieuheureux François de l'Ordre des Servites.

Avant de donner le jour à François, sa mère eut la vision suivante : il lui sembla qu'elle enfantait un lis ; de la

tige de ce lis en germaient d'autres, qui tous réunis formaient une couronne pour la très-sainte Vierge. Les faits prouvèrent plus tard la vérité de ce songe. Dès sa naissance François montra un grand amour pour Marie, car lorsqu'il eut reçu l'eau sainte du baptême, il regarda aussitôt avec amour une image de Marie, dont il devait être un si grand serviteur. Dès sa première enfance, il se levait la nuit pour faire oraison, et réciter cinq cents fois la Salutation angélique. Ayant entendu un jour un fameux prédicateur de l'Ordre des Servites expliquer les paroles suivantes : Tu jouiras de la présence de Dieu, si tu fuis loin du monde ; il songea à se retirer au désert comme un autre Jean-Baptiste, et, si les égards qu'il devait à ses parents ne l'eussent retenu, il aurait certainement exécuté ce projet. A l'âge de vingt-deux ans, François perdit sa mère, il se rappela alors les paroles du prédicateur, et Marie lui inspira d'entrer dans l'Ordre des Servites. Fidèle à suivre cette inspiration, il revêtit l'habit de la sainte Vierge, et la servit avec une nouvelle ardeur. Marie voulut l'assister à ses derniers moments. Un jour donc qu'il était parti de Sienne pour aller annoncer la parole de Dieu, il fut frappé d'un mal subit et tomba sur le grand chemin; sa protectrice lui apparut alors, le ranima, le consola et lui dit de retourner à son couvent pour s'y préparer à la mort. Lorsque François fut de retour à Sienne, il se rendit devant une image de la sainte Vierge et la remercia de la grâce qu'elle venait de lui accorder. Bientôt après son mal empira ; Marie lui apparut de nouveau avec son divin Fils et lui dit : François, ô mon cher fils ! quelle récompense te donnerai-je, pour la fidélité avec laquelle tu m'as servie pendant de si longues années ? Jésus répondit lui-même pour François: Il faut que celui qui vous a aimée, vienne régner avec nous dans le ciel. Alors, tous deux lui adressèrent ensemble ces

consolantes paroles : Viens, serviteur fidèle, viens dans la céleste patrie. La vision cessa, et l'âme de François s'envola avec Jésus et Marie vers les demeures éternelles.

(Bolland. *Vie du B. François*, 16 mai.)

Sainte mort du Bienheureux Pierre de Luxembourg.

La fervente dévotion du Bienheureux cardinal Pierre de Luxembourg envers la sainte Vierge redoubla aux approches de la mort. Il avait toujours eu pour Marie une vénération particulière. Rencontrait-il sur sa route quelqu'une de ses images, il la saluait en récitant un *Ave Maria*. Outre cela, il offrait chaque jour à la Vierge deux cents *Ave Maria*, qu'il récitait après l'heure de None, à genoux et les mains jointes, et qu'il accompagnait de soupirs brûlants et réitérés. Dès le commencement, pendant le cours et à la fin de sa vie, il la regarda toujours comme son avocate. Se trouvant donc à la dernière extrémité, et ne donnant déjà plus aucun signe d'existence, son confesseur l'exhortait à avoir toujours présent le souvenir de Jésus et de Marie. A ces paroles, le bon cardinal parut revenir à lui-même et, se tournant vers son confesseur, il lui dit : « Est-il possible que le souvenir d'un Dieu si bon et d'une Mère si tendre s'efface jamais de mon cœur? » Et quelques moments après il expira. Pierre de Luxembourg avait bien raison d'être, à son heure dernière, si confiant en la sainte Vierge, car elle n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs. (*Menol. de Cîteaux*). La puissante protection de Marie se fit encore ressentir à un autre bienheureux nommé Paul, de l'Ordre de Cîteaux. Ce Religieux, aux approches de la mort, riait et faisait paraître une grande joie. Les moines qui l'assis-

taient en furent étonnés et lui dirent : « Qu'avez-vous, mon « frère? Comment vous réjouissez-vous à cette heure su- » prême? Avez-vous oublié qne saint Bernard, notre Père, « tremblait à la vue de la mort? — Mes Pères, répondit « Paul, vous ne voulez pas que je me réjouisse? et Marie « est là, présente à mes côtés : elle attend mon âme pour « la conduire au ciel. Et moi aussi j'ai tremblé, mais sa vue « a fait disparaître de mon cœur toute tristesse. » Quelques instants après il mourut, le sourire sur les lèvres, laissant à tous les dévots à Marie une grande force pour franchir le passage du temps à l'éternité.

(Bolland. *Vie du B. Pierre*, 2 juillet.)

L'Ave Maria d'un enfant missionnaire.

Il y a quelques années seulement, un zélé et modeste prêtre pénétra dans les îles de Fernando-Pô et d'Annobon, et en prit possession au nom de la croix de Jésus-Christ et de la reine d'Espagne. Retourné à Madrid, il travailla sans cesse, pendant deux ans, à faire envoyer des missionnaires qui ouvrissent à la foi et à la civilisation les yeux de ces pauvres indigènes, plongés dans la plus complète ignorance et dans les ténèbres de l'idolâtrie. Enfin, après des efforts inouïs, le prêtre dom Miguel Martinez, curé de la paroisse de Chambéry, se mit en route pour aller évangéliser ces contrées, accompagné de quelques jeunes ecclésiastiques, d'ouvriers et d'artisans de différents métiers : les prêtres pour porter la parole de Dieu à ces peuplades, et les artisans pour leur faire connaître les premiers éléments des arts les plus nécessaires.

Dans le premier voyage de découverte et d'exploration

de ces îles, en débarquant dans l'une d'elles, près de celles de Fernando-Pô et d'Annobon, les premiers missionnaires rencontrèrent non loin du rivage de la mer, sur un rocher, une croix grossièrement construite, et autour, dans l'attitude de la prière, un groupe d'enfants nègres, dirigés par un autre enfant blanc, tous à peu près du même âge. Ils récitaient en espagnol, autour de cet autel et de la croix encore couverte de son écorce, la prière de l'*Ave Maria.*

Grand fut l'étonnement des missionnaires de rencontrer dans ce pays, où ils croyaient que l'idée de la croix était nouvelle, un autel élevé à la croix !

En les voyant, l'enfant s'écria en espagnol : Des curés ! des curés ! Et tous les négrillons de tourner aussitôt la tête vers les missionnaires. Ceux-ci s'approchèrent de l'enfant et lui demandèrent de les conduire dans la maison de ses parents. L'enfant leur raconta qu'il y avait environ un an qu'il avait été jeté là dans un grand naufrage, qu'il avait été séparé de ses parents, et qu'il ne les avait pas revus depuis ; qu'il avait été recueilli par quelques nègres qui l'avaient élevé avec leurs enfants, et que se rappelant ce qu'il avait vu lorsqu'il était bien loin d'ici, avant de venir avec ses parents, il avait fait cette croix et enseigné aux petits nègres les prières que sa mère lui faisait répéter, tous les jours en se levant et en se couchant, et que tous ensemble ils venaient tous les jours s'agenouiller devant cette croix qu'ils avaient construite.

— Ils sont donc chrétiens, dirent les missionnaires, puisque nous les avons entendus prier avec toi?

— Je ne sais pas s'ils le sont, répondit l'enfant, ils me voient prier, ils s'agenouillent à l'entour de moi, et ils ont appris quelques mots de ma prière; mais je ne sais pas s'ils les comprennent, car je n'entends pas leur langage. Cependant, je leur ai enseigné à faire le signe de la croix,

et jamais ils ne manquent de le faire quand ils passent devant cette croix.

— Et qui a élevé cette croix?

— Moi, dit l'enfant; je me suis souvenu de celles que j'ai vues de distance en distance dans mon pays.

En terminant ce court récit, le pauvre enfant ne put retenir ses larmes et ses profonds soupirs.

Les missionnaires lui demandèrent son nom; il ne se rappelait ni son nom, ni celui de sa patrie, ni le pays où il avait habité; il ne savait pas non plus, au juste, depuis combien de temps il était dans cette île, attendu qu'il n'avait aucun moyen pour mesurer le temps.

Les missionnaires adorèrent les impénétrables desseins de Dieu, lui rendant mille actions de grâces de ce qu'un enfant qui ne savait ni compter, ni lire, qui n'était pas initié aux mystères de la religion, avait ainsi commencé la conversion de toute une tribu, si bien qu'ils n'avaient plus eux-mêmes qu'à achever son œuvre.

Cet enfant, le premier apôtre de ces îles, y est resté, et il est certain que, mis en communication avec les ouvriers évangéliques qui sont partis d'Espagne au commencement de cette année pour y porter la parole de Dieu, il leur sera d'un grand et puissant secours, car il doit connaître maintenant l'idiome et les mœurs de ces peuples. (*Univers*, 14 septembre 1856.)

L'Ave Maria du bienheureux Jean Berchmans.

Né en Flandre, Jean, dès son enfance, consacra par un vœu sa chasteté à la sainte Vierge Marie. Pour mettre encore plus à l'abri sa vertu favorite, il entra dans la Compagnie de Jésus, où il obtint de la sainte Vierge une grande

pureté, qu'il inspirait à ceux qui le voyaient. Ceci fut rapporté au cardinal Bellarmin, qui en versa des larmes d'attendrissement, disant : « C'est un privilége que lui a accordé la Mère de Dieu ; oui, c'est Marie qui a fait ce don à son fidèle et pieux enfant. » Chaque jour, Berchmans saluait neuf fois les entrailles immaculées de la sainte Vierge. Il aimait Marie d'un amour tout filial ; quand il était privé des douceurs spirituelles, il tombait dans une profonde affliction, et, remettant son esprit dans le sein de sa Mère, il s'écriait : *Redde mihi lætitiam salutaris tui.* Il arriva une fois que, se trouvant à Rome, où il avait été envoyé pour prêcher à la Vierge-des-Monts, il trouva, à l'endroit où devait avoir lieu sa prédication, des archers qui discutaient assez chaudement, d'autres qui se divertissaient au jeu de paume. Ceux-ci, voyant le Religieux préparer une petite table sur laquelle il se disposait à monter pour annoncer la parole de Dieu, lui dirent, en termes grossiers, qu'ils ne voulaient pas entendre de sermons, mais qu'ils voulaient jouer. Berchmans, sans leur répondre, entra dans l'église, et, après une courte prière, en sortit pour commencer sa prédication. Son compagnon l'avertit qu'il pouvait craindre quelque insulte. « J'ai confiance dans la Bienheureuse Vierge, répondit-il ; ne doutez pas que tout ce peuple n'abandonne bientôt tout ce qui l'occupe en ce moment, pour venir m'entendre. » C'est ce qui arriva : Berchmans étant monté sur la table et ayant entonné l'*Ave Maria*, les archers suspendirent à l'instant même leurs contestations ; les joueurs, leurs jeux ; et tous s'approchèrent pour l'écouter. Berchmans mourut, ayant dans les mains son Crucifix, son Rosaire et le livre des Règles de son Ordre. Ces trois choses, disait-il, me sont bien chères ; avec elles je mourrai volontiers. Les ayant baisées, il les posa sur son cœur et expira. (*Patrig. Ménologe*, 13 août.)

Combien l'Ave Maria plaît à la sainte Vierge.

Le bienheureux Gonzalve d'Amaranta, après avoir fait de longs pèlerinages aux Lieux saints, retourna dans sa patrie, où il résolut de vivre en solitaire, et éleva en un lieu nommé Amaranta une chapelle dédiée à la Mère de Dieu. Là il passait sa vie à servir la sainte Vierge, à entretenir la chapelle, à orner l'autel et à prêcher dans les pays voisins. Cependant il ne savait si ce genre de vie était agréable à Dieu et à Marie. Dans la nuit qui précéda la seconde fête de Pâques, tandis que, pour éclaircir ses doutes, il faisait oraison devant l'autel de la sainte Vierge, il se vit tout à coup environné de clarté : la Mère qu'il invoquait lui apparut et lui dit : Va, ô Gonzalve, et cherche l'Ordre religieux dans lequel on m'adresse de ferventes prières commençant et finissant par la Salutation Angélique. Tel est l'Ordre qui m'est le plus agréable et dans lequel tu dois me servir. Après avoir longtemps cherché cet Ordre qu'il ne connaissait pas, Gonzalve eut enfin la consolation de le trouver à Vilmarano. Là, étant entré dans l'église des Pères Prédicateurs, au moment où ils récitaient l'office de la Vierge, il entendit qu'ils le commençaient et le finissaient par l'*Ave Maria*. Il demanda donc avec instance à être admis dans cet Ordre; il y servit constamment Marie, qui lui fit la grâce de le visiter et de l'assister à l'heure de sa mort.

(Bolland. *Vie du B. Gonzalve*, 10 janvier.)

Conversion due à la récitation de l'Ave Maria.

Un jeune homme qui se livrait sans remords à toutes sortes d'excès et de scandales fut arrêté au milieu de ses

débauches par une maladie dont il mourut. Tout libertin qu'il était, il avait pris la coutume de réciter tous les jours un *Ave Maria* en l'honneur de la sainte Vierge, et n'y manquait jamais, même au plus fort de ses désordres. Dès qu'on sut que sa maladie était sérieuse, le curé de la paroisse alla le visiter et l'exhorta à se confesser. Le malheureux résista à ses pieuses sollicitations, et lui dit que, s'il devait mourir de cette maladie, il voulait mourir comme il avait vécu; et s'il venait à en échapper, son intention était de mener la même vie. Cette réponse, il la fit à tous ceux qui lui parlaient de se convertir. Ses parents et ses amis ne purent, par leurs prières et par leurs larmes, ébranler sa coupable détermination. Tout le monde était dans une consternation qu'on ne peut exprimer, et personne n'osait plus lui parler de revenir à Dieu, dans la crainte de lui fournir l'occasion de répéter ses impiétés et ses blasphèmes.

Cependant, un de ses camarades du même âge, mais plus sage que lui, et qui souvent l'avait repris de ses désordres, alla le voir un matin, et, après lui avoir parlé de toute autre chose, lui dit : *Tu devrais songer pourtant à te convertir*. Cette parole, à laquelle il ne s'attendait pas, surprit le malade, qui répondit aussitôt : Me convertir? mais je suis trop grand pécheur. Eh bien ! répliqua l'autre, profitant de cette ouverture, adresse-toi à Marie, qui est la Mère et le refuge des pécheurs. Ah ! dit le malade, en soupirant, je lui dis bien tous les jours un *Ave Maria*, cela pourrait-il me servir de quelque chose? Oui, sans doute, cela te servira, lui répondit son ami; ne lui as-tu pas demandé dans cette prière qu'elle s'intéressât pour toi à l'heure de la mort. C'est vrai, dit le malade; eh bien ! puisqu'il en est ainsi, va donc chercher M. le curé, et je me confesserai. Aussitôt il se mit à verser un torrent de

larmes; son ami, profondément ému, ne put retenir les siennes, et ne savait comment remercier Dieu d'un si heureux changement.

Cependant, le curé de la paroisse, qui voulait faire une dernière tentative auprès du malade, entra dans ce moment, et fut fort étonné de voir ces deux jeunes gens fondant en larmes. Ayant demandé ce que c'était : C'est moi, dit le malade, qui pleure mes péchés. Hélas! je commence bien tard; mais les mérites de mon Sauveur sont infinis, et sa miséricorde est sans bornes : c'est ce qui m'inspire de la confiance.

Le curé, surpris d'un changement si prompt et si grand, demanda au malade ce qui avait pu l'opérer : C'est la sainte Vierge, répondit-il, c'est ma bonne Mère qui m'a ouvert les yeux et touché le cœur, parce qu'elle ne veut pas que je périsse. — Vous voulez donc bien vous convertir, dit le curé? — Oui, repartit le malade; faites entrer ici tout le monde, afin que, comme mes désordres ont été publics, ma confession le soit aussi. — Cela n'est pas nécessaire, lui dit le curé avec bonté, les scandales de votre vie seront suffisamment réparés, quand on saura que vous vous êtes bien confessé. Sur cela, le jeune ami se retira et raconta à la famille ce qui se passait, tandis que le malade faisait sa confession, qui fut souvent interrompue par ses pleurs et par ses sanglots. Le pasteur lui apporta le saint Viatique, en présence d'un grand nombre de personnes de toute qualité, que le bruit de cette conversion avait attirées. Dans l'exhortation qu'il fit à ce sujet, il ne laissa pas ignorer comment s'était opéré ce retour à la grâce et parla de la sainte Vierge d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de tous ses auditeurs. Mais quand le malade eut pris la parole à son tour, et qu'il eut exprimé les sentiments d'amour, de confiance et de reconnaissance dont

il était pénétré, qu'il eut demandé pardon aux assistants des mauvais exemples qu'il leur avait donnés, et qu'il se fut recommandé aux prières, on n'entendit plus, dans toute l'assemblée, que des soupirs, des sanglots et des cris; et une cérémonie si édifiante occasionna bien des conversions.

Il y eut un tel concours à ses funérailles, que l'église paroissiale ne pouvait contenir la multitude du peuple qui voulait y assister. Ces obsèques parurent moins une cérémonie funèbre qu'un jour de triomphe en l'honneur de la sainte Vierge, dont chacun exaltait la puissance et louait la bonté. (*Recueil d'histoires.*)

Saint Liguorit guérit un enfant muet.

On présenta un jour un enfant muet à Saint Liguori; il le bénit, lui ordonnant de réciter tous les jours trois *Ave* en l'honneur de la sainte Vierge. A l'instant, l'enfant fut guéri, et dans la suite devint prêtre. Saint Liguori avait une tendresse particulière pour les petits enfants, en qui il voyait l'image de l'innocence. Quelquefois, lorsqu'il sortait, les mères se pressaient sur son passage et lui présentaient leurs enfants malades; Alphonse les rendait sains à leurs mères en disant: « Recommandez-les à Marie. » Durant ses dernières années, dit Tannoja, on lui apportait les petits enfants chez nous, et il les guérissait.

Vision de saint Jacques le Majeur.

De tous les pèlerinages que possède la catholique Espagne, un des plus célèbres sans doute est le sanctuaire consacré à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame du Pilier.

« Suivant une antique et pieuse tradition, saint Jacques

le Majeur, conduit par la Providence en Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse. Il y reçut de la sainte Vierge une faveur insigne. Une nuit qu'il priait avec quelques disciples, sur les bords de l'Èbre, comme cette même tradition nous l'apprend, la Mère de Dieu, encore vivante, lui apparut et lui enjoignit de bâtir là un oratoire.

« L'apôtre obéit sans retard ; avec l'aide de ses disciples il éleva une petite chapelle. Dans la suite des temps, on y construisit une église plus vaste, dont on fait la dédicace, dans la ville et le diocèse de Saragosse, avec la dédicace de Saint-Sauvenr, le 4 des ides d'octobre. »

Déjà, avant l'approbation de ce récit par la Congrégation des Rites, le pape Calixte III, dans une bulle accordée en 1456, avait encouragé le pèlerinage de Notre-Dame du Pilier, célébré les miracles qui illustraient sa chapelle, et reconnu le prodige de sa fondation (1).

Les légendes populaires ne se contentent pas de la narration un peu nue que nous venons de rapporter. Elles ajoutent que saint Jacques, ayant visité Oviédo, Padron et d'autres lieux, s'était arrêté plus longuement à Saragosse, où il avait fait plusieurs disciples; qu'il les réunissait tous les soirs en un lieu agreste; que là il les instruisait et les entretenait du royaume de Dieu. Voyant que le succès ne répondait pas à l'ardeur de ses désirs, car lents étaient les progrès de la bonne nouvelle, le grain semé par lui levait à

(1) Tant de contestations s'étaient accumulées autour d'une si miraculeuse origine, que l'Espagne s'adressa au Saint-Siége, guide de la foi, pour régler cette question qui lui était chère. Innocent XII occupait la chaire de saint Pierre. Après de lentes, d'exactes et de prudentes recherches, douze cardinaux assemblés adoptèrent, le grand fait dont il s'agit, ce récit, qui fut approuvé par la Congrégation des Rites le 7 août 1723, et inséré depuis dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame du Pilier, fêtée le 12 octobre.

peine, et petit était le nombre des âmes qu'il avait pu gagner à Jésus-Christ, il se laissa aller à une grande douleur; et, la nuit venue, il prit, à l'exemple du divin Maître, ses disciples avec lui, les mena sur les rivages de l'Ebre, comme Jésus menait les siens sur les rives du Jourdain, et il se livra là avec eux à une prière accompagnée de larmes abondantes.

Tandis qu'il s'abandonnait à ses pieux sanglots et à ses gémissements, les fidèles qui entouraient le saint Apôtre entendirent les chœurs des anges chantant sur un rhythme divin : *Ave, Maria, gratiâ plena* ; ils virent aussitôt, au milieu des Esprits célestes éclatants de splendeur, la figure d'une dame, radieuse de beauté, posée sur un pilier de marbre. Saint Jacques reconnut la Mère de Dieu et se prosterna, et elle lui dit : *En ce même lieu, édifiez une église à Dieu en mon nom, d'autant que je sais que cette partie de l'Espagne me sera fort dévote et affectionnée : dès à présent, je le prends en ma sauvegarde et en ma protection.* Après ces paroles, la vision disparut, et le saint Apôtre exécuta ce qui lui avait été ordonné du ciel : il fit bâtir une chapelle qu'on appela Notre-Dame du Pilier, de ce que la sainte Vierge lui était apparue sur un pilier de jaspe.

Nous ne savons pas bien le temps que le saint Apôtre demeura en Espagne, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il retourna à Jérusalem, où il fut martyrisé et fut l'un des premiers apôtres qui versèrent leur sang dans cette ville pour la cause de Jésus-Christ.

Les Ave de la bienheureuse Jeanne, Carmélite.

La dévotion de Jeanne envers la sainte Vierge était si grande, qu'ayant fondé un monastère dans le royaume de

Lombardie, elle voulut que ce monastère portât le nom de Sainte-Marie du Peuple. Quand elle désirait quelque grâce extraordinaire, elle avait coutume de réciter quinze mille *Ave Maria* et terminait chaque centaine par le *Salve Regina*; puis elle ajoutait sept fois l'*Ave maris stella*, et une autre dévote oraison. Elle appelait cette pratique la robe de la Vierge. Que dirai-je de la préparation qu'elle apportait aux fêtes de Marie? La veille de ces fêtes, elle disait mille fois la Salutation Angélique, et le jour de la solennité, sept fois son Office. Ayant fait part à son confesseur de ces pratiques, l'homme de Dieu voulut voir jusqu'où allait l'obéissance de Jeanne; il lui ordonna donc une fois, la veille de l'Annonciation, de se contenter d'un seul *Ave Maria*. Elle obéit; mais sa ferveur en récitant cette courte prière fut telle, qu'elle passa toute la nuit en extase et dans une profonde contemplation. On pourrait appeler Jeanne la dévote de l'*Ave Maria*; même après sa mort elle en recommanda la pratique à une Religieuse, à laquelle elle apparut, et lui dit que la récitation du Rosaire était l'offrande la plus agréable que l'on pût présenter à la Mère de Dieu. Elle ajouta que, si elle récitait chaque jour cent *Ave Maria*, et qu'elle persévérât constamment dans cette dévotion, elle recevrait du céleste Époux une grande récompense.

(Bolland. *Vie de la B. Jeanne.*)

Les deux anneaux de saint Edmond.

Saint Edmond, le modèle de la jeunesse, la gloire des pontifes, l'honneur de l'Université de Paris et l'ornement de la nation anglaise, eut le bonheur d'avoir pour mère une sainte femme ornée de toutes les vertus.

A peine eut-elle mis son enfant au monde qu'on le conduisit aux fonts de baptême, et qu'elle voulut qu'on donnât à son fils le nom d'Edmond, nom d'un glorieux martyr, sur le tombeau duquel elle allait souvent prier. Elle s'efforça de l'élever dans la crainte de Dieu et la pratique de toutes les vertus ; dès ses plus jeunes années, elle l'accoutuma à l'abstinence et à la mortification, et quand il fut devenu grand et parvenu à l'âge de commencer ses études, elle l'envoya à l'Université de Paris; mais c'est ici surtout que nous allons voir éclater toute la sollicitude maternelle. Avant de se séparer de l'objet de sa tendresse, Mabile prépara le cœur de son fils à ce cruel et dangereux éloignement : elle lui donna tous les conseils d'une mère vraiment chrétienne ; et craignant qu'il ne perdît la pureté de son âme ou ne la souillât au milieu des mauvaises fréquentations, elle lui recommanda avec instance non-seulement de choisir pour compagnons et pour amis les jeunes gens qui lui paraîtraient les plus vertueux, mais de s'éloigner des méchants et d'user souvent du cilice pour mortifier sa chair.

Edmond, naturellement enclin à la vertu, suivit scrupuleusement les préceptes de sa mère, évita soigneusement les théâtres, les danses et autres lieux de débauche, et ne fréquenta que les églises et les sanctuaires consacrés à la divine Mère de Dieu, pour laquelle il avait la plus tendre dévotion. Sa piété était tellement grande, qu'il ne voulait prendre aucune nourriture les jours de fêtes et de dimanche, sans avoir préalablement récité le livre des Psaumes ; et il poussait l'horreur du péché à un tel point, que souvent on lui entendait dire ces belles paroles, dignes d'être écrites en lettres d'or : « *Si d'un côté je voyais le péché et de l'autre l'enfer, j'y descendrais plus volontiers que d'en commettre un seul.* »

C'est à cette époque, et pendant le cours de ses études,

que le jeune Edmond résolut fortement de garder la virginité et d'en faire vœu à Dieu, en prenant la sainte et immaculée Vierge pour épouse ; et afin de donner plus de solennité au pacte qu'il faisait avec la Reine des anges, il acheta deux anneaux où était gravée la Salutation Angélique ; il en garda un pour lui et donna l'autre à la sainte Vierge et le mit au doigt d'une de ces images. Cette alliance lui fut si profitable, qu'il protesta lui-même, avant de mourir, qu'elle lui fut toujours d'un grand secours pour terrasser le démon, réprimer les révoltes de la chair et subjuguer les plus violentes tentations. Tous les jours il conservait le souvenir de ces saints engagements, et pour se les rappeler plus sûrement, il fit placer dans son cabinet d'étude l'image de la très-pure Vierge, afin d'y jeter souvent la vue et de tourner vers la Mère du chaste amour tous les élans de son cœur et l'ardeur de ses prières.

Un jour, comme il se promenait au *Pré-aux-Clercs*, ses condisciples se permirent des badineries fort légères : Edmond en fut tellement offensé, qu'il se retira tout à coup à l'écart, et c'est alors que, pour récompenser sa modestie, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant de toute beauté, et lui adressa ces bienveillantes paroles : « *Je te salue, mon bien-aimé.* » Edmond demeura confus et étonné de la voix gracieuse qu'il avait entendue, et, ne sachant d'où elle venait ni ce qu'il devait en penser, Notre-Seigneur lui repartit aussitôt : *Comment se fait-il, Edmond, que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis continuellement à vos côtés? Lisez ce qui est écrit sur mon front.* » Il lut incontinent ces paroles : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum ; Jesus de Nazareth, roi des Juifs.* » *Tel est mon nom*, dit l'enfant. *Armez-en votre front, et vous serez préservé de tout danger.* » Et l'enfant disparut soudain, laissant le jeune écolier dans une joie inénarrable.

La puissance de l'Ave Maria.

C'était en 1857 et dès les premiers jours du mois de mai, de ce mois qui n'est pas seulement le mois du réveil de la vie dans la nature, mais encore celui du renouvellement de la vraie vie dans bien des cœurs sous la vivifiante influence de Marie ; c'était dans un petit village de la belle Normandie ; c'était vers une heure de l'après-midi : deux jeunes prêtres cherchaient dans la promenade un peu de trêve et de distraction à leur incessant et fatigant ministère. Ils venaient de s'asseoir sur le bord de la route, à l'ombre épaisse d'un de ces riches pommiers qui nous donnent du si bon cidre, lorsqu'ils aperçurent à quelque distance et se dirigeant de leur côté, le capitaine X...

Le capitaine X... est un homme de cinquante-cinq ans, de haute et fière taille ; cheveux gris coupés toujours à la militaire, une épaisse moustache donne à sa figure la physionomie du vrai soldat. Sur sa redingote bleue, toujours parfaitement boutonnée jusque par dessous le menton, brille le ruban de la Légion d'honneur. Le capitaine a été un brave soldat qui a gagné ses épaulettes et sa croix sur la terre d'Alger. Aujourd'hui il jouit du repos de la retraite, et dans le village qu'il habite, il vit très-solitaire, parlant rarement à ceux qu'il rencontre sur son chemin ; et quand, appuyé sur sa canne, on le voit sortir de chez lui, ou qu'on l'aperçoit dans la campagne, tout le monde dit : Voilà le capitaine X...

Or le capitaine, avec son air martial et son amour de la solitude, est toujours très-poli. Et s'il n'est pas religieux, il ne passerait pas devant un prêtre sans lui lancer brave-

ment son *bonjour, monsieur le curé*, et sans porter sa casquette jusqu'à son genou, car le capitaine X... est toujours en casquette.

— *Voilà le capitaine X...*, dirent nos deux ecclésiastiques ; et lorsque devant eux passa le capitaine, ils reçurent son solennel *bonjour, messieurs les curés.* — Bonjour, capitaine. — Au revoir, messieurs les curés. — Avec bonheur, capitaine. — Ce fut tout, et le capitaine continua sa marche, et les ecclésiastiques leur récréation, toujours à l'ombre de l'épais pommier.

— Voilà un bien brave homme, dit le plus âgé ; oui, un bien brave homme, que ce capitaine Dupont. Il ne lui manque qu'une chose, d'être religieux. Son exemple produirait un grand effet sur tous nos grands Normands. — Comment, vous qui êtes dans le pays depuis longtemps, n'avez-vous pas tenté sa conversion ? — J'y ai essayé, et tous nos confrères aussi, soit lorsqu'il vient nous visiter, soit lorsque nous l'avons rencontré dans les promenades. — Eh bien ? — Eh bien tout est inutile, il est entêté comme un Allemand, et pas moyen de raisonner avec lui. — Il me paraît cependant que, sous la poitrine de cet homme si roide et si sec en apparence, bat un bon et généreux cœur. — C'est vrai ; essayez donc, vous. — Le prêtre à qui l'*essayez donc* était adressé était tout frais depuis deux ans dans le village, et ne connaissait le capitaine Dupont que de vue, car son ministère de prédicateur lui imposait neuf mois d'abscence sur douze.

La récréation terminée, chacun rentre dans sa cellule. Je laisse ici parler l'ecclésiastique qui m'a raconté ce fait.

« J'étais, depuis une heure, dans ma chambre, cherchant à continuer un sérieux travail, et toujours le capitaine X..., et les paroles de mon brave confrère à son sujet me préoccupaient. Je ne pus résister à voir cet homme, de causer

avec lui, de l'*essayer* en un mot. — Sur ce, je sors, et passe devant sa maison. A la fenêtre ouverte, le capitaine lisait son journal.

« Bonjour, capitaine. — Bonjour, monsieur le curé. — Qnelle nouvelle dans la politique ? — Dans la politique, rien ; mais je lis le récit d'un crime affreux. — Me permettez-vous d'entrer, capitaine ? — Avec plaisir, monsieur le curé. — J'entrai, écoutai la lecture du récit ; me fis raconter la campagne d'Afrique, les combats et la croix d'honneur du capitaine. Et en parlant, le regard de cet homme s'allumait, sa figure s'animait, il croyait encore entendre le clairon, sentir la poudre et voir la mitraille. C'était vraiment un brave.

« — Je suis très-heureux, capitaine, d'avoir fait votre connaissance. — Et moi aussi, monsieur le curé. — Eh bien, capitaine, s'il en est ainsi, je vous dirai franchement que je serais très-heureux que vous me rendiez, chez moi, la petite visite que je viens de vous faire. — Très-bien, monsieur le curé, je le veux bien. — A quand, capitaine ?— Mais... à... à bientôt. — Capitaine, je pars demain matin et ne reviens pas avant deux mois ; à ce soir donc, je vous attends dans une heure. — Soit, dans une heure ; au revoir, monsieur le curé.

« Une heure s'était à peine écoulée que le capitaine arrivait. Nous causâmes d'abord un peu de toutes choses ; religion enfin ; prière d'abord, messe, confession, toutes choses très-estimables, au dire du capitaine, mais toutes choses bonnes pour les enfants et les femmes.

« Bref, le capitaine me promit de faire une courte prière chaque jour ; il me promit l'*Ave Maria*.

« — Eh bien, capitaine, voulez-vous dire votre premier *Ave Maria* avec moi ; çà nous portera chance à tous deux. Le capitaine rougit comme un enfant. — Monsieur le curé,

je dois vous avouer que j'ai oublié cette prière. — Eh bien, je vais vous l'apprendre. Soit. Dites-le donc avec moi, mais de bon cœur. — Je vous le promets. Le capitaine avait la mémoire bonne et après la troisième fois il récitait seul et sans hésiter l'*Ave Maria.*

« — Si vous le voulez, capitaine, nous allons nous mettre au pied de cette image de Marie et lui adresser notre prière. Le capitaine vainquit sa répugnance et pria.

« Il était à genoux, et sans qu'il s'en doutât, j'entamai sa confession. Nous avançions, lorsque tout à coup il se ravisa. — Mais parbleu ! dit-il, monsieur le curé, je crois que je me confesse ? — A peu près, capitaine. Et le capitaine fut ému jusqu'aux larmes. Le soir, il assistait aux exercices du Mois de Marie dans notre oratoire ; après l'exercice, il traversait bravement les rangs du public jusqu'au confessionnal. Le lendemain dimanche, en présence d'une nombreuse assemblée, il assistait à la sainte messe avec les sentiments de la plus grande piété. Lorsque vint le moment de la sainte Communion, on le vit s'approcher de la Table-Sainte ; il pleurait, et ses larmes arrachaient des larmes des yeux de chaque assistant.

« Depuis il est fidèle et se plaît à raconter les merveilles de la puissance de l'*Ave Maria*, sur son âme.

« S. P. »

La Couronne mystique de Marie.

Un jeune homme, élevé dans les sentiments d'une ardente piété, avait coutume d'aller chaque matin dire ses prières dans une chapelle de la Vierge, située près de son village, dans une vallée solitaire, à quelques pas d'une

vieille forêt. Mais avant de se recueillir dans la prière, il avait soin de faire une excursion dans la forêt pour trouver de quoi composer une couronne, dont il décorait la statue de la Vierge : c'était là son offrande quotidienne. Fallait-il grimper au milieu des rochers, sur la cîme des montagnes, pour y cueillir une fleur, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de sa madone. Quelque obstacle l'empêchait-il de remplir ce pieux devoir, il était triste tout le jour : son cœur n'était point satisfait.

Cependant, après avoir longtemps servi la Reine des cieux dans le monde, Dieu lui inspira de se retirer dans la solitude, et il entra dans un couvent de religieux. Là il ne pouvait plus suivre sa pieuse habitude ; au lieu d'errer dans la forêt, à la recherche des fleurs, il fallait chanter au chœur ou assister au Chapitre. Il en fut tellement attristé, qu'il pensa quitter le couvent aussitôt après son noviciat, sans avoir prononcé ses vœux, afin de retourner dans le monde et y suivre, plus à son aise, l'attrait de sa naïve et chère habitude.

Un jour, il entra à l'église du couvent, et, placé devant l'autel de la Vierge, il lui exprima la profonde tristesse de son âme, sachant que son image était abandonnée et qu'il ne pouvait plus lui offrir sa couronne de chaque jour. Il semblait la consulter s'il ne devait pas quitter l'Ordre pour continuer son œuvre d'autrefois.

Un vieux moine le vit, et, remarquant sa tristesse, il lui en demanda la cause. Le jeune novice lui avoua tout. Alors le vieillard lui conseilla de dire chaque jour cinquante fois l'*Ave Maria*, l'assurant que cette prière serait plus agréable à la Vierge qu'une couronne d'or, ou que mille couronnes de fleurs éphémères.

Cette réponse calma les scrupules du jeune homme ; il resta dans la communauté ; mais il regarda dès lors comme

un devoir de ne laisser passer aucun jour sans réciter les cinquante *Ave*. Cette fidélité à honorer la Vierge, lui attira tant de grâces et de vertus qu'il ne tarda pas à être élu prieur du couvent.

Un jour, se dirigeant à cheval vers une ferme, il se vit avec bonheur au milieu d'une plaine couverte de verdure, de fleurs et d'arbres qui en faisaient un tableau magnifique de poésie et de luxe, comme Dieu en sait faire dans le beau mois de mai. Au milieu de cette riche nature, la pensée lui vint de tresser une couronne à Marie ; bientôt il s'enfonça dans une forêt épaisse, uniquement occupé de fleurs et de verdure, sans penser qu'à deux pas de lui campait une troupe de brigands avides de pillage et prêts à tuer pour voler plus à leur aise. Quelques instants après, les malfaiteurs se levèrent et se dirigèrent vers le pieux voyageur pour s'emparer de sa monture. Mais, au moment de la saisir, et pendant que le jeune homme récitait ses cinquante *Ave*, apparut une femme d'une beauté et d'une douceur extraordinaires. Son visage brillait comme le soleil ; elle portait un manteau bleu de ciel et couvert de perles et de pierres précieuses qui étincelaient comme les étoiles du firmament. Elle s'approcha silencieusement du moine, portant d'une main un cercle en or, elle semblait prendre une à une des roses de la bouche du prieur, et les plaçait dans le cercle jusqu'au nombre de cinquante. Quand elle eut ainsi formé une couronne, elle la plaça sur sa tête, et, à chaque *Ave* que récitait son pieux serviteur, elle lui jetait un regard de satisfaction et de tendresse, jusqu'à ce qu'elle eût disparu, sans que le moine l'eût seulement remarquée. Mais les brigands, qui avaient été témoins oculaires de cette apparition, tombèrent aussitôt sur lui, saisirent son cheval par la bride, et lui demandèrent, avec une sorte de fureur, quelle était cette femme qui avait recueilli de sa bouche cinquante roses d'une admi-

rable fraîcheur. On le menaçait de mort s'il refusait de révéler ce secret.

Le religieux, fort étonné d'une pareille question, affirma qu'il n'avait point vu de femme, et que s'ils voulaient lui enlever son cheval, qu'il le leur abandonnerait sans résistance.

Les brigands jurèrent alors tous ensemble qu'ils allaient en finir avec lui, s'il persistait à garder le silence; il lui racontèrent en détail l'apparition; surtout, ils n'oublièrent pas de dire que le cercle que cette femme tenait en main était d'or, ce qui les intéressait plus que le reste. Le moine regrettait bien alors de n'avoir pas eu le bonheur de voir cette femme, dont on lui parlait avec tant d'assurance et d'admiration.

— Vous ne voulez pas nous dire la vérité, s'écria un des voleurs?

— Et puisque vous voulez garder votre secret, hurla un autre, vous allez mourir à l'instant! Il tenait déjà une hache qu'il brandissait au dessus de la tête du moine. Celui-ci en fut atterré, et s'écria : — O Marie, bonne Vierge, était-ce vous? Ou qui était-ce? Que ne vous ai-je vu aussi! Ou bien, n'avez-vous voulu apparaître qu'aux yeux de ces pécheurs, pour les convertir et les consoler?

A l'instant même, la Vierge lui apparut dans tout l'éclat de sa première visite, tenant en main la couronne ornée de cinquante roses qu'elle présenta à son fidèle serviteur. Sortant alors de sa béatifique vision, comme d'un profond sommeil, le prieur s'écria avec force : « Puisque vous me forcez à vous faire un aveu complet et véridique, je vous dirai : Cette femme n'était autre que Notre-Dame, la Mère de Dieu, la bienheureuse et Immaculée Vierge Marie. Dieu l'a fait apparaître devant vous, afin que, frappés de ce prodige et effrayés de vos crimes, vous en fissiez une sincère pénitence.

Quittez donc cette vie coupable, occupez-vous uniquement de votre salut. Vouez le reste de votre vie au service de Dieu et de la bonne Vierge, afin qu'un jour vous ayez part à leur gloire dans le ciel. »

A ces paroles, les brigands, comme frappés de la foudre, tombèrent à genoux, et, les mains jointes, promirent de faire pénitence. Ils suivirent en effet l'heureux prieur, furent admis, sur leurs instances, dans la communauté, et menèrent, jusqu'à leur mort, la vie la plus austère et la plus édifiante.

Conversion d'un pécheur obtenue par l'intercession de Marie.

On écrivait de Grésy-sur-Isère, le 30 octobre 1860 :

« Il y a quelques années vivait, dans un petit coin de la Savoie, un vieillard octogénaire, à la chevelure blanche, à la taille haute, au port majestueux. Extérieurement, tout en lui inspirait le respect et la vénération ; et cependant c'était un homme connu dans toute la vallée par une conduite rien moins qu'édifiante. Pendant la grande révolution française, il s'était distingué entre tous par sa haine contre la religion et tout ce qui s'y rattache. On dit même que, dans la fureur révolutionnaire qui l'animait, ayant entièrement perdu la foi, il était allé jusqu'à faire manger les saintes hosties à son cheval. Les années qui suivirent la révolution, il les passa livré à tous les désordres qui accompagnent ordinairement l'impiété.

« Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, cet homme, qui avait toujours joui d'une excellente santé, tomba gravement malade. Le pasteur du lieu, animé d'un zèle véritablement apostolique, venait chaque jour, malgré les mauvais che-

mins et la distance considérable, lui faire visite, et souvent il lui parlait de ses intérêts éternels. Longtemps il frappa en vain à la porte de ce cœur endurci dont l'entrée lui demeurait fermée; plusieurs fois même il eut à essuyer des refus. Cependant il ne se laissa point décourager : il pria pour cette brebis égarée, et fit prier pour elle tous ses religieux paroissiens. On invoquait surtout celle qu'on appelle à juste titre le *refuge des pécheurs*. On récitait le saint rosaire, afin que la Mère des miséricordes voulût bien toucher ce cœur endurci.

« Un jour où le bon prêtre retourne voir son malade, il le trouve plus mal qu'à l'ordinaire ; il lui propose de nouveau de se réconcilier avec son Dieu en recevant les sacrements de l'Eglise, lui disant que le médecin avait déclaré (ce qui était la vérité) qu'au bout de quinze jours il ne serait plus du nombre des vivants. A l'annonce de sa fin prochaine, le malade fut un peu troublé, sans cependant consentir à recevoir les secours de la religion. Le prêtre, voyant que le temps pressait, se jette à son cou, l'embrasse affectueusement et lui dit : « Au nom de vos intérêts éternels, au « nom de votre âme, au nom de ce que vous avez de plus « cher au monde, vous ne me refuserez pas ce que je vous « demande, vous vous confesserez. » Cette fois le malade est vaincu par la charité ; un changement subit venait de s'opérer en lui. « Eh bien! oui, répondit-il à celui qui voulait à « tout prix sauver son âme, eh bien ! oui, je me confesserai ; « il faut que vous soyez bon comme vous l'êtes, monsieur « l'abbé, pour ne point vous laisser rebuter par les mauvais « traitements, pour agir envers moi comme vous agissez. Je « veux me confesser, et je commencerai dès aujourd'hui. » En effet, il commença une longue confession dont les difficultés lui furent aplanies par le charitable prêtre. Quand elle fut terminée, il se trouva comme déchargé d'un poids

énorme; il était dans un bien-être inexprimable, et en témoignait sa satisfaction à tous ceux qui l'entouraient.

« Le moment était venu où on devait lui porter le Saint Viatique. Quand on apprit cette nouvelle, la joie fut immense dans toute la paroisse. C'était pendant la semaine sainte, un soir, sur le déclin du jour. Le saint-sacrement sortit de l'église accompagné d'un cortége nombreux, auquel venaient encore se joindre de pieux fidèles, qui portaient à la main des flambeaux allumés. On descendit sur le versant de la colline, on traversa la plaine, et on arriva vers l'habitation du vieillard converti. Dès qu'il vit entrer dans son appartement le ministre sacré portant sur sa poitrine la sainte Hostie, il se souleva péniblement sur son lit, jeta par terre le bonnet qui recouvrait sa tête blanchie par les ans, et s'écria : « Est-il possible que mon Dieu daigne venir « chez un aussi grand pécheur, un pécheur qui l'a tant of- « fensé! » Se trouvant trop affaibli, il chargea celui qui l'avait réconcilié avec Dieu de faire amende honorable pour lui à Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, de rétracter les erreurs de sa vie passée, de demander pardon au public des scandales qu'il avait donnés. Quand cela fut fait, non content encore, et éleva lui-même la voix, et d'un ton plein de conviction qui émut jusqu'aux larmes tous les assistants : « Oui, je demande pardon, ajouta-t-il, de tous « les grands scandales que j'ai donnés. Tous ceux que j'ai « scandalisés ne se trouvent pas ici, il y en a bien d'autres ; « ils sont bien nombreux. Dites-leur que je me repens de « mes égarements; dites-leur que je leur demande, à eux « aussi, pardon. » Après cela, il reçut avec la foi la plus vive, avec l'humilité la plus profonde, avec l'amour le plus ardent, Celui qui est la force et la consolation des mourants, qui les aide à faire le grand voyage de l'éternité.

« Quand il eut savouré le bonheur de posséder son Dieu

au dedans de lui-même, après qu'il eut fait une longue action de grâces, le prêtre, resté seul avec lui, se permit de l'interroger et lui dit : « Dieu, comme vous le voyez, vous « fait des grâces auxquelles vous n'aviez pas droit de vous « attendre, des grâces en quelque sorte extraordinaires ; « dites-moi, n'auriez-vous rien fait dans votre vie qui eût « mérité une semblable faveur ? — Monsieur l'abbé, ré- « pondit-il, vous connaissez quelle a été ma vie par l'aveu « que je vous ai fait de mes fautes, et par ce que vous en « aviez déjà appris auparavant. Je puis vous affirmer que « depuis ma jeunesse je n'ai fait aucun acte de religion, si « ce n'est de réciter tous les jours trois *Ave Maria*, comme « j'avais promis à ma mère mourante de le faire. Je les « récitais bien mal ; souvent c'était en blasphémant le saint « nom de Dieu, en brandissant ma canne contre les ouvriers « que j'avais à diriger ; mais je ne les ai jamais omis, pas « même au fort de la Révolution. »

« Il n'en fallait pas davantage. La lumière se fit dans l'esprit du bon prêtre, instrument des miséricordes infinies du Seigneur. Il reconnut que Celle qu'il avait fait prier dans sa paroisse, que Celle à qui son pénitent avait lui-même dit tous les jours de sa vie : « Priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort, » ne l'abandonnait pas dans ses derniers moments. Jamais on n'a entendu dire qu'on ait invoqué Marie sans avoir été exaucé.

« Notre malade persévéra dans ses bons sentiments, et mourut peu de jours après de la mort des justes.

« ALP. MUGUIER, vicaire. »

L'heureux empressement.

Demain ! demain ! Un jeune apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une

seule résolution, mais il l'avait prise sérieusement : *Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même.*

Ce malheur lui arriva : c'était un samedi; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin; il se dit d'abord : J'irai me confesser demain. Mais sa promesse lui revenait en la mémoire, et quelque chose lui disait : Fais ce que tu as promis; va te confesser. Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave Maria* pour connaitre la volonté de Dieu. La prière est le salut de l'âme. Aussitôt il se relève et se met en chemin.

A son retour, il est rencontré par sa marraine, qui lui demande d'où il vient, il le lui raconte, la joie sur le visage, et lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours. Selon son usage donc, elle ne l'éveilla qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambrette et en l'appelant. Un quart d'heure après Paul dormait encore. Sa mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre et s'approche de son enfant, qui ne bougeait pas. Elle lui prend la main qu'elle trouve glacée. Effrayée, elle regarde, et, poussant un cri affreux, elle tombe par terre sans connaissance. L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid!

Heureux jeune homme, de n'avoir pas remis sa confession au lendemain! (*Nouveau mois de Marie*, par Ed. Terwecoren, de la Compagnie de Jésus).

J. M. J.

II

L'ANGELUS

Excellence de l'Angelus.

C'est une excellente pratique et une admirable prière que celle de l'*Angelus*, qui, rappelant le plus miséricordieux mystère de la bonté divine, relève l'âme humaine en lui présentant toutes les grandeurs de son éternité. Les ouvriers courbés sur le sillon, ces pâtres, ces pauvres femmes, qui les distinguerait du bœuf attelé à la charrue, ou des troupeaux qu'ils gardent, s'ils n'avaient la certitude que le Verbe s'est fait chair pour les racheter, que Marie, Mère de Dieu, prie pour eux maintenant au ciel, et priera encore à leur dernière heure, qui sera, s'ils le veulent, la dernière heure de leur souffrance.

L'homme, constamment incliné vers la terre et absorbé par les soins matériels, doit être fréquemment averti qu'il ne vit pas seulement de pain. Rien de plus utile que le signal religieux par lequel on lui rappelle, trois fois le jour, que le Verbe divin s'est fait chair pour élever les hommes au dessus de la vie de la chair.

Qu'elles sont belles, qu'elles sont touchantes ces saintes pratiques dont l'Eglise se sert pour inviter les fidèles à bénir et à honorer leur Mère !

Le jour s'ouvre et se ferme au nom de Marie. Si elle an-

nonce les fatigues de la journée, elle annonce aussi le repos bienfaisant de la nuit. Si elle parle des nécessités dures de la vie, elle inspire aussi le courage pour les supporter; elle montre en souriant du haut du Ciel, avec son Fils dans ses bras, le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, où l'on ne peut arriver qu'en passant par l'eau et le feu, suivant les paroles des saintes Lettres.

Quoi de plus aimable que cette voix du matin qui réveille les campagnes, au lever du soleil, au chant des oiseaux qui bénissent leur Créateur, au moment où les fleurs font monter vers le ciel leur premier parfum, et cette autre voix si consolante du soir qui appelle la famille à se réunir autour du foyer domestique, pour prier en chœur la divine Mère que nous avons dans le Ciel?

Mes frères, la cloche a sonné l'*Angelus,* suspendez vos travaux, suspendez vos chants. Dieu nous donne audience; il nous écoute du haut du trône de sa gloire. A genoux, mes frères, et prions; nous travaillons tout le jour pour gagner le pain du soir, prions un seul instant pour acquérir la vie éternelle.

Serviteurs bien-aimés de la sainte Vierge, contemplez l'Étoile du matin!... Tournez vers elle votre regard pieux : elle vous encourage et vous montre au Ciel les âmes fortunées qui, combattant avant vous, ont travaillé avec une ardeur sainte à la vigne du Seigneur, et ont déjà reçu le denier de l'éternelle béatitude : *Sursùm corda!* Unissez vos prières aux actions de grâces qu'elles adressent constamment à Marie. Louez-la dans le temps comme elles la célèbrent dans l'éternité.

Nous touchons au milieu du jour : l'airain de nouveau nous convie à prier la Mère de miséricorde; et cette heure de midi, cette heure où le soleil répand avec le plus d'éclat sa lumière brûlante, reporte notre pensée vers ceux qui,

ayant lutté vaillamment contre eux-mêmes, contre le monde et contre l'esprit de l'abîme, nous ont précédés dans la vie et gémissent dans les flammes expiatoires. Mon œil attristé y rencontre des amis de la sainte Vierge! Ils souhaitent vivement de prendre leur essor vers cette Mère si tendre et si chérie! Ah! mes frères, hâtons-nous; prions et délivrons-les; que ces bonnes âmes volent au ciel afin d'unir leur concert à l'admirable mélodie des élus.

Les derniers feux du jour s'éteignent... la nuit survient par degrés, l'obscurité s'approche!... Serviteurs de Marie, vous qui devez la persévérance à cette aimable Reine (car elle nous a *revêtus de ces armes que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver*, puisque vous possédez cet inestimable trésor qu'on appelle la *dévotion à Marie*), saluez encore cette bienfaisante Étoile; elle vous conduit si sûrement ici-bas, de concert avec le céleste Gardien que Dieu a placé à votre droite! Entendez, entendez les doux tintements de la cloche qui vous invitent une dernière fois! Vous avez combattu durant la journée; qu'un peu de temps s'écoule, et vous irez dans le lit du repos avec vos frères les trépassés; quelques luttes nouvelles, quelques autres épreuves, et vous quitterez cette terre, si justement surnommée *une vallée de larmes!* A l'heure des adieux, vous direz comme la veille et comme toujours : MARIE! Car, vous souvenant de votre Mère à la fin de chaque jour, votre Mère pensera également à vous au moment suprême de votre mort. Soldats de la milice sacrée, écoutez donc cet airain sonore qui vous parle de Marie, et mêlez votre voix aux vœux de l'Église souffrante et aux hymnes d'amour de l'Église triomphante!

En récitant trois fois la Salutation Angélique, nous prions Marie dans les trois parties du jour qui représentent les trois parties de notre vie, le commencement, le milieu et la fin, de nous défendre de nos ennemis visibles et invisi-

bles. L'Angelus du matin doit nous rappeler la Résurrection de Jésus-Christ; celui de midi, sa Passion, à laquelle Marie fut présente; enfin celui du soir doit nous faire ressouvenir de son Incarnation.

Ainsi, le jour de l'âme pieuse est divisé en trois parts, dont les prémices sont consacrés à l'humble Mère de Dieu! A son tour, Marie veille sur nous dans les principaux âges de notre existence. Le Rédempteur, pendant son agonie, ne s'est-il point écrié, en personnifiant toutes les générations dans saint Jean l'Evangéliste: « Voilà votre fils! » — Marie a recueilli ces paroles d'un mourant, qui sont sacrées, dit-on, même quand elles émanent d'un simple mortel; aussi, dès notre réhabilitation, nous formons une portion de son héritage; quand il nous faut ensuite embrasser une carrière, elle est notre guide dans les voies du salut; et de même qu'elle a présidé à notre début dans la vie, de même elle secourt le juste sur son lit de mort; car le Psalmiste a dit: « Le Seigneur l'assistera lui-même sur le lit de douleur; le Seigneur retournera son lit pour soulager ses infirmités!

Cette sainte pratique, renouvelée trois fois le jour, rend la terre semblable à la Jérusalem céleste, où les louanges de Marie confondues avec celles de Jésus retentissent sans cesse et se répandent en flots d'harmonie dans toute la Cité sainte. Depuis la majestueuse coupole de Saint-Pierre jusqu'à la plus modeste chapelle qui s'élève dans les forêts de l'Amérique, toutes les cloches du monde catholique s'ébranlent et se renvoient de l'une à l'autre les sublimes magnificences et les priviléges de la Mère de Dieu.

L'Eglise de la terre s'unit à celle du Ciel, elle redit sur un ton mélancolique et plaintif le divin cantique de l'Incarnation que les Anges chantent dans le ravissement et l'extase. Et comme le soleil se trouve toujours dans quelque contrée du monde, à son lever, à son midi et à son

couchant, des millions de cœurs et de voix s'unissent à l'airain sacré, dans une sainte et divine harmonie, pour redire sans cesse les louanges et les vertus de la Reine du ciel et de la terre.

Autrefois, au premier son de la cloche, les querelles et les ébats joyeux, les causeries les plus animées, tout faisait silence en l'honneur de Marie, tout s'arrêtait pour prier ou écouter une sainte inspiration.

En Italie et surtout en Espagne, où tout ce qui tient à la religion est respecté par toute la population, aux premiers tintements de la cloche, le marchand suspend son négoce, celui qui se trouve sur la place publique s'arrête et s'agenouille, riches et pauvres, tous récitent les paroles de l'ange Gabriel qui annoncèrent le mystère de l'Incarnation.

Pourquoi faut-il que l'affaiblissement de la foi soit tel aujourd'hui, que la plupart des chrétiens rougiraient de saluer publiquement l'auguste Reine du ciel!

Pendant le temps pascal, au lieu de l'*Angelus*, on récite l'antienne *Regina cœli;* et durant toute l'année, en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur, à partir des vêpres du samedi jusqu'au dimanche soir, l'*Angelus* se dit debout.

Tous ceux qui, le matin ou à midi ou le soir, récitent dévotement et à genoux l'*Angelus*, au son de la cloche, gagnent chaque fois une indulgence de cent jours, et s'ils sont fidèles à le réciter pendant un mois, au moins une fois par jour, une indulgence plénière en remplissant les autres conditions.

Les fidèles qui se trouveraient dans un lieu où on ne sonnerait pas l'*Angelus*, ou qui n'entendraient pas le son de la cloche, gagneraient cependant les indulgences en récitant cette prière à peu près aux heures où l'on a coutume de le sonner.

Pour les personnes dont les occupations sont excessives, comme les militaires, les marins, les hommes en place, et qui cependant veulent prier Marie trois fois le jour, il existe un Angelus abrégé, ainsi conçu :

Virgo ante partum, ora pro nobis.
Virgo in partu, ora pro nobis.
Virgo post partum, ora pro nobis.

Ceux qui ne savent pas ces prières peuvent y suppléer en disant le *Pater* et l'*Ave*, en mémoire de l'Incarnation du Verbe dans le sein immaculé de Marie.

*Institution de l'*Angelus.

Quel homme, tant soit peu instruit des événements mémorables des siècles passés, ne s'est pas quelquefois senti plein d'admiration et d'enthousiasme, au souvenir de ces princes, de ces guerriers, de ces hommes au cœur magnanime, à l'âme pleine de foi, c'est à dire de l'Occident tout entier, se précipitant sur l'Asie, au cri de *Dieu le veut*, pour reconquérir sur les infidèles l'immortel tombeau de Jésus-Christ? Cette glorieuse entreprise fut principalement l'œuvre du pape Urbain II qui n'eut rien tant à cœur, durant la tenue du concile de Clermont, que de prêcher publiquement la croisade contre les Turcs, et de la présenter aux princes et aux peuples de l'Europe, comme l'unique moyen de préserver l'Occident de la honte de l'esclavage et des horreurs de la barbarie. Il avait déjà ouvert tous les trésors de l'Eglise en faveur de ceux qui prendraient une part quelconque au succès de la guerre sainte. Mais, afin d'attirer plus efficacement encore, s'il était possible, la protection de Dieu

sur l'armée chrétienne, le religieux pontife ordonna qu'à commencer du jour où les croisés se mettraient en marche, pour aller délivrer Jérusalem d'une odieuse oppression, un triple son de Cloche eût lieu chaque jour, le matin et le soir, dans toutes les églises de la chrétienté, et que ce signal devînt en tous lieux, celui d'une prière commune et universelle par laquelle on demandât à Dieu qu'il voulût bénir une expédition qu'on n'entreprenait que pour sa gloire, et surtout qu'il lui plût de recevoir en sa miséricorde ceux qui viendraient à succomber au soutien d'une si sainte cause.

Telle fut la première origine de ce que nous appelons aujourd'hui la sonnerie de l'*Angelus ;* mais nous verrons tout à l'heure qu'un autre pontife romain vint plus tard attacher aussi son nom à cette pieuse institution d'Urbain II. Remarquons en passant, avec un ancien chroniqueur, comme preuve de l'authenticité du récit qui fait de ce dernier pape le véritable auteur de cette sonnerie quotidienne de la Cloche, que c'est sans doute à raison de cette institution, que la peinture catholique a coutume de placer une petite clochette sous le bras droit de ce pontife (1).

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'histoire des succès ou des revers de ces gigantesques expéditions. Disons seulement que quatre siècles plus tard, l'Europe se trouvait aussi fatalement engagée que jamais dans cette sanglante lutte de la civilisation contre la barbarie ; et qu'elle avait à craindre elle-même de devenir tôt ou tard la proie de farouches vainqueurs.

Le siége de l'Eglise romaine était occupé, vers le milieu du xve siècle, par le pape Calixte III. Dès avant son élection au suprême pontificat, ce digne chef de la chrétienté

(1) Arnold Wion, in libro qui inscribitur *Lignum vitæ.*

menacée avait fait vœu de travailler de tout son pouvoir à sa délivrance ; et sa grande âme lui avait inspiré la magnanime résolution d'aller en personne partager, loin de la patrie, les dangers et les fatigues des soldats chrétiens, et de verser même son sang, s'il le fallait, dans cette sainte guerre contre les Turcs. Au milieu des incessantes préoccupations qui tenaient son esprit constamment fixé sur ce grand objet, il eut l'heureuse pensée d'ajouter au décret d'Urbain II, et de compléter pour ainsi dire son institution, en prescrivant une nouvelle sonnerie qui aurait lieu à l'heure de midi. C'était régler par là, qu'on implorerait une fois de plus, chaque jour, et à l'heure où le combat est souvent le plus meurtrier dans un jour de bataille, la protection du Dieu tout-puissant sur les armes des chrétiens. Cet appel nouveau fait par un pape aux divers peuples de l'Eglise catholique, afin que de toutes parts il montât vers le ciel une humble et ardente supplication en faveur de tant de frères opprimés, en Europe et en Asie, sous la domination des musulmans, fut l'occasion de nouvelles miséricordes de la part de Dieu. Le Seigneur se laissa toucher par les prières de son Eglise ; et incontinent, il accorda aux chrétiens de remporter coup sur coup deux insignes victoires, la première, sur le Danube, et la seconde, sous les murs de Belgrade assiégée depuis quatre mois par des forces considérables.

Un témoignage si authentique que Dieu avait pour agréable cette triple prière de chaque jour, qui devait avoir lieu désormais *le matin, à midi et le soir*, et chaque fois au son de la Cloche, ne pouvait manquer de la faire accueillir en tous lieux comme une salutaire institution qui s'annonçait dès lors comme destinée à protéger puissamment le peuple chrétien, et qui terminerait sans doute un jour d'une manière glorieuse cette vieille guerre de la Croix contre le croissant du faux prophète.

Ce triple son de la Cloche, tel qu'il ressort dé l'esprit et du but de sa primitive institution, est pour nous comme un monument séculaire qui raconte aux générations des âges suivants, quelles furent les glorieuses initiatives de l'Eglise catholique, dans la personne des papes, pour préserver l'Europe de l'invasion musulmane. Il suffit d'ailleurs qu'il reporte notre esprit aux siècles des Croisades, pour qu'il nous remette en mémoire ces généreux pontifes romains qui ne se lassèrent jamais, durant près de sept cents ans, de s'opposer comme une barrière vivante au torrent fanatique et oppresseur de l'islamisme, et qui, par leurs exemples, plus encore que par leurs discours, surent si bien stimuler l'ardeur guerrière des peuples et des rois de l'Europe, qu'ils réussirent souvent à lancer sur l'Orient, ou sur les points de l'Occident successivement menacés, d'innombrables forêts de lances qui sauvèrent enfin le christianisme et avec lui la civilisation et la liberté du monde.

Les admirables prédications de l'Angelus.

A l'heure où les ténèbres de la nuit sont dissipées par les premiers rayons du soleil levant, la Cloche, en nous annonçant cette merveilleuse transformation de la nature corporelle, élève nos âmes jusqu'à la pensée de cette lumière incréée qui se leva un jour sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (1). Elle nous rappelle cette antique nuit du péché, ce règne de l'ignorance et de l'idolâtrie qui obscurcirent le monde durant tant de siècles, et tout à la fois ce jour bienheureux où la vraie lumière, après

(1) Isai. IX.

avoir lui dans le ciel, dans la splendeur des Saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges, voulut également luire parmi les hommes qui s'en étaient retirés (1). Alors du côté de l'Orient, comme le remarque saint Basile (2), se leva sur tous les peuples l'éclatant Soleil de justice qui n'est autre que Jésus-Christ. La prédication de son Evangile éclaira en peu de temps toutes les nations, et les hommes devinrent en tous lieux enfants de lumière. En un mot, les ténèbres de l'erreur, qui jusqu'alors avaient couvert toute la terre, firent place à la magnifique clarté de ce nouveau jour, et ce fut là comme le *matin de l'Eglise chrétienne : Est autem matutinum et diluculum in psalmis Servatoris nostri Incarnatio* (3).

Voilà pourquoi, dès le premier rayonnement de l'astre du jour, la Cloche nous exhorte au nom de l'Eglise à réveiller au dedans de nous la foi qui y est peut-être endormie, et à faire monter vers Jésus-Christ, qui est le véritable Orient (4), une humble prière d'action de grâces mêlée de la plus profonde adoration de nos cœurs : *Solis instar Deus exoritur, illustrans uniuscuiusque animum* (5).

Mais dans la crainte que la multiplicité des objets extérieurs qui passent et repassent sans cesse devant nos yeux, et qui augmentent pour ainsi dire, avec le progrès du jour, n'effacent peu à peu de notre âme cette première impres-

(1) Quia enim Sol justitiæ illuxit, rerum ostendit naturam, quam prius obtenebrabat nox erroris, et ignorantiæ profunda caligo, quæ eorum qui decepti erant oculos offuscabat. Sed postquam densam erroris nubem Solis justitiæ radius dissipavit, ubique lux est et dies. (S. JOAN. CHRYS., in illud : *Filius ex se nihil facit*, homil.)

(2) Evangelium regni capto a nostris locis initio in omnem pervenit terrarum orbem. (S. BASIL., CCLIII, *ad episc. Ital. et Gal.*)

(3) S. JOAN. CHRYS., exposit. *in psal.*

(4) Zach. III et VI, Luc. I.

(5) S. ATHANAS, tract. *de Sabbato et circumcisione.*

sion du matin, la Cloche vient renouveler notre attention à l'heure de midi. La nature, qui n'est jamais plus riche qu'en ce moment, semble avoir voulu concentrer toutes ses splendeurs dans ce magnifique flambeau allumé à la voûte du ciel, qu'on voit alors briller de son plus vif éclat, et qui répand la vie et la fécondité dans cet immense univers. Aussi, lorsque cette seconde sonnerie de la Cloche se fait entendre à ce point solennel du jour, et qu'elle nous invite par ce signal à nous aider du spectacle de la nature visible pour nous élever à la contemplation de quelque objet de l'ordre surnaturel, c'est le soleil qui doit infailliblement attirer notre premier regard, et à qui il appartient dès là de fixer en quelque sorte la nature de nos pensées, puisqu'il s'offre à nous comme l'image de Celui que la foi nous présente comme le vrai Soleil de la religion.

S'il arrive donc qu'avertis par le son de la Cloche, nous portions alors nos regards vers le ciel, et que dans l'astre qui en fait à cette heure toute la magnificence, l'esprit de foi nous montre comme un symbole de Jésus-Christ, pourrons-nous ne point considérer que le roi des astres, dans l'éclat même de son midi, n'est pour ainsi dire que ténèbres, si on le compare à l'éternel Soleil des intelligences? Le soleil matériel que nos yeux contemplent éclaire, il est vrai, le monde visible, mais le Verbe de Dieu qu'adore notre foi illumine de son éternelle clarté le monde des esprits immortels : *Quod rebus sensibilibus est sol, hoc iis quæ animo et ratione intelliguntur, est Deus* (1). Devant l'un des soleils, se retirent, pour lui faire honneur, toutes les étoiles du firmament ; devant l'autre, alors même qu'il lui plaît de s'envelopper d'obscurité, c'est le soleil lui-même, dans tout son éclat, qui voile sa face, n'osant contempler son au-

(1) S. GREG. Theol., orat. XXI.

teur : *Et pendentem in cruce Dominum suum spectare non ausus est* (1). Il s'éclipse entièrement devant lui et se change en ténèbres (2). L'axe des cieux, avec les sphères innombrables qu'il soutient, n'est qu'une ombre devant la lumière du Christ (3).

C'est aussi vers ce divin Soleil des esprits que nous devons constamment diriger les yeux de notre âme, puisqu'il est d'ailleurs pour nous dans un perpétuel midi, nous inondant à chaque heure de l'incomparable lumière de sa sagesse et des feux vivifiants de sa charité : *Meridies ipse Christus, propter ingentem sapientiæ lucem, et ingentem charitatis ardorem* (4).

Heureux celui dont le cœur s'ouvre, s'épanouit, se dilate sans cesse ici-bas aux doux rayons d'une lumière si pure !.. Elle ne lui parvient encore qu'à travers les mystérieuses obscurités de la foi ; mais l'heure vient où cette lumière lui apparaîtra sans nuage, où il lui sera donné de la puiser et de la goûter à jamais dans sa propre et sa naturelle source. Oh ! aimons, aimons cette lumière qui a créé celle du soleil : soupirons après le bonheur de la contempler face à face, de la voir telle qu'elle est, et de nous désaltérer sans fin au fleuve de vie dont elle est la source. Avançons chaque jour vers elle, n'ayant qu'elle-même pour guide, et ne nous donnons de repos qu'autant que nous possédions la vie dont elle a la plénitude, et que, vivant ainsi de sa vie, nous soyons assurés de ne jamais mourir : *Beata lux quæ fecit hanc (solis) lucem : hanc amemus, hanc intelligere cupiamus, ipsam sitiamus ; ut ad ipsam duce ipsa aliquando venia-*

(1) S. Hieron., *in Amos* VIII, comment.

(2) Matth. XXVII, 45 ; Marc. XV, 33.

(3) S. Greg. Theol., *Poem.*, lib. II, sect. II. *V.* Nicol. Patr. ad filium.

(4) S. Aug., *De Unitat. Ecclesiæ*, cap. 16.

mus, et in illa vita vivamus, ut nunquam omnino moriamur (1).

Mais, en attendant que vienne à luire pour nous ce bienheureux jour où, illuminés de la lumière surnaturelle de la gloire, nous pourrons voir face à face ce divin Soleil des esprits, n'oublions pas qu'il a créé sur la terre un second soleil de nos âmes qui est son Eglise : *Ecclesia, suscepto lumine Christi, illuminat omnes qui in ignorantiæ nocte versantur* (2).

C'est de ce Soleil dont saint Jean Chrysostôme ne craint pas de dire qu'il n'a point été fait pour l'ornement du ciel, mais que le Ciel lui-même, avec tous les soleils qui l'éclairent, n'ont été créés ou allumés qu'afin de lui être une sorte de vêtement et de parure : *Cœlo pretiosior Ecclesia. Quare conditum est cœlum? Propter Ecclesiam, non Ecclesia propter cœlum* (3). C'est de ce soleil que parle saint Irénée, quand il dit qu'il n'appartient qu'à lui de répandre à la fois, d'une extrémité du monde à l'autre, la même lumière de la vérité (4) ; c'est de ce soleil enfin que parle notre Bossuet, lorsqu'il dit, qu'en dehors de lui la lumière même ne peut qu'éblouir, et que, sous l'influence de sa chaleur, l'obscurité même illumine, « parce qu'il est l'ouvrage de prédilec- « tion de Celui qui aveugle avec la lumière, et qui éclaire « quand il lui plaît avec de la boue (5). »

Et toutefois que n'ont point entrepris les hommes contre ce Soleil bienfaisant qui ne voulait que les éclairer !.. Que d'efforts n'ont-ils pas tentés pour éteindre sa lumière naissante !.. Mais plus on le voulait obscurcir, plus on lui don-

(1) S. Aug., *in Joan.*, tract. xxxiv.
(2) Origen., homil. i, *in Genes.*
(3) Homil. iv, in illud Isai : *Vidi Dominum.*
(4) *Adv. hæres.*, lib. i, cap. 10.
(5) *Pensées chrétiennes sur différents sujets.*

nait de l'éclat : il jetait sur chaque siècle une splendeur nouvelle (1). Des aveugles l'accusèrent mille fois de s'être totalement éclipsé, et d'avoir eu besoin qu'eux-mêmes le rallumassent : et hier même, n'osait-on pas dire que sa lumière commençait à pâlir, et qu'en peu de temps sans doute on le verrait tout à fait s'éteindre? Mais lui, sans se troubler, continue toujours d'éclairer les peuples, et fait bien voir au monde qu'aux époques de son plus grand obscurcissement, son flambeau est encore plus éclatant que l'astre du jour à son midi : *Et tenebræ tuæ sicut meridies erunt* (2) ; et qu'au lieu de s'affaiblir en vieillissant, il reçoit un nouvel éclat de la longue épreuve du temps : *Senecta ista* (*Ecclesiæ*) *juvenilis est, senecta ista viridis est, semper virebit* (3).

C'est ainsi qu'éveillé chaque jour en nous, par le son de la Cloche à l'heure de midi, l'esprit de foi nous découvre, sous la figure du soleil, cet autre Soleil de nos âmes qui fait luire perpétuellement sur nous la lumière même du Christ dont il est le vivant reflet. Ah ! que nos cœurs ne se ferment jamais durant le cours de ce siècle, aux rayons de ce soleil vivifiant qui se changera bientôt pour nous en la vraie lumière éternelle. C'est ce que va achever de nous faire entendre la troisième sonnerie de la Cloche à la fin du jour.

Elle se fait en effet entendre une dernière fois, quand les ombres de la nuit commencent à se répandre sur la terre. C'est le moment où le soleil, en disparaissant de la scène

(1) A quam multis oppugnata est Ecclesia? Quot tyranni? Quot duces? Quot imperatores? Tot motis oppugnarunt recentem ac teneram. (S. JOAN. CHRYS., homil. IV in illud Isaiæ : *Vidi Dominum.*)

Fundendo sanguinem et patiendo Christi fundata est Ecclesia. Persecutionibus crevit, martyriis corona est. (S. HIERON., epist XXXIX.)

(2) Isai. LVIII.

(3) S. AUG , enarr. *in ps.* XCI.

du monde, vient pour ainsi dire de replonger la nature dans les ténèbres du premier chaos. Averti, par le son de la Cloche, de se recueillir en lui-même afin de découvrir quels peuvent être les mystérieux enseignements que la religion se propose alors de lui donner, le chrétien ne saurait se défendre de reconnaître dans ce silencieux aspect de la mort l'image et tout à la fois l'annonce de la ruine totale de l'univers : *Sol ipse qui in lucem mortalibus datus est, interitum mundi quotidie indicat suo occasu* (1). Il lui semble toucher déjà à ces ténèbres de la fin des temps au sein desquelles les hommes, ayant presque entièrement perdu la foi (2), s'enfonceront de plus en plus dans toutes sortes d'erreurs et de crimes (3), et finiront par s'endormir en pleine sécurité, jusqu'à ce qu'ils soient tout à coup réveillés par l'affreux renversement de l'univers, et la trompette menaçante du jugement (4).

Tels sont les graves sujets de méditation que suggère au chrétien la Cloche du soir. Cependant, comme toutes les ténèbres de ce monde doivent un jour disparaître pour faire place à l'éternelle clarté du ciel, le chrétien ne les considère jamais qu'avec la douce espérance de les voir finir. C'est pourquoi, du sein des ténèbres corporelles et des nombreuses obscurités de la foi, s'élève pour lui comme un commencement de lumière qui, tout en éclairant de quel-

(1) S. Hieron., comment. *in Eccles.* i.

(2) Luc. xviii.

(3) Quantum accedit finis mundi, crescunt errores, crebescunt tenebræ, crescit infidelitas, et lux quæ charitas dicetur creberrime exstinguitur. (S. Aug., *in Joan.* tract. xxv.)

(4) Media autem nocte Sponsus venit : Quibus dictis ostenditur, medio noctis securis omnibus consummationem mundi esse venturam. (S. Hieron., epist. Minerv. et Alex. super illud : *Omnes quidem dormiemus.*)

ques premiers rayons les yeux de son âme, le fait soupirer ardemment dans l'attente de cet heureux jour où elle lui apparaîtra sans nuage. « J'aspirerai nuit et jour, dit-il, à ce « jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous reti- « rer ; sans être obscurci ; où votre levant sera sans cou- « chant ; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père, ô Fils, « ô Saint-Esprit ! qui êtes la véritable et seule lumière. O « lumière, je vous désire ! O lumière, je vous attends ! »

Largire lumen vespere,
Quo vita nusquam decidat,
Sed præmium mortis sacræ
Perennis instet gloria (1).

Enfin, cette triple sonnerie de la Cloche renferme, pour chaque chrétien en particulier, une quotidienne prédication qui peut lui devenir infiniment salutaire. Quel souvenir en effet que celui que réveille chaque matin dans nos âmes la sainte voix de la Cloche, par cette seule circonstance qu'elle se fait entendre au moment où les ténèbres de la nuit viennent de faire place à la clarté du jour ! Il fut un temps où le péché nous retint nous-mêmes captifs dans une obscurité profonde, non-seulement pendant cette nuit que nous demeurâmes enfermés dans les entrailles maternelles comme dans un lugubre tombeau, mais encore durant ces heures de ténèbres qui précédèrent la première illumination de nos âmes, au sacrement du baptême. Ce ne fut que dans cet heureux mystère de notre renaissance, que nous passâmes des ténèbres du péché à la lumière de la justice : *De potestate tenebrarum eruuntur homines cum regenerantur in Christo* (2). Et c'est pourquoi, le baptême s'appelait dans

(1) *Breviar. rom.* ad Nonam.
(2) S. Aug., epist. CCXVII.

l'ancienne Eglise *le mystère d'illumination*, ce qui est, comme on sait, une phrase apostolique tirée de la divine Épître aux Hébreux (1). Tous les saints docteurs ont adopté et consacré de plus en plus ce langage, en appelant le baptême : « Le commencement de la vie nouvelle, l'affranchissement des ténèbres, le premier de tous les jours, mais plus souvent et plus proprement, *l'illumination* par excellence, à cause de la divine clarté qui en accompagne la grâce dans l'âme nouvellement régénérée » ; ce que représente au reste si admirablement à nos yeux cette lumière que porte dans ses mains le nouveau baptisé, en sortant des fonts sacrés du baptême (2).

La Cloche, en nous rappelant chaque matin cette précieuse matinée de notre véritable vie (3), semble nous dire, comme l'Apôtre : » Autrefois vous étiez ténèbres : mainte-« nant vous êtes lumière dans le Seigneur ; marchez donc « comme des enfants de lumière, et dont toutes les actions « sont éclairées (4). » Elle nous demande si nous sommes toujours demeurés depuis dans cette divine lumière ; ce que l'antiquité chrétienne appelait « garder son baptême : *Custodire baptismum suum* (5), c'est à dire, si nous l'avons gardé saint et inviolable, et si nous en avons observé les

(1) VI, 4.

(2) Habet autem Baptismus apud Patres alia multa nomina, de quibus vide præcipue Clementem, lib. I, *Pædagog.* VI ; Nazianzenum, orat. *de Baptismo*, et Chrysostomum, homil. *ad Baptizatos*, qui vocant Baptismum *illuminationem*, *gratiam*, *donum*, *sigillum*, *mysterium*, *expurgationem*, et alia quædam : Sed præcipuum nomen et communissimum est Baptismus, id est *illuminatio*. (BELLARM., lib. *de Baptism.*, I.)

(3) Baptismus sacramentum est novæ vitæ. (S. AUG., *cont. Crescon.*, lib. II, cap. 13.)

(4) Ephes. V.

(5) S. AUG., *De symbol. ad Cat.*, n. XIV.

promesses. Ou bien, si, après avoir été illuminés et avoir goûté le don du ciel, nous ne sommes point retombés dans nos premières ténèbres (1). S'il en a été de la sorte, elle nous avertit, comme une miséricordieuse mère, qu'il est encore temps de revenir à cette précieuse lumière de la Justice, non plus par une seconde renaissance, puisqu'il n'y en a qu'une selon l'esprit comme selon la chair, mais bien par la laborieuse épreuve de la pénitence, qui est justement appelée le *second baptême*, ou la seconde planche après le naufrage.

C'est ainsi que l'Église, dès la première heure du jour, sait rendre le chrétien parfaitement attentif aux mystères de sa foi, et parvient à exciter dans son cœur, à l'aide de quelques simples ondulations de ses Cloches, ces pieux mouvements de l'âme que le Saint-Esprit féconde d'une manière si merveilleuse pour la vie éternelle.

Mais la Cloche de midi poursuit non moins heureusement cette prédication du matin. De même qu'à ce point du jour, elle fait entendre, ainsi que nous l'avons vu, une parole d'encouragement et d'espérance à l'homme de travail et de peine, elle adresse également une pressante exhortation au chrétien, dont l'épreuve est incomparablement plus difficile à soutenir que le plus fatigant labeur, et dont la vie n'est ici-bas qu'un combat sans trêve contre dix mille ennemis et contre lui-même.

Chrétien, « semble lui dire la Cloche, à l'heure de midi, considère que le poids du jour et de la chaleur accable en ce moment la multitude de tes frères, dont le front et tous les membres du corps sont inondés de sueur, et qui néanmoins supportent patiemment la peine, dans la seule espérance de ce morceau de pain du soir qu'ils ne pourront

(1) Hebr. VI, 4.

peut-être encore manger qu'en le trempant de leurs larmes. Tant que le soleil prêtera sa lumière, leurs bras fatigués ne demanderont point de repos ; ils ne l'attendent que pour la fin du jour. Mais toi-même, chrétien, oublieras-tu d'accomplir durant ton jour, c'est à dire durant le cours de la vie présente (1), la loi de la patience et des bonnes œuvres ? Ne sais-tu point que chaque chose doit être faite en son temps, et qu'ainsi tu dois travailler à la justice tant qu'il est jour (2), tant que la divine lumière de la grâce éclaire ton âme, et que l'ardeur de l'Esprit-Saint t'échauffe (3) ? C'est présentement l'heure du travail ; celle de la récompense ne tardera pas à la suivre (4). Un autre temps viendra bientôt qui ne sera plus celui des œuvres. Travaille, avant d'arriver au terme ; travaille, te dirai-je encore, de peur qu'ayant craint ici-bas la fatigue, tu arrives trop tôt à la fin de la vie, sans y pouvoir trouver la fin de tes peines (5). Amasse des trésors de mérites, pendant qu'il en est temps ; n'aie d'autre pensée que celle de produire, tant qu'il fait jour, de dignes fruits de sanctification ; ne te laisse point surprendre par cette ténébreuse nuit où les œuvres ne sont plus possibles (6). Aujourd'hui, c'est l'heure de la pénitence,

(1) » In Deo laudabimur tota die » : totam enim diem dicit Propheta totam vitam. (S. JOAN. CHRYS., expos. *in ps.* XLIII.)

(2) Omnia quippe bona opera amant in luce constitui. (S. AUG., epist. CXXXIII.)

(3) Nihil boni potes operari nisi illuminatus a lumine Dei, et fervefactus a Spiritu Dei (S. AUG., enarr. *in. ps.* XCI.)

(4) Operarii enim sumus, et adhuc in vinea laboramus : finito die, finito opere, merces restituetur. (S. AUG., *in Joan.*, tract. XVII.)

(5) Labora hic, venturus ad finem ; labora, ne cum non vis hic laborare, venias ad finem vitæ, et nunquam venias ad finem laborum (S. AUG., enarr. *in ps.* XLVIII.)

(6) « Venit nox, quando nemo potest operari » (*Joan.* IV) ; ope-

demain sera celle du jugement; aujourd'hui l'heure du combat et de la victoire, demain, celle des couronnes et du triomphe; aujourd'hui l'heure des douleurs, demain, celle de l'allégresse. C'est pourquoi, chrétien, anime-toi d'un saint courage. Si jusqu'ici tu as vécu dans la chair, vis désormais dans l'esprit. Si jusqu'ici tu as vécu dans les voluptés, vis désormais dans les vertus. Si jusqu'ici tu as vécu dans une coupable négligence, vis désormais dans une pénitence qui te devienne salutaire (1). Que si le travail t'effraie, que l'espoir de la récompense te soutienne (2). Sème péniblement tes bonnes œuvres dans la terre du siècle présent; ce sera dans la joie du siècle à venir que tu en recueilleras la moisson glorieuse (3). Ne perds jamais de vue que la vie est courte; que bientôt la mort t'affranchira à jamais des cruelles épreuves de cette vie misérable, et te mettra en possession de l'éternel bonheur que la religion te prépare. C'est aussi sur cette mort, qui ne tardera point à venir, que j'appellerai une dernière fois ton attention à la fin du jour, quand je ferai entendre à ton oreille la plain-

retur ergo homo dum vivit, ne illa nocte præveniatur, ubi nemo possit operari. (S. Aug., *in Joan.*, tract., XLIV.)

(1) Veniet enim hora quando theatrum vitæ hujus solvetur, et nullus postea certabit : non est post hujus vitæ finem negotiatio : hoc soluto theatro coronas mereri non datur. Hoc tempus est pœnitentiæ, illud judicii : hoc agonum, illud coronarum : hoc ærumnæ, illud retributionis. Excitemini, obsecro, excitemini, et quæ dicuntur suaviter audiamus. Viximus in carne, vivamus posthac in Spiritu : viximus in voluptatibus, vivamus in virtutibus : viximus in negligentia, vivamus in pœnitentia (S. Joan. Chrys., *De Pœnit.*, hom. IX.)

(2) Si autem te opus turbat, erigat ipsa merces. — Si vis sustinere laborem attende mercedem. (S. Aug., serm. CCCXLV, enarr. *in ps.* XXXVI.)

(3) Hic enim bonorum operum messem cum labore serimus, sed in futuro fructus illius cum gaudio colligemus. (S. Aug., serm. XI.)

tive sonnerie du soir qui te dira dans un langage qu'il te sera facile d'entendre, pour qui la pensée de la mort est douce, pour qui son souvenir est accablant. »

En effet, le soir étant venu, cette fidèle voix de la Cloche n'oublie point d'avertir le chrétien qu'il doit plus que jamais recueillir son âme, et la rendre attentive aux enseignements que semble lui donner alors le lugubre spectacle de la nature. Mais en même temps que la Cloche rend le chrétien attentif, c'est elle aussi qui lui parle, et telle est, si on sait l'entendre, la salutaire exhortation qu'elle lui adresse : « Chrétien », lui dit-elle, « le soleil qui vient de se coucher et qui a disparu pour le monde se couchera bientôt pour toi, et tes yeux ne s'ouvriront plus à sa lumière. Bientôt de plus profondes ténèbres que celles qui se répandent sur le monde t'envelopperont de leurs horreurs, et nul flambeau ne parviendra à les dissiper. Le silence qui se fait dans le monde n'est qu'une faible image de celui qui se fera bientôt autour de toi. Le deuil général dont se couvre le monde t'annonce ce deuil mille fois plus lamentable qui recouvrira bientôt ta couche funèbre. Enfin ce sommeil qui va s'appesantir sur le monde et s'emparer de tous les humains n'est qu'une pâle figure de ce sommeil éternel qui s'appesantira bientôt sur toi. Je dis bientôt, chrétien ; car de même que le jour compte à peine quelques heures, et que la nuit succède presque immédiatement au matin ; ainsi la vie entière s'écoule avec la même rapidité ; l'heure de la mort touche pour ainsi dire à celle de la naissance ; le tombeau paraît déjà s'ouvrir à côté même du berceau. C'est pourquoi, chrétien, à bientôt ton heure suprême !...

« De son côté, le père de famille attend cette fin du jour, pour entrer en compte avec toi. Mais au lieu d'avoir droit à sa récompense, te présenteras-tu devant lui les mains vides de bonnes œuvres ? Ne te restera-t-il alors que le regret

d'avoir négligé le travail, et d'avoir voulu goûter le repos avant d'accepter généreusement la fatigue! Demanderas-tu que le jour revienne, afin de le mieux remplir? Regrets superflus! Vœux inutiles! Tous les astres auront terminé à ton égard leurs diverses révolutions. Il n'y aura plus de temps en ton pouvoir, durant lequel il te soit donné de réparer tant de jours qui auront été par ta faute si malheureusement perdus. Semblable enfin au mauvais serviteur de l'Évangile, tu seras inopinément surpris par l'arrivée de ce Maître invisible qui ne cesse de veiller sur toi, quoiqu'il paraisse absent; et qui deviendra alors ton juge et l'inexorable vengeur de tes infidélités (1).

Que si au contraire, chrétien, tu as employé toutes les heures du jour à mériter la récompense du soir, quelle sera ta joie, à ce dernier moment, de recevoir de la main de Dieu l'effet de ses éternelles promesses!... Si, malgré la brûlante ardeur du mauvais jour de ce siècle, tu as courageusement porté le joug de Jésus-Christ en renonçant au monde et à ses plaisirs, tu te verras alors au terme heureux de tes longues fatigues et des continuelles violences que tu auras dû te faire. Si tu as été soumis à la dure épreuve des tentations, la mort t'affranchira à jamais de tous ces humiliants combats. Tes afflictions qui auront peu duré seront alors consolées: les attaques que le monde livre à ta foi seront terminées: les périls où ton innocence court tant de risques disparaîtront: les occasions où ta vertu est souvent si près du naufrage seront pour toujours éloignées: et enfin tous les obstacles que la chair et le sang ne cessent de mettre à ta piété ne seront pas alors seulement surmontés, mais éternellement anéantis (2).

(1) Math. XXIV.

(2) Qui vitam honeste et in virtutibus egerunt, quando ex hac

« Aussi cette mort, que tant d'autres ne considèrent qu'avec effroi te paraîtra plus douce et plus désirable que cette vie même que tu verras finir, parce qu'elle t'introduira dans une vie mille fois meilleure (1). Tu ne quitteras ce monde que pour dire un éternel adieu aux combats et aux persécutions de ce siècle. En un mot, la délivrance de tout mal, l'affranchissement de toutes les cruelles appréhensions de la vie, un parfait repos, une heureuse paix, voilà, chrétien, quel sera ton partage pour l'éternité (2). Puissé-je, à ce moment solennel de ton passage de ce monde à l'autre, t'apporter au cœur, par une dernière sonnerie, comme une apparition et comme l'avant-goût des célestes joies que je t'annonce. »

En nous étendant de cette sorte sur tant de sujets de méditation qu'offre, comme tout naturellement, à l'âme chrétienne la sonnerie dite de l'*Angelus*, nous avons été loin de penser qu'ils dussent se présenter à la fois à l'esprit de chaque fidèle. Mais il nous a semblé qu'en étudiant cette sonnerie sous des aspects divers, nous rendrions plus facile à chacun le choix des réflexions qui conviendraient le mieux à la nature de son esprit et aux dispositions actuelles de son âme.

Au reste, nous apprenons des liturgistes, comme détail se rapportant à cette sonnerie du soir, dont nous venons de

vita emigrant, vere liberantur, et quasi solventur a certaminibus et a vinculis. (S. JOAN. CHRYS., hom. XXXVI, *in Genes.* XV.)

(1) Quodque omnes horrent, nempe exitum ex hac vita in aliam id ei ipsa vita dulcius est. (S. JOAN. CHRYS., *ad Theod. laps.*, lib. II.)

(2) Nihil aliud est mors, quam somnus, et migratio, et translatio, et requies, et tranquillitas portus, et perturbationis liberatio, et a vitæ curis absolutio, (S. JOAN. CHRYS., *ad pop. Antioch.*, homil. VII.)

donner en dernier lieu le symbolisme, qu'on a établi dans un grand nombre d'églises, et nommément à Rome, une sonnerie particulière de la Cloche qui a lieu à l'entrée de la nuit, et dont l'objet est de rappeler aux fidèles le devoir que que leur imposent la nature, la charité et souvent même la justice, d'implorer la miséricorde divine en faveur des âmes des trépassés : sur quoi le pieux Ange Rocca fait observer que dans les lieux où cet usage n'a point encore été introduit, c'est cependant répondre aux vœux de l'Eglise que d'ajouter à la prière dite de l'*Angelus* la récitation d'un *De profundis* ou de toute autre prière à l'intention des défunts (1).

Qui ne voit cependant que la Cloche de nos églises, au lieu d'être un instrument passif, uniquement destiné à marquer les principales divisions du jour, devient, dans l'intelligente économie de la religion, un prédicateur infatigable qui adresse aux chrétiens de tous les âges et de tous les états une pressante exhortation à devenir meilleurs (2)?

La sainte Vierge dit à sainte Gertrude : Quiconque me rappellera avec affection la joie que j'ai ressentie en prononçant ces paroles : *Voici la servante du Seigneur*, je lui prouverai combien véritablement je suis sa mère, et je serai toujours fidèle à le secourir. — Et un jour que toute sa communauté s'inclinait profondément à ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair*, elle entendit que Jésus-Christ lui dit au cœur : Toutes les fois qu'on fait ces inclinations profondes avec un sentiment de reconnaissance et un mouvement de piété, pour me remercier de ce que je me suis fait homme pour l'amour des hommes, je m'incline de mon côté par un pur mouvement de ma bonté, et j'offre du fond de

(1) *De Campan.*, comment., cap. 17.
(2) *Essais sur le symbolisme de la Cloche.*

mon cœur à mon Père tout le fruit et tout le mérite de mon humanité, pour augmenter les degrés de la béatitude éternelle des fidèles qui me rendent cet honneur.

Dévotion de Louis XI à l'Angelus (1).

L'*Angelus* est destiné à honorer le mystère de l'Incarnation du Verbe et la sainte Vierge dans le sein de laquelle il s'est accompli. Ce mystère est rappelé à notre esprit plusieurs fois le jour, parce qu'un si grand bienfait de Dieu réclame fréquemment nos pensées et nos actions de grâces; l'Eglise nous fait adresser plusieurs fois par jour la salutation de l'Ange à la sainte Vierge, à cause de l'excellence de sa dignité et de la multiplicité de nos besoins.

Non-seulement les Souverains-Pontifes, mais encore les monarques et les Souverains catholiques ont recommandé à leurs sujets cette touchante pratique en l'honneur de Marie (2).

(1) Voyez dans la *Correspondance de Rome*, t. Ier, p. 3, une dissertation historique, théologique et canonique sur l'Angélus.

(2) « Le dernier jour du Centenaire de Saint-Pierre, Pie IX donna audience aux Evêques qui lui apportaient l'Adresse dans laquelle ils s'unissaient de cœur et d'âme à leur chef suprême. Nous essayerons plus loin d'apprécier la gravité et la grandeur morale de cet acte. Après la lecture de l'Adresse et au moment où le Saint-Père se disposait à prendre congé des Evêques en leur donnant sa bénédiction apostolique, l'Angelus de midi sonna. Pie IX se leva et commença la Salutation Angélique, dont la seconde partie fut répétée par plus de la moitié des Evêques du monde. Jamais peut-être pareille Salutation n'avait été offerte sur la terre à la Mère de Dieu ; à Ephèse, il y avait quatre cent trente Evêques, mais le vicaire de son

Louis XI, qui a racheté tant de fautes par une grande confiance en Marie, désirant obtenir la paix générale de la chrétienté, rendit une ordonnance ainsi conçue : « Il est ordonné à tous Français, chevaliers, hommes d'armes et manants, de se mettre à *deux genoux* au coup de midi, de se signer dévotement, et de faire une prière à Notre-Dame de nous obtenir une bonne paix. »

L'ordonnance fut exécutée avec une exactitude qui prouve à quel point la dévotion à la sainte Vierge était populaire. Dans le quinzième siècle, au premier coup de l'*Angelus*, dans les maisons, dans les rues, dans les champs et sur les chemins, il n'y avait pas un Français qui ne se prosternât pour prier Marie. Ce devoir rempli, les passants se relevaient et poursuivaient leur route (1).

Devotion des Saints à l'Angelus.

1. *Saint Liguori* ne laissait échapper aucune occasion favorable sans montrer sa tendre dévotion pour Marie. Il ne manquait jamais d'interrompre toute conversation, quelle qu'elle fût, pour réciter la Salutation Angélique, chaque fois que l'heure sonnait, affirmant qu'un simple *Ave Maria* valait mieux que le monde entier. Il était très-fidèle à dire l'*Angelus* trois fois le jour, se mettant à genoux, même au milieu des rues, dès qu'il entendait le premier signal. Étant devenu sourd, il exigeait qu'on l'avertît du son de la cloche; s'il était à table, il cessait aussitôt de manger et tombait à

Fils n'y assistait pas. Telle fut la fin, simple en grandeur, du Centenaire de 1867. » (*Mgr Channing.*)

(1) Alexis Monteil, *Vie privée des Français*, t. Ier.

genoux. Souvent même il lui est arrivé d'être ravi en extase en récitant l'*Angelus*.

2. *Saint Charles Borromée*, si distingué par sa piété et par sa science, étant archevêque de Milan, ne rougissait pas de descendre de voiture ou de cheval pour réciter, en pleine rue, l'*Angelus* en l'honneur de Marie.

3. *Saint Vincent de Paul*, en quelque lieu et en quelque société qu'il se trouvât, même à la Cour, aussitôt qu'il entendait sonner l'*Angelus*, se recueillait à l'instant et se mettait à genoux, s'estimant trop heureux de pouvoir donner publiquement une preuve de son amour filial pour Marie; et toujours son exemple était suivi par toute l'assistance.

Sainte Germaine, bergère de Pibrac (1).

Les traditions et les témoignages des contemporains nous apprennent que sainte Germaine eut toujours une grande dévotion pour l'auguste Mère de Dieu. Célébrer ses fêtes, chanter ses louanges, se prosterner devant toutes ses images, tous les jours la prier et la bénir; telles furent les plus douces occupations de son âme.

(1) Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac, diocèse de Toulouse, est comme la Geneviève du Midi de la France.

Germaine, dit M. Louis Veuillot, a aimé et servi Dieu, voilà le mystère de cet éclat posthume, si durable et si beau. Lorsque seule, en un champ écarté, elle filait sa quenouille auprès de ses brebis, elle ignorait certainement jusqu'au nom de la gloire humaine. Elle priait, elle implorait la grâce de bien remplir les devoirs de son état, elle tenait son cœur à l'abri du péché. Dieu comptait ses sacrifices. Il regardait avec amour cette âme pure, qui se proposait uniquement de suivre sa loi, et qui l'accomplissait humblement par des actes héroïques de vertu. Il lui donna la gloire du ciel qu'elle lui demandait;

On raconte que, lorsqu'au milieu du jour elle entendait sonner l'*Angelus* au clocher du village, un sentiment indéfinissable de pure et sainte allégresse s'emparait de son cœur; elle quittait à l'instant sa quenouille et son fuseau pour se prosterner à genoux, récitant avec bonheur cette belle prière que les Anges nous ont apprise, et qui, de siècle en siècle, de génération en génération, est répétée, plusieurs fois chaque jour, par tous les enfants de l'Eglise : *Je vous salue, Marie.* Rien ne pouvait arrêter l'ardeur de sa piété : que la terre fût couverte de neige, que la pluie tombât par torrents; qu'elle se trouvât au milieu du ruisseau, ou dans les sentiers fangeux du chemin, peu importe, sa dévotion envers Marie et le premier son de la cloche marquaient la place où sa prière devait monter vers la Reine des vierges.

L'Angelus récité sur les eaux.

Le Bienheureux Joseph Oriol, si célèbre à Barcelone par ses aumônes et par ses miracles, avait la plus grande confiance en Marie. Lorsqu'il passait dans les rues, les enfants couraient pour lui baiser les mains, et le saluaient en disant : *Ave, Maria*, auxquels mots le Bienheureux répondait : *Sine labe concepta.*

Il y avait sur le seuil de Notre-Dame du Pain un cul-de-

mais par surcroît, couronnant son humilité, il voulut y ajouter la gloire en ce monde, à laquelle elle ne songeait pas. Il la lui donna pleine, abondante, populaire, tandis qu'un si grand nombre d'hommes vaillants et éloquents, après avoir poursuivi cette gloire dans les armes, dans les études, dans les assemblées, ou ne l'ont pas conquise, ou n'en ont arraché qu'un lambeau, bientôt emporté par la mort. Qui donc en a eu assez pour marquer la place de sa tombe ?

jatte qui se traînait chaque jour sur ses béquilles pour y demander l'aumône. Le Bienheureux lui dit un jour : Mais pourquoi ne vas-tu pas te faire guérir avec les autres ?

— Ah ! répondit-il, j'y ai bien pensé ; mais j'ai trente ans et je ne sais pas de métier ; si je guéris, personne ne me fera plus l'aumône et je mourrai de faim.

Le Bienheureux entra dans l'église et alla dire la messe. Comme il revenait, il ne put résister au désir de soulager cet infortuné, et, lui imposant les mains, il lui dit : Lève-toi, prends une échelle dans la sacristie, et pends tes béquilles auprès du tableau de la très-sainte Vierge.

Le cul-de-jatte se leva aussitôt, prit une échelle et suspendit ses béquilles à un clou. Le Bienheureux le fit employer dans l'église, où il vécut encore seize années. Un jour qu'il passait une rivière, suivant sa coutume, en marchant sur les eaux, l'*Angelus* vint à sonner ; le Bienheureux se mit aussitôt à genoux, comme s'il eût été sur la terre ferme, et dit sa prière, au grand étonnement de ceux qui étaient témoins de ce prodige. (*Vie du Bienheureux par E. Daras*).

L'Angelus du pieux ermite.

Les vapeurs du soir avaient couvert d'un voile grisâtre les montagnes et les vallées, et la Cloche argentine suspendue dans la tourelle de l'ermitage avait envoyé à travers l'obscurité son souhait de *bonne nuit* à tous ceux qui étaient fatigués ou souffrants.

L'ermite avait aussi fait sa prière et voulait s'étendre sur son lit de paille, en présence de Jésus et de Marie, pour goûter le repos. Mais voilà que tout à coup sa cellule fut éclairée d'une lumière merveilleuse. C'était Marie, la sainte

Mère de Dieu, qui illuminait la nuit par la gloire de sa splendeur céleste. Elle portait un manteau parsemé d'étoiles d'or et de ces mots également tracés en or : *Ave Maria.* L'homme de Dieu fut surpris à cette vue. Alors Marie ouvrit ses douces lèvres et dit « Voilà que vous avez donné à ce manteau ces beaux ornements. Votre ange gardien y a inscrit en caractères d'or chaque *Angelus*, par lequel vous m'avez honorée avec une si tendre dévotion. Bientôt l'ornementation de ce vêtement sera achevée, et alors vous pourrez en recevoir l'éternelle récompense. » Marie disparut; l'ermite tomba à genoux, leva les mains au ciel en s'écriant avec une sainte allégresse :

Marie ! oh ! je l'ai vu, n'oublie en son amour nul chrétien qni lui dit : *Ave*, trois fois le jour.

L'Angelus de midi.

En 1456, la ville de Belgrade fut assiégée par les Turcs qui la battirent en brèche pendant quatre mois. Le Sultan, désespéré de voir tant d'efforts rester infructueux, résolut de livrer un assaut général. Pendant plus de vingt heures, on se battit avec acharnement, et déjà ceux qui défendaient la ville, épuisés et abattus par une résistance longue et opiniâtre, étaient sur le point d'abandonner la défense et de capituler avec l'ennemi. Dans ce moment solennel, on vit s'avancer un pieux et courageux Franciscain, Jean de Capistran, et se présenter aux soldats un crucifix à la main, conjurant Dieu et la très-sainte Vierge de venir à leur secours. « Hélas ! s'écriait-il, puissante Reine du ciel, abandonnez-vous vos enfants à la merci des infidèles qui ne « cessent de déshonorer et d'injurier votre divin Fils, en

« disant : Où est maintenant le Dieu des chrétiens ? » Et en faisant cette prière, il versait des larmes abondantes. Animés par les paroles du fervent Religieux, les chrétiens s'élancèrent avec une impétuosité héroïque sur les Turcs qui déjà pénétraient dans la ville, en taillèrent en pièces plusieurs milliers et mirent le reste en fuite. Cette victoire, aussi glorieuse qu'inattendue, ne pouvait être attribuée qu'à l'assistance du ciel et surtout à la toute-puissante intercession de Marie. A la nouvelle de cet éclatant succès, le pape Calixte III ordonna que, dans toutes les églises de la chrétienté, on rendrait à Dieu, et à la très-sainte Vierge de solennelles actions de grâces. Pour perpétuer éternellement la mémoire de ce grand bienfait et enflammer de plus en plus le courage des chrétiens, le même pape ordonna que dans toute l'Eglise on sonnerait et réciterait l'*Angelus* entre deux et trois heures du soir, qui était le moment où la victoire de Belgrade avait été remportée sur les Turcs. Plus tard cette pieuse pratique fut placée à midi (1).

Un gentilhomme fidèle à sonner l'Angelus.

Alexandre Luzago, gentilhomme de Brescia, a donné un grand exemple, non-seulement à la nobleese de l'Italie, mais encore à tous les chrétiens : il leur a appris de quelle manière on doit servir la Mère de Dieu et combien l'on doit préférer ses faveurs célestes à celles de tous les puissants de la terre. Pour mériter la protection de Marie, il récitait chaque jour le Rosaire, et, à certains jours de la semaine, il y ajoutait la récitation du petit office. Il profita d'une oc-

(1) Voyez Fleury et Berault-Bercastel.

casion favorable pour aller visiter en Lombardie tous les sanctuaires où l'on rend à Marie un culte particulier et de plus grands honneurs. Lorsqu'il était à la campagne, il se chargeait lui-même de sonner l'*Angelus* trois fois par jour. Il avait encore la sainte habitude de recommander, chaque nuit, à la très-sainte Vierge les personnes qui meurent sans recevoir les secours spirituels ; et pour être encore plus utile à ces infortunés, il engageait tout le monde à s'acquitter de cette pieuse pratique. Il avait certainement compris combien Marie prend soin des âmes de ses serviteurs lorsqu'ils sont arrivés à leur dernière heure. Un jeune homme de sa Congrégation éprouva combien sont tendres les soins que Marie prend alors de ses enfants. Ce jeune homme était attaqué d'une maladie grave et n'avait personne pour le secourir : cependant les démons entrèrent dans sa chambre, et, pour le faire tomber dans le désespoir, ils lui rappelèrent trois péchés qu'il avait commis ; le malade répondit qu'il les avait confessés et en avait fait pénitence. Sur ces paroles il chassa les esprits tentateurs ; alors il vit apparaître trois anges ; l'un d'eux s'assit sur le bord de son lit et lui dit que sa mort était prochaine. A cette nouvelle, le pieux jeune homme adressa plusieurs prières à Marie, sa protectrice, et la conjura de venir l'aider en ses derniers moments. Ensuite il récita la formule de consécration qu'on fait réciter aux congréganistes, lorsqu'on les reçoit dans la congrégation de la Très-Sainte Vierge, et il mourut dans la paix du Seigneur. *Bari*, 7 mai.

Dévotion à Marie en Autriche.

Un ami de la *Semaine de Bayeux* lui écrit de Vienne (Autriche), le 15 septembre 1867, fête du saint nom de Marie :

Monsieur le Rédacteur,

... Je viens d'avoir le bonheur d'assister à une des grandes fêtes religieuses de la capitale de l'Autriche. Vienne célébrait aujourd'hui l'anniversaire de l'éclatante victoire remportée sur les Turcs, lorsque ceux-ci, voulant envahir l'Europe, la soumettre à leur joug et anéantir le nom chrétien, étaient venus assiéger ses murailles. Cette victoire, Vienne l'attribue à la protection de la très-sainte Vierge, à laquelle les habitants recoururent dans ce péril, et le Souverain-Pontife Innocent XI en a perpétué le souvenir par l'institution de la solennité du *Saint Nom de Marie.* Aussi, en ce jour, la cité tout entière était en fête; ses nombreuses églises étaient remplies de fidèles chantant des hymnes de reconnaissance à Mrrie, leur libératrice; les madones des places et des maisons étaient ornées de fleurs et de guirlandes, les rues pavoisées. Ce soir, à la cathédrale de Saint-Etienne, l'un des plus remarquables édifices de l'Allemagne, un salut solennel d'action de grâces a terminé la fête. L'immense basilique semblait contenir la ville entière dans son enceinte. Avant la bénédiction du T.-S. Sacrement, les Viennois ont chanté avec un enthousiasme indescriptible l'hymne sacrée que chantèrent leurs ancêtres au moment de la bataille, et entre chaque strophe de ce cantique, qu'accompagnaient les grandes orgues, une fanfare militaire sonnait, du haut des galeries, *la marche au combat.* Les étendards des Turcs étaient sur l'autel ; des soldats en armes l'entouraient : c'était un spectacle magnifique, un moment délicieux ; ce sera une des plus douces impressions de mon voyage.

... J'ai, du reste, été frappé, dans toute l'Allemagne catholique, de la grande dévotion qu'on y professe pour la très-sainte Vierge. Dimanche dernier, jour de la Nativité,

j'admirais, à Munich, une foule pieuse se pressant sur la place de la ville, appelée *Marien platz* (la Place de Marie), s'agenouillant devant la statue de la sainte Vierge et déposant à ses pieds des fleurs avec une prière. A l'heure de l'*Ave Maria* ou de l'*Angelus*, la musique militaire venait, sur cette même place, saluer Marie et jouer ses plus beaux morceaux en son honneur. Oh ! combien nous sommes en retard sous ce rapport, et que d'exemples édifiants nous pouvons envier à ces populations si profondément religieuses malgré les voltairiens.

L'Angelus à Venise.

Lorsque, le soir, l'Angelus sonne, tout s'arrête à Venise. Aux bruits, aux chants, aux conversations, succède un religieux silence. Un roulement de tambours résonne près des portes de la vieille basilique de Saint-Marc ; le poste présente les armes ; on dirait le passage d'un souverain, d'une grande reine... c'est qu'en effet le souvenir d'une auguste Reine a passé par tous les cœurs. Levez les yeux : voyez-vous, dans une niche, entre deux colonnettes, au dessus d'une des portes latérales de Saint-Marc, cette Madone illuminée ? Vers elle se dirigent les regards.

La cloche argentine a donné le signal de l'Angelus, et voilà que toutes les voix se tournent vers la Reine du ciel pour lui dire avec l'Ange : « Je vous salue, Marie pleine de grâce. » Puis, la prière terminée, le bruit remplace de nouveau le silence, sur la piazetta, sur le môle, sur les quais ; chacun reprend ses allures interrompues ; les entretiens, les cris joyeux recommencent leur cours.

Vainement Venise a-t-elle changé de maîtres ; la sainte Vierge est toujours demeurée sa première Souveraine, sa protectrice, son ancre de salut.

Délivrée de la peste par l'intercession de Marie, Venise reconnaissante lui a élevé une des plus belles églises du monde, Notre-Dame *della Salute.* De nos jours encore, à l'invasion du choléra, n'a-t-on pas vu Venise se jeter tout entière dans les bras de Notre-Dame du Salut, et lui offrir en vœu une magnifique lampe d'argent de cent seize livres, ornée de ciselures en vermeil ? La Vierge, patronne de ces bords, les protégea de nouveau, et repoussa loin des lagunes le fléau meurtrier (1).

Dans les palais, et surtout dans le vieux palais ducal où revivent tant d'illustres souvenirs, on retrouve l'image de la Madone, mêlée à celle des glorieux faits et gestes de la république. Dans la salle des Ambassadeurs, au dessus de la majestueuse figure de la sainte Vierge recevant, sur son trône, l'hommage des doges prosternés à ses pieds, nous avons lu avec bonheur cette inscription : *Nunquam derelictæ reipublicæ fundamentum.*

Venise révérait Marie comme le fondement et le soutien de sa puissance, elle l'associait à toutes ses douleurs, à tous ses triomphes, et son souvenir, s'attachant à ses flottes, sur toutes les mers, était l'étoile tutélaire qui réglait le cours de ses destinées.

L'Angelus à Lima.

Voici comment un homme du monde raconte les douces impressions qu'il éprouva en voyant la piété des habitants de Lima à l'égard de Marie.

« Chaque fois, dit-il, que je me trouvais sur le pont, au déclin du jour, je voyais se renouveler un spectacle qui me

(1) *La Vierge et les saints en Italie.*

surprit fort la première fois qu'il se produisit. Pendant que le mouvement et les conversations joyeuses étaient dans tout leur entrain, un coup de cloche se fit entendre. La formule magique qui frappa d'immobilité les yeux de la célèbre dormeuse des contes de fées n'eût certes pas eu d'action plus irrésistible et plus soudaine. Tous les fronts se découvrirent et s'inclinèrent ; toutes les conversations s'éteignirent sans qu'on achevât même la phrase commencée ; les chevaux des cavaliers et des voitures s'arrêtèrent d'eux-mêmes ; les hommes qui, par leur costume, semblaient appartenir au Pérou, tombèrent prosternés sur le sol ; il n'y eut que les habits noirs qui restèrent debout, mais néanmoins inclinés comme à l'élévation de la messe. Un calme de mort avait remplacé la rumeur des vivants. Seule, la cloche vibrait dans l'air, et le Rimac grondait sous nos pieds. Cela dura deux minutes. J'avais naturellement ôté mon chapeau et interrogé mon voisin. Il ne m'avait pas répondu. Un moment après, un carillon grêle éparpilla sa volée, tout le monde se releva. Piétons, cavaliers et voitures continuèrent leur promenade. Le brouhaha des conversations reprit son essor. La vie et le mouvement venaient de renaître avec la même soudaineté. J'appris seulement alors qu'on venait de réciter l'*Ave Maria*. Depuis ce jour je vis, quelque fût le point de la ville où je me trouvasse, le même effet se produire au premier son de la prière du soir. Cette adoration spontanée et collective de soixante mille âmes était empreinte d'une majesté solennelle et vraiment saisissante ; il semblait y avoir en ce moment dans l'air une sorte d'électricité de foi religieuse. Pour moi, j'éprouvais une de ces émotions douces, tendres, indicibles, qui vous ramènent aux époques de jeunesse toutes fleuries de saintes croyances, et vous font descendre dans l'âme comme une rosée de pensées consolantes et suaves. J'aimais sur-

tout à entendre réciter l'*Ave Maria* aux heures d'abattement, quand les regards de mon imagination, tournés vers la patrie, ne l'entrevoyaient que dans les plus fabuleux lointains. »

Au Mexique le spectacle est le même : chaque soir, aux premiers tintements de l'*Angelus*, tout bruit cesse comme par enchantement. La foule frémissante s'arrête et se tait. Puis, quand les dernières vibrations des cloches ont expiré dans l'air, le mouvement renaît. »

Le dernier Angelus du général Skrzynechi.

« Voici l'Angelus, je veux le répéter. »

« Le 12 janvier 1860, à quatre heures et demie du matin, les cloches de Cracovie sonnèrent l'*Angelus*. Leurs voix retentissaient à l'oreille d'un vieillard affaissé sur son lit de douleur, et l'ange de la mort se tenait auprès. Le vieillard et l'ange attendaient le suprême instant, obéissant tous deux à la volonté divine. Le vieillard n'avait jamais redouté la mort, il avait constamment vécu aux pieds de la croix et persévéré dans la soumission à Dieu et dans la fidélité à sa patrie. Chef de bataillon intrépide au carré mémorable d'Arcis-sur-Aube, général héroïque à Dobre et commandant en chef glorieux à Varna, à Dombe, à Ostrolenka, toujours et partout fils zélé de l'Eglise, Polonais et vaillant; le vieux soldat se redressa sur sa couche à l'appel de Marie, ralliant avec courage tout ce qui lui restait de souffle dans sa poitrine haletante de foi, d'espérance et d'amour; calme, tranquille en face de la mort, comme il le fut naguère en face des boulets et des balles, Jean-Sigismond-Boneza de Skrzynechi, en vrai chevalier chrétien,

récita la prière suprême, et pour la dernière fois en ce monde il salua Marie avec les paroles de l'ange. Bientôt après le serviteur de Dieu paraissait devant le trône de son Maître ! »

Ces lignes furent publiées à Cracovie au moment de la mort du général de Skrynecki, appelé jadis à faire partie de l'armée belge, dans laquelle il fut incorporé à une époque difficile, et où il occupa pendant plusieurs années un grade important.

Un beau tableau à la gloire de Marie.

J'ai vu moi-même, dit M. Mignard, le duc de Montmorency s'agenouiller avec sa famille et un serviteur, au son de la cloche qui annonçait l'*Angelus*, à l'heure de midi. Cette scène grave et touchante se passait dans un jardin, en face des montagnes du lac azuré du Bourget, à Aix, en Savoie. A quelques pas, dans le même lieu, entraînées par l'exemple et plus encore par cette douce piété qui est au fond des cœurs candides de l'enfance, quatre jeunes filles s'agenouillaient aussi. La vieillesse vénérable, et du plus haut rang, d'un côté; la jeunesse aimable, gracieuse et vive, de l'autre, restaient confondues dans la même prière... Je n'ai point oublié ce tableau.

En Italie, en Piémont, etc., les postes présentent les armes, et le tambour bat aux champs toutes les fois que l'*Angelus* sonne. Je sympathise fort avec ceux que ces pratiques touchent et je n'ai pas beaucoup de confiance en ceux qu'elles font sourire.

Morale chrétienne, par Mignard, membre de plusieurs Sociétés savantes.

J. M. J.

III

LE ROSAIRE

Institution du saint Rosaire.

L'histoire nous dépeint le treizième siècle de l'Eglise comme un temps de désordre où l'ennemi du salut fit tous ses efforts pour détruire, s'il eût été possible, la vraie religion. Les ténèbres de l'ignorance et la corruption des mœurs avaient presque effacé, parmi les chrétiens, les traces de l'Evangile. Pour comble de malheur, la secte impie des Albigeois se répandit comme un torrent dans plusieurs provinces de la France, et surtout dans le Languedoc et le Dauphiné, où elle fit les plus grands ravages. Ennemis acharnés de l'Eglise et de toute pratique de piété, ces hérétiques mettaient tout à feu et à sang, renversaient les autels et les temples, égorgeaient les ministres du Seigneur, et portaient la désolation dans tous les pays par où ils passaient.

Mais Dieu, qui veille toujours sur son Eglise, lui suscita un homme apostolique qui arrêta les progrès de l'erreur et du libertinage. Dominique, c'est le nom de cet homme prédestiné, parcourut, avec des fatigues incroyables, les provinces infectées de l'hérésie, annonçant partout avec zèle la parole de Dieu et soutenant ses prédications par la sainteté de sa vie et les miracles éclatants qu'il opérait. Tout prêchait dans cet homme de Dieu; toutes ses paroles étaient

comme autant d'étincelles du feu divin dont son cœur était embrasé; et sa dévotion tendre et pleine de confiance envers la sainte Vierge fut toujours, comme il le disait lui-même, le principal moyen dont il se servit pour convertir les hérétiques et les pécheurs. Il ne commençait jamais ses instructions qu'après s'être prosterné humblement devant l'image de la Mère de Dieu, pour lui adresser cette prière : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos;* « Permettez, Vierge sainte, que j'annonce vos louanges; et donnez-moi la force pour combattre vos ennemis et pour les vaincre.

« Saint Dominique eut la consolation de voir un certain nombre d'hérétiques rentrer dans le sein de l'Eglise; mais le succès était loin de répondre à l'ardeur de son zèle. Comme il s'en plaignait humblement auprès de Dieu, la Mère de miséricorde lui apparut dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille, l'an 1202, et lui ordonna de prêcher la dévotion du saint Rosaire, lui promettant qu'il en obtiendrait les plus heureux effets pour la conversion de ce peuple obstiné. Le Saint obéit; au lieu de s'adonner à la controverse, il se mit à prêcher la pratique de cette salutaire dévotion; il en enseigna au peuple la méthode et l'esprit, il en expliqua les mystères, et il gagna plus d'âmes à Dieu par cette prière que par tout autre moyen. Les fruits en furent en effet prodigieux, au rapport de tous les historiens du temps (1).

Plus de cent mille hérétiques convertis, un nombre in-

(1) Merveilleuse justification de la doctrine catholique dans la succession des âges! ce que produisait ainsi le Manichéisme au treizième siècle, est exactement ce que saint Archelaüs dans sa discussion avec Manès au troisième siècle, l'accusait de porter en soi, en montrant, par un sorite admirable, que toute la chaîne des vérités religieuses, morales et sociales, est suspendue à la Maternité divine de

croyable de pécheurs revenus de leurs désordres, furent les premiers fruits de cette dévotion naissante qui se répandit bientôt dans toute l'Europe, où elle a produit des biens incalculables, et où elle en produit encore, tous les jours, dans les endroits où cet exercice édifiant s'est maintenu malgré la dissipation et l'indifférence du siècle.

Marie, *in Beatæ Mariæ partu suspensa est.* C'est ce que le même sens catholique fit très-bien comprendre à saint Dominique. C'est pourquoi il posa pour première base de son action la profession de foi à la Maternité divine de Marie, la récitation multipliée de l'*Ave Maria* qu'avaient surtout en horreur les hérétiques. Il institua à cet effet le Rosaire, qui est cette profession de foi répartie en quinze dizaines, entrecoupées de *Pater*, marquées par autant de grains qui en sont le moyen mnémonique, et dont l'enchaînement forme comme *une couronne ou chapeau de fleurs*, dit heureusement Mézerai, *pour mettre sur la tête de la Reine des Anges*, d'où vient le mot *Chapelet.* Le chapelet, ou quelque chose d'analogue, existait bien précédemment; mais Dominique lui donna un sens doctrinal, qu'il n'avait pas jusqu'à lui. Il en fit une arme. Il fit plus. Sur cette récitation multipliée de la profession de foi au mystère de l'Incarnation, que l'uniformité pouvait rendre monotone, il distribua, comme sur le *thème* capital de la foi, tout l'enseignement catholique, en quinze méditations sur les principaux et les plus touchants mystères de la Religion. Il en fit par là comme une petite somme théologique, comme un catéchisme à l'usage du peuple, réunissant le double caractère d'enseignement et de prière, pour entretenir la foi dans les esprits, en même temps que son amour pratique dans les cœurs. Les effets du Rosaire répondirent à sa conception. Les Frères prêcheurs en firent le texte et comme l'instrument de leurs prédications. Après avoir exposé la vérité de chaque mystère, ils récitaient avec tout le peuple la dizaine du Rosaire qui y correspondait, et, par cette alternative d'instruction et de prière, s'éclairant et se vivifiant réciproquement dans une action saintement dramatique, ils ramenaient les multitudes égarées à la foi. Le génie ne suffirait pas pour expliquer cette merveilleuse invention qui a conquis l'universalité et la perpétuité, signes certains des grandes choses : il faut y voir l'inspiration de la sainteté.

Excellence du Rosaire (1).

Saint Dominique, afin de rendre la paix à l'Eglise déchirée et ensanglantée par l'hérésie des Albigeois, voulut associer tous les cœurs chrétiens dans une même prière et

(1) C'était la coutume des anciens peuples en Orient, d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées ; et les premiers chrétiens se plaisaient à honorer ainsi les images de la sainte Vierge et les reliques des martyrs.

Un illustre évêque, saint Grégoire de Nazianze, plein de piété envers la Mère du Dieu sauveur, fut inspiré de substituer à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, persuadé qu'elle serait plus agréable à la bienheureuse Reine de l'Eglise. Il composa à cet effet une longue série ou couronne de prières, tissue des plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus excellentes prérogatives de Marie.

Sainte Brigide, patronne de l'Irlande, perfectionna cette pieuse pensée au cinquième siècle. Elle mit à la portée de tous la pensée de saint Grégoire, en substituant aux belles prières qu'il avait composées, mais que le peuple ne connaissait pas, les prières plus belles encore, et en outre toutes populaires, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. — Et pour que l'on sût, par un indice matériel, *où l'on en était* dans la récitation de ces prières, elle adopta l'usage des anachorètes de la Thébaïde, et enfila des grains de pierre ou de bois en orme de couronne. — *Rosaire* signifie couronne de roses. Ce sont des roses spirituelles, des prières pleines d'amour dont nous ornons la tête de notre Mère.

Chapelet veut dire *petite couronne ; petit chapel.*

Le *Chapelet* est donc une manière très-simple et très-facile de prier le bon Dieu et de rendre à sa sainte Mère les devoirs qui lui sont dus.

Le *Chapelet*, actuellement en usage dans l'Église, se compose de *cinq dizaines*, c'est à dire cinq fois dix *Ave Maria*, coupés par cinq *Pater;* de sorte que, lorsqu'on a récité son Chapelet, on a dit cinq *Pater* et cinquante *Ave Maria*.

dans une même pensée de foi. En instituant, non sans une secrète inspiration, cette manière de prier, qui s'est depuis répandue dans l'Eglise sous le beau nom de *Rosaire*, saint Dominique se proposa de combattre l'hérésie par la prière et par la foi : par la prière, en implorant le secours de Celle que l'Eglise a proclamée la gardienne de l'orthodoxie, en lui disant dans la liturgie : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, Vierge Marie, vous seule avez exterminé toutes les hérésies par tout l'univers; » par la foi, en proposant à la méditation des fidèles les principaux mystères de la rédemption, en enchaînant l'une à l'autre, entremêlées de simples et sublimes prières, les vérités fondamentales du christianisme (1).

Quoique les chrétiens, dit le P. Lacordaire, eussent coutume de tourner leur cœur vers Marie, cependant l'usage immémorial de la Salutation Angélique n'avait rien de réglé et de solennel. Les pieux serviteurs de la sainte Vierge ne se réunissaient pas pour l'adresser à leur bien-aimée Protectrice, chacun suivait pour elle l'élan de son amour, lorsque Dominique, fidèle à la recommandation de Marie elle-même et connaissant toute la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la Salutation Angélique, et que cette clameur de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'Ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette

(1) Ce fut avec cette arme invincible que saint Dominique s'avança contre les hérétiques, qu'il confondit leurs sophismes et leurs ruses, qu'il convertit les pécheurs, soutint les faibles, fortifia les bons et ramena dans le sein de l'Église tant de milliers de malheureux aveuglés par l'erreur. Il en regagna cent mille dans la Lombardie seule. (Frère Justin, t. II, 230e *Entretien.*)

sur le passage des Souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Dominique y pourvut, en distribuant les Salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Vierge un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa Mère et sa Reine, la suivait, au fond du cœur, en chacun des événements principaux de sa vie. Saint Dominique érigea une confrérie pour mieux assurer la durée et la solennité de ce mode de supplication.

Sa pieuse entreprise fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité (1).

Voici comment s'exprimait touchant cette dévotion, son Eminence le Cardinal-Vicaire, dans un édit du 28 septembre 1860 :

« Parmi toutes les formes de culte que les fidèles ont employées envers l'auguste Vierge, on peut dire que le saint

(1) Le rosaire et le chapelet étaient la parure des grands et du peuple, des magistrats et des guerriers. Blanche de Castille disait chaque jour son rosaire. Louis XI en portait plusieurs sur sa poitrine. Édouard III, roi d'Angleterre, donna son chapelet enrichi de perles, à Eustache de Ribeaumont, chevalier de France, qui l'avait deux fois abattu. Les Suisses à Grandson trouvèrent sous la tente ducale de Charles de Bourgogne son chapelet, où les Apôtres étaient représentés en or massif. On sait que le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes. Henri IV, que sa mère mit au monde en chantant un vieux cantique béarnais à une madone populaire, disait son rosaire tous les samedis et son chapelet tous les dimanches. Un rosaire bénit était attaché au glorieux pavillon amiral de don

Rosaire est le plus efficace et le plus excellent, soit que l'on considère son institution, soit que l'on regarde sa généralité. Le saint Rosaire est un exercice très-agréable à la sainte Mère de Dieu et extrêmement avantageux à l'Eglise. Les histoires que tous connaissent en très-grande partie nous présentent des faits innombrables, qui permettent d'affirmer hautement que le saint Rosaire a été de tout temps le plus sûr moyen d'obtenir des grâces de Dieu, et l'arme la plus puissante que l'Eglise ait pour abattre et enchaîner ses ennemis. »

Il faut reconnaître même que cette dévotion est le propre caractère de l'activité et de la fécondité chrétiennes, qu'elle en est la profession et la perfection. Le Rosaire pend à toute ceinture de Sœur de charité, de Frère de la doctrine, de religieux ou d'apôtre, et sa récitation entre dans la vie pratique de tout prêtre et de tout chrétien, à proportion qu'on est plus fervent et plus actif dans le service de Dieu et dans l'application du Christianisme. L'image de la Vierge est le signe caractéristique de toute œuvre chrétienne, et ses dévotions sont l'aliment de tout zèle et de toute charité.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'importance attachée par l'Eglise à la pratique du saint Rosaire, ni des indulgences et des priviléges dont elle l'a enrichi : il porte avec lui tous les principes de vie, et, s'il est ou peut être facilement la

Juan d'Autriche, lors de la bataille de Lépante. Louis XIV récitait tous les jours son chapelet, suivant en cela l'exemple que lui avait donné sa mère. Jadis et jusqu'au règne de Louis XV, on mettait un chapelet et des Heures dans les corbeilles de mariées. Encore aujourd'hui, lorsque le Souverain Pontife admet quelques personnes à la cérémonie du baisement des pieds, il leur donne sa bénédiction et leur offre des couronnes ou des chapelets. Dans le temps de la Terreur, quelques personnes avaient imaginé de faire des chapelets en forme de bague ; une décision de Rome a déclaré qu'ils n'étaient pas susceptibles de l'application des indulgences.

prière des âmes simples, il a fait aussi les délices des âmes les plus élevés, en les conduisant aux degrés les plus sublimes de la contemplation.

Le Rosaire est composé de quinze dizaines d'*Ave* précédées du verset liturgique *Gloria Patri* et d'un *Pater :* à chacune de ces dizaines correspond un mystère que les personnes pieuses méditent et goûtent à loisir, en répétant la Salutation Angélique. Avant la première de ces quinze dizaines, on commence par le signe de la croix, prélude saint et sublime de toute prière et de toute action chrétienne; on récite le *Credo* comme une profession de foi qui va se développer dans le corps de la dévotion ; puis viennent trois *Ave*, hommage aux trois personnes divines de l'adorable Trinité, ou bien aux trois états de la vie de Marie, pendant son enfance, dans le temps qu'elle a vécu avec Notre-Seigneur et dans le temps qu'elle a passé sur la terre après la mort de son Fils (1).

L'excellence des prières qui composent le *Rosaire* nous montre la vertu et la solidité de cette salutaire pratique. Et d'abord on récite le *Credo*, le Symbole des Apôtres, qui est arrivé jusqu'à nous sans être altéré, en passant depuis dix-huit siècles par la bouche et le cœur de toutes les générations chrétiennes, Symbole que les martyrs répétaient avec

(1) Voici un aveu bien remarquable emprunté à un philosophe distingué, mais séparé de l'Eglise, sur l'excellence de cette pratique : « L'Église catholique fait parler à plus des trois quarts de ses fidèles un langage qu'ils n'entendent pas : Qu'ont-ils besoin de l'entendre? Il suffit que la loi soit dans le symbole ; la dévotion est dans le chant de l'orgue. Elle fait répéter cent fois en une heure la même prière ; c'est une base monotone ; mais sur cette base, l'amour jette ses éblouissantes broderies. Cette grande religion montre bien à quelles profondeurs elle a pénétré dans le cœur humain, en employant tour à tour la monotonie qui laisse à l'imagination sa liberté, ou la poésie qui la lance au delà de la terre. » (*Jules Simon.*)

courage dans les amphithéâtres et jusque sous la hache des licteurs, et que saint Ambroise appelle le grand arsenal où se trouvent toutes les armes capables de terrasser et de confondre l'erreur. Il est, selon ce saint docteur, comme l'étendard qui réunit sous son ombre toute l'armée chrétienne. Nous récitons le *Credo* en commençant le Rosaire pour ranimer notre confiance, en nous rappelant que la foi est de toutes les dispositions la plus nécessaire pour rendre notre prière efficace. « L'efficacité de la prière, dit saint Thomas, se tire de la foi qui croit à la promesse de Dieu, et de la confiance dans la parole qu'il nous a donnée. Toujours la confiance nous est présentée dans l'Écriture comme le motif et la mesure des grâces que Dieu répand sur nous. Entendez le Prophète : *Que votre miséricorde sur nous, Seigneur, égale notre confiance.*

Simple comme la parole de Dieu, dit un pieux auteur, mais éternel comme la vérité ; bref comme tout ce qui vient d'en haut, mais puissant comme ce qui doit lutter contre l'erreur, le symbole de notre foi contient la plus magnifique, la plus haute expression des grandeurs incommunicables de Marie (1).

(1) « C'est une magnifique et ineffable merveille que ce *Credo*, œuvre de quelques hommes sans science et sans lettres, que ce *Credo*, sorti d'un coin obscur de la Judée, se soit répandu dans toutes les parties de l'univers, et soit devenu le symbole non-seulement des peuples ; mais encore de tout ce qu'il y a eu sur la terre d'hommes véritablement grands, surtout d'hommes solidement vertueux : donnant aux gens timides le courage et la force de braver les persécutions et la mort, et triomphant partout des tyrans comme des philosophes, des sophismes comme des échafauds. Sans doute, pour constater les faits de l'histoire évangélique, il suffirait qu'ils eussent été publiquement attestés sur les lieux mêmes où ils s'étaient accomplis, qu'ils eussent été confirmés par les témoins, en présence du Peuple et des magistrats, et scellés par eux de leur sang. Toutefois,

Immédiatement après avoir adoré Dieu le Père, son Fils unique, Notre-Seigneur, les Apôtres ajoutent : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.*

Partez maintenant, allez jusqu'aux extrémités de la terre, glorieux Apôtres ; vous avez assuré, dans tous les siècles, le triomphe de Marie. Partez, ambassadeurs immortels des grandeurs de votre Reine ; vous avez sur vos lèvres votre impérissable lettre de créance aux yeux de toutes les nations : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.*

Partez, Apôtres, fidèles serviteurs de Marie, partez, et que l'impiété et l'hérésie ne viennent plus jamais nous demander avec mépris quelle est cette dévotion nouvelle à Marie, que ni l'Ecriture ni la Tradition n'autorisent ; *Marie de laquelle est né Jésus.* Toute la Religion est là. Le Fils unique de Dieu, lumière de lumière, le vrai Dieu du vrai Dieu, s'est fait homme. Il est né par Marie à la vie du

ce n'était pas assez dans les desseins miséricordieux de la Sagesse divine : elle a voulu non-seulement que les faits de la naissance, de la passion, du crucifiement, de la mort, de la résurrection du Sauveur fussent consignés dans le *Credo ;* mais qu'à ce témoignage des Apôtres vînt se joindre le témoignage de tous les chrétiens contemporains, et qu'exprimé par le même symbole, il fût répété, d'âge en âge, par tous ceux qui deviendraient membres de l'Eglise de Jésus-Christ; qu'en tout temps, en tous lieux, dans les persécutions comme au sein de la paix, dans les assemblées particulières comme en public, dans l'intérieur des familles comme dans les temples, etc., il ne cessât pas un seul jour d'être proclamé; de manière que de toutes les voix du monde chrétien réunies il ne résultât, en quelque sorte, qu'un seul et unique témoignage, tenant, s'il est permis de parler ainsi, par un premier anneau aux faits mêmes dont il est l'objet, et devant se rattacher, par le dernier, à la Croix glorieuse et triomphante, avec laquelle, au jour redoutable, Jésus paraîtra sur la terre, pour juger et ceux qui auront cru et ceux qui auront refusé de croire. » (*P. de Géramb.*)

temps, comme il est engendré par son Père de toute éternité. *Il a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie* (1).

Les docteurs les plus illustres de l'Eglise, les Chérubins eux-mêmes, ne sauraient rien dire de plus admirable à la gloire et à la louange de l'auguste Mère de Dieu.

L'Oraison Dominicale, que le Fils de Dieu et Dieu lui-même a puisée dans le sein du Père, dans le centre de toute vérité, est la prière la plus belle, la plus complète, la plus touchante que nous puissions faire ; elle renferme tout ce que nous pouvons demander et désirer.

Si, lorsque nous récitons cette prière sublime, nous n'altérons en rien son mérite divin ; si elle passe pure par nos lèvres, parvenue au trône de Dieu, elle est écoutée favorablement à cause du respect qui est dû à son Auteur ; son origine céleste est aussitôt reconnue, et les Anges seuls peuvent dire avec quel empressement l'amour du Père exauce la recommandation du Fils. La Salutation Angélique est la plus belle prière que nous puissions offrir à Marie : nous lui rappelons ses grandeurs, ses vertus, ses perfections, sa puissance dans le ciel et sur la terre. Aussi agréable à Marie qu'avantageuse à ses enfants, la Salutation Angélique est pour eux une source précieuse de grâces et de bénédictions. Sainte Élisabeth fut remplie du Saint-Es-

(1) Le prêtre monte à l'autel après s'être préparé par la confession de son indignité et par son humble recours à la puissante intercession de la bienheureuse Vierge Marie, il dit les collectes et lit l'Épître, puis le saint Évangile, et ramassant toute sa foi à l'enseignement divin, il la proclame dans le *Credo*. Dans cette seconde partie nous retrouvons encore la très-sainte Vierge, selon que nous l'avons déjà montré dans l'examen de ce symbole de notre foi. Mais ici encore, ce n'est plus le simple fidèle, c'est le Prêtre, c'est toute l'Église en chœur qui fait retentir les voûtes de ses temples des accents de sa foi : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine.*

prit aussitôt que Marie l'eut saluée, *Ut facta est vox salutationis tuæ.* La très-sainte Vierge applique les grâces de l'Incarnation à ceux qui lui renouvellent la mémoire de ce mystère et qui la félicitent de son bonheur.

Le *Gloria Patri*, qui termine chaque dizaine, est une prière qui nous vient des Apôtres ; l'Eglise la fait répéter à ses ministres plus de cent fois par jour, et on ne saurait la redire trop souvent, pour rendre à tout moment, s'il était possible, ainsi que nous le ferons dans l'éternité, *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.* Sainte Marie-Madeleine de Pazzi accompagnait toujours cette doxologie d'une offrande d'elle-même à la très-sainte Trinité ; elle inclinait alors la tête, comme si elle l'eût présentée au glaive des bourreaux , pour être martyre de la foi chrétienne. Toutes les fois que, dans sa vieillesse, saint Alphonse-Marie de Liguori entendait parler de quelque heureuse nouvelle pour la gloire de Dieu ou l'avantage de l'Église, il s'écriait, avec une sainte émotion : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.*

En répétant si souvent cette prière, que de pieux sentiments de foi, de louange, d'amour et d'action de grâces, peuvent remplir notre cœur !

Les quinze mystères du Rosaire, sublime abrégé de l'Evangile, nous forment à la précieuse connaissance de Jésus-Christ, dans laquelle consiste la vie éternelle. Ils sont divisés en trois séries, de *joies,* de *douleurs* et de *gloires*, trois mots qui résument bien la vie de l'homme sur la terre, et son amour dans le ciel. A chacun des mystères correspond une des principales vertus chrétiennes.

Le Rosaire est donc une sorte de contemplation abrégée de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Il se compose, comme l'on sait, dans son intégralité, de quinze dizaines d'*Ave Maria,* précédées chacune d'un *Pater*, et suivies chacune également d'un *Gloria Patri.*

A chaque dizaine est attribué un mystère qui fixe l'attention et la dirige dans la récitation répétée des mêmes prières, prières du reste les plus sacrées et les plus douces. Ainsi, en commençant chaque dizaine, on se remet en présence du mystère déterminé qui vient à son ordre et suivant la distribution adoptée. On le médite un peu, on s'en occupe par le cœur autant que possible. Et la Salutation Angélique, réitérée coup sur coup, en fait pénétrer l'esprit et la vertu dans l'âme sous la protection et l'influence de Marie. Chaque mystère n'aura ainsi qu'un temps limité et fort court, temps que la contemplation pourra néanmoins prolonger librement ; mais cette rapidité même et cette succession des faits divins dans la mémoire et dans le cœur, rafraîchissent dans l'âme le souvenir des principales circonstances de la vie du Sauveur ; on les parcourt en entier ; on les redit, on les repasse continuellement en soi-même ; n'est-ce pas une présence en quelque sorte réelle de Notre-Seigneur vivant et agissant dans notre âme ? C'est aussi une profession de foi multipliée. C'est la vue comme l'amour entretenus des vertus du divin modèle. On le sent, l'Eglise, conduite par l'Esprit-Saint, a voulu de toutes les manières nous conduire à la familiarité d'une conversation ou même d'une union intime avec la personne de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. On continue les apôtres, les disciples, les saintes femmes, spectateurs et témoins des actions de Jésus ; mais la grâce elle-même n'a pas de date ni de bornes historiques : cette vie divine, ces mystères, ces faits de l'Évangile que nous répétons pour y assister, sont des faits vivants et présents.

Le Chapelet, qui tire son nom des couronnes de fleurs qu'on appelait au moyen âge *chapels* ou *chapeaux*, est composé de cinq dizaines, c'est à dire du tiers d'un Rosaire ; c'est une belle couronne que les personnes pieuses aiment

à déposer tous les jours sur le front de l'auguste Marie (1).

Un jeune novice de l'Ordre de Saint-François se trouvait à la veille de prendre l'habit religieux. Lorsqu'il était dans le monde, il avait toujours eu la pieuse habitude de tresser,

(1) On peut appeler cette pieuse pratique la reine des dévotions indulgenciées. Considérons d'abord l'importance du Rosaire comme dévotion de l'Église, comme imprimant à l'âme un caractère particulièrement catholique, en nous rappelant sans cesse le souvenir de Jésus et de Marie ; enfin comme assurant en grande partie notre persévérance finale, si nous sommes fidèles à le réciter, ainsi que le prouvent plusieurs révélations. Considérons-le ensuite dans son origine, lorsque saint Dominique, instruit par une révélation, l'institua en 1214 pour combattre l'hérésie, et on sait avec quel succès. La matière et la forme n'en sont pas moins remarquables. Quelle est la matière du Rosaire? l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et la doxologie, prières dont les auteurs sont Notre-Seigneur lui-même, saint Gabriel, sainte Élisabeth, le concile d'Éphèse et l'Église universelle, conduite en Occident par le pape saint Damase. Quant à la forme du Rosaire, c'est un abrégé complet de l'Évangile partagé en quinze dizaines qui représentent autant de mystères, et expriment les trois grandes phases de l'œuvre de la Rédemption : la joie, la douleur et la gloire. Le caractère particulier du Rosaire lui donne un nouvel attrait; il combine l'oraison mentale avec la prière vocale. C'est un abrégé de théologie rempli d'une douce dévotion, et une pratique efficace de la présence de Dieu. C'est un des principaux canaux à l'aide desquels les traditions de l'Incarnation se répandent parmi les fidèles. Le Rosaire montre la véritable nature de la dévotion à la sainte Vierge, et est un puissant moyen de réaliser la communion des Saints. Quelle fin se propose-t-on dans la récitation du Rosaire? de témoigner son amour pour Jésus, de faire réparation à la sainte humanité pour les outrages de l'hérésie, et de rendre à la très-sainte Trinité de brûlantes actions de grâces pour le bienfait de l'Incarnation. Cette dévotion a été sanctionnée par l'Église, par des indulgences, par des miracles, par des conversions, enfin par la pratique des Saints. Voyez encore tout ce que renferme la méthode seule de réciter le Rosaire. Il faut d'abord nous représenter le mystère que nous nous proposons d'honorer, et toujours faire entrer la sainte Vierge dans le tableau que nous nous traçons ; car le Rosaire est son

chaque jour une couronne de fleurs, qu'il posait ensuite sur le front d'une statue de la sainte Vierge. Ne pouvant continuer dans son couvent cette pratique de dévotion, il était presque résolu à quitter l'habit religieux. Mais, comme il était dans cette pensée, Marie lui apparut et lui ordonna de substituer à la couronne de fleurs la couronne spirituelle du Chapelet.

Heureuse l'âme qui aura contracté pour toute sa vie et qui conservera fidèlement cette sainte habitude ! Elle devient un besoin ; on ne saurait, sans une peine sensible, se voir privé d'y satisfaire. Au reste, un pieux usage divise en trois parties le Rosaire entier ; et il est à peu près convenu que la récitation d'un tiers, cinq dizaines et cinq mystères, forme le tribut de chaque jour ; c'est ce qu'on appelle dire son chapelet, dont la pratique est heureusement si répandue. Pourquoi redouter de s'y astreindre ? ce qu'on croirait faire on dire de plus grand, est bien petit si on le compare à cette prière méditée et à cette vue permanente de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec l'invocation fidèle et continue de Marie (1).

Le *Chapelet !* c'est comme le bréviaire de tous les serviteurs de la très-sainte Vierge. C'est le seul livre de l'aveugle et du pauvre. C'est le livre de la mère chrétienne qui

apanage. A chaque mystère il faut associer quelque devoir ou quelque vertu, et choisir d'avance l'âme du purgatoire à qui nous voulons appliquer le trésor d'indulgences que nous allons gagner. Toutefois le Rosaire n'exige pas une grande tension d'esprit et rejette les scrupules ; car c'est une véritable science que de bien le dire. Souvenons-nous, comme l'enseigne le Recueil des indulgences, que le quinzième mystère est le couronnement de Marie, la Reine et la gloire des Saints. Notre Chapelet nous dépose et nous laisse aux pieds de Marie couronnée. R. P. FABER.

(1) « Consolez-vous, âmes choisies, consolez-vous et réjouissez-

berce son enfant en saluant la divine Mère qui est au ciel. C'est le livre le plus commode du pèlerin ; c'est le livre de la vieillesse dont l'œil se ferme insensiblement aux choses de ce monde; c'est le livre des malades; mieux que tout autre il calme et endort leurs souffrances (1).

Le *Chapelet !* c'est pour les âmes pures le livre de la nuit qui les défend des songes trompeurs et des embûches du démon. Tous les Saints, les hommes les plus recommandables par leur science et par leurs vertus, ont été fidèles à cette pieuse pratique, si chère à Marie.

Dévotion de saint Liguori au Rosaire.

L'amour de saint Liguori pour la sainte Vierge devint au terme de ses années plus ardent que jamais ; il aurait voulu

vous. Quand vous ne feriez d'autre dévotion que de dire votre Rosaire jour et nuit, vous seriez saintement occupées. Dire votre Chapelet, c'est faire ce que Jésus a fait la meilleure partie de sa vie. Quand je récite mon Chapelet, je dis : *Je vous salue, Marie* ; et Jésus ne la saluait-il pas le matin, le soir, passant devant elle, lui donnant le bonjour ? Quand je dis mon Chapelet, j'appelle Marie pleine de grâce; et Jésus la remplissait de grâce. Je lui dis : Le Seigneur est avec vous ; et Jésns, qui est le Seigneur, demeurait toujours avec elle. Je lui dis : Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et Jésus la comblait de bénédictions entre toutes les créatures. Il faisait donc ce que nous disons quand nous récitons l'*Ave Maaia.* »

P. Le Jeune.

(1) « J'ai entendu quelquefois des personnes, même religieuses, parler du Chapelet avec dédain, mais plus souvent encore j'ai été attendri jusqu'aux larmes (disait autrefois, M. de Lamennais) à l'aspect de quelques bons paysans, implorant à genoux la Mère des miséricordes, avec une piété, un recueillement, une ferveur qui se peignaient dans tous leurs traits et dans leur humble et suppliante attitude. Il est peut-être de plus sublimes prières, mais je n'en connais pas de plus touchante et de plus pure. » (*Réflexions sur l'état de l'Église.*)

embraser tous les cœurs de l'amour de Marie ; il s'écriait souvent : « O hommes, que faites-vous ? Comment aimez-vous des créatures de boue, trompeuses et menteuses, qui vous trahissent et vous font perdre l'âme, le corps, le paradis et Dieu ? Et pourquoi n'aimez-vous point Marie, qui est très-aimante, très-aimable et très-fidèle, et qui, après vous avoir enrichis de consolations et de grâces durant cette vie, vous obtiendrait de son divin Fils la gloire éternelle du paradis ? » Oh ! pour Alphonse, il l'aima toujours tendrement, cette bonne Mère ; tout petit enfant, il lui avait dit ingénument : « Ma douce Marie, je ne veux point qu'il soit dit que personne vous honore et vous aime plus que moi », et ce vœu de son cœur fut pleinement satisfait. Jusque dans son sommeil, il ne songeait qu'au très-saint Sacrement et à la très-sainte Vierge, et faisait les aspirations les plus attendrissantes : « Que vous êtes belle, ô Marie ! que vous êtes belle, ô Marie ! que vous êtes beau, mon Jésus ! » Nous aurions beaucoup à dire sur sa dévotion favorite, le Rosaire, qu'il récita tous les jours de sa longue vie. Du matin au soir on le voyait le chapelet à la main.

Un jour qu'on le portait à table, croyant n'avoir pas terminé son Rosaire, il fit résistance en disant : « Un *Ave Maria* vaut plus que tous les dîners du monde. » Un autre jour qu'il ne se rappelait pas l'avoir récité, le Frère lui dit qu'il l'avait fait. « Mais vous, lui répondit le Saint, vous ne pensez pas que c'est de cette dévotion que dépend mon salut. » Il avait soin de recommander la dévotion à Marie à tous ceux qui venaient le visiter : « Soyez dévots à la sainte Vierge ; celui qui est dévot à la Vierge se sauvera. » Il recommandait à chacun de visiter ses images, de réciter le Rosaire, de jeûner en son honneur le samedi et les veilles de ses fêtes, de réciter matin et soir trois *Ave* en mémoire de sa conception immaculée et perpétuelle virginité, ajoutant

à chaque *Ave* : Par votre pure et immaculée Conception, ô Marie! purifiez mon corps et sanctifiez mon âme. Il donnait son image à tous. « Voilà, disait-il, l'image de votre céleste Mère, donnez-lui votre amour et votre confiance. Aimez bien la bonne Vierge, répétait-il souvent, car Marie est la mère de la persévérance, et celui qui aime Jésus et Marie devient un saint. »

La journée de Lépante.

A Lépante, la puissance navale des Turcs fut anéantie par la croisade des Vénitiens et des Espagnols, commandés par don Juan d'Autriche, sous l'inspiration de saint Pie V. Ce grand pontife, nouveau Moïse, se mit lui-même à la tête d'un assaut de prières par la récitation du saint Rosaire dans toute la chrétienté, pour appeler le secours de Marie dans la suprême lutte où se jouaient les destinées de l'Italie et de l'Europe ; et la vision qu'il eut de la victoire, au fond de son palais, au moment même où elle se décidait sur les flots de la mer Ionienne, fut le gage de ce secours de Marie auquel on la dut. C'est la commémoration de ce grand événement qui est l'objet de la fête du Saint-Rosaire. — Mais la puissance du Coran se soutenait encore par ses forces de terre, et un siècle après, marchant sur l'Allemagne au nombre de deux cent mille hommes, elle se présenta sous les murs de Vienne. Une croisade de tous les princes chrétiens, inspirée par Innocent XI et commandée par Jean Sobieski, roi de Pologne, reproduisit le drame libérateur de Lépante. Le jour où devait être livrée la bataille, Sobieski entendit de grand matin la messe, à laquelle assistèrent ses généraux, dans la chappelle de saint Léopold. Il y communia, et il tint ses bras étendus en croix pendant

la plus grande partie du saint Sacrifice. La messe achevée, il se leva en s'écriant : « *Marchons à l'ennemi avec confiance, sous la protection du Ciel et sous l'assistance de la Vierge.* » Cette confiance ne fut pas vaine, les infidèles furent taillés en pièces et laissèrent sur le champ de bataille le grand étendard ottoman, symbole de la fortune de leur empire, qui, depuis ce jour et celui de Lépante, a été en *décroissant*. C'est en souvenir de cette délivrance que fut instituée, ou du moins étendue à toute la chrétienté, la fête du Saint-Nom de Marie, foulant réellement aux pieds le *Croissant*.

L'institution du Rosaire confirmée par un miracle.

Après l'apparition de la sainte Vierge qui lui révéla la dévotion du saint Rosaire, saint Dominique retourna dans la ville de Toulouse et se rendit à l'église de la paroisse. Pendant ce temps, raconte la légende, les cloches se mirent d'elles-mêmes à sonner. Les habitants, étonnés d'entendre sonner à une heure si extraordinaire, accoururent en foule à l'église, et l'un d'eux demanda ce que cela pouvait signifier. Alors saint Dominique monta en chaire, et, après avoir parlé au peuple d'une voix énergique sur la justice de Dieu et la rigueur de ses jugements, il déclara que, pour les éviter, il n'y avait pas de meilleur moyen que d'implorer la Mère de miséricorde, de faire pénitence et de réciter le Rosaire. Il donna aussi une explication de cette prière et se mit à la réciter à haute voix. — Bientôt on ressentit les effets de cette dévotion. Plusieurs renoncèrent à leurs erreurs, firent pénitence et rentrèrent dans l'Église catholique.

Saint Dominique enlevé par des pirates.

La vie de saint Dominique fut une longue mission, une prédication non interrompue et dont le but était de convertir les âmes par Marie et à Marie.

Un jour, en Galice, qu'il prêchait avec ferveur sur le bord de la mer, parce que les églises étaient trop petites pour le nombre des personnes qui accouraient à ses sermons, il fut enlevé par des pirates. Mais Dieu tira sa gloire, celle de Marie, d'un événement si tragique : une furieuse tempête s'étant déclarée mit le vaisseau de ces forbans à deux doigts de sa perte. Alors, ces hommes implorant le secours de Dominique auprès de Dieu, il les fit renoncer à Mahomet, les engagea à demander le baptême et à embrasser la pratique du saint Rosaire; et ayant obtenu ces trois choses de ces pirates, il apaisa miraculeusement la tempête. Le vaisseau vint aborder à un port de Bretagne, où, après les avoir baptisés, il établit pour eux la Confrérie du Rosaire, qu'il porta ensuite à Vannes, où il alla visiter le duc de Bretagne, qui était son proche parent. Les fruits qu'il fit en ce pays par ses prédications furent si grands, qu'il ne pouvait pas suffire à entendre les confessions générales.

Combien les Saints ont estimé le saint Rosaire.

Saint Pie V, un des plus grands papes qui aient gouverné l'Église, récitait tous les jours le Rosaire, sans que les affaires multipliées de sa charge pontificale pussent l'en empêcher. Saint Charles-Borromée était très-fidèle à la même

pratique, et il avait une si grande estime pour la confrérie du Rosaire, qu'il ordonna que tous ceux qui entreraient dans ses séminaires y fussent enrôlés, et qu'ils le récitassent régulièrement. Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, saint Ignace, saint François-Xavier, saint François de Borgia, sainte Thérèse et plusieurs autres grands serviteurs de Dieu, aussi distingués par leurs lumières que par leur sainteté, ont mis le saint Rosaire à la tête de leurs pratiques de piété.

Saint Philippe de Néri assistait souvent au Rosaire qui se dit publiquement, trois fois la semaine, dans la chapelle du Rosaire du couvent de la Minerve à Rome. Ce fut par cette dévotion que sainte Catherine de Sienne et sainte Rose, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, se disposèrent aux faveurs extraordinaires du ciel. C'était dans la Chapelle du Rosaire que sainte Rose était le plus souvent visitée après ses communions, et favorisée par Jésus-Christ. Ce fut dans ce sanctuaire que la sainte Vierge lui imposa le nom glorieux de *Rose de Sainte-Marie;* et que le divin Sauveur lui adressa ces tendres paroles : *Rose de mon cœur, je te prends pour mon épouse.*

Piété de saint François de Borgia envers Marie.

Saint François Borgia eut dès son enfance la plus tendre dévotion pour la sainte Vierge, et c'est ce qui lui valut la grâce de cette vie chrétienne et parfaite qu'il mena dans le monde, et qui le fit surnommer par ses contemporains la merveille des princes. Au milieu des tracas et des sollicitudes infinies que lui donnaient les hautes fonctions dont il était investi, il trouvait encore le temps de réciter chaque jour le Rosaire, et d'en méditer longuement tous les mys-

tères. Dans ses exercices de piété, dont il avait mis par écrit la suite et tous les détails, on voit qu'il avait une tendre dévotion pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais on remarque qu'il ne s'en approchait pour ainsi dire jamais sans être accompagné de sa divine Mère. Toutes les fois qu'il priait Jésus-Christ ou qu'il travaillait pour lui, son regard se tournait en même temps vers Marie, la confiance entière qu'il avait au grand Médiateur s'appuyait en quelque sorte sur celle que lui inspirait la grande Médiatrice. Assuré d'honorer le Fils en honorant la Mère, il était persuadé, comme saint Bernard et plusieurs autres Pères de l'Eglise, que le meilleur moyen d'obtenir tout du Sauveur, c'était d'employer le crédit de celle qui a reçu de lui tout pouvoir pour nous faire du bien.

La sainte Vierge mit le comble à ses grâces en imposant à François de Borgia un dégoût profond du monde et un vif attrait pour la vie religieuse. Tous les liens qui le retenaient ayant été heureusement rompus, il entra dans la Compagnie de Jésus.

Le Prédicateur du Rosaire.

Le saint Rosaire de la Mère de Dieu fut le sujet ordinaire des prédications de Florent Puteano, Religieux Dominicain. Il ne monta jamais en chaire sans trouver occasion de parler des avantages de cette céleste dévotion. Dieu bénit son zèle et opéra plusieurs miracles afin de témoigner combien lui étaient agréables les exhortations qu'il adressait au peuple pour lui recommander cette prière. Une femme réduite au plus affreux désespoir s'était donnée au démon, avait renoncé à sa dévotion à la sainte Vierge et à la récitation du Rosaire ; un écrit signé de sa main avait confirmé cette re-

nonciation coupable. Le saint apôtre du Rosaire, ayant appris ce triste événement, entreprit de porter secours à cette âme infortunée ; il persuada à la malheureuse de se confesser, l'admit à la confrérie du Rosaire, et célébra pour elle la messe à l'autel de la sainte Vierge. Sur la fin du saint Sacrifice, on vit le billet tomber au pied de l'autol ; c'était une preuve que le démon avait été contraint par Marie de rompre l'engagement pris par cette femme, et de lui accorder sa liberté primitive. *Barri, Journ.*, 26 octobre.

La chapelle du Rosaire asile assuré dans les tempêtes.

Le Bienheureux Jean Massias avait pour Marie la plus tendre dévotion, et la très-sainte Vierge de son côté se plaisait à le combler de ses bienfaits ; en voici, parmi beaucoup d'autres, une preuve assez remarquable. Le serviteur de Dieu avait la pieuse habitude de passer une partie de ses nuits, dans la chapelle du Rosaire, à prier devant l'autel de Notre-Dame ; plusieurs fois même on l'y surprit élevé au dessus de terre et ravi en extase. Une nuit donc, pendant qu'il priait, la ville éprouva un épouvantable tremblement de terre. Tous les Religieux éperdus se refugièrent dans le cloître, où l'on supposait que le danger était moins grand. Le Bienheureux fit comme les autres, et déjà il quittait la chapelle, lorsque Marie l'appela de l'autel :

— Frère Jean, lui dit-elle, Frère Jean, où vas-tu ?

— Madame, répondit le Bienheureux, je fuis comme les autres les rigueurs de votre divin Fils.

— Reviens, reprit Notre-Dame, ne crains rien, je suis ici. Le serviteur de Dieu reprit son oraison, suppliant notre bonne Mère d'apaiser la colère de Notre-Seigneur. Comme il levait les yeux vers elle, il vit son visage resplendir d'une

si vive lumière que toute la chapelle en fut éclairée. A l'instant même le tremblement de terre cessa. Depuis, quand ce fléau s'appesantissait sur Lima, les Religieux et beaucoup d'autres personnes se réfugiaient dans cette chapelle, où toujours ils trouvèrent un abri sûr contre les efforts et la rage des démons déchaînés dans ces tempêtes. (*Vie des Saints* du P. Ribadeneira, édition de 1855.)

Confession des démons sur la vertu du Rosaire.

Tandis que saint Dominique prêchait à Carcassonne, on lui amena un hérétique albigeois, qui, pour avoir décrié publiquement la dévotion du saint Rosaire, avait été envahi du démon. Le Saint ayant ordonné, de la part de Dieu, aux démons de dire si tout ce qu'il prêchait du saint Rosaire était vrai, ils s'écrièrent en hurlant horriblement : Ecoutez, chrétiens ; tout ce que cet homme-là qui est notre ennemi a dit de *Marie* et du saint Rosaire, tout est parfaitement vrai. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient aucun pouvoir sur les serviteurs de *Marie*, et qu'il y en avait beaucoup qui, nonobstant leurs démérites, se sauvaient à la mort en invoquant *Marie*. Ils finirent par dire : Nous sommes forcés de déclarer que nul ne se damne de tous ceux qui persévèrent dans la dévotion à *Marie* et au saint Rosaire, parce que *Marie* obtient aux pécheurs un véritable repentir avant leur mort. Saint Dominique fit réciter au peuple le saint Rosaire, et à chaque *Ave Maria* on voyait sortir du corps de cet infortuné plusieurs démons sous la forme de charbons ardents. Lorsqu'on eut achevé le Rosaire, il en fut entièrement délivré. Grand nombre d'hérétiques, témoins de ce miracle, abjurèrent leurs erreurs et se convertirent.

(*Pacciuch. in Sal. angel.*)

Le Chapelet d'Anne-Catherine Gonzague.

Anne-Catherine Gonzague fut mariée à Ferdinand I[er], archiduc d'Autriche. Après la mort de son mari, elle entra dans l'Ordre des Servites. Elle se fit faire un chapelet sur les grains duquel étaient gravées les douleurs de la sainte Vierge, et elle disait que pour ce chapelet elle renonçait à toutes les couronnes de la terre. En effet, elle refusa la main de l'empereur Rodolphe II. Lorsqu'on vint lui dire que sa sœur cadette avait été couronnée impératrice, elle répondit : Je n'envie pas à ma sœur sa couronne impériale ; j'aime mille fois mieux cet habit, dont il a plu à *Marie*, ma reine, de me couronner. *Marie* lui apparut plusieurs fois, et cette bonne Religieuse fit une sainte mort. (*Barchius.*)

Les galériens convertis.

Dans une mission donnée aux galériens de Naples, il s'en trouva qui s'opiniâtraient à ne vouloir point se confesser. Saint Liguori les exhorta à se faire au moins inscrire dans la confrérie du Rosaire, et à commencer à le réciter ; ils le firent, et ils en eurent à peine récité un, qu'ils demandèrent à se confessser, et ils se confessèrent en effet, eux qui depuis plusieurs années ne s'approchaient pas des sacrements. Des exemples aussi récents servent à ranimer notre confiance en *Marie*, puisqu'elle est encore à présent ce qu'elle a toujours été pour ceux qui recourent à elle.

Le condamné à mort vaincu par Marie.

En Allemagne, un homme qu'on venait de condamner à mort ne voulait absolument pas se confesser. Un prêtre fit

tout son possible pour le convertir; il le pria, il pleura, il se jeta à ses pieds; à la fin, voyant qu'il perdait son temps, il lui dit : Récitons ensemble un *Ave Maria.* Le pécheur le fit, et fut tout à coup changé en un autre homme; il commença à pleurer amèrement, il se confessa avec beaucoup de douleur, et voulut mourir en tenant entre ses bras l'image de Marie. (*Ann. Mar.*)

Le Rosaire du célèbre impie Volney.

Pendant la tempête, lorsqu'il se trouve exposé à quelque grand danger, l'homme le plus incrédule *croit à quelque chose.* Le fameux impie de Volney nous en fournit une preuve. Comme il faisait une promenade sur mer, avec quelques amis, le long des côtes de Baltimore, le vent s'éleva tout à coup, et le petit navire américain, qui portait la fine fleur des incrédules des deux mondes, parut vingt fois au moment de se perdre. Chacun s'était déjà mis en prière, et l'auteur des *Ruines* comme les autres, lorsque la tourmente s'apaisa insensiblement. — Quelqu'un qui avait vu notre prétendu philosophe se servir d'un Rosaire et réciter des *Ave Maria* avec une ferveur édifiante tant que le péril avait duré, s'approcha de lui au retour du calme : « Mon cher monsieur, lui dit-il avec une malicieuse bonhomie, à qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure? » — « On est philosophe dans son cabinet, répondit son compagnon de voyage, un peu confus de l'aventure, mais on ne l'est plus dans une tempête. »

Marie n'oublie pas ce que l'on fait en son honneur.

Le Bienheureux Alain rapporte qu'une dame, nommée Dominique, avait coutume de réciter le Rosaire, mais qu'ayant

ensuite abandonné cette pieuse dévotion, elle tomba dans une telle indigence, qu'un jour, poussée par le désespoir, elle se donna trois coups de couteau. Mais lorsqu'elle était sur le point d'expirer et que les démons commençaient à l'environner pour l'emporter dans les enfers, Marie lui apparut : Ma fille, lui dit-elle, tu m'as oubliée, mais pour moi je me suis souvenue de toi, parce qu'autrefois tu as récité le Rosaire en mon honneur. Eh bien! ajouta-t-elle, si tu veux reprendre cette dévotion, je te rendrai la vie et les biens que tu as perdus. Aussitôt Dominique se lève entièrement guérie, commence à réciter le Rosaire, et recouvre toutes ses richesses spirituelles et temporelles.

Naissance de saint Louis (1215) *obtenue par Marie.*

La succession au trône, légué de père en fils dans une même race, était autrefois pour la France une condition de paix, de stabilité, de bonheur; bien plus, c'était une condition d'existence. A chaque vacance de la couronne, les grands vassaux, ducs de Bretagne et de Bourgogne, comtes de Flandre et de Champagne, tous ces princes forts et ambitieux, ne se sentant plus retenus par la main ferme d'un suzerain, intéressé à maintenir l'unité et à étendre le territoire de la France, se jetaient sur les provinces de ce royaume, objet constant de leur convoitise, comme les aigles du ciel fondent sur leur proie. La France a vu, sous le règne infortuné de Charles VI, par les disputes des princes ses parents, le mal que pouvaient lui faire ces petits souverains, intéressés à la diviser.

Voyant autour d'eux cette ligue des feudataires, qui, chaque jour, menaçait le royaume auquel Dieu avait réservé de

si hautes destinées, Louis, fils de Philippe-Auguste, et Blanche de Castille, son épouse, s'affligeaient de n'avoir pas d'enfant à qui ils pussent léguer leur amour pour la France et le soin de sa grandeur et de sa gloire. Cette bénédiction manquait à leur heureux mariage. Blanche fatiguait le ciel de ses prières; comme Anne, mère de Samuel, elle répandait son âme devant le Seigneur, le suppliant de regarder l'affliction de sa servante. Elle fut entendue; Dieu lui envoya un Saint, qui devait lui enseigner la prière dont le parfum était agréable au ciel.

En ce temps-là vivait Dominique de Guzman, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, également illustre par sa sainteté et sa doctrine. Il avait, comme on le sait, reçu d'en haut la mission de prêcher la dévotion du saint Rosaire aux peuples du Languedoc, plongés dans l'hérésie des Albigeois, et, par cette pratique de piété humble et touchante, il avait ramené au bercail des milliers d'âmes égarées. Blanche demanda le secours de ses prières, et saint Dominique lui conseilla de s'adresser à la très-sainte Mère de Dieu, en la saluant par la prière de l'Ange, et en honorant les mystères joyeux, douloureux et glorieux de sa vie. Blanche obéit, elle pria celle dont l'heureuse fécondité a sauvé l'univers; elle se réjouit avec elle des louanges de l'envoyé céleste, des transports de joie d'Elisabeth, des adorations des bergers et des mages, des prophéties de Siméon, et de la grâce, de la sagesse, de l'obéissance de son divin Fils; elle participa à ses douleurs au jardin de l'agonie, au prétoire, au Calvaire, au sépulcre; elle félicita la Mère de Jésus ressuscité, de Jésus assis à la droite de son Père; elle admira l'épouse du Saint-Esprit, enfermée au Cénacle; elle suivit en esprit Marie dans les cieux, et la salua, *belle comme l'aurore, éclatante comme la lune, s'élevant du désert, inondée de délices et appuyée sur son Bien-Aimé.* Ces pieuses louan-

ges, cette tendre sympathie pour ses peines et ses joies, attirèrent les yeux bienveillants de Marie : Blanche devint mère de saint Louis!

Son heureuse maternité donna à la France un héros et un père, au ciel un Saint, aux monarques un modèle, et elle-même trouva sa félicité dans ce fils qui, parvenu à l'âge mûr, entouré de gloire, préoccupé des nobles soucis du trône, disait encore que « *sa mère lui était plus chère que toutes choses de ce monde.* »

Les Français, pour qui saint Louis est une gloire nationale, un héritage de famille, ont toujours considéré sa naissance bénie comme le fruit de la dévotion que Blanche de Castille, sa mère, avait témoignée à la sainte Vierge.

Vertu miraculeuse du Rosaire.

Alphonse VIII, roi de Castille, ayant perdu la crainte de Dieu, se laissait aller à toutes sortes de crimes, et la Reine, au lieu de chercher à le retirer de ce déplorable état, ne faisait au contraire que le porter davantage au mal. Dieu, voulant le ramener à lui, le châtia non-seulement dans la personne de sa femme, qui devint aveugle, mais encore par la perte de toutes ses terres, dont le Miramolin Aben Joseph, prince mahométan, s'empara par la force des armes, de sorte qu'il fut obligé de se retirer dans une ville qui appartenait à un de ses alliés. Saint Dominique, se trouvant dans cette ville le jour de Noël, prêcha, selon sa coutume, sur le Rosaire et les grâces que l'on obtient de Dieu par cette dévotion. Il dit, entre autres choses, que ceux qui le réciteraient avec piété obtiendraient la victoire sur leurs ennemis et recouvreraient ce qu'ils avaient perdu. Le Roi

remarqua bien ces paroles, et, après le sermon, il demanda à saint Dominique si ce qu'il avait prêché était bien vrai. Le Saint lui répondit qu'il ne devait pas en douter, et lui promit que, s'il voulait se faire inscrire dans la Confrérie et pratiquer cette dévotion, il éprouverait lui-même la vérité de ses promesses. Le Roi résolut de réciter tous les jours le Rosaire et continua pendant un an. Le même jour de Noël, ayant récité son Rosaire, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Alphonse, il y a un an que vous me servez dévotement en disant mon Rosaire, je viens vous récompenser. Sachez que j'ai obtenu de mon divin Fils le pardon de tous vos péchés. Voilà un Rosaire, je vous le donne, portez-le sur vous, et jamais vos ennemis ne pourront vous nuire. » Elle disparut, et laissa le Roi fort consolé. Il s'en retourna tenant ce Rosaire à la main, et, abordant la Reine, il lui raconta, tout transporté de joie, la faveur qu'il venait de recevoir de la très-sainte Vierge, et lui fit toucher ce Rosaire. La Reine fit d'abord quelques difficultés de croire ce prodige, mais, s'étant laissé persuader, elle baisa ce Rosaire avec respect, l'appliqua sur ses yeux, et à l'instant même elle recouvra la vue.

Peu de temps après, le Roi ayant ramassé quelques troupes avec l'aide de ses alliés, attaqua hardiment ses ennemis, les obligea à rendre ses terres et à réparer les dommages qu'ils avaient causés, les chassa entièrement et devint si heureux à la guerre, que la victoire couronnait toutes ses batailles. Plein de confiance en Marie, il ne livrait jamais de combat avant d'avoir récité son Rosaire à genoux. Il voulut que toute sa cour se fît recevoir dans la Confrérie, et que ses officiers et ses domestiques récitassent le Rosaire. Le Roi et la Reine persévérèrent dans de grands sentiments de piété envers Marie, et moururent bien chrétiennement.

(*Bienheureux Alain*, chap. XXVI.)

Une grande pécheresse convertie par le Rosaire.

Saint Liguori raconte qu'une grande pécheresse, nommée Hélène, étant entrée dans une église, le hasard ou plutôt la Providence, qui dispose de tout pour le bien de ses élus, voulut qu'elle entendît un sermon sur la dévotion du Rosaire. Frappée de tout ce que dit le prédicateur de l'excellence et des admirables effets de cette sainte pratique, elle eut envie d'en avoir un, et elle alla l'acheter après le sermon. Pendant assez longtemps elle le tenait soigneusement caché, de peur qu'on ne le vît et qu'on ne tournât sa dévotion en ridicule. Elle commença ensuite à le réciter, et quoique ce fût d'abord sans piété, cette action ne resta pas sans récompense. Elle trouva bientôt tant de goût dans cette prière, qu'elle ne pouvait se lasser de la réciter. Par sa fidélité à cette pieuse pratique elle mérita que Celle qui est appelée, à juste titre, le Refuge des pécheurs, jetât sur elle un regard de miséricorde et lui fît concevoir une telle horreur de sa vie passée, que sa conscience ne lui donnait point de repos. Déchirée jour et nuit par ses cuisants remords, elle ne put résister à la voix de la grâce qui la pressait de recourir au sacrement de pénitence, comme à l'unique remède aux maux de son âme. Elle va donc se jeter aux pieds du ministre du Seigneur et lui fait l'aveu de ses crimes, mais avec tant de marques de contrition et une si grande abondance de larmes, que le confesseur ne pouvait assez bénir Dieu de la grande miséricorde dont il avait usé envers cette brebis égarée.

La confession finie, Hélène alla se prosterner au pied d'un autel de Marie, et, pénétrée des sentiments de la plus vive reconnaissance : *Très-sainte Vierge*, lui dit-elle, *il est vrai*

que jusqu'ici j'ai été bien coupable ; mais vous dont le pouvoir est si grand auprès de Dieu, aidez-moi à me corriger, car je me donne à vous et je veux employer le reste de mes jours à faire pénitence.

Hélène ne fut pas infidèle à ses promesses. Elle rentra chez elle, rompit pour jamais les funestes engagements qui la retenaient dans le désordre, distribua aux pauvres tout ce qu'elle avait et embrassa un genre de vie très-austère. De terribles tentations venaient souvent l'assaillir ; le Seigneur voulait l'éprouver. Avec le secours de Marie, elle en sortit toujours victorieuse, et elle eut le bonheur de mourir de la mort des saints, en invoquant le nom de celle qui avait arraché son âme à l'enfer.

(*Paraphrase du Salve, Regina.*)

Le Chapelet en grains de riz.

Nous prenons le trait suivant dans une lettre, en date du 26 août 1853, de M. Pierre-Marie Leturdu, qui habite la Chine depuis longtemps.

« Tous les troubles qui désolent ce royaume sont nuisibles au progrès de la religion. Cependant ma dernière course n'a pas été infructueuse. J'ai baptisé quarante néophytes, et dans ce nombre il y avait deux vieillards, dont l'un, âgé de 81 ans, est encore assez robuste pour faire trois lieues par des routes de montagne. Sa conversion a quelque chose de vraiment extraordinaire. Sa femme se faisait instruire, pendant que lui s'opiniâtrait de plus en plus dans son incrédulité ; il la maudissait même de ce qu'elle abandonnait ses dieux pour s'attacher à une religion étrangère, et menaçait de la renvoyer de sa demeure si elle se faisait baptiser. La bonne femme lui répondit qu'elle perdrait plutôt

la vie que de renoncer à la foi chrétienne, et vint courageusement demander la régénération du baptême. Après quoi elle retourna auprès de son vieux grognon, et lui dit en arrivant : « Me voilà maintenant chrétienne ; veux-tu définitivement me renvoyer ? — Je m'en donnerai bien garde, répondit-il. Depuis, j'ai fait des réflexions, et aujourd'hui je crois que c'est une bonne chose que d'adorer le Seigneur du Ciel. Instruis-moi de sa religion. — Comment ! répondit la vieille, ivre de joie, songes-tu aussi à devenir chrétien ?— « Effectivement, répliqua-t-il, et commence à m'apprendre les prières. » Heureusement il savait un peu lire et il apprit les prières assez vite. Mais, comme sa femme avait un chapelet, que lui n'en avait pas, il s'en fit un avec des grains de riz, et se mit à le réciter avec dévotion. Il ne tarda pas à se mettre en état de recevoir le baptême.

« Dans un autre endroit, j'ai reçu la visite d'un enfant de neuf ans, fils d'un médecin : il veut absolument se faire chrétien, et son père l'y engage, quoiqu'il n'ait pas encore lui-même fait la démarche. Cet enfant a une grande facilité. Quand il vint me voir, il apprit en une heure le Symbole des Apôtres : et cela afin d'avoir un chapelet. »

Un enfant préservé du naufrage par Notre-Dame du Rosaire.

Une mère bien pieuse de Pavie faisait dire tous les jours le Rosaire à ses enfants devant l'image de la sainte Vierge, avant de les envoyer à l'école. Or, un jour qu'un d'entre eux s'amusait à jouer sur un pont, il tomba dans la rivière et fut noyé. La pauvre mère, apprenant cette triste nouvelle, eut aussitôt recours à sa puissante Protectrice. Elle dit un *Ave Maria* pour lui recommander son enfant

et courut promptement à la rivière. Dès qu'elle y fut arrivée, l'enfant parut sur l'eau ; toute transportée de joie, elle s'écria : Confiance, mon fils, invoquez la sainte Vierge. Dès qu'on eut retiré l'enfant de l'eau, il dit à sa mère : Je dois la vie à cette Dame devant laquelle vous me faites dire tous les jours mon chapelet : car, au moment même où je suis tombé, elle m'a reçu dans ses bras et m'a sauvé du danger.

La ville de Pavie délivrée de la peste par la dévotion du Rosaire.

L'an 1578, la peste désolait la Lombardie. Les citoyens de Pavie, dans cette extrême affliction, eurent recours à Notre-Dame du Rosaire, et lui promirent par vœu d'élever une magnifique chapelle en son honneur si elle les délivrait de ce fléau. Ils n'eurent pas plus tôt fait leur vœu, que l'épidémie disparut entièrement. Ces pieux serviteurs de Marie, fidèles à leur promesse, employèrent dix-huit mille ducats pour la construction de ce sanctuaire.

En mémoire et en actions de grâces perpétuelles de cette délivrance miraculeuse, ils font tous les ans, le troisième dimanche d'avril, une procession générale, où ils portent l'image de Notre-Dame du Rosaire. A cause de ce miracle, le pape Grégoire XIII a accordé une indulgence plénière à tous les confrères qui remplissent les conditions prescrites.

Conversion d'une grande pécheresse.

Le bienheureux Jean du Mont, compagnon de saint Dominique, rapporte dans son livre des miracles du Rosaire

qu'une dame nommée Benoîte, cousine de saint Dominique, douée d'une rare beauté et d'un esprit remarquable, tomba dans les plus graves désordres.

Saint Dominique, touché de son déplorable état, entreprit de la convertir, mais il n'en reçut que des injures. Le Saint lui prédit que Dieu la châtierait ; en effet, trois jours après, elle fut couverte d'une lèpre horrible qui l'obligea de se retirer au milieu des champs dans une misérable cabane séparée de toute habitation. Réduite à la plus affreuse position, elle appelait la mort dans son désespoir. Elle demeura longtemps dans cette triste situation sans vouloir entendre aucune parole de conseil ou de consolation. Mais enfin, s'étant fait inscrire dans la Confrérie du Rosaire, et ayant promis de le réciter, elle ouvrit son cœur à des sentiments de pénitence et de regret de sa vie passée. La sainte Vierge lui rendit la santé, et, après avoir persévéré dans la pratique des vertus chrétiennes et dans la dévotion du Rosaire, elle mourut saintement en répétant le doux nom de Marie.

Un jeune Maure délivré du démon par Notre-Dame du Rosaire.

Un Maure âgé de vingt ans, fils d'un prince mahométan, ayant été fait prisonnier par les chrétiens dans un combat, fut emmené comme esclave à Compostelle. Réduit à n'avoir que du pain et de l'eau, sans que personne vînt panser les cruelles blessures qui couvraient son corps, il se laissa aller au plus affreux désespoir. Il blasphémait si horriblement et avec tant de rage, que Dieu permit aux démons de le posséder.

Saint Dominique alla le voir pour le consoler et pour gagner son cœur à Jésus-Christ, mais il le trouva extrême-

ment attaché au mahométisme. Le Saint ne se laissa pas décourager par ses résistances, et à force d'instances réitérées, il finit par lui apprendre l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, et il lui assura qu'il recouvrerait la santé, s'il récitait le Rosaire en l'honneur de Marie. Le Maure promit de le faire. Aussitôt qu'il l'eut récité, les démons le quittèrent ; il éprouva une grande consolation intérieure et il fut bientôt guéri de toutes ses blessures. Revenu à la santé, il se fit instruire dans la foi, il fut baptisé et nommé Eliodat. Enfin, Dieu lui ayant fait trouver de quoi payer sa rançon, il fut rendu à la liberté et il continua toute sa vie, suivant le conseil de saint Dominique, à réciter avec piété le Rosaire en l'honneur de Marie (1).

Vertu du Rosaire.

M***, appartenant à une famille aussi honorable que chrétienne, se trouvaít réduit à l'extrémité par une paralysie qui lui avait enlevé jusqu'à l'usage de la parole ; il avait mené cette vie honnête des gens du monde si peu propre à rassurer au moment de la mort ; et ses amis, comme les parents qui l'entouraient, étaient plongés dans une affliction d'autant plus profonde, qu'ils ne voyaient pas de possibilité pour ce cher malade de réparer, au moins par la confession, le long oubli de Dieu où il avait vécu. Ils savaient sans doute qu'à défaut de la confession, et dans l'impossibilité où se trouvait le malade de la faire; la contrition peut suffire pour apaiser Dieu ; mais quel moyen de se tirer de l'incertitude cruelle où ils étaient sur la disposition du malade à cet égard, puisqu'il ne pouvait pas même

(1) B. Alain, 4e part., ch. 39.

donner le moindre signe d'adhésion aux exhortations zélées du prêtre qui l'assistait. Celui-ci a recours alors au Rosaire vivant, dont il était l'apôtre : il envoie prier plusieurs communautés de le réciter ; les personnes qui entourent le malade en font autant ; lui-même se prosterne aux pieds de Marie, et là, dans l'ardeur de ses supplications, on voit la sueur couvrir son visage. Il se relève plein d'espérance après cette instante prière, et s'adressant aux personnes qui l'entourent : Nous n'avons rien pu avec nos propres forces, vous allez voir maintenant quelle est la puissance de Marie et du Rosaire vivant. Il s'approche de ce malade, qui depuis si longtemps n'avait pas proféré une seule parole, et qui ne pouvait pas seulement soulever du doigt le drap qui le couvrait : — Dites-moi, ne vous repentez-vous pas de tous vos péchés, n'en demandez-vous pas pardon à Dieu, et ne voudriez-vous pas qu'il vous fût possible de les accuser tous ? — A ces mots le malade fait un mouvement si extraordinaire, qu'il fait rouler son lit dans l'alcôve, et repond : — Oui, oui, de tout mon cœur. — Eh bien, ranimez votre foi, Dieu vous pardonne, je vais vous donner l'absolution. — Le malade répond encore : Je me repens, je crois, j'espère, j'aime ; et il expire.

Conversion de plusieurs apostats.

Le Bienheureux Alain assure avoir vu lui-même un homme de Valdes Huzen, qui, ayant renoncé au baptême et à Jésus-Christ pour livrer son âme au démon, fut retiré de la tyrannie de l'ange des ténèbres, après avoir embrassé la dévotion du Rosaire. Il ajoute que plusieurs chrétiens qui avaient eu le malheur de renier la foi chez les infidèles dans la violence des tourments, se sont repentis par la

vertu du saint Rosaire, ont fait pénitence, et ont généreusement souffert le martyre pour réparer le scandale de leur apostasie (1).

Combien il est avantageux de porter sur soi le Rosaire ou le Chapelet.

Plusieurs Saints, pour montrer leur dévotion à l'auguste Mère de Dieu, portent le Rosaire à leur cou ou à leur ceinture. Pour engager les pieux enfants de Marie à adopter cette pratique, l'Église a bien voulu y attacher des indulgences et une bénédiction particulière (2). La très-sainte Vierge a souvent protégé d'une manière sensible les fidèles qui lui donnaient cette preuve de leur confiance. Le démon, qui n'est, comme on l'a si justement remarqué, que le *singe de Dieu*, se sert presque toujours d'objets matériels pour nous attirer dans ses piéges et nous exposer à ses plus dangereuses tentations ; sachons lui opposer des croix, des médailles, des chapelets bénits, que nous porterons avec piété.

— Cinq Indiens furent surpris par une horrible tempête; le tonnerre et les éclairs les menaçaient à chaque instant de la mort. Espérant se mettre à l'abri de l'orage, ils se retirèrent dans le creux d'un rocher : trois de ces malheureux qui portaient un Rosaire au cou, s'adressèrent avec con-

(1) B. Alain, p. 51.

(2) ... Eisque tantam infundas virtutem Spiritus sancti, ut quicumque horum quodlibet *secum portaverit*, atque in domo sua reverenter tenuerit, ab omni hoste visibili et invisibili, semper et ubique in hoc sæculo liberetur, et in exitu suo ab ipsa beatissima Virgine Maria Dei genitrice, tibi plenus bonis operibus præsentari mereatur. (*Bénédiction des Rosaires.*)

fiance à Marie, qui les sauva du danger, tandis que les deux autres furent tués par la foudre (1).

— On dit que la Bienheureuse Cécile, de l'Ordre de Saint-Dominique, avait toujours son Rosaire à la main, et qu'après sa mort ses mains exhalaient l'odeur des roses (2).

Amour du Bienheureux Berchmans pour le Chapelet.

Le Bienheureux Berchmans aimait tellement son Chapelet, que, lorsqu'il allait prendre ses repas, il le baisait respectueusement et le mettait à son cou, ou quelquefois à son bras, afin de ne le pas perdre de vue; il le portait toujours sur lui comme une précieuse relique, et il disait qu'il avait trois trésors qui lui étaient très-chers et avec lesquels il mourrait volontiers : son Chapelet, son Crucifix et son livre de Règles. Il eut en effet la consolation de mourir avec ces chers objets de sa dévotion et en tenant son Chapelet à la main.

Le fervent disciple de saint Liguori.

Le P. Janvier-Marie, un des premiers disciples de saint Liguori, mort en odeur de sainteté, avait la plus grande

(1) *Alphonse Ferdinand*, liv. I, ch. 2.

(2) On lit dans le savant ouvrage *Des Esprits* par M. de Mirville, qui a déconcerté les voltairiens arriérés de l'Académie des Sciences, une lettre de M. l'abbé Chevoyon, vicaire à Paris, à l'église de Saint-Roch, en date du 4 novembre 1856, où nous avons noté le passage suivant : « Un *chapelet* bénit, que je déposai sur un tabouret (agité « par le démon), fut jeté à terre six fois de suite, malgré tous les ef- « forts que nous avons faits, *deux autres personnes et moi*, pour nous « y opposer : ce tabouret s'agitait avec de véritables convulsions, « c'était vraiment de la rage. »

dévotion pour la très-sainte Vierge et surtout pour son Immaculée Conception. Afin de répandre partout le culte de cette auguste Reine, il distribuait une grande quantité de Scapulaires et de Rosaires. A cet effet, pendant la récréation d'usage dans la Congrégation après le dîner et après le souper, il trouvait son délassement le plus doux à faire des Chapelets et des Scapulaires. Il avait encore un amour tout spécial pour le très-saint nom de Marie ; ayant une fois assisté à un sermon sur la sainte Eucharistie, fait par un prédicateur plein de zèle, il fut satisfait de son discours ; mais il ne put penser sans en être affligé qu'il n'avait pas prononcé une seule fois le nom bien-aimé de Marie ; c'est pourquoi il le supplia humblement de ne plus omettre dans ses sermons le nom de la bienheureuse Vierge, l'assurant qu'il ferait encore plus de fruit. Il se glorifiait beaucoup du nom de Janvier-Marie, et ne pouvait s'empêcher de manifester avec douceur son mécontentement à celui qui ne l'appelait que du nom de Janvier, sans ajouter celui de Marie. Au mois de septembre, il priait ses amis de remercier avec lui la divine Mère, de ce qu'elle lui avait toujours accordé, pendant ce mois, les grâces qu'il lui avait demandées. Le soir, avant de se mettre au lit, il avait coutume de s'envelopper le bras dans son Rosaire pour se souvenir de son aimable Reine pendant la nuit. Il confia à l'un de ses amis que, dans ses plus grandes peines et ses combats contre l'enfer, il se sentait extrêmement fortifié, lorsqu'il tenait son Rosaire entre ses mains. Partout il prêchait les gloires de Marie ; dans tous ses sermons il en recommandait la dévotion, et concourait de tout son pouvoir à célébrer des neuvaines en son honneur.

(*Mémoires sur la Vie et la Congrégation de saint Liguori.*)

Alphonse, roi de Léon, est préservé de l'enfer pour avoir été fidèle à porter le Rosaire.

Alphonse, roi de Léon et de Galice, désirant que tous ses serviteurs honorassent la sainte Vierge par la récitation du Rosaire, imagina, pour les y exciter par son exemple, de porter à son côté un très-beau Rosaire, sans cependant se faire une obligation de le dire lui-même. Les gens de sa cour, voulant marcher sur les traces du prince et faire quelque chose qui lui fût agréable, embrassèrent avec ferveur cette sainte pratique. Le Roi, étant tombé dangereusement malade, fut ravi en esprit au tribunal de Jésus-Christ. Il vit les démons qui l'accusaient de tous les crimes qu'il avait commis, et le souverain Juge qui était sur le point de le condamner aux peines éternelles, lorsque la sainte Vierge intercéda pour lui auprès de son divin Fils. Tous les péchés du Roi furent mis dans le bassin d'une balance, et la sainte Vierge mit le Rosaire qu'il avait porté en son honneur dans l'autre bassin, qui l'emporta sur tous ses péchés. Et le regardant d'un œil favorable, elle lui dit : J'ai obtenu de mon Fils, pour vous récompenser de l'honneur que vous m'avez rendu en portant le Rosaire, la prolongation de votre vie pendant quelques années encore; tâchez de les bien employer et de faire pénitence. Le roi, étant revenu de ce ravissement, s'écria : « Saint Rosaire de la bienheureuse Vierge, par lequel j'ai été préservé de la damnation éternelle ! » Il fut fidèle à le réciter tous les jours de sa vie, et, après s'être exercé dans la pratique de toutes les vertus, il mourut saintement.

Le Rosaire d'Othère.

Othère, soldat breton de Vaucouleurs, a souvent mis en fuite des troupes entières d'hérétiques et de voleurs, en portant à son bras ou à la garde de son épée un Rosaire en l'honneur de Marie. Ses ennemis lui ont avoué qu'ils avaient vu son épée tout éclatante. Ayant été placé à la tête de dix compagnies de cent hommes chacune, il fit graver le saint Rosaire sur ses armes et le fit peindre sur ses enseignes pour attirer sur lui la protection de l'auguste Mère de Dieu. Son espérance ne fut point déçue, car avec ses dix compagnies il défit vingt mille hérétiques sans perdre un seul des siens. Le général de l'armée hérétique fut si frappé de cette protection miraculeuse, qu'il vint trouver Othère, abjura son erreur et déclara qu'il l'avait vu couvert d'armes de feu dans le combat.

Saint Dominique, voyant qu'Othère avait été si heureux dans les combats par le secours de Marie, le détermina à mener une vie plus chrétienne; il l'attacha à son service, et, lui ayant fait faire des progrès dans la piété, il le reçut le premier Frère convers de son Ordre (1).

Dévotion de saint Paschal Baylon au Rosaire.

Le jeune Paschal témoignait le plus vif désir d'apprendre à lire ; et pourquoi ? pour pouvoir réciter l'office de la très-sainte Vierge. (Bolland., *Vie de saint Paschal*, ch. I, nos 2 et 4; ch. II, no 15; ch. IX, no 96; ch. XI, no 118, 17 mai.)

(1) B. Alain, liv. II, ch. 39.

Comme il était chargé du soin de garder les troupeaux, lorsque quelque brebis mourait ou était malade, il disait à son compagnon : Ne sois pas inquiet, mon frère, que veux-tu que nous fassions ? ayons confiance en notre bonne Maîtresse. Lorsque plus tard il se fit Religieux, il sentit redoubler son amour pour Marie. On le trouva souvent à genoux devant une image de Marie, qui était peinte sur la porte du réfectoire dont il avait le soin ; souvent aussi, en préparant les tables pour le repas, il chantait à demi-voix des cantiques en l'honneur de sa bonne Mère. Marie se plaisait à récompenser le zèle qu'il mettait à s'acquitter des fonctions dont il était chargé. Paschal cherchait avec une sainte ardeur à inspirer aux autres la dévotion qu'il avait envers Marie conçue sans péché. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, lorsque dans le couvent il rencontrait un novice, il le prenait par le bras en lui disant : Venez, mon Frère, et mettez-vous à genoux. Vous avez de la foi ? eh bien ! dites avec moi : Que l'Immaculée Conception soit bénie, louée, glorifiée et exaltée ! Il portait sans cesse le saint Rosaire, le récitait presque continuellement, et quand il avait quelque chose à faire, il le suspendait à son cou, sans pour cela interrompre sa prière. Lorsque sa mort approcha, il légua aux Religieux les plus distingués de son Ordre quelques Rosaires qui lui appartenaient ; il mérita aussi de mourir en prononçant le saint nom de Jésus, et en tenant dans sa main ce Rosaire qu'il avait tant de fois récité. (*Vie de saint Paschal*, Bolland.)

Touchant témoignage.

Le bienheureux Alain nous a conservé le témoignage d'un vertueux curé, dont voici les paroles : « J'ai exercé l'office

de pasteur et de prédicateur durant plusieurs années ; j'ai prêché sur toutes sortes de matières le mieux qu'il m'a été possible; je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvait instruire, toucher et convertir les âmes qui m'étaient confiées ; mais, voyant que je travaillais en vain, et que le fruit de mes peines ne répondait pas à mon attente; je me déterminai à faire le sacrifice des discours étudiés que j'avais débités jusqu'alors, pour essayer si je réussirais mieux en prêchant simplement sur la dévotion du saint Rosaire, en expliquant les prières qui le composent et les mystères qui en sont la base. J'avais négligé cette excellente pratique, malgré les remords de ma conscience et par respect humain, craignant que le monde ne me tournât en ridicule et ne regardât ce sujet comme indigne de la chaire. Mais je proteste qu'en moins d'un an il se fit plus de conversions dans ma paroisse qu'il ne s'en était opéré pendant les trente années précédentes, où je ne prêchais que des discours étudiés. »

Fidélité à réciter tous les jours le saint Rosaire.

On peut apprendre, par les exemples du bienheureux Simon Garzia, à honorer la sainte Vierge par les pratiques de dévotion. Dès l'enfance, ce bon Religieux éprouva pour Marie l'amour le plus tendre ; âgé seulement de trois ans, il avait coutume, en quelque lieu qu'il se trouvât, de prononcer quelques paroles à voix basse. Ses domestiques l'ayant observé avec soin, entendirent qu'il récitait la Salutation Angélique et de ferventes oraisons jaculatoires. Parvenu à un âge plus avancé, il ne passait jamais un jour sans dire le saint Rosaire, et il recommandait cette dévotion à ceux qui l'entouraient. Devenu supérieur, il ordonna

que la prière suivante fût écrite dans chaque cellule du monastère :

Ave, Filia Dei Patris,
Ave, Mater Dei Filii,
Ave, Sponsa Spiritus Sancti,
Ave, Templum totius Trinitatis.
Je vous salue, Fille du Père,
Je vous salue, Mère du Fils,
Je vous salue, Épouse du Saint-Esprit,
Je vous salue, Temple de toute la Trinité.

Il avait aussi coutume de prendre des fleurs dont il formait une couronne pour l'offrir à la Reine des Anges. Il mourut tenant à la main sa discipline et son Rosaire, conservant ainsi jusqu'à sa dernière heure sa dévotion envers Marie (*March. Diar.*, 21 février.)

Dévotion de saint Odilon.

Saint Odilon, abbé, conçut dès son enfance un grand amour pour la sainte Vierge, à laquelle, dans un âge encore tendre, il dut le recouvrement de ses forces. En effet, Odilon encore enfant éprouva une telle faiblesse dans les membres qu'il ne pouvait se tenir debout. Un jour, sa nourrice le fit asseoir sur les degrés d'une église dédiée à la sainte Vierge, et l'y laissa pour vaquer à ses affaires. L'enfant, se voyant seul, se donna un tel mouvement avec les mains et les pieds, qu'enfin il réussit à entrer dans l'église. Alors son courage augmenta, il s'approcha de l'autel ; puis, s'attachant par les mains à la nappe, il s'efforça de se tenir debout, et sa confiance en la puissante Mère de Dieu lui en obtint la grâce. Il conserva dans toute la suite de sa vie une telle dévotion pour la Reine du ciel, que plus tard,

orsqu'il eut prononcé ses vœux, il se prosternait entièrement à terre, pour marquer son respect envers cette puissante Vierge qui avait mérité de porter le Sauveur du monde, lorsque dans le chœur on chantait le verset suivant : *Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum.* (Damien, *Vie*, ch. I et III.)

Comment on doit dire le Rosaire.

Le Père Dorland rapporte que la sainte Vierge dit un jour au vénérable Père Dominique, chartreux, qui vivait à Trèves l'an 1431 : « Que toutes les fois qu'un fidèle récite le Rosaire avec les méditations des mystères de la vie, de la passion et de la gloire de Jésus-Christ, en état de grâce, il obtient la rémission de toute la peine due à ses péchés(1). Elle dit au bienheureux Alain de la Roche : « Sachez que, quoiqu'il y ait une grande quantité d'indulgences attachées à mon Rosaire, j'en accorderai bien davantage pour chaque cinquantaine d'*Ave* à ceux qui le réciteront à genoux, dévotement et en état de grâce, et quiconque persévérera dans la dévotion du Rosaire en méditant les mystères, je lui obtiendrai, pour le récompenser de son zèle, la rémission de la coulpe et de la peine de tous ses péchés à la fin de sa vie. Et que cela ne vous paraisse pas incroyable, il m'est facile de l'obtenir, puisque je suis la Mère du Roi des cieux, qui m'a remplie de grâces. Or, si j'en suis remplie, j'en répandrai avec abondance sur mes enfants bien-aimés (2). »

(1) Dorland, liv. VII, ch. 2. *Cron.*
(2) Copestein, *De psal.*, ch. 45.

La vision salutaire.

Un homme de haut rang, qui tournait le Rosaire en ridicule, disant que c'était une puérile innovation, eut un songe qui l'éclaira et le convertit : il rêva qu'il se débattait avec beaucoup de personnes dans le lit d'un large fleuve agité par la tempête ; et tous allaient être ensevelis dans les flots, quand il vit apparaître saint Dominique, qui établit un pont sur lequel s'élevaient 150 tours. Ensuite le bon Religieux retira du gouffre chacun des naufragés, les déposa dans les tours et leur prodigua toute espèce de soins ; après, il les fit passer dans un jardin délicieux, où la sainte Vierge, Mère de Dieu, assise sur un trône resplendissant, distribuait des couronnes à tous ceux qui lui étaient présentés par son serviteur. Quand le grand personnage voulut s'avancer à son tour, Marie lui montra un visage sévère, et l'avertit d'être plus docile, plus simple dans la foi, et de ne plus se laisser aller à la folie de ses pensées (1).

(1) Frère Justin, t. II, 30e entretien.

IV

LE CHAPELET

Excellence du Chapelet.

Le *Rosaire* était autrefois une couronne de roses dont se paraient les jeunes vierges au jour des grandes fêtes. Le *Chapelet,* qui n'est que le tiers d'un Rosaire, avait à peu près la même signification dans la langue de nos pères ; c'était le *chapel* ou petit chapeau de fleurs qui ornait, plus qu'il ne couvrait, la tête des dames au moyen âge.

Noms gracieux dont le sens mystique désigne aujourd'hui la *Couronne de roses de la Mère de Dieu* ; comme si chaque *Pater* était un arbuste verdoyant sur lequel s'épanouissent les dix *Ave,* les dix roses, envoyant leur parfum jusqu'aux cieux.

Où trouve-t-on ailleurs cette poésie qui fait vivre du ciel les pauvres pèlerins de la terre? Où l'imagination des hommes a-t-elle découvert ailleurs un parterre délicieux, dans lequel s'épanouissent des roses toujours fraîches, pour être déposées par des fils reconnaissants sur la tête de leur Mère?

L'origine du Chapelet se perd dans les traditions de la piété. Les uns l'ont fait apparaître aux déserts de Lybie dans la grotte d'un solitaire; d'autres l'ont entendu murmurer pour la première fois dans les cellules de Subiaco ; d'autres encore l'ont vu attaché, comme un nouveau signe, à la cein-

ture de Pierre l'Ermite conduisant les Croisés au tombeau du Christ.

Ce qu'il faut croire, c'est qu'au temps les plus reculés, on aimait à redire la belle prière qui contient la salutation d'un ange, les éloges d'une sainte et les supplications de l'Église à Celle qui est l'appui de l'Église, l'appui des saints et la Reine des Anges.

Ainsi l'on rapporte que la femme du comte Losric, la pieuse Godire, qui souffrait d'être obligée de se conformer aux habitudes vaniteuses des cours, avait résolu de changer en instruments de piété les ornements profanes qu'exigeait sa position : elle récitait tous les jours autant de prières qu'il y avait de perles dans son collier, et elle voulut qu'après sa mort, on mît au pied de la statue de la Vierge ce collier qui lui avait servi à la prier.

Quelle douce et délicieuse prière que celle du Rosaire, ou du Chapelet, ou de la Couronne, comme l'appelle l'Église dans ses formules de bénédiction !

Les deux plus belles oraisons qu'une bouche humaine puisse dire ! Le *Pater* et l'*Ave*, deux suppliques rédigées au ciel à l'usage des pauvres exilés de la terre !

Le Chapelet ! le livre de ceux qui ne savent point lire ! la philosophie de ceux qui ne savent point méditer ! l'avocat qui plaide seul auprès de Dieu, dans la maison du moribond qui ne sait plus prier !

Quand le pauvre malade est affaibli, au point de ne pouvoir plus dire : *Notre Père qui êtes aux cieux*, ou *Je vous salue, Marie*, il demande du regard son chapelet, qu'on lui passe au cou comme une chaîne d'honneur qui l'attache au ciel en l'unissant à Marie.

Ou bien, on l'enroule autour de son bras comme un ornement qui plaît à la cour du Roi du ciel : c'est la livrée de la Reine ; respect à celui qui la porte !

Le Chapelet, instrument béni, pend à la ceinture du moine et de la religieuse; il s'égrène lentement sous la main de la vierge ou du prêtre, sur le prie-Dieu solitaire, sur les chemins détournés, dans la campagne, au pied des croix ou des statues qui bordent les grandes routes, sous les arceaux des églises, ou dans le silence religieux de la nuit en attendant que vienne le sommeil.

C'est le Chapelet qu'on dit au pied des madones, quand on attend du ciel un prodige; c'est le Chapelet que les pieux pèlerins récitent lorsqu'ils vont, en longues troupes, offrir leurs vœux ou demander une grâce dans un sanctuaire aimé, au milieu des landes de Bretagne, sur les côtes de l'Océan ou dans les vallées des Alpes.

Le Chapelet récité par les plus célèbres guerriers.

Dès l'an 1094, Pierre l'Ermite avait imaginé de faire en bois des grains de Chapelet, sur lesquels les soldats croisés, qui pour la plupart ne savaient pas lire, récitaient un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* qui variaient selon la solennité des fêtes.

Edouard III, roi d'Angleterre, donna son Chapelet enrichi de perles à Eustache de Ribeaumont, chevalier de France, qui l'avait deux fois abattu.

Les Suisses, à Grandson, trouvèrent sous la tente ducale de Charles de Bourgogne son Chapelet, où les Apôtres étaient représentés en or massif (1).

Le pape Léon IV voulut que les soldats qui chassèrent les Sarrasins des portes de Rome eussent un Chapelet de

(1) *Histoire de Louis XI*, par Lisk., p. 91.

cinquante *Ave Maria*, et ce fut à cette prière qu'il attribua la victoire que les soldats remportèrent sur les infidèles.

Un Rosaire bénit était attaché au glorieux pavillon amiral de don Juan d'Autriche, lors de la célèbre bataille de Lépante.

On sait que le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son Chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes : quelquefois, laissant un *Pater* en suspens, il commandait quelque expédition militaire, ou donnait le signal de l'attaque ; puis il achevait ses *Ave*, dit un historien de l'époque, *tant il était consciencieux.*

Henri IV, que sa mère, quoique hérétique, mit au monde en chantant un cantique béarnais à une madone populaire, disait son Rosaire tous les samedis et son Chapelet tous les dimanches. C'était une des conditions que lui avait imposées la cour de Rome, lors de son abjuration.

Les rois d'Écosse et leurs grands vassaux portaient des Chapelets à grains d'or, *pour se préserver de tout mal.* Ces hardis cavaliers des frontières s'en faisaient de plus simples avec des noisettes dorées par le soleil d'automne, et ne les récitaient jamais avec plus de ferveur, dit Lesley, que dans leurs expéditions contre les Anglais.

En Corse, Clément, l'un des deux Paoli, faisait avant de combattre réciter à genoux le Chapelet à ses soldats..... Quelques Anglais, étonnés de cette coutume, lui firent observer, dans plusieurs rencontres, que l'ennemi marchait à eux, et que ses soldats prosternés ne pouvaient se défendre : « Laissons-les prier, milords, répondit Paoli avec sa voix martiale et accentuée. » La prière finie, les Corses se relevaient comme des lions, et pas un ne lâchait pied, car les soldats qui prient ne savent pas fuir.

L'héroïque Vendée puisait en même temps dans ce saint

culte, inséparablement uni à celui de Jésus-Christ, ses résolutions les plus invincibles et ses suprêmes consolations, alors que, dans les carrefours de ses champs dévastés, ses populations proscrites invoquaient *Notre-Dame du Gros-Chêne*, ou que, la récitation du chapelet interrompue par l'appel aux armes, le pieux Rosaire était revêtu comme une armure au cou des combattants, tandis que les femmes et les vieillards les assistaient du redoublement de leurs prières.

Sur la galerie du Parlement anglais, vous eussiez vu, il y a vingt-cinq ans, le grand agitateur de l'Irlande se promener le chapelet à la main, entre deux de ces discours qui faisaient trembler l'Angleterre et frémir le monde. Daniel O'Connell demandait à la prière ce qu'il n'osait demander à son éloquence ; il comptait plus sur un *Ave Maria* pour rappeler à la vie sa patrie agonisante que sur la puissance de ses incomparables discours.

Le Rosaire et le Chapelet se trouvaient chez certains peuples en tel honneur auprès des grands du royaume, que l'on vit les magnifiques ambassadeurs d'Espagne entrer, le Chapelet à la main, à la brillante cour de Louis XIV (1).

Malgré le malheur des temps, il y a encore dans l'armée française des guerriers fidèles à la foi de leurs pères qui savent allier la piété avec le mâle courage. Pendant notre séjour à Rome on nous a assuré que les soldats qui composaient la garnison française lors de la bénédiction de l'armée par Pie IX sur la place de Saint-Pierre, ont acheté pour plus de vingt mille francs de médailles et de Chapelets qu'ils ont présentés à la bénédiction du Souverain Pontife (2).

(1) *Couronne à la Vierge*, p. 444.

(2) N'a-t-on pas vu les Vendéens, que Napoléon appelait un peuple de géants, marcher au combat en récitant le Chapelet?...

On sait qu'en déterrant Henri de Larochejaquelein, pour rassurer la

Que le libre penseur se rie de cette pieuse habitude du *Chapelet*, qui soulage tant d'infortunés courbés sous le poids de l'existence, avec un philosophe illustre nous lui dirons que *les humbles pratiques de la religion sont les petits soins de l'amitié, qui font la douceur de vie et le bonheur des âmes tendres.*

Le Chapelet de Louis XIV.

Louis XIV, l'un des plus grands rois qui aient gouverné la France, avait la pieuse habitude de réciter le Chapelet tous les jours (1). Le père de la Rue, de la Compagnie de Jésus, raconte qu'un jour étant admis à l'audience de ce prince, il le trouva récitant son Chapelet. Comme il lui témoignait sa surprise et les sentiments d'édification dont il était pénétré : « Ne soyez pas tant surpris, lui dit le Roi, je me fais gloire de dire le Chapelet tous les jours; c'est une pratique que je tiens de la Reine, ma vertueuse mère, et je serais fâché de manquer un seul jour de m'en acquitter.

C'est sans doute à cette dévotion si persévérante en

Convention qui doutait encore de la mort de ce formidable ennemi, on trouva à sa ceinture un Chapelet, et sur sa poitrine un Scapulaire. Nous lisons dans une lettre d'un brave capitaine de l'armée d'Orient, citée dans le n° 85 des *Bulletins de la société de Saint-Vincent-de-Paul*, les lignes suivantes : « Une chose m'a frappé dans la capitale de la Morée, c'est de voir dans les cafés les consommateurs dire à voix basse et de la manière la plus ostensible le Chapelet, qu'ils filent en fumant ou en buvant. Et ce sont pourtant des schismatiques qui agissent ainsi ! Quelles leçons aux catholiques si nombreux qui sont retenus par les chaînes si pesantes du respect humain ! »

(D'ANQUILH DE SALIES, capitaine.)

(1) On voit dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon que le Roi disait son Chapelet quand il assistait à l'office.

l'honneur de Marie, que ce prince a dû le bonheur de reconnaître ses égarements, de réparer ses torts envers le Souverain Pontife, et de faire une bonne mort, après n'avoir pas toujours donné les bons exemples que lui commandait la haute position où la Providence l'avait élevé.

Un serviteur de Marie sauvé par le Chapelet.

Voici un fait dont je puis vous donner pleine certitude, je le tiens de mes parents. Ils avaient pour voisin un petit marchand qui allait à toutes les foires des alentours, portant ses marchandises sur deux chevaux. Les chemins alors ne permettaient pas de se servir de voiture. Le marchand, nommé François X., était allé à une foire de Lassay (Mayenne). A cette même foire se trouvaient aussi deux chevaliers d'industrie. Se rencontrant sur le soir, ils se désolaient d'avoir perdu leur temps, lorsque l'un d'eux dit : As-tu remarqué François? Il a fait une bonne vente, il a de l'argent. Il s'en va toujours quelque tard qu'il soit; nous le suivrons, et nous pourrons nous dédommager du temps perdu. Le soir étant venu, François plie le reste de ses marchandises et se met en route, suivant à pied ses deux chevaux chargés. Il avait à faire 20 kilomètres par des chemins creux, enfoncés quelquefois de plus de dix mètres dans les terres, ayant des landes, des bois à traverser. François fait sa route sans accident, et ne se doutant de rien.

Les deux voleurs l'ont suivi pendant les 20 kilomètres, voyant constamment un homme avec lui, entendant même parler, sans pouvoir distinguer le sujet de la conversation. Ils espéraient que cet homme le quitterait enfin, et qu'alors

ils pourraient consommer leur vol. Mais cet homme l'a accompagné jusqu'à sa porte.

A quelques jours de là, un des voleurs dit à François : Mais voisin, vous êtes revenu bien tard de la foire de Lassay? — C'est vrai, fit-il, il était après minuit. — Quel était donc cet homme qui vous accompagnait? — Qui m'accompagnait? Mais je suis revenu seul; je n'ai rencontré personne dans toute ma route. — Quelqu'un vous a vu avec un homme, et vous a entendu parler. — On s'est trompé, reprit François; je n'ai parlé à personne. Mais étant seul, j'ai pris mon Chapelet, et je l'ai récité à demi-voix pendant toute la route.

Plus tard, ces deux voleurs furent condamnés aux galères pour d'autres méfaits, et tous les deux sont morts au bagne de Brest. Ce sont eux qui ont raconté leur projet qu'ils ne purent exécuter par la présence de cet homme. C'est ainsi que la sainte Vierge a protégé son fidèle serviteur.

Ceux qui racontaient ce fait étaient persuadés que cet homme était le bon ange du marchand qui qui lui servait de garde, et que Dieu rendait visible aux voleurs pour les arrêter dans leur coupable projet. S. P. M.

Le Chapelet du célèbre artiste Gluck.

Le maître de musique de Marie-Antoinette, Gluck, était aussi religieux que bon musicien. Né de parents pauvres mais honnêtes, et surtout fervents catholiques, celui qui devait un jour secouer la poussière de l'opéra créé en France par Lulli et restauré par Rameau, dut à une circonstance toute fortuite de persévérer dans la foi de sa famille, malgré toutes les séductions de la haute société

philosophique au milieu de laquelle son beau talent le lança, pendant une longue et brillante carrière.

Comme la plupart des grands musiciens, Gluck avait commencé à apprendre son art sous les voûtes mystiques d'une basilique; et la voix du jeune enfant de chœur était si belle, son expression naïve avait tant de charmes, que le nombre des fidèles était considérablement augmenté chaque fois que le petit Christophe devait chanter un motet. Rien n'est plus propre à développer le sentiment religieux dans une âme ardente, que la pratique de l'art musical au milieu même du sanctuaire. Aussi, que de fois Gluck enfant versa de douces larmes d'attendrissement en portant ses regards sur les verrières du chœur, alors que l'orgue remplissait les voûtes de son harmonie noble et sévère, et que le soleil jetait ses derniers rayons dorés à travers les vitres, dont mille couleurs brillaient d'un éclat pur et radieux !

Un jour que Gluck sortait du chœur, après avoir chanté admirablement un motet de Clari, il fut accosté par un pauvre Religieux qui, les yeux encore humides, le serra contre son cœur, en le félicitant sur son talent si vrai et si touchant.

« Hélas! je n'ai rien à vous donner comme gage de mon ravissement, mon petit ami, dit le Religieux, rien que ce Chapelet... mais conservez-le en souvenir du Frère Anselme, et surtout promettez-moi de le réciter chaque soir, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. Cette pratique vous portera bonheur, mon jeune ami; et même si vous y êtes fidèle, le ciel, j'en ai le secret pressentiment, bénira vos efforts; vous deviendrez grand devant les hommes sur la terre, et digne un jour des célestes concerts dans le paradis.

Christophe, surpris et touché tout à la fois par les pa-

roles du Frère, prit respectueusement le Chapelet que lui offrait une main amaigrie plus par les austérités religieuses que par l'âge; il promit de le réciter tant qu'il vivrait.

Parvenu à l'âge de quinze ans, le jeune Gluck avait déjà donné à ses parents les preuves d'une sagesse si précoce, que son père, chargé d'une nombreuse famille, ne s'opposait que faiblement au projet que Christophe avait formé d'aller à Rome pour y continuer ses études musicales. Mais comment partir? comment, seul et sans secours, se rendre de la capitale autrichienne à celle du monde catholique, privé, comme il l'était, des premières ressources?

Tout autre que l'enfant prédestiné aurait renoncé à ce projet, jugé impraticable pour tant de motifs. Mais lui ne fut pas rebuté; plein de confiance dans la protection de la Reine des anges, celui qui devait plus tard devenir le favori de deux reines terrestres, le musicien que Marie-Thérèse et Antoinette d'Autriche admettaient dans leurs palais, n'en récita qu'avec plus de dévotion la Salutation Angélique sur le pauvre mais précieux Chapelet du Frère Anselme.

Un soir que Gluck, suivant sa pieuse habitude, venait de se réconforter par la prière du saint Rosaire, on frappa vivement à la porte de la modeste demeure de ses parents:.. C'était le maître de chapelle de Saint-Étienne de Vienne, qui, chargé d'aller faire en Italie la collection des œuvres de Palestrina, venait, de la part de l'Archevêque, réclamer, du père de Christophe, ce dernier en qualité de secrétaire.

Qu'on juge de la joie de Christophe. Cette autorisation fut accordée avec des larmes de reconnaisssance; et, quelques jours après, Gluck roulait sur la route de Trieste avec son bon et savant professeur.

Nous ne suivrons pas notre grand artiste pendant les

vingt ans qu'il passa en Italie, où, toujours fidèle à la promesse qu'il avait faite au Frère Anselme, il ne manqua jamais un seul jour de dire son Chapelet, saint talisman qui plus d'une fois encore le protégea efficacement.

Qu'il nous suffise de dire que, de retour à Vienne, et, plus tard, comblé d'honneurs à la cour de Versailles, il savait s'arracher aux douceurs d'un repas splendide ou d'une conversation intéressante, pour aller réciter dans un des coins du salon royal, où il était admis à l'égal du plus grand personnage, le Chapelet, ce qu'il appelait son bréviaire de musicien.

C'est dans d'aussi religieuses dispositions que Gluck passa sa vie entière; et sa main, qui s'était purifiée en écrivant le sombre et lyrique *De profundis*, tenait encore le Chapelet, alors bien usé, du Frère Anselme, le jour où, frappé d'une apoplexie foudroyante, l'immortel artiste rendit son âme à Dieu.

Fidélité des célèbres artistes Haydn et Mozart à réciter le Chapelet.

Haydn et Mozart étaient de sincères chrétiens. On retrouve dans leur vie autant que dans leur musique cet ordre, cette noblesse, cette douceur et cette pureté qui font la vraie musique religieuse. Le grand Haydn ne craignait pas de révéler ce qu'il regardait comme le principal secret de son inspiration, toujours sereine et heureuse. Lorsqu'il se sentait refroidir ou arrêter devant des difficultés insurmontables, il se levait du piano, récitait son Chapelet, et aussitôt recevait de la prière le don qu'il voulait faire à Dieu. En tête de toutes ses partitions il écrivait : *In nomine Domini*, et à la fin de chacune : *Laus Deo*. Mozart, le Ra-

phaël de la musique, merveilleux dès l'enfance et mort sur un incomparable faîte de chefs-d'œuvre, lorsqu'il atteignait à peine la maturité de la jeunesse; Mozart, portant le triple fardeau des humiliations, de la pauvreté et du génie, à Salzbourg, sous la tyrannie d'un patron grossier; à Paris, dans la société de Grimm; à Vienne, dans les séductions du succès, ne cessa pas un moment, à travers ses tristesses et ses joies, d'être humble et fervent catholique. Il priait, il communiait, il récitait son Chapelet. Après le succès de sa symphonie au concert spirituel de l'Opéra, il récitait le Chapelet en action de grâces. Il composait une messe *ex-voto* pour l'heureuse délivrance de sa femme enceinte; il écrivait à son père : « Comme la mort, à la bien « bien considérer, est le but de notre vie, je me suis, de- « puis plusieurs années, tellement familiarisé avec ce vé- « ritable ami de l'homme, que son image, loin d'être « effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de con- « solant! Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé la grâce « de connaître la mort comme la clef de notre véritable « béatitude. Je ne me mets jamais au lit sans penser que, « tout jeune que je suis, je puis ne pas me relever le len- « demain; et cependant, aucun de ceux qui me connaissent « ne pourra dire que dans l'habitude de la vie je sois mo- « rose ou triste; je rends grâces, tous les jours, à mon « Créateur de ce bonheur, et le souhaite de tout mon cœur « à tous les hommes, mes frères (1). »

Ce lendemain que Mozart attendait avec un si mâle courage ne tarda guère, et le trouva aussi grand par l'âme et par la foi qu'il l'avait été par le génie. Mozart quitta la vie en théologien et en philosophe, souriant à Dieu et ne dai-

(1) Mozart, *Vie d'un artiste chrétien au dix-huitième siècle*, extrait de sa correspondance authentique, traduite et publiée par M. l'abbé Goschler. 1 vol.; chez Douniol.

gnant pas accorder un regret au monde. « Je veux que vous me voyiez mourir », disait-il à sa belle-sœur, en la chargeant de soutenir et de consoler sa femme et ses six enfants. Tel fut l'homme dont on peut dire encore ce que disait Haydn, son immortel ami : « Je déclare devant Dieu et « comme un honnête homme, que je tiens Wolfgang Mozart « pour le plus grand des compositeurs dont j'aie jamais en- « tendu parler. »

Dévotion du P. Muard du Cœur de Jésus à la très-sainte Vierge.

Le Père J.-B. Muard fut un grand serviteur de Marie, dès sa plus tendre enfance, écoutez plutôt l'auteur de sa *Vie :* « Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, il se rendait tous les jours, en compagnie de sept ou huit autres enfants de son âge, dans un pays voisin, pour y recevoir les leçons de l'instituteur. Inutile de dire que la lieue qui séparait les deux villages était parcourue par nos jeunes écoliers, au milieu des jeux bruyants et d'une dissipation qui n'expirait pas toujours au seuil de l'école. Cependant Jean-Baptiste faisait exception : il restait à une certaine distance, et s'occupait soit à lire, soit à réfléchir, soit à prier en marchant. Plus d'une fois ses jeunes compagnons revenant sur leurs pas essayèrent de lui faire partager leurs amusements frivoles ; mais, ne pouvant y parvenir, ils résolurent de le dénoncer à ses parents. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Ils s'étaient aperçus que souvent, quand ils le surprenaient, il dérobait à leurs regards un objet *mystérieux* qu'ils n'avaient jamais pu saisir. La mère du jeune Muard, dont on connaissait les sentiments, est donc avertie, et un soir que son fils rentrait tranquille, comme à son ordi-

naire, elle le saisit brusquement et lui fait subir une perquisition en règle. Ses recherches ne furent pas inutiles, elles amenèrent la découverte de l'objet mystérieux : c'était... un petit morceau de bois d'environ huit centimètres, et le long duquel on pouvait compter des *crans* au nombre de dix.

« — Qu'est-ce que cela, dit la mère avec émotion, que signifie ce morceau de bois ? — Et le jeune Muard de baisser la tête et de garder le silence. — Mais enfin, continue-t-elle, à quoi sert donc ce morceau de bois ? — Ma mère, répondit-il avec candeur, il me sert à dire le Chapelet. Comme cette femme ne savait pas trop alors ce que c'était que le Chapelet, elle se contenta de lui adresser une forte réprimande en lui enjoignant de *faire désormais comme les autres.*

« Pendant le cours de ses études, il fonda au petit séminaire d'Auxerre une association pieuse sous le patronage de Marie. Il en dressa les statuts dont un des articles porte que l'on récitera tous les jours une partie de l'office de la sainte Vierge, de sorte qu'entre deux on puisse le dire tout entier.

« Lorsque plus tard il fut chargé du soin d'une paroisse, ce n'était pas seulement auprès du tabernacle que M. Muard allait chercher pour les autres et pour lui les grâces puissantes qui aplanissent le chemin du ciel : on le trouvait encore fréquemment aux pieds de l'auguste Reine du ciel, et souvent ses paroissiens, qui l'avaient vu prosterné près de son autel pendant des temps considérables, se disaient les uns aux autres : C'est vraiment prodigieux comme M. le curé aime la très-sainte Vierge ! Ils ne se trompaient pas, car il possédait à un degré bien éminent cette nouvelle marque de prédestination ; sa confiance en la Mère de Dieu avait quelque chose de tendre, de naïf, de filial, qui portait

à la dévotion tous ceux qui le voyaient la prier ou qui l'entendaient parler d'elle. Elle était la confidente de toutes ses peines, la directrice de toutes ses entreprises, la trésorière de toutes les faveurs qu'il demandait à Dieu, l'espérance de sa vocation, enfin sa bonne Mère, comme il se plaisait à la nommer dans les épanchements de sa reconnaissance. Cette ardente piété envers la Reine du clergé alla toujours en augmentant pendant tout le cours de sa vie, et l'on peut facilement pressentir quels flots de bénédictions en découlèrent sur toutes ses entreprises. Heureuses les âmes qui sont ainsi dévouées à Marie conçue sans péché, mais plus heureuses encore celles qui marchent sur ses traces ! »

Pour achever de faire connaître la dévotion de cette âme privilégiée envers l'auguste Marie, il faudrait suivre le R. P. Muard dans les pèlerinages qu'il a entrepris pour la glorifier et obtenir les grâces qu'il sollicitait de son inépuisable bonté ; il faudrait lire, transcrire ces pages brûlantes qui nous le montrent successivement sur les saintes montagnes de Fourvières et de Notre-Dame de la Garde ; puis allant, à travers les neiges et les dures intempéries de la saison la plus rigoureuse, accomplir le vœu qu'il avait fait à la Vierge de la Salette, et par suite duquel il avait obtenu sa guérison. Il faudrait surprendre les sentiments de son cœur dans les lettres qu'il écrivait, après l'accomplissement de ces actes de piété, surtout après son pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, car sa piété l'entraînait partout où sa bonne Mère était vénérée. Aussi, que de grâces il a obtenues par sa puissante médiation ! que de conversions pour les autres ! que de vertus pour lui-même !

Souvent, pour le récompenser de sa ferveur, Marie daigna se montrer à son dévoué serviteur et lui faire entendre de ces paroles qui pénètrent l'âme pour la vie tout entière. En voici un exemple entre autres :

« Le soir de la fête de la Sainte-Trinité de l'année 1854, le R. P. Muard passait dans le jardin de l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe avec M. l'aumônier de ce monastère. Celui-ci lui fit remarquer le sanctuaire nouvellement érigé à la gloire de *Marie conçue sans péché*. Le R. P. dit qu'il aimait la forme de ce petit monument, mais que ce qui lui plaisait davantage encore, c'était la statue qu'il renfermait. Comme elle est douce et bonne, ajouta-t-il, comme elle engage à prier ! Ce matin, après avoir commencé la récitation de mon bréviaire dans la crypte de Sainte-Colombe, je vins l'achever dans l'allée qui mène à ce sanctuaire, je levai les yeux sur cette statue de Marie, et je me sentis si fortement pressé de la prier que j'eus une assez longue *distraction;* je ne sais si le bon Dieu me pardonnera, mais je n'ai pu faire autrement. » Or, voici comment une autre personne à laquelle son âme expansive avait fait connaître ce qui s'était passé, a raconté ce fait dans une lettre : « Mon cœur, me dit ce saint homme, est continuellement brûlé du désir d'aimer Notre-Seigneur comme il mérite de l'être et comme il veut que je l'aime, et je suis pénétré de regret de ne pouvoir atteindre à ce degré d'amour. J'ai pourtant depuis longtemps demandé à ma puissante Mère du ciel d'aimer son divin Fils comme je voudrais pouvoir le faire, et elle m'a promis de m'obtenir cette grâce. L'autre jour, dans mon voyage à Sens, étant dans le monastère de Sainte-Colombe, prosterné devant son image chérie, je lui rappelai sa promesse en lui reprochant tendrement de ne pas l'avoir réalisée : *Bientôt, bientôt, me dit cette bonne Mère, tes désirs seront exaucés.* Mon bréviaire me tomba des mains, me dit le saint homme, en demandant le secret de cette délicieuse communication. Je compris qu'il avait eu une extase et je n'ai pas demandé un mot de plus, car moi-même je ne me sentais plus sur la terre ; et sous l'impression de

ces merveilleuses paroles, bien que je n'en comprisse pas alors le sens prophétique, mon âme était demeurée dans un religieux saisissement. » Le fait dont il est ici question se passait à six heures du matin, le 11 juin 1854, et neuf jours après, le R. P. Muard recevait au ciel cette abondance d'amour qu'il avait tant désirée.

Le Chapelet d'un élève de l'École polytechnique.

Il nous arrive souvent, le dimanche, d'apercevoir parmi les fidèles inclinés devant l'autel quelque brave jeune homme portant l'uniforme de Saint-Cyr ou de l'Ecole polytechnique. Et l'on sait qu'à ces pâques solennelles de Notre-Dame, où chaque année l'élite de la jeunesse sérieuse vient généreusement attester sa foi, plus d'un élégant uniforme brille d'ordinaire au premier rang des communiants. Pourtant, dans nos Ecoles militaires, d'après ce que j'ai ouï dire, règne bien plus souvent qu'à la caserne et dans les camps cette déplorable influence du respect humain, ce puéril et odieux préjugé qui, par un étrange renversement du bon sens, ose attacher le ridicule à la pratique des plus saints devoirs. Or, il y a quelque vingt ans, à une certaine date du règne de Louis-Philippe, c'était pis encore, dans l'Ecole de la rue Descartes en particulier, où peut-être l'orgueil de la science, d'une science de la veille, enivrait de eunes têtes, en développant dans les cœurs l'impatience du frein et de folles ardeurs d'indépendance. Adolescents imprudents, si prompts dans la témérité de leur inexpérience à oublier ce mot profond de Bacon : « La Religion est l'arome qui empêche la science de se corrompre. »

Or, dans cette atmosphère assez peu chrétienne de l'École, dans ce milieu d'indifférence, sinon d'hostilité, il ne fallait

pas une médiocre force d'âme pour conserver intact le trésor de la foi, quand par miracle, à travers les hasards de l'éducation du collége, on avait eu le bonheur de le sauver jusque-là du naufrage. Il est besoin surtout d'un courage presque héroïque pour oser, à l'occasion, malgré le respect humain, confesser hardiment sa croyance. Tel qui, dans le fond de son cœur, conservait encore le respect pour la vérité, et ne l'eût pas reniée, certes, devant les bourreaux, pâlissait à la seule idée d'affronter, pour la défendre, les railleries de ses camarades. Un des élèves pourtant eut cette intrépidité et dans des circonstances qui en relèvent encore le mérite :

Il y a quelques années, le jeune C***, un des élèves les plus distingués de l'Ecole polytechnique, perdit son Chapelet. Un de ses camarades, qui n'avait aucun sentiment de religion, le trouva et se promit de s'amuser aux dépens de celui à qui il appartenait. L'heure de la récréation étant arrivée, il appela toute l'Ecole, suspendit le Chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi : « Que celui à qui appartient ce Chapelet vienne le réclamer », s'écria-t-il avec un sourire moqueur. Aussitôt le jeune C***, sortant des rangs : « C'est moi qui l'ai perdu, dit-il tranquillement, en « présence de tous les élèves ; ce Chapelet est un pieux souvenir de mon excellente mère, j'y tiens beaucoup et le récite tous les jours. » Et avec son épée il détacha le Chapelet de l'arbre et le fit glisser dans sa main. « Bravo ! bravo ! » s'écrie une grosse voix. Tous se retournent : c'était le général commandant l'École, « Bravo, mon ami ! dit-il en « serrant affectueusement la main du jeune chrétien, vous « êtes un homme de cœur et d'énergie ; continuez ainsi, « vous ferez votre chemin. » C*** sortit le premier de l'Ecole, et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous.

Le respect humain est une insigne lâcheté et une impardonnable faiblesse. Dans le monde on n'a point assez de blâmes pour le fils ingrat qui, rougissant d'une origine obscure, renie son père artisan ou laboureur. On le condamne, mais on ne s'étonne pas, le fait n'étant malheureusement pas rare. Mais comprendrait-on le fils d'un homme illustre, l'orgueil et l'honneur de la patrie, qui aurait honte de la gloire de son père et se croirait ridicule et déshonoré si, pour ce père, dont il doit être fier, il témoignait devant tous de son respect et de son affection? Le monde, témoin de ce bizarre scandale, crierait à la sottise, à l'ineptie, à la démence. Mais le lâche chrétien fait-il autre chose? Il fait pis encore, lui qui craint d'avouer son respect pour le Père céleste, de proclamer son obéissance filiale pour le Roi des rois.

Sot calcul, d'ailleurs. Une loyale déclaration de principes, avec une ferme attitude que n'étonnent pas les moqueries, presque toujours déconcerte les mauvais plaisants et leur clôt la bouche. Ils prennent le parti de se taire, voyant qu'ils perdent leur temps (1).

(1) Le culte de la Vierge est le culte *propre* de la jeunesse, comme s'il n'était fait que pour elle, en ce qu'il est le culte de la pureté, de la chasteté qu'on ne saurait trop opposer à l'essor des sens, pour en contenir ou en régler l'ardeur. Dans les tempêtes si fréquentes, à ce *Cap de Bonne Espérance* de la vie, combien de naufrages sont conjurés par cette *Étoile de la mer* dont l'influence virginale prévient ou réprime le soulèvement des flots! Que d'innocences ont été sauvées ou réparées par la protection de Marie! Pour combien de périls ses autels n'ont-ils pas été le port! Que de destinées auraient sombré qui ont été soutenues ou arrachées aux écueils par sa main puissante, et qui ont vogué contre les continents de la vertu et de l'honneur sous le souffle purifiant de sa sainteté!

Et maintenant, ce *Cap* doublé, à cet âge mûr de la vie où l'homme fait fortune, et multiplie son existence avec ses intérêts; où il de-

Le Chapelet du docteur Récamier.

J'ai raconté, dit le docteur Jules Massé, comment j'avais vu le professeur Récamier à travers les accidents cholériques de 1832; j'ai dit quelles avaient été mon impression, mon admiration, ma terreur. Devenu élève en médecine, j'avais bien vite acheté les ouvrages du grand maître, et c'est avec un effroi véritable que j'avais parcouru son traité sur le cancer.

Ses notes imprimées à la suite de cet important ouvrage sont d'une telle concision, d'une telle profondeur, qu'il faut les relire plusieurs fois pour les comprendre, et les méditer bien longtemps pour les apprécier. Pauvre novice que j'étais alors! je ne pouvais voir clair dans un pareil langage, je n'en pouvais saisir la portée, et les quelques phrases que je comprenais m'éblouissaient comme des éclairs et me faisaient bouillonner le cerveau. Dès lors, Récamier m'apparut au moral à peu près ce qu'il m'avait paru au physique, et, tout en désirant lui être présenté, je redoutais considérablement le moment de cette présentation.

Au nombre des amis intimes de l'illustre professeur se trouvait un de ces hommes d'élite qui semblent envoyés par la Providence pour démontrer toute l'amabilité de la

vient chef responsable de la famille ; où il est lancé dans les emplois et les affaires ; où il revient comme un vaisseau chargé d'or et de produits ; où il se prépare des successeurs de son nom et de son honneur dans ses enfants, et où il présente tant de prises, tant de faces aux disgrâces et aux coups de la fortune ; à cet âge des *Ex-voto*, quel culte plus approprié au salut de tant d'intérêts et à l'acquit de tant d'obligations que ce culte de Marie, de qui *on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui se sont mis sous sa protection, ou qui ont réclamé son assistance, ait été abandonné?*

Religion : c'était un ancien officier supérieur de cavalerie, un homme au grand nom, aux belles manières, M. le comte de Malet, qui n'avait embrassé le sacerdoce qu'assez tard, et joignait à la plus profonde piété toute l'aménité et la grâce en usage dans le grand monde.

Mon père, ancien militaire lui aussi, était tellement lié avec le comte Malet, que tous les jours, à la même heure, il allait passer une ou deux heures avec lui. Cette réunion quotidienne s'exécutait avec la ponctualité militaire, et semblait devenue pour l'un et l'autre une nécessité, une obligation.

Un certain soir mon père me proposa de l'accompagner.

— M. l'abbé est un peu souffrant, me dit-il ; il est très-probable que M. Récamier lui rendra visite, et ce sera pour toi une occasion de faire sa connaissance.

Il va sans dire que j'acceptai; mais, en entrant chez le vénérable ecclésiastique, le cœur me bondissait d'inquiétude, et je sentais tous mes mouvements s'embarrasser, tant étaient grandes mon appréhension et ma timidité.

Récamier n'était pas encore arrivé près de son malade ; j'eus le temps de rasseoir mes esprits et de me rasséréner. D'ailleurs, il était si bon, cet excellent abbé ! il était si affable, si bienveillant ! Une majestueuse cicatrice, résultat d'un grand coup de sabre, partageait tout le visage du noble vétéran. Il avait le port d'un guerrier et la démarche d'un grand seigneur ! mais son regard était si encourageant, sa parole si caressante, qu'au bout d'un quart d'heure j'étais chez lui aussi à mon aise que dans la maison paternelle.

Tout d'un coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce : — M. le docteur Récamier ! A ce nom, il me sembla recevoir un coup de poing dans la poitrine, un nuage inattendu me passa devant les yeux. Le docteur entra

avec vivacité et s'avança vers le maître de la maison avec un affectueux empressement ; puis il nous rendit avec courtoisie le salut que nous lui avions adressé par politesse. On causa. Bien entendu, je n'avais point à me mêler de la conversation ; mais, assis sur le bord de ma chaise, un peu caché dans l'ombre, et me faisant une espèce de rempart de mon chapeau, j'examinais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles.

Autant Récamier m'avait jadis semblé dur et sévère, autant il m'apparut là gracieux et bon ; autant ses livres me l'avaient fait croire abstrait et difficile à comprendre, autant sa conversation me le montra clair et lumineux.

La scène se termina par un épisode que je veux mentionner.

Récamier se levait déjà pour le salut d'adieu, lorsque, faisant un geste de ressouvenance, il remit son chapeau sur la table, replaça sa canne à côté, et, plongeant la main dans l'une des poches de son pantalon :

Peste ! s'écria-t-il, j'allais oublier une affaire très-sérieuse !

— Quoi donc ? demanda l'ecclésiastique. — Il m'est arrivé un malheur, monsieur l'abbé ! — Ah, bah ! — Un malheur que vous seul pouvez réparer. —Voyons ? — Il s'agit d'une fracture que vous saurez parfaitement remettre, d'une petite opération que je vous prie de pratiquer. Et, ce disant, l'illustre professeur, retirant la main de sa poche, montrait triomphalement.... devinez quoi ? Un Chapelet !

J'avoue que j'en restai tout ébahi. Lui, le grand Récamier, l'illustre professeur, chargé d'enseigner non-seulement à l'Ecole de médecine, mais encore au Collége de France ; lui, le médecin des grands, des seigneurs, des princes, des rois mêmes ; lui dont la réputation était européenne, disait son Chapelet comme un premier commu-

niant, comme un séminariste, comme une femme ! Car il n'y avait aucune forfanterie chez ce digne homme ; il pratiquait dévotement, saintement même, et s'il racontait, c'était avec une charmante bonhomie et avec une exquise simplicité.

— Dame ! je récite mon Chapelet, dit-il en se retournant vers nous, le sourire au visage. Quand je suis inquiet d'un malade, quand je suis à bout de ressources, quand je trouve la médecine impuissante et la thérapeutique inefficace, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir. Seulement, j'y mets de la diplomatie, et comme, emporté par mes occupations, je n'ai pas le temps d'intercéder bien longtemps, je prends la sainte Vierge pour intermédiaire en me rendant chez mes malades, je lui dis une ou deux dizaines de chapelet. Rien de plus facile, vous comprenez ? Je suis bien tranquillement assis dans ma voiture, je glisse ma main dans ma poche, et puis... j'entre en conversation. Le Chapelet est mon interprète : or, comme j'ai recours assez souvent à cet interprète, il est fatigué, il est malade, et c'est pourquoi je prie M. l'abbé de l'examiner, de lui donner une consultation, de l'opérer si besoin est, en un mot, de me le guérir.

Mon père approuva par deux ou trois mots, j'applaudis par de simples saluts ; le comte de Malet prit le Chapelet mutilé, promit de le remettre promptement en bon état, et M. Récamier nous quitta.

Le soir, en me couchant, j'avais la tête et le cœur pleins de la visite faite : je ne pus m'empêcher de songer aux sottes plaisanteries d'un grand nombre de gens qui trouvent le Chapelet bon tout au plus pour les dévotes, et qui croiraient déroger à leur dignité en récitant plusieurs fois de suite un certain nombre d'*Ave Maria*. « Mon ami, me disait plus tard Récamier dans ce langage imagé, pittoresque, excentrique qui lui était familier, le Chapelet est une

sonnette, chaque *Ave Maria* est une *sommation*, ou, si vous l'aimez mieux, une *pétition* bien apostillée. Vous voyez arriver tous les jours à Paris un tas de gobemouches qui y viennent pour intercéder près des autorités, pour implorer les puissants et les riches. Or, pour être admis aux Tuileries, il faut des protections, des demandes d'audience, des amis très-haut placés; pour pénétrer dans un ministère, il faut de nombreuses démarches et la bienveillance (difficile à obtenir) des employés, de l'entourage, quelquefois même des concierges et de messieurs les garçons de bureau. Pour parler à la sainte Vierge, rien de plus simple : on tire la sonnette, c'est à dire que l'on prend son Chapelet; vite la porte est ouverte, on présente sa pétition, et la sainte Vierge est si bonne qu'à moins de raisons particulières, la prière est aussitôt exaucée. »

A ce sujet, Récamier me raconta la pieuse histoire qui va suivre. Je renonce à l'écrire telle qu'il me l'a dite, parce que la plume est insuffisante pour reproduire le charme et le coloris habituels du narrateur. Ceux qui ont connu l'illustre professeur pourront-se faire une idée de ce que devait être un pareil récit dans la bouche de Récamier. Ce digne médecin soignait un jeune ménage qui demeurait dans la grande rue du Bac, à quelques pas de l'église si connue des Missions-Etrangères, et le docteur en était tout particulièrement préoccupé pour deux raisons : la première, parce qu'il connaissait depuis longtemps la jeune femme et son honorable famille, et qu'il professait pour ces honnêtes gens le plus affectueux devoûment (quand Récamier aimait, ce n'était ni pour un jour, ni pour un an, et surtout ce n'était jamais à demi) ; la seconde, parce que le mari lui apparaissait bien gravement compromis, bien profondément atteint et bien sérieusement malade; or, c'était un des points culminants du caractère de Récamier : plus les maladies lui

apparaissaient terribles, plus il s'ingéniait à les combattre ; plus l'ennemi lui semblait redoutable, plus il travaillait hardiment à en rester victorieux.

Après trois mois de luttes, malgré toute l'adresse et tout le courage du médecin qui combattait, la défaite, hélas ! arriva avec son cortége de regrets, son impôt de larmes et de désespoir. Il est de ces maladies devant lesquelles échouent misérablement tous les efforts humains et toute la science d'ici-bas.

Atteint d'une hypertrophie du cœur, le malade était menacé chaque jour de ces ruptures foudroyantes que l'on appelle *anévrysmes*. Contre ce premier danger, Récamier avait nourri longtemps la plus ferme espérance ; il avait trouvé moyen d'enchaîner en quelque sorte le centre de la circulation, d'en empêcher les trop brusques bondissements et d'en adoucir les chocs perturbateurs.

Mais voilà qu'un mal nouveau se déclare, mal profond, tyrannique, presque toujours indomptable, mal qui constitue la maladie de poitrine. Des crachements de sang annoncent l'apparition de ce nouvel ennemi, et peu à peu l'examen médical démontre que les poumons sont envahis et comme dévorés par d'épouvantables tubercules.

C'était une condamnation à mort, condamnation irrévocable et devant laquelle le médecin n'avait plus qu'à s'incliner.

Mais, quand on ne peut guérir on console, et malgré tout le chagrin que lui causait cette lente défaite, Récamier reparaissait tous les jours avec des paroles d'encouragement, avec des remèdes destinés à pallier un peu les dernières souffrances.

Un matin, effrayé par la figure et le pouls misérable de son client, le praticien écoute le cœur et la poitrine, il en percute toutes les parois, puis il écoute encore.

Oh! dans ce moment, il lui fallut toute son énergie pour ne pas laisser lire dans ses yeux attristés la sentence fatale et l'approche de l'exécution. Il sortit avec l'intime conviction qu'il n'aurait plus à revenir, et comme la famille était non-seulement religieuse, mais adonnée ouvertement à toutes les consolations d'une pieuse pratique, Récamier, qui croyait déjà les sacrements administrés, se contenta de dire aux deux femmes qui pleuraient : — Du courage! priez le bon Dieu, ou plutôt, prions tous!

Puis il recommanda à un domestique, qu'il trouva dans l'escalier, de le faire prévenir en cas de catastrophe.

Le soir même, n'ayant reçu aucune mauvaise nouvelle, il se rend encore une fois à la rue du Bac. Avant de monter à l'appartement du malade, il a grand soin d'interroger les concierges.

— Eh bien! leur dit-il, quelles nouvelles? — Toujours les mêmes, monsieur le docteur; ce pauvre jeune homme est bien bas!

Récamier monta en hochant la tête, et tout en frappant les escaliers avec la grande canne qui ne le quittait jamais; il se demandait, à part lui, comment le moribond, dans l'état où il l'avait laissé le matin, pouvait avoir vécu douze heures entières. Il n'était qu'au début de son étonnement.

Le lendemain matin, le poitrinaire vivait toujours; le soir de ce lendemain, même situation, le surlendemain encore; le soir encore!

— Ah! çà, se dit l'illustre praticien, tous les poumons sont pris; l'hypertrophie, qui va en augmentant, rétrécit démesurément la poitrine; physiologiquement, mécaniquement même, la respiration me paraît impossible, et la vie de ce garçon-là me semble un miracle quotidien. J'ai aperçu à son cou une médaille et un scapulaire; est-ce que par hasard la sainte Vierge voudrait nous le sauver?

Dans cette espérance, le docteur monte les escaliers quatre à quatre, il trouve la porte de l'appartement restée providentiellement ouverte, et il entre sans être annoncé par le coup de sonnette ordinaire.

Une scène inattendue se passait dans la chambre du malade.

— Je t'en prie, mon ami, disait la jeune femme en versant des larmes.

Et elle embrassait son mari en signe de supplication; la mère, à genoux auprès du lit, tenait dans ses mains, tremblantes d'émotion, la main glacée du moribond, et c'est avec une instance toute maternelle qu'elle lui disait :

— Tu verras, mon enfant, que cela nous portera bonheur à tous : chaque jour on voit pareille cérémonie attirer la bénédiction du ciel, amener la convalescence et rendre à la santé.

— Eh bien! eh bien! que se passe-t-il? dit le docteur en arrivant.

— Tiens! s'écria la mère en se relevant, monsieur le docteur va te le dire, car il doit l'avoir souvent constaté, lui. N'est-il pas vrai, docteur, que les derniers sacrements ont bien souvent sauvé des malades en danger?

— Certes, oui! repartit avec enthousiasme Récamier, pour qui cette demande était toute une révélation. Malheureusement, le malade, taquiné déjà par les instances de sa famille, s'irrita tout à fait de voir un étranger admis à ces intimes détails, et se débattant sur sa couche avec la rage d'un homme exaspéré :

— Laissez-moi, laissez-moi tous, murmura-t-il d'une voix sourde; vous me tourmentez inutilement, vous me torturez d'une façon cruelle, vous m'assassinez, vous me tuez!...

Dans ces occasions-là, le religieux médecin devenait un véritable apôtre, et j'ai la conviction qu'il serait aussi im-

possible de compter les âmes qu'il a sauvées, que d'énumérer les malades dont il a prolongé les jours. Mais dans la circonstance que j'ai citée, le praticien, avec sa pénétrante expérience, entrevit dans cette discussion religieuse un péril menaçant, un danger imminent. Chacun sait combien toute émotion est funeste aux malheureux menacés d'anévrysme; personne n'ignore combien est facile à éteindre la lueur vitale d'un poitrinaire prêt à succomber. En conséquence, Récamier fit signe à la mère et à la femme de garder le silence.

— Allons, allons, monsieur Frédéric, dit-il en s'approchant du malade, donnez-moi votre main et ne nous brouillons pas. Songez bien que votre mère... votre excellente mère, votre excellente femme et moi nous ne désirons, nous n'ambitionnons qu'une seule chose... la fin ou tout au moins l'adoucissement de vos souffrances physiques et le calme et la sérénité intellectuelle... Là, ne dites plus un mot... restez bien tranquillement couché pour que tout ce trouble s'apaise... Je reviendrai vous voir bientôt, donnez-moi encore une poignée de mains. Ce disant, il sortit.

— Mesdames, chuchota-t-il à demi-voix aux deux femmes, qui le reconduisaient à la porte, de la prudence, de la confiance; ne dites plus un mot au malade, mais priez le ciel de faire fructifier les bonnes paroles que vous avez déjà dépensées. J'ai vu un scapulaire sur la poitrine de M. Frédéric : la sainte Vierge, j'en ai la conviction maintenant, l'a manifestement protégé depuis quelques jours; priez-la d'achever son œuvre, et tâchez d'obtenir ce que nous désirons tant... avec de simples *Ave Maria*.

Il était assez tard quand Récamier quitta la rue du Bac, mais bien vite il se rendit au Sacré-Cœur, où il avait quelques malades, et à toutes les Religieuses qu'il y rencontra, depuis les Sœurs tourières jusqu'aux Mères chargées de

l'infirmerie, il demande des *Ave Maria* pour un malade qui l'intéressait vivement.

Il alla ensuite chez l'abbé Malet, pour lui raconter la situation et lui demander, non-seulement quelques *Ave Maria*, mais un Chapelet tout entier.

Chez Récamier, la prière du soir se disait en commun; « touchante pratique, remarquons-le en passant, qui introduit au foyer domestique toutes les habitudes de la vie chrétienne et garantit l'observation de tous les religieux préceptes; car, au mérite de la prière particulière, elle ajoute la grâce, l'autorité et la persuasion du bon exemple; ce n'est plus dans le secret alors que le père et la mère, les serviteurs, professent leur foi, promettent de garder les commandements de Dieu et de son Église; c'est publiquement, solennellement, en présence de témoins qui en prennent acte, en quelque sorte, pour s'en souvenir dans l'occasion. »

Ce soir-là, avant de clore la prière par le signe de croix accoutumé, le vénérable chef de famille annonça qu'il allait dire trois *Ave Maria* pour le retour à Dieu d'un malade, déjà au bord du tombeau; les *Ave Maria* furent récités avec une touchante ferveur.

La prière faite, comme Récamier, pour se relever, s'appuyait au bras du fauteuil près duquel il était agenouillé, il fit toucher involontairement à un des angles de ce meuble sa poche de montre et l'objet qu'elle renfermait; alors, soit par l'effet du choc, soit par une simple coïncidence, le grand ressort de la montre se cassa et les rouages se détendirent avec un cri si aigu qu'une des personnes présentes demanda :

— Qu'est-ce donc? — C'est le diable qui se sauve, répondit en souriant le religieux praticien. Et puis, tirant sa montre et s'adressant à elle :

— On te raccommodera, ma vieille; j'avoue que tu faisais depuis assez longtemps ton service; mais tu te fatigues plus vite que moi.

Le lendemain matin, dès les six heures, Récamier se lève, puis se met en route à pied, mais à pas précipités... Il court savoir des nouvelles dans la rue du Bac.

Tout le monde est joyeux dans la maison; la mère du malade remercie Récamier avec effusion; la jeune femme lui serre la main avec reconnaissance. Le moribond s'est fait asseoir dans un fauteuil, et au plus loin qu'il aperçoit son médecin :

— Arrivez, docteur, lui crie-t-il, arrivez! Je suis heureux maintenant, je me suis réconcilié avec Celui que vous aimez tant... embrassez-moi!

Récamier obéit, puis s'asseoit près de son malade; là on lui donne tous les détails du retour à Dieu. C'est Frédéric lui-même qui a demandé un prêtre; c'est Frédéric qui, après s'être confessé, a désiré le Viatique et l'extrême-onction.

Récamier remercie Frédéric et lui avoue qu'il a fait prier bien du monde pour lui : nouveaux sentiments de joie, nouveaux embrassements.

Cinq minutes après, le nouveau converti s'arrête au milieu d'un sourire pour exhaler un profond soupir, et puis plus rien. Ce soupir était le dernier, Frédéric était mort.

Les malheureuses femmes, la mère et l'épouse, passèrent alors de la joie aux larmes, du bonheur au désespoir. Mais Récamier, leur montrant le buste de la sainte Vierge tout récemment placé dans ce funèbre appartement :

— Du courage, mesdames, du courage, demandez-en à la Vierge Marie et rappelez-vous avec confiance tout ce qu'elle a déjà fait pour vous. Votre pauvre Frédéric était compromis, perdu, irrévocablement condamné depuis longtemps.

La sainte Vierge l'a fait vivre presque miraculeusement pour qu'il eût le temps de se préparer à la mort. Frédéric reculait devant les sacrements, la sainte Vierge les lui a fait désirer et demander lui-même... A propos, à quelle heure vous a-t-il demandé un prêtre? demanda Récamier, pour faire diversion et reporter la pensée vers une idée consolante. — Hier soir, à neuf heures et demie, docteur.

A cette réponse, Récamier tire sa montre et pousse une vive exclamation.

— Neuf heures et demie! répéta-t-il. C'est précisément à neuf heures et demie que nous finissions nos *Ave Maria* pour Frédéric. Je le sais, parce que le grand ressort de ma montre s'est cassé dans cet instant, et vous voyez qu'elle marque neuf heures vingt-huit minutes. Oh! priez la sainte Vierge, mes chères dames, priez-la bien, et soyez sûres qu'elle vous donnera toute la force dont vous avez besoin dans un aussi cruel moment... (Le Dr Jules Massé.)

Les Chapelets du Vénérable César de Bus.

Les dernières années de sa vie, le vénérable César de Bus fut affligé par une grande infirmité. Il perdit totalement l'usage des yeux. Il endura cette perte avec une grande résignation et avec amour, comme venant de la part de Jésus-Christ et de celle à laquelle sa vie était consacrée. Depuis lors il s'occupait habituellement de ses grandeurs et de ses mystères, et il se réjouissait d'avoir moins de distractions dans ce pieux exercice, et de pouvoir fixer les yeux de son cœur sur sa glorieuse Mère, sans être détourné par les choses humaines. Le Chapelet remplaçait alors toutes les autres prières qu'on ne peut réciter sans le secours d'un

livre. On dit que, dans la dernière période de sa vie, il le dit plus de vingt mille fois.

Il prévit sa mort et la vit arriver avec une grande joie. Il répéta alors combien il était heureux d'avoir eu toute sa vie une tendre dévotion pour la sainte Vierge; il attribuait à cette première grâce toutes les autres grâces qu'il avait obtenues par ce moyen, et il engageait tous ceux qui le visitaient à imiter son exemple.

Il mourut le jour de Pâques. La veille, il disait avec un air tout rayonnant : « C'est demain Pâques, et doublement Pâques pour moi, car c'est le jour de mon passage. » Il cessa de parler en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie.

Le pieux souvenir d'une mère chrétienne.

M. Clément, un des plus illustres prédicateurs du dernier siècle, fut appelé, vers le milieu de la nuit, pour confesser un jeune seigneur qui venait de tomber en apoplexie. Il y court. Il trouve une maison tout en désordre, une épouse désespérée, des médecins employant en vain toutes les ressources de leur art, un malade sans connaissance. La nuit se passe dans ces agitations. Au point du jour, les églises étant ouvertes, le confesseur va dire la messe à une chapelle voisine, et dit une messe votive de la sainte Vierge pour le malade. Comme il finissait, un laquais vint à la hâte l'avertir que la connaissance était revenue à son maître. Quelle fut l'heureuse surprise de ce Religieux, lorsque, arrivant auprès de ce seigneur qui n'avait été que trop connu par l'excès de ses débauches, il le trouve pénétré des sentiments de la plus vive componction, demandant à Dieu miséricorde, plus par ses soupirs et ses larmes que

par ses paroles, et offrant sa vie avec une générosité héroïque pour l'expiation de ses péchés! Dans ces dispositions, le malade se confesse, demande les derniers sacrements, les reçoit. Enfin le confesseur édifié, pénétré, demande à son pénitent s'il n'imaginait pas ce qui pouvait avoir engagé le Seigneur à opérer en sa faveur ce grand prodige de miséricorde. « Hélas! mon père, répondit le malade d'une voix entrecoupée de sanglots, hélas! qu'est-ce qui aurait pu l'y engager, sinon sa miséricorde même, attendrie par vos prières, et peut-être par celles de feu ma mère? »

Cette illustre dame avait été un modèle de piété à la cour et à la ville. Après quelques années de mariage, dont le jeune duc avait été l'unique fruit, elle avait perdu son époux, auquel elle ne survécut que quelques mois. A l'article de la mort, elle avait fait venir son fils, et lui avait parlé à peu près en ces termes : Je vous laisse, mon fils, un grand nom, de grands biens ; mais je vous exhorte moins à conserver l'un et l'autre, qu'à soutenir le titre de chrétien. Que je prévois de dangers pour vous, mon fils! Dans quels excès peut-être ne va pas vous précipiter une brillante fortune dont vous jouirez trop tôt? Je meurs, hélas! trop tôt, en effet, pour vous. La volonté du Seigneur soit accomplie. C'est sous la protection de la sainte Vierge que je vous laisse : je la supplie de vous tenir lieu de mère. Mon fils, si vous conservez quelque souvenir de moi le reste de votre vie, si dès à présent vous voulez donner quelques marques de votre attachement à la plus tendre des mères, qui, en mourant, ne regrette la vie qu'à cause de vous, promettez-moi l'unique chose que je vais vous demander ; elle vous coûtera peu : c'est de réciter le Chapelet tous les jours. »

« Je le promis de très-bon cœur, reprit le malade après avoir donné ce détail à son confesseur. Depuis ce moment, l'idée de ma mère, en cet état où je l'avais vue pour la der-

nière fois, m'est revenue tous les jours à l'esprit. J'ai fait régulièrement ce qu'elle m'avait recommandé avec tant d'instances, et j'avoue que c'est depuis dix ans le seul acte de religion que j'ai fait. »

Le confesseur ne douta point que ce ne fût une protection spéciale de l'auguste Mère de Dieu qui eût attiré sur son pénitent cette étonnante miséricorde du Seigneur. Il l'exhorta à redoubler encore sa confiance envers sa puissante bienfaitrice. Il ne le quitta point jusqu'à la mort : il recueillit ses dernier soupirs, qui furent animés du même esprit de pénitence. (*Œuvres de M. Clément.*)

Chapelet miraculeux de saint François-Xavier.

Un négociant, étant sur le point de s'embarquer pour Malacca, alla prendre congé de saint François-Xavier. En recevant sa bénédiction, il lui demanda quelque petit gage d'amitié. Le Père, qui était très-pauvre, ne trouva rien à lui donner que le Chapelet qu'il portait à son cou. « Ce Chapelet, dit-il, ne vous sera pas inutile, pourvu que vous ayez confiance en Marie. » Le marchand partit fort assuré de la protection du ciel, et ne redoutant ni pirates, ni vents, ni écueils. Mais Dieu voulut éprouver sa foi. Le vaisseau avait déjà presque traversé le golfe qui est entre Méliapour et Malacca, lorsqu'il s'éleva instantanément une furieuse tempête. Les voiles, le mât, le gouvernail se brisèrent, et le navire fut aussitôt poussé contre des écueils où il se fracassa totalement. La plupart des matelots et des passagers se noyèrent, quelques-uns se cramponnèrent aux rochers sur lesquels ils avaient échoué : le marchand fut de ce nombre. Mais, comme ils étaient en haute mer et qu'ils ne pouvaient demeurer en ce lieu sans s'exposer à y mourir de

faim, ils prirent une résolution désespérée. Ils ramassèrent quelques débris du vaisseau, et, les ayant joints ensemble le mieux qu'ils purent, ils se jetèrent dessus et s'abandonnèrent ainsi à la merci des vagues. Notre marchand, toujours plein de confiance en Marie, tenait le Chapelet de Xavier, et ne craignait pas de périr tant qu'il aurait le bonheur de le conserver. Tout à coup, il se sentit comme ravi hors de lui-même et s'imagina être dans Méliapour avec le Père François. Revenu de cette espèce d'évanouissement, il fut fort surpris de se trouver sur une plage inconnue et de ne plus voir ni les compagnons de son infortune, ni les planches auxquelles il avait confié sa vie. Il apprit de quelques personnes qui parurent, qu'il était sur la terre de Negapatan ; et, ne pouvant contenir sa joie et sa reconnaissance, il raconta, en détail, par quel miracle il venait d'échapper à la mort.

Les Chapelets du Père Martin de Saint-Dominique.

Le Père Martin était missionnaire en Galicie. Lorsque ses travaux apostoliques lui laissaient quelques instants de repos, il les consacrait à la prière, il récitait le Chapelet, et cet exercice lui servait de méditation ; car il y employait une heure entière, et il était si fidèle à s'acquitter de cette pieuse pratique que jamais il ne l'omettait, même lorsqu'il était en voyage. Tous les samedis il jeûnait en l'honneur de la sainte Vierge ; ce jour était pour lui plein de charmes ; sa gaieté prouvait d'une manière certaine que Marie, sa tendre Mère, le comblait de grâces ineffables. Comme il avait appris par expérience combien le patronage de Marie est puissant pour conserver dans les fidèles la chasteté, cette vertu si précieuse, il travaillait avec le plus grand zèle

à répandre la dévotion envers cette Mère de toutes les grâces. Il distribuait un nombre considérable de Rosaires et il désirait qu'il y en eût partout, pour inspirer à tous l'amour de la pureté ; il enseignait au peuple comment, en récitant le Rosaire, on doit faire des méditations sur la vie et sur la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Souvent Marie fit des menaces terribles à des pécheurs chargés d'iniquités, en leur ordonnant d'aller se confesser à Martin, son pieux serviteur. Lorsque ses forces se furent épuisées et qu'il fut incapable de remplir les fonctions de son saint ministère, il fit faire, par un bon peintre, une image de la sainte Vierge qu'il exposa en public, afin que tous payassent à cette Reine du ciel un pieux tribut de respect et d'amour. Peu de temps avant sa mort, il demanda un jour la permission de rester seul dans sa chambre. Une heure après, un de ses amis étant venu le visiter, le trouva le visage enflé et l'entendit répéter plusieurs fois : O Jésus, mon Sauveur ! ô Marie, ma bonne Mère ! Ce fut dans de telles dispositions que, peu d'instants après, ce dévot serviteur de Marie rendit à Dieu son âme, embellie par tant de vertus.

(Patrig., *Monolog.*, 1er mai.)

Vertu miraculeuse du Chapelet sur un infidèle possédé du démon.

On a remarqué que le démon a un pouvoir bien plus grand dans les pays infidèles où l'on n'offre pas l'auguste Sacrifice de l'autel. Le P. Bouchet, missionnaire apostolique, en a fait l'observation, après avoir observé que cet empire de l'esprit de ténèbres cesse dès que les idolâtres ont fait quelques démarches pour renoncer à l'idolâtrie et pour embrasser le christianisme. Après avoir cité plusieurs exem-

ples, il ajoute : « Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la religion, le signe de la croix, par exemple, l'eau bénite, le chapelet, les médailles de la sainte Vierge et des Saints, ont la vertu de chasser entièrement les démons ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le démon s'était saisi, était presque continuellement meurtri de coups ; il entrait alors dans des fureurs qui effrayaient tous les habitants de la bourgade, et qui les obligeaient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les païens de cette bourgade me députèrent un exprès pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant, qui apprenait alors le catéchisme, ne fut pas plus tôt informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la bourgade, éloignée de trois lieues de mon église. Il entre dans la maison de ce furieux, lui met son Chapelet au cou, et le tire au milieu de la rue comme il aurait tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon église, au grand étonnement des gentils qui le suivaient de loin. » (*Lettres édifiantes.*)

Combien le Vénérable abbé de la Salle estimait le Chapelet.

Pendant toute sa vie, le Vénérable abbé de la Salle n'a jamais manqué de dire tous les jours le Chapelet, persuadé qu'on ne peut pas faire de prière plus agréable à Dieu, puisqu'étant composée de *Pater* et d'*Ave*, qui sont les prières les plus authentiques de l'Eglise, il n'est pas possible d'en faire une plus sainte. Le Vénérable de la Salle en faisait tant d'estime, qu'il se faisait honneur de le réciter en tous lieux. Dans les rues, il tenait son chapeau à la main et sous sa soutane, ou au doigt, un petit chapelet d'étain, et il le ré-

citait avec beaucoup de dévotion. Il en faisait de même lorsqu'il était en voyage, pratique qu'il a laissée à ses Frères, et qui contribue beaucoup à les tenir dans la modestie et le recueillement, dont jusqu'à présent ils ont donné l'exemple ; il a de plus engagé ses disciples à apprendre aux enfants la manière de le dire avec piété et dévotion, et il a établi dans toutes les écoles la double coutume de nommer, chaque fois, deux enfants alternativement pour réciter le Chapelet.

Mais comment le saint homme disait-il lui-même une prière si sainte, si utile, si sanctifiante, et pourtant, pour l'ordinaire, dite si mal, avec si peu d'attention, par routine et par coutume ? Il la disait chaque jour avec une dévotion nouvelle, sans se laisser aller à l'ennui, au dégoût et à distraction que donne ordinairement aux âmes peu dévotes une répétition si fréquente de la même prière. Loin de se faire une fausse honte de le dire en public, il s'en faisait un honneur, il n'en parlait qu'avec estime dans les occasions, il était zélé pour en publier les avantages, pour exciter tout le monde à le dire ; en un mot, il annonçait la dévotion du Chapelet comme une dévotion en usage dans l'Eglise depuis plusieurs siècles, autorisée par les papes, favorisée de grandes indulgences, confirmée par de grands miracles, étendue dans toutes les parties du monde chrétien, en usage parmi tous les fidèles, et comme une manière d'oraison fort facile pour honorer et méditer tous les mystères de Jésus et de Marie. Il en portait toujours un sur lui pour marque de sa fidélité et de son amour envers la très-sainte Vierge, selon la pieuse coutume qui s'en est établie parmi les fidèles, depuis les hérésies de Luther et de Calvin. Car c'est par cette pratique que les catholiques prétendaient, dans les siècles précédents, se distinguer des protestants.

(*Vie de M. de la Salle*, An. 1733.)

L'heureuse méprise.

Le trait suivant nous a été raconté par M. l'abbé Baron, vicaire de l'église de Saint-Pierre, à Douai, dans la Flandre, aujourd'hui aumônier à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris. Si ce livre arrive jusqu'à lui, il voudra bien nous pardonner d'avoir décliné son nom, que les malheureux bénissent tous les jours et regardent comme leur seconde providence.

C'était en décembre 1855. Un soir, après une laborieuse journée, cet excellent prêtre était rentré dans sa modeste demeure, et se reposait de ses travaux apostoliques en récitant l'office divin. On vint frapper à sa porte ; il ouvrit et une petite fille se présenta devant lui, le priant de passer, le plus tôt qu'il lui serait possible, chez une pauvre dame qui se mourait, et qui demeurait rue ***, nº 28. Le bon abbé voulut interrompre sa prière, et se rendre aussitôt avec l'enfant à l'adresse indiquée ; mais la petite messagère lui dit que la chose n'était pas urgente à ce point, et qu'on lui demandait seulement de ne pas remettre sa visite au lendemain, de peur d'accident. Le prêtre prit donc l'adresse de la malade et dit à l'enfant de le précéder, et d'annoncer sa visite très-prochaine.

Quand il eut terminé la récitation de son office, le pieux abbé se mit en route sans faire attention seulement qu'il pleuvait à verse et que le froid était vif. Il s'agissait de sauver une âme, de consoler une douleur ; que sont le froid et la pluie devant un but pareil? Arrivé dans la rue indiquée par l'enfant, le prêtre entra au nº 18, convaincu que c'était bien là le numéro qu'on lui avait donné. La maison était pauvre, il n'y avait pas de concierge. Le prêtre monta

l'escalier à tâtons, et frappa à la première porte qu'il trouva sous sa main. Un homme vint lui ouvrir, et, apercevant l'habit ecclésiastique, entra dans une brutale colère, répondit par trois ou quatre injures à la demande polie du charitable prêtre, qui s'informait si ce n'était point là la chambre de la pauvre femme malade, et enfin lui ferma la porte au nez.

Patient et doux comme le divin Maître, le prêtre frappa à la porte suivante, où il ne fut guère mieux accueilli. On est enfin parvenu à rendre dans la classe ouvrière le prêtre sinon odieux, du moins suspect à beaucoup de pauvres gens ; et il ne faut rien moins que l'inépuisable charité de Jésus-Christ pour que son ministre ne se dégoûte point de travailler au salut d'âmes si ingrates et si injustes.

L'abbé monta au second étage ; un petit garçon était dans le corridor : « Mon enfant, lui dit le bon prêtre, pourrais-tu m'indiquer la chambre d'une pauvre femme qui demeure dans cette maison ; et qui est bien malade. Elle s'appelle madame G. — Il y a bien là-bas au bout du corridor une pauvre femme très-malade, monsieur le curé ; papa disait même qu'elle ne passerait pas la nuit ; mais il me semble qu'elle ne s'appelle pas comme vous dites. — Le nom importe peu... Fais-moi le plaisir de me conduire à sa porte. Et l'enfant le conduisit.

L'abbé ouvrit la porte et entra dans la chambre. Auprès d'un lit, où était en effet une femme malade à l'agonie, était assis un homme d'une cinquantaine d'années qui se leva et parut fort étonné à la vue d'un prêtre. Celui-ci le salua avec affabilité et lui demanda comment allait sa femme : « Car c'est sans doute votre femme, et vous êtes monsieur G. — Moi, répondit brusquement le maître de la chambre, point du tout. Qui vous a dit de venir ici et de vous mêler de nos affaires ? — Mais on vient de m'envoyer

chercher, repartit le prêtre fort étonné : on m'a dit qu'une pauvre dame G., malade à l'extrémité, m'envoyait quérir pour recevoir les derniers secours de la religion. Si je me suis mépris de rue, ou de maison, ou de chambre, il me semble que la pauvre dame que voici n'a pas moins besoin de mon ministère. C'est le bon Dieu, sans doute, qui m'a conduit ici, et qui a permis cette méprise...

« Oh ! oui, monsieur ! murmura d'une voix affaiblie la pauvre mourante, c'est Dieu qui vous a conduit ici. — Point du tout, dit le mari avec emportement. Voici plus de dix ans qu'un prêtre n'a mis les pieds chez nous, et vous ne confesserez pas ma femme ; elle est à moi, mêlez-vous de vos affaires ! — Vous vous trompez fort, monsieur, dit le prêtre avec douceur et fermeté. Votre femme est à Dieu avant d'être à vous ; et vous n'avez pas le droit de disposer de son âme. Si votre femme veut se confesser, je la confesserai ; et mon devoir est de ne l'abandonner que si, de sa propre volonté, elle refuse mon ministère. »

Et, s'approchant de la malade : « Madame, désirez-vous vous réconcilier avec Dieu et mourir chrétiennement ? » La pauvre femme leva les mains au ciel et se mit à pleurer de joie : « C'est le bon Dieu qui a tout fait, dit-elle. Depuis plusieurs jours, je prie mon mari d'appeler un prêtre, et il m'a toujours refusé. Je veux me réconcilier avec Dieu qui a eu pitié de moi. — Vous l'entendez, monsieur, dit le prêtre, en se tournant vers le mari. Veuillez, pour quelques moments, me laisser seul avec cette pauvre dame », et ces paroles furent prononcées avec tant de fermeté et de résolution, qu'il fut comme forcé de se retirer ; ce qu'il fit en grommelant.

« Voici, monsieur, ce qui m'a sauvée », dit la mourante en pleurant Et montrant au prêtre un Chapelet suspendu auprès de son lit : J'ai eu la faiblesse de craindre mon mari

plus que Dieu, et, pour éviter des scènes, j'ai depuis dix ou onze ans abandonné la pratique de mes devoirs religieux; mais je n'ai jamais cessé de me recommander à la bonne Vierge. Tous les jours, ou à peu près, j'ai dit un bout de mon Chapelet; et j'ai toujours conservé l'amour de la sainte Mère de Dieu. C'est elle, monsieur l'abbé, qui vous amène à moi; c'est elle qui sauve ma pauvre âme! » — Profondément touché de cette scène, le bon prêtre consola la malade, l'aida à se confesser, lui donna l'absolution de ses péchés, et lui dit en la quittant, de se préparer, de son mieux, à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il allait chercher à la paroisse voisine.

En sortant, il voulut serrer la main du mari, qui la retira et rentra fort mécontent auprès de son heureuse épouse...

L'abbé avait regardé dans son calepin l'adresse de la malade pour laquelle on était venu le chercher, et il avait vu qu'au lieu du nº 18, c'était le nº 28 qu'on lui avait indiqué. Tout en bénissant Dieu de son erreur bienheureuse, il se hâta d'aller à ce nº 28, où il trouva en effet la malade qui l'attendait. Il la confessa à son tour; puis, sans perdre de temps, il alla réveiller le sacristain de la paroisse; et, prenant le Saint-Sacrement avec les saintes huiles, il se rendit auprès de ses deux malades; mais quand il entra à son cher nº 18, sa pénitente venait d'expirer.... Elle avait eu dans l'absolution sacramentelle le pardon de ses péchés, et la ferveur de sa bonne volonté avait sans doute suppléé, aux yeux du Dieu de miséricorde, aux autres secours que le prêtre lui apportait.

Rempli de foi et de reconnaissance envers la sainte Vierge, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, le ministre de Dieu termina auprès de l'autre malade ce qu'il avait à faire. Cette touchante aventure montre, une fois de

plus, quels trésors de bénédiction sont renfermés dans la piété envers Marie, et combien *Jésus est miséricordieux pour ceux qui aiment sa Mère !*

Le Chapelet miraculeux.

Le chef d'une famille chinoise avait reçu le baptême, dès son enfance ; mais dans un âge plus avancé, il avait entièrement négligé les obligations qu'il impose, et comme il s'était marié avec une femme païenne, tous ses enfants avaient été élevés dans le paganisme. Cependant ce vieux pécheur, touché de la grâce et des exhortations de je ne sais quel chrétien, voulut revenir sérieusement à la pratique de la religion de ses pères. Son fils aîné, mis dans la confidence, prit la même résolution. A cette nouvelle, la vieille mère entra dans une telle fureur, qu'on eût dit un diable incarné. Il n'est rien qu'elle ne mît en jeu pour les détourner de leur dessein. La grâce néanmoins fut plus forte : avec une patience et une persévérance vraiment admirables, le père et le fils apprirent toutes leurs prières et tout le catéchisme, puis se présentèrent devant le missionnaire, demandant à être admis, le premier à la pénitence et le second au baptême. Ils furent bientôt au comble de leurs vœux et s'en retournèrent la joie dans le cœur, emportant l'un et l'autre un Chapelet et une médaille, et se promettant bien de ne pas laisser tomber ces objets de piété entre les mains de la vieille mégère. Celle-ci les découvrit néanmoins, et s'imagina que ce devaient être des objets bien précieux, puisqu'on mettait tant de soin à les dérober à ses regards. Sur ces entrefaites, étant tombée malade du typhus, elle se di à elle-même qu'elle en guérirait sans doute, si elle pouvait parvenir à toucher ces bijoux, comme elle les appelait ; car

on ne les garderait pas avec tant de sollicitude, s'ils ne renfermaient quelque vertu secrète. Une nuit donc elle mit la main sur le Chapelet de son fils, le pendit soigneusement à son côté, s'endormit ensuite et le lendemain se réveilla guérie. Le matin, elle replaça simplement le Chapelet où elle l'avait pris, mais ne dit rien de ce qui s'était passé.

Quelques jours après, apprenant qu'une de ses voisines était violemment attaquée du même mal, elle se rend auprès d'elle avec le même Chapelet, lui raconte ce qui lui est arrivé à elle-même, et lui demande si elle veut user d'un remède aussi merveilleux. Quand on parle de guérison à un malade, comment n'être pas cru ? Le fait est que le Chapelet ayant été appendu au côté de cette femme, il lui rendit aussitôt la santé. De retour chez elle, après ces deux guérisons extraordinaires, cette païenne obstinée se contenta de dire à son fils : « Dorénavant, tu pourras réciter tes prières tant que tu voudras, je ne m'en inquiète plus. » Puis elle raconta ce qui était arrivé ; mais elle ne voulut pas, non plus que sa voisine, entendre parler de conversion. — N'ai-je pas vu moi-même, continue le missionnaire qui rapporte ces traits, bien des fois des païens, guéris par l'eau bénite ou par l'attouchement de quelques objets pieux qu'ils avaient obtenus des chrétiens, se rendre le même jour aux pagodes pour remercier les idoles de cette guérison qu'ils reconnaissaient devoir au Dieu des chrétiens ? — Les autres membres de cette famille ne furent pas si rebelles à la grâce, ils s'empressèrent tous de recevoir le baptême. Leurs ferventes prières finirent par faire violence au ciel : la vieille mère étant de nouveau tombée malade, ils la supplièrent tant, qu'elle se rendit enfin à leurs instances. Elle fut instruite, reçut le sacrement de la régénération, et mourut, presque immédiatement après son baptême, dans de grands

sentiments de contrition et d'abandon à la volonté de Dieu.
(*Annales de la Propagation de la foi*, nº 169).

Les armes des enfants de Marie.

Dans une suite d'articles très-intéressants sur les missions de l'Océanie, publiés par le journal *l'Univers*, en novembre 1857, nous avons recueilli le trait suivant, que nous avions déjà entendu raconter par le pieux évêque d'Enos, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, au milieu d'un concours immense de fidèles accourus pour entendre le fervent missionnaire des sauvages.

« Il est évident que les missions de l'Océanie sont bénies d'en haut: la protection de la Providence sur les apôtres s'est plus d'une fois signalée d'une manière merveilleuse, et l'action de la grâce sur les cœurs des insulaires donnera, lorsque les détails en pourront être connus des âmes pieuses, les sujets de la plus parfaite édification. En attendant que l'histoire des vingt premières années des missions d'Océanie, préparée par Mgr Bataillon, procure cette joie au monde chrétien, qu'il nous soit permis de publier le miraculeux événement qui a entraîné la conversion de l'île de Wallis ; c'est une preuve des plus évidentes de l'assistance perpétuelle du Seigneur sur l'Eglise, son Epouse bien-aimée ; c'est une manifestation consolante de cette sagesse, si fort élevée au dessus des prévisions humaines, qui fait venir le salut de là même où l'on voyait s'amonceler les plus certains et les plus redoutables périls. Il n'y a à changer que le nom des pays et des peuples pour se croire revenu aux premiers temps de l'Eglise.

« La foi s'établissait avec lenteur à Wallis. Après de longs et rudes travaux, le R. P. Bataillon n'avait pu décider à se

faire instruire qu'une faible partie de la peuplade ; le grand nombre des habitants, au lieu de se rendre, s'irritèrent de voir leurs frères abandonner les dieux. Déjà les plus exaltés poussent des cris de vengeance et mettent les armes aux mains de tous. La nouvelle du danger s'est bientôt répandue ; la frayeur saisit les catéchumènes, qni, incapables de se défendre par la force, viennent demander secours et protection au ministre de Dieu, pour la cause duquel ils se trouvent exposés à la mort. Le P. Bataillon a placé sa confiance en Celui qui l'envoie ; il prie Marie, qui couvre de ses salutaires auspices la Société et la Mission : l'assurance qu'il tire de sa foi ne tarde pas à faire sur le faible troupeau une heureuse impression et à calmer les premiers transports de l'épouvante. Pour les mieux établir sous la protection de la Reine de l'Océanie, il se hâte de faire, avec un lambeau d'étoffe qu'il trouve sous sa main, un étendard blanc sur lequel il attache sa douce image. Lorsqu'il a élevé sur leurs têtes ce signe de ralliement et ce gage d'espérance certaine, l'apôtre s'écrie, saisi d'un enthousiasme prophétique : « Ayez confiance, mes enfants, il ne vous sera fait aucun mal : nous allons faire le tour de l'île et la conquérir à Jésus-Christ. » En même temps, il lève la main pour les bénir ; tous se prosternent et se relèvent rassurés et consolés. Le Révérend Père établit l'ordre dans leurs rangs et leur assigne les positions les plus opportunes, selon leur âge et leurs forces ; il leur recommande de réciter sans interruption le Chapelet, la prière qui invoque, à cris multipliés, la puissante Marie pour l'heure présente, l'heure du danger et du besoin, et tandis que ces voix d'enfants, de femmes, de guerriers et de vieillards font monter vers son trône l'ardent concert de leurs supplications, le missionnaire, armé de son chapelet et de sa croix, s'avance seul du côté de l'ennemi, et, levant sa

croix vers le ciel, il adjure, au nom du Dieu vivant, l'esprit de ténèbres de céder enfin à Jésus-Christ cette terre sur laquelle il règne depuis si longtemps pour le malheur des infortunés qui l'habitent. « Voici la croix de Jésus, ô ennemi, sois mis en fuite ! Cède au ministre de ton Vainqueur qui t'a précipité dans l'abîme ; fuis dans le chaos de la nuit éternelle ! Que Dieu se lève, et que ceux qui le haïssent soient dissipés à jamais (1) ! » A ce spectacle inattendu d'un homme seul et sans armes, qui n'oppose à la fureur que la majesté de la foi, l'étonnement saisit les idolâtres, ils cessent d'avancer. Vainement les plus exaltés s'excitent mutuellement et se reprochent leur frayeur. « En avant ! mort à l'ennemi de nos dieux ! Lâches ! qui vous arrête ? » Ces cris demeurent sans écho, personne n'ose affronter le prêtre que Dieu couronne de terreur. Ils gardent cependant leurs rangs et leurs armes, et attendent, partagés entre la crainte et le désir de la vengeance. Le lendemain, même effroi et même obstination. Les tribus fidèles passent leur temps à prier, et chaque instant de cette lutte silencieuse qui se prolonge ranime leur espoir ; ils oublient, à l'exemple de leur généreux Père, la faim qui les tourmente, et la pluie, contre laquelle ils ne sont abrités que par le feuillage des cocotiers. Enfin, après trois jours et trois nuits d'alarmes, l'ennemi découragé se débande, sans avoir même songé à essayer si la poitrine du missionnaire est à l'épreuve de la flèche, comme son âme de la peur. La chrétienté naissante était sauvée.

« Mais la première partie seule de la prédiction du Père s'est accomplie : Dieu n'a opéré que le commencement du prodige : il faut remporter pleinement la victoire ; il faut passer hardiment sur le territoire ennemi et faire régner la

(1) Prière de l'Église.

croix sur les hommes qui voulaient la noyer dans le sang des fidèles. Ce n'est pas la première fois que Dieu a changé, le soir, en doux agneau le loup féroce qui, le matin, s'élançait sur sa proie. Le P. Bataillon, animé d'une confiance surhumaine en la puissance qui opère ces prodiges, prend dans le petit troupeau deux hommes bien disposés, et s'avance vers un village d'idolâtres qu'il espère gagner plus aisément, en en laissant plusieurs derrière lui qu'il sait devoir opposer à ces efforts une plus grande résistance. Après trois heures d'entretien, le chef est entraîné, et il se décide avec tous les siens à se faire inscrire au nombre des catéchumènes. Le missionnaire envoie chercher tout son troupeau, qui, heureux d'une si bonne nouvelle, accourt avec empressement sous la bannière de Marie. Ils se rangent en cercle et reçoivent, pleins d'allégresse, le serment solennel que leurs frères nouveax viennent successivement faire au milieu d'eux, d'écouter les instructions et de se préparer au baptême. Un second village est abordé de la même manière et enlevé avec le même bonheur ; la troupe chrétienne con. tinue sa marche pacifique en rendant grâces à Dieu. Le tour victorieux de l'île, promis en son nom, commence sous les plus heureux ausptces.

« Le troisième village résista plus longtemps ; le chef refusait de se rendre aux invitations pressantes et prolongées du missionnaire. Un espace de temps considérable s'était écoulé pendant les négociations précédentes et les touchantes cérémonies qui en avaient été le résultat ; on était au milieu de la nuit. Tout à coup un cri d'alarme retentit dans la tente du chef : quelques catéchumènes arrivent, pleins d'épouvante, annoncer au Père que l'ennemi vient de reprendre les armes et qu'il menace ses enfants avec une nouvelle fureur. En effet, les villages idolâtres qu'on avait laissés derrière, irrités qu'on osât les braver en conduisant

sur leur territoire le triomphe de Marie, s'étaient laissés aller à leur rage, et ils avaient soulevé de nouveau contre les convertis les bandes armées qui continuaient leur retraite. Le P. Bataillon vole au secours de ceux qui le réclament.

« En arrivant, un spectacle inattendu s'offre à ses yeux. Les insulaires convertis à la foi étaient tous réunis, hommes, femmes et enfants, dans une grande agitation, mais sans donner des marques de frayeur : tous les yeux étaient pleins de larmes. Au milieu d'eux, un des chefs ennemis les plus redoutés paraissait lui-même en proie à un attendrissement extraordinaire et ne pouvait contenir ses sanglots. Il avait été arrêté au moment où, à la faveur des ténèbres, il venait, avec deux des siens, reconnaître l'état de ceux qu'il voulait saisir. Une fois maître de ce chef influent, les fidèles, rassurés sur l'imminence du danger et se rappelant qu'ils étaient sur le point d'appartenir par le baptême au Dieu qui aime et qui pardonne, ne lui firent entendre que des paroles d'amitié et des reproches tendres et affectueux. Ceux d'entre eux qui lui appartiennent par les liens du sang ou les rapports de l'amitié lui demandent avec bonté pourquoi il a voulu mettre à mort des parents et des hôtes; ils lui démontrent que la Religion chrétienne fait le bonheur de ceux qui l'embrassent; ils lui parlent de Marie, dont la bannière frémit doucement sur sa tête, en l'invitant au repentir. Il avait cédé à l'influence de cette sainte générosité, et il demandait à être admis avec les siens au rang des catéchumènes, lorsque le P. Bataillon entra. Quelles actions de grâces débordèrent de son cœur en voyant les plus obstinés des insulaires vaincus par la grâce en ce jour de bénédiction! Ils se laissèrent en effet facilement persuader par leur chef, et suivirent son exemple. La guerre civile était finie à jamais. Le reste de la popu-

lation céda bientôt à l'entraînement général, et le tour de l'île fut achevé en célébrant avec transport la grande bonté de Dieu et la puissante intervention de Marie. Quand on demanda aux idolâtres pourquoi ils s'étaient arrêtés devant un homme sans défense : *Nous sentions, en le voyant*, répondirent-ils, *notre ventre tomber par terre.*

« Ainsi fut opérée la conversion de Wallis. Qu'il est consolant de voir se reproduire de nos jours les faits les plus admirables des premiers temps du christianisme ! Quelle confiance ce récit nous donne en la bonté infinie de Dieu, dont le bras toujours étendu, renouvelle, quaud il lui plaît, les antiques prodiges, ou opère des miracles nouveaux, selon qu'il le juge plus opportun dans son impénétrable sagesse! Heureux donc ceux qui, touchés d'un tendre intérêt pour des peuples aimés de Dieu, voudront coopérer, selon leurs moyens, à la propagation de la religion dans leurs îles? Les missions d'Océanie, et surtout de l'Océanie centrale, sont dans une condition tout exceptionnelle, en raison de leur configuration géographique; si le grand nombre de ces îles disséminées est favorable à la conservation de la foi, il rend les communications pour la visite et l'approvisionnement des stations très-difficiles. Il faut, pour cet important service, fréter un vaisseau, ce qui entraîne des dépenses considérables, et ce qui donne à ces missions un droit particulier à la générosité des fidèles.

« Plus heureux encore ceux que Dieu appellera à grossir les rangs des missionnaires de la Société de Marie et à aller faire l'apprentissage d'une si glorieuse milice, sous un chef visiblement assisté de la force d'en-haut ! Il est temps d'aborder en foule ces îles qui ne sont déjà plus inhospitalières. Les communications de l'Europe et de l'Amérique avec elles s'ouvrent et se multiplient ; la civilisation va s'y

introduire; il faut que l'Évangile la précède, pour la régler et la sanctifier. »

La vertu du Chapelet bien récité.

Dans le courant de l'année 1856, un peu après la tombée de la nuit, M. l'abbé Riou, curé de la paroisse de Monistrol-d'Allier, diocèse du Puy, revenait à cheval d'un petit voyage et regagnait paisiblement son presbytère, en longeant la grande route qui y conduit. Arrivé à peu de distance du bourg de Monistrol, ce pieux ecclésiastique commença à réciter son Chapelet et s'enveloppa dans son manteau, assailli qu'il était par un orage violent. L'obscurité de la nuit avait redoublé à un tel point, que le vénérable curé ne voyait plus assez pour diriger sa monture. Bien que chaque pas de la route fût parfaitement connu du cavalier et du cheval, M. Riou, qui ne se doutait pas être si tôt arrivé à un tournant qui domine un immense précipice, se sentit tout à coup abîmé dans ce précipice. Comment ne pas attribuer à la vertu du Chapelet qu'il avait commencé de réciter et à la protection de la bonne Marie la conservation, comme miraculeuse, de M. le curé de Monistrol, quand on s'imagine que la couche de roches aiguës dans lesquelles il s'est englouti a une pente de 60 pour 100, qu'il a roulé de bond en bond jusqu'à 27 mètres de profondeur, qu'il n'a eu que quelques légères contusions, tandis que son manteau, son tricorne, sa soutane et ses autres vêtements ont été mis en pièces, et qu'enfin son cheval, après avoir roulé 17 mètres plus bas encore que le cavalier, a été tué instantanément et tellement mutilé que la cervelle en a jailli sur les rochers ?

Soyons donc toujours de plus en plus fidèles à la résolution que nous avons tous prise, dans notre bas âge, de ne

laisser passer aucun jour sans réciter, en l'honneur de notre sainte Mère, quelques dizaines de Chapelet.

Un ouvrier allemand, protestant, converti au catholicisme par la vue du Chapelet.

Intimement lié avec un compatriote, protestant comme lui, mais qui avait épousé une femme catholique, celui que notre Eglise compte aujourd'hui au nombre de ses enfants, montrait toute l'inflexibilité d'un sectaire profondément convaincu. Son ami, étant devenu père, consentit à faire baptiser son enfant par un prêtre catholique ; à cette nouvelle, l'autre devint furieux ; il ne se borna pas aux reproches les plus sanglants, il alla jusqu'aux voies de fait envers la mère. Plus tard, et à la sollicitation de sa femme, son mari embrassa notre religion : nouveau redoublement de colère et scène violente sur la voie publique. Le fougueux protestant dit au néophyte qu'il était un misérable, un renégat, et qu'il serait malheurux toute sa vie. A ces mots, l'autre tire un Chapelet et le présente à celui qui l'insulte. « Avec cela, dit-il, je ne puis plus être malheureux. » Le protestant se tait et s'éloigne. Deux jours après, il vient chez son ami, et se jetant à ses genoux, lui déclare qu'il a résolu d'être catholique, se fait instruire, persévère et obtient la grâce qu'il sollicitait avec toute l'ardeur de son caractère. On assure qu'étonné d'un si prompt changement, son ami lui en demanda la cause. Voici toute la réponse qu'il obtint : « En voyant ton Chapelet, j'ai senti tomber ma colère, j'ai été désarmé et j'ai senti que je voulais être catholique. »

Ce fait admirable se passait à Marseille, l'année 1840, au mois de mars.

Fruits du Chapelet récité en famille.

Bien des paroisses voient chaque jour, ou du moins plusieurs fois la semaine, de nombreux fidèles entourer les autels de Marie pour réciter en commun le Chapelet. Bien des familles aussi ont la pieuse et salutaire coutume de se réunir le soir devant une statue ou une image de la Mère de Dieu, ponr faire ensemble cette religieuse pratique. Heureuses jeunes filles, heureuses épouses, heureuses mères, qui appelez par ce moyen sur le foyer domestique le regard tutélaire de Marie ! Heureuses familles qui connaissez, qui aimez, qui invoquez Marie !

« Une jeune personne rentrant dans sa famille, après avoir terminé son éducation, n'y trouva point, hélas! d'exemples propres à l'entretenir dans la piété. Elle était forcée d'entendre souvent des discours impies, et de voir suivre des habitudes peu chrétiennes. Au pensionnat, elle avait pris la pieuse coutume de réciter chaque jour le Chapelet; elle continua de le faire chez ses parents, avec l'intention spéciale d'obtenir leur retour à Dieu.

« Un jour qu'elle était occupée à mettre en ordre le linge de la maison avec sa mère, il lui vint à la pensée d'engager celle-ci à se joindre à elle pour réciter le Chapelet tout en continuant leur travail. La mère accepta par complaisance, et fit de même les jours suivants.

« Le père les ayant trouvées une fois à réciter ensemble cette prière, se railla beaucoup de leur dévotion, et se permit même quelques paroles impies au sujet de la très-sainte Vierge. La jeune fille désolée ne répondit pas, mais elle ne put retenir ses larmes, et le père, à cette vue, sortit en murmurant encore quelques mots inconvenants.

« La pieuse enfant se trouvant seule avec sa mère, lui ouvrit alors son cœur, et lui exprima toute la peine qu'elle éprouvait de ce que Dieu était offensé chaque jour dans leur maison. Elle lui peignit ensuite, avec toute la force dont elle fut capable, le malheur de ceux qui vivent dans le péché et qui n'honorent pas la très-sainte Vierge. Cette femme, qui avait encore la foi, fut touchée. Elle continua de réciter le Chapelet avec sa fille, et peu de temps après, une mission ayant eu lieu dans le pays, la pieuse jeune fille eut le bonheur de voir ses parents rentrer dans la bonne voie et y persévérer. Ils ont avoué depuis que les premiers sentiments de retour à Dieu leur étaient venus en voyant leur fille réciter assidûment et avec piété le Chapelet, en l'honneur de la très-sainte Vierge. »

(L'*Ami des familles.*)

Le Chapelet d'une Vierge martyre.

Un savant explorateur avait trouvé sur le pic de la Sauvegarde (1) un Chapelet en verroterie bleue, monté en cuivre et terminé par une croix du même métal sur laquelle il avait, à l'aide de sa loupe, découvert une substance adhérente qui n'était autre que de la *chair humaine!* Cette nouvelle vola bientôt de bouche en bouche et prit en un instant des proportions effrayantes, vu que chacun, en la répétant, l'accompagnait de commentaires à la fois terrifiants et lu-

(1) L'hiver, lorsque la neige a recouvert les hauteurs qui environnent Luchon de son uniforme et perfide manteau, le pic de la Sauvegarde se détache et s'élance comme un char éclatant de blancheur au dessus de la chaîne nivelée. C'est sur lui que les voyageurs se guident pour reconnaître le passage effacé : c'est ce qui justifie le nom qui lui a été donné.

gubres. Les anciens du pays cherchaient vainement à rappeler leurs souvenirs, et bien que les détritus dont les grains du Chapelet étaient entourés indiquassent que ce pieux objet avait longtemps séjourné au dessus du sol, il était impossible de préciser l'époque à laquelle il y avait été laissé. On commençait même à désespérer de deviner le mot de cette émouvante énigme, quand une dame portant un nom vénéré dans le pays vint le révéler au nouveau possesseur du mystérieux Chapelet.

« J'avais sept ans, lui dit-elle, à l'époque où l'histoire lamentable dont je vais vous faire le récit arriva dans nos montagnes.

« C'était en 93, sous la Terreur ; mes parents habitaient le château de Saint-Mamet. Un matin, mon père introduisit dans la salle où nous prenions nos repas un prêtre et une religieuse, les engageant à s'asseoir autour de la table de famille. Après le déjeûner, je restai seule avec la bonne sœur, et, curieuse enfant, j'eus plusieurs fois l'occasion de toucher et d'admirer son beau Chapelet bleu, le même que vous avez en ce moment entre les mains et dont le temps semble avoir respecté l'éclat. Le soir, avant d'aller me coucher, j'embrassai tendrement cette excellente religieuse, espérant bien la revoir le lendemain ; mais tandis que je goûtais les douceurs du plus paisible sommeil, les hôtes du château étaient en proie à d'horribles anxiétés. Il s'agissait pour eux de passer la frontière ; on se trouvait à la fin de septembre, et l'hiver, précoce cette année-là, promenait déjà la tourmente sur la montagne. Les serviteurs de la maison, interrogés à plusieurs reprises, regardaient comme impossible de passer le col de Venasque et déclaraient qu'il fallait attendre un temps plus favorable

« Sur les entrefaites, le pas d'un cheval retentit dans la cour et bientôt le marteau de la porte l'ébranle sous ses

coups réitérés. Mon père s'arme de sang-froid et s'avance courageusement au devant du visiteur inattendu. Mais, ô douce surprise, c'était un de ses amis de cœur, M. R..., maire de Luchon, qui venait en toute hâte le prévenir qu'il était dénoncé et menacé d'une perquisition nocturne. Il n'y avait plus à hésiter ; il fallait partir sans délai ! Ceux qui connaissent nos montagnes savent ce que c'est qu'une course de nuit, lorsque le nuage tourbillonne dans les vallées, que la pluie efface les sentiers, et que le vent fouette la grêle au visage. Le danger est partout, la mort est dans un faux-pas. Pour les fugitifs, pour la pauvre Sœur surtout, la fatigue était horrible ; aussi, lorsqu'après quatre heures de cette marche pénible, on arriva en vue de l'hospice, elle déclara vouloir s'y arrêter. Impossible, lui répondirent les guides, les soldats y sont ; mais encore un effort, dans un quart d'heure vous verrez la frontière, dans un quart d'heure vous serez sauvée. Ils la trompaient, mais cet officieux mensonge lui rendit l'espérance et la ranima. En temps ordinaire il faut deux grandes heures pour aller de l'hospice au port de Venasque (1). Le jour était levé quand les fugitifs y parvinrent, mais arrivée à cette hauteur, la religieuse se laisse tomber à terre, le frisson l'a gagnée, ce frisson qui ôte la vie, si l'on ne parvient à rappeler la chaleur par d'énergiques frictions.

« Oh ! laissez-moi, laissez-moi là, murmure la pauvre femme, je sens que je vais mourir. Les guides se refusent à l'abandonner, le prêtre l'exhorte au nom de Dieu ; ils n'obtiennent rien, et cependant un bruit monte jusqu'à eux :

(1) Port, dans les Pyrénées, signifie porte, passage ; ainsi le port de Venasque, qui regarde la France d'un côté et l'Espagne de l'autre, est la porte de communication entre Luchon et Venasque, ville d'Aragon à laquelle il emprunte son nom.

ce sont des pas nombreux, un cliquetis d'armes, c'est la troupe.

« Allons, ma Sœur, levez-vous, il le faut, il le faut, lui disent les guides avec force. Les soldats approchent, partons où nous sommes perdus ! Mais prières, exhortations, tout est inutile.

« L'heure de ma fin a sonné, répond l'infortunée ; Dieu m'appelle à Lui... Les guides alors cessent leurs instances, ils indiquent de la main au prêtre le sentier qui conduit en Espagne et se hâtent de prendre le côté de la Picade afin de rejoindre Saint-Mamet sans risquer d'être découverts.

« Mais le ministre du Seigneur tente un dernier effort : Ma fille, dit-il, les soldats vont nous atteindre; ne redoutez-vous pas leurs sarcasmes, leurs blasphèmes, leurs insultes?... » A ces mots prononcés d'une voix solennelle, l'épouse de Jésus-Christ se lève comme poussée par un secret ressort, et montrant du doigt le pic de la Sauvegarde : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle avec une sainte exaltation, vous me donnerez la force de gravir jusque là pour mourir pure et plus près de vous ! »

« Cependant, encore une minute et les soldats vont apparaître à l'entrée du port. Le prêtre doit enfin songer à son propre salut : il descend le versant avec la rapidité de l'éclair ; mais avant d'atteindre le pied de la montagne, il se retourne et voit la religieuse montant lentement, le regard et les mains élevés vers le ciel. Il baisse un instant les yeux, les reporte ensuite vers le pic... la vision avait disparu...

« Mon père ayant appris plus tard tous ces détails de la bouche de l'intrépide fugitif, qui à force d'agilité avait pu gagner Venasque, se mit aussitôt à explorer la Sauvegarde ; mais la neige dont le sommet du mont était entièrement

couvert rendit toutes ses recherches infructueuses. Il se plut alors à croire que, recueillie par des âmes charitables, la bonne religieuse avait échappé à la mort.

« Ce Chapelet, ajouta la vénérable dame en le baisant avec respect, ne dit que trop quel a été son sort ! »

Vœu de saint François de Sales de réciter le Chapelet chaque jour.

Dès ses premières années, saint François de Sales faisait de la plus tendre dévotion à Marie les délices de son cœur; il était entré dès lors dans les confréries ou congrégations en son honneur, et avait fait vœu de réciter le Chapelet tous les jours de sa vie ; pratique qu'il observa avec tant de piété qu'il y employait une heure entière, accompagnant cette récitation de la méditation des mystères du Rosaire, et avec tant d'exactitude que, si ses affaires lui en ôtaient le loisir pendant le jour, il portait son Chapelet au bras pour se souvenir de le réciter avant de se coucher. Le soir, quelque avancée que fût la nuit, quelque fatigué qu'il fût lui-même, il ne retranchait rien de la prière vouée à Marie; et lorsqu'il était malade à ne pouvoir parler, il se la faisait réciter par un des siens et en accompagnait mentalement la récitation. Enfin, il portait toujours son Chapelet suspendu à sa ceinture pour ne jamais perdre de vue qu'il était tout entier à Marie. Chaque mois, il assistait régulièrement à la procession de la Confrérie du Rosaire, dont il était membre, tenant le Chapelet à la main, avec un extérieur profondément recueilli.

(*Vie de saint François de Sales*, par M. l'abbé Hamon, livre VII.)

Les Chapelets du Bienheureux P. Claver.

Il n'est pas possible d'évaluer la quantité de chapelets que distribuait le Bienheureux Père Claver. Il calculait qu'il en donnait tous les ans de huit à neuf mille aux nègres arrivants; et il en donnait en outre, journellement, à l'hospice Saint-Lazare, à celui de Saint-Sébastien, dans les prisons, dans les hôpitaux, au confessionnal. Les jours de récréation, il les enfilait avec des interprètes, se servant d'une graine rouge et noire fort commune dans le pays, et que nous appelons *graine d'Amérique.*

Le Galérien. — Une histoire du bagne de Toulon.

Il y a plusieurs années déjà, le bagne de Toulon fut le théâtre d'un crime horrible.

Dans un moment de colère et de dépit, un forçat avait poignardé son gardien. Avec ces sortes de gens, la cour martiale va vite en besogne, et le coupable fut condamné à la peine de mort. L'exécution devait avoir lieu deux jours après la sentence.

M. l'aumônier du bagne, instruit du drame épouvantable et de ses suites terribles, se présenta au coupable, pour lui apporter les consolations de la religion et lui parler de l'éternité, qui allait s'ouvrir pour toujours devant lui. Mais le malheureux appartenait à une de ces familles sans foi qui, par principes, vouent à la religion une haine implacable. N'ayant appris le nom de Dieu que pour le maudire et le blasphémer, le forçat n'accueillit le ministre de Dieu qu'avec de grossières injures et des paroles plus dé-

goûtantes encore pour la religion... Rien ne rebuta M. Marin, dont le zèle infatigable avait été si souvent mis à l'épreuve par des forçats rebelles.

Douce parole, espérance d'un Dieu plein de bonté, bonheur du Ciel, châtiment de l'enfer, éternité de supplices, tout fut employé vainement pour abattre cet indomptable ennemi. Il ne répondit que par des cris de rage et de désespoir, que par d'affreux rugissements. Vaincu, mais non découragé, le prêtre se retire ; il tourne en ce moment ses regards vers le Refuge des pécheurs, il se rappelle *qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont imploré Marie, ait été abandonné* ; il s'adresse à Elle et lui confie la cause du galérien, devenue la sienne propre. Alors tout ce qu'il y avait d'âmes ferventes dans la ville de Toulon offrit à Dieu, par l'intercession de sa Mère, ce qu'elles faisaient de bonnes œuvres et de prières ; mais l'heure fatale arrivait, il n'y avait pas de temps à perdre, déjà la machine s'élevait, on ne comptait plus que par minutes le moment suprême du criminel.

Cependant celui-ci ne tarissait pas en blasphèmes, quand une seconde fois M. Marin se présenta à lui, la croix et le chapelet à la main ; on lui dit que c'était inutile et que, depuis son départ de la veille, le malheureux n'avait fait que redoubler ses imprécations contre Dieu et la religion, et que pour le réduire au silence, on avait été forcé de l'enchaîner et de le bâillonner.

Mais le vertueux prêtre, qui savait tout ce qu'on doit attendre de la protection de la bonne Mère, se fait ouvrir les portes, et, plein de confiance en celle qu'il a invoquée, il s'avance vers le malheureux qui écumait de rage et de désespoir Le forçat répond par une malédiction d'horreur aux paroles de paix et de bénédiction qui lui sont adressées. Mais alors l'aumônier sans se laisser décourager avance

toujours et, profitant de la position du forçat enchaîné, il jette autour de son cou le Chapelet qu'il avait dans les mains et cherche à l'enlacer dans ces liens de miséricorde.

O miracle de la grâce ! prodige impénétrable de mystère d'amour et de clémence ! Le lion est terrassé ! l'ennemi tombe vaincu !... le Chapelet ne l'eut pas plus tôt touché qu'il demande pardon !

Bonne Mère ! c'était une nouvelle marque de votre bonté et de votre amour pour les pécheurs. Alors la paix rentra dans l'âme du grand coupable, la réconciliation la plus inespérée se fit, et avant que la justice humaine ne fût satisfaite, la clémence divine l'avait précédée de ses dons.

Quand les galériens, un genou en terre, contemplèrent cette nature autrefois intraitable, perverse et maintenant si douce et si résignée, ils ne purent s'empêcher de rendre hommage à une religion qui fait, de si grands pécheurs, de si grands pénitents !...

— Que tous les traits admirables rapportés dans ces pages sur la vertu du Chapelet, nous fassent aimer cette sainte pratique si chère au cœur de Marie.

Soyons fidèles à réciter tous les jours au moins deux dizaines de chapelet et trois le dimanche, ce qui fait un rosaire chaque semaine.

Le Chapelet, souvenir affectueux des mystères de la vie et de la mort de notre Seigneur et de la grande part que la sainte Vierge y a prise, est en même temps une utile et facile prière, un juste tribut payé à Marie notre Mère, et un secours efficace.

Légende du Chapelet.

C'était au moyen âge, un père dominicain s'en allait un soir tout seul à pied, à travers un bois, récitant son Chapelet

ainsi qu'il en avait l'habitude. Le ciel était calme, le vent silencieux. Rien ne pouvait troubler ni distraire le cours paisible de l'oraison. Il fut troublé cependant.

Des accents d'une suavité infinie, un mouvement d'ailes palpitantes, un mélange de voix et de cantiques s'élevaient au fond du bois.

Étonné, effrayé peut-être, le pauvre moine interrompit ses prières et prêta l'oreille.

Mais les chants avaient déjà cessé. A peine quelques feuilles tremblantes bruissaient-elles par intervalles au sommet des arbres.

« C'était une illusion, pensa le Père. Je n'ai rien entendu, si ce n'est ma folle imagination. Qui peut savoir, hélas! les ruses du démon pour nous empêcher de prier? »

Il reprit son dernier *Ave* et continua. Mais les cantiques joyeux et les joyeux battements d'ailes, plus rapprochés, plus distincts, renvoyaient mille échos à sa litanie.

Il s'arrêta de nouveau, il écouta... Rien, rien, pas même un oiseau, pas même une brise.

Alors, marchant en priant, et, sans plus s'attarder davantage, les voix venues de l'horizon semblèrent l'accompagner et s'avancèrent avec lui, toujours plus prochaines et plus suaves. Evidemment elles étaient comme liées aux grains de son rosaire. C'était une sorte de retour mystérieux et surnaturel.

Parvenu enfin à la lisière du bois et en face du ciel, où ne brillait plus guère qu'un mourant crépuscule, il vit tout à coup les nuages s'entr'ouvrir et se séparer. Une clarté souveraine abonda et jaillit dans l'espace. Assise dans cette large auréole, la vierge Marie apparut au milieu de l'affluence des anges. A chaque *Ave Maria* du moine, les chants retentissaient de nouveau, et de petits séraphins aux plumes vertes, comme dans les peintures de Raphaël,

jetaient et répandaient à pleines mains des corbeilles de lis, de roses et de bluets.

« *Fulcite me floribus!* » disait la reine bienheureuse, et, se courbant à demi, elle ramenait jusqu'à elle ces guirlandes embaumées.

Les fleurs intelligentes se mariaient d'elles-mêmes sous ses doigts dans une exquise nuance de tons et de couleurs, et les fils vaporeux qu'on voit les matins de printemps et d'automne, disséminés dans les gazons parmi les gouttes de rosée, se nouaient avec art de bouquet en bouquet, et formaient le lien. Les pieds de la vierge Marie, ses genoux, son sein, disparaissaient dans les pétales épanouis.

Ravi d'un pareil spectacle, le bon religieux perdit la parole et oublia sa prière. De moins dévots que lui en auraient fait autant. Mais les cantiques semblèrent mourir aussi, et les bras levés pour jeter des fleurs se baissaient avec chagrin. Un suprême découragement se montra sur tous ces visages, depuis la Vierge elle-même jusqu'au plus petit des anges. La madone était triste et comme fâchée.

Le cœur du dominicain se troubla à son tour. Il en avait trop vu et trop entendu pour ne pas regretter que la fête s'éteignît ainsi sous son regard. Après avoir balbutié longtemps et cherché ce qu'il fallait dire :

« O ma généreuse Mère, s'écria-t-il plaintivement, pourquoi le visage, si riant tout à l'heure, est-il à présent comme pâle et abattu? Pourquoi ces yeux si doux se sont-il courroucés? Où donc est l'harmonie des anges? Où donc les trésors des fleurs? »

La Vierge répondit avec un accent de tendre reproche :

« Et pourquoi donc toi-même as-tu cessé de m'invoquer? »

Profitons de ce ravissant reproche de notre Mère et ne nous lassons jamais de la prier.

Le poids d'un rosaire et d'une goutte de sang.

Le trait qu'on va lire appartient-il à la légende ou à l'histoire? La question nous paraît difficile à résoudre; et sans nous arrêter à des recherches et à des vérifications inutiles, nous ne ferons que rapporter le récit d'un théologien de mérite, le Père Vélasquez, qui assure l'avoir lu dans une Vie de la très-sainte Vierge, par le docteur Belluga, et dans une instruction sur la confrérie du Rosaire, par le P. Didace d'Oxca, deux auteurs inconnus aujourd'hui, mais très-estimés de leurs contemporains.

Dans un couvent de l'Ordre de Saint-Dominique, il s'était introduit, on ne sait par quel subterfuge, un frère laïque dont les dispositions étaient très-opposées à l'esprit de ce très-saint Ordre. S'il en portait le nom et l'habit, son cœur était resté dans le siècle, et il en avait tous les mauvais penchants. Cependant, par une inconséquence qui se présente quelquefois, cet intrus, qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, avait conservé quelques apparences de dévotion pour la bienheureuse Vierge, et il récitait exactement son Rosaire. Un jour, il est subitement assailli par une grave maladie, et, dans un moment de crise, il lui semble qu'il est amené au terrible tribunal de Dieu pour y être jugé. Le Seigneur Jésus-Christ siégeait au tribunal, et sa Mère, la bienheureuse Marie, était près de lui, triste et inquiète. Le procès commence; les démons chargent et accusent le coupable, et son ange gardien, présent aussi à cette scène, plaide en sa faveur avec une éloquence dont certes il n'était pas digne. Après avoir entendu les deux parties, le juge ordonne de placer dans la balance les bonnes et les mauvaises actions. Le plateau du mal est bientôt rempli et déborde;

le bon ange ne trouve à placer dans le plateau du bien que la récitation quotidienne du Rosaire ; mais quel pouvait être le poids d'une prière faite par un malheureux qui avait toujours vécu dans le péché ? Le plateau demeura donc aussi immobile que si on y eût déposé un fétu de paille ; et le coupable, voué à une damnation certaine, attendait dans un morne silence le redoutable arrêt. Mais Marie était là, et une cause où elle assiste n'est jamais désespérée. Elle s'approche, fléchit le genou aux pieds du juge : « O cher Fils, dit-elle, soyez indulgent pour ce coupable ; quels que soient le nombre et la noirceur de ses fautes, vous voyez bien qu'il porte le signe béni de mes serviteurs. Puisque je vous ai donné la meilleure part de mon sang pour former votre très-saint corps, rendez-moi une goutte de ce sang pour que je l'ajoute à ce Rosaire dans la balance. » Son très-doux Fils lui répondit : Vous êtes ma mère, je ne puis rien vous refuser ; je vous accorde donc la goutte de sang que vous me demandez. » La Vierge aussitôt la laissa doucement tomber dans le plateau du bien, et elle y pesa d'un si grand poids qu'elle eût pu soulever la terre et la mer. Ce que voyant, les démons se lamentaient et se récriaient contre ce qu'ils appelaient une violation du droit et de la justice ; mais à la fin, ils furent bien obligés de se taire et de se résigner. Comme il était bon toutefois que le coupable, qui s'en allait déjà sain et sauf, n'oubliât pas cette scène et se souvînt de la justice qui l'avait condamné et de la miséricorde qui l'avait absous, il fut rappelé et battu de verges, afin que les traces des plaies fissent foi au besoin de la vérité de l'événement. Le prieur est aussitôt appelé ; le Frère lui raconta avec larmes tout ce qui s'est passé ; et quelques instants après, il rendit son âme à Dieu.

J. M. J.

V

DE L'OFFICE EN L'HONNEUR DE MARIE

Excellence de l'Office de la sainte Vierge.

L'office de la sainte Vierge renferme les plus beaux passages de l'Ecriture sainte, dont l'Église se sert pour louer et honorer Marie. Toutes ces oraisons si gravement suppliantes et touchantes, toutes ces invocations sur lesquelles elles s'appuient, toutes ces louanges de Marie si gracieuses et si pures qui les entourent, se reproduisent tout le long des Offices de la sainte Vierge, et en font comme des poëmes liturgiques, dont les éléments, tirés des Livres saints et des Pères, coordonnés par l'Eglise, animés par la piété séculaire des peuples chrétiens, composent une action, un drame sublime entre le ciel et la terre, entre Marie et l'humanité, où Marie reçoit nos pieux hommages et répond à nos vœux ; où son divin Fils, honoré dans sa Mère, reconnaît d'autant plus en nous ses frères ; où le Père céleste, honoré dans sa Fille bien-aimée, reconnaît d'autant plus en nous ses enfants ; où le Saint-Esprit, honoré dans sa Coopératrice et son Epouse, reconnaît d'autant plus en nous ses créatures ; où la Trinité, honorée dans son Arche sainte au milieu de nous, reconnaît d'autant plus en nous son image ; où toute la Cour céleste, glorifiée dans sa Reine, reconnaît d'autant plus en nous ses prédestinés ; où toute la gloire,

enfin, toute la béatitude et la puissance dont Marie jouit dans le ciel sont intéressés à son culte sur la terre, et concourent par les bénédictions et les grâces qu'Elle nous obtient à la grande œuvre du salut des hommes.

Tel est le *Petit Office*, tels sont les Offices spéciaux consacrés à la sainte Vierge, et la part qu'elle a dans cet ensemble de prières qui revient toutes les semaines ou tous les jours.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'origine et l'auteur de cet office, quoique plusieurs l'attribuent au cardinal Pierre Damien, évêque d'Ostie. Cependant nous trouvons que saint Jean Damascène, étant encore jeune religieux, avait la pieuse habitude de réciter les Heures en l'honneur de la sainte Vierge. Cent ans avant Jean Damascène, saint Ildefonse, archevêque de Tolède, avait composé un office de neuf leçons pour réciter les samedis. On rapporte que la sainte Vierge le remercia de l'office qu'il avait composé et du livre qu'il avait fait sur sa virginité. D'autres attribuent l'office de la sainte Vierge à saint Augustin.

Au concile de Clermont, en Auvergne, où on cherchait tous les moyens d'engager Marie à venir au secours de l'Église affligée et à prendre sous sa protection tutélaire les Croisés, le pape Urbain II ordonna au clergé de réciter tous les jours l'office de la très-sainte Vierge. Du clergé, cet usage passa dans l'Ordre de Saint-Bruno et enfin aux laïques. Plusieurs églises cathédrales et plusieurs corps religieux récitent l'office de la sainte Vierge avec l'office du jour. Dans l'ordre de Cluny, tous les samedis, non empêchés par quelque fête, on dit le grand office de la sainte Vierge.

Cette dévotion est restée chère à un grand nombre de chrétiens, même dans le monde, qui puisent dans cette pieuse pratique la force de répondre plus dignement à

toutes les obligations de leur état. Dans le grand siècle, l'office de la sainte Vierge entrait dans les dévotions ordinaires des fidèles comme un des actes de religion les plus agréables à Dieu et les plus profitables à l'homme. Nous pouvons en juger par les nombreuses éditions des *Offices de la sainte Vierge en latin et en français à l'usage des fidèles* qui sont de cette époque, et dans les dédicaces desquels on professe que « la connaissance et la pratique de ces choses qui entretiennent un commerce tout divin entre le ciel et la terre, par un échange et une réfusion continuelle de vœux et de prières d'une part, et de grâces et de bénédictions de l'autre, est absolument nécessaire au moindre des chrétiens. »

Nous avons un glorieux témoignage de la généralité de cette dévotion dans l'*Office de la sainte Vierge traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les vêpres et complies du dimanche et tous les hymnes du Bréviaire romain, par* P. CORNEILLE, 1670.

Celui *qui crayonna l'âme du grand Pompée et celle de Cinna* ne crut pas déroger en s'élevant du sublime au surnaturel, et des fictions humaines aux divines réalités. Il se trouva naturellement porté, par la simplicité même de son génie, à cette dévotion envers Marie qui est plus particulièrement le partage des simples et des grands, de ces âmes assez élevées au dessus de toutes choses pour n'avoir plus qu'à s'élever au dessus d'elles-mêmes, par l'humilité qui les en détache et la grâce de Dieu qui les ravit.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les Saints et les pieux enfants de Marie qui ont été fidèles à payer à leur auguste Mère ce tribut de louange et d'amour. Saint Louis, roi de France, trouvait le moyen, au milieu des armées et des innombrables occupations de son royaume, de réciter tous les jours l'office de la sainte Vierge. Saint Charles Borro-

mée le disait à deux genoux sans y manquer jamais. Saint Vincent Ferrier, étant encore jeune, adopta cette pieuse pratique, qu'il garda constamment jusqu'à la mort. Nous pourrions encore citer l'exemple de sainte Elisabeth, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Suède, etc., etc.

Pieux enfants de Marie, soyez fidèles à rendre à votre Mère ce tribut filial de votre amour, autant que vos occupations pourront vous le permettre.

Il y a une indulgence de cinquante jours pour tous les fidèles, chaque fois que, sans y être obligés, ils réciteront avec dévotion l'office de la sainte Vierge. (*Pie V*, 1571.)

Cent jours pour les confrères du Scapulaire du Carmel. (*Paul V.*)

Cent jours pour les personnes qui ont un chapelet ou une médaille indulgenciés chaque fois qu'ils le réciteront. Cinquante jours pour les personnes qui, ayant une médaille ou un chapelet indulgenciés, se prépareront à le réciter. (*Pie VII.*)

Combien la récitation de l'Office est agréable à Marie.

Deux cardinaux, célèbres par leur piété et par leur science, saint Pierre Damien et Baronius, nous racontent que les moines d'un monastère d'Italie avaient coutume par tradition de réciter l'office de la très-sainte Vierge. Quelques religieux tièdes et négligents finirent par faire tomber en désuétude cette sainte pratique, alléguant que c'était bien assez de dire tous les jours le grand office qui les obligeait en conscience, sans en ajouter un autre de pure surérogation. Mais à peine eut-on cessé de rendre à Marie cet hommage si cher à son cœur, que tous les malheurs semblèrent fondre sur cette abbaye jusque-là si prospère. Les novices

cessèrent de se présenter, la discorde se mit entre les Frères, les désobéissances affligèrent les supérieurs, plusieurs procès et mille autres calamités mirent le monastère à deux doigts de sa ruine, et jetèrent tous les religieux dans une sorte de désespoir. Saint Pierre Damien, visitant cette maison, entendit leurs griefs et apprit de leur propre bouche la négligence dont ils s'étaient rendus coupables envers Marie. Il leur conseilla vivement de réciter de nouveau et sans aucun retard l'office de la très-sainte Vierge, les assurant que Marie ne les avait délaissés que parce qu'ils l'avaient abandonnée les premiers. Ces religieux, touchés par la parole de ce pieux cardinal, revinrent à la sainte pratique en l'honneur de la Mère de Dieu. Et aussitôt on vit la paix, la piété, toutes les vertus refleurir dans cette célèbre abbaye, comblée des plus précieuses bénédictions par la Mère de la divine grâce, qui ne laisse jamais sans récompenses les hommages qu'on lui rend (1).

Protection accordée à la bienheureuse Marguerite Colonna.

Marguerite vivait encore dans le monde, lorsqu'elle fut presque contrainte de s'unir à un puissant seigneur de son rang. Mais comme elle avait promis à la sainte Vierge de conserver sa virginité, elle eut recours à cette bonne Mère, pour qu'elle lui accordât sa protection et l'aidât à vaincre les obstacles qu'elle trouvait dans sa famille. Une nuit qu'occupée de ces pensées, elle ne pouvait s'endormir, la Mère de Dieu lui apparut et l'assura que l'union projetée ne se ferait

(1) Petr. Damian., lib. VI, *epist.* 32, *Ad suos eremitas monasterii Gamugensis sancti Barnabæ.* — Baron., *Annal.*, t. XI, an. 1066.

pas. Marguerite, rassurée par cette promesse, se leva aussitôt et courut à la chapelle, pour y réciter, en actions de grâces, l'office de la sainte Vierge. Depuis cette vision, elle conçut une grande horreur pour les vanités du monde, et elle n'aspira plus qu'à la possession des biens éternels. Chaque nuit elle ne s'endormait qu'à l'heure où la Mère de Dieu s'était manifestée à elle, et elle passait le reste du temps en prière. Marie eut elle-même le soin de lui enseigner les moyens qu'elle devait prendre pour quitter le monde, et, dirigée par ce guide céleste, elle entra dans l'Ordre de Saint-François. En prenant l'habit religieux, lorsqu'avec la plus grande piété, et prosternée contre terre, elle récitait l'*Ave maris Stella*, et qu'elle fut arrivée aux paroles : *Monstra te esse Matrem*, animée d'une sainte ferveur, elle coupa ses cheveux et les jeta avec mépris. Au moment de sa mort, elle eut encore la consolation de voir Marie, et elle légua, comme un précieux héritage, aux religieuses de son couvent cette dévotion, dont pendant sa vie elle avait éprouvé les salutaires effets. (*March.*, 30 décemb).

La fidélité à réciter l'Office récompensée par Marie.

1° Le Bienheureux Jacques, dominicain, fut, dès son enfance, confié à la garde d'une de ses tantes appelée Jeanne, femme très-pieuse et très-prudente, qui s'efforça d'imprimer dans son jeune cœur une affectueuse dévotion envers Marie. Elle lui enseigna à lire l'office de la sainte Vierge et lui promit une récompense s'il le récitait pendant cent jours consécutifs. Jacques le fit, moitié par dévotion, moitié par intérêt ; mais lorsque les cent jours furent écoulés, la tante refusa d'effectuer sa promesse. Jacques, au lieu de s'en irriter, protesta que désormais il s'acquitterait tous les jours

de cette sainte pratique, et il tint parole. Marie l'en récompensa en l'appelant à la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le pieux jeune homme qui, dans un âge encore tendre, s'était laissé guider par l'amour plus que par l'intérêt, sentit alors s'accroître sa dévotion pour la sainte Vierge.

2° Marie accorda une grâce plus grande encore peut-être à un enfant de la Moravie qui, à l'exemple de Jacques, récitait chaque jour son office. Quoiqu'il fût dangereusement malade, il ne voulut point omettre cette sainte pratique; le jour même de sa mort, il demanda son livre d'Heures, car il voulait louer sa bonne Mère jusqu'à son dernier soupir; mais à peine avait-il commencé sa prière qu'il expira doucement. On voulut lui ôter des mains son livre d'office; mais il le tenait si étroitement qu'on n'y put parvenir; il fut donc enseveli avec cet office qu'il avait tant de fois récité pendant sa vie.

(Bolland., *Vie du B. Jacques*, 31 mai. — Auriem., part. I, ch. 8.)

Combien il est avantageux de réciter avec ferveur l'office de la très-sainte Vierge.

Le bienheureux André, religieux de l'Ordre de Cîteaux, avait un grand amour pour Marie. Il récitait chaque jour son office avec une telle attention, qu'à chaque verset et même à chaque parole il reportait sa pensée vers la bienheureuse Vierge, et continuait ainsi jusqu'à ce qu'il eût achevé de le réciter, de sorte qu'il y employait un temps considérable. Marie le récompensa de cette dévotion par une faveur vraiment digne d'envie. Il y avait déjà dix-sept ans qu'il édifiait par la sainteté de sa vie tous les religieux

du monastère, lorsqu'il s'enferma pour mieux louer et révérer la Reine du ciel. Un autre religieux qui le servait, le pria instamment de lui dire quelque parole d'édification, et André lui répondit : Je ne puis et je ne veux rien vous refuser. Sachez donc que j'ai été visité par la sainte Vierge qui m'a averti que dans sept jours je mourrais, et elle a ajouté : Puisque tu m'as toujours servie avec fidélité, je suis venue pour te récompenser ; et en disant ces mots, elle m'a souri agréablement.

Le pieux serviteur de Marie commença, dès ce moment, à goûter les délices du ciel. La sainte Vierge lui avait montré que, dans les hommages qu'on lui rend, elle considère moins l'acte lui-même que la manière de le lui offrir.

(*Mémoires de l'Ordre de Cîteaux*, 2 mars.)

Combien la virginité plaît à Marie.

Le frère du roi de Hongrie récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge; étant tombé dangereusement malade, il voua à Marie sa chasteté, s'il obtenait sa guérison ; et la santé lui fut rendue. Après la mort de son frère, il fut sur le point d'épouser une jeune princesse. Tout étant déjà prêt pour célébrer les noces, il se retira dans une chambre pour réciter son office accoutumé. Lorsqu'il en fut à ces paroles : *Que vous êtes belle!* il vit Marie qui lui dit : Si je suis belle, comme tu le dis, pourquoi me laisses-tu pour prendre une autre épouse ? Sache que si tu renonces à cette princesse, tu m'auras pour épouse, et qu'au lieu du royaume de Hongrie, tu posséderas le royaume du ciel. Le prince s'enfuit dans un désert près d'Aquilée, où il vécut saintement.

(*S. Ans. in sp. Auriem.*, t. I, ch. 8.)

Sainte Catherine de Sienne instruite par Marie.

Sainte Catherine de Sienne, ayant un très-vif désir de savoir lire, pria Marie, sa bonne Mère, de lui obtenir l'avantage de pouvoir réciter les heures canoniales de son office. Aussitôt elle sut lire si parfaitement, que son confesseur, le Père Raymond, en fut dans le plus grand étonnement; car il savait que non-seulement la jeune vierge ne pouvait assembler les lettres, mais qu'elle ne les connaissait même pas. Cette science, obtenue d'une manière si miraculeuse, s'augmenta de jour en jour, au point que plus tard la Sainte décidait avec la plus grande facilité et avec une lucidité admirable les questions les plus difficiles de la théologie qui lui étaient proposées, et que souvent elle donna à son confesseur l'explication de plusieurs passages très-obscurs de l'Écriture sainte. Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, dans plusieurs circonstances solennelles, elle parla longtemps avec autant d'élégance que de précision devant Grégoire XI et Urbain VI, en présence du Sacré Collége ravi de la science et du courage de l'humble vierge. Enfin, elle composa, sous l'inspiration de Marie, plusieurs ouvrages qui font les délices des âmes pieuses (1).

Un chanoine secouru par Marie.

Un chanoine, en récitant les louanges de la Mère de Dieu, tomba dans un fleuve; comme il n'était pas alors en état de grâce, il eût été infailliblement perdu pour l'éternité, si

(1) Frère Justin Miechoviensis, *sur les Litanies.*

Marie ne fût venue à son secours; mais cette tendre et bonne Mère, qui n'abandonne jamais aucun de ses serviteurs, le ressuscita en considération de l'amour qu'il avait eu pour célébrer ses louanges, et ensuite elle lui dit: « Corrige-toi et honore désormais mon Immaculée Conception. » A l'instant le chanoine, rappelé à la vie, fut miraculeusement retiré de l'eau; son premier acte fut de remercier sa généreuse libératrice, et il se fit aussitôt moine de l'Ordre de Cîteaux. Jamais il ne cessa d'avoir pour Marie la plus tendre dévotion et il propagea partout celle de son Immaculée Conception. *(Gloires de Marie.)*

Le fervent missionnaire.

Le Père Gonsalve Sylveira, de la Compagnie de Jésus, ayant appris qu'il était destiné par ses supérieurs à la mission d'Éthiopie, commença, pour s'y disposer, à s'efforcer de mériter la protection de la sainte Vierge. Tous les jours, pendant le voyage, il passait plusieurs heures en prière, récitant l'Office avec ferveur, lui recommandant l'entreprise à l'exécution de laquelle la Providence l'avait destiné; et afin d'engager encore davantage la Reine du ciel à bénir son zèle, il assemblait tous les soirs les matelots et les passagers pour les entretenir des grandeurs de la Mère de Dieu: après quoi il leur faisait chanter les litanies. Ce fut sous ses auspices qu'après une rude tempête, ils arrivèrent à Mozambique. Sylveira ne fut pas plus tôt débarqué, qu'il alla nu-pieds rendre ses hommages à sa céleste Protectrice dans l'église de Notre-Dame du Rempart, et y resta quelques jours en prière, lui recommandant toujours le succès de son entreprise. Étant de là passé au royaume de Monomotapa, qui était le terme de son voyage, dès qu'il y fut arrivé,

il redoubla ses prières et ses mortifications pour engager la Reine du Ciel à lui faciliter l'entrée dans le royaume, et à disposer le cœur du prince, à qui il était envoyé, à entendre les vérités qu'il venait lui annoncer. Quelque peu d'apparence qu'il y eût à la conversion de cet empereur idolâtre, Sylveira en vint à bout par la protection de la Mère de Dieu ; il lui conféra le baptême, ainsi qu'à plus de trois cents des principaux seigneurs de sa cour. Enfin, pour comble de bonheur, après avoir disposé les Cafres à recevoir l'Évangile, il obtint la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Telle est la bénédiction que Dieu répand sur les entreprises de ceux qui ne cherchent que sa gloire, et qui travaillent sous les auspices de la très-sainte Vierge. (*Motifs de confiance en la sainte Vierge*. Feller, *Dictionnaire historique*.)

Mort de saint Jean de la Croix.

Cet illustre Saint, qui avec sainte Thérèse fonda l'Ordre des Carmes déchaussés, avait une dévotion particulière pour la fête de la Conception ; Marie l'en récompensa. L'année 1591, cette fête tomba un samedi. Le vendredi, vers le soir, son cœur commença à être inondé de consolations ineffables, car la sainte Vierge lui apparut et lui dit : Dans l'octave de ma fête et à l'heure des matines, tu mourras. Le vendredi suivant, Jean entendant sonner les matines s'écria : Grâce à la bonté infinie de mon Dieu, je chanterai encore dans le ciel l'office divin avec la Bienheureuse Vierge. Puis il ajouta : Je vous rends grâces, ô Marie, de ce que dans un jour qui vous est consacré à tant de titres, vous avez voulu me réunir à vous. Et en disant ces mots il expira. Après sa mort, quand on découvrit son corps, on y

vit imprimée l'image de la Conception qu'il avait tant aimée et respectée. (*Vie du Saint.*)

Délices de saint Bohumil, camaldule.

L'office de la glorieuse Mère de Dieu et le Chapelet faisaient chaque jour les délices de ce saint ermite (Bolland., *Vie de S. Bonif.*, ch. II, n. 10, ch. III, n. 17, ch. VII, n. 62, 10 juin). Chaque jour, il récitait soixante-trois fois la Salutation Angélique en mémoire des années que la sainte Vierge passa sur la terre Cette dévotion est assez commune en Pologne, et Bohumil l'avait sucée avec le lait de sa mère. Chaque fois qu'il prononçait le nom de Marie, il s'inclinait avec beaucoup de respect. Il mérita ainsi que la Mère de Dieu, accompagnée de son divin Fils, vînt assister à ses derniers moments et l'inviter à la gloire du ciel ; il quitta la vie de ce monde pour entrer dans l'éternité en prononçant ces paroles : O Jésus, fils de Dieu et de la sainte Vierge Marie, recevez mon âme. Cet exemple doit nous confirmer dans la dévotion pour l'office de la sainte Vierge, qui fut si cher à Bohumil et qui, dans tous les temps, a opéré des prodiges.

Protection de Marie.

On rapporte dans les annales des Pères capucins (t. I, ann. 1574), que deux religieux de cet Ordre étant en voyage, rencontrèrent deux chiens furieux qui s'élancèrent sur eux en poussant d'effroyables hurlements. Un de ces religieux fut saisi de crainte ; mais l'autre, qui récitait l'office de la sainte Vierge, s'agenouilla lorsque les chiens s'appro-

chèrent, et leur présenta le livre ouvert ; à cette vue, ils s'arrêtèrent tout à coup, cessèrent d'aboyer, et s'en retournèrent avec précipitation.

Marie proclamée l'avocate des Chartreux.

Saint Bruno fut redevable à Marie de la conservation de son Ordre des Chartreux (Bolland., 6 oct. *Vie de S. Bruno*, ch. II, n. 33). Bruno se trouvait à la cour du Souverain Pontife, lorsque ses disciples souffrirent de telles contradictions dans leur solitude, qu'un grand nombre d'entre eux étaient dans l'indécision sur le parti qu'ils devaient prendre. Grâce à l'intercession de sa sainte Mère, Dieu voulut les consoler et raffermir leur courage. Un jour que leur affliction était plus grande, un personnage vénérable, dont la tête était blanchie par les années, leur apparut et leur dit : « Vous ne savez si vous devez rester dans le monastère « ou en sortir ; mais moi, je vous dis au nom du Dieu tout-« puissant, que la Mère de Dieu, toujours vierge, vous « maintiendra en ce lieu, si vous voulez chaque jour réciter « son office. » Après avoir dit ces mots, le vieillard disparut. Les moines, rassurés par la protection de Marie, non-seulement s'acquittèrent des pratiques de dévotion que leur avait demandées la sainte Vierge, mais encore ils la proclamèrent l'avocate de tout l'Ordre, sur lequel elle n'a jamais cessé de veiller.

Chute de saint Martin, évêque.

La glorieuse Vierge apparut plusieurs fois à saint Martin; mais dans une de ses visites, elle remplit son âme d'une

ineffable consolation. Martin allait pendant la nuit réciter les matines avec les moines, lorsque le démon, jaloux d'une conduite si exemplaire, le fit tomber sur les degrés de l'église. Dans cette chute, le Saint reçut plusieurs blessures assez graves; mais la Mère de Dieu vint lui porter secours, l'aida à se relever et pansa ses blessures.

(*March.*, *Diar.*, 11 nov.)

Dévotion de sainte Françoise Romaine au petit office de la sainte Vierge.

Pendant que sainte Françoise Romaine était encore trop jeune pour articuler distinctement, elle garda le silence. On ne l'entendit jamais bégayer comme font les petits enfants ; mais aussitôt que sa langue fut déliée, elle prononça très-distinctement le doux nom de *Marie.* Avant de quitter les bras de sa mère, elle apprit par cœur en l'entendant réciter, le petit office de la sainte Vierge; et depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie elle fut fidèle à le réciter chaque jour avec piété. C'était sa prière de prédilection. Un jour que Françoise récitait dans sa chambre l'office de la sainte Vierge, une servante vint lui dire que son mari la demandait ; elle partit sur-le-champ, après avoir marqué dans son livre l'endroit où elle en était. Bientôt elle rentra ; mais à peine avait-elle repris l'office, qu'on vint de nouveau l'appeler, et cela se répéta jusqu'à quatre fois, pendant qu'elle disait la même antienne, sans que la promptitude de son obéissance lui permît de la terminer. Lorsqu'elle fut de retour dans sa chambre pour la quatrième fois, elle rouvrit son bréviaire et trouva cette antienne écrite en lettres d'or (1).

(1) *Vie de sainte Françoise Romaine*, traduite des Bollandistes.

Il est expressément rapporté dans la bulle de canonisation de sainte Françoise Romaine, qu'un jour, récitant l'office de la sainte Vierge en plein air et par une grosse pluie, jamais il ne tomba sur elle une goutte d'eau. Les Heures dont elle se servait alors furent soigneusement conservées, et Dieu s'en est servi depuis pour opérer un grand nombre de miracles.

J. M. J.

VI

DES HYMNES, CANTIQUES ET ANTIENNES

EN L'HONNEUR DE MARIE.

Beautés des prières et des chants consacrés à Marie.

La parole révélée à l'homme a dû s'élever d'abord en hymne de reconnaissance vers le ciel ; ce noble langage, s'est appelé poésie. L'harmonie des sons lui a prêté ensuite les modulations et les accords : la musique est devenue la compagne et l'auxiliaire du poëte.

Il n'est rien de plus capable de nous détacher de la terre et de nous élever au ciel que les chants religieux et sacrés. Il est bon, dit saint Bernard, de glorifier Dieu en chantant des hymnes. Si nous sommes nourris et fortifiés par l'oraison, nous sommes encouragés et réjouis par les chants des psaumes. Dans les saints cantiques, les âmes tristes trouvent de la joie ; les esprits fatigués, du soulagement ; les tièdes, un commencement de ferveur ; les pécheurs, un attrait pour la pénitence !

Mais si, lorsque l'Eglise célèbre la gloire et la puissance infinie du Très-Haut, elle a des chants dont la majesté étonne ; pour honorer Marie, elle a su trouver des accents d'une incomparable douceur. Quel langage plus tendre, plus pieux, plus suave que celui des belles strophes de l'*Inviolata*, du *Regina cœli*, de l'*Ave Regina cœlorum ?* Marie

est la Vierge sans tache, la Reine de la terre et du ciel, la Mère de Dieu et notre Mère. Ce triple thème de louanges, l'Eglise l'a modifié de mille manières, et toujours avec une profusion admirable de chastes images, de pensées consolantes, de délicieuses expressions. L'âme s'ouvre à des impressions de paix, elle s'émeut d'elle-même au charme de ces gracieux cantiques, dont les modulations se succèdent douces et calmes, comme de lointains échos de la voix des anges, qui chantent, eux aussi, dans le ciel, les louanges de la Mère de Dieu.

Quelles salutaires impressions ne font pas sur les cœurs sensibles ces invocations adressées à Marie, lorsque, dans nos vastes basiliques, la multitude des chrétiens, dépouillant tout ce qui les particularise dans la société humaine, se confondent dans un seul sentiment, une seule expression, une seule voix de filial amour envers Marie! Lorsqu'ils la saluent, lorsqu'ils la louent de concert par ces éclatants *Salve* qu'accompagnent tant de titres glorieux de *Reine des cieux*, de *Souveraine des Anges*, d'*Etoile de la Mer*, de *Porte du Ciel*, de MÈRE, surtout, *Mère du Rédempteur*, *Mère de la Miséricorde*, *Mère de la divine grâce!* Lorsqu'ils l'invoquent, l'appelant *notre vie*, *notre douceur*, *notre espérance!* lorsqu'ils *se réfugient sous sa protection, la suppliant de ne pas rejeter leurs prières dans les nécessites qui les pressent, mais de les délivrer de tous périls*; lorsque, de tant de qualifications qui les distinguent dans le monde, ils ne gardent tous que le titre commun *d'exilés et d'enfants d'Eve*, et que, *soupirant*, *gémissant* et *pleurant*, *du fond de cette vallée de larmes*, ils lui crient : MONTREZ-VOUS MÈRE : *tournez vers nous ces yeux pleins de miséricorde; établissez-nous dans la paix; rompez nos liens; écartez de nous les maux, obtenez-nous les biens; que par vous nos prières soient agréées de Celui qui pour nous a*

daigné être votre Fils; frayez-nous la voie de retour, et au sortir de cet exil montrez-nous ce Jésus le Fruit béni de vos entrailles!

Tous ces accents de l'âme humaine, déjà si puissants pour lui inspirer à la fois le sentiment de sa misère et la confiance dans le céleste secours, lorsqu'ils sortent de la bouche de l'individu ou de la famille, le sont bien davantage lorsque c'est la société tout entière qui les fait éclater! Quelle réaction profonde de vie religieuse, morale et sociale ne doivent-ils pas exercer, en se multipliant par le nombre et en se concentrant par l'union!

Qu'est-ce donc lorsqu'on vient à penser que le Ciel les écoute et y répond, que, pressée déja par son cœur maternel, et par la charité de son divin Fils qui le remplit, Marie verse dans l'Eglise qui l'invoque des flots de grâce et de vie, qui y produisent des moissons de sainteté et de vertu!

Et qui saura jamais à combien de saintes pensées ces chants ont donné naissance? que de peines ils ont adoucies? que de tristesses ils ont dissipées? En faisant tourner son fuseau ou en maniant l'aiguille qui semble courir dans ses doigts, la jeune fille chante les louanges de Marie, et le travail lui devient moins dur : elle pense que la Reine du ciel la regarde, il lui semble qu'elle sourit à ses peines : n'a-t-elle pas aussi travaillé? Le matelot craint moins la tempête, quand, debout sur le pont du navire et la tête nue, il a, de sa voix rauque, entonné l'*Ave, maris Stella*, et si le missionnaire, qui va aux extrémités du monde porter la bonne nouvelle, sent quelquefois faiblir son courage en pensant à sa famille absente, il chante une de ces prières que l'Eglise adresse à Marie, et recouvre sa première ardeur. Plus tard, il instruira ses néophytes à moduler les louanges de l'auguste Vierge, et lorsqu'il entendra ces nouveaux

chrétiens redire les cantiques qui ont charmé son enfance, il sentira que son cœur se dilate et croira avoir retrouvé la patrie.

Il n'est pas jusqu'aux périls imprévus qui ne deviennent pour lui un motif de chanter les gloires de Marie ; et souvent aussi sa confiance en elle fait qu'il trouve dans ces chants des secours à peine espérés. Ainsi, un de ces hommes apostoliques écrivait naguère qu'au retour de la visite d'une chrétienté, il suivait de nuit, accompagné de quelques disciples, un sentier couvert de broussailles. Tout à coup, un cri terrible se fait entendre, c'est celui du tigre. On s'arrête, on écoute, l'animal rugit de nouveau ; enfin il approche de telle sorte qu'on l'entend marcher sur les feuilles sèches. Un païen qui se trouvait là est saisi d'une crainte si grande qu'il promet de se convertir s'il vient à échapper au danger. Pour moi, ajoute le missionnaire, j'ordonne à mes disciples de chanter le *Salve Regina*, et, chose merveilleuse, à peine le nom de Marie a frappé les oreilles du tigre qu'il semble s'arrêter et nous laisse poursuivre notre route en paix.

Tous les cantiques en l'honneur de Marie remplissent l'âme chrétienne d'une douce et salutaire émotion qui la dispose à la vérité.

Un des héros de l'Empire, aussi célèbre par son dévoûment à l'empereur que par son courage sur les champs de bataille, avait eu le malheur de n'être pas aussi fidèle à la religion de son enfance ; mais chaque jour il chantait avec confiance ce refrain si populaire d'un cantique à Marie :

Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

L'heure fatale arriva pour le vieux guerrier ! Sa famille

en larmes demandait avec instance sa conversion; mais, déjà, depuis quelques années, sa raison s'était altérée, et laissait humainement peu d'espoir d'un retour à Dieu ; en proie à un violent délire, on l'entendait cependant répéter son refrain chéri.

Tout à coup, un long sommeil appesantit ses yeux, et fait craindre qu'il soit arrivé à son dernier moment ; mais le malade se réveille bientôt, et les paroles qu'il adresse aux personnes qui l'entourent, montrent qu'il a recouvré toute sa raison. Il demande lui-même un prêtre, son ami, se confesse, reçoit avec ferveur les derniers sacrements, puis il entonne encore une fois son refrain et meurt, laissant à tous l'espoir qu'il est allé remercier sa Protectrice du salut qu'elle lui avait obtenu.

Les noëls, ces chants si joyeux qui sont pleins du souvenir de la Vierge de Bethléem, les noëls chantés de nuit, aux flambeaux, à travers la campagne blanchie par la neige, ou auprès des crèches antiques parées de verdure et de fleurs d'hiver, sont le chant favori de toutes les provinces de France. Les hymnes de nos églises ont imprimé à la musique un caractère noble et sévère qui remplit l'âme, la ravit et la plonge dans l'infini : les noëls, plus simples dans leurs effets, lui ont donné une teinte toute arcadienne. C'est un chant d'oiseau qui s'élève gaiement vers Dieu, pour célébrer un mystère de joie ; c'est un parfum des forêts qui embaume l'autel de la jeune Mère du Sauveur. La poésie riante et champêtre qui se marie à ces airs charmants respire l'ombre des bois, la senteur de l'épine blanche, le parfum de la ruche et le bêlement des agneaux. C'est le chant du peuple, le chant des bergers, le chant de la nature même.

Dans ces noëls, Marie est toujours présentée comme une

Vierge toute jeune, toute belle, toute naïve, qui emmaillotte dans ses pauvres voiles le Roi des anges et des hommes, et qui est trop absorbée dans sa joie pour songer au dénûment de l'étable et à la paille de la crèche.

Dans le *Stabat*, que M. le comte de Montalembert a si justement nommé *le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante douleur*, il ne s'agit plus des joies de la Nativité, mais des terreurs du Golgotha. C'est un chant d'agonie, où règne un abattement morne mêlé d'élans qui percent l'âme comme mille glaives ; c'est le récit fidèle de ce qui se passa au Calvaire, où Marie vit expirer un Fils unique qu'elle aimait par dessus tout. Pour s'initier aux tristesses ineffables que ce chant renferme, aux mystères douloureux qu'il laisse entrevoir, il faut l'entendre dans une de ces vastes églises d'Italie où le peuple prie avec foi et chante avec âme ; on dirait que la voix majestueuse de l'orgue est entrecoupée de sanglots et que les anges pleurent sur leur Reine.

Voici sur ce sujet un admirable passage de M. Aug. Nicolas, dont la beauté fera pardonner la longueur :

« Cette ineffable complainte est une de ces rares choses qui appartiennent à l'humanité ; elle a traversé comme un fleuve d'amertume les cœurs de vingt générations, et elle ne cessera d'émouvoir du même sentiment de dolente pitié toutes celles qui se succéderont. C'est que Marie au Calvaire, c'était toute l'Eglise, c'était l'humanité chrétienne jusqu'à la fin des temps. Cette Mère sainte, nouvelle Ève du monde racheté, menait le deuil de la famille humaine compatissant à l'immense douleur, à la mort sacrée de son Rédempteur. Elle en portait seule le poids, réparti depuis entre tant d'âmes ; elle le ressentait avec toute la sensibilité d'une Mère, et d'une Mère-Vierge, et d'une Mère de Dieu, et elle

le portait cependant sans fléchir, *Stabat;* parce qu'elle le portait avec toute la générosité de Mère des hommes ; parce que sa douleur, comme celle de la femme qui enfante, était une douleur active ; parce qu'elle concourait à la grande œuvre de notre rédemption, à ce point que sa compassion est devenue non-seulement le modèle, mais l'objet même de la compassion universelle, et que c'est par elle que nous parvenons à toute celle que nous devons avoir pour son divin Fils.

« C'est ce qu'exprime admirablement notre complainte. Elle se compose de deux parties bien distinctes : la première, composée de huit tercets, où nous nous apitoyons sur cette douleur incomparable de Marie par des traits de naïve profondeur, comme ceux-ci :

Quis est homo qui non fleret
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio?
. . . .

« La seconde, de douze tercets, où nous lui demandons de nous faire ressentir pour son divin Fils cette même compassion que nous venons de nous représenter en elle.

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac ut tecum lugeam.
. . . .

« Tels sont les deux motifs qui se partagent la complainte *Stabat.* L'Eglise y professe la médiation de Marie auprès de Jésus-Christ. A la crèche, c'est par Marie que le Fils de Dieu est venu à nous ; à la croix, c'est par Marie que nous allons au Fils de Dieu.

« Cette Séquence est du petit nombre de celles que l'Eglise a conservées. On ne sait pas, et c'est là le destin des grandes choses, qui en est l'auteur, d'Innocent III, de Jacopone, de saint Bonaventure ou de saint Grégoire le Grand. Quel qu'il soit, c'est sa gloire de n'être pas connu, d'avoir absorbé son individualité dans la profondeur et l'universalité du sentiment chrétien. C'est surtout la gloire de Marie d'avoir intéressé toutes les générations humaines à sa douleur comme à sa béatitude, à ce point que le *Stabat* et le *Magnificat* sont les deux plus hautes expressions de ces deux extrêmes sentiments de l'âme, qu'ils en sont aussi le type le plus parfait : le *Stabat*, d'une douleur qui ne s'abat pas dans la plus pathétique effusion ; le *Magnificat*, d'une joie qui ne s'exalte pas dans le plus lyrique transport ; l'une noble, l'autre humble; toutes deux naturelles et divines, parce qu'elles sont chrétiennes, parce qu'elles s'inspirent de Jésus-Christ et qu'elles sont unies à la vie et à la mort. »

Cette prose a été mise en musique par les plus célèbres compositeurs, tels que Palestrina, Haydn, Gluck, Haëndel. Rien de plus suave surtout que le *Stabat* de Pergolèse ; un souvenir plein d'émotion s'y rattache. L'auteur de ce chef-d'œuvre mourut à la fleur de sa vie, à peine âgé de 22 ans, en 1733, dans une petite ville sur le bord de la mer, au pied du Vésuve, à l'instant même où il venait d'écrire le dernier verset de son *Stabat*. C'était l'adieu de son âme à la terre (1).

(1) Voici selon le *Patriota cattolico*, l'origine du *Stabat Mater* de Pergolèse : Le grand artiste traversait une place de Naples au moment d'une exécution capitale. La foule s'écoulait avec un sourd murmure ; à quelques pas de l'échafaud, une femme, la mère du supplicié, folle de douleur, chantait les *Litanies de la sainte Vierge* sans prendre garde à ce qui se passait autour d'elle. Il y avait dans sa pose et dans sa voix quelque chose de si déchirant que Pergolèse

Qui pourrait dire les sentiments ineffables, les douces et saintes émotions qui remplissent le cœur du pieux voyageur, lorsqu'il entend pour la première fois, au milieu du silence de la nuit et de la solitude, le *Salve Regina* chanté par des voix angéliques sous les voûtes sacrées de quelque antique abbaye de la Trappe. Une voix grave et solennelle s'élève du fond du sanctuaire, entonne le commencement des versets, et soudain tous les Frères continuent le chant avec des accents si tendres, si mélancoliques, que l'âme se trouve remplie des plus douces émotions. Chaque fois que revient le nom de MARIE, tous ces fronts se courbent vers la terre, et des soupirs s'échappent de tous les cœurs. Ces voix consacrées au silence, et qui ne se font entendre qu'au pied des autels, ont une puissance qui étonne et qui pénètre jusqu'au fond de l'âme ; le musicien ne trouvera pas l'art dans ce chant simple et tout à l'unisson, mais le chrétien y reconnaît le cri des enfants d'Eve, exilés et gémissants dans cette vallée de larmes. Ces éclats, qui montent vers le ciel et qui semblent ébranler les voûtes de l'église, ces pauses, ces silences où l'on n'entend plus que le bruit que font les robes des religieux quand ils se prosternent et se relèvent, ces nouveaux gémissements qui succèdent au silence et qui sont adressés à la Vierge de douceur, de clémence et de piété : tout cela produit un effet qui agit fortement sur l'âme que le monde n'a point desséchée.

L'*Ave, Regina cœlorum* a bien aussi ses beautés. L'origine de cette Antienne est des plus anciennes ; elle est toute d'un seul jet : c'est comme une salve d'honneurs et d'applaudissements à la Reine du ciel, qui se termine par un touchant adieu et un appel à son intercession.

écouta tout pensif..... En rentrant chez lui, il composa tout d'un trait les premières strophes de son *Stabat*.

Le *Regina cœli*, avec ses *Alleluia* répétés à chaque ligne, respire une joie communicative et entraînante...

Ce chant de félicitation à la Reine du Ciel s'élance de toutes les bouches, comme le Christ s'est élancé du tombeau; et Marie, dans cette grande solennité, a encore, après la glorieuse humanité de son Fils, la première part dans le culte de l'Eglise. Culte d'honneur et d'imitation, et toujours aussi culte d'invocation : *Ora pro nobis Deum. Alleluia;* culte de médiation :

Si nous en croyons une tradition que nous avons déjà rapportée et qui a pour elle le témoignage d'un des plus illustres historiens de l'Italie, Sigonio, c'est l'Eglise du ciel qui aurait porté l'Antienne *Regina cœli* à l'Eglise de la terre par la bouche de l'ange qui, du haut des airs, fit entendre ce chant le jour de Pâques, dans une procession où saint Grégoire le Grand, avec tout son peuple, venait d'obtenir la cessation d'une peste par l'intercession de Marie. Sans forcer la signification de ce prodige, ne serait-il pas permis de reconnaître dans cet ange, à la similitude des paroles *Resurrexit sicut dixit*, l'ange de la Résurrection, ce même ange qui descendit du Ciel, vint renverser la pierre et s'assit dessus pour y être le premier témoin sur la terre de cette résurrection dont Marie est éternellement heureuse dans le ciel? Et ainsi la célébration de la joie de Marie dans la fête de la Résurrection prendrait son origine liturgique dans la céleste intervention du même Ange qui, dans l'Evangile, est l'oracle de ce grand mystère.

Les *Litanies* de la sainte Vierge, dont la composition est si simple, ne laissent pas de produire une vive impression.

Dans ces prières adressées à Marie, il n'est peut-être rien de plus touchant que le verset qui se répète trois fois au salut dans quelques églises de France : *Monstra te esse*

matrem, etc. Montrez-vous notre mère. Le mode sur lequel se chantent ces paroles remue l'âme, on pense alors à tout ce que peut la bonté d'une mère ; on se jette, si l'on est coupable, dans le sein de sa miséricorde infinie. Quelle belle page on pourrait écrire sur la musique consacrée à Marie (1), depuis le *Stabat* de Palestrina, de Pergolèse et de Rossini, chefs-d'œuvre de sentiment et d'harmonie, jusqu'aux simples cantiques répétés sur tous les points de la France, pendant le mois de Marie ; depuis le *Regina cœli*, exécuté, au jour de Pâques, dans les vieilles cathédrales par un bruyant orchestre, jusqu'à la douce mélodie que font entendre de petites pensionnaires, offrant le premier hommage de leurs voix fraîches et pures à la Reine des anges ; depuis les productions sévères qui réjouissent quelquefois le prêtre au pied des autels, jusqu'à ces romances futiles où se trouve comme par hasard le nom de Marie, et qui viennent purifier des lèvres profanes !

Pieux enfants de Marie, que les sublimes cantiques composés à la gloire de votre auguste Mère sanctifient vos la-

(1) La musique qui, au dire d'un ancien, ne produisait plus que des monstres, s'est simplifiée d'elle-même sous le regard pur et inspirateur de la descendante de David. Le célèbre cantique à la Mère de Dieu, le *Boga Rodzica* de saint Adalbert, a succédé en Pologne au chant sauvage des Waïdelotes. Les troubadours de la Guienne, les trouvères de la Provence, les ménestrels de l'Angleterre et de la Neustrie essayèrent leurs premiers accords en l'honneur de la sainte Vierge. Dans la terre classique de l'harmonie, pendant une longue suite de siècles, le gondolier vénitien ne connut pas d'autre barcarolle que le *Madriale*, l'hymne à Marie ; et le *contadino* de la campagne de Naples ne chanta pas autre chose sur sa guitare. Dans des temps plus rapprochés de nous, on vit plus d'un *maestro* fameux consacrer à Marie l'instrument où il excellait. Le célèbre Tartini, qui mettait l'ancienne musique italienne si fort au dessus de celle de son temps, avait voué son violon à la Madone et à saint Antoine.

(ORSINI.)

beurs et deviennent la plus douce occupation de vos loisirs!

Plus heureux que les Israélites, dont les harpes muettes, suspendues aux saules qui bordaient les fleuves de Babylone, ne redisaient plus les chants sacrés de Sion, vous pouvez adoucir vos peines, tromper la longueur de votre exil en chantant, de concert avec les anges, de suaves cantiques à la Reine des cieux.

Mais pour être agréables à votre sainte Mère, ornez votre âme des plus belles vertus; Marie ne se montre sensible qu'aux accents qui partent d'un cœur pur et embrasé des saintes ardeurs de la charité. Quel malheur si, après avoir consacré votre bouche aux louanges de la Reine des vierges, vous alliez mêler votre voix aux chants amollissants et profanes des coupables enfants de Babylone!

Beautés de l'Ave maris Stella (1).

Dans cette hymne sont célébrés presque tous les attributs et les prérogatives de Marie; elle est la puissante Mère de Dieu, *Dei Mater alma*, qu'elle a conçu et mis au monde en demeurant toujours vierge, *Atque semper virgo*, et la plus glorieuse de toutes les vierges, en même temps que la plus douce et la plus humble, *Virgo singularis, inter omnes mitis.*

Marie remplit pour nous auprès de son Fils les fonctions

(1) L'*Ave, maris Stella* est une hymne touchante de gracieuse et mélancolique supplication, où tous les titres de Marie sont invoqués, tous les maux de l'humaine nature exposés, tous les biens qui manquent ou qui périclitent demandés; et avec quelle simplicité de paroles : *Mala nostra pelle, bona cuncta posce!* et avec quelle pureté de désir : *Nos culpis solutos mites fac et castos!* et avec quelle élévation de vues : *Vitam præsta puram, iter para tutum, ut videntes Jesum, sem-*

d'avocate ; elle lui offre nos prières, *Monstra te esse matrem ; Sumat per te preces, Qui pro nobis natus, Tulit esse tuus.*

Marie est la porte du ciel. Et comment ? Ah ! c'est qu'elle brise la chaîne des captifs, *Solve vincla reis ;* c'est qu'elle guide les aveugles dans la voie de la vertu, *Profer lumen cæcis ;* c'est qu'elle écarte de nous toute sorte de mal, *Mala nostra pelle*, et demande en notre nom tous les secours dont nous avons besoin pour arriver sûrement au port de la vie éternelle, *Bona cuncta posce* ; c'est qu'elle brise les liens de nos péchés, *Nos culpis solutos*, entoure nos reins de la ceinture de la chasteté et met en nos esprits la douceur du juste, *Mites fac et castos.* Enfin, c'est que, par une voie sûre, elle nous conduit à Jésus, notre Sauveur, *Ut videntes Jesum, semper collætemur.*

Ave, maris Stella. « Ce nom, disait saint Bernard, con-
« vient parfaitement à la Vierge-Mère. L'étoile, en effet,
« projette sa lumière sans éprouver aucune altération dans
« sa substance : la Vierge enfante un fils, et sa virginité
« demeure toujours intacte. Les rayons que l'étoile envoie
« ne diminuent pas son éclat ; le fils qui sort du sein de
« Marie ne lui ôte rien de son intégrité. Marie est donc
« cette noble étoile sortie de Jacob, dont les rayons illu-
« minent le monde entier, dont l'éclat éblouit les habitants

per collætemur ! et avec quel fondement de confiance qui explique et résume tout : *Monstra te esse Matrem, sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus !* et enfin avec quelle mélodie de chant tellement appropriée aux sentiments et aux paroles qu'elle pourrait les inspirer et les suppléer !

On suit la trace de l'*Ave, maris Stella* jusqu'au douzième siècle. Son auteur est inconnu, ou plutôt son organe ; car c'est de l'âme chrétienne qu'est éclos ce chant de la captivité et de l'exil à la Mère du Libérateur et à la Reine de la patrie. (*A. Nicolas.*)

« du céleste séjour et se reflète jusqu'au fond des enfers.
« Cette belle lumière parcourt aussi la terre, elle réchauffe
« les esprits, elle protége la vertu, déracine les vices. »

. . . .

Les premiers mots de cette hymne nous rappellent une scène grandiose et terrible. L'Océan irrité soulève ses flots jusqu'au ciel; l'obscurité, non de la nuit, mais l'obscurité plus effrayante de la tempête et de l'orage, ajoute son horreur au fracas de la foudre, au sifflement des éclairs : et c'est une petite et frêle barque, apparaissant tantôt comme un point noir au sommet d'une vague, tantôt disparaissant dans l'abîme entr'ouvert, c'est une petite et frêle barque qui espère échapper saine et sauve à cette épouvantable tourmente, et voici le motif de sa confiance : *Ave, maris Stella*, l'Étoile de la mer, que les nuages essaient en vain de dérober aux regards du matelot qui la cherche, qui l'invoque. Non, le phare le plus brillant, le plus élevé, n'envoya jamais une espérance aussi certaine sur l'humide élément, que cette humble étoile cachée derrière les orages et les tempêtes.

On a souvent parlé de la tendre dévotion des marins pour la sainte Vierge. Ce sentiment, chez eux, est incontestable et, nous le croyons, incontesté. Nous avons vu de ces hommes au teint basané, aux membres puissants, aux articulations athlétiques, arriver aux chapelles qui bordent l'Océan, notamment à Notre-Dame de la Délivrande (Calvados), à Notre-Dame de Grâce (Seine-Inférieure); ils marchaient nu-pieds, priant avec ferveur et portant un *ex-voto* pour leur protectrice. Leur aspect recueilli faisait venir les larmes aux yeux, et, à la vue de leur foi, il était impossible de rester incrédule.

Rien de plus propre à nous inspirer une tendre confiance en Marie que l'*Ave, maris Stella*. Tout est renfermé dans

ces divines strophes : elles énoncent les intérêts du temps et ceux de l'éternité. Répétons-les donc souvent, selon nos besoins et nos attraits particuliers. Toujours elles nous rapporteront des bénédictions pour nous, pour nos familles, pour nos amis, pour tout ce qui nous est cher. Plusieurs faits miraculeux, consignés dans la vie des Saints et les chroniques des monastères, sont là pour attester combien cette attrayante prière est agréable à Marie (1). Du reste, la Reine du ciel a pris soin de nous apprendre elle-même tout le prix qu'elle y attache. Elle apparut un jour à sainte Brigitte, et lui parla ainsi : « Mon Fils a la souveraine puissance sur tous les hommes, sur les démons et sur toute créature, et c'est lui qui peut comprimer tous les efforts du mal, de quelque part qu'ils viennent. En conséquence, je serai un bouclier pour vous et les autres contre toutes les tentatives de vos ennemis de l'âme et du corps. Mais c'est à la condition que toute votre famille se réunira chaque soir pour chanter en commun l'hymne *Ave, maris Stella.* En retour, je vous prêterai un secours efficace dans toutes vos nécessités. »

La Sainte ne manqua pas d'exécuter ponctuellement les volontés de Marie; et, après elle, son confesseur et sa fille sainte Catherine de Suède firent adopter cette pieuse pratique dans tous les monastères de l'Ordre du Saint-Sauveur (2). Soyons donc heureux de pouvoir saluer souvent la Mère tout aimable avec l'hymne du saint abbé de Clairvaux ; mais ne nous contentons pas de la redire ou de la chanter de bouche ; ayons-la toujours dans notre mémoire et dans nos cœurs, et efforçons-nous surtout de concevoir les affections qu'elle exprime avec tant de bonheur et d'énergie (3).

(1) Le P. Poiré, *Triple couronne de la Vierge*, t. III, p. 505.

(2) *Révélations*, p. 754.

(3) De toutes les hymnes composées en l'honneur de Marie,

Prions saint Bernard de nous recommander lui-même à la Reine des anges, et d'obtenir qu'elle soit pour nous tous ce qu'elle fut pour lui jusqu'à son dernier moment. Vierge bénie, soyez ma force, mon guide, ma mère ; et faites que je ne devienne jamais indigne de porter le beau titre d'enfant de Marie, *Monstra te esse matrem !*

Adam de Saint-Victor récompensé par Marie.

On raconte qu'Adam de Saint-Victor — ce grand poëte latin du moyen âge dont les compositions rehaussèrent durant tant de siècles le missel de l'Eglise de Paris, et furent si longtemps populaires dans l'Allemagne, l'Angleterre et généralement toutes les églises du nord de l'Europe, — que lorsqu'il composait ses proses, il aimait à venir chercher l'inspiration au pied de ces autels et sous ces voûtes mêmes qui devaient retentir de leurs mélodies ; et que, spécialement, quand il voulait écrire à la louange de la Vierge quelqu'une de ces hymnes où la plus pure doctrine revêt la grâce de la plus musicale poésie, il se retirait dans

l'*Ave maris Stella* est certainement une des plus touchantes et des plus chères au cœur de ses enfants. Aussi a-t-elle été faite pour honorer le plus doux de tous les mystères de la sainte Vierge, son Annonciation. Quelques graves auteurs attribuent cette hymne à saint Bernard, l'un des serviteurs les plus dévoués à Marie.

Les historiens racontent que cette hymne était particulièrement chère à saint Dominique, si dévot à Marie, et que souvent, voyageant à pied, le bâton à la main, un paquet de hardes sur les épaules, il traversait les hameaux et les villages en chantant l'*Ave maris Stella.*

Mais cette hymne a surtout quelque chose de plus divin et de plus beau alors qu'elle est répétée, au milieu de l'immensité des mers, par de pauvres matelots suspendus entre les astres et l'Océan.

une crypte de l'église abbatiale, consacrée de toute antiquité à la Mère de Dieu, ornée de son image appliquée contre un des piliers, et que sa demi-obscurité autant que sa consécration particulière devait rendre chère à un poëte chrétien.

Un jour qu'Adam s'était retiré dans cette crypte, il s'y sentit, dit le pieux et savant historien de sa vie, comme enivré par l'inspiration, et composa avec transport les premières strophes du *Salve, Mater Salvatoris*, sa prose la plus célèbre. Quand il fut arrivé à ces strophes magnifiques, où il montre toute la dignité de la Vierge qui complète la Trinité dans son œuvre, et a fait dépendre de son chaste consentement les destinées de l'Incarnation :

Salve, mater pietatis,
Et totius Trinitatis
Nobile triclinium ;

Verbi tamen Incarnati
Speciale majestati
Præparans hospitium !

alors eut lieu un des plus beaux miracles de la Vierge Marie, dont l'événement, attesté par toute l'abbaye de Saint-Victor, fut représenté dans un monument consacré à en perpétuer le souvenir, dans cette même crypte qui en avait été le théâtre sanctifié. Quand Adam eut fini d'écrire cette strophe, il vit tout à coup la crypte inondée de lumière, et la Mère de Dieu, devant lui, qui lui souriait avec un geste de remercîment : « *Gloriosa Virgo, apparens ei, cervicem inclinavit.* »

L'Ave maris Stella brodé en ex-voto.

Les marins ont une grande confiance en la sainte Vierge, et gloire à eux pour cela ! Ils inspirent cette confiance à

tous ceux qui les entourent, à leurs femmes, à leurs enfants.

On nous permettra de placer ici le trait suivant, raconté par un témoin oculaire. Dans un petit port de la Manche, habité par des pêcheurs, un soir de septembre, la mer devint houleuse... Toute la nuit elle battit de ses vagues écumantes les rochers élevés qui la bordent. Or, les pêcheurs, à cette époque, étaient embarqués depuis quelques jours, et l'on attendait prochainement leur retour. Quelle inquiétude mortelle, quelles angoisses déchirantes étreignaient le cœur des mères, des épouses, des enfants, restés dans leurs humbles habitations ! Chaque flot mugissant qui venait expirer sur la grève pouvait vomir un cadavre, et ce mort pouvait être un enfant, un époux, un père ! Ce jour-là j'ai vu clairement que si la vie maritime a ses agréments, sa grandeur, sa poésie, ses scènes incessamment variées, ces douces surprises, elle a aussi, et plus que toute autre, ses dangers, ses anxiétés, ses immenses douleurs.

Après une nuit passée dans la désolation, le lendemain matin, dès qu'il fit un peu jour, les parents des pêcheurs embarqués, agités par la terreur et par l'espoir, allèrent explorer les bords de la mer ; cette fois ils ne trouvèrent aucune victime de la tourmente de la nuit. — On ne vit cependant dans ce triste cortége ni l'épouse ni la fille d'un matelot embarqué aussi avec son fils. L'indifférence avait-elle glacé leur cœur, et l'amour de la famille était-il éteint dans leurs âmes ?

Non, mais elles attendaient leur secours d'en Haut, de Celle que l'Eglise salue du nom d'*Etoile de la mer*, et qui avait jusque-là toujours exaucé leurs prières. Après avoir passé une partie de la nuit dans un saint recueillement, devant une petite statue domestique de la sainte Vierge, elles y prièrent encore le matin, et espérèrent dans une tranquil-

lité parfaite le retour de ceux qui leur étaient chers. Ils revinrent en effet dans la journée, sans avoir éprouvé aucun accident. Pour mémoire de cette nouvelle preuve de la protection de Marie, la jeune fille broda un *Ave maris Stella*, qu'elle attacha aux pieds de la petite statue de la sainte Vierge. Sans doute la connaissance de l'art avait, moins que l'amour, moins qu'une tendre dévotion, présidé à la confection de cet ouvrage imparfait, mais il était offert à la Mère de Celui qui *sonde les reins et les cœurs* et qui voit nos plus secrètes pensées. Parmi les marins de cet endroit, il était reçu que les deux pêcheurs pour qui l'on faisait tant de prières, ne pouvaient faire naufrage, parce que Marie les couvrait trop immédiatement de sa protection.

Excellence du Magnificat.

Le *Magnificat* est le premier cantique du Nouveau Testament, le plus magnifique chant des saintes Écritures, celui qui renferme tout à la fois le plus d'élévation dans les sentiments et de sublime dans l'expression. C'est le poëme admirable qui donne les plus hautes idées de la grandeur de Dieu. C'est le psaume le plus beau entre les poésies sacrées, celui que les prêtres ne chantent que debout en balançant l'encensoir devant l'image de Marie.

Le *Magnificat* est le cantique le plus sublime que la poésie des Anges ait donné à la terre ; c'est le récit le plus rapide, le plus concis et le plus éclatant de la plus vaste action qui fut jamais.

Le *Magnificat* est un cantique de louanges, un chant d'admiration, de reconnaissance et d'amour ; c'est la plus haute expression du plus brûlant enthousiasme, la formule

la plus divine de l'extase la plus céleste qui ait jamais enivré une âme immortelle.

Jamais, dit M. A. Nicolas, l'inspiration n'a jailli avec plus de plénitude et de puissance que dans ce merveilleux cantique, dont nos bouches remplissent de plus en plus la prédiction. Tout le souffle prophétique qui respire dans les immortels psaumes de son royal ancêtre semble être passé dans l'âme de Marie, agrandi et réglé par la possession de son objet. Et ce qui fait ressortir la majesté et la puissance de ce chant divin, c'est l'humilité et la faiblesse de celle qui le profère...

Ce chant est le chant de la Maternité divine dans sa première effusion, il est l'épithalame du Saint-Esprit. L'hymne du Verbe a son entrée dans Marie, la louant par sa bouche, qui ne faisait que chanter au dehors cet hymne admirable qu'il composait lui-même en son cœur.

A Vêpres, qui peut jamais entendre sans une sorte de religieux frémissement le *Magnificat*, lorsque, aux premiers accents de ce divin Cantique, prêtres et peuples se lèvent d'un mouvement unanime, et que, aux accords de l'orgue, aux sons des cloches, aux flots d'encens dont les Célébrants parfument en ce moment les autels, les strophes inspirées éclatent de mille bouches en une seule voix, et sont renvoyées par les voûtes du temple, toujours insuffisantes à leur essor? dit M. Nicolas. Qui peut jamais s'habituer au miracle prophétique de cet accomplissement, chaque jour croissant, de l'oracle de Marie : *Ecce enim ex hoc Beatam me dicent omnes generationes*, lorsque le même divin Esprit qui le lui fit proférer semble passer sur nous pour nous le faire redire, pour nous le faire transmettre de toutes les générations qui nous ont précédés, à toutes celles qui doivent nous suivre? Qui n'est ému et ravi de tous ces autres versets où la grandeur, la miséricorde et la puis-

sance de Dieu sont chantées à si grands traits par l'humble Marie, en qui elles ont opéré, à la plus haute perfection, les merveilles qu'elles ont reproduites ensuite dans le monde? Qui ne se sent inondé d'amour et de foi à ce *Suscepit Israel puerum suum* et à ce *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula*, qui parcourt tous les âges de l'humanité et les rassemble en une seule famille, en un seul enfant, au sein d'un même Dieu, d'une même Mère? « Les enfants de la femme forte décrite « par Salomon, dit un vieil auteur, *se sont levés et l'ont « publiée bienheureuse.* Levons-nous pour rendre ces de- « voirs à notre Mère, qui s'est levée et se leve, elle aussi, « afin de pourvoir à ses domestiques, de nuict, de jour, en « tous temps et en toute occasion, en la vie, en la mort, « après la mort. Nos anciens pères se sont levés pour la « louer dès la nuict de l'ancienne loy, au point du jour de « l'Évangile, et ont continué du midy jusques aux vêpres « de ces derniers temps : levons-nous à notre tour sans dé- « générer de nos ancêtres. Si ses louanges sont à nos « portes, le salut sera dans nos murs : *Occupabit salus « muros tuos et portas tuas laudatio* » (Isa. LX, 18).

Depuis que je suis religieux, dit le P. Géramb, je n'ai jamais assisté aux offices de l'Église, surtout dans les jours consacrés à la sainte Vierge, sans que le *Magnificat* ait exalté mon âme, sans qu'il ait réveillé en moi les plus douces pensées, les affections les plus tendres. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de me demander à moi-même comment des lèvres d'une humble fille, née de parents pauvres, sans science et sans art, ont pu sortir des paroles si grandes, si sublimes, si divines; comment cette Vierge obscure, ignorée, qui jamais ne connut le monde, que le monde ne connut jamais, put savoir et prédire que le monde entier, que *toutes les générations* non-seulement

la connaîtraient, mais *l'appelleraient heureuse dès lors et dans tous les siècles!* Et dans le ravissement où me jetait un tel prodige, je ne pouvais assez remercier Dieu d'avoir voulu que les hommes de bonne volonté trouvassent dans le *Magnificat* une des plus belles preuves prophétiques de cette religion que Jésus-Christ est venu apporter à la terre. »

Le *Magnificat*, dit M. A. Nicolas, est de force à convertir un athée. Le témoignage qu'il rend à Marie va jusqu'à prouver à lui seul la divinité du christianisme, l'existence même de Dieu.

Qu'y a-t-il en effet de plus manifeste, de plus prodigieux que l'accomplissement de cette prophétie des grandeurs incomparables de l'humble Vierge de Nazareth? Il y a bien des siècles déjà que saint Ildefonse le proposait à l'admiration de son peuple : « Considérons, je vous prie, lui disait-il, « toutes les régions que le soleil éclaire, et voyons qu'il n'y « a presque aucune nation, aucun peuple qui ne croie au « Christ, et que partout où le Christ est confessé et adoré, « la vénérable Marie, Mère de Dieu, est proclamée Bien-« heureuse. Par tout l'univers, en toute langue, la Vierge « Marie est béatifiée ; autant il y a des hommes, autant il y « a de témoins! Ce qu'elle seule a prédit, tous l'accom-« plissent. »

Pour remercier Dieu des grâces qu'il a faites à la très-sainte Vierge, les Enfants de Marie diront souvent le *Magnificat*, à l'exemple de la bienheureuse Marie d'Ogniez et de plusieurs autres Saints ; c'est la seule prière et le seul ouvrage que Marie ait composé. Il y a dans ce cantique des mystères qui surpassent l'intelligence des Anges.

Les douceurs du Magnificat.

La Bienheureuse Julienne avait une singulière dévotion envers la Mère de Dieu, de sorte que, dans sa tendre piété,

elle commençait l'année par le jour de l'Annonciation. Marie la récompensait en lui faisant connaître et goûter le mystère de l'Incarnation. Julienne avait coutume de dire qu'il était très-agréable à la sainte Vierge qu'à la Salutation Angélique on ajoutât la réponse qu'elle fit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Elle aimait aussi beaucoup le cantique du *Magnificat*. Une fois, se trouvant avec la supérieure d'un couvent de l'Ordre de Cîteaux, elle conférait avec elle sur la douceur de ce cantique, et, pour exprimer le sentiment intérieur qu'il lui faisait éprouver, elle dit qu'elle ne renoncerait pas au plaisir qu'il lui procurait pour tout l'or que pouvait contenir le monastère. Elle récitait le *Magnificat* neuf fois par jour, en mémoire des neuf mois pendant lesquels la sainte Vierge porta dans son sein le Rédempteur du monde ; elle aurait voulu que tous les hommes fissent de même, et elle ajoutait qu'il lui semblait impossible que Marie n'exauçât pas ceux qui s'unissent à la joie qu'elle manifeste dans ce cantique. Pour obtenir qu'on célébrât la fête du très-saint Corps de Jésus-Christ, elle prit la sainte Vierge pour avocate et alla visiter son sanctuaire de Tongres. Le démon, qui craignait l'heureux succès de ses prières, la fit verser sur une route où l'on n'apercevait cependant aucun obstacle ; mais Marie veilla à ce qu'elle n'éprouvât aucun mal, et Julienne arriva heureusement au sanctuaire, puis enfin au terme de ses désirs. (Bolland., *Vie de la Bienheureuse Julienne*, 5 avril.)

La Patronne de Paris.

La Vierge de Nanterre avait pour la Mère immaculée du Sauveur un ardent amour. C'était surtout en redisant les admirables paroles du *Magnificat* qu'elle sentait envers

Celle qui les avait prononcées dans l'extase de son humilité, une dévotion plus tendre et plus vive. C'est que peut-être, dans un regard prophétique, elle avait aussi entrevu que les générations l'appelleraient bienheureuse. Oh! oui, Geneviève, la grande voix des siècles a proclamé votre gloire; devant votre houlette se sont inclinés les sceptres et les couronnes, et tandis que tous ces ravageurs du monde, soit qu'ils se nomment Alaric, Genseric, Attila, sont marqués au front d'une tache indélebile, le vôtre est entouré d'un nimbe radieux! Paris, la ville par excellence des sciences et des arts, s'honore d'être sous votre patronage, et votre sépulcre reçoit tous les jours des ex-voto populaires, témoignage d'une dette qui depuis treize cents ans n'a pas cessé de s'accroître. Autour de cette pierre que le contact de vos ossements bénis a rendue si précieuse aux pèlerins, le peuple de Paris entretient une garde d'honneur, pauvre, mais fidèle, et une illumination modeste, à la vérité, mais qui ne s'éteint jamais. Cependant quand le temps dans son cours ramène avec une année nouvelle la fête de la modeste bergère, une foule de personnes de tout sexe, de tout âge et de tout rang, gravit la sainte montagne pour aller rendre à leur bien-aimée patronne un tribut d'hommages tendres et respectueux (1).

Sur les débris de l'antique église dédiée à Geneviève s'élève maintenant un temple magnifique, dont la majestueuse coupole semble rappeler à ceux qui de loin la contemplent, de détacher leur esprit des préoccupations de la terre pour

(1) Le pape Innocent II, qui se trouvait en France en 1130, au moment où la châsse de la sainte, portée processionnellement autour de la ville, fit cesser le mal affreux qui la ravageait, a institué pour rappeler ce miracle la fête de Sainte-Geneviève des Ardents. Elle tombe le 26 novembre, mais la fête solennelle de la sainte se célèbre le 3 janvier, jour anniversaire de sa mort.

le tourner vers le ciel, d'où Geneviève ne cesse de veiller et de prier pour eux.

Le culte de la bergère de Nanterre est un de ces triomphes de la foi qui ne peut s'expliquer par des raisonnements humains. Ne discutons pas un fait qui est irrécusable, mais profitons des profondes instructions qu'il renferme, en plaçant la véritable grandeur dans l'héroïsme de la vertu.

Le bonheur de mourir le jour de l'Immaculée-Conception.

Un jeune Religieux se sentant près de mourir après une longue maladie de poitrine, voulut se confesser au Père Girolamo. C'était précisément le jour de la fête de l'Immaculée-Conception : le Saint entendit sa confession avec sa charité, sa bonté ordinaires, puis, dans un mouvement de pieuse allégresse, il lui dit : « Mais est-il possible que, dans un jour si solennel pour l'auguste Mère de Dieu, vous ayez le courage de rester loin du paradis? Voilà la fête qui va fuir, et vous êtes encore ici! Qu'est-ce que vous attendez? Allez donc au moins jouir des dernières heures. » Il entonne alors le *Magnificat*, et comme il finissait le saint cantique, le jeune Religieux expira doucement dans le baiser du Seigneur. (*Vie du Saint.*)

La vertu du Magnificat

1. — Césarius raconte qu'un religieux avait une dévotion particulière à la bienheureuse Vierge et spécialement à la récitation du *Magnificat*. Étant proche de sa fin, la Mère de Dieu lui apparut et lui déclara que dans sept jours il sortirait de ce monde; puis elle lui donna sa bénédiction. Le

septième jour suivant, comme ce bon religieux était à l'extrémité, elle lui apparut de nouveau, en la présence du prieur du monastère, étant accompagnée d'un grand nombre d'Anges et de Saints, et demeura là jusqu'à ce que le saint homme eût rendu son âme à Dieu avec une joie qu'il est impossible d'exprimer.

2. — Le cardinal Jacques de Vitry rapporte dans la Vie de sainte Marie d'Ognicz, que cette Sainte, sur le point de mourir, chantant le *Magnificat,* la Mère de Dieu lui apparut et l'avertit de recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction; après quoi elle se trouva présente à sa fin, avec plusieurs Saints, et même le Saint des saints, son Fils Jésus.

3. — Saint Anselme rapporte que lui-même étant travaillé de plusieurs maladies qui lui faisaient souffrir des douleurs très-aiguës, il en fut guéri entièrement en récitant le *Magnificat.*

Mort de saint François Solano.

François fut, dès son enfance, marqué du sceau des prédestinés, c'est à dire qu'il eut une grande dévotion envers la Mère de Dieu. Il s'efforçait, par tous les moyens dont il pouvait disposer, de propager le culte de Marie : et, considérant les singuliers priviléges dont Dieu favorisa cette parfaite créature préférablement à toutes les autres, il laissait ainsi éclater ses transports : « Je me réjouis avec vous, « disait-il, ô très-sainte Vierge, Mère de Dieu, et je me féli- « cite que Dieu vous ait faite si belle, si sainte et si pure. » Il chantait souvent les louanges de Marie, et en les chantant son âme était inondée de tant de douceur, qu'il tombait en extase. Allant une fois à l'église, il rencontra un

autre Religieux, et lui dit : « Je vais chanter devant l'aimable Vierge qui m'attend. » Le Frère le suivit sans en être aperçu, et le vit tout près de l'autel de Marie, publier à haute voix ses louanges, et faire éclater sa joie par des gestes expressifs ; puis il priait à genoux et demeurait longtemps en oraison. Un autre Frère voulut lui persuader de changer de couvent, afin de délasser son esprit et de le distraire de ses continuelles austérités. « Non, non, répondit François ; je trouve en ce couvent mes délices et mes délassements, car je puis converser à loisir avec Celle qui me console dans toutes mes afflictions. » Après ces paroles, il conduisit le Frère dans l'église, devant l'autel de la Sainte-Vierge, souleva de sa main la toile qui couvrait la sainte image, et la montrant au Religieux : « Voici, lui dit-il, ma souveraine Maîtresse, » et il répandit des larmes d'amour. il conserva jusqu'à sa dernière heure cette tendre dévotion pour la sainte Vierge ; étant à l'agonie, il voulut qu'on lui chantât le *Magnificat*, et les hymnes que l'Église a consacrées aux louanges de la puissante Mère de Dieu (1).

(Bolland., 24 juillet.)

Origine du Salve Regina.

La plupart des biographes et des liturgistes prétendent que le *Salve Regina* a été composé par Herman Contract, moine de Reichenau en Souabe, mort l'an 1054, que l'on dit être l'auteur de l'antienne à la Vierge *Alma Redemptoris*

(1) Le *Magnificat* est d'une si grande beauté qu'on trouve dans les auteurs anciens un proverbe ainsi conçu : *Corriger le Magnificat*, se dit d'un ignorant présomptueux ; c'est se mêler d'une chose qu'on n'entend pas et qui dépasse notre capacité.

mater (1). Ils se fondent, nous croyons, sur l'autorité de Trithème, savant bénédictin allemand, qui florissait vers la fin du XVe siècle (2). Du moins nous n'avons trouvé jusqu'ici aucun écrivain plus ancien qui attribuât le *Salve Regina* à Herman Contract. Mais un écrivain antérieur à Trithème, Guillaume Durand, évêque de Mende, le savant liturgiste du XIIIe siècle, fait honneur du *Salve Regina* à Pierre, évêque de Compostelle (3). Ce dernier témoignage a-t-il plus de valeur que le précédent ?

Si c'est une sage règle de critique de préférer les témoignages anciens aux témoignages récents, nous adopterons sur ce point l'opinion du P. Longueval. Après avoir rapporté la mort d'Adhémar du Monteil, évêque du Puy, qui fut légat du pape Urbain II dans l'armée des premiers croisés, il s'exprime en ces termes : « (Adhémar) avait une tendre dévotion pour la sainte Vierge, et l'on croit qu'il composa en son honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'antienne du Puy, *antiphonam de Podio* (4) » ; et cet historien ajoute dans une note : « Albéric dit, dans sa Chronique, que ce fut Adhémar, évêque du Puy, qui la composa, et qu'il supplia le chapitre de Cluny de l'insérer dans l'office ; ce qui lui fut accordé. »

Albéric étant plus ancien que Durand de Mende et que Trithème, et étant presque contemporain d'Adhémar du Monteil, il semble que son témoignage a plus de valeur, et qu'il faut attribuer le *Salve Regina* à ce pieux évêque du

(1) BELLARMIN, *De Scriptor. eccles.*, p. 279 ; — MORÉRI, art. *Herman* ; — FRANCIS PAGI, *Breviar. pontific. Roman.*, t. III, p. 280. — DOM GUÉRANGER, *Instit. liturg.*, t. I, p. 312, etc.

(2) *De viris illustr. Benedict.*, l. II, c. 84, en 1040.

(3) *Rationale divin. offic.*, l. IV, cap. XXII.

(4) *Histoire de l'Eglise gallicane*, an. 1068.

Puy. C'est une gloire de plus à ajouter aux gloires de cette ville, qui était appelée par les écrivains du moyen âge la cité de la sainte Vierge, *civitas beatæ Mariæ.*

Les trois invocations qui terminent le *Salve Regina* ont été ajoutées par saint Bernard.

L'auteur contemporain de la Vie de Grégoire IX raconte que, vers l'an 1238, ce pape ordonna que, tous les vendredis, on chanterait le *Salve Regina* après l'office du soir (1). Et ce pape n'avait fait que consacrer un usage déjà établi dans l'ordre de Saint-Dominique ; car, quelques années auparavant, l'an 1221, Jordan, général des Dominicains, avait introduit l'usage de chanter le *Salve Regina* après complies (2).

Les Dominicains, dit Feller, chantent toute l'année le *Salve Regina*, tandis que, dans l'usage ordinaire, on chante successivement les quatre antiennes de la Vierge (3). Jean de Parme, général des Franciscains, dans une lettre adressée en 1249 aux religieux de son ordre, indique clairement que les Frères Mineurs étaient dans l'usage de réciter après complies les quatre antiennes de la Vierge telles qu'on les récite aujourd'hui (4). On lit dans un bréviaire imprimé à Venise en 1521 que le pape limousin Clément VI avait prescrit la récitation de ces antiennes l'an 1350 ; mais sans doute ce pape n'avait fait que sanctionner par son autorité suprême un usage établi par les Frères Mineurs.

Un pieux et savant écrivain du XVIe siècle, Martin Navarre, oncle maternel de saint François-Xavier, rapporte

(1) Hic constituit ut semper in sexta feria in vesperis, completo solito cursu, cantetur : *Salve Regina*, etc. (*Ap.* PAGI, *Breviar. Gestor. Pontific.*, t. III, p. 280.)

(2) MORÉRI, *Dictionn. hist.*, 1732, art. *Jordan.*

(3) *Dict. hist.*, art. *Jordan.*

(4) WADING, *Annal. min.*, an. 1249, nº 2.

cette poétique légende que, « les samedis, le *Salve Regina* était chanté par les anges de la vallée de Roncevaux ». Ce chant du *Salve Regina*, exécuté par les anges, au milieu des bois, dans un vallon des Pyrénées, aux derniers rayons du crépuscule, semble unir toutes les poésies de la nature et de la religion. — Le même écrivain ajoute que cette antienne était appelée le *Cantique des matelots*, parce que les marins menacés de faire naufrage avaient fréquemment sur les lèvres cette belle et touchante prière (1).

Le *Salve Regina* a été composé dans la forme des *séquences* ou *proses* notkériennes usitées dans la première période du moyen âge, c'est à dire du IXe au XIIe siècle. Un savant contemporain, qui figure avec honneur parmi les écrivains du *Monde*, M. Léon Gautier, a montré avec beaucoup d'érudition et de sagacité, dans deux opuscules publiées récemment (2), l'origine de ce genre de poésie liturgique. On sait que l'*Alleluia* qu'on chante après le graduel se terminait, dans l'antiphonaire de saint Grégoire, comme il se termine encore aujourd'hui, par des *neumes* ou des *jubili*, espèces de cris de joie consistant dans l'emploi d'une voyelle fréquemment répétée, symbole d'une joie céleste qui ne peut s'exprimer par des paroles (3). Or, comme ces mélodies grégoriennes, ces *neumes* ou *jubili*, étaient alors d'une certaine longueur, il était assez difficile de les retenir, et les chantres ne s'accordaient pas toujours en les exécutant. Un poëte inconnu du IXe siècle, peut-être un moine de Saint-Martial de Limoges, eut l'heureuse idée de *relier* ces *neumes*, ces mélodies vocales par des paroles qui aidaient à les retenir et à les apprendre *par cœur*, et ce fut là l'ori-

(1) NAVARR., *De Orat.*, c. XIX, nº 184. (*Ap.* GAVANT.)

(2) *Histoire abrégée des proses*, etc. Paris 1858. — *Cours d'Histoire de la poésie latine au moyen âge*, Paris 1866.

(3) S. AUGUST., Enarr. in psalm. XXXII.

gine des proses ou des séquences. Notker, moine de Saint-Gall, ayant trouvé des exemples de proses ainsi conçues dans un antiphonaire qui venait de l'abbaye de Jumiéges, en composa à son tour un certain nombre, et voilà pourquoi plusieurs écrivains lui ont attribué l'invention de ce genre de poésie liturgique.

Le *Salve Regina* est donc une prose qui se compose de six versets :

I. *Salve Regina, mater misericordiæ!*

II. *Vita, dulcedo et spes nostra, salve!*

III. *Ad te clamamus, exules, filii Evæ;*

IV. *Ad te suspiramus, gementes, et flentes, in hac lacrymarum valle.*

V. *Eia ergo! advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte;*

VI. *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende!*

On sait que les trois dernières invocations, hors-d'œuvre rhythmique, ont été ajoutées par une inspiration de saint Bernard.

L'abbé ARBELOT.

Dévotion de saint Bernard au Salve Regina.

Il est certain que ce qui a fait plus que tout le reste la grande célébrité de saint Bernard, c'est l'amour qu'il portait à Marie et les magnifiques paroles avec lesquelles il en parle. Ses accents pour la célébrer sont d'une douceur inexprimable. Les siècles précédents n'avaient rien dit de plus beau sur la sainte Vierge ; son âme sembla réunir dans elle toutes les teudres affections de ses plus fervents serviteurs. Marie était la pensée qui le dominait tout entier ; il ne pouvait, en parlant d'elle, maîtriser les saints transports

de son cœur. Son seul nom opérait en lui des sensations qui allaient jusqu'à l'extase.

Aussi Gerson, dans un de ses sermons, réduisant à quatre les principales circonstances qui ont fait de saint Bernard un homme puissant en œuvres et en paroles, déclare *la première l'amour qu'il eut pour la Mère de Dieu.* — Et Pierre, Abbé de saint Remi de Reims, disait à un adversaire de Bernard : *Si tu oses toucher la prunelle de l'œil de Notre-Dame, écris contre saint Bernard.*

La bulle du pape Eugène III, qui proclama en Europe la deuxième croisade générale, chargeait saint Bernard de la prêcher. Sa chaude éloquence, soutenue par la sainteté de sa vie, produisit partout un élan général.

Pour remplir sa grande mission, Bernard parcourut la France, les pays-Bas, les provinces rhénanes ; et bien des villes conservent précieusement le souvenir de son passage à cette occasion. On ne l'a point oublié à Bruxelles, non plus qu'à Malines : ces deux vieilles cités sont fières d'avoir possédé dans leurs murs le dernier Père de l'Eglise.

Alors Bernard était heureux d'échapper quelquefois à la foule, et d'aller recueillir son âme dans une pieuse solitude que les révolutions n'ont pas respectée, mais qui fondée à cette époque, depuis soixante ans, par la munificence des ducs de Brabant, répandait dans tout le pays la bonne odeur des vertus chrétiennes. Ce saint asile était l'abbaye d'Affighem, où florissait dans sa pureté la règle de Saint-Benoît.

Bernard fut si ravi de la sainteté des religieux qui vivaient dans cette abbaye, qu'il disait d'eux un jour : « J'ai trouvé là des anges, tandis qu'ailleurs c'est à peine si je rencontre des hommes. »

Un soir que Bernard avait merveilleusement touché ces bons moines, en leur prononçant l'un de ses nombreux pa-

négyriques de Marie, ils le supplièrent d'entonner lui-même, de sa voix chère à Marie, le *Salve Regina*, cette touchante invocation que l'Eglise fait retentir partout en l'honneur de la sainte Vierge, et que les religieux d'Affighem chantaient tous les soirs devant l'image révérée de Notre-Dame. Le Saint ne pouvait se refuser à une telle invitation ; quand les flambeaux furent éteints, à l'exception d'un seul qui brûlait, emblème de l'étoile mystique, devant la pieuse image d'Affighem, Bernard, de sa voix tendre et puissante, entonna le *Salve Regina ;* et il le chanta tout entier, soutenu des voix de tous les religieux, qui crurent voir la gracieuse statue sourire à son bon serviteur.

Lorsqu'on eut chanté ces mots si doux : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*, toutes les voix se turent, car jusqu'alors le *Salve* finissait là. Mais la voix inspirée de Bernard ne s'arrêta point, et il poursuivit, tirant de son cœur trois invocations, qui depuis n'ont plus été séparées du beau chant qu'elles terminent : *O clemens, ô pia, ô dulcis virgo Maria* (1).

Le *Salve Regina des Carmelites martyres.*

On peut le dire en toute vérité ; peu d'Ordres religieux donnèrent à la foi, à l'époque de la *Révolution*, qui éclata en 1789, autant de courageux martyrs et de confesseurs que le *Carmel réformé*. Nous nous contenterons de rappeler

(1) Ces paroles, si suaves et si tendres, sorties spontanément du cœur de saint Bernard, terminèrent depuis le *Salve Regina*, et elles en complétèrent la sublime poésie. Dès lors, cette antienne se chanta solennellement tous les jours de l'année à la cathédrale de Spire, en mémoire de saint Bernard ; cet usage subsiste encore aujourd'hui. Des plaques d'airain, scellées dans le pavé de l'église, désignèrent à

seulement ici, à l'appui de cette assertion, l'héroïque mort de tout le *personnel* des carmélites de Compiègne. Ce monastère comptait douze membres, dont huit religieuses de chœur, portant pour la plupart un nom distingué dans le monde, trois sœurs converses et une novice. Celle-ci, libre de retourner dans sa famille, aima mieux mourir. Enconragées par leur digne prieure, Thérèse de Saint-Augustin (dans le monde Mlle de Liduane), ces vierges fortes soutinrent héroïquement l'interrogatoire. La prieure, à peine âgée de 43 ans, ange de beauté, d'esprit et surtout de pudeur, déconcerta ses prétendus juges... En se rendant à l'échafaud, ces filles célestes chantaient le *Te Deum*, et le chant privilégié du Carmel à Marie, le *Salve Regina* et le *Veni Creator.*

La prieure voulut embrasser successivement toutes ses filles, et mourir la dernière... Ce vœu héroïque fut exaucé... On dirait une page de l'histoire *des persécutions*, dans les premiers siècles de l'Eglise.

Saint Vincent de Paul se console par le chant du Salve Regina.

Assis sur les bords des fleuves de Babylone, mêlant leurs larmes aux flots du Tigre et de l'Euphrate, les Juifs exilés ne pouvaient se consoler au souvenir de leur chère Jérusalem, et suspendaient leurs harpes muettes aux saules du rivage.

la postérité les traces de l'homme de Dieu qui implora, d'une manière si pénétrante, *la clémence*, *la piété*, *la douceur de la Vierge Marie.*

Bzovius, dominicain polonais, continuateur des Annales ecclésiastiques de Baronius, a composé quarante sermons latins sur le *Salve Regina.*

Ainsi, captif aussi loin de sa chère patrie, et relégué par son maître, en qualité d'esclave, dans une ferme sauvage des solitudes de l'Afrique, un jeune prêtre français se plaisait à redire le cantique des Juifs exilés : *Super flumina Babylonis...*

« Chantez-nous, lui disait une des femmes de son maître, les louanges du Dieu que vous adorez. »

Et à ce verset, *Quomodo cantabimus... « Comment chanterions-nous sur une terre étrangère »*, Vincent de Paul jetait un regard vers la France, et ne pouvait retenir ses larmes.

A ce triste chant de l'exil, le saint prêtre en joignait un autre qui nous convient si bien à nous autres chrétiens, pauvres exilés dans la vallée des larmes ; cette touchante Antienne qui résume tous les accents, tous les cris de détresse de la misère humaine vers la Mère et l'Avocate que le Ciel nous a donnée ; *Salve Régina, Mater misericordiæ,* « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde !... » *Ad te clamamus, exsules filii Evæ.* « C'est vers vous que nos cris s'élèvent, pauvres enfants d'Ève, malheureux exilés. »

Et la belle prière à la consolatrice des affligés ramenait alors quelques douces joies dans l'âme de Vincent. « Oh ? non, s'écriait-il, non, Marie, vous ne me laisserez pas mourir sur une terre étrangère (1). »

(1) Le *Salve Regina*, est le chant catholique par excellence, auss a-t-il été en butte à tous les traits de l'hérésie qui s'y sont émoussés. Il fut bientôt redit par les peuples, approuvé par les Docteurs, adopté par l'Église, comme le chant d'exil de l'âme aspirant au ciel. Il se recommande de la prédilection de saint Bernard, qui y ajouta d'inspiration la triple invocation qui le termine. « Composé « par des saints, institué par des saints, proposé par des saints, écri- « vait le vénérable Canisius, d'une grâce suave, d'un sens fécond, « d'une mystérieuse profondeur, il attendrit le cœur, il nourrit l'es- « prit, il enflamme les intimes dispositions de l'âme pour le culte

C'est dans cette ferme confiance en Marie, et sans laisser tomber de son front le calme qui caractérise le juste, que Vincent passa les deux années de sa captivité. La Vierge Marie ne resta pas sourde aux prières et aux larmes de son serviteur : Vincent eut le bonheur de convertir son maître, qui, affranchi des liens du péché, rendit libre à son tour des liens matériels le saint esclave que le Dieu miséricordieux lui avait envoyé pour son salut.

Libertin converti par la récitation du Salve.

Un grand libertin se présenta un jour à saint Philippe de Néri pour se confesser ; le Saint le reçut avec beaucoup de bonté et de charité, et, après avoir entendu l'aveu de tous ses désordres, il lui dit avec une grande douceur : « Mon fils, je n'exigerai pas beaucoup de vous, je vous engage à mettre votre confiance en Marie, la Mère de la divine grâce, à dire sept fois par jour le *Salve Regina* en son honneur, et à baiser autant de fois la terre, en disant : *Il peut se faire que je meure bientôt.* Le pénitent le lui promit et tint parole : il mena dès ce moment une vie très-chrétienne, et, quatorze ans après, il mourut saintement plein de reconnaissance et d'amour pour Marie, sa bonne Mère.

Le Salve Regina de sainte Thérèse (1).

Quand sainte Thérèse se vit placée, malgré ses refus, à la tête de l'ancien couvent des Carmélites d'Avila, voici quel

« de la Mère de Dieu. » On raconte qu'il s'échappa avec le dernier soupir des lèvres de Cinq-Mars.

(1) Voici de belles paroles de sainte Thérèse qui témoignent de sa dévotion à Marie !.....

« Puisque ces commandements ne tendent qu'à rétablir la pureté

fut son premier acte d'administration. Elle installa la statue de la Vierge à la place même assignée à l'Abbesse ; puis elle prit les clefs et la règle du monastère et vint les déposer aux pieds de Marie, à qui elle en fit l'offrande, en la priant de vouloir bien être la première supérieure de la maison et d'en accepter la direction pour le spirituel et pour le temporel. La Mère de Dieu montra bientôt combien cette démarche de Thérèse lui était agréable ; car, la veille de la fête de saint Sébastien, elle se substitua en personne à son image, et déclara qu'elle prenait le gouvernement de la communauté (1).

Notre Sainte rend compte de cette apparition de la manière suivante : « En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, comme on commençait, la veille de la Saint-Sébastien, à chanter le *Salve Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'anges, descendre et se mettre sur le siége destiné pour la prieure, au dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement la *bonne Mère*, qui me

de la règle de la très-sainte Vierge, notre patronne, témoignons-lui notre respect, en nous conformant à la vie qu'elle a menée sur la terre.

« J'ai remarqué, en d'autres religieuses qui sont aussi mortes, qu'elles étaient dans le même repos et la même tranquillité qu'elles auraient été dans le ravissement, sans faire paraître en nulle manière être tentées ; ce qui me fait espérer que Dieu m'accordera une semblable grâce, par les mérites de son Fils et de la glorieuse Vierge dont j'ai l'honneur de porter l'habit.

« Dieu veuille, mes sœurs, nous faire la grâce d'observer si parfaitement notre règle, que nous vivions comme de véritables filles de la sainte Vierge, afin de nous rendre dignes de l'effet des promesses qu'il lui a plu de nous faire. »

(1) Frère Justin, *Sur les Litanies*, t. II, p. 23.

parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée ; et cela se passa si promptement, que je n'en saurais parler avec exactitude, parce que j'entrai aussitôt en extase. Il me sembla que je voyais plus haut et sur le bras du siége, plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : « Vous avez bien fait de mettre ici mon image ; je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai (1). »

Le Salve Regina à la Trappe.

Le savant auteur des *Études philosophiques* a raconté en termes émus sa visite dans un pieux monastère :

« Je n'oublierai jamais l'impression que me fit éprouver à la grande Trappe le chant du *Salve Regina*. Tout ce qu'on m'en avait dit fut dépassé ; comme pour ces grands spectacles de la nature, la mer et les montagnes, qu'elle-même s'est réservé de faire voir. A la tombée du jour, quand tout se replie daus la nature et dans les cœurs, dans le religieux silence de l'air l'appel de la cloche se fait entendre. Tous les travaux sont arrêtés. De tous les champs, de tous les ateliers du monastère, les religieux, les convers, les familiers se rendent à la chapelle, se ramassent dans le milieu du chœur : et là, debout, en face de l'autel, dans l'ombre sacrée du sanctuaire, ils entonnent cet immense *Salve* dont la première note, indéfiniment croissante et suppliante, semble s'étendre à toute la portée qui sépare la terre

(1) *Vie de sainte Thérèse.* — Mémoires recueillis et publiés par le P. Louis Léon.

d'avec le ciel. Toutes les intonations de ce chant admirable, modulées par deux cents bouches qui en respirent les sentiments et qui ne s'ouvrent que pour le faire entendre, parcourent ensuite lentement tout le clavier de l'âme chrétienne, depuis cet *Et Jesum benedictum* dont la cavité profonde exprime tout l'abaissement, tout l'anéantissement du Fils de Dieu descendu sur la terre, jusqu'à cet *O Clemens ! O pia ! O dulcis Virgo Maria !* qui monte frapper le ciel de ses ondes sonores, comme pour en arracher la miséricorde et la pitié.

« Ainsi finit l'Office comme il a commencé, par la louange et l'invocation de Marie ; ainsi finit le jour dans l'Église : c'est le dernier salut et comme le *Bonsoir* de la famille humaine repliée au sein de Dieu par Marie, pour s'y endormir sous sa maternelle protection. »

Un miracle de la miséricorde divine.

Voici un épisode de la vie d'un jeune homme devenu trappiste par un miracle de la miséricorde de Dieu. C'est un voyageur à Aiguebelle qui le rapporte sur la foi du Révérend abbé prieur du couvent. Celui-ci, en effet, lui signalant un religieux qui vint à passer près de lui pendant la récréation, lui apprit qu'il appartenait à une ancienne et très-riche famille. Emporté de bonne heure par le torrent des passions, il en était venu au point d'avoir honte de lui-même, et un jour il avait pris la résolution de se donner la mort.

Avant d'accomplir sa criminelle action, il se ressouvint qu'il avait laissé quelques dettes. Le sentiment de l'honneur le décida à ajourner son crime de vingt-quatre heures afin de pouvoir se libérer envers ses créanciers.

C'est là que Dieu l'attendait. Il rencontre un de ses amis

qui revenait d'Aiguebelle et qui lui raconta tout ce qu'il avait vu, l'engageant à goûter le même plaisir. Le malheureux accepta, résolu à exécuter son coupable projet dans ces lieux de la prière et de la paix.

Les moines étaient réunis à la chapelle et finissaient de chanter les vêpres. Toutes les voix dans un ensemble admirable avaient entonné le *Salve Regina.* Le jeune homme ne put se garantir contre une vive émotion. Cette musique si belle, exécutée par des saints au milieu de la solitude, réveillait dans son cœur les souvenirs de l'enfance, des années où il aimait Dieu et la divine Vierge ; et puis, en se repliant sur lui-même, il se trouvait si éloigné de ces sentiments, qu'il en était bouleversé. Il tomba presque involontairement à genoux ; et quand il entendit ces paroles *: ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie,* il se mit à fondre en larmes et à sangloter.

La grâce venait de triompher de son désespoir. Aussitôt après l'office il vint se jeter à mes pieds, confessa ses fautes et me demanda l'habit de notre ordre, ajouta le narrateur ; le voilà. Autant il avait scandalisé le monde, autant il nous édifie ; c'est un saint, un ange. »

Dévotion de saint Bonaventure aux prières en l'honneur de Marie.

Saint Bonaventure marchant sur les traces de son illustre Père saint François d'Assise, conçut de très-bonne heure la plus vive dévotion pour la Reine des anges. Il n'entreprenait jamais rien sans l'avoir invoquée, et il accourait à elle dans tous ses doutes, dans toutes ses peines. Toujours il avait les yeux fixés sur cette Etoile mystérieuse, et il exhortait chacun à se laisser guider par elle. Quand il avait re-

commandé une affaire importante à Marie, il se croyait sûr de la mener à bonne fin ; et effectivement jamais sa puissante protectrice ne le laissa sans aide et sans secours.

Immédiatement après qu'il eut été élu Général de son Ordre, il mit la Congrégation tout entière sous le patronage de la Mère de Dieu, et il n'omit rien pour entretenir et augmenter chez ses Frères la confiance en cette Vierge clémente. Il traça pour lui-même et pour les autres un plan réglé d'exercices en son honneur ; il composa le *Miroir* et le *Psautier de la Vierge* pour énumérer les grâces, les vertus et les priviléges dont Marie a été favorisée. Ces deux écrits, pleins d'onction et de piété, montrent à tous les yeux les sentiments de tendresse, de reconnaissance et d'amour dont le saint docteur était pénétré pour celle qu'il se plaisait à appeler sa Mère chérie. Il fit aussi une paraphrase fort touchante de la belle antienne *Salve Regina :* on ne peut la lire sans éprouver le besoin de s'attacher de plus en plus à Marie, qui sait si bien gagner les cœurs. Dans les chapitres généraux qu'il tint à Pise et à Assise, il s'appliqua surtout à recommander de nouveau à ses Frères de mettre tout leur espoir en la Mère de Dieu, de la consulter en toute circonstance, et de parler souvent aux peuples de ses grandeurs et de ses bontés. Il régla, de plus, que chaque matin, à six heures, on réciterait l'*Angelus* pour honorer le mystère de l'Incarnation ; et que de la Nativité à l'Epiphanie on terminerait les hymnes par cette doxologie : « Gloire à vous, Seigneur, qui êtes né de la Vierge ! Gloire au Père et à l'Esprit-Saint dans les siècles éternels (1). »

La préface de l'opuscule de saint Bonaventure intitulé :

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, t. XVIII ; et Gonon, *Chronique de Marie.*

Miroir de la sainte Vierge (1), suffirait seule pour témoigner de son entier abandon envers Marie, et de son ardent désir de lui plaire et de travailler à sa gloire.

Extase de la vénérable Agnès de Jésus (de Langeac).

C'était l'habitude de cette pieuse enfant d'aller chaque soir entendre les Complies à Saint-Laurent, église des Frères Prêcheurs ; et tandis que ces bons religieux chantaient le *Salve Regina*, ordinairement elle était ravie en Dieu ; elle voyait la très-sainte Vierge au bout du chœur des Pères dominicains, élevée en l'air, les bras ouverts, et il lui semblait que de la bouche de ces bons Pères sortaient de petites verges d'or, qui montaient jusqu'à la Mère de Dieu, les unes plus haut, les autres plus bas, symbole de la ferveur inégale de leurs accents. Le P. Raboly, qui était alors le confesseur d'Agnès, lui défendit l'assistance aux Complies, en raison de ses extases. Un jour, en effet, qu'elle n'était pas encore revenue de son ravissement, elle fut enfermée dans l'église de ce monastère, où elle serait demeurée toute la nuit, devant le saint Sacrement, sans la visite du frère sacristain qui l'aperçut dans la chapelle, où elle s'était mise à prier.

Saint Joseph de Copertino.

Saint Joseph avait un amour tout particulier pour la sainte Vierge, qu'il appelait toujours du tendre nom de Mère. Lorsqu'il était enfant (Bolland., 18 sept. *Vie de saint*

(1) *Speculum beatæ Mariæ virginis.*

Joseph, ch. v), il couronnait souvent son image de roses, de lis et d'autres fleurs; mais avec ces couronnes il lu offrait aussi son cœur. Il avait coutume de dire, avec un doux enjouement : « Cette Mère-là est difficile à contenter « Si je lui porte des fleurs, elle dit qu'elle n'en veut pas ; « si je lui offre des fruits, elle les refuse encore. Je lui de- « mande alors : Que voulez-vous donc? et elle me répond : « Je veux votre cœur, car lui seul peut me satisfaire. » Dans toutes les vicissitudes qu'éprouva Joseph, Marie se montra sa mère. Il devait être ordonné prêtre et ne connaissait point les Ecritures ; il se recommanda donc avec ferveur à la sainte Vierge. L'évêque lui donna à expliquer un passage de l'Evangile, et tomba heureusement sur celui qui commence par ces mots : *Beatus venter qui te portavit*. C'était justement l'unique passage que Joseph avait appris par dévotion pour la sainte Vierge. Tout le monde sait (*Vie*, ch. v, num. 55), que ce Saint voulut que ses brebis assistassent à la récitation des Litanies, à l'oratoire de la Vierge de la Grotte, et qu'elles y coururent en foule, et répondaient à chaque verset par un bêlement, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la fin des Litanies. Il mourut aussi en prononçant le doux nom de Marie, sa mère.

On lit dans la Vie de saint François d'Assise des faits plus extraordinaires encore.

Le pieux chanoine.

A Reisberg vivait un chanoine régulier nommé Arnaud, extrêmement dévot à la sainte Vierge ; se voyant près de mourir, il reçut les sacrements, fit appeler ses religieux, et les pria de ne pas l'abandonner dans ses derniers moments. A peine leur avait-il fait cette recommandation, comme par

un pressentiment secret de ce qui devait lui arriver, qu'en leur présence commença le plus terrible des combats. Arnaud tremblait de tous ses membres, une sueur froide inondait son visage, ses yeux se tournaient avec effroi vers un objet invisible pour tout autre que pour lui : « *Ne voyez-vous pas*, dit-il d'une voix altérée, *les démons qui m'entourent ? ils veulent emporter mon âme dans les enfers. Mes frères, invoquez pour moi le secours de Marie, c'est en elle que j'espère.* » Aussitôt les religieux commencèrent les litanies de la sainte Vierge, et quand ils en vinrent à ces mots : *Santa Maria, ora pro eo*, le moribond les interrompant : « *Répétez*, leur dit-il, *le nom de Marie, car je suis déjà au tribunal de Dieu.* Et après une courte pause il reprit, comme s'il répondait à son accusateur : « *Oui j'ai fait tout cela, mais j'en ai fait pénitence.* » Puis s'adressant à la sainte Vierge : « *O Marie !* s'écria-t-il, *je les vaincrai, mes ennemis, si vous venez à mon aide.* » La nuit se passa dans ces terribles assauts, auxquels il ne cessait d'opposer le crucifix et le saint nom de Marie ; mais avec le jour le calme reparut, et Arnaud d'un visage serein fit éclater sa joie, déclarant que Marie, son refuge, lui avait obtenu le salut éternel. Ensuite, se tournant du côté de la sainte Vierge, qui l'invitait à la suivre : « *Je viens, ma Maîtresse, je viens* », dit-il ; et dans l'effort qu'il fit pour se soulever, il expira doucement ; et Marie reçut son âme pour la présenter au tribunal de son divin Fils.

(*Cité par saint Liguori*).

Le brigand touché par Marie.

Dans un lieu désert des Etats du Pape, une jeune fille dévote à Marie fut rencontrée un jour par un chef de brigands ;

craignant quelque outrage de sa part, elle le pria pour l'amour de la sainte Vierge de ne lui faire aucun mal. Ne crains rien, lui dit le brigand, puisque tu m'as prié au nom de la Mère de Dieu, je veux seulement que tu me recommandes à elle. Il l'accompagna même jusqu'à ce qu'elle fût en toute sûreté. La nuit suivante, Marie apparut au brigand, le remercia de l'action qu'il avait faite pour son amour, lui assura qu'elle s'en souviendrait et qu'en son temps elle saurait l'en récompenser. Quelque temps après, ce voleur ayant été saisi par la justice, fut condamné à mort. La nuit avant le jour de son exécution, la Mère de Dieu se montra de nouveau à lui en songe et lui dit : Connais-tu qui je suis? — Il me semble vous avoir vue une autre fois, répondit le voleur. — Je suis la Vierge Marie, reprit la Mère de Dieu, je suis venue pour te récompenser de ce que tu fis une fois pour mon amour ; tu mourras demain avec une telle contrition de tes fautes, que tu viendras aussitôt en paradis. Le condamné s'étant éveillé sentit une si grande douleur de tous ses péchés, qu'il en versa un torrent de larmes, remerciant hautement Marie. Il fit appeler un prêtre, lui confessa tous ses crimes en soupirant et en sanglotant ; il lui raconta sa vision et le pria de publier partout la grâce que la Mère de Dieu lui avait faite. Il alla ensuite avec une grande joie au lieu de son supplice. On dit qu'après sa mort, son visage respirait l'air d'un Bienheureux, et fit croire à tous ceux qui le virent que Marie avait accompli sa promesse.

(*P. Recup. de sign. frust., sign.* 12.)

Le Regina cœli.

Baronius et saint Grégoire de Nysse rapportent qu'en l'an 590 de Jésus-Christ, la ville de Rome fut ravagée par

la peste d'une manière si terrible qu'on eut lieu de craindre que cette ville ne fût bientôt plus qu'un vaste tombeau. Le pape Pélage II ayant succombé à cette cruelle maladie, saint Grégoire, surnommé le Grand, fut élu pour lui succéder. Ce saint Pontife voyant que toutes les ressources et toutes les précautions humaines étaient épuisées, et que la peste augmentait tous les jours ses ravages, prit le parti de se tourner entièrement vers la Mère de Dieu. Il ordonna donc que le clergé et le peuple iraient en procession à l'église de Sainte-Marie-Majeure, et qu'on porterait par toute la ville l'image de la très-sainte Vierge, que l'on croit avoir été peinte par saint Luc. La violence du mal était telle que quatre-vingts personnes moururent pendant la procession. Enfin, Dieu se laissa fléchir par les larmes et les prières du saint Pasteur et de son troupeau désolé. Avant la fin de la procession, on vit, comme au temps de David, sur la tour d'Adrien, appelée depuis le Château Saint-Ange en mémoire de cet événement, un ange revêtu d'une forme humaine, qui remettait dans le fourreau une épée sanglante, et dès lors la peste cessa entièrement. On entendit en même temps des voix chanter dans les airs ces paroles : *Regina cœli, lætare, alleluia, Quia quem meruisti portare, alleluia, Resurrexit, sicut dixit, alleluia*, dont voici le sens : *Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que Celui que vous avez eu le bonheur de porter dans votre sein est ressuscité comme il l'avait promis. Dieu soit loué.* Le saint Pontife ajouta aussitôt : *Ora pro nobis Deum, alleluia : Priez le Seigneur pour nous, Dieu soit loué à jamais.* On était alors au temps de Pâques, et c'est pour cela que l'Église a toujours chanté cette antienne en l'honneur de la sainte Vierge pendant ce saint temps (1).

(1) Cet événement, trop considérable et trop public pour avoir pu

Confiance de saint François de Sales dans le SOUVENEZ-NOUS (1).

Depuis que saint François de Sales avait eu le bonheur de retrouver la paix de l'âme en récitant le *Memorare* devant une image de la très-sainte Vierge, il avait en cette prière une confiance sans borne (2); il la redisait dans toutes les circonstances difficiles où il se trouvait. Il la recommandait à tous ceux qui étaient sous sa direction.

être supposé, nous est raconté par les historiens les plus graves et les plus savants, notamment par le *Mabillon* de l'Italie, Charles Sigonius.

Saint Grégoire était bien fait, d'ailleurs, pour être l'intercesseur auprès de Marie, et par Marie auprès de Dieu, de ce grand acte de clémence, lui dont la piété envers la Mère de Dieu s'exhalait par ce beau panégyrique : « C'est assurément de la bienheureuse Vierge « qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit qu'il y aurait une montagne de la « maison du Seigneur dont les fondements seraient assis sur la cime « des plus saintes montagnes, Elle qui a surpassé par la dignité de « son élection la hauteur de toutes les créatures les plus chéries et « les plus favorisées de Dieu. N'est-ce pas, en effet, une Montagne « bien élevée que Marie, puisque, pour avoir l'honneur de con- « cevoir le Verbe éternel, elle a dû pousser la grandeur de ses mé- « rites par delà tous les chœurs des Anges, jusqu'au trône même de « la Divinité ? (*Auguste Nicolas.*)

(1) On attribue généralement cette prière à saint Bernard, quoiqu'on ne la trouve pas dans les diverses éditions de ses œuvres ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans plusieurs de ses écrits, on voit des sentiments analogues à ceux qui sont exprimés dans cette prière ; par exemple : « *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessatibus suis, sibi meminerit defuisse... Ad hunc igitur fontem sitibunda properet anima nostra, ad hanc misericordiæ cumulum tota sollicitudine miseria nostra recurrat...* (S. Bern., Serm. 3 *de Assumpt.*, et Sermo 2 *in Ador.*, n. 5.)

(2) Voyez dans le *Trésor historique des enfants de Marie*, t. I, n. 132, la tentation de S. François de Sales.

« Je me souviens, dit Le Camus, évêque de Belley, que « c'est de sa bouche que j'ai appris cette prière. Je l'écrivis « à la tête de mon bréviaire, pour la graver dans ma mé- « moire et m'en servir dans mes peines. Je sais aussi qu'il « l'a fort recommandée aux religieuses de la Visitation, et « qu'elles en font un pieux usage.

« Il la conseillait surtout dans les grandes tentations, « parce que la Mère de Dieu est terrible à l'ennemi comme « une armée rangée en bataille; car le fruit béni de ses en- « trailles a écrasé la tête du serpent infernal (1). »

La confiance récompensée.

Un jour, une pauvre veuve et plusieurs enfants arrivent à une bibliothèque de la Sainte-Famille (2) et commence la conversation en ces termes : « Monsieur, je ne puis payer « mon propriétaire. Dans trois jours, chassée de ma de- « meure, je serai sans asile, sans meubles et sans pain. — « Chère bonne dame, combien devez-vous? — 135 fr. — « 135 fr. ! s'écrie le directeur en sautant sur sa chaise ; où « voulez-vous donc que je trouve cette somme, et cela en « trois jours ? Au service de la Sainte-Famille, on écorne « ses rentes plutôt qu'on ne les grossit. Vraiment, je ne « puis. — Alors, je suis perdue, et mes pauvres enfants, qui « vont mourir de faim et de froid ! » A ce cri de mère, le directeur a le cœur déchiré. « Attendez, dit-il, voici peut- « être une inspiration du ciel. Deman, à midi, au son de « l'*Angelus*, à quelque endroit que vous soyez, vous et vos

(1) *Le Véritable Esprit de saint François de Sales*, t. IV, p. 183.

(2) Pieuse réunion présidée par la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

« enfants, dites l'*Ave Maria* et le *Memorare*, j'en ferai « autant, et nous verrons. » Le lendemain, vers midi, aux approches de l'église où il allait réciter le *Memorare* du salut, le charitable monsieur rencontre un vieil ami de cœur. « Où vas-tu donc ? — Je vais demander 135 fr. à la « sainte Vierge. — Pourquoi faire? — Pour ma femme et « mes enfants. — Mais tu n'as ni femme ni enfants. — Ce « qui n'empêche pas que si, aujourd'hui, je n'ai pas 135 fr., « demain ma femme et mes enfants seront chassés de leurs « logis; ils seront sans meubles, sans asile et sans pain; ils « mourront de faim et de froid. Adieu, la sainte Vierge « m'attend. — Oui, va la remercier, et ce soir viens chez « moi, je te remettrai 135 fr. pour ta femme et tes enfants. » Tout cela s'était passé entre le premier et le dernier coup de midi, à la porte de la célèbre chapelle de l'église Saint-Sulpice, à Paris.

Confiance, confiance en Marie !... (*Petites Lectures*, 1857.)

Le Memorare (Souvenez-vous) du P. Bernard.

Pendant le règne de Louis XIII, un homme, se dégageant d'une vie agitée par les entraînements et les plaisirs si creux et si dangereux du monde, avait eu le bonheur, touché par la grâce, de renoncer au siècle pour se consacrer à Dieu et à ses frères.

C'était un homme de famille parlementaire; il avait quitté l'éclat et les splendeurs, pour vivre dans la pauvreté. Dans sa voie nouvelle, de grandes tentations l'avaient surpris un moment ; quelqu'un de ces appâts que le monde sait si bien faire briller pour ressaisir ceux qui lui échappent, s'était présenté à lui : au lieu de braver témérairement le péril, nouveau soldat de la foi, il s'était réfugié dans une église

de Paris, et s'était jeté humblement sous l'égide de la sainte Vierge, et la tentation avait fui. Cet homme, qui se livrait sans réserve à la main de Dieu, était, depuis peu, devenu prêtre ; il avait chanté sa première messe à l'Hôtel-Dieu, au milieu des pauvres qu'il appelait désormais sa famille. Un héritage de quatre cents mille francs qui lui survint lui donna une grande joie, car il put soulager beaucoup de misères. Mais sa famille d'adoption était si nombreuse, qu'il lui fallut encore, après qu'il eut tout donné, quêter et mendier pour elle. Consacré aux malheureux, cet homme, qui dès lors ne possédait jamais rien que son cœur dévoué, fit de toutes parts des merveilles de charité et des conversions admirables. Il ne bornait pas son affection aux seuls pauvres libres ; il allait dans les prisons, il portait des consolations aux criminels ; il les accompagnait à l'heure terrible du supplice. On a peine à croire que, dans l'indigence et le dénûment, dans l'abandon de tous et devant la mort violente, l'homme tombé puisse encore oublier Dieu : il en est pourtant ainsi trop souvent. Le saint prêtre que nous désignons s'attacha surtout à ces infortunés. Il s'appelait Bernard ; mais il était plus connu à Paris sous le nom de *Pauvre Prêtre !*

Plein de confiance et d'amour pour la Sainte Vierge, c'est à elle qu'il demandait toutes les conversions qu'il opérait. Sa prière favorite était le *Memorare* ; il l'avait fait imprimer sur de petits carrés de papier qu'il portait avec lui, et durant sa vie, il en distribua deux cents mille exemplaires. Asusrément, cette prière féconde a fait descendre du ciel mille fois plus de grâces qu'elle ne contient de lettres. Elle était la richesse et la force du Pauvre Prêtre, dont le naïf désintéressement n'était pas moins remarquable que la sainteté. On en pourrait citer bien des traits charmants. Le cardinal de Richelieu, qui l'admirait, voulait absolu-

ment lui donner un bénéfice ; ne pouvant le lui faire accepter, il lui dit un jour : « Mettez-moi donc à même de vous être agréable autrement, et demandez-moi quelque grâce. »

« Monseigneur, répondit Bernard, je profiterai de la bonté de Votre Éminence. Je la prie d'ordonner qu'on cloue de meilleures planches au tombereau dans lequel j'accompagne les pauvres criminels, afin que la crainte où ils sont toujours de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec un peu d'attention... »

Le *Memorare* auprès des criminels endurcis était presque toujours sa ressource invincible. On vint lui dire un matin qu'il y avait dans les cachots du Châtelet un homme condamné, qui allait être roué vif, et qui ne voulait pas, obstiné dans le crime, entendre parler de Dieu. Bernard y court, il entre dans le cachot de ce malheureux ; il le salue, il le console, il l'embrasse. Il tourne autour de ce cœur de granit, qu'il cherche à amollir. Toute sa charité est vaine ; tout son zèle est inutile. Le prisonnier sombre, ne lève pas même les yeux, ne fait pas un signe, ne répond pas un mot, et, pendant ses tendres exhortations, reste immobile, accroupi dans ses chaînes.

« Du moins, mon frère, dit Bernard, pour avoir un appui auprès de Dieu devant qui vous allez paraître, récitez avec moi une courte prière à la sainte Vierge. »

Le criminel persiste comme un roc dans son mutisme impassible.

« Je vais donc le dire seul, reprend le pauvre prêtre, en se mettant à genoux à côté du prisonnier ; unissez-vous à moi de cœur, mon frère ; et si vous souffrez trop pour parler, vous participerez à ma prière en répondant : Ainsi soit-il. »

Il tire de son bréviaire un petit carré de papier ; c'était le

Memorare. Il le récite pieusement; et quand il a fini, quand il attend que la brebis perdue se rapproche de lui par un seul mot, le criminel fait un mouvement brutal; il gronde sourdement, et détourne la tête.

Saisi de douleur, Bernard n'écoute plus alors que son zèle. Il élève sa main tremblante; il porte la sainte prière aux lèvres du criminel, s'efforce de la lui faire entrer dans la bouche, et s'écrie :

« Puisque tu ne veux pas la dire, tu la mangeras! »

Le prisonnier ne pouvant se défendre, à cause des chaînes qui lui tenaient les pieds et les mains, accorde enfin à l'importunité ce qu'il avait refusé à la supplication. Il desserre ses dents, que le haineux désespoir avait contractées; il promet de réciter la prière qu'il vient d'entendre, et qui peut-être déjà vient de purifier ses lèvres.

A mesure qu'il en répète les saintes et douces paroles, le criminel change, pour ainsi dire, à chaque syllabe; il s'attendrit, il pleure, il sanglote, il fond en larmes, et, dès qu'il a terminé cette prière, son cœur inflexible est brisé; un violent repentir éclate : ce n'est plus l'horrible bandit, c'est un condamné qui se soumet. A travers les pleurs qui le suffoquent, il confesse longuement tous les détails de sa coupable vie; il accepte, il bénit, il trouve insuffisante l'expiation qu'il va subir, en mourant du dernier supplice; et la contrition, qui lave et efface les souillures de son âme, devient si forte, qu'il y succombe. Pécheur sauvé par Marie, l'échafaud lui fut même épargné; il mourut de douleur, en priant prosterné sous la main du Pauvre Prêtre qui appelait sur sa tête la miséricorde et le pardon.

L'heureux filleul.

M. X... avait eu l'insigne malheur d'abandonner la religion bientôt après sa première communion. Il avait ensuite

embrassé une carrière honorable, et s'était marié sans songer à revenir à Dieu. L'occasion s'étant présentée de nommer l'enfant d'un de ses fermiers, il consentit à le tenir sur les fonts du baptême avec sa femme qui était fort pieuse. Bientôt le petit filleul devint orphelin, sans autre appui que son parrain et sa marraine. M. X..., quoique père de plusieurs enfants, voulut bien se charger de celui-là, et prit un grand soin de son éducation, parce qu'il annonçait d'excellentes dispositions. Cette bonne œuvre, comme on va le voir, fut pour lui une source de bénédictions. L'orphelin, arrivé à l'âge de choisir une carrière, déclara en tremblant à son bienfaiteur qu'il désirait embrasser l'état ecclésiastique. M. X..., malgré sa répugnance pour ce saint état, et malgré les dépenses qu'allaient lui occasionner de nouvelles études, eut la générosité d'accéder au vœu du jeune homme, qui, après avoir reçu les saints ordres, s'embarqua pour les missions lointaines. Avant de partir, il alla témoigner à ses parents adoptifs toute la reconnaissance que lui inspiraient leurs bienfaits, et il les pria de vouloir bien, en souvenir de lui, réciter chaque jour le *Memorare*. M. X..., tout attendri, s'y engagea : c'était le premier acte de religion qu'il eût fait depuis son mariage, et ce fut ce qui lui obtint des grâces de conversion.

Quelques années s'étaient écoulées, lorsque le jeune missionnaire, qui devait faire un voyage en France, écrivit à son parrain qu'à tel jour il irait dire la messe dans sa paroisse. Quelle fut sa surprise lorsqu'il vit cet homme, jadis si peu religieux, se présenter à la communion avec le reste de sa famille! L'émotion du jeune prêtre fut si vive, qu'il ne put achever sa messe qu'en versant un torrent de douces larmes qui attendrirent tous les assistants. (*Mois de Marie des jeunes filles.*)

Marie consolatrice.

Un ecclésiastique français, qui vivait il y a quelques années, a raconté le fait suivant. Se trouvant à Saint-Pétersbourg, il reçoit un jour la visite d'un jeune homme de l'extérieur le plus agréable, qui lui dit ces paroles : — Monsieur l'abbé, pourriez-vous vous transporter, tout de suite, à telle rue, tel numéro. tel étage? On attend là le secours de votre ministère. — Il se rend aussitôt à l'adresse indiquée, entre, trouve une pauvre femme expirante, seule et abandonnée. — Je viens, lui dit-il, sur la demande que vous m'avez fait faire. — Moi, je ne vous ai point fait appeler. — Comment? N'avez-vous pas un fils, un parent, quelqu'un de connaissance que vous m'avez envoyé? — Nullement, je n'ai point d'enfants, je suis seule ici, et je n'ai pu en tout cas faire appeler un prêtre catholique, puisque je suis luthérienne. — Etonné de cette dernière réponse, et cherchant quel a pu être le messager qui l'a envoyé vers cette femme, il lui vient en pensée de lui demander si elle a partagé l'éloignement de ses coreligionnaires pour la sainte Vierge, si quelquefois elle l'a honorée, priée. — Oui, monsieur, tous les jours je l'ai invoquée ; jamais je n'ai oublié de réciter le *Souvenez-vous :* aussi je n'ai eu que Marie pour consolatrice pendant ma maladie, et je dois avouer que j'en ai reçu de très-grandes grâces. — Sans doute, dit l'ecclésiastique, c'est elle qui m'a envoyé vers vous ; elle ne veut pas vous laisser mourir dans l'erreur : ne voulez-vous pas rentrer dans le sein de la vraie foi ? — Le cœur de cette pauvre femme s'ouvre aussitôt à la grâce. M. *** l'instruit brièvement, lui donne l'absolution, la communion, l'extrême-onction. Elle meurt devant lui dans les transports de la joie. L'ecclé-

siastique se retire comblé lui-même de consolation, et persuadé que Marie lui avait envoyé l'ange de cette heureuse prédestinée pour la faire rentrer en grâce avec son divin Fils.

Notre-Dame des Tours et le Memorare.

A six lieues environ de Beyrouth, sur un mamelon qui domine l'une des plus pittoresques vallées du Liban, se dresse le sanctuaire de Notre-Dame des Tours, en arabe, *Sayedat-el-Abraj*.

L'emplacement qu'occupe ce sanctuaire était jadis celui de l'habitation d'un pacha turc. De vieilles tours servaient d'ornement et de défense à cette demeure redoutée. Au milieu, sur un blanc minaret, le *muezzin*, de sa voix rauque, appelait les Musulmans à la prière. Mais, depuis trois siècles, les Maronites sont parvenus à expulser les Turcs de cette partie du Liban : pour mieux assurer leur conquête, ils l'ont consacrée à la sainte Vierge, en lui dédiant la chapelle qu'ils ont construite au milieu des ruines de l'ancien château. Seul, le minaret a été conservé, et comme la tour de David, il protége aujourd'hui l'oratoire qu'en souvenir du passé, on a nommé *Sayedat-el-Abraj*, ou Notre-Dame des Tours.

La tradition rapporte à ce sanctuaire un fait merveilleux. Aux temps de leurs luttes avec les habitants du pays, les Turcs ayant livré aux flammes le bourg de *Ghasir*, qui est à peu de distance de là, n'osèrent pas cependant dévaster la chapelle de la sainte Vierge ; mais plusieurs d'entre eux vinrent, de nuit, dérober les *ex-voto* pieux qui pendaient aux murailles. Le châtiment suivit de près le sacrilége ; car ces malheureux, au nombre de vingt, furent trouvés

sans vie dans la vallée qui sépare l'église du bourg de Ghasir ; et, comme leurs cadavres ne portaient aucune trace de mort violente, la vallée fut appelée et s'appelle encore aujourd'hui *Wedel-el-Chanouk*, ou vallée des étranglés. Cette dénomination flétrissante, en perpétuant le souvenir de l'attentat et de sa punition, contribue à conserver le sentiment de respect qui entoure le sanctuaire.

Mais c'est dans leurs maladies, surtout, que les fidèles aiment à y venir implorer la puissante protection de Marie. *Sayedat-el-Abraj* est leur premier médecin. Souvent aussi leur foi est récompensée par des guérisons non moins étonnantes que durables. Entre autres exemples de ce genre, l'un des religieux européens qui dirigent le collége de Ghasir nous rapporte le fait suivant dont il a été témoin.

Un des élèves du collége s'était cassé le bras, dans la partie qui joint le poignet. Les médecins qu'on trouve au Liban sont, en général, peu habiles, et ceux qui furent appelés ne surent pas raccommoder la fracture. Le mal ne fit qu'empirer, tellement que l'amputation fut regardée comme inévitable. Alors le père de l'enfant, qui déjà avait prié Marie, mais en apparence sans succès, va se prosterner de nouveau dans la chapelle de *Sayedat-el-Abraj*, et là, donnant un libre cours à sa douleur : « Vierge sainte, lui dit-il, voilà plusieurs fois que je vous invoque, et mon fils n'éprouve pas de soulagement ; si donc vous persistez à ne pas vouloir le guérir, indiquez au moins quelque remède qui apaise un peu ses douleurs. »

Peu après, son fils vient au collége, et, entrant dans la chambre d'un émir druze converti, l'un des premiers objets qui le frappent est un papier sur lequel est écrit le *Memorare*. « Qu'est-ce que cela, dit-il à l'émir. — C'est, répondit celui-ci, une prière que j'ai rapportée de Rome, et sa-

chez, ajouta-t-il dans le langage imagé des peuples orientaux, qu'elle a converti autant de personnes et guéri autant de malades que vous avez de cheveux sur la tête. — S'il en est ainsi, il faut que vous me la donniez. » L'émir, pour le contenter, lui donne une copie de la prière traduite en arabe. L'enfant l'emporte, plein d'espérance, et raconte à ses parents tout ce qu'il en a entendu dire. « Sans doute, s'écrie le père, ce sera le remède que j'ai demandé à *Sayedat-el-Abraj.* » Alors, avec un de ses sentiments de confiance vive qui sont comme le prélude des miracles, il ôte tous les bandages qui serraient le bras de son fils et y applique la prière, qu'il entoure d'une simple bandelette. Chose admirable ! les os dérangés se remettent d'eux mêmes à leur place, comme si une main invisible les eût conduits, et maintenant le bras est aussi sain que si jamais il n'avait été fracturé : seulement, comme pour attester le prodige, il reste une légère saillie, mais qui n'occasionne ni douleur ni gêne dans les mouvements.

C'est ainsi que Dieu se plaît à récompenser cette simplicité de la foi à laquelle il a promis même des miracles.

Conversion extraordinaire aux Etats-Unis d'Amérique, obtenue par la récitation d'un Memorare.

M. Mac G.. d'une famille catholique, aux Etats-Unis, par un mauvais choix de lectures, était devenu incrédule. Marié à une protestante, il ne s'inquiétait nullement du salut de ses enfants ; il ne se mêlait point de leur éducation religieuse, tout en manifestant son opposition opiniâtre, et, selon lui, raisonnée, à toute forme de culte. C'était une famille qui vivait de son travail, mais avec aisance. La mère, d'un caractère doux, et sans antipathie contre le catholicis-

me, avait vu sans regret ses deux filles aînées rentrer au sein de l'Eglise, et l'une d'elles apprendre la doctrine catholique aux plus jeunes des enfants. Au point de vue moral, c'est un singulier spectacle que celui d'une famille où le père est ennemi déclaré du christianisme, où la mère, imbue de principes protestants, y tient assez peu pour ne pas exiger que ses enfants, au milieu d'une population en immense majorité composée de sectaires, deviennent presque tous fervents catholiques : résultat naturel de l'abandon du principe d'autorité en matière de religion. La divine miséricorde se sert de ces sortes d'anomalies pour ramener un grand nombre d'âmes à la vérité.

Julia Mac G., l'aînée des enfants, était exemplaire par sa fidélité à tous ses devoirs et par son zèle pour la foi de Jésus-Christ. Elle ne cessait de faire instance au ciel et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour gagner à la vérité son père et sa mère, qu'elle aimait tendrement, et qui méritaient doublement son amour par leurs bonnes qualités et leur entier dévoûment. Enfin elle vit ses efforts couronnés de succès quant à sa mère, qui, dans un âge avancé, embrassa le catholicisme. Le père restait inébranlable dans ses fausses opinions sur une autre vie. Bien qu'il fût alors d'une santé fort chancelante, il devait s'absenter pour affaires. Julia n'osait point ordinairement discuter avec lui. En cette occasion, elle se permit d'exprimer le vif chagrin qu'elle ressentait en voyant son père s'exposer à mourir hors du sein de l'Eglise. « Mon enfant, répondit-il, je n'ai aucune crainte : si, comme tu le dis, il y a un Dieu juste, il ne saurait me punir pour n'avoir pas cru des dogmes dont il ne m'a jamais donné des preuves suffisantes. Je puis me tromper, mais c'est innocemment. La foi ne dépend pas de nous, et ce serait une bassesse de faire profession au dehors de ce que je ne crois pas au fond de mon

cœur. » Elle le supplia de demander au Tout-Puissant des lumières, afin de parvenir à la connaissance parfaite de la vérité, à quoi il répliqua qu'il avait fait souvent cette demande. Le cœur serré, la pauvre Julia fit offrir le saint sacrifice de l'autel pour son père, et le recommanda aux prières de plusieurs âmes pieuses.

Au retour de M. Mac G., les médecins le déclarèrent dans un état désespéré de consomption, vu les rapides progrès que le mal avait faits tout récemment. Il parla lui-même de sa fin prochaine. Nouvelles tentatives de Julia pour obtenir de lui qu'il demandât le don de la foi ; même opposition de sa part. Il déclara avec humeur que plus la mort approchait, plus il était convaincu que la religion, sous toutes ses formes, n'était qu'une institution humaine. Nul chrétien, disait-il, ne pouvait mourir plus résigné que lui ; s'il avait à prier, ce serait pour que sa femme et ses enfants pussent mourir dans d'aussi heureuses dispositions. Une autre fois, il dit encore avec vivacité que Dieu le mépriserait comme un hypocrite, si, sans la foi, il avait recours aux sacrements. Il accueillait les prêtres catholiques avec affabilité, mais comme des amis ; aucun argument n'avait prise sur lui. De concert avec le pasteur du lieu, la famille invita un prêtre du voisinage, homme éloquent, à venir voir le malade. Ce prêtre fut bien reçu, mais il n'eut d'abord aucun succès.

Le danger devenait pressant. Julia éplorée, toute la famille dans la désolation cherchait de tous côtés des secours spirituels, afin d'arracher au ciel quelque grâce extraordinaire. Le Seigneur enfin se laisssa vaincre par tant de pieuses larmes, par de si ferventes et nombreuses supplications. On avait fait une neuvaine ; les religieuses d'un couvent de carmélites s'y étaient unies. On était dans l'octave de la Fête-Dieu, en juin 1846. A l'église, des prières avaient

été demandées publiquement pour une âme rebelle à la grâce. Ce même jour, le prêtre étranger était auprès du malade. Il avait épuisé les ressources de son éloquente charité, il perdait tout espoir; il demanda à M. Mac G. la permission de prier pour lui auprès de son lit. « Vous pouvez vous en éviter la peine : me croyez-vous assez simple pour imaginer que cela puisse m'être utile? » Quelque décourageante que fût cette réponse, le pieux ecclésiastique se jette à genoux et récite le *Memorare*. A peine cette prière achevée... ô douce puissance de la grâce! ô heureuse efficacité d'un humble appel à Marie! M. Mac G. s'écrie : « Marie, au pied de la croix de Jésus, priez pour moi! » Il attire le prêtre dans ses bras, et, fondant en larmes, il demande à se confesser.

Le changement avait été aussi complet que subit : c'était un homme nouveau, un homme d'une foi vive et d'une ardente charité; toutes les vertus semblaient lui être devenues naturelles. Les huit jours qu'il survécut furent un beau et touchant triomphe pour notre sainte religion. Il en reçut les derniers secours avec des sentiments qui furent une source abondante d'édification.

Beaucoup de gens qui, avec une dangereuse curiosité, avaient prêté l'oreille à ses discours tandis qu'il combattait le christianisme, venaient maintenant voir avec quelle étonnante force de conviction il publiait les louanges de Dieu, il rendait grâces des lumières qu'il avait reçues, il priait, il exhortait ses amis et ses connaissances à s'adonner à la piété. L'émotion des assistants était visible; des cœurs qu'on disait difficiles à amollir cédaient à l'attendrissement. Son seul désir, disait-il, si Dieu daignait prolonger son existence ici-bas, serait de réparer le scandale qu'il avait donné par son opposition à la religion. Il fit brûler des livres, des écrits en sa possession, contraires à la saine doctrine. Enfin

il exprima, comme sa dernière requête au lit de la mort, le vœu que ceux qui l'avaient entendu parler contre la foi « jetassent pour jamais aux vents » (*would throw foe ever to the winds*) toutes les préventions qu'il avait pu leur inspirer. Inutile de chercher à peindre les émotions de la famille, et surtout de la pieuse et sensible Julia, en se séparant d'un père chéri pour ne plus le revoir sur la terre, mais avec un gage, on peut dire certain, de son éternité bienheureuse. Gloire à Dieu! honneur à Marie! Heureux ceux qui se réfugient sous l'égide de cette glorieuse Mère de Jésus-Christ! (*Etoile du matin*).

Le Souvenez-vous du capitaine.

Le jeune L***, né au régiment, dans les plus mauvais jours de l'Empire, n'avait reçu aucune instruction religieuse. Encore enfant, il avait eu le malheur de perdre sa mère. Son père, tambour-major, habitué à s'enivrer, ne lui avait donné que de mauvais exemples. Or, un jour, pendant que ce dernier était gravement malade, par suite de ses excès de tout genre, le pauvre enfant, accablé de tristesse, se voyant comme abandonné des hommes, éprouva le besoin de s'adresser à Dieu. Il se jette à genoux ; et, comme il ne savait aucune prière, il en composa une : « Mon Dieu, « dit-il, si vous voulez guérir mon malheureux père, je « vous promets de me faire instruire de la Religion ; d'être « bien sage, afin de me préparer, comme il faut, à ma pre- « mière communion, et de continuer à être un bon chré- « tien toute ma vie. » Dieu fut touché de cette prière naïve. Le jour même, au grand étonnement des médecins, qui le regardaient comme perdu, le père malade se trouva beau-

coup mieux ; et, très-peu de temps après, il fut parfaitement guéri.

Le jeune L***, fidèle à sa promesse, alla trouver un bon prêtre, qui, après l'avoir bien préparé, l'admit avec bonheur au banquet des Anges.

Ce pieux enfant persévéra dans ces bons sentiments. Dieu seul connaît tout ce qu'il eut à souffrir de ses camarades impies et libertins, et aussi de son père qui se moquait de lui et allait jusqu'à le maltraiter à cause de sa piété.

Rien ne put décourager ce fervent chrétien, et peu à peu on finit par l'estimer beaucoup. Grâce à sa bonne conduite et à sa valeur, il parvint au grade de capitaine, obtint la croix d'honneur et fit un bon mariage. Dieu a continué de le bénir en lui donnant des enfants qu'il élève très-chrétiennement. Voici la relation touchante d'une guérison miraculeuse qu'il a obtenue par l'intercession de la très-sainte Vierge ; nous la raconterons telle qu'il nous l'a dite lui-même, citant ses propres expressions, afin de conserver à ce récit sa couleur.

Parmi les domestiques du capitaine L***, se trouvait une bonne chargée du soin des enfants, affligée d'une maladie affreuse ; elle était épileptique. La femme du capitaine s'en étant aperçue, elle proposa à son mari de la renvoyer. Comment, dit ce brave militaire, renvoyer cette pauvre fille parce qu'elle est malheureuse ! Il me semble que ce ne serait pas charitable ; nous faisons une bonne œuvre en la gardant. Tant que tu voudras, répondit sa femme ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle expose la vie de nos enfants. Puisque tu le désires, nous pouvons bien la garder quelque temps encore ; mais, en attendant, nous sommes obligés d'en prendre une autre pour soigner et conduire les enfants. Ma femme, reprit le capitaine, tu me scandalises ; il

y a un moyen bien préférable à celui que tu me proposes : c'est de faire une neuvaine à la sainte Vierge, pour obtenir la guérison de cette pauvre fille. Tu vas donc faire la neuvaine, la bonne la fera, les petits enfants aussi ; et, de mon côté, je m'unirai à vous pour demander cette grâce. Nous ne risquons rien, dit la femme, à employer ce moyen. Et, l'on se met à faire la neuvaine. Mais voilà qu'avant la fin des pieux exercices, la domestique a des attaques plus violentes que jamais. En voyant cela, la femme du capitaine, qui était comme la femme de Job, la femme de Tobie et tant d'autres femmes, se mit à lui dire : Tu vois bien, mon ami, que nous n'avons pas réussi. Sans doute, il faut être chrétien, avoir confiance en Dieu, ne pas rougir de sa foi ; mais on doit éviter aussi de se laisser aller à la présomption et de croire que Dieu va faire des miracles à tout moment. Le capitaine ne se laissa pas battre, encore moins décourager par ces raisonnements. Il paraît bien, répondit-il, que tu ne lis pas souvent l'Évangile, où il est écrit : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Si vous aviez de la foi seulement comme un petit grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes. » — Nous allons faire une seconde neuvaine ; et puis, si elle ne réussit pas, nous en ferons une troisième, enfin une neuvaine de neuvaines, s'il le faut. Je ne me laisse pas décourager comme cela. Les neuvaines se succèdent et les attaques d'épilepsie semblent se multiplier aussi. Cependant le capitaine sentait sa confiance augmenter avec les difficultés, quelque chose lui disait intérieurement qu'il finirait par obtenir la grâce qu'il sollicitait, pourvu qu'il fût fidèle à persévérer dans la prière. Or, un jour, après une communion fervente, il se retira dans son cabinet ; et là, à genoux devant une très-belle statue de la très-sainte Vierge, il la conjure, du fond de son âme, de lui accorder cette faveur. « O Marie,

lui dit-il, avec une simplicité touchante, vous ne pouvez pas me refuser ce que je vous demande depuis si longtemps ; votre honneur et le mien y sont intéressés ; j'ai donné ma parole que vous nous obtiendriez cette grâce ; si, par impossible, vous alliez me la refuser, je me verrais contraint de changer le *Souvenez-vous*, cette belle prière de saint Bernard. Je serais obligé de dire, à mon grand regret : « O vous, qu'on ne peut plus appeler miséricordieuse, souvenez-vous que désormais on a entendu dire que quelques-uns de ceux qui se sont adressés à vous n'ont pas été exaucés. N'étant donc plus animé de la même confiance, je... Non! non! je n'achèverai pas, ces paroles vous sont trop injurieuses, je suis certain que vous m'avez écouté. » Il se relève, les yeux pleins de larmes, un sentiment indéfinissable remplit son cœur, et lui dit que sa prière est arrivée jusques au trône de la plus miséricordieuse des mères. Il ne se trompait pas ; Marie, touchée de sa foi, rendit la santé à la malade. Lorsqu'il nous a raconté lui-même ce fait, plusieurs années s'étaient écoulées sans que la bonne, que les docteurs avaient abandonnée comme incurable, eût eu vestige d'attaque.

Mort édifiante obtenue à un jeune homme par la dévotion à Marie.

Le père de Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au milieu des nations sauvages de l'Amérique, abordait il y a quelques années à la peuplade des Pottowatomies, qui demeurent sur les bords de la rivière des Osages. Comme on déchargeait ses effets, on apporta à bord un jeune homme très-dangereusement malade. Il se faisait déjà tard, et, à cause de ses bagages, le missionnaire ne pouvait se

rendre à la cabane que le grand chef lui avait fait préparer. Il resta donc sur le bateau. Or, pendant la nuit, le jeune homme souffrait beaucoup. Les soupirs que lui arrachait la douleur engagèrent le Père Smet à entrer dans sa chambre, quoique inconnu, afin de le soulager ou de le consoler. Cette attention charitable du missionnaire toucha le jeune malade, qui lui ouvrit son cœur. « Je suis catholique, lui dit-il, j'ai même reçu une éducation tout à fait chrétienne, d'un de mes oncles, qui est un ecclésiastique plein de zèle. J'ai longtemps pratiqué la piété, et surtout j'ai toujours eu une tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Il y a six ans que je voyage dans les montagnes, parmi une tribu sauvage, sans avoir jamais rencontré aucun prêtre, et cependant je n'ai jamais oublié Marie. — C'est elle sans doute qui m'amène en ce moment auprès de vous, mon fils, lui répondit le vénérable missionnaire ; elle veut vérifier en votre personne ces paroles de saint Bernard : *qu'on ne l'a jamais invoquée en vain*. Croyez-moi, profitez de cette grâce qu'elle vous a obtenue. Il y a longtemps que vous n'avez purifié votre conscience ; peut-être a-t-elle beaucoup de reproches à se faire, commencez votre confession. » Le jeune homme n'eût point de peine à se rendre à l'invitation du ministre charitable ; il se confessa dans de grands sentiments de piété et reçut de même l'Extrême-onction. Le Père Smet apprit depuis qu'il était mort le lendemain de son arrivée au terme de son voyage. (*Annales de la Propagation de la foi.*)

La nouvelle Madeleine.

Une cantatrice célèbre parcourait la province, et soulevait partout un enthousiasme indescriptible. Jeune, belle, dévorée de la flamme sacrée de l'art, elle fascinait ses

auditeurs, les prosternant à ses genoux, et Dieu seul sait combien de malheureuses victimes seraient descendues avec elle dans l'abîme, SI LA VIERGE MÈRE DES VIERGES ne l'eût regardée d'un œil de compassion et d'amour! Au milieu des désordres inséparables de cette vie fébrile, surabondante en émotions sans cesse renaissantes, elle avait gardé dans un coin de l'âme le souvenir d'une enfance chrétienne ; dans ses heures de dégoût et de solitude elle redisait le MEMORARE et cherchait, dans cette tendre invocation, un remède à ses lassitudes de cœur, et peut-être une distraction à des triomphes sans prix, parce qu'ils se renouvelaient tous les jours.

Marie donc l'éclaira et la toucha. Le lendemain elle laissait une place vide dans le monde, frappait à la porte du couvent des Carmélites de Riom, et s'y cachait sous la bure. Courageuse, forte, prévenue d'ailleurs d'une grâce puissante, elle a vaillamment expié de courts égarements par la plus rigoureuse et la plus longue pénitence ; et quand le céleste Epoux, dont elle avait reconquis les caresses, l'appela pour les noces éternelles, ses compagnes pleurèrent une prédestinée.

Les premières larmes d'un condamné à mort.

Un prêtre sortait d'une grande prison de Paris, lorsqu'un des gardiens lui dit : nous avons ici un homme condamné à mort; plusieurs de vos confrères ont essayé de lui parler de religion, et il les a repoussés... il est furieux, il veut se briser la tête contre les murailles, il a fallu le mettre au cachot ; voulez-vous le voir? — Oui bien volontiers, répondit le prêtre. On le conduisit par un corridor sombre et souterain, la porte s'ouvrit devant lui, et il vit un mal-

heureux couché sur un lit de fer, enveloppé dans une chemise de fer. A la vue d'une soutane ses yeux s'enflammèrent, et il jeta cette parole au prêtre : Que venez-vous faire ici, malheureux prêtre? n'ai-je pas dit que je ne voulais pas me confesser? sortez, sortez. — Mais, mon ami, lui répondit le ministre de Dieu, je ne viens pas vous confesser malgré vous; vous êtes seul, vous devez vous ennuyer beaucoup et je viens vous consoler un peu. — A la bonne heure, lui fut-il répondu, vous m'avez l'air d'un brave homme, vous; asseyez-vous là. Et il lui montra une grosse pierre qui était dans le coin du cachot.

Le prêtre ne se le fit pas dire deux fois, il accepta le siége. Le prisonnier lui raconta son histoire : c'était un jeune homme de 29 ans, issu d'une honnête famille, mais dont l'éducation religieuse avait été complètement négligée. Depuis l'âge de douze ans il courait le monde ; il avait commis tant de crimes qu'il s'était fait condamner à mort. Quand il eut achevé son histoire, le prêtre essaya de la lui faire raconter de nouveau en forme de confession. Il s'en aperçut, et voilà une explosion d'horribles blasphèmes qui s'échappent de sa poitrine. Il ne fut possible d'obtenir de lui que la promesse qu'il réciterait chaque jour la prière : *Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie...* Bien des fois le prêtre revint, et ses visites étaient toujours stériles; ce malheureux était persuadé que ses crimes étaient trop grands, qu'il n'y avait plus de miséricorde pour lui, qu'il n'y avait pas de bon Dieu, comme il le disait, capable de lui pardonner. Un jour, pourtant, qu'il racontait de nouveau son histoire, le prêtre qui était devenu son ami, l'interrogea comme on interroge quelqu'un qui se confesse. Il s'en aperçut et il se laissa faire.

Quand il eut tout déclaré, le prêtre lui dit : — Votre confession est faite maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous

repentir. Alors il le prend, il le met à genoux sur son lit, il appelle les bénédictions de Dieu sur sa tête, il le conjure de détester ses fautes, quand il entend un profond soupir s'échapper de sa poitrine, qui est bientôt suivi de ces paroles : « Oh ! oui, je me repens ! que vous êtes bon, que vous m'avez fait de bien ! vous m'avez tiré un poids de plus de quatre cents livres de dessus le cœur ! » Puis, essuyant avec sa main une larme qui tombait de ses yeux : « Que c'est drôle, dit-il, je pleure ! moi qui n'ai jamais pleuré ; j'ai vu mourir ma pauvre mère que j'aimais ; j'étais peut-être cause de sa mort, et je n'ai pas pleuré ; je me suis entendu condamner à mort moi-même, et je n'ai pas pleuré ; tous les matins, quand je voyais le soleil paraître à ma lucarne, je me disais : C'est peut-être pour la dernière fois, et je ne pleurais pas, mon père, et je pleure aujourd'hui ! *Oh ! que Dieu est bon et que la religion est belle ! Que j'ai de douleur de ne les avoir pas connus plus tôt ! je n'en serais pas là.* » Et puis, tombant de son lit à genoux, il prend le prêtre par la soutane et lui dit : « Mettez-vous là à côté de moi, et prions ensemble, car si je prie seul, Dieu n'écoutera pas un homme comme moi. » Le prêtre se jeta à genoux, tous les deux pleuraient, et, quelques jours après, ce malheureux jeune homme, résigné et repentant, portait sa tête sur l'échafaud.

Le Sub tuum miraculeux.

Une femme pieuse de la campagne romaine, Henriette Altissimi, avait la plus grande dévotion à saint Louis de Gonzague. Un jour qu'elle le priait pour un moribond, condamné par tous les médecins, elle fut visitée par le Bienheureux, qui lui dit que, pour obtenir la grâce deman-

dée, il fallait recourir à la Reine du ciel, à l'auguste Marie, et il répéta plusieurs fois *Sub tuum præsidium*, etc. (1). Aussitôt Henriette se mit à dire plusieurs fois aussi la même prière, et dès ce moment le malade fut soulagé et rendu à la vie.

Le Sub tuum pendant l'orage (2).

Trois jeunes docteurs, revenant de l'Université de Paris, arrivèrent sur le mont Cenis et furent assaillis d'une furieuse tempête. Ces montagnes couvertes de neiges éternelles, et dont la cime touche le ciel, sont le pays des orages. Craignant quelque malheur, nos trois voyageurs commencent à courir pour gagner un abri et se dérober au danger. Mais voici que, parmi les éclairs et les tonnerres, on entend une voix terrible qui répète ces mots : Frappe, frappe, mets à mort ! Et au même instant un éclat de tonnerre foudroie l'un des trois et le réduit en poussière. Ses deux compagnons, saisis de frayeur et se croyant perdus sans ressource, fuient à toute bride. On a beau fuir le malheur, quand on le porte avec soi. Les éclairs se succèdent sans intervalle, le tonnerre redouble, et la même voix sort des nuées : Frappe, frappe, mets à mort. La voix est suivie d'un

(1) Le nom de l'auteur du *Sub tuum*, cette antienne aussi simple que touchante, n'est point connu. Le P. Poiré prétend qu'elle se trouve en grande partie, dans le second sermon de l'Avent par saint Bernard. Il y a plusieurs siècles que l'Eglise l'adresse à la très-sainte Vierge. Dans les maisons d'éducation, on termine les classes et les exercices par la récitation de cette prière, à laquelle les Souverains Pontifes ont attaché de grandes indulgences.

(2) *Kalendar. B. V.* 24 maii. — *Chronic. Minorum*, t. III, ch. 32 *Annal. Min.* — *Le Chef-d'œuvre de Dieu*, par le P. Binet.

coup de tonnerre qui tombe sur la tête du second voyageur et l'étend raide mort sur la place. Le troisième, que l'on nommait Augustin, eût déjà voulu être mort pour éviter une frayeur mille fois pire que la mort même. Rentrant en lui-même, il se souvient d'une courte prière qu'il avait coutume d'adresser à Notre-Dame, et le danger le rendant très-dévot, les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur, il dit avec une ferveur et une attention extraordinaires : *Sub tuum præsidium*, etc., « Sainte Mère de Dieu, je me mets sous votre protection, etc. » En disant ces mots, il se lance à toute vitesse, quoiqu'il eût perdu bride et étriers. Le cheval, qui avait autant de peur que son maître, ne s'épargnait guère. Mais, ô frayeur épouvantable ! à peine ce rayon d'espérance a-t-il lui dans son cœur que les nuées s'entrechoquent avec un horrible fracas ; des éclairs plus sinistres fendent le ciel ; le tonnerre ne cesse de gronder ; c'en est fait, il n'y a plus d'espoir. Pour comble de malheur, la voix vengeresse réitère ses menaces : Frappe ! frappe ! O Dieu ! quelle n'est point la frayeur du pauvre Augustin, et que va-t-il devenir ? Il répète avec plus de ferveur sa prière : *Sainte Marie, Mère de Dieu, je me mets sous votre protection*, et dit enfin son dernier *In manus*, car il se croit perdu. Cependant, comme la nuée retenait la foudre, la voix, d'un accent plus terrible, redit : Frappe ! frappe. Pourquoi tardes-tu ? Frappe, mets à mort. Mais une autre voix répond : Je ne saurais frapper, car il dit le *Sub tuum præsidium*, et Celle à qui il parle me lie les mains et arrête mes carreaux. Représentez-vous l'agitation de ce pauvre pèlerin à demi mort ; mais, entendant ce dialogne, il reprit courage et redoubla son *Sub tuum*. Inutile d'ajouter qu'il le disait de bon cœur. Aussi, miracle inespéré, l'orage se dissipe, la sérénité du ciel reparaît plus belle, et le jeune docteur gagne le pied de la montagne. Quelque temps après il entra dans l'Ordre de

Saint-François, et il ne manqua pas un seul jour de sa vie de réciter avec ferveur la belle prière à Marie, à laquelle il devait son salut : *Sub tuum præsidium.*

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Marie.

Une jeune femme de 28 à 30 ans, mère de famille et bonne chrétienne, était atteinte depuis trois mois d'une maladie difficile à connaître, qui semblait avoir son siége dans la rate et lui occasionnait d'horribles souffrances : plus de sommeil, plus de nourriture, la terre nue ou des planches par terre, voilà son meilleur lit. Le médecin ne pouvait trouver dans les ressources de son art le moyen de la guérir ou de la soulager, enfin la mort était imminente. Le prêtre qui l'avait déjà visitée, est appelé de nouveau, et voit que ses craintes sont fondées plus que jamais... la malade demande à se confesser, et le fait avec beaucoup de lucidité... Le prêtre lui parle de Marie, l'exhorte à mettre en elle sa confiance, à recommander à cette bonne Mère les petits enfants qu'elle élève et qu'elle aime tant. Elle est heureuse de cette pensée qui sourit à son cœur de mère... enfin il lui demande s'il lui serait agréable de poser sur son côté malade la relique de Marie, si elle veut la baiser en priant ; elle le fait avec foi, récite avec le prêtre le *Sub tuum...* pour la première fois elle peut se coucher, ne ressent plus de mal, repose tranquillement toute la nuit, et le lendemain va surprendre agréablement sa mère dans une maison située dans une rue éloignée. Huit jours après, elle vient pleine des sentiments de la reconnaissance recevoir à l'église le sacrement de l'Eucharistie ; depuis ce temps elle jouit d'une santé excellente... MORIN, curé.

Terrasmenil, 19 février 1860.

Prose de saint Casimir en l'honneur de Marie.

Saint Casimir, fils de Casimir III, roi de Pologne, eut, dès son enfance, une dévotion particulière à la sainte Vierge Dans l'âge des plaisirs, au milieu d'une cour brillante, entouré de tout ce que le monde peut offrir de plus séduisant, le jeune prince ne connaissait pas de plus douce jouissance que de servir et d'honorer cette Reine des élus, de célébrer ses louanges, de lui adresser, chaque jour, ses prières avec une ferveur admirable ; il ne l'appelait que sa bonne Mère ; il n'en parlait qu'avec des excès de tendresse et dans les termes les plus capables d'exprimer son respect et son ardent amour. Pour satisfaire sa tendre dévotion envers cette divine Mère, outre plusieurs pratiques de piété qui lui étaient familières, il composa en son honneur, étant encore fort jeune, une prose en latin pleine de sentiments de la plus touchante piété. En voici la traduction :

« Ne passe aucnn jour, ô mon âme, sans rendre tes hommages à Marie ; solennise avec dévotion ses fêtes, célèbre toutes ses éclatantes vertus.

« Admire sa grandeur et son élévation au dessus de toutes les créatures, et ne cesse de publier le bonheur qu'elle a d'être Mère de Dieu, sans cesser d'être vierge.

« Honore-la comme ta Souveraine, afin qu'elle t'obtienne le pardon de tous tes péchés ; invoque-la comme ta bonne Mère, et elle ne permettra pas que tu sois entraînée par le torrent de tes passions.

« Quoique je n'ignore pas que Marie est au dessus de toutes nos louanges, c'est cependant être impie, c'est être insensé de lui refuser ce tribut.

« Elle doit être singulièrement animée, exaltée par tous les hommes, et nous ne devons jamais cesser de lui rendre nos hommages et de la prier.

« Vierge sainte, l'ornement et la gloire de votre sexe, vous que toute la terre révère et qui êtes si élevée dans le ciel.

« Daignez exaucer les vœux de ceux qui se font un devoir de chanter vos louanges; obtenez-nous le pardon de nos crimes, et rendez-nous dignes du bonheur éternel.

« Je vous salue, Vierge sainte, c'est par vous que le ciel est ouvert aux malheureux, vous que l'ancien serpent n'a jamais pu séduire.

« La part que vous avez à notre rédemption fait que, après Dieu, nous mettons en vous toute notre confiance, et nous espérons que, par votre intercession puissante, nous n'aurons pas le sort des réprouvés.

« Préservez-moi de cet abîme de feu où tous les tourments sont réunis, et faites, par vos prières, que j'aie une place dans le séjour des bienheureux.

« Obtenez-moi une pureté inviolable, une modestie édifiante, une douceur inaltérable, un cœur sans dissimulation, un esprit droit.

« Éloignez de moi tout sentiment de froideur et d'aversion; allumez dans mon cœur une charité parfaite; éteignez-y toute étincelle de plaisir criminel; obtenez-moi a persévérance finale, et que je trouve en vous tous les secours dont j'ai besoin contre l'ennemi de mon salut. Ainsi soit-il. »

On voit, dans cette noble simplicité de style et d'expressions, les tendres et respectueux sentiments du jeune prince pour la Mère de Dieu. Non content de réciter tous les jours cette hymne en forme d'oraison, il voulut à sa mort, qu'on en mît dans son tombeau une copie écrite de sa

main, que l'on trouva sous sa tête lorsqu'on le leva de terre cent vingt ans après son décès.

(Croiset, *Année chrétienne*, 4 mars.)

Conversion d'un colonel suédois.

Dieu se servit du ministère de M. Meyster (1), pour opérer la conversion du colonel suédois, qui eut des résultats si salutaires, pendant la mission d'Amiens. Nous en donnerons ici les détails en les empruntant à M. du Ferrier,

(1) M. Meyster, l'un des plus fameux missionnaires de son siècle, eut trop de part à l'établissement du séminaire de Saint-Sulpice pour ne pas le faire connaître ici. Etienne Meyster, né au bourg d'Ath, au diocèse de Cambrai, se plaça d'abord comme précepteur chez un homme de qualité, où il vivait dans la dissipation, et se livrait à des études frivoles. Un jour d'hiver, étant à la chasse, il voulut retirer de l'eau un oiseau qu'il venait de tuer, la glace se rompit soudain sous ses pieds ; et, ne pouvant, malgré ses efforts, sortir de l'eau, ni être secouru de personne, il entendit dans l'air une voix articulée, qui lui dit : *Tu n'en ferais pas tant pour moi*. Ces paroles, semblables à celles qui renversèrent saint Paul, changent tellement ses dispositions, que, la componction et la douleur dans l'âme, il s'écrie : *Seigneur, j'en ferais bien davantage* ; et reprenant alors courage, et faisant de nouveaux efforts, il échappe par une espèce de prodige à un danger si imminent. Dès ce moment, il fit un divorce éternel avec le monde ; ne voulut plus avoir d'autres livres que l'Écriture sainte et les Pères de l'Église, et mena une vie pauvre, pénitente et mortifiée. Le désir de se consacrer au salut des pécheurs l'attira auprès de saint Vincent de Paul, qui l'admit dans sa congrégation, vers la fin de l'année 1634, et lorsqu'il n'avait encore que l'ordre du sous-diaconat. Mais le zèle ardent qui le dévorait se trouvant trop comprimé par ce nouveau genre de vie, il quitta saint Vincent, et vint se mettre sous la conduite du Père de Condren, qui lui laissa toute liberté de se livrer à sa ferveur. C'était en 1636 : M. Olier, retenu à Paris, eut occasion de le voir et de le connaître ; et l'union qu'ils contractèrent alors, porta M. Meyster à venir lui offrir ses services, l'année sui-

qui nous les a conservés dans ses *Mémoires.* « J'étais, dit-il, avec M. Meyster, à l'entrée de la nuit, dans l'église des Carmélites, où nous avions donné rendez-vous à des pénitents, qui, depuis plusieurs jours, n'avaient pu aborder nos confessionnaux ordinaires. Voyant la nuit arrivée, nous revenions chez nous, lorsqu'en chemin il me demanda si je voulais que nous visitassions un colonel suédois malade ; je lui dis que j'étais prêt à l'accompagner partout, et nous entrâmes dans un logis où pendait l'enseigne du *Mouton noir.* M. Meyster demanda à l'hôtesse si un colonel malade y logeait, et s'il pouvait le voir. Elle fit d'abord difficulté, le colonel lui ayant expressément défendu de laisser entrer aucun prêtre dans sa chambre ; mais comme M. Meyster l'assurait que le malade ne s'en fâcherait pas, et que d'ailleurs l'hôtesse avait une grande vénération pour nous, elle n'osa pas davantage s'opposer à nos désirs. Nous entrâmes dans une salle basse à plain-pied, où nous trouvâmes le malade dans son lit, et quinze ou vingt cavaliers avec sa femme qui se chauffaient ; ils nous saluèrent civilement, et M. Meyster s'approchant du lit du malade, lui dit en allemand, qu'ayant appris sa maladie, il venait lui offrir ses services ; en même temps, un jeune homme bien fait, m'abordant, me témoigna, en latin, la joie qu'il éprouvait en nous voyant venir, parce qu'il espérait que son colonel pourrait, par nos discours, connaître enfin la vérité de la religion catholique. Je le priai de me servir d'interprète, et

vante. « A peine a-t-on vu de nos jours un missionnaire pour la « campagne, dit le Père Amelote, qui eût plus de force dans ses pa- « roles que M. Meyster, et qui portât de plus grandes fatigues pour « la conversion des âmes ; je suis témoin, avec beaucoup d'autres « meilleurs que moi, d'un nombre innombrable de pécheurs qu'il a re- « tirés des vices, et de plusieurs actions qu'il a faites qui semblaient « tenir du miracle. »

de m'expliquer en latin ce qu'il disait en allemand ; il le fit à mesure qu'ils parlaient.

« Leur discours ne fut pas long ; le malade répondit à M. Meyster qu'il n'avait pas besoin d'éclaircissements en matière de religion, qu'il était content de celle dans laquelle il était né et avait vécu jusqu'alors, et qu'il le priait de le laisser en repos sur ce point. J'écoutais cela avec douleur, lorsque M. Meyster, changeant de batterie, dit au colonel : Monsieur, voulez-vous que je vous montre quelque chose de beau ? Et demandant qu'on apportât une lumière, il tire une petite boîte à portrait dans laquelle était l'image de la sainte Vierge en miniature, fort bien faite, de la grandeur d'un écu ; il la montre au Suédois, et lui demande comment il la trouve. Elle est fort belle, répondit-il. C'est, continue M. Meyster, la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge Marie, saluez-la ; le colonel lève son bonnet et la salue. M. Meyster, se tournant alors vers moi me dit : Puisqu'il a salué la très-sainte Vierge, demandons-lui sa conversion : elle nous l'accordera, par la miséricorde de Dieu, dont elle est la Mère ; et ayant dit au malade que nous allions prier pour lui, il fit mettre à genoux tous les assistants, quoique la plupart fussent hérétiques.

« Il commença les litanies de la sainte Vierge : le cavalier qui était du royaume de Bohême, et moi, répondions *ora pro nobis ;* pendant que nous priions ainsi, le malade se tourna vers la ruelle, sans doute pour changer de situation. Les litanies finies, M. Meyster se lève, le prend par les deux épaules, et, le retournant, lui dit : *Monsieur, je viens vous dire, de la part de Dieu, qu'il ne faut plus différer de vous convertir :* en même temps cet homme achevant de se tourner vers nous, et ôtant son bonnet, dit : *Oui, Monsieur, je veux me convertir, puisque c'est la volonté de Dieu.* Mais, reprend M. Meyster, j'entends que vous vous fassiez

catholique. *C'est ainsi que je l'entends*, continue le malade, *catholique romain, non-seulement moi, mais encore ma femme et tous les miens, quittant la religion que nous avons jusqu'à présent suivie, et que je connais et crois être mauvaise.* M. Meyster lui fit faire, sur l'heure, abjuration de son hérésie et profession de la foi catholique ; après quoi il le confessa et lui donna l'absolution, comme l'en conjura le malade, qui était fort bas. Nous nous retirâmes ensuite.

« M. l'évêque d'Amiens vint le lendemain lui donner la Confirmation. Durant les trois jours que vécut encore le colonel, il prêcha continuellement et convertit ses cavaliers. Or, le troisième jour après sa conversion, et qui fut celui de sa mort, il fut assisté par M. Meyster, dans ce dernier passage, de la manière du monde la plus extraordinaire. Celui-ci avait passé l'après-dîner dans l'église des Ursulines, occupé à confesser des pénitents ; il était onze heures du soir, lorsque le confesseur des religieuses vînt l'empêcher d'entendre un homme qui lui restait encore, afin qu'il eût le temps d'aller à sa chambre pour y prendre un peu de nourrriture avant que minuit sonnât, et que, par ce moyen, il pût dire la Messe le jonr suivant. Le pénitent joignant lui-même ses prières à celles de cet ecclésiastique, M. Meyster se retira. Mais comme il eut lavé ses mains avant de se mettre à table, et qu'il disait le *Bcnedicite*, tout à coup, interrompant sa prière, il prend son manteau, disant : Il n'est pas temps de manger, le colonel se meurt ; et, sans vouloir attendre qu'on allumât la lanterne, il se rend en grande hâte vers le *Mouton noir*. Le confesseur des Ursulines le suivit en diligence, et ne put l'atteindre que chez le malade. M. Meyster arrivant trouve tout le monde en silence, et demande comment se trouve le colonel. On lui répond qu'il est toujours de même. Vous vous trompez, dit-il, il va

rendre l'âme : et, s'approchant du lit, il tire le rideau. Averti par le bruit, le Suédois ouvre les yeux, et le regardant, il lui dit : *Ah ! Monsieur, secourez-moi !* M. Meyster l'invite à s'unir intérieurement aux actes de foi, d'espérance et de charité qu'il fait aussitôt lui-même à haute voix, et lui donne encore l'absolution. *Monsieur, que je vous ai une grande obligation,* lui dit le mourant, *Dieu soit votre récompense*; et, en achevant ces paroles, il rend l'esprit. Tout cela se fit si promptement, que M. Meyster, après avoir récité les prières de l'Église auprès du corps du défunt, eut encore assez de temps pour aller souper avant que minuit sonnât. » (*Vie d'Olier.*)

Dévotion du commandant Marceau à Marie (1).

Marceau, comme on le sait était, un des plus habiles et des plus intrépides marins de nos jours.

Après son retour à Dieu, on remarqua toute l'énergie de son caractère qui ne lui permettait pas de rougir de sa foi. Sa mémoire est chère à tous les amis des missions de l'Océanie, auxquelles il se dévoua. Dès le début de sa conversion, Marceau attaqua le respect humain en homme qui s'entend à triompher de ses ennemis ; il le harcela, le poursuivit sans relâche et enfin l'étendit sans vie à ses pieds.

Se trouvant, peu de temps après son retour vers Dieu, dans une ville du nord de la France, il s'aperçut que les officiers qui voulaient remplir leurs devoirs religieux, sui-

(1) Auguste Marceau naquit dans la ville de Châteaudun, dont son père était sous-préfet. Par sa mère il tenait à la plus vieille noblesse de France ; il était neveu et unique héritier de l'illustre général Marceau.

vant les conseils de certaines personnes de piété, mais timides dans leur foi, venaient à l'église avec des vêtements étrangers à leur profession. « C'est le règne de la peur, dit-« il en lui-même ; ils affirment que c'est l'habitude, eh « bien! il faut substituer à cette habitude une autre con-« traire. » Et le voilà qui, sans craindre les sarcasmes de ses camarades, se rend en uniforme dans le lieu saint, et s'agenouillant sur le parvis, y demeure pendant deux heures au milieu de pauvres femmes. Marceau sentait bien qu'on le regardait de tous côtés et sa fière nature le portait à déserter la place ; mais lui la faisait taire, et avec cette parole énergique : « Reste là, orgueilleux », il la contraignait à plier. Les railleries de certains esprits légers ne lui manquèrent pas ; mais la bonne édification qu'il avait donnée à d'autres plus sérieux porta d'heureux fruits: les capitulations avec le respect humain devinrent plus rares et finirent même par ne plus avoir de cours.

Engagé à dîner chez un amiral, un jour d'abstinence, Marceau répondit avec sa franchise ordinaire aux instances que lui faisait son hôte pour manger des aliments gras : « Mon amiral, excusez-moi, c'est que c'est maigre aujourd'hui ; du reste n'ayez aucun souci de ma personne, j'ai bien déjeûné et je souperai ce soir. » Deux officiers chrétiens, mais un peu faibles, qui n'avaient pas eu le même courage que lui, rougirent de leur pusillanimité ; et l'on peut croire que devant un aussi bel exemple, ils se rapprochèrent doublement d'avoir plus redouté le regard d'un homme que celui de Dieu.

Devant son équipage il se montra toujours chrétien, et comme on lui objectait qu'au lieu de formuler ostensiblement son *Benedicite* et ses *Grâces*, comme il avait coutume de le faire, il devrait se contenter de les dire dans son cœur : « Je suis chrétien, répondait-il, par le cœur et par le

« corps. A ce compte, Notre-Seigneur était donc répréhen-
« sible quand avant ses repas il rendait grâces à son Père. »

Dans le premier séjour que Marceau fit à Lyon, pour y organiser *l'Œuvre de l'Océanie*, il éprouva bien des refus, bien de ce qu'on appelle en langage mondain des déboires et des avanies ; souvent on l'accueillait avec une froideur glaciale, d'autres fois on semblait le regarder comme un chevalier d'industrie, comme un escroc décoré, qui se servait d'un semblant de piété pour se faire une position, et alors on l'éconduisait avec une politesse empruntée pour s'en débarrasser au plus vite. Quand cela était arrivé : « Bonne journée, disait-il, cela va bien ! » Cependant il avoua à un ami qu'avant sa conversion il n'eût pas fait, pour le trône du roi de France, ce métier de quêteur, si pénible et si humiliant quand on ne le considère pas des yeux de la foi.

Une autre fois, c'est encore à Lyon que le fait se passa, afin de mettre le bon Dieu et la sainte Vierge de son côté dans une œuvre qu'il n'entreprenait que par des motifs surnaturels, il résolut de faire ce qu'il appelait *un coup d'état ;* et le voilà gravissant, pieds nus et la tête découverte, la sainte montagne de Fourvière. Il récita dévotement son chapelet pendant tout le temps que dura cette pénible ascension, et quant après avoir pendant plusieurs heures prié aux pieds de la sainte Madone, il reprit, toujours dans l'attitude du pélerin, le chemin de la grande cité, Marie avait sans doute agréé sa prière et son sacrifice, car à partir de ce moment, les cœurs s'ouvrirent à ses puissantes instances, et toutes les objections qu'on avait jusqu'alors opposées à ses pieux raisonnements tombèrent devant l'exposé lucide des plans qu'il avait conçus, et plus encore de l'héroïque persévérance du zèle dont il était embrasé. Ah ! c'est que le zèle pour la gloire de Dieu, le zèle

pour le salut des âmes, fut comme l'élément, la seconde vie de Marceau après sa conversion. Il n'était même pas encore entièrement revenu au Seigneur que déjà il voulait lui gagner des cœurs. Ici, il va trouver un officier qui se meurt, il lui parle de Dieu, lui donne une médaille de Marie, fait une neuvaine à cette tendre Mère, et lui obtient la grâce d'une bonne mort. Là il fonde une Société de Saint-Vincent de Paul. Au bagne, il va visiter les forçats, cherchant à leur inspirer des sentiments chrétiens.

Il conduit aux ministres de la réconciliation des jeunes gens qu'il a déterminés à mieux vivre, et des prêtres au chevet des malades pour qu'ils se confessent ; il favorise l'extension de l'Association pour la réparation des blasphèmes, et contribue à former à Lyon celle de l'Adoration nocturne. Rencontre-t-il un ami encore novice dans les pratiques de la piété, il l'encourage, lui donne de sages avis et le presse de recourir à l'oraison et à la fréquentation des sacrements. Réalisant ainsi cette parole de sainte Thérèse : « Si celui qui commence fait avec l'aide de Dieu de magnanimes efforts pour s'élever au sommet de la perfection, jamais il ne va seul au ciel ; il mène après lui une troupe nombreuse ; comme à un vaillant capitaine, Dieu lui donne des soldats qui marchent sous sa conduite. » Oh ! oui, le zèle est vraiment une émanation de l'amour divin ; aussi comme il déborde des âmes qui en sont remplies ! « Mon affection est d'autant plus grande, écrit Marceau à sa mère après qu'il eut reçu le Seigneur dans sa poitrine, que je vous aime en Dieu. » Et lui, qui jusqu'alors avait été froid, embarrassé dans les consolations qu'il lui adressait, ainsi qu'à sa sœur, après la mort de leur petit ange, le voilà qui s'élève jusqu'à la hauteur du sublime, et empruntant à la Bible une ravissante comparaison : « Après nous être réjouis avec le prophète, leur dit-il, de cette parole : « Un en-

fant nous est né », ne devons-nous pas nous écrier avec un sentiment de reconnaissance : « Un enfant nous est mort » ; puisque à partir de cette mort la vie s'est répandue en nous. Cher enfant, tu as été la victime qui a porté nos péchés, et depuis que tu as eu le bonheur de contempler Dieu face à face, à chaque jour, à chaque instant, tu as imploré sa clémence pour nous ! » Marceau, au début de sa carrière militaire, était dur, fier envers ses marins ; mais à peine fut-il revenu à la pratique des devoirs du chrétien, que, tout en maintenant à bord une exacte discipline, il se montra bon, doux, compatissant vis-à-vis de ses moindres subordonnés (1). La conversation suivante est une preuve frappante du changement opéré dans le caractère de Marceau. Ce sont deux matelots qui parlent :

— Eh ! camarade, dis-moi donc quel vaisseau tu montes?

— Un beau vapeur qui porte le nom effrayant de *Tartare.*

— Quel en est le commandant ?

— Mais tu as été autrefois à son bord sur *le Vengeur.*

— Marceau ! Ah ! pauvre... que je te plains !

— Tu as tort, camarade ; car, vois-tu, Marceau d'aujourd'hui, ce n'est plus Marceau d'autrefois.

Et le premier matelot de s'en aller en hochant la tête, comme s'il ne pouvait croire à une pareille transformation.

(1) Ayant appris que plusieurs de ses marins murmuraient de ce qu'il s'approchait tous les jours de la Sainte-Table (car *l'Arche d'alliance*, grâce à la présence des missionnaires et à la piété du commandant, était comme une église et une maison religieuse ambulantes), il réunit l'équipage et dit à ses hommes : « Au lieu de vous scandaliser et de murmurer, vous devriez tous vous réjouir, vu que si je ne communiais pas tous les jours, au moindre mécontentement que vous me feriez éprouver je vous *fourrerais* tous à la mer ! » Ces paroles prouvent la violence que Marceau devait se faire pour avoir la *force* de la douceur.

La confiance sans bornes que Marceau avait envers la très-sainte Vierge fut un des caractères distinctifs de sa piété. Pour peu qu'il eût un moment de loisir, il récitait son chapelet ; et dans sa longue et périlleuse campagne de l'Océanie, il éprouva plusieurs fois des marques si frappantes de la protection de Marie, qu'il aurait cru lui faire injure que de se laisser aller à la crainte, même au milieu des horreurs de la tempête et des dangers les plus pressants.

On cite de Marceau un de ces mots qui, à son insu, révèlent tout un cœur ! *L'Arche d'alliance* se trouvait en face d'Haïti, cette reine de l'Océan Pacifique, à la rade belle et sûre, mais à la passe toute bordée de dangereux récifs. Deux vaisseaux y avaient péri à des intervalles très-rapprochés ; or, voilà qu'à l'instant où le navire sacré allait la franchir, les vents changèrent tout à coup et le courant entraîna le navire, malgré tous les efforts des marins, sur un banc de corail. Le pilote effrayé, hors de lui-même, s'écria : « C'est comme cela que le *Bourbonnais* s'est perdu. » « Tranquillisez-vous, lui répondit Marceau avec le sentiment de son imperturbable confiance en Dieu ; passe pour le *Bourbonnais*, mais *l'Arche d'alliance* ne périra pas, elle est sous bonne garde. » En même temps il roulait entre ses doigts les grains de son chapelet, et pendant qu'il forçait pour ainsi dire le Ciel à lui être propice, il faisait sonder et jeter l'ancre ; au même moment les flots s'apaisèrent, et une heure après, le navire entrait dans le port, où l'on s'entretenait uniquement du péril qu'avait couru le navire béni, et de la manière toute providentielle dont il en avait été préservé.

Terminons ces citations, que l'espace nous force à restreindre, par quelques lignes extraites du journal d'un condamné militaire, faisant partie d'un détachement de

soldats confiés au commandement de Marceau, et que celui-ci avait converti par ses exemples et ses prières.

« Il aurait fallu être comme un rocher pour ne pas aimer ce digne chef ; jamais soldats de marine n'avaient été si bien traités que nous à son bord ; il veillait à ce qu'il ne nous manquât rien, mais surtout il avait toutes ses idées tournées du côté du bon Dieu. Un jour, en Patagonie, il me fit remarquer une grande croix que chacun de nous salua avec respect. Mon pauvre cœur en ce moment battait de joie d'avoir à subir cette peine de justice militaire, sans cela je n'aurais pas eu le bonheur de connaître ce navire de Jésus... Le saint homme priait sans cesse pour la conversion des pécheurs. On aurait dit que sa consigne était de gagner des âmes au Seigneur. »

Ah ! si pour suivre la même pensée et conserver le même langage, telle fut la *consigne* de Marceau pendant sa vie, croyons que le *mot d'ordre* qu'il a jeté aux chrétiens ses frères en quittant l'exil pour la patrie, a été encore : SAUVER DES AMES A TOUT PRIX.

C. DE C.

J. M. J.

VII

DES MESSES EN L'HONNEUR DE MARIE (1).

Telle est l'excellence du saint Sacrifice de la messe, qu'on ne peut, dit le concile de Trente, l'offrir qu'à Dieu seul. Cependant il est permis de célébrer le saint Sacrifice pour remercier Dieu des faveurs qu'il a accordées aux Saints et surtout à la Reine des saints, et pour les supplier en même

(1) La réserve de l'adoration au Dieu tout-puissant est telle, dans cet acte sacramentel du culte catholique, que le Fils de Dieu, tout Dieu qu'il est, n'y est pas invoqué (si ce n'est après le sacrifice et la communion), parce qu'il est lui-même le *sujet* de ce sacrifice dans son humanité, et que ce n'est que dans sa divinité pure et comme faisant partie de la Trinité qu'il en reçoit l'hommage.

La très-sainte Vierge et les Saints y sont mentionnés plusieurs fois, notamment dans le *Communicantes et memoriam venerantes,* mais ils n'y sont pas une seule fois invoqués ; par cette très-juste et belle raison qu'en donne Alcuin, que le célébrant, là, est le prêtre du Très-Haut et non pas leur prêtre, et que loin que ce soit à eux qu'il offre le sacrifice, c'est eux qui sont le sacrifice en union avec la Victime. Aussi est-il fait mémoire dans ce même esprit, non-seulement d'eux mais des vivants, et aussi des morts, afin que tout ce qu'il y a de membres de Jésus-Christ sur la terre, dans le purgatoire et dans le ciel, l'Église tout entière, dans son triple état de militante, de souffrante et de triomphante, soit convoquée et rassemblée dans un seul corps avec son divin Chef, dans ce sacrifice perpétuel et universel où tous les mondes communiquent et se concentrent.

Ce n'est pas que, dans cette merveilleuse communion, les habi-

temps de se rendre nos intercesseurs. Il est facile de comprendre, après cela, combien cette divine pratique est agréable à Marie.

De là vient qu'en Espagne les messes de morts sont souvent changées en messe de l'Immaculée-Conception, tant sont grandes la dévotion et la confiance qu'on a pour Marie. Dans plusieurs cathédrales, collégiales et monastères, on offre le saint Sacrifice en l'honneur de la sainte Vierge. A Lille, les chanoines de Saint-Pierre avaient établi, l'an 1159, l'usage de faire dire, tous les jours, dans leur église une messe en l'honneur de Marie.

Suivant une tradition respectable (1), saint Pierre, le Prince des Apôtres, introduisit, le premier, le pieux usage de faire à la messe la commémoraison de la sainte Vierge ; c'est même à son exemple que de son temps on y récitait,

tants du ciel, ceux du purgatoire et ceux de la terre n'aient pas un concours différent comme leur état : non, il est fait mention des fidèles du ciel pour qu'ils aident, des fidèles du purgatoire pour qu'ils soient aidés, et des fidèles de la terre pour qu'ils aident et qu'ils soient aidés; de tous pour qu'ils composent à ces diverses fins le corps mystique de la Victime auguste qui les vivifie et qui les consacre à la gloire du Souverain Dieu. (*A. Nicolas.*)

(1) Saint Pierre, l'illustre Chef du Sacré Collége, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et saint Paul, la lumière des nations, tiennent une place distinguée parmi les serviteurs dévoués de Marie. La tradition nous a légué des témoignages précieux de leur amour pour Celle qui avait tant contribué à la rédemption du genre humain. La très-sainte Vierge était encore sur la terre, et déjà le Prince des apôtres, évangélisant les peuples de l'Asie Mineure, leur parlait souvent de la Mère de Jésus, de ses mérites, de sa bonté et de la confiance qu'ils devaient avoir en sa protection. Et pour exciter et soutenir leur dévotion envers cette puissante Avocate, il lui faisait construire une chapelle dans la ville de Tortose. Là, il chantait avec les fidèles les louanges de la Reine des anges, célébrait ses vertus, et lui gagnait tous les cœurs. (*Année de Marie*, de Barry, 29 juin.)

avec les autres prières du saint Sacrifice, la Salutation Angélique qui ne s'y retrouve plus.

La messe *de Beata Virgine*, consacrée à la sainte Vierge, le samedi, par des introït, épître, graduel, évangile, offertoire, secrète, préface, communion et post-communion qui ont trait à sa louange et à son invocation, a cinq formes différentes, selon les différents temps de l'année, savoir : de l'Avent à la Nativité, de la Nativité à la Purification, de la Purification à Pâques, de Pâques à la Pentecôte, de la Pentecôte à l'Avent, afin que la gloire de la très-sainte Vierge soit représentée et célébrée sous tous ses aspects, c'est à dire sous tous ses raprorts avec les grands mystères de son divin Fils. Dans les deux premières phases de cette glorieuse évolution, de l'Avent à la Nativité, et de la Nativité à la Purification, l'Eglise se borne à exposer les fondements de la grandeur de Marie par des témoignages prophétiques et historiques tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais après ces glorieux mystères, et à partir de la Purification, elle ne se contient pour ainsi dire plus, et elle éclate en accents admirables de louanges à la Vierge auguste qui est devenue la Mère de Dieu :

Vous ne sauriez donc faire, pieux enfants de Marie, rien qui soit plus agréable à votre divine Mère, que d'assister souvent, surtout le samedi, au saint Sacrifice offert en son honneur.

Pratiques de M. Olier.

Le respectable M. Olier, ce digne prêtre de Jésus-Christ, persuadé qu'il n'est point d'action plus glorieuse pour Dieu et plus agréable à Marie que le saint Sacrifice de la messe, l'offrait souvent à Dieu en l'honneur et à l'intention de cette

divine Mère. Outre cela, il faisait dire trois messes chaque jour par les prêtres de sa communauté : la première, pour honorer la sainte Vierge comme la Reine et la joie de l'Église triomphante ; la seconde, pour l'honorer comme la Reine et l'Avocate de l'Église militante ; la troisième, pour l'honorer comme la Reine et la consolatrice de l'Église souffrante.

Mais écoutons-le parler lui-même et nous révéler dans des paroles brûlantes les sentiments d'amour dont son cœur était embrasé pour la Reine du clergé :

« Le Fils de Dieu, qui voulait après sa mort confier à sa sainte Mère l'établissement de son Eglise, n'eut pas de moyens plus propres à l'exécution de ses desseins que de lui mettre entre les mains le Sacrifice adorable. Mais comme cette divine Mère, quoique remplie de la plénitude du sacerdoce, n'en avait point le caractère, et par conséquent ne pouvait en exercer par elle-même les fonctions, le Sauveur lui donna saint Jean au Calvaire : non-seulement pour qu'il fût son supplément et lui tînt lieu de fils à sa place, mais encore pour lui donner, par les saints mystères qu'il célébrait pour elle et selon ses intentions, le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur, c'est à dire de rendre au Père éternel des hommages dignes de lui, de faire passer dans le sein et dans les membres de l'Eglise le fruit du sacerdoce de Jésus-Christ, son Fils ; et enfin de se consoler de son absence par le bonheur qu'elle aurait de s'en nourrir tous les jours, en recevant, dans un état de gloire et revêtu de la souveraine puissance, Celui qu'elle avait porté autrefois dans son sein, dans un état de faiblesse et d'infirmité.

« Je me souviens, mais non sans confusion, d'un témoignage de bonté que me donna cette pauvre Mère : c'est que, m'ayant accordé quelque intervalle dans une fièvre assez

fâcheuse, elle me mit dans l'esprit l'idée d'aller visiter une sainte chapelle, voisine de mon prieuré où j'étais alors, qui était consacrée sous son invocation. C'était une petite église de Bretagne nommée *Notre-Dame de Toute Joie*. Tout infirme que j'étais, je m'efforçais d'y aller à pied, et comme je me préparais à dire la sainte messe, j'entendis cette parole intérieure : *Fais-moi vœu de dire une messe tous les samedis, pour remercier Dieu de ce qu'il m'a faite Mère de son Fils*. Je lui promis sur l'heure ce qu'elle me demandait, et depuis ce temps j'ai tâché de tenir ma promesse sans jamais y manquer.

« Un jour, formant mes intentions avant de monter à l'autel, je l'entendis me parler ainsi intérieurement : *Donnez-moi votre Sacrifice*. Elle ne me fit pas connaître en détail pourquoi ; mais je voyais seulement dans ce qui se passait en moi, que c'était pour une affaire très-importante pour l'Eglise. Dans ces occasions, je n'ose même désirer de savoir ; trop honoré dejà qu'une si grande Reine daigne s'adresser à un si pauvre esclave, Elle qui a tout pouvoir, pour obtenir par ses mains ce qu'il lui est si aisé d'obtenir par elle-même.

« C'était une des dévotions de la sainte Vierge de remercier Dieu par le saint Sacrifice de toutes les grâces qu'il a faites à son Eglise, et d'intercéder pour elle par les mérites infinis de la Victime de l'autel. Je connus une fois qu'elle désirait que j'offrisse les saints mystères pour présenter à Dieu, par Notre-Seigneur, les louanges et les hommages du monde entier.

« J'espère que le saint nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison. Tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit et dans le cœur de nos frères : elle est notre conseillère, notre présidente, notre Reine en toutes choses. » (*Œuvres complètes de M. Olier*).

Pratique de Marguerite d'Autriche.

La tendre dévotion qu'eut toujours Marguerite pour la sainte Vierge, même au milieu des plaisirs de la cour, fut vraiment admirable. Elle avait coutume (*March. Journ.*, 3 oct.), dès sa première enfance, de réciter les Litanies et l'Office de Marie, auxquels elle ajoutait le Rosaire. Devenue Reine d'Espagne, toutes les fois qu'elle était sur le point d'enfanter, elle faisait célébrer neuf messes en l'honneur de la Mère de Dieu, et peu de temps après sa délivrance, elle allait à l'autel de la sainte Vierge, reconnaissant que c'était à son intercession qu'elle en était redevable. Lorsqu'elle entendait dire qu'on avait découvert quelque image miraculeuse de la Mère de Dieu, aussitôt elle y faisait un pieux pèlerinage. Parmi les fêtes de Marie, elle célébrait l'Annonciation avec une dévotion particulière, et dans ce jour elle servait elle-même à table neuf pauvres femmes, en l'honneur des neuf principales solennités de la saiute Vierge.

Messe offerte en l'honneur de Marie par le Bienheureux Frédéric.

Dès son enfance, le Bienheureux Frédéric mit sa chasteté sous la protection de Marie, la Reine des vierges : il eut aussi une grande dévotion envers saint Jean l'Evangéliste qui prit soin de Marie. Lorsqu'il fut curé de Halen, dans la Frise, il ne passa jamais une semaine sans célébrer une messe en l'honneur de sa céleste Avocate. Un jour, pendant qu'il était à table, on vint l'avertir que, dans un village voisin, un jeune catéchumène venait de mourir sans baptême.

Pénétré de douleur, il quitta aussitôt son repas, imputant ce malheur à sa négligence, et courut à l'autel de Marie, où il supplia cette Vierge sainte de lui accorder secours et consolation. Puis, se rendant auprès de l'enfant, il posa sur lui l'Evangile et l'étole, et, en invoquant les noms de Jésus et de sa très-sainte Mère, il le rappela miraculeusement à la vie. L'enfant reçut le saint Baptême, et le jour suivant il rendit de nouveau son âme à Dieu.

Faveurs et révélations de la très-sainte Vierge à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Qui pourrait dire la tendre dévotion dont la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque était animée pour la Reine des vierges ? Aussi l'auguste Mère de Dieu voulut lui accorder la même faveur qu'elle fit autrefois à saint Antoine de Padoue. Elle lui apparut portant son divin Fils, et elle lui permit de le caresser et de le tenir entre ses bras ; mais personne n'a pu savoir quelle fut dans ce moment l'effusion de son cœur, transporté de tendresse, de joie et de reconnaissance.

Un jour de l'Assomption, la Mère de Dieu lui fit voir comme une couronne qu'elle s'était faite de toutes les épouses de son divin Fils, et dont elle voulait se parer aux yeux de la cour céleste ; mais elle ajouta que, voulant s'élever vers le ciel avec ces fleurs qui ornaient sa tête, beaucoup s'étaient trouvées trop attachées à la terre, qu'elles étaient tombées, et qu'il ne lui en était resté qu'un petit nombre. « C'est ainsi, dit Sœur Marguerite, que la sainte Vierge voulait me faire entendre combien il est important à une religieuse d'être détachée de tout, et surtout de soi-même, pour avoir sa conversation dans le ciel. »

La sainte Vierge lui découvrit aussi, sous un autre symbole, la sainteté des vraies religieuses ; elle lui montra le Cœur sacré de Jésus-Christ comme une source d'eau vive dont les eaux salutaires se répandaient dans les cœurs de ses bien-aimées. Il regardait avec complaisance ces épouses fidèles qu'il avait choisies pour les remplir de cette divine abondance. Au dessous, plusieurs autres religieuses recevaient aussi beaucoup de ces eaux salutaires, mais elles les laissaient perdre par leur faute.

Notre-Seigneur, de son côté, formait Sœur Marguerite sur les saintes dispositions du cœur de la très-sainte-Vierge, sa divine Mère. Une fois entre autres, il lui prescrivit, pour trois exercices différents, trois dispositions très-saintes, imitées de la sainte Vierge dans les mystères de sa vie. Le premier de ces exercices était celui de la sainte messe : il lui enseigna à l'entendre avec les dispositions de Marie, sa Mère, lorsqu'elle était sur le Calvaire auprès de sa croix, offrant sa Passion et ses souffrances au Père éternel, pour lui demander la conversion de tous les cœurs endurcis et infidèles. Il lui enseigna également à aller à la sainte communion, en lui offrant les dispositions intérieures de la sainte Vierge au moment qu'il s'incarna dans son sein ; il lui prescrivit d'entrer le plus possible dans les saints transports de sa Mère, dans cet heureux moment, et de demander cette grâce par son intercession. Enfin il lui apprit à faire oraison sur le modèle de celle du cœur de Marie enfant, lorsqu'elle lui fut présentée au temple, afin qu'elle s'unît à ses dispositions intérieures dans cette consécration et qu'elle demandât à y participer.

(*Vie de la Bienheureuse*).

Pratiques du cardinal de Bérulle.

Pierre de Bérulle manifesta de bonne heure une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Elle s'accrut encore chez les Jésuites auxquels son éducation fut confiée. Admis dans la congrégation de la Sainte-Vierge, il demanda instamment d'être chargé du soin de la chapelle, des linges sacrés et des ornements. Tout ce qui avait rapport au service de Marie lui semblait honorable et glorieux ; il s'en acquittait avec zèle et amour. Tous les jours il balayait lui-même le lieu où se tenaient les assemblées de la congrégation : c'était une bonne fortune pour lui.

Son amour fut récompensé par des faveurs extraordinaires. La Vierge lui apparut, portant son divin Fils entre ses bras. Elle le présenta à Bérulle ; mais celui-ci, se croyant indigne d'une si grande faveur, s'en défendit avec modestie et respect, en disant comme saint Pierre, son patron : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. Un autre fois, elle lui apparut encore pendant qu'il célébrait la sainte messe et lui ordonna d'aller en Espagne pour y prendre des religieuses carmélites de la réforme de sainte Thérèse et de les établir en France.

Ce fut encore par l'ordre de la sainte Vierge, dit le P. Lejeune, qu'il fonda la congrégation de l'Oratoire : car, ajoute-t-il, il ne faisait rien de considérable sans que cette divine Maîtresse lui en fît un commandement. Aussi, dans toutes ses grandes entreprises, il était si assuré de son assistance que, nonobstant les difficultés et les traverses, il comptait toujours sur un plein succès.

Il ne fonda l'Oratoire que sous le nom de Jésus et de Marie, et aussitôt qu'il fut établi, il envoya deux de ses com-

agnons à Notre-Dame de Lorette pour le mettre aux pieds de la sainte Vierge. Ces deux prêtres célébrèrent pour cela la sainte Messe neuf jours de suite dans la chapelle miraculeuse. De plus, pendant un an, chaque jour, un de ses prêtres allait célébrer les saints mystères, avec la même intention, dans une chapelle de la sainte Vierge de l'église de Saint-Victor, à Paris.

Les prêtres de l'Oratoire devaient tous les jours à Marie des hommages particuliers. Tous les jours ils devaient se réunir dans leur chapelle et y chanter sur un ton doux et touchant les litanies de la sainte Vierge. Personne n'était dispensé de cet exercice, à moins de très-graves empêchements, et le public y était admis. Il établit une fête spéciale pour célébrer les grandeurs de Marie et la fixa au 17 septembre. Rien de plus beau que la prière qu'il composa pour le même sujet et qu'il laissa à ses enfants, héritiers de sa confiance en Marie,

Offrande du cardinal de Berulle à Marie.

Le pieux cardinal de Berulle, voulant témoigner son amour et sa confiance en Marie, adopta une touchante pratique en son honneur et qui fut plus tard approuvée et adoptée par le P. de Condren et plusieurs autres saints personnages. Tous les samedis, ou du moins un jour de la semaine, il célébrait une messe à l'intention de Marie; c'est à dire que le fruit en était remis entre ses mains, afin qu'elle l'appliquât elle-même aux personnes qu'elle voulait. Ceci, du reste, est bien conforme aux principes de la foi, car il est certain que tous les saints et Marie elle-même, n'obtiennent rien que par le sacrifice de Jésus-Christ, unique source de tous les mérites. Ils se joignent à nous quand nous l'offrons, et nous pouvons l'offrir à leur in-

tention, quoique nous la connaissions pas. Voilà pourquo on a remarqué que Jésus mourant donna à Marie l'apôtre saint Jean, non-seulement pour lui servir de fils, mais encore afin qu'il célébrât le saint Sacrifice pour elle et à son intention, et lui donnât ainsi le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur pour l'établissement de son Eglise. Il ne lui donna pas saint Joseph ou toute autre personne séculière, mais un prêtre, un apôtre, vierge et prêtres, pur comme un ange et supérieur aux anges par son office de sacrificateur, afin qu'il offrît sur l'autel la continuation du sacrifice de la croix aux intentions de sa sainte Mère. Cette pratique, à laquelle le cardinal de Bérulle s'était engagé par un vœu spécial, il la transmit à tous les membres de l'Oratoire, et ceux qui n'étaient pas prêtres, appliquaient aux mêmes fins une de leurs communions. Quand il fut décoré de la pourpre romaine, il s'empressa d'en faire hommage à Marie et de lui en rapporter toute la gloire. Il se rendit à Notre-Dame avec son nouveau costume, et s'offrit à Jésus et à Marie comme une hostie vivante qu'il mettait entièrement à leur disposition. La grâce principale du saint cardinal était l'amour pour Jésus-Christ. C'était la sainte Vierge qui le lui avait inspiré. Elle lui apparaissait souvent, dit le P. Lejeune, portant son divin Fils entre les bras, l'assurait de sa protection et de son amour et le bénissait avec la main de Jésus. Voilà pourquoi, lorsqu'il bénissait lui-même, il le faisait au nom de Jésus et de Marie: *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria.* La sainte Vierge lui avait aussi communiqué une si abondante partipation de sa virginité immaculée et sa pureté angélique, que ceux qui avaient le bonheur de communiquer avec lui en ressentaient de l'influence. Il leur influait au cœur, dit encore le P. Lejeune, des pensées et des sentiments de chasteté.

On a dit que les vues et les pensées du cardinal de Bérulle sur la sainte Vierge avaient été plutôt angéliques qu'humaines. Personne n'en a parlé d'une manière plus magnifique, plus sublime, plus affective et en même temps plus solide. Après Dieu, disait-il, rien n'est plus grand que Marie sur la terre et dans le ciel, on parle de Jésus-Christ en parlant d'elle ; en parlant de ses grandeurs on parle de celles de Dieu. C'est pour Jésus-Christ qu'elle a reçu une grâce et une pureté vraiment incomparables. Elle est le trône où le Sauveur a voulu habiter, et sa sainteté est la sainteté dans laquelle il a voulu être conçu.

Le cardinal de Bérulle fut frappé de mort au milieu du saint Sacrifice qu'il célébrait ; il était dans l'exercice de la plus grande charité.

Le Sénat de Venise aux pieds de la sainte Vierge.

On lit dans une correspondance de Venise, 22 novembre 1857, pnbliée par le *Moniteur* :

« LL. AA. II. l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur d'Autriche, et l'archiduchesse Charlotte, femme du gouverneur général du royaume Lombard-Vénitien, sont arrivées avant-hier à Venise pour assister à la fête votive de Sainte-Marie de la *Salute*.

« La fête de la *Salute* rappelle tout à la fois une grande calamité publique et un grand acte de dévotion nationale. En 1630, au milieu des ravages d'une des plus épouvantables pestes que mentionnent les annales de Venise, puisqu'elle enleva 46,000 personnes dans la ville seule, et 600,000 dans les provinces de terre ferme, le Sénat consterné implora solennellement l'intercession de la Vierge, et décréta l'éretion en son honneur d'une église où il de-

vait se rendre en grande pompe après la disparition du fléau. Le temple dont la coupole s'élève à la pointe de la douane de mer est la magnifique réalisation de ce vœu. Ce fut le 21 novembre 1631 que le doge Erizzo, accompagné de l'ambassadeur de France et des premières autorités de la République, en fit la dédicace, et, depuis cette époque, malgré toutes les vicissitudes, sous tous les gouvernements, l'anniversaire de ce jour mémorable n'a cessé d'être célébré comme une fête religieuse et patriotique; seulement ce n'est plus la seigneurie de Venise qui la préside : le podestat et ses assesseurs auxquels se joint un grand nombre de fonctionnaires autrichiens, remplacent les vogadors, etc.

« Mais, ce qui n'a point changé, c'est la pieuse ferveur des Vénitiens. Dès quatre heures du matin, une foule immense se presse aux portes de l'église, dont deux ponts de bateaux, établis pour la circonstanse sur le grand canal, facilitent l'accès. C'est à qui déposera, le premier, à l'autel de la Madone, son cierge et son offrande. A dix heures et demie, le clergé de la basilique de Saint-Marc se dirige processionnellement vers la *Salute*, où le doyen du chapitre a le privilége de célébrer la messe d'action de grâces. Dès que retentit le *Gloria in excelsis*, les prêtres formant les neuf congrégations capitulaires qui subsistent encore à Venise, se mettent en marche et défilent lentement devant le maître-autel, précédés de leurs bannières. Après la messe, et jusqu'à la nuit, l'église, décorée de riches tentures, étincelante de lumières, continue d'être visitée par des milliers de fidèles de tout âge, de tout sexe, de tout rang, héritiers de la foi et de la reconnaissance de leurs ancêtres. »

Méthode de saint Gaëtan pour bien dire la messe.

Pendant que la pieuse mère du bienheureux Gaëtan le portait encore dans son sein, poussée par une inspiration céleste, elle l'offrit à la très-sainte Vierge. Lorsqu'il naquit, elle ratifia le don qu'elle lui en avait fait et voulut qu'il fût son fils, afin qu'elle le protégeât avec tout l'amour d'une mère ; aussi depuis lors n'appelait-on cet enfant que Gaëtan de Sainte-Marie.

Notre Bienheureux avait l'amour le plus tendre pour la Reine des anges, qu'il chérissait comme sa très-douce Mère. Il commençait toujours ses lettres par les noms de Jésus et de Marie, et n'appelait ordinairement Notre-Seigneur que Jésus, fils de Marie, disant que dans ces deux noms était toute la joie de son âme. Quand il demandait quelque chose à Dieu, il le faisait toujours par l'intercession de la très-sainte Vierge. Les fidèles, disait-il, peuvent bien demander tout ce qu'ils veulent, mais ils l'obtiendront rarement si Marie ne s'intéresse à leurs vœux. Avant de dire la sainte messe, il revêtait son âme des mérites de la très-sainte Vierge, la priant de suppléer à son indignité. Au moment de consacrer, il se considérait comme étant en présence de Marie, la suppliant de lui donner le fruit béni de ses entrailles. C'est ainsi qu'il s'enflammait à la fois dans l'amour de notre Mère et de son divin Fils.

A sa dernière heure, la très-sainte Vierge lui apparut entourée des Anges, et en cette céleste compagnie il rendit doucement l'esprit à son Créateur.

Une pécheresse convertie en assistant à la messe en l'honneur de Marie.

Une jeune personne qui avait déjà passé plusieurs années dans le désordre, gémissait cependant en secret des chaînes honteuses dont elle s'était chargée, autant par indigence que par passion. Un jour qu'elle était tout occupée du malheur de son état criminel, elle fut bien surprise de voir le complice de ses désordres entrer chez elle, les yeux baissés, l'air confus, avec un portefeuille à la main, et lui adresser ces paroles : C'est assez longtemps avoir vécu dans le crime ; il est temps d'y renoncer et de songer à la pénitence : je me retire pour y penser, faites-en de même. Vous trouverez dans ce portefeuille de quoi vous fournir une subsistance honnête dans la retraite, le reste de vos jours ; allez-y rendre à Dieu le cœur que vous aviez donné à la créature. La jeune personne d'abord interdite, ensuite pénétrée de confusion et de douleur, sentit dans ce moment tomber toutes ses chaînes ; et, le cœur touché de contrition et de reconnaissance pour un Dieu qui lui facilitait ainsi sa conversion, elle court chercher un guide pour la conduire dans la nouvelle vie de pénitence qu'elle voulait mener et qu'elle mena en effet le reste de ses jours. Le confesseur, surpris d'un si heureux changement, lui demanda si elle n'avait pas conservé quelque pratique de piété dans sa vie criminelle. Elle lui répondit qu'elle n'avait jamais manqué tous les samedis d'entendre la sainte Messe en l'honneur de la sainte Vierge, parce que sa mère, au lit de la mort le lui avait fait promettre. L'un et l'autre comprirent alors que la Mère de Dieu avait bien voulu récompenser, par de si grandes marques de bonté, cette légère marque de piété envers elle. (*Recueil d'histoires.*)

Miracles de saint François-Xavier.

On appela un jour le saint Apôtre des Indes auprès d'un malade réduit à l'extrémité et livré, en outre, à l'esprit malin. Sans se laisser troubler par les contorsions et les hurlements affreux du possédé, Xavier se mit à genoux, lut à haute voix la Passion, attacha son reliquaire au cou du malade et l'aspergea d'eau bénite. Ces moyens firent cesser les fureurs du démon et le jeune homme demeura immobile. Alors le Saint, se levant et s'adressant au père du moribond, s'écria : « Préparez-lui à manger. » Et il ajouta : « Dès que votre fils sera en état de marcher, vous le conduirez vous-même, neuf jours de suite, à l'église de Notre-Dame du Mont, où je dirai demain la messe pour lui. » Le jour suivant, tandis que le Père Xavier célébrait le saint Sacrifice, le malade recouvra l'usage de la raison et fut parfaitement guéri.

Un grand nombre de grâces de ce genre furent accordées à Xavier par sa puissante Patronne. Nous n'en citerons plus qu'une seule. Dans un de ses voyages sur mer, une chaloupe qui portait quinze personnes ayant été détachée du vaisseau par la tempête et lancée au loin, tout le reste de l'équipage la regardait comme perdue et pleurait déja sur le triste sort des malheureux emportés avec elle. Le saint religieux se mit à implorer le ciel. Sa prière n'était pas terminée, qu'il sentit qu'elle était exaucée ; et sur-le-champ il déclara qu'avant trois jours on reverrait la chaloupe. Un des matelots s'étant permis de répliquer que cette embarcation ne reviendrait jamais, Xavier le reprit doucement de son défaut de foi, et ajouta : « La confiance que j'ai en la divine miséricorde me fait espérer que les per-

sonnes que j'ai mises sous la protection de la sainte Vierge, et pour qui j'ai fait vœu de dire trois messes à Notre-Dame du Mont, ne périront pas. » Trois jours après, la chaloupe reparut sans avaries et sans avoir perdu un seul des hommes qui la montaient.

Un ange de plus au ciel.

Les faits dont nous avons été les témoins, ou qui se sont accomplis à côté de nous, dans les rangs de nos parents et de nos amis, nous offrent un intérêt tout particulier, et nous nous y arrêtons volontiers plus longtemps. C'est à ce titre que nous voulons offrir, dans ce chapitre, à nos jeunes lecteurs et aux mères pieuses l'histoire abrégée d'un enfant prédestiné, dont la dévotion à Marie a été pour lui la source des faveurs les plus signalées. Ce que nous allons dire de ce petit ange est fidèlement extrait d'un opuscule publié après sa mort, avec l'approbation de Nos Seigneurs l'archevêque d'Avignon et l'évêque d'Arras.

Gustave-Ennemond Besson eut le bonheur inappréciable d'avoir pour mère une femme très-pieuse qui lui fit sucer avec le lait la plus tendre dévotion à Marie. A peine âgé de deux ans, la sainte Vierge le préserva miraculeusement d'un grand danger où il devait trouver une mort certaine. Quelle dévotion n'avait-il pas à la médaille miraculeuse suspendue à son cou! Que de fois pendant le jour, et surtout à la suite de ses prières, répétait-il cette douce invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Parfois il priait sa sœur aînée de lui parler un peu de la très-sainte Vierge; et sa sœur, heureuse d'une pareille demande, l'entretenait un moment des grandeurs et des amabilités de Marie.

« Ce cher enfant, dit-elle, paraissait m'écouter avec un calme et une sérénité au dessus de son âge ; et lorsque, craignant de fatiguer son attention, je voulais finir, relevant sa petite tête, et me regardant avec des yeux suppliants et où se peignaient à la fois la joie et l'émotion la plus vives, ce cher enfant me priait de continuer, demandant toujours quelque nouveau détail : — Allons ! courage ! ma bonne Léonie, disait-il, parlez-moi toujours ainsi. Allez ! vous ne m'ennuyez point. Est-ce qu'on peut se lasser d'entendre parler de la douce Vierge Marie ? Dites toujours, je vous prie, parlez-moi encore de cette bonne Mère. »

Un jour ce charmant enfant disait à une amie de sa famille avec une naïveté ravissante : « Ah ! madame, si vous saviez combien j'aime la sainte Vierge !... Je ne puis l'aimer davantage, puisque je l'aime de tout mon cœur. J'aime bien aussi maman, qui est si bonne ; je l'aime presque autant que la sainte Vierge : mais j'aime encore plus cette tendre Mère, la Mère de ce grand Dieu qui nous donne tant et de si belles choses (1). »

Un enfant doué de si heureuses dispositions était un fruit mûr pour le ciel. Ange de candeur, il devait aller rejoindre les anges du ciel dont il était le frère, et Dieu

(1) Un philosophe éminent de nos jours a dit avec raison : « Le culte de Marie est le culte propre de l'enfance, cela est de la dernière évidence. Il est, en effet, moulé en quelque sorte sur elle. L'enfant ne connaît longtemps dans le monde que lui et sa mère. C'est là tout son horizon. Ce n'est donc que par ce rapport de l'enfant et de la mère qu'on peut le saisir pour l'élever à la notion de Dieu. Le culte de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu est donc admirablement approprié au besoin de l'enfance. Sans lui la première éducation de l'homme serait privée de ce qui doit en être le premier fondement : la Religion ; par lui il est initié dès le début à la Religion tout entière.

voulait transplanter dans le paradis cette tendre et belle fleur, avant que le souffle empesté du monde vînt la flétrir.

Après quelques jours d'une toux opiniâtre le jeune Gustave dut s'aliter, et comme s'il pressentait déjà son bonheur, lorsqu'on parlait de médecin et de remèdes devant lui, il répétait : Je n'ai besoin que de prières. Il avait toujours les yeux tournés vers une belle image de Marie, placée près de son lit. Cinq jours après, son état s'aggravant, il demande avec instance qu'on lui fasse venir M. le vicaire. Celui-ci arrive aussitôt et Gustave réclame le secours de ses prières On lui obéit, on prie avec ferveur. A trois heures, M. le curé, plein de bonté pour ce pauvre enfant, arrive lui-même, et lui prend la main qu'il met dans la sienne pour suivre son pouls qui allait toujours s'affaiblissant. Dès qu'il fait jour, il va célébrer la sainte messe, à l'autel de la très-sainte Vierge, à l'intention de son petit malade qu'il ne croyait pas revoir. Gustave, en effet, était en ce moment plongé dans un assoupissement léthargique et ne donnait plus que de faibles signes de vie.

Mais voilà que tout à coup, tandis que sa pauvre mère accablée de douleur et de fatigue entourait son lit, assistée de plusieurs parents et amis de la maison, on le voit s'élancer d'un seul bond, se mettre sur son séant, et levant ses petites mains vers le ciel, il s'écrie : — *Ah! maman, je vois la sainte Vierge!*

Tout le monde est saisi d'admiration ; on croit même que Marie l'a rappelé à la vie. Sa mère ne se possède plus de joie, elle le presse sur son cœur, et ce cher enfant, enlaçant ses bras autour du cou de sa mère, lui dit : — *Oui, maman, je l'ai vue deux fois. Oh! qu'elle est belle! Qu'elle est belle!*

Le sourire sur les lèvres, il demande à boire et boit plu-

sieurs fois de suite : le prodige avait eu lieu pendant la sainte messe que le vénérable curé célébrait pour lui à l'autel de Marie. Aux cris de joie qui retentirent dans toute la maison, on accourut de toutes parts, et toutes les personnes qui se pressaient dans l'appartement du malade étaient pénétrées de respect pour cet enfant, en apprenant la merveille qui venait de s'opérer en sa faveur. Tout le monde le croyait sauvé ; mais Dieu en disposait autrement. Il rentre dans son état de prostration et retombe en agonie ; et sur les dix heures du soir (autre prodige !), pendant que sa mère et moi, dit le pieux curé qui l'a assisté, nous tenions chacun une de ses petites mains dans les nôtres, il nous dit, de manière à être entendu de toute l'assistance : *Je vois les anges qui montent et descendent, puis je vois un petit enfant qui s'envole dans les cieux avec eux !* Et il expire.

Qui ne verrait dans des paroles si naïves et si précises, continue le pieux rapporteur, quelque apparition extraordinaire du ciel au jeune prédestiné ? Qui pourrait y méconnaître la bonté de Marie et la mission des Anges venant prendre l'âme de cet enfant pour la porter aux cieux ? C'était un dimanche, le 14 juillet 1850. Gustave avait sept ans et vingt-cinq jours.

Ses funérailles ont été un véritable triomphe. Dès qu'ils le surent mort, les enfants de la paroisse vinrent à l'envi prendre ses petites mains pour les caresser et coller leur bouche sur ses lèvres glacées. On eût dit qu'ils baisaient les reliques d'un petit saint. Oh ! c'est que le corps de notre jeune défunt n'avait rien de repoussant ni d'effrayant ; il était si peu défiguré qu'on l'aurait cru en vie. Et il semblait qu'à mesure qu'approchait l'heure de la cérémonie funèbre, bien loin que la décomposition commençât à se faire, il prenait une nouvelle teinte de fraîcheur et de beauté !

Il y avait une telle affluence de fidèles à ses obsèques, que l'on eût dit une procession de grande fête, et si des larmes ont coulé en abondance, c'étaient des larmes de joie et d'actions de grâces.

Un enfant aveugle guéri pendant la sainte messe.

On écrit de Pont-de-Salars, le 5 mai 1857.

« Monsieur le rédacteur du *Rosier de Marie*,

« J'ai l'honneur de vous transmettre la notice suivante, dont je vous garantis l'authenticité.

« Sur la route impériale nº 11, de Milhau à Tonneins, dans la localité du Pont-de-Salars, se trouvent les ruines d'une petite chapelle gothique à laquelle se rattachent d'assez pieux souvenirs.

« Ce modeste oratoire paraît remonter au treizième siècle, et était dédié à la très-sainte Vierge sous le vocable de *Notre-Dame de Pitié*.

« Voulant m'assurer par moi-même de l'exactitude des faits que je vais raconter, j'ai interrogé à plusieurs reprises un grand nombre de personnes dignes d'une entière confiance, qui toutes unanimement m'ont fait le rapport suivant :

« Au milieu du dix-huitième siècle, madame Poussonel, femme d'une grande piété, avait un fils aîné atteint de cécité complète. Après avoir inutilement épuisé, pendant sept ou huit ans, toutes les ressources de l'art, la pieuse mère s'adressa à Dieu. Non contente d'avoir voué son cher enfant à toutes les chapelles de dévotion des environs du Pont-de-Salars, elle allait souvent prier aux pieds de *Notre-Dame de Pitié*, et sa confiance ne fut pas trompée.

« Un saint prêtre, étant venu lui rendre visite, fut prié d'offrir le saint Sacrifice à son intention, et elle y conduisit son malheureux fils, alors âgé de neuf ans.

« Pendant la sainte messe, au moment de l'élévation, lorsque tous les assistants étaient prosternés, adorant la très-sainte Victime, un cri se fait entendre : *Ah! maman! ah! maman, que c'est joli! que c'est joli!...* Ce cri fut une étincelle qui porta l'émotion au cœur de toutes les personnes présentes. Les larmes remplirent instantanément tous les yeux. Un miracle s'était opéré. Le spectacle ne peut se décrire.

« Cette nouvelle se répand au dehors avec la plus grande rapidité. Tout le monde veut voir et s'assurer du miracle. On entoure le jeune enfant, et l'impression de ce prodige est restée si vivace et si profonde qu'on en parle encore, après cent ans, comme si on en avait été témoin.

« L'heureuse mère, en reconnaissance d'un si grand bienfait, se chargea de l'entretien de la chapelle, qui n'a été ruinée qu'en 93.

« Après un pareil fait, la dévotion et la confiance à *Notre-Dame de Pitié* augmentèrent sensiblement. On se rendit à la sainte chapelle de toutes parts et pour tous les besoins.

« Il y a, dans la vie de la mère chrétienne, une circonstance où elle inspire plus d'intérêt à cause des périls auxquels elle est exposée ; alors surtout il n'y a pas de famille qui ne s'empresse, au moindre danger, de faire allumer un cierge ou une lampe devant la statue vénérée.

« Les marques sensibles de protection obtenues par ce moyen sont si nombreuses qu'il est rare de trouver quelqu'un qui n'en rapporte quelque trait particulier : ce qui a fait substituer au nom de *Notre-Dame de Pitié* le nom plus significatif de *Notre-Dame de la Délivrance*.

« Pour satisfaire la reconnaissance du peuple, il a fallu renoncer à la statue de l'*Immaculée Conception* pour placer celle-ci, d'ailleurs fort peu élégante, sur le tabernacle de l'autel du Rosaire, où elle est toujours l'objet du même respect et de la même confiance.

« J'ai l'honneur d'être, mon très-cher confrère, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, votre tout dévoué,

« DARDÉ, curé. »

Le démon chassé par saint Jean de Dieu.

Sous l'habit et dans l'état de pasteur, Jean, encore enfant, était un pieux serviteur de Marie. Outre le Rosaire, il récitait chaque jour en son honneur un grand nombre d'autres prières, et souvent il gémissait, dans sa solitude, en pensant à l'affliction que dut éprouver Marie pendant les longues années qu'elle fut privée de son divin Fils. Jean faillit perdre la vie ; il fut jeté par un cheval sur les rochers d'une montagne escarpée où il demeura seul et privé de sentiment pendant l'espace de deux heures. Mais il se recommanda à Marie, son Avocate, se releva et retourna parmi ses compagnons. La sainte Vierge lui était apparue revêtue d'un costume de bergère, lui avait donné à boire une tasse d'eau et lui avait déclaré que ce malheur lui était survenu parce qu'en ce jour il avait omis les prières qu'il avait coutume de lui adresser. Jean reprit alors ses dévotions envers la sainte Vierge avec une ferveur toute nouvelle. Lorsqu'il alla visiter le sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe, le démon se présenta à lui sous la forme d'un homme qui lui offrit une bourse. Jean répondit que, pour lui-même, il n'avait pas besoin d'argent, mais qu'il le prendrait pour faire célébrer des messes à l'autel de la sainte

Vierge. Le démon eut à peine entendu le nom de Marie qu'il disparut. Lorsque Jean vit le temple sacré, il fit le reste de la route en se traînant sur les genoux et baisa le seuil de l'église avant d'y entrer, pour honorer d'une manière particulière la puissante Mère de Dieu. Puis il se rendit devant son autel et y récita le *Salve Regina*; mais lorsqu'il fut arrivé à ces paroles : *illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, la toile qui couvrait la sainte image se retira d'elle-même, comme si la sainte Vierge eût été impatiente de se faire voir à son fidèle serviteur. Au bruit que fit le rideau en s'ouvrant, le sacristain accourut, et, prenant Jean pour un voleur, il leva le pied pour le maltraiter, mais son pied fut desséché à l'instant même, et il ne revint à son état primitif que par les prières de Jean, qui, pour punir le sacristain de la faute qu'il venait de commettre, lui fit réciter un *Salve Regina* devant l'image miraculeuse.

(Bolland., *Vie de saint Jean.*)

Vision de sainte Colombe de Rieti.

Petite enfant encore, Colombe éprouvait le plus grand plaisir à réciter la Salutation Angélique et l'office de la sainte Vierge. Elle voulut aller nu-pieds en pèlerinage au sanctuaire de la sainte Vierge du Chêne, qui est peu éloigné de la ville de Viterbe. Quelques jours avant la fête de l'Assomption, elle pria son confesseur de célébrer pendant sept jours la messe de la sainte Vierge. Le confesseur seconda les désirs de Colombe, et lorsque les sept jours furent écoulés, elle lui dit qu'elle avait vu le Roi du Ciel assis sur un trône majestueux et environné d'une lumière éblouissante, tenant à la main trois épées et menaçant de les lancer sur la ville de Pérouse, pour punir les péchés de ses habi-

tants ; qu'alors la Reine des anges s'était approchée du trône de Dieu, qu'elle l'avait adoré trois fois et l'avait supplié d'épargner la ville. Le Roi du ciel s'était montré d'abord inflexible, il fallait qu'il fît justice ; Marie avait enfin obtenu miséricorde et de sa main bénie avait détourné deux de ces épées, mais la pointe de la troisième était restée toujours dirigée du côté de la ville ; aussi les habitants éprouvèrent-ils quelques châtiments. Une autre fois on vit une image de Marie répandre des larmes parce que Colombe et Rieti, sa patrie, étaient plongées dans la douleur. Qui peut douter de l'amour que Marie porte à ses enfants, puisqu'elle prend tant de part à leurs afflictions ?

(Bolland., 20 mai.)

Guérison miraculeuse d'un prêtre dévoué à Marie.

En l'année 1228, un prêtre célébrait la sainte messe un samedi en l'honneur de Marie ; quelques hérétiques albigeois survinrent et lui coupèrent la langue. Il se rendit en cet état au monastère de Cluny, où les bons religieux, compatissant à sa douleur, le reçurent avec beaucoup de charité. Mais ce qui affligeait le plus le saint prêtre n'était pas la perte de sa langue, mais bien l'impuissance où il était de célébrer encore la messe et de réciter à son ordinaire l'office divin et celui de la sainte Vierge. Le jour de l'Épiphanie, il se fit porter à l'église ; là, prosterné devant un autel de Marie, il la supplia de lui rendre la langue qu'il avait perdue pour son amour, afin qu'il pût la louer encore comme auparavant. La Mère de Dieu lui apparut tenant une langue en sa main et lui dit : Mon fils, puisque tu as perdu la langue pour ma foi et pour mon honneur, je t'en rends une nouvelle, et en même temps elle la lui plaça dans la

bouche de ses propres mains. Le prêtre, élevant tout à coup la voix, récita l'*Ave Maria.* Tous les religieux accoururent à ce prodige. Le prêtre voulut rester parmi eux, en entrant dans leur Ordre, pour ne cesser de louer et de remercier sa bienfaitrice. On voyait très-bien sur sa langue la marque de sa blessure. (*Cesai.*, l. VII, *Dial.*, c. 24.)

Un convoi défendu par Marie.

Un convoi de dix ou douze barques qui allaient à Venise se trouva en mer, à quelques lieues de Notre-Dame de Lorette, la veille d'une fête de la sainte Vierge. Tout l'équipage désira d'y aller entendre la messe le lendemain; le patron s'y opposait dans la crainte des corsaires turcs. Un matelot, nommé Antonio, plein de confiance en la sainte Vierge, dit qu'il se faisait fort de garder tout seul le convoi sous la protection de la Mère de Dieu. Sa confiance en inspira à tous les autres, au patron même, qui consentit à tout. On partit donc de grand matin ; Antonio resta seul. Au bout de quelque temps, il aperçut de gros bâtiments qui s'approchaient à pleines voiles et reconnut que c'étaient des Turcs qui venaient pour s'emparer des barques dont il était seul gardien. Il se recommanda avec ferveur à la très-sainte Vierge, lui rappelant que c'était pour l'honorer qu'on avait tout quitté. Il se met à la tête du pont, dans la barque le plus exposée : il se couche le long du bordage et se tapit, tenant une hache à la main. Quelques moments après, il sent la barque ébranlée; c'était un Turc qui avait mis la main sur le bord. Antonio se lève aussitôt sur ses genoux, et, d'un coup de hache, coupe le poignet au Turc, dont la main tombe dans la barque. Antonio se tapit de nouveau ; mais le Turc mutilé pousse un cri si effroyable,

qu'il jette l'épouvante parmi tous ses compagnons. C'est un piége, s'écrie-t-il, qu'on nous tend ici ; ces barques sont pleines de gens armés qui se cachent pour nous surprendre. A ces paroles, tous les Turcs prennent la fuite. Antonio levant la tête, au bout de quelque temps, les voit déjà bien loin, en pleine mer ; il se jette à genoux et remercie sa puissante libératrice d'une protection si marquée. Cependant ses compagnons qui revenaient de Lorette, apercevant de loin la flotte turque qui se retirait, furent consternés ; ils ne doutèrent pas qu'elle n'emmenât Antonio avec toutes leurs barques ; mais quelle fut leur agréable surprise, quand Antonio, venant au devant d'eux, avec sa hache élevée, d'où pendait la main du Turc, leur apprit tout ce qui s'était passé. Alors, tous ensemble, ils se mirent à chanter les Litanies de la sainte Vierge, pour la remercier d'une si éclatante victoire. (*Recueil d'histoires.*)

Dévouement du Père Jean Eudes à Marie.

Cet illustre missionnaire de Normandie eut une dévotion spéciale à la sainte Vierge. Il était l'enfant de Marie. Ses parents étaient mariés depuis longtemps sans avoir aucun fruit de leur union. Ils firent un vœu à Notre-Dame de Recouvrance, près de Tourailles, diocèse de Séez, et ils ne tardèrent pas à avoir cet enfant de bénédiction. Ils reconnurent qu'ils le devaient à la sainte Vierge, et ils s'empressèrent de le lui consacrer.

Jean Eudes montra de bonne heure les plus heureuses dispositions, et ses parents, craignant que ce don précieux ne vînt à se corrompre par la contagion du monde, lu rappelaient sans cesse qu'il était l'enfant de Marie, et qu '

devait mener une vie qui fût agréable à sa Mère. Ils prièrent en même temps la sainte Vierge de toujours garder cet enfant qu'elle leur avait donné. Leur prière fut exaucée, car on dit qu'il conserva jusqu'à sa mort l'innocence de son baptême.

Il avait une telle horreur du péché, et surtout du péché d'impureté, que la moindre apparence le faisait trembler. Cette crainte allait si loin, qu'il refusait même à ses parents ces témoignages d'amitié qui sont autorisés par l'usage et la bienséance.

Il n'était sensible qu'aux choses de Dieu. La prière faisait ses délices. A neuf ans, il savait pratiquer les conseils de l'Evangile et présenter l'autre joue à un camarade qui venait de lui donner un soufflet. C'était la sainte Vierge qui lui enseignait tout cela.

Ce fut par son inspiration qu'il fit, à quatorze ans, le vœu de chasteté perpétuelle, après avoir pris l'avis de son confesseur. Il l'aurait fait à douze ans, si on avait voulu le lui permettre,

Confié aux Jésuites de Caen, il fut, en entrant au collége, le modèle de tous ses condisciples. Aussitôt qu'il connut la Congrégation de la Sainte-Vierge, établie dans tous les colléges de la Compagnie de Jésus, il désira d'en faire partie et sollicita son admission avec instance ; son exemple ranima la piété et le zèle des plus fervents.

C'est à cette époque que sa dévotion pour Marie prit les accroissements les plus merveilleux et s'affermit tellement, qu'elle occupa tout son cœur le reste de sa vie. Dès le moment qu'il fut au nombre de ceux qui honorent spécialement Marie comme leur Souveraine et leur Mère, il sentit en son cœur une surabondance de confiance et d'amour pour Elle ; et Marie, qui ne se laisse jamais surpasser en libéralité, lui accorda tout de suite les grâces spirituelles les plus

précieuses. C'est lui-même qui le raconte dans un de ses écrits, intitulé : *Mémorial des bienfaits de Dieu.*

Ayant reçu la prêtrise par ordre de son supérieur, il voulut célébrer sa première messe dans une chapelle de la sainte Vierge, et il eut une si grande abondance de consolations et de délices spirituelles, que l'impression lui en resta toute sa vie. C'est alors qu'il conçut cette haute idée du saint Sacrifice de la Messe qui lui faisait dire qu'il faudrait trois éternités pour le bien célébrer : une première pour s'y préparer, une seconde pour le faire, une troisième pour l'action de grâces.

Dans ses dernières années, il portait toujours sur son cœur une consécration à la sainte Vierge de lui et de toute sa Congrégation, en reconnaissance de tous les bienfaits reçus. Il l'avait signée de son sang. Il la relisait souvent, et il ordonna qu'elle fût mise dans son tombeau.

Sur la fin de sa vie, il composa un *Traité sur le cœur admirable de la sainte Vierge*, et il achevait l'office de ce saint cœur, quand il fut attaqué de la maladie dont il mourut.

Il avait écrit sur un petit mémoire tout ce qu'il voulait qu'on fît pour lui à ses derniers moments, et il y disait ces paroles : « Je voudrais que tous les grains de poussière en lesquels sera réduit mon corps fussent autant de langues et autant de cœurs qui pussent louer Dieu, aimer et glorifier les très-aimables cœurs de Jésus et de Marie. »

Dans ses discours, le nom de Marie n'était jamais séparé de celui de Jésus. Quand il parlait de Jésus, il parlait aussi de Marie. Il disait à ses confrères : « Je vous porte bien avant dans mon cœur, mais ce n'est rien ; ce qui doit vous réjouir, c'est que Notre-Seigneur et sa sainte Mère vous portent dans le leur. Portons-les aussi, et faisons-les vivre et régner dans le nôtre par une vraie humilité, une cordiale

charité, le mépris du monde et de nous-mêmes et le pur amour de Dieu. Je prie Notre-Seigneur et sa sainte Mère qu'ils nous fassent tous selon leur cœur. »

En recevant les derniers Sacrements, voyant autour de lui ses confrères désolés, il les offrit et les recommanda à Jésus et à Marie. Il les mit entre les mains de la Vierge et dans son cœur, avant d'aller se réunir à cette bonne Mère dans le ciel. Il lui redisait souvent ces paroles : « *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* Marie, Mère de grâce et de miséricorde, défendez-nous, recevez-nous à notre dernier passage. « Il ajoutait : « *Monstra te esse matrem.* Montrez que vous êtes notre mère. »

Sa fin fut précieuse devant Dieu. Il mourut véritablement avec la foi des martyrs, la contrition des pénitents, dans l'amour, par l'amour et pour l'amour de Jésus, comme il l'avait toujours demandé à Marie.

(*Tiré de sa Vie par le* P. de Montigny, *jésuite.*)

Sobieski sert la messe avant d'aller au combat.

Deux ans après la prise de Constantinople, les Turcs avaient pénétré dans la Hongrie. Ce royaume avait été consacré à Marie par saint Étienne, son roi, qui bâtit en son honneur, comme monument de cette consécration, une magnifique basilique appelée *Albe-la-Royale*... Marie n'abandonnera pas au jour du danger un pays qui s'est donné à elle. Pour le sauver, elle met l'épée dans les mains du vaillant Huniade et des paroles de feu sur les lèvres du moine Capistran ; et par la victoire de Belgrade, la Hongrie est délivrée des Turcs. Il est vrai, plus tard, ils reviennent à la charge : c'est ici l'hydre de la fable dont les têtes repoussent

à mesure qu'on les coupe : ils reviennent à la charge ; ils pénètrent une seconde fois en Hongrie, de là ils passent en Allemagne et vont mettre le siége devant Vienne. Le danger est grand, et cependant plusieurs souverains de l'Europe restent inactifs : heureusement Sobieski, roi de Pologne, ne partage point leur inertie. Il a vu le danger et et il entreprend de l'arrêter... A la tête de son armée, il se porte sur Vienne à marches forcées.

Il était temps qu'il arrivât : déjà la brèche était ouverte; encore quelques jours peut-être, et les Turcs se rendaient maîtres de la place, d'où ils auraient sans peine poussé plus loin leurs conquêtes.

Sobieski, en vrai héros chrétien, va puiser des forces dans la prière, dans la réception des Sacrements et aussi dans le recours à Marie... Avant de se mettre en campagne, il avait adressé ses vœux pour le succès de l'expédition à N.-D. de Cestocova (1), que les Polonais honoraient d'une dévotion toute particulière.

La nuit qui précéda la bataille fut passée, en grande partie, en prière dans le camp des chrétiens. Trois heures avant le jour, on y dit la messe : Sobieski lui-même la servit, et il y communia avec plusieurs de ses généraux.... Ils ont reçu le lion de la tribu de Juda, et eux-mêmes sont devenus des lions : rien ne pourra leur résister...... ils vaincront ! Complète fut leur victoire. Partout, sur son passage, Sobieski était salué par d'enthousiastes acclamations : *le Sauveur de l'Europe.* On lui baisait le manteau, les pieds, les mains : l'empereur Léopold l'embrassa avec des larmes de reconnaissance ; mais lui, aussi humble que

(1) Cestocova est pour la Pologne ce que Sainte-Anne d'Auray est pour la Bretagne... (M. Rio, dans son excellent livre : *Les quatre Martyrs.*)

brave, rapportait toute cette gloire à Dieu et à Marie ; et s'étant rendu dans une des églises de Vienne, il s'y prosterna devant une image de la sainte Vierge, et entonna lui-même le *Te Deum*. Depuis cette époque, il porta toujours sur lui une image trouvée miraculeusement ; c'était une image de Marie, on y voyait deux anges soutenant une couronne au dessus de la Mère de Dieu, et portant un rouleau où étaient écrits ces mots : *Par cette image de Marie, Jean* (1) *sera vainqueur* (2).

Une messe militaire en l'honneur de l'Immaculée Conception.

La Vierge immaculée continue à faire éclater sa protection en faveur de ceux qui honorent son plus glorieux privilége. Voici ce qu'on lit dans l'*Univers :*

« Vous connaissez certainement déjà le crime qui a répandu à Naples l'épouvante, et contre lequel la main du Seigneur et la protection de la sainte Vierge nous ont protégés d'une manière visible. Il semble que Marie immaculée ait voulu montrer au monde qu'elle veille sur notre roi, car c'est le jour où Sa Majesté avait réuni son armée et son peuple pour honorer sa Conception immaculée, que la Reine des anges a donné à notre souverain et à notre pays ce témoignage manifeste de sa protection, ainsi que cela ressort de toutes les circonstances de l'attentat.

« Le 8 décembre, par une belle matinée qui succédait à

(1) C'était son nom de baptême.

(2) *Mois de Marie* de l'abbé Bussi, approuvé par Mgr Graveran, évêque de Quimper.

quelques jours d'un temps affreux, la population, heureuse du retour de son roi dans la capitale, se portait en foule vers le Champ-de-Mars, où 30,000 hommes de notre armée étaient réunis en grande tenue, pour rendre hommage à la Vierge immaculée que Sa Majesté, dans sa dévotion, a choisie depuis plusieurs années pour patronne de son royaume. Rien n'était beau comme cette fête. Les personnes riches s'y étaient rendues dans de brillants équipages, et toutes les classes de la société s'y trouvaient associées dans un même sentiment d'amour pour Marie, durant le saint Sacrifice célébré sur un autel dressé au milieu du Champ-de-Mars. Je ne saurais vous donner une idée de la solennité de cette cérémonie, dont le silence n'était troublé que par les salves d'artillerie et le bruit des armes. Après la sainte messe et le chant du *Te Deum*, le roi passa la troupe en revue en parcourant tous les rangs, et alla se placer ensuite à l'extrémité d'une allée, entouré d'un nombreux état-major dans lequel on remarquait plusieurs uniformes étrangers. La reine, enceinte de huit mois, était à quelque distance, en calèche, avec ses plus jeunes enfants, et trois fils de Sa Majesté avaient pris place derrière leur auguste père. C'est alors que commença la marche des troupes, qui se fit dans le plus bel ordre. Plusieurs régiments avaient défilé lorsqu'arriva le troisième bataillon de chasseurs à pied, encore fier de la gloire qu'il avait acquise en 1848 dans la campagne de Sicile, où il s'est distingué à la prise de Toarmina. Au moment où passait son dernier peloton, le Roi et les personnes qui l'entouraient dirigeaient leurs regards vers la nouvelle colonne qui s'avançait. C'est alors que Ferdinand II se sentit frappé dans le côté droit et que portant, par un mouvement naturel, sa main où il avait été atteint, il s'aperçut en la retirant que les doigts de son gant étaient ensanglantés.

« Ce qui se passa alors est impossible à décrire. Il se fit autour du Roi un mouvement de surprise et d'exaspération. Un soldat était aux pieds du cheval de Sa Majesté, où il venait d'être terrassé par un officier d'ordonnance qui, revenant de porter un ordre, avait aperçu l'acte de l'assassin et était arrivé sur lui en piquant son cheval de l'éperon. Au moment où le scélérat était renversé, il avait frappé son premier coup, et s'élançait avec fureur pour en porter un second. L'assassin dit, en se relevant : *Je n'ai pas réussi, mais j'ai rempli mon mandat.* Le Roi rassura, avec un calme admirable, les personnes qui l'entouraient, déclara que la blessure était légère, et, dominant le tumulte, de la voix la plus ferme, il donna les ordres nécessaires pour que le défilé continuât comme si rien n'était arrivé. Tout cela se fit avec la promptitude de l'éclair. C'est au point que la Reine, qui était à peu de distance, ne se douta pas du danger que venait de courir son auguste époux.

« Le défilé des troupes a continué dans un ordre parfait, durant trois quarts d'heure après l'événement. Ferdinand II s'est rendu ensuite auprès de la Reine. Il est monté en voiture et lui a appris lui-même ce qui venait d'arriver, en lui racontant toutes les circonstances du crime avec le ton de gaieté qu'il a habituellement au milieu de sa famille.

« Les grands politiques, philosophes et libres penseurs riront peut-être de la simplicité de notre foi et de nos *superstitions napolitaines*, mais cela ne nous empêchera pas de voir une protection marquée et miraculeuse de la sainte Vierge dans la manière dont la vie de notre auguste souverain a été préservée. On ne s'explique pas que la baïonnette-sabre, arme dont on connaît la nature, n'ait pas produit une blessure plus grave, le coup ayant atteint le Roi dans toute sa force. On a remarqué aussi que le comte de la Tour,

officier qui a sauvé le roi, arrivait vers Sa Majesté par le seul côté qui permettait d'atteindre l'assassin.

« Ce misérable avait bien médité son crime ; mais l'exécution en avait été entravée par un concours de circonstances providentielles. Non content de porter au roi un coup de baïonnette-sabre, il comptait, en même temps qu'il frapperait Sa Majesté, décharger sa carabine. Dans ce but, il avait préparé une cartouche, mais la rigoureuse observation de la discipline, qui veut que le capitaine s'assure que les armes ne sont pas chargées, ne lui avait pas permis de l'introduire dans le canon. Il l'avait placée à l'ouverture de son sac, où elle était tellement enfoncée que, lorsqu'il a voulu la prendre pour charger son arme, pendant le défilé, il n'a pu y réussir, et il lui a fallu renoncer à en faire usage à l'instant qu'il crut opportun pour accomplir sa criminelle tentative.

« Le peuple, dans sa reconnaissance, remercie aussi le Ciel d'avoir épargné à la Reine l'émotion qu'elle eût éprouvée si elle avait su tout d'abord que les jours de Sa Majesté avaient été mis en péril.

« Le roi ne cesse de répéter à toutes les personnes qui vont lui offrir leurs félicitations, qu'il a été récompensé de la dévotion qu'il a toujours eue pour l'Immaculée Conception de Marie. Il ne craint pas de proclamer devant la foule qu'il doit la vie à la protection miraculeuse de la sainte Vierge. Sa Majesté est allée le soir même de l'attentat, avec toute sa famille, remercier la Reine des cieux dans la chapelle de *Pie di Grotta*.

« Depuis trois jours les églises et le palais habité par le roi ne désemplissent pas. » (L'*Univers*, 17 décembre 1856.)

— Nous n'ajouterons que quelques mots à ce récit.

Puisse le beau royaume de Naples être rendu à son sou-

verain légitime, maintenant qu'il a fait la dure expérience des rigueurs du régime garibaldien et piémontais.

Que les rois de ce pays catholique n'oublient pas à leur tour que rien n'attirera davantage la bénédiction du ciel sur eux et sur leur peuple, comme une filiale soumission au Vicaire de Jésus-Christ et une entière liberté à l'Eglise (1).

(1) L'Italie ne peut être constituée que comme fille de l'Eglise, comme gardienne fidèle et respectueuse de ses lois et de sa liberté. Il n'y a place pour un roi d'Italie qu'à titre de gonfalonnier de la sainte Eglise, et cette mission même ne peut être que temporaire ! car il faut avant tout que le Vicaire de Jésus-Christ, Père commun des fidèles, soit par lui-même le plus indépendant des rois. L'Italie n'a pas pris ce chemin, on ne la forcera pas de le prendre, on la contraindrait plutôt d'en prendre un autre formidable, et c'est pourquoi un avenir de discordes et de ruines lui est ouvert. Nulle autre solution au mal de l'Italie et du monde que l'indépendance et la liberté de l'Eglise.

Cela est si vrai, que ceux-là mêmes qui repoussent et nient davantage cette solution, la recherchent. Au moment d'en finir par quelque coup violent qui supprimerait en apparence cette importune question de l'Eglise en supprimant l'existence de son Chef et en le reléguant dans une prison, on recule d'épouvante. Le vide qui s'ouvrirait au milieu du monde apparaît soudain, assez vaste et profond pour que tous les empires et le genre humain y soient engloutis.

Confions-nous à la miséricorde de Dieu. Aux balances divines, qui sait ce que pèse la prière du juste et la goutte de sang du martyr!

Octobre 1867. LOUIS VEUILLOT.

J. M. J.

VIII

DES NEUVAINES EN L'HONNEUR DE MARIE.

Il y a une infinité d'occasions dans la vie où l'on peut se trouver dans un état de peine, dans de grands dangers, dans des tentations violentes, en un mot où l'on a besoin de quelque grâce particulière de Dieu. Le moyen comme assuré de l'obtenir, c'est de faire une pieuse neuvaine en l'honneur de Marie. Combien d'âmes dans la souffrance et dans le besoin, qui, s'étant adressées à cette divine Mère dans une sainte neuvaine, ont été exaucées de Dieu, et ont heureusement obtenu l'effet de leur demande par la puissante intercession de Marie?

Les enfants de Marie s'appliquent aussi d'une manière toute particulière à célébrer, avec une fervente piété, les neuvaines de ses fêtes ; et en retour, la très-sainte Vierge, sensible à cet hommage, se montre pleine de tendresse pour eux, en les comblant de grâces de choix et d'abondantes bénédictions. Sainte Gertrude vit un jour sous le manteau de Marie un grand nombre d'âmes, que l'auguste Reine des cieux contemplait avec une vive affection ; et il lui fut dit que c'étaient les âmes qui les jours précédents s'étaient préparées par de pieux exercices à la fête de l'Assomption.

La neuvaine récompensée.

Un vénérable curé de l'arrondissement de la Tour-du-Pin (Isère) écrit au *Rosier de Marie :*

« Voici une preuve de l'efficacité de l'eau de la Salette en faveur d'un jeune enfant de ma paroisse, en attendant que je vous cite d'autres faits :

« J. P... A..., fils de P... et de J... R... de..., éprouva, à l'âge de quatorze mois, des crises nerveuses si extraordinaires et suivies de chutes si fréquentes, qu'il est vraiment étonnant que ce pauvre enfant n'y ait pas succombé dès les premiers jours, et cependant il les a supportées pendant seize mois sans interruption, et sur la fin, elles étaient si multipliées qu'elles se reproduisaient cinq à six fois par heure, soit qu'il fût couché ou levé, assis ou debout, soit qu'il marchât ou qu'il mangeât. Enfin, dans quelque position, dans quelque lieu qu'il fût, il tombait tantôt sur le dos, à la renverse, sur les mains, sur le visage, tantôt au feu ou à l'eau ; c'est pour cela qu'on le voyait presque toujours couvert de cicatrices sur toutes les parties du corps. Ce que je vous dis, j'en ai été le témoin, ainsi qu'un grand nombre de personnes qui signèrent avec moi le procès-verbal que j'ai, sur sa demande, envoyé à Monseigneur l'évêque, procès-verbal qui figure dans les écrits de M. Rousselot comme preuve du fait de la Salette.

« Je dois dire, en outre, que les parents de cet enfant n'avaient rien négligé pour sa guérison ; car deux médecins l'avaient traité sans succès ; des prières, des neuvaines, des messes avaient été dites, et le mal résistait à tout.

« Je fis alors le pèlerinage de la Salette, et Dieu sait avec quel bonheur ! J'en apportai de l'eau miraculeuse. Dès que

je fus de retour, je m'empressai de voir la mère de l'enfant, qui me dit qu'il était toujours dans la même position et qu'ils ne savaient plus que faire ; qu'ils n'osaient presque plus avouer son état à ceux qui leur en demandaient des nouvelles ; qu'ils désiraient presque sa mort, tant ils étaient malheureux eux-mêmes ainsi que l'enfant. Je lui dis alors de faire une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, et je lui fis remettre un peu de l'eau que j'avais apportée, en lui recommandant de lui en donner quelques gouttes chaque jour. La neuvaine se termina à la fête de la Toussaint. Jusque là on n'avait remarqué aucun changement dans l'état de l'enfant. Après les vêpres, sa mère lui en fait prendre quelques gouttes ; aussitôt l'enfant s'étendit et s'endormit si profondément sur les genoux de sa grand'mère, pendant près d'une heure, qu'on le crut mort un moment. Réveillé tout à coup, ses cris redoublent et ses chutes se multiplient, de sorte qu'on ne douta plus qu'il touchât à sa fin.

« Le lendemain, la mère de l'enfant dit à son mari : *M. le curé m'a dit de lui en donner encore si ses cris continuaient ; essayons encore une fois.* Le père en fait tomber quelques gouttes dans un peu d'eau qu'il donne à son fils, et à peine l'a-t-il avalée qu'il est parfaitement guéri. Dès ce moment, plus de crises, pas une seule chute, pas le moindre ressentiment ; tout est entièrement changé dans cet enfant. De triste, égaré, sauvage, pâle, terne qu'il était auparavant, vous le trouvez gai, affable, doux et caressant.

Ce récit me fut fait par plusieurs personnes ; mais, ne voulant pas m'en rapporter à leur témoignage, je me rendis donc dans cette maison : je vis l'enfant venir à moi pour me caresser ; il était plein de santé et on ne peut plus intéressant. Les parents, de leur côté, ne pouvaient assez vite m'exprimer leur bonheur, me répéter toutes les circonstances de la maladie et de la guérison de leur enfant. Après

avoir tout vu et tout entendu, je sortis de la maison en invitant la famille à remercier Dieu et la sainte Vierge de cette insigne faveur. Je recommandai aussi à la mère de bien prendre soin de cet enfant. Tous les voisins crient au miracle et s'offrent à signer mon procès-verbal, qui fut envoyé à Monseigneur.

« Je ferai remarquer, en terminant, que cette guérison est arrivée en 1847, et que depuis lors cet enfant, jusqu'à ce jour, 28 août 1857, n'a jamais ressenti la plus légère indisposition, qu'il est fort et robuste. »

La neuvaine de sainte Gertrude à Marie.

Sainte Gertrude, religieuse de Saint-Benoît, avait une grande dévotion envers la sainte Vierge. La veille de l'Annonciation, Gertrude eut une vision dans laquelle il lui sembla voir ses religieuses offrir à Marie des bouquets de fleurs odoriférantes que la Bienheureuse Vierge rassemblait dans son sein ; elle ornait ces fleurs de pierres précieuses et les offrait ensuite à son divin Fils, qui occupait la première place dans le chapitre. Gertrude apprit alors que ces fleurs étaient les afflictions que ces épouses de Jésus et ces filles de Marie avaient souffertes avec patience durant la neuvaine de cette fête. Le jour même de l'Annonciation, elle fut favorisée d'une autre grâce. Tandis que dans le chœur elle récitait l'*Ave Maria* avec ses religieuses, elle fut tout à coup ravie en extase et vit que de la très-sainte Trinité s'échappaient comme trois ruisseaux qui allaient se réunir au cœur de Marie, et il lui fut montré que, lorsque, sur la terre, on disait dévotement la Salutation Angélique, ces ruisseaux débordaient du cœur de Marie au profit de ceux qui la récitaient. Jésus lui enseigna encore

qu'au moins une fois le jour elle devait saluer sa Mère et la prier d'arrêter ses regards sur elle en lui disant : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, et il l'assura que, si elle était fidèle à cette pratique, elle recevrait beaucoup de consolations à l'heure de sa dernière agonie. La sainte suivit le conseil qu'avait daigné lui donner le Fils de Dieu lui-même ; et, au moment de sa mort, son oreille fut agréablement frappée par les paroles suivantes que chantaient les anges : Viens, viens, ô Gertrude ! car les délices du paradis te sont préparées et t'attendent. (*Auriem.*, p. 1re, ch. 15.)

On écrit de Warlincourt-lez-Pas (*Pas-de-Calais*), à un journal de Paris :

« Il y a six ans environ, je fus conduit dans une famille honorable et chrétienne de la ville d'Aire-sur-la-Lys, au diocèse d'Arras ; dans cette famille se trouvait une demoiselle paralytique.

« Mademoiselle Martin (1), c'est son nom, supportait son affliction avec une grande patience ; entourée de ses vieux parents, dont elle était la consolation sur la terre, elle avait fait de sa chambre comme un sanctuaire où l'on ne pénétrait qu'avec respect. Je me rappelle encore sa figure intelligente et calme, sa conversation assaisonnée d'une douce gaieté, ses nombreux exercices de piété, sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge.

« Il y avait déjà plusieurs années qu'elle n'avait quitté son lit, lorsque son confesseur lui proposa, pour sa guérison, une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pannetière honorée en l'église Saint-Pierre, sa paroisse. Lorsqu'elle l'eut acceptée, les pieux fidèles s'y associèrent de

(1) Sœur de M. l'abbé Martin, professeur distingué de théologie au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, mort depuis plusieurs années.

grand cœur ; il y avait si longtemps, disaient-ils, qu'on ne voyait plus, par les rues, la bonne demoiselle que tous aimaient pour sa piété simple et solide.

« Le dernier jour de la neuvaine, la malade reçut la sainte Communion à l'heure même où, pour faire une sainte violence au ciel, nous étions tous réunis à l'autel de Notre-Dame; son action de grâces terminée, elle appelle la servante dévouée qui veille auprès d'elle nuit et jour, lui demande ses vêtements, se lève et s'habille seule, descend à la cuisine pour surprendre son père et sa mère occupés à déjeuner. Deux heures plus tard, accompagnée de toute sa famille, elle allait entendre la messe à la chapelle du collége. La plupart des habitants de la petite ville y vinrent constater sa guérison miraculeuse.

« Le soir du même jour, son médecin lui avouait ne rien comprendre à un pareil événement, lui qui, deux jours auparavant, disait hautement qu'il n'y avait nul espoir de changement; et moi, qui vous raconte ce fait, j'étais le lendemain assis à la table de la famille Martin, heureux témoin du bonheur du père et de la mère, et de la complète guérison de leur enfant. A. Cuvillier, curé. »

Guérison de Joséphine Leblais, à Blois.

« Mademoiselle Joséphine Leblais était depuis douze ans atteinte d'une maladie qui ne lui permettait ni de marcher seule, ni de se mettre à genoux, et qui lui faisait parfois éprouver des douleurs si violentes, qu'il en résultait des évanouissements complets pendant plusieurs heures. Les cinq dernières années, elle avait un gonflement extraordinaire et une inflammation dans la région du sein droit, qui présentait, de temps à autre, des plaies douloureuses dont

le nombre a été jusqu'à dix à la fois. Enfin, elle était dans l'impossibilité de prendre aucune espèce de liquide, sans exciter immédiatement des vomissements très-pénibles. Les secours de l'art n'avaient pu guérir ni même atténuer une maladie aussi extraordinaire.

« Cependant Joséphine Leblais voulait être carmélite ; elle est admise comme à l'essai ; mais malgré le bonheur que lui fait éprouver son admission, toutes ses douleurs, toutes ses infirmités persévèrent. Sur la recommandation de sa supérieure, elle commence une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, et prend chaque jour un peu d'eau de la célèbre fontaine. Le neuvième jour de la neuvaine, Joséphine va à la sainte table, seule et sans appui, se met à genoux et reste dans cette position sans aucune douleur. Dans la même journée, elle prend des aliments liquides sans en être incommodée. Restaient les douleurs et les plaies du côté droit. La malade se couche tourmentée de souffrances très-aiguës, elle place sur la partie douloureuse une image de l'Apparition de la Salette, et, contre son ordinaire, s'endort d'un sommeil prompt et paisible. A quatre heures du matin, elle se réveille complètement guérie ; douleurs et plaies, tout a disparu. Et depuis dix mois, elle suit en tout la règle austère des filles de sainte Thérèse. »

Guérison d'une Sœur du Saint-Sacrement, à Bédarrides.

A Bédarrides, diocèse d'Avignon, le 14 mai 1847, dernier jour d'une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, avec usage journalier de l'eau merveilleuse, eut lieu la guérison d'une Sœur du Saint-Sacrement, Sœur Saint-Antoine Granet,

d'une grave affection au cœur et d'une tumeur squirreuse au sein, qui, au jugement des médecins, devait nécessiter plus tard une opération douloureuse. Depuis seize ans la malade avait été plusieurs fois en danger de mort, et les remèdes ne lui avaient apporté qu'un soulagement passager. Elle écrit à son frère, quatorze mois après : « Oui, je « suis guérie, parfaitement guérie de mes douleurs de « cœur et de celles qui m'affligeaient depuis si longtemps... « Dieu est le maître de m'affliger de nouveau par la maladie « quand bon lui semblera ; il me trouvera, je l'espère, sou- « mise à sa sainte volonté ; mais alors je me rappellerai « avec reconnaissance que, depuis le 14 mai 1847 jusqu'au « jour où il me visitera, j'ai joui du bienfait de la santé, par « la faveur de notre bonne Mère de la Salette. »

Guérison de Mélanie Gamon, de Saint-Félicien (Ardèche).

Mélanie Gamon tomba malade dans les premiers mois de 1841. Clouée sur son lit depuis cette époque, elle ne put se relever, malgré tous les soins, tout le zèle, toute la science du médecin, qui la voyait deux ou trois fois par semaine, et qui a exercé sur elle toutes les ressources de son art. Elle était atteinte d'une gastrite qui ne lui laissait supporter aucune nourriture ; elle avait la moelle épinière paralysée et était couverte de plaies. Son état étant désespéré, elle avait reçu les derniers sacrements dans les premiers jours d'août 1847. Une religieuse passant par Saint-Félicien, s'arrête une heure dans la famille Gamon, y parle des merveilles de la Salette et consent à se dessaisir, en faveur de cette malade, d'une fiole de l'eau miraculeuse. Aussitôt Mélanie, abandonnant tout autre remède, commence une neuvaine et se met à

boire de cette eau précieuse. La neuvaine terminée et se trouvant plus souffrante, elle en commence une seconde. Mais les derniers jours tout espoir a disparu ; elle ne peut plus se faire entendre ; ses yeux se couvrent de nuages, et l'on n'attend plus que son dernier soupir. C'est le jour de l'Assomption, 15 août 1847, dernier de sa neuvaine. Son père part pour assister à vêpres, en disant : *Je ne retrouverai pas ma fille vivante.* A deux heures, au moment où la cloche sonne le dernier coup de vêpres, Mélanie, agonisante, éprouve une révolution extraordinaire : *Victoire*, dit-elle à sa sœur, restée près d'elle pour recevoir son dernier soupir, *apporte-moi ma robe, je veux me lever.* Victoire, interdite, ne sait que répondre. La malade insiste, se lève, s'habille, se rend vers la rue par où doit défiler la procession, et, si la modestie ne la retenait, elle se sent la force d'y assister. Dès ce moment, Mélanie est complètement guérie : ses douleurs, ses plaies, sa grosseur à l'épine dorsale, tout a disparu. Elle reprend son travail, et depuis, elle s'est toujours bien portée. Tout le bourg qui a été témoin de sa longue maladie, l'est aussi de sa parfaite guérison.

(*Manuel du pèlerin de la Salette,* approuvé par Monseigneur de Grenoble.)

Guérison instantanée de mademoiselle Pauline Burton, à Ciney, diocèse de Namur.

Extrait de la déclaration du médecin, M. le Dr Lefebvre (1).

« Namur, 10 août 1852.

« Malade depuis vingt ans d'une hypertrophie du cœur, mademoiselle Burton avait vu successivement son état se

(1) *Nouveau Sanctuaire à Marie*, p. 272, 276, 277.

compliquer de tous les symptômes d'une phthisie pulmonaire et d'une gastralgie, suivie d'une affection de la moelle épinière et des organes du bas-ventre. Les souffrances avaient été telles durant cette longue période et les symptômes portés à une telle intensité, que plusieurs fois elle avait été administrée. Depuis huit mois surtout elle se trouvait réduite à un état digne de compassion. Ses palpitations étaient si fortes qu'on les entendait dans la chambre à une certaine distance du lit. La région épigastrique était devenue tellement douloureuse que le moindre attouchement provoquait une syncope. Enfin des sueurs morbides s'étaient déclarées avec une telle abondance qu'on était obligé de la changer de linge douze ou treize fois par jour, et elle rendait jusqu'à quinze et vingt litres d'eau dans les vingt-quatre heures. La malade allait s'achevant, et, lors de notre dernière consultation du 11 décembre, nous la quittâmes avec la conviction qu'elle était arrivée à ce point extrême de faiblesse au delà duquel la vie n'est plus possible. Le 28 décembre, elle était encore dans le mêms état, et le 29 elle était guérie.

« Je déclare formellement que la médecine même incrédule ne peut que s'incliner devant des faits pareils, reconnaître qu'elle est parfaitement désintéressée dans cette guérison, et proclamer qu'une puissance surnaturelle a dû intervenir dans cet événement. »

Extrait de la déclaration du docteur Delvaux, son médecin habituel, de Rochefort, le 22 juillet 1852 :

« Le 11 décembre, je la quittai, persuadé que je ne la reverrais plus et que la mort viendrait mettre fin à un état si douloureux. Cet état subsistait encore le 28 décembre, et le 29, *après une neuvaine faite à Notre-Dame de la Salette*, elle était entièrement guérie; du lit de mort passer

sans convalescence à un état de santé parfaite est une chose surnaturelle. Tout médecin qui aurait suivi la maladie depuis tant de temps, s'il a un peu de bonne foi, confessera la réalité du miracle.

« Fait à Rochefort, province de Namur, par le soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris. »

Le procès-verbal de cette guérison a été signé par un grand nombre de personnes, et légalisé par Monseigneur l'évêque de Namur.

Extrait du récit de la guérison de mademoiselle Marie Théron, d'une cécité complète.

« A partir du 14 janvier 1854, mes yeux se fatiguèrent sans qu'il y parût rien au dehors. On prescrivit des sangsues qui ne produisirent aucun résultat ; le mal fut en empirant ; c'est pour cela que l'on consulta un second médecin dont les remèdes furent aussi sans effet.

« Le 17, je fus complètement aveugle, tant le mal fit de rapides progrès. Le lendemain, je sentais les rayons du soleil sur mon visage sans apercevoir la moindre clarté. On fit appeler un troisième médecin qui amena avec lui un oculiste. Après une longue consultation, ils reconnurent que j'étais affectée d'une paralysie du nerf optique. Leurs prescriptions furent aussi inutiles que les autres.

« Le 22, mon père vint me chercher à Valence ; mais avant de quitter cette ville, il fit de nouvelles consultations qui ne servirent qu'à le convaincre que mon état était sans remède. A mon arrivée à Vals, toute la famille ne put retenir ses larmes. On décida mon père à me conduire à Lyon. Ce fut alors que je redoublai de confiance en Marie, et que je la suppliai de me guérir. Je lui disais naïvement de le

faire *au plus tôt*, ne voulant pas me mettre à Lyon entre les mains des médecins.

« Le 24, après avoir fait la neuvaine à Notre-Dame de la Salette, mes yeux devinrent plus clairs, et je me mis au lit pleine d'espoir pour ma guérison. Je disais à tout le monde que je serais guérie. A dix heures du soir je m'endormis, et pendant le sommeil je sentis deux doigts se poser sur mes yeux. Je vis alors la sainte Vierge admirablement belle, arrêtant sur moi un regard plein de bonté; elle semblait sourire, et je ne pouvais me lasser de la regarder. Elle m'apparut semblable à Notre-Dame de la Salette. A mon réveil, je demandai de la lumière, bien persuadée que j'étais guérie. Oui, j'étais guérie, distinguant tout parfaitement. A partir de ce moment, mes yeux ont toujours été dans le meilleur état.

« Amour donc, reconnaissance, honneur et gloire à Notre-Dame de la Salette ! Signé, Marie Théron.

« Vals, le 11 juillet 1854. »

Guérison d'Antoinette Bollenat à Avallon.

Antoinette Bollenat, âgée de trente-trois ans, a joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de douze ans. A cette époque, elle fut jetée par terre et accablée de coups par une femme qui, eu même temps, lui appuya violemment le genou sur la poitrine et sur l'estomac. Depuis elle a toujours souffert de l'estomac, et, un an après, commencèrent des vomissements qui ont continué dix-sept ans, pendant lesquels elle digérait à peine quelques cuillerées de lait ou de bouillon. Depuis trois ans, elle ne marchait plus ; depuis sept ans, une tumeur énorme existait dans la partie supérieure et latérale du ventre, rien n'en arrêtait le développement..... Enfin, le

19 novembre 1847, Antoinette présente tous les symptômes d'une mort prochaine. Cependant, depuis quelque temps, elle se propose de faire une neuvaine à Notre-Dame de la Salette ; M. l'archiprêtre a fait venir de l'eau merveilleuse ; la neuvaine devait commencer le dimanche 14 ; mais Antoinette est si mal, qu'on désespère qu'elle vive jusque-là. Elle commence donc sa neuvaine la veille ou le 13, qui est un samedi. Aussitôt, aux anxiétés, aux peines de l'âme, succède un abandon total à la Providence, un grand espoir de guérison ; mais les souffrances corporelles n'en sont pas moins intenses. Le 21 novembre, fête de la Présentation de Marie, dernier jour de la neuvaine, entre cinq heures et demie et cinq heures trois quarts du soir, Antoinette est complétement guérie : palpitations, douleurs, tumeur douloureuse et énorme : tout a disparu. Et, depuis sept ans, elle jouit d'une excellente santé. Elle vint à la Salette en 1853. »

Guérison d'une jeune fille le dernier jour d'une neuvaine.

« Dimanche, 11 juin 1854

« Monsieur le Curé de Notre-Dame des Victoires,

« Mille et mille fois merci pour l'accueil bienveillant que vous avez fait à ma demande de prières du 14 mai dernier. Nous pouvons répéter avec bonheur : Gloire à Dieu! gloire à Marie !

« Une guérison merveilleuse s'est opérée le dernier jour de la neuvaine. Ma pauvre sœur a recouvré la santé qu'elle avait perdue depuis deux ans.

« Pour rendre le prodige plus éclatant, le Seigneur permit que les premiers jours de la neuvaine la maladie fît des progrès rapides. La jeune fille souffrait horriblement;

le médecin n'attendait plus rien ; ma pauvre sœur avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie... Le jeudi matin, fête de l'Ascension, dernier jour de la neuvaine, elle fut subitement guérie. Elle nous reçut à la fenêtre, lorsque nous revenions de la messe qu'on venait de célébrer à son intention. Jugez, monsieur le Curé, de la joie qui éclata dans la maison : on s'embrassait, on pleurait, et ces larmes étaient bien douces... »

***

Neuvaine pour obtenir la faveur de mourir pour Pie IX.

Malgré le malheur des temps, notre époque a donné au ciel et à la terre le sublime spectacle des dévoûments les plus héroïques.

On a vu l'élite des Français voler, au prix de mille sacrifices, au secours de l'auguste Pie IX, attaqué en même temps par les bandits garibaldiens et piémontais, et par les politiques hypocrites de l'école de Machiavel, qui veulent à toute force concilier Jésus-Christ avec Belial, Garibaldi et Victor-Emmanuel avec l'angélique Pie IX.

On sait qu'il s'est formé en France, avec l'autorisation de l'Empereur, une légion de volontaires pour la défense du Saint-Siége. Une foule d'officiers et de soldats de l'armée française se sont présentés pour y être incorporés ; c'était un véritable élan, dans tous les grades et dans toutes les armes. Il a fallu en refuser beaucoup, les demandes étant dix fois trop nombreuses pour les cadres à remplir. Ce spectacle est consolant, non-seulement parce que le Saint-Père trouvera dans cette troupe d'élite une protection sérieuse, mais encore et surtout parce que cet empressement témoigne que l'esprit religieux est loin d'être étranger à l'uniforme et aux épaulettes.

Un de ces braves soldats a adressé au vénérable direc-

teur de l'Archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie la lettre suivante, publiée par l'*Echo de Notre-Dame des Victoires :*

« Monsieur le Curé, je commence aujourd'hui une neuvaine de prières et de communions, pour obtenir, par l'intercession de Notre-Dame des Victoires, la grâce de ne pas être jugé indigne de faire partie de la Légion Romaine.

« J'aime notre très-saint Père Pie IX de tout mon cœur. Je désire me dévouer entièrement pour lui, en lui consacrant les quelques années de vigueur que là divine Providence me laissera, et jusqu'à la dernière goutte de mon sang, si les circonstances l'exigent. Je viens donc vous prier, Monsieur le Curé, de me recommander aux prières de l'Archiconfrérie, pour obtenir de Notre-Dame des Victoires mon entrée dans la Légion Romaine, faveur que je sollicite de M. le ministre de la guerre, afin de pouvoir efficacement me dévouer pour le Vicaire de Jésus-Christ.

« Dans l'espoir que ma demande sera favorablement accueillie, j'ai l'honneur, etc.

« C***, *capitaine de Voltigeurs, au* 21e *régiment d'infanterie.* »

Peu de temps après, le capitaine venait à Paris, et allait à Notre-Dame des Victoires demander une messe d'action de grâces. Ses vœux étaient accomplis. Pour huit places à donner, il y avait plus de trois cents demandes, et il s'était trouvé du nombre des huit privilégiés. Il ne doutait pas que ce succès ne fût dû à la protection de Marie, et il avait tenu à venir lui-même témoigner sa reconnaissance en personne.

On sait avec quelle ardeur ces dignes enfants de la France' après avoir reçu le pain des forts et invoqué Marie, se sont mis à la poursuite des chemises rouges, commandées par le forban Garibaldi, ami du roi du Piémont.

IX

COMBIEN LES PRIÈRES A MARIE

SONT EFFICACES POUR SECOURIR SES SERVITEURS

PENDANT LA VIE ET A LA MORT.

Quoique Notre-Seigneur Jésus-Christ soit la source et le dispensateur de tous les dons, quoiqu'ils découlent de ses seuls mérites, saint Anselme n'a pas craint d'assurer qu'en invoquant Marie, nous sommes quelquefois plus certains d'être promptement exaucés et d'obtenir notre salut qu'en invoquant Jésus lui-même : *Velocior est nonnunquam salus nostra invocato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu.* C'est que nos vœux en passant par Marie acquièrent de son entremise une force qui leur manque, deviennent ses propres prières, et que ces prières d'une Mère chérie sont plus puissantes que les nôtres. L'histoire profane rapport qu'Antipater ayant écrit au grand Alexandre une longue lettre d'accusation contre Olympias, sa mère, celui-ci lui répondit : Antipater ignore-t-il encore qu'une seule larme de ma mère suffit pour effacer un million de lettres d'accusation? Quand Marie prie pour nous, si le démon vient à nous accuser, Jésus lui répond : Lucifer ignore-t-il qu'une seule prière de ma Mère en faveur d'un pécheur suffit pour me faire oublier tous les péchés dont on peut l'accuser?

Que pourrait refuser le Fils de Dieu à la Mère qu'il s'est choisie de toute éternité? Demandez, ô ma mère, disait Salomon à Bethsabée, qu'il avait fait asseoir auprès de lui sur son trône, il ne m'est pas possible de vous refuser quelque chose. Le plus grand des rois d'Israël pouvait bien accorder à sa mère le droit de lui tout demander, pouvait-il, malgré sa puissance et ses richesses, lui promettre absolument d'exaucer tous ses vœux et tous ses désirs? Mais le Fils de Marie est le Fils du Tout-Puissant, en tout égal à son Père, et il n'a point mis de bornes à la toute-puissance d'intercession qu'il a départie à sa divine Mère, *Omnipotentia supplex.* Marie, dit le docte et pieux Gerson, a reçu le nom le plus parfait que puisse porter une créature après le nom adorable de son divin Fils, c'est le nom auguste de Mère de Dieu ; en vertu de ce nom, elle a une espèce d'autorité et un domaine naturel sur l'empire de tout l'univers, afin qu'à ce grand nom tout fléchisse le genou dans le ciel, sur la terre et au profond des enfers (1).

Quelle joie et quelle consolation n'éprouvons-nous pas au milieu de nos épreuves, quand nous nous sentons soutenus par les prières d'un saint homme? Nous pouvons à peine en exagérer le prix ; chercher un tel bonheur est un signe de prédestination.

Mais levez vos regards vers le Ciel ! Que sont les hommes

(1) Nous reconnaissons, selon la foi catholique, à la très-sainte Vierge, dans le ciel, deux sortes de pouvoirs qui sont l'objet de notre culte d'invocation, et par lesquels nous sommes en commerce de grâce et de vie avec elle ; un pouvoir d'*intercession* pour nous auprès de Dieu, et un pouvoir de *coopération* avec Dieu auprès de nous.

Nous invoquons en Marie le premier de ces pouvoirs en l'appelant des noms de *Protectrice*, de *Patronne*, d'*Avocate* ; et en lui disant : PRIEZ POUR NOUS ! et le second, en l'appelant des noms de *Mère de la miséricorde*, *notre douceur*, *notre espérance*, *notre vie*, et en lui criant SAUVEZ-NOUS !

pieux sur la terre auprès de l'auguste Reine de tous les Saints, qui prie notre bon Créateur de ne pas permettre que l'heureuse fin de notre création nous échappe? Fixant ses regards sur Dieu, Marie, notre Mère, y voit, comme dans un clair miroir, se former le tissu de nos existences si diversifiées. Elle voit les dangers qui nous menacent, les tentations qui pénètrent le plus avant dans nos âmes, les grâces qui sont en nous les plus faibles, les moments critiques de la vie où nous sommes sérieusement menacés, et elle varie ses prières selon les besoins que cette vue lui fait connaître. Oh! si, dans nos luttes avec le péché, nous nous rappelions seulement combien nous avons d'appuis devant le trône de Dieu, nous rejetterions sûrement le tentateur loin de nous avec la force inspirée de notre joie chrétienne, et par la surhumaine énergie que donne la communion des Saints, dit le P. Faber.

C'est surtout dans la vieillesse qu'on apprécie davantage la dévotion à Marie. Cette seconde enfance réclame la femme comme la première. Mais la femme a disparu le plus souvent; et, solitaire, délaissée, la vieillesse cherche en vain autour d'elle ce flexible appui, d'autant plus nécessaire à cet âge que le besoin en est croissant. C'est ce qui lui est donné dans le culte de la Vierge Marie. En cet hiver de la vie, le cœur flétri et glacé, trouve à la fois auprès des autels de Marie, un rafraîchissement et un foyer, et comme une jeunesse nouvelle. Il s'épure et renaît, comme le phénix, au brasier de cette charité virginale, d'où, trompant la tombe, il prend son essor vers le ciel. C'est en cela surtout que le culte de la Vierge est secourable à la vieillesse, pour la déprendre de la vie, et lui adoucir le passage à l'éternité.

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret,

a très-justement dit le poëte. Toute l'existence écoulée laisse

voir alors le fond de la misère humaine, et ses fautes accumulées dont la responsabilité pèse sur la conscience du vieillard. Ce qu'il faut alors, c'est le sentiment profond de la divine miséricorde, telle que nous la montre l'Évangile dans le Sauveur enfant, reçu des mains de Marie par le vieillard Siméon, à qui il inspire la joie de quitter la vie, et de chanter son *Nunc dimittis*...

La Mère de Dieu! A quelle sublime hauteur son trône est placé! Cependant, il ne se passe pas un jour sans que son cœur s'intéresse pour nous. Mille fois et plus, elle a parlé de nous à Dieu, et d'une voix si douce et si persuasive que le Cœur de Jésus ne chercha pas même à lui résister. Elle a été dans le secret de tout ce qui nous est arrivé d'heureux pendant la vie, elle a notre prédestination à cœur plus que nous ne l'avons nous-mêmes; elle se rappelle toujours cette seconde maternité qui date du Calvaire, et sait que dans l'angoisse de ses douleurs elle a payé pour nous un prix qui n'aurait pas d'égal sans le sacrifice de son Fils, notre frère et notre Dieu. Oh! quelle lumière s'épanouit sur notre vie tout entière, quand nous pensons que le même amour, l'amour sans nom, l'amour inépuisable dont le cœur de Marie brûla pour son divin Fils, elle le reporte à chaque heure sur nous en vue de Jésus, et par son commandement exprès! Si, pendant notre exil sur la terre, nous sommes chers au ciel, c'est parce que nous sommes environnés de ses amoureuses splendeurs. Les anges nous envient un amour qui, pour eux, ne peut être, comme il l'est pour nous, identique en nature avec celui que la Mère immaculée portait à son adorable Fils.

Combien Jésus est heureux des hommages rendus à sa Mère.

Sainte Gertrude avait coutume de rapporter à Jésus, le Bien-Aimé de son cœur, tous les sentiments de plaisir et de joie qu'elle pouvait éprouver. Ainsi, chaque fois qu'elle entendait lire ou chanter quelque chose en l'honneur de la sainte Vierge ou des Saints, elle avait grand soin de diriger sa pensée vers le Roi des rois, l'unique objet de son amour, et de lui adresser tous les mouvements affectueux qui se produisaient dans son âme. C'est pourquoi, le jour de la fête de l'Annonciation, entendant très-souvent parler de la sainte Vierge, et remarquant qu'on ne disait absolument rien, dans le sermon, du Fils de Dieu et de l'œuvre de l'Incarnation, elle ne put supporter cet oubli, et elle en conçut une si vive peine, que, passant ensuite devant un autel de Marie, elle ressentit qu'en faisant le salut d'usage, son cœur était moins porté que de coutume vers la Mère de la grâce, et qu'il inclinait beaucoup plus vers le doux Jésus, le fruit béni de ses entrailles. Cette disposition lui fit craindre d'avoir encouru l'indignation de la puissante Reine du ciel. Mais le divin Consolateur s'empressa de lui ôter toute appréhension par ces mots : « Ne craignez rien, l'amie de mon cœur; cette salutation ou louange à ma Mère chérie, dans laquelle vous songez plus à moi qu'à elle, lui est très-agréable. Néanmoins, comme votre conscience vous inquiète à ce sujet, appliquez-vous désormais, quand vous serez devant l'autel de ma Mère, à saluer très-dévotement son image sans vous occuper de la mienne. » A quoi la Sainte repartit : « Loin de moi une telle conduite, ô mon Dieu, mon unique bien et mon tout ! Jamais je ne consentirai à

vous délaisser, vous le salut et la vie de mon âme, pour porter ma volonté et mes affections vers un autre objet. » Le Seigneur reprit avec bonté : « Ma bien-aimée, consentez à ce que je vous propose, et soyez convaincue que chaque fois que vous me laisserez pour saluer ma Mère, j'accepterai cet acte et le récompenserai avec la même magnificence que j'emploie pour reconnaître la vertu et l'héroïsme du vrai fidèle qui sait me quitter, moi le *centuple des centuples*, pour la plus grande gloire de mon nom (1). »

Recours de saint Liguori à Marie.

Saint Alphonse n'était encore que diacre lorsqu'il succomba sous le poids des travaux auxquels ils se livrait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; une maladie grave se déclara, et, le danger se manifestant, on lui apporta, au milieu de la nuit, le saint Viatique. Il témoigna le désir d'avoir près de son lit la statue miraculeuse de sainte Marie de la Merci, à l'autel de laquelle il avait suspendu son épée. Il se sentit ému jusqu'au fond des entrailles quand il aperçut l'image de sa bonne Mère, et, après qu'il eut échangé avec elle ses affections les plus tendres, elle lui rendit aussitôt la santé. Ce fut pour lui un nouveau motif d'amour et de confiance en sa douce Mère.

Le 21 décembre 1726, saint Liguori, âgé de trente-trois ans, fut ordonné prêtre et devint presque aussitôt un grand apôtre. Dans ses prédications, d'un style simple et familier, il faisait ressortir avec feu et énergie les vérités chrétiennes, l'amour de Jésus-Christ, la dévotion et la confiance en Marie, éloignait les haines, convertissait une foule de pé-

(1) *Insinuations*, liv. III, chap. XX.

cheurs ; il suffisait de le voir en chaire pour se sentir porté à devenir meilleur. Il établissait en tous lieux la pratique du Chemin de la croix, la visite au très-saint Sacrement et à la très-sainte Vierge, la récitation du Rosaire dans les familles et le jeûne du samedi en l'honneur de sa bien-aimée Souveraine. Son assiduité au confessionnal ne l'empêchait point de parcourir les villes, les villages et les hameaux des campagnes, ainsi que le chante l'Église dans l'hymne des vêpres de sa fête, et sa bouche y répandait avec une ardeur infatigable la morale de Jésus-Christ.

Nous avons déjà dit que la Vierge immaculée apparaissait souvent à son dévoué serviteur ; dès sa plus tendre enfance, elle lui apparut même publiquement. Dans ses courses apostoliques, lorsqu'il prêchait, il voulait toujours avoir son image ou à côté ou en face de sa chaire. Très-souvent alors la divine Marie illuminait son bien-aimé de l'éclat des rayons de sa gloire, et le peuple criait au miracle, et les pécheurs demandaient à grands cris pardon, miséricorde; tantôt c'était à Foggia, l'an 1731, fait tellement avéré et certifié, que, d'après l'attestation écrite de la main de saint Liguori, l'évêque du lieu institua une fête sous le rit double, pour être célébrée chaque année, le 22 mars, en mémoire de cette apparition; tantôt c'était à Amalfi ; tantôt à Saint-Georges, diocèse de Salerne, et tantôt à Arienzo. Nous n'entrerons point dans le détail de ces célestes apparitions; on en trouvera les développements dans les Mémoires sur saint Liguori, par Tannoja, dans sa Vie par Jeancard, mais principalement dans Tannoja, qui a vécu quarante ans dans la congrégation d'Alphonse, a été le compatriote, l'ami, le frère, l'enfant, le confident des desseins et le compagnon des travaux de notre Saint.

La Mère de Dieu donna à son bien-aimé la mission si noble de corédempteur, lui inspirant de fonder la congrégation

des Rédemptoristes. Saint Liguori, docile aux inspirations et à la volonté du Ciel, donna ainsi à Marie immaculée une famille de plus pour l'aimer, une légion de plus pour défendre sa gloire. C'est encore à sa divine Reine qu'il se crut redevable de l'approbation de sa Congrégation par Benoît XIV, l'an 1749. C'était aux pieds de cette bonne Mère, ainsi que dans la pratique de la prière vocale et mentale, qu'il recevait les grâces qui lui étaient si nécessaires dans les tribulations qu'il eut à souffrir. Il avait continué de prier le Seigneur, afin qu'il lui accordât les secours que la très-sainte Vierge demandait pour lui. *Domine,* disait-il souvent, *da mihi quod pro me postulat sanctissima Virgo Maria.* Il insistait principalement sur l'oraison et la méditation, enseignant que l'oraison mentale et le péché ne peuvent exister ensemble chez un serviteur de Dieu : *Oratio mentalis, et peccatum, una simul consistere nequeunt,* et il disait que tous les Saints ne sont parvenus à la sainteté que par l'oraison mentale : *Omnes Sancti per orationem mentalem sancti facti sunt.* (*Prax. Orat. ment.*) Un religieux de la Pouille osa le traiter d'hérétique, disant qu'il repoussait la prière vocale : « Comment, répondit saint Liguori, pourrais-je proscrire la prière vocale, moi qui ai fait vœu de réciter chaque jour le Rosaire de la très-sainte Vierge Marie ; moi qui, ainsi que mes compagnons, exhorte dans les missions toutes les familles à le réciter chaque soir en commun ! »

Les quatorze Allégresses de la sainte Vierge.

Saint Thomas de Cantorbéry avait la pieuse habitude de réciter tous les jours sept *Ave Maria,* en l'honneur des sept Allégresses de Marie sur la terre : l'Annonciation, la

Visitation, la Nativité de Jésus, l'Épiphanie, le Recouvrement au temple, la Résurrection et l'Ascension. Un jour la bienheureuse Vierge lui apparut, et lui dit : « Thomas, votre dévotion m'est très-agréable ; mais pourquoi ne faites-vous mémoire que des joies que j'ai eues sur la terre ? Désormais, rappelez-vous aussi celles dont je jouis dans le ciel ; car je consolerai et présenterai à mon divin Fils à l'heure de la mort tous ceux qui auront honoré les unes et les autres pendant leur vie. » En entendant ces paroles, saint Thomas se sentit inondé de délices et il s'écria : « Et comment pourrais-je le faire, ô très-sainte Vierge, puisque je ne sais pas même quelles sont ces joies ? » L'auguste Mère de Dieu lui apprit qu'il devait, en disant sept *Ave Maria*, honorer les Allégresses suivantes : — L'honneur qui lui est accordé, par la très-sainte Trinité, au dessus de toutes les créatures ; — l'excellence de sa virginité, qui l'élève plus haut que tous les Anges et les Saints ; — la splendeur de sa gloire, qui éclaire tout le ciel ; — la vénération dont les Bienheureux l'entourent comme Mère de Dieu ; — sa puissance auprès de son divin Fils, pour obtenir l'effet de nos demandes ; — les grâces dont elle a été comblée sur la terre, et la récompense que Dieu réserve à ceux qui lui auront été dévoués ici-bas ; — enfin sa gloire accidentelle, qui recevra de nouveaux accroissements jusqu'au dernier jour. — Plusieurs Saints ont pratiqué avec fruit cette dévotion, et nombre de pieux enfants de Marie s'en servent pour honorer leur divine Mère.

Religion et bravoure militaire des Suisses catholiques.

Les Suisses, si renommés par leur bravoure, ne sont pas moins distingués par leur attachement à leur religion, et,

malgré les ravages, qu'a faits parmi eux la prétendue réforme, nous sommes encore témoins de nos jours du zèle des cantons catholiques à défendre leur foi et leur indépendance contre les coupables entreprises des cantons protestants. Ils se montrent ainsi les dignes descendants de ces héros, qui se confessaient la veille des batailles et disaient au moment de combattre cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puis ils se précipitaient sur leurs ennemis toujours très-supérieurs en nombre, les culbutaient, priaient encore pour rendre grâce, — restaient trois jours sur le champ de bataille, afin que le vaincu pût prendre sa revanche s'il la voulait, et rentraient ensuite chez eux, modestes, modérés, fidèles après la victoire comme avant le combat.

En 1536, lorsque la réforme commença de troubler la Suisse, les soldats catholiques de Fribourg prêtaient, avant d'entrer en campagne, un serment qui vaut la peine d'être retenu. Ils juraient de faire tout le mal possible à l'ennemi; de défendre leur bannière jusqu'à la mort; de ménager les prêtres, les femmes, les enfants, les vieillards, les églises, les couvents; de dire tous les jours, pour la gloire de Dieu et de l'armée céleste, cinq *Pater* et cinq *Ave ;* de ne s'associer à aucun corps franc; d'observer fidèlement tous les articles de foi. (L. Veuillot, *Pélerinage en Suisse.*)

Le Père converti par son enfant.

Quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible Majesté, ne soupçonne, à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si

vive représentation? O tendresse des voies de Dieu! Notre Mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants; la fille l'a raconté au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène, dans des jours de décadence, une révélation toute jeune, toute vierge.

Voici un trait dont nous pouvons garantir l'authenticité, qui prouve cette vérité consolante :

Un missionnaire de la Société de Marie prêchait, il n'y a pas encore longtemps, dans une des églises de Lyon, de cette ville si justement nommée la ville de Marie; entre autres choses, il dit, en parlant de la miséricorde de la très-sainte Vierge, qu'il était bien difficile de ne pas se convertir, de ne pas se décider à se confesser, si on portait sur soi avec dévotion la médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception ; et surtout si on récitait au moins trois fois la belle invocation qui lui sert d'exergue. Après l'instruction, il distribua aux fidèles un grand nombre de ces médailles. Or, il y avait dans l'auditoire une jeune enfant âgée à peine de sept ans, qui écoutait très-attentivement les paroles du missionnaire, se promettant bien, à part elle, d'en faire l'expérience. Rentrée à la maison, elle n'eut rien de plus empressé que de montrer sa médaille à son père : N'est-ce pas, cher papa, lui dit-elle, en le caressant affectueusement de ses petites mains; n'est-ce pas que le missionnaire m'a donné une jolie médaille? regardez, comme elle est belle! mais ce que j'aime surtout, c'est la prière qui se trouve tout autour; lisez-la, vous verrez comme elle fait du bien. Le père, prenant la médaille, prononça à demi-voix ces paroles : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* A peine eut-il achevé que la jeune enfant l'embrassa de nouveau, avec un grand sentiment de joie. C'est bien, se dit-elle tout bas, c'est bien; il a déjà récité la prière une fois; si je suis assez heureuse et assez habile

pour la lui faire dire encore deux fois, ce cher papa ira se confesser, comme le missionnaire l'a assuré. Après avoir laissé son père quelque temps, elle revint le trouver ; et après plusieurs caresses et plusieurs espiègleries, elle lui montra de nouveau sa chère médaille, en lui répétant qu'elle la trouvait bien belle ; puis elle ajouta d'un air un peu embarrassé : — Vous me feriez grand plaisir, mon bon petit père, si vous vouliez me redire encore une fois cette prière que je trouve si touchante. — Allons, mon enfant, laisse-moi un peu tranquille, répondit le père ; je l'ai déjà dite une fois, cette prière, c'est bien assez ; va t'amuser. Mais la jeune enfant fit tant d'instances, elle caressa si bien son père, que celui-ci, soit pour lui être agréable, soit aussi pour se débarrasser de ses importunités, récita de nouveau la prière, en ajoutant : – Maintenant, te voilà contente ; j'espère que tu me laisseras tranquille. La jeune enfant, en effet, était bien heureuse ; elle avait toute la peine du monde à contenir sa joie. Cependant elle trouvait qu'il serait bien difficile pour elle de faire réciter une troisième fois la prière à son père, elle remit la partie au lendemain, priant de tout son cœur la bonne Vierge Marie de lui venir en aide dans son entreprise ; et, pour obtenir plus sûrement cette grâce, elle alluma tous les cierges de sa petite chapelle.

Après avoir bien dressé toutes ses batteries, elle revient trouver son père. D'abord elle ne lui parle de rien ; elle se montre plus caressante que jamais ; et, comme elle s'aperçoit qu'il est attendri et qu'il répond à ses caresses, elle en profite pour lui montrer encore sa chère médaille ; celui-ci ne peut s'empêcher de sourire, et lui dit : — il faut avouer que cette médaille te rend bien heureuse. — Oui, certainement, reprit l'enfant ; mais je le serais bien davantage, si vous vouliez encore une fois, une dernière fois, me

redire la belle prière; et comme le père s'en défendait, en alléguant qu'il l'avait déjà répétée deux fois la veille, elle fit tant d'instances, tant d'amabilités que, de guerre lasse, elle finit par l'obtenir. Mais à peine le père eut-il prononcé les dernières paroles de l'invocation : *O Marie conçue sans péché.....* que la jeune enfant, ivre de joie, se mit à battre des mains, en s'écriant : *Oh! que je suis heureuse, que je suis contente!* Le père, étonné de ces transports de joie, qu'il ne pouvait s'expliquer : Je crois que tu deviens folle, lui dit-il. — Oh! certes non, je ne suis pas folle, cher papa. — Mais qu'as-tu donc? reprit le père. — Ce que j'ai, c'est que je suis au comble du bonheur. Hier au soir, j'ai entendu un sermon d'un missionnaire qui disait, en l'assurant, que tous ceux qui réciteraient trois fois la prière *O Marie conçue sans péché*, se décideraient à aller à confesse et deviendraient bons chrétiens. Or vous l'avez récitée trois fois; donc vous irez vous confesser; car les missionnaires ne trompent pas, et je sais que vous vous négligez depuis longtemps; car un jour, à la fin du carême, entrant, le soir, dans la chambre de maman, je la trouvai à genoux ; elle priait en répandant d'abondantes larmes, et comme je lui demandais ce qu'elle avait, elle fit d'abord quelques difficultés; ensuite elle me dit : « Ah! prie bien pour ton pauvre père, afin qu'il se décide à faire ses pâques. Hélas! il serait bien cruel pour nous d'être séparés pendant toute l'éternité, après avoir été si unis dans cette vie.... » et maintenant, ajouta l'enfant, je suis bien sûre que maman ne sera plus aussi triste, quand elle saura que vous êtes allé vous confesser et que c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce.

Pendant ce discours, le père était vivement attendri; ses yeux étaient pleins de larmes; prenant son enfant sur ses genoux, il la pressa vivement sur son cœur, en l'assurant

que désormais il serait fidèle à ses devoirs religieux. Il tint parole, et depuis il a continué d'être un très-bon chrétien.

Protection de Marie dans le danger.

Voici un fait, dit l'abbé Caillau, qui m'est transmis par le curé actuel de Roc-Amadour, fait attesté par celui qui a obtenu cette insigne faveur, et qu'à l'époque de mon pèlerinage j'ai recueilli moi-même de sa propre bouche, ainsi que le pasteur même du pays. Le sieur D..., habitant de Roc-Amadour, et chirurgien, dormait tranquillement dans son lit, et sa famille reposait avec le même calme autour de lui. Tout à coup sa maison, élevée de cinq étages, frappée par la chute d'un rocher, s'écroule avec fracas et les débris épars tombent jusque dans le fond des caveaux. Dévot à la Mère de Dieu, il l'invoque avec confiance, et son secours ne lui manque pas. Ni lui ni aucun des siens n'éprouve de blessure. Les parties du plancher qui soutenait son lit demeurent en place, et les poutres supérieures se croisent en tombant, et forment sur leurs têtes comme une espèce de toit protecteur, en sorte qu'à l'aide d'une longue échelle, on parvint bientôt à les retirer sains et saufs de ces décombres, où, sans une providence surnaturelle, ils auraient dû infailliblement périr.

A Roc-Amadour, on vous citera d'autres faits de ce genre. En vous montrant des ruines, on vous dira : « Ces ruines ont été occasionnées par la chute de quelques rochers; mais ni ces rochers en tombant, ni ces maisons en s'écroulant, n'ont jamais fait mal à personne..... »

La meilleure méthode d'oraison.

Le confesseur de saint Elzéar lui ayant demandé un jour quelle méthode il suivait dans l'oraison et quel Saint il

avait choisi pour son patron spécial, le Saint répondit : *J'ai choisi pour mon avocate la glorieuse Vierge Marie*, et quand je veux me préparer à l'oraison, je considère d'abord mon indignité et ma misère, à cause de quoi *je me tourne vers la Mère de la grâce*, et je la supplie humblement qu'elle mette dans mon cœur et dans ma bouche ce qui lui est agréable, à elle et à son divin Fils; je lui offre avec toute la dévotion que je puis un *Ave Maria;* lequel dit, je ne manque jamais de matière nouvelle pour les choses divines.

Dans le règlement domestique du même Saint se trouvent ces paroles : « *Je veux introduire dans toutes mes terres la piété envers la sainte Mère de Dieu.* En conséquence, je veux que tous mes sujets la choisissent pour leur patronne, car *quand nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons mieux recourir qu'à cette Reine toute-puissante*, puisqu'elle daigne nous recevoir sous sa protection et qu'elle se montre le refuge de tous les pécheurs. Je défends spécialement, aux jours de fêtes consacrées à son culte, de se livrer à aucune œuvre servile, et je veux que ces jours-là tous mes sujets assistent à la messe et aux offices divins. »

Le Pater et l'Ave exaucés.

Nous tenons d'un de nos confrères le trait suivant qu'il a recueilli lui-même sur les lieux :

« Dans une bien modeste maison d'une des rues les moins fréquentées de Bordeaux, vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée. Son mari, entraîné par de mauvaises connaissances, apparaissait à peine chez lui, et n'y venait jamais

que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient.

« Douce et pieuse, la jeune femme pleurait et priait; mais elle ne murmurait pas. Elle souffrait tout en silence; néanmoins et malgré cette résignation, elle ne pouvait assurer la paix à son intérieur. Ses angoisses secrètes eussent été grandes si Dieu, dans sa bonté, ne lui avait donné pour la consoler un charmant petit ange, dont la tendresse enfantine la dédommageait de l'abandon de son mari.

« Le soir, pendant ces longues veillées qu'elle passait seule et triste au coin de son foyer mal entretenu, la pauvre mère, avant de poser son fils dans son berceau, lui enseignait ses prières et lui faisait baiser sa médaille. Ensuite elle l'endormait en lui répétant les noms bénis de Jésus et de Marie.

« Un jour cependant, le mari n'ayant pas rencontré sans doute ses compagnons habituels de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à peine commencée. Au moment où il allait mettre la main sur la clef, il s'arrête; la voix de sa femme l'a frappé. Avec qui peut-elle ainsi parler? se demande-t-il, le cœur déjà en proie à d'injustes soupçons. La curiosité l'engage à pousser la porte à petit bruit. Quel spectacle se présente alors à sa vue! Sa jeune femme est à genoux; elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui la prière du soir. « Mon fils, ajoute-t-elle, « prions maintenant pour ton père que j'aime tant et que « tu aimeras toujours aussi, n'est-ce pas? » Alors l'enfant sert plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et récite à haute voix une prière spéciale pour son père, prière apprise depuis longtemps et dite chaque jour.

« Le mari, ému par cette scène, ne peut résister au sentiment qui l'entraîne à avouer, à réparer ses torts; il vient, lui aussi, s'agenouiller près de sa femme; il prie avec elle, et Dieu lui donne, en échange de cette prière, un cœur purifié.

« Depuis, bon chrétien et heureux père de famille, l'ouvrier bordelais est fidèle à faire toutes ses prières avec sa femme et son fils.

Marie, reine des martyrs.

Un des plus frappants miracles de la sainte Vierge, en faveur des opprimés, est celui qui regarde les fidèles de Typase, en Mauritanie. Cyrola, patriarche arien, les persécutait pour les entraîner dans son hérésie ; mais, vaincu par leur résistance, le tyran Huneric lui vint en aide, et par son ordre, et avec une cruauté inouïe, on coupa la langue jusqu'à la racine à tous ces infortunés. Comme ils n'avaient cessé d'invoquer les noms de Jésus et de Marie, ils furent exaucés ; car, malgré cette opération atroce, on les entendit tous parler sans langue, avec la même facilité. Si, dans la suite, deux d'entre eux devinrent muets, la faute en fut à leur incontinence. Mais ces admirables confesseurs jouirent tous, à cette exception près, du bienfait de la parole pendant le reste de leur vie ; merveille d'autant plus étonnante que la nature n'y était plus pour rien.

Or c'est saint Grégoire le Grand (Dial. 2, ch. XXXII) qui rapporte ce miracle, et qui affirme que de son temps il était répandu partout, particulièrement à Constantinople, où l'on avait conversé avec plusieurs de ces enfants chéris de Dieu. Vient ensuite Victor d'Utique, écrivant cette merveille sur les lieux, et qui invite quiconque a des doutes à entreprendre le voyage de Constantinople pour les éclaircir par lui-même. La cour de Zénon a vu tous ces miracles (Nicéph., liv. XXVII, ch. II), elle a possédé surtout le diacre Réparateur si chéri de l'impératrice Adriana, que ses respects pour lui allaient jusqu'à la plus religieuse vénération.

Justinien, alors jeune prince, dit qu'il les a touchés de ses mains, qu'il a conversé avec eux quand ils étaient sans langue, et que toutefois ils articulaient parfaitement. — L'historien Procope, très-véridique, et qui servit sous cet empereur, dit (l. I, ch. VIII), qu'on en voyait encore plusieurs de son temps et qui s'exprimaient sans peine. Enfin, Enée de Gaze, qui florissait aussi à cette époque (Biblioth. 5), dit qu'il leur fit ouvrir la bouche, qu'ils n'avaient point de langue, coupée qu'elle était jusqu'au larynx, et qu'à sa grande admiration, ils lui racontèrent cette histoire. — Il ne serait pas facile de trouver un fait miraculeux plus considérable et plus authentique.

Le démon confondu par Marie.

Marie ne savait rien refuser à sainte Lidwine si dévouée à son culte. Entre autres faveurs, elle daigna l'aider un jour à secourir une pauvre femme que le démon avait presqne enlacée dans ses filets. Cette malheureuse femme avait commis un crime énorme, en punition duquel Dieu avait permis au démon de la tourmenter. Ce monstre infernal lui apparut pendant la nuit, il lui dit que son péché était de ceux qui ne peuvent être remis ni dans ce monde ni dans l'autre ; qu'elle serait infailliblement damnée ; et, pour preuve de cette parole, il lui montra un papier sur lequel son nom était écrit. A cette vue l'infortunée pécheresse crut que tout était perdu pour elle ; elle eut donc la pensée de s'abandonner entièrement au désordre; mais une voix intérieure lui disait : Va trouver Lidwine, elle te secourra.

Et de grand matin, elle court en hâte chez la Bienheureuse, et lui raconte en pleurant la terrible vision qu'elle a eue.

— Ce que vous avez vu sur cette carte, répondit la servante de Dieu, c'est un mensonge du démon. Je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire; retournez en paix dans votre maison. Après le départ de cette femme, sainte Lidwine se mit en prière, suppliant Notre-Seigneur avec larmes de mettre fin à une tentation si violente, implorant l'aide de la sainte Vierge, sa bonne Mère. En ce moment, elle fut ravie en extase et conduite aux pieds de l'auguste Marie. La Reine du ciel était entourée de vierges; le démon parut tremblant devant elle, tenant l'écrit qu'il avait supposé pour désespérer la pauvre pécheresse. La Bienheureuse pria la Mère de la miséricorde d'avoir pitié de cette infortunée, et Marie, touchée de compassion, arracha l'écrit, le mit en pièces, et lui en donna les morceaux. La Bienheureuse revint à elle pleine de joie, pendant que le démon se retirait couvert de confusion.

(*Vie de la Bienheureuse*, par le P. Jean Bruchman.)

Une jeune personne enterrée vivante est sauvée par l'intercession de Marie.

Le fait suivant est extrait des écrits de Sabatier de Castres, un de nos bons littérateurs :

« Est-il rien qui soit plus capable de toucher le cœur, même le plus endurci, que la méditation de la mort faite sur un tombeau, ou mieux encore dans un tombeau ? Une jeune personne, qui en échappa comme par miracle, va nous apprendre l'heureux changement que la pensée des fins dernières, envisagées de près, peut produire dans une âme. Elle se nommait Juliette et était placée, en qualité de femme de chambre, auprès d'une duchesse. Sans avoir entièrement perdu la foi, elle se plaisait à tourner en ridicule les céré-

monies et les mystères les plus augustes de la Religion, imitant en cela sa maîtresse qui était une femme philosophe. Elle se figurait qu'en agissant ainsi, on la prendrait pour une femme d'esprit et de courage, comme s'il y avait de l'esprit et du courage à se moquer de Dieu et des Saints. Un jour on la trouva morte et froide dans son lit. Le médecin fut appelé, constata le décès, et le lendemain matin, elle fut enterrée vers les neuf heures. Le même jour, sur les cinq heures du soir, le fossoyeur se présente au château et tombe comme une bombe au milieu de la société brillante que l'enterrement du matin n'empêchait pas de rire le soir et de se livrer à la plus folle gaieté. « Monsieur le duc, dit-il, la femme de chambre enterrée ce matin n'est pas morte, je viens de l'entendre crier au secours. » De telles paroles, jetées au milieu d'un cercle où l'on ne songeait à rien moins qu'à la mort, et le ton dont elles furent prononcées, comprimèrent en un instant la joie brillante, firent courir le frisson dans toute l'assemblée et rembrunirent tous les visages. On se rend à l'instant à la tombe ; en moins d'un quart d'heure la fosse est ouverte, on retire la bière et on décloue une de ses planches.

« Nul doute, Juliette avait été enterrée vivante ; ses cheveux, son linceul étaient dans le plus grand désordre, et sa figure ensanglantée. Tandis qu'on la dégageait et qu'on posait la main sur son cœur pour s'assurer s'il battait encore, elle poussa un profond soupir ; puis elle ouvrit les yeux, fit un effort pour se soulever et dit : « Mon Dieu, je vous rends grâces. » On s'empressa de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état. En quelques jours, elle fut presque entièrement rétablie, et elle raconta ses longues heures d'angoisses. Ayant repris connaissance dans le tombeau, et se trouvant enveloppée et garrottée dans un linge, une muraille à droite, une muraille à gauche, une muraille au

dessus d'elle, de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement, « Où suis-je donc ?... s'écria-t-elle ; m'aurait-on crue morte ?... m'aurait-on enterrée ? » Cette pensée qui, rapide comme l'éclair, traverse son esprit, la baigne de sueur. Elle tâte, elle s'agite, elle crie, elle appelle, et personne ne répond ; sa voix étouffée n'a pas d'écho. O terreur ! Elle reconnaît évidemment qu'elle est dans un cercueil.

« Alors un frénétique délire s'empare de son âme. C'est donc ici que je vais terminer mon existence !... sans secours, sans consolation, dans l'isolement, au milieu de la nuit la plus noire, couchée parmi les morts ! ! ! Mon agonie sera lente et douloureuse ; c'est la faim qui va me déchirer les entrailles. La faim daus une tombe... » Elle rassemble toutes ses forces ; elle veut briser les planches, soulever la terre ; mais rien ne cède, et elle s'épuise en inutiles efforts.

« Tout cela sans doute était affreux ; eh bien, tout cela était douceur et félicité en comparaison de ce qu'elle éprouva, quand, pour la première fois, elle songea à Dieu, à l'enfer, à l'éternité. Comment se présentera-t-elle devant ce Seigneur, ce maître, qu'elle a si souvent blasphémé ? Elle entendait gronder sa colère ; elle voyait surgir les ministres de ses vengeances. C'étaient de monstrueuses figures aux yeux étincelants, qui s'approchaient d'elle en ricanant et semblaient lui dire : « Tout à l'heure, dans un instant, tu seras à nous ; nous boirons ton sang, nous mangerons ta chair. »

« Lorsque ces images avaient disparu, elle en apercevait d'autres également effrayantes. Des démons accroupis autour d'une fournaise, attendaient, en murmurant, une victime. « Patience ! patience ! criait leur chef, elle ne tardera pas à venir. Je viens la recevoir. Ranimez ce feu, excitez ces flammes. » Et les démons obéissaient et témoignaient

leur joie par des hurlements. L'infortunée Juliette voulait fuir ; mais la fuite n'est plus possible quand on est dans le cercueil.

« Enfin elle se souvint que la prière chasse les démons, et elle se mit à prier. Elle déplora ses égarements passés et implora avec la plus vive ferveur la divine miséricorde. « Je me repens, mon Dieu, de mes crimes, disait-elle ; je les ai en horreur et je voudrais les laver de mon sang. Divin Jésus, si j'ai repoussé vos grâces, ne me les refusez pas en ce moment. Vierge sainte, refuge des pécheurs, ouvrez-moi votre sein, venez à mon aide, obtenez de Dieu qu'il me laisse dans le sépulcre jusqu'à ce que je sois purifiée par le repentir, ou bien qu'il reçoive ma mort en expiation de tout le mal que j'ai commis. » La prière fit évanouir les visions dont elle était assiégée et rendit le calme à son âme. Quelques instants après, elle perdit entièrement connaissance jusqu'au moment où elle fut délivrée.

« Juliette se consacra dès lors au service de Dieu. Elle avait quelques économies, elle en donna la moitié au fossoyeur qui lui avait porté secours ; elle distribua l'autre aux pauvres, et entra dans un couvent de religieuses Ursulines.

« Que chacun de nous se mette en esprit à la place de Juliette et qu'il songe aux terribles jugements de Dieu. Mais ce qui doit nous effrayer davantage, ce n'est pas de descendre vivants dans la tombe, c'est d'y descendre la conscience chargée de crimes. » (Sabatier de Castres.)

Fidélité du Bienheureux Rodriguez à invoquer Marie.

Le Bienheureux Alphonse Rodriguez, frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, béatifié, en 1825, par le pape Léon XII,

se faisait remarquer par sa fidélité à prier Marie. A peine était-il levé que, se prosternant devant une image de la très-sainte Vierge, il récitait dévotement ses litanies pour se mettre sous sa protection. S'il avait un moment libre, il l'employait à réciter le Rosaire. A chaque heure de la journée, il implorait le secours de Marie par une invocation spéciale. Quand il se mettait à table, il la priait de penser aux pauvres âmes du purgatoire, pour lesquelles il avait une grande compassion, et offrait pour leur soulagement toutes les mortifications qu'il s'imposait pendant le repas. A la pensée de leurs souffrances ses yeux se mouillaient de larmes, il oubliait de manger, et il fallait souvent que le recteur lui ordonnât de prendre son repas comme les autres.

Quand il devait sortir de la maison, encore que ce fût par obéissance, il demandait à Notre-Seigneur de le faire mourir sur-le-champ, plutôt que de permettre qu'il l'offensât en quoi que ce fût ; et, pour obtenir l'appui de la très-sainte Vierge, il récitait la prière, *Monstra te esse Matrem.*

Le Bienheureux Rodriguez triomphe des tentations en invoquant Marie.

Le démon, jaloux de l'innocence de ce saint Religieux, lui livra de terribles assauts. Pendant sept années, il ne cessa de le tenter contre la chasteté, lui apparaissant sous les formes qu'il croyait les plus propres à faire succomber sa vertu ; mais avec l'aide de Dieu et de la très-sainte Vierge, le pieux serviteur de Marie lui résista toujours courageusement. Pour se venger de leur défaite, les démons le maltraitèrent avec une rage infernale : deux fois ils le jetèrent du haut en bas d'un escalier très-élevé. Ils lui apparais-

saient la nuit avec des figures horribles, et lui faisaient endurer dans tous ses membres d'atroces supplices. Le Bienheureux souffrait ces tourments avec une patience admirable, soutenant son courage par les saints noms de Jésus et de Marie, qu'il répétait fréquemment.

Le démon essaya de l'attaquer par le désespoir ; il chercha à lui persuader qu'il abandonnerait un jour le sentier de la vertu et qu'il serait damné. Le Bienheureux eut recours à sa puissante protectrice dans cette tentation, une des plus pénibles qu'on puisse éprouver. Il récita le Rosaire, et à chaque *Ave Maria* il ajoutait : « Sainte Mère de Dieu, souvenez-vous de moi. » Enfin, voyant que cette pensée de désespoir pénétrait de plus en plus dans son âme, et qu'il allait y succomber, il s'écria : *Aidez-moi, ô Marie, car je péris.* Aussitôt Marie lui apparut resplendissante de lumière; à sa vue le démon s'enfuit, et le Bienheureux recouvra la paix.

Quelque temps après, le démon revint à la charge. Mais la très-sainte Vierge le chassa encore et dit à son serviteur : « Mon fils Alphonse, là où je suis, tu n'as rien à craindre. » Le démon retint ces paroles. Une autre fois que le Bienheureux, accablé de souffrances, sentait des idées de mélancolie et de crainte envahir son âme, une troupe d'esprits infernaux lui apparurent, lui disant avec raillerie : « Et où est Marie, maintenant? » Aussitôt une lumière céleste éclaira la chambre, annonçant l'arrivée de la très-sainte Vierge, et le Bienheureux se trouva aussitôt consolé. Aussi avait-il coutume de dire à ceux qui le consultaient : « Quand vous désirez obtenir quelque chose de Dieu, demandez-le avec confiance à la très-sainte Vierge, et soyez sûrs qu'elle vous obtiendra tout ce que vous désirerez (1). »

(1) *Vie du Bienheureux*, par l'abbé E. Daras.

Efficacité de la prière : O MA SOUVERAINE.

Vous aimez la pureté; vous désirez la conserver : lisez les récits suivants. Ils vous feront connaître l'efficacité d'une courte prière à laquelle des personnes de tout âge, de nombreux jeunes gens surtout, ont dû la préservation de leur innocence, ou la force de secouer le joug du vice.

DÉCRET DE PIE IX.

Les vertus du P. Zucchi et les traits que l'on va lire sont, pour la prière *O ma Souveraine*, une puissante recommandation : mais, pour un enfant de l'Eglise, rien n'égale l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. Or N. S. P. le Pape Pie IX a recommandé cette petite prière à tous les fidèles, et en particulier à la jeunesse des écoles.

Oratio.

O Domina mea! o Mater mea! tibi me totum offero; atque ut me tibi probem devotum, consecro tibi hodie oculos meos, aures meas, os meum, cor meum, plane me totum. Quoniam itaque tuus sum, o bona Mater, serva me, defende me ut rem ac possessionem tuam.

Aspiratio in quavis tentatione.

O Domina mea! o Mater mea! memento me esse tuum, serva me, defende me ut rem ac possessionem tuam.

Prière.

O ma Souveraine! ô ma Mère! je m'offre tout à vous; et pour vous prouver mon dévoûment, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

Aspiration dans les tentations.

O ma Souveraine! ô ma Mère! souvenez-vous que je vous appartiens; gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

A la Ville et au Monde.

DÉCRET.

Le Très-Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus a représenté humblement que plusieurs des membres de cette Compagnie, dont l'occupation principale est l'éducation des jeunes gens dans la piété et les lettres, — dans le but de tromper les efforts de l'ennemi de la nature humaine, qui tente de les entraîner à leur perte et surtout aux mœurs dissolues, par ses artifices malicieux, par les instigations et les conseils de leurs compagnons, trop souvent par les exemples de leurs parents, — nourrissaient la confiance de leur faire trouver un secours très-efficace en les engageant à recourir à la protection de la Bienheureuse Vierge Marie dans les tentations contre la chasteté ; qu'ils avaient constaté les effets les plus heureux de la pratique de réciter le matin et le soir, après la Salutation Angélique, la prière *O ma Souveraine! ô ma Mère! je m'offre...*, etc, et l'aspiration plus courte *O ma Souveraine! ô ma Mère! souvenez-vous*, etc., dans les tentations.

C'est pourquoi le Très-Révérend Père Général susnommé a demandé instamment à Sa Sainteté de daigner dans son Apostolique Bénignité, ouvrir le trésor sacré des Indulgences à ceux qui embrassent cette pratique, afin d'amener plus facilement les jeunes gens à l'adopter.

Et N. S. Père le Pape Pie IX, accueillant avec bienveillance la demande en question, accorde aux fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, le matin et le soir, après la Salutation Angélique, réciteront avec ferveur et d'un cœur au moins contrit la prière ci-dessus, en quelque langue que ce soit, pourvu que la version en soit fidèle, l'indulgence de cent jours, une fois par jour. — A ceux qui l'auront fait

tous les jours du mois, l'indulgence plénière une fois par mois, au jour où, étant animés de vrais sentiments de pénitence, s'étant confessés, et nourris de la sainte Communion, ils visiteront une église ou un oratoire public, et y prieront pendant quelque temps selon l'intention de Sa Sainteté. L'indulgence de quarante jours est en outre accordée chaque fois que, dans un moment de tentation, on récitera dévotement et avec au moins contrition de cœur la courte aspiration ci-dessus, en quelque langue que ce soit, pourvu encore que le version en soit fidèle.

La présente concession est valable à perpétuité..., avec faculté d'appliquer les indulgences désignées au soulagement des fidèles défunts.

De l'audience de Sa Sainteté, le 5 août 1851.

Origine de la prière : O MA SOUVERAINE.

Le premier propagateur de la prière *O ma Souveraine* fut le P. Nicolas Zucchi. Il naquit à Parme, le 6 décembre 1586, de parents nobles et pieux. De huit enfants, fruit de leur union, sept se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse ; mais Nicolas fut, entre tous, comblé des dons de la grâce.

On vit se manifester en lui, dès l'enfance, une ardeur extraordinaire pour le service de la Mère de Dieu : à l'âge de douze ans, il écrivit de son sang et déposa près d'une image de Marie un acte d'entier abandon de lui-même aux mains de cette divine Mère, et tout porte à croire que les termes de cet écrit n'étaient pas autres que ceux de la prière *O ma Souveraine*. La très-sainte Vierge agréa cette offrande, et le P. Zucchi l'attestait en ces termes : « Je dois à la protection de la très-sainte Vierge, à laquelle je me

suis consacré dès l'enfance, de n'avoir jamais eu l'âme souillée des taches de l'impureté. »

En 1602, âgé de seize ans, il fut admis au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Padoue. Il protesta toute sa vie qu'il devait à la très-sainte Vierge la grâce de sa vocation religieuse.

Après ses études de philosophie et de théologie, il fut appliqué à l'enseignement de ces sciences. Les soins qu'il donnait à ses disciples ne suffisaient pas à son zèle, et il trouvait, le jour et la nuit, des heures à donner aux prisonniers, aux pauvres, aux malades des hôpitaux, et surtout aux enfants, qu'il catéchisait sur les places publiques.

Le ministère de la parole, qu'il remplissait avec un zèle infatigable, était pour lui l'occasion d'un tourment que nul n'aurait soupçonné, s'il n'eût, un jour, répondu ainsi aux félicitations d'un de ses frères : « Ah ! que ne voyez-vous de quelle terreur je suis saisi quand je me vois forcé de monter en chaire sans savoir ce que je vais dire, et quelle est mon angoisse lorsque, commençant une période, je ne prévois pas celle qui suivra ! Béni soit Dieu pourtant, qui ne m'a jamais refusé l'aumône. »

C'est encore à la très-sainte Vierge qu'il reconnaissait devoir ce don de Dieu, et il le déclarait ainsi à son supérieur : « La bienheureuse Vierge m'a dit : N'ayez aucune confiance en vous, et comptez sur Dieu seul ; quand vous le pourrez, préparez vos sermons comme si le succès ne devait dépendre que de vos soins, et je vous promets que le secours de Dieu ne vous fera jamais défaut. » Et Notre-Seigneur lui-même lui avait donné cette assurance : « Je vous promets que les paroles ne vous manqueront jamais en chaire ; ayez soin seulement de réciter un *Ave Maria* avant d'y monter. »

Le P. Zucchi témoignait à Marie sa reconnaissance en exaltant sans cesse ses priviléges et en s'efforçant de lui gagner les cœurs. Il ne se serait point pardonné de laisser une de ses fêtes sans prêcher en son honneur. Arrivant à Bologne, le jour de la Purification, à une heure déjà avancée, il demanda au supérieur la grâce de parler de Marie dans l'église de la Compagnie. Il n'y avait pas de sermon annoncé, et le sacristain le faisant observer au Père, qui le priait de sonner la cloche : « Obéissons, vous et moi, mon Frère, lui dit le prédicateur de Marie ; pour moi, je suis prêt à parler aux bancs, et je serais trop heureux si je puis dire à une vieille femme les gloires de la bienheureuse Vierge. » Quelques instants après, la foule remplissait l'église.

Le zèle du P. Zucchi rechercha surtout, pour les délivrer, les âmes esclaves du vice le plus honteux, et c'est encore à la très-sainte Vierge qu'il renvoyait la gloire des prodiges de grâce dont il était tous les jours témoin. Son arme, pour briser les liens des habitudes les plus invétérées, était la petite prière *O ma Souveraine*. Il l'imposait en pénitence, y joignant le conseil de baiser la terre après l'avoir récitée; et, sans permettre à ses pénitents de se décourager de leurs rechutes, il ne leur demandait, après le désir d'échapper au démon, que la persévérance dans cette pratique : et toujours la guérison suivit de près l'application du remède.

L'enfer témoigna plus d'une fois la rage que lui inspiraient le zèle et les triomphes du serviteur de Dieu : comme on exorcisait une possédée dans une église de Lucques, le P. Zucchi, qui arrivait dans cette ville, entra pour adorer le saint Sacrement. On vit aussitôt l'infortunée victime du démon s'agiter avec violence, se frapper elle-même au visage, et elle cria d'un ton furibond : « Que vient-elle faire à Lucques, cette courge (*zucca*) maudite? Maudit sois-tu, toi

qui m'arraches des âmes que je tiens serrées dans mes poings ! »

Une autre fois, comme il priait avec larmes dans sa cellule pour la conversion d'un jeune homme esclave du vice, l'esprit du mal se montra à lui sous une forme effrayante, le terrassa et le frappa avec violence, en lui disant : « Oseras-tu me tirer encore des mains des âmes qui m'appartiennent ? » Le lendemain, le jeune homme venait trouver le Père, et son âme était guérie pour toujours.

A ces dons Dieu joignit ceux d'une oraison sublime et de la connaissance intime des cœurs.

Rome entière pleura son apôtre, qui mourut le 21 mai 1670, à l'âge de 84 ans ; et Dieu glorifia son tombeau par des miracles.

Exemples de la vertu de la prière O MA SOUVERAINE.

La vie du P. Zucchi fournirait des traits nombreux pour justifier la confiance qu'il avait et qu'il inspirait aux autres pour cette petite prière. Je choisis les quatre suivants. Le P. Zucchi lui-même racontait souvent le premier.

I. Un jeune homme de noble famille vint à Rome, après de longs voyages. A l'issue d'un sermon du P. Zucchi, il se présenta au Père et lui exposa le triste état de son âme : il avait contracté les habitudes les plus vicieuses, et il déclara que, malgré le désir qu'il éprouvait de changer de vie, il ne se sentait pas le courage de briser ses liens. « Ce sera l'œuvre de la grâce, lui dit le Père ; revenez seulement après vos rechutes, quelque honteuses qu'elles puissent être, je vous recevrai toujours avec joie. » Le jeune homme, encouragé par la charité du Père, revint plusieurs fois ; mais l'amendement n'était pas sensible. Enfin, un jour

que le malheureux accusait les mêmes fautes, le Père lui dit : « Mon enfant, pour le salut de votre âme, je veux vous donner la bienheureuse Vierge pour souveraine et pour mère. Si vous acceptez et que vous vous montriez son serviteur et son enfant, j'ai la confiance qu'elle vous donnera les secours nécessaires pour échapper au démon. Comme signe de votre acceptation, voici tout ce que je demande : le matin dès votre lever, récitez un *Ave Maria* en l'honneur de sa virginité sans tache, puis ajoutez : *O ma Souveraine! ô ma Mère! je m'offre tout à vous; et pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.* Vous répéterez la même prière le soir, et baiserez le sol trois fois. Et si, pendant le jour ou pendant la nuit, le démon vous excite à quelque mauvaise action, dites aussitôt : *O ma Souveraine! ô ma Mère! souvenez-vous que je vous appartiens; gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.*

Le jeune homme, ravi de trouver à ses maux un remède si facile, promit tout au Père, et, le soir même, accomplit sa promesse. Quelques jours après, sa famille quittait Rome; il dut la suivre. Avant son départ, il vint recevoir la bénédiction du Père et renouveler en ses mains son engagement.

Quatre ans après, il retournait à Rome; il courut trouver le P. Zucchi et se confessa à lui. « Il me semblait, disait le Père racontant ce fait, entendre la confession d'un saint. Étonné d'un si merveilleux changement, je lui demandai comment s'était opéré ce prodige. — Mon Père, me dit-il, je dois ma conversion à la petite prière que vous m'avez enseignée. Je ne manquais pas de la réciter le matin et le soir : quand la tentation se présentait, j'appelais Marie à

mon secours, selon votre conseil, et, grâce à elle, je n'ai jamais succombé. »

II. Comme le P. Zucchi rapportait ce fait dans un sermon, un jeune homme qu'un faux ami avait engagé dans ses propres désordres, se résolut à changer de vie. Il rompit avec son malheureux complice et embrassa les pratiques suggérées par le Père. La guérison fut prompte, et il fut bientôt aussi ardent pour la piété qu'il l'avait été pour le crime. Six mois s'étaient écoulés depuis son bienheureux retour, quand le démon tendit à sa vertu un piége qu'il n'eût point évité sans un secours puissant de Marie. L'esprit trompeur l'excita, sous le prétexte du zèle, à aller retrouver son ancien ami et à renouer les liens d'autrefois, afin de le ramener au bien. Séduit par ces apparences menteuses, le bon jeune homme se dirige, un soir, vers la maison de son perfide ami ; déjà il ouvrait la porte, quand il entend comme une voix intérieure qui le presse vivement de ne pas entrer. Se souvenant alors des conseils du Père : *O ma Souveraine! ô ma Mère!* dit-il, *souvenez-vous que je vous appartiens ; gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.* Et à peine achevait-il sa prière, qu'une main saisit son bras, l'entraîne dans la rue et le reconduit jusqu'à sa demeure. Là, revenant à lui-même, le jeune homme cherche autour de lui son guide : il avait disparu.

III. Une pieuse mère dont le fils, à peine adolescent, avait déjà tous les vices d'un jeune débauché, vint un jour exposer au Père la tristesse de son cœur. Le Père la pria de lui envoyer son fils. Celui-ci, flatté de l'invitation du célèbre prédicateur, s'empressa de se rendre près de lui. La charité et l'aimable gaieté du Père eurent bientôt gagné le cœur de l'enfant : il promit d'être fidèle à réciter tous les jours la prière *O ma Souveraine.* Le P. Zucchi étant revenu quelque temps après dans cette ville, la pieuse mère accourut

chez lui, et, pleurant de joie, lui dit : « Ah ! mon Père, quelles actions de grâces je dois à la très-sainte Vierge et à vous ! d'un démon qu'était mon fils, vous avez fait un ange ! »

IV. Un jeune officier entendit un jour le P. Zucchi recommander cette petite prière. « Voilà bien, dit-il, une dévotion de soldat ! » Il la récita, et son cœur était bientôt délivré d'une passion coupable.

La prière *O ma Souveraine* n'a point cessé de produire ses fruits en Italie. Un savant et pieux ecclésiastique de Naples écrivait à un vénérable évêque du Piémont, au mois d'octobre 1846 : « Celui qui a l'honneur de vous adresser ces lignes pratique depuis cinq ans une dévotion en l'honneur de la sainte Vierge. Je l'ai trouvée dans l'historien Bartoli. Les paroles me manquent pour faire connaître à Votre Grandeur toutes les grâces que je dois à ce petit hommage rendu à Marie. Je viens donc vous conjurer, Monseigneur, d'en favoriser la réimpression, et de la faire distribuer parmi les jeunes gens, dont elle a spécialement en vue le bien spirituel, et je ne crains pas d'affirmer à Votre Grandeur que bientôt elle en verra les effets peu ordinaires. »

Imprimée en France depuis plusieurs années, elle a opéré chez un grand nombre d'enfants et de jeunes gens le retour, si difficile, à la pureté première. Les membres de la Compagnie de Jésus, ceux en particulier qui sont appliqués à l'éducation de la jeunesse, ont pu aisément constater que la très-sainte Vierge se plaît à bénir encore cette ardente prière qui lui consacra le jeune cœur de Nicolas Zucchi, et devint plus tard, en ses mains apostoliques, un instrument de délivrance en faveur d'âmes moins fidèles sans doute à la grâce, mais chères encore à Marie, tant qu'elles rougissent du joug humiliant qu'elles ont accepté.

Voici trois faits qui prouvent que la prière *O ma Souveraine* n'a rien perdu de sa merveilleuse efficacité. Nous en

garantissons la vérité, et aucun secret de confession, aucun honneur à sauvegarder ne nous obligent de les taire. Nous laisserons, dans chaque trait, le témoin raconter lui-même le fait dont il a eu connaissance.

I. Un enfant de quinze ans, Louis....., quittait pour la première fois sa famille. Il entra dans une maison d'éducation que je visitais souvent, et y porta une innocence parfaite. Malheureusement, parmi ses camarades se trouva un de ces tristes auxiliaires de Satan dont la perfide amitié est plus funeste que la haine de l'enfer ; et bientôt le vice commençait ses ravages dans l'âme de Louis. Ils furent terribles, et le pauvre enfant devint méconnaissable à ses maîtres : une humeur chagrine, le dégoût du travail, la dissipation, l'abandon des sacrements remplacèrent la douce joie, l'activité, la modestie, la piété qui l'avaient rendu cher à tous. Il souffrait pourtant cruellement, et faisait quelquefois des efforts pour secouer ses chaînes; mais le coupable ami était là, et deux ans se passèrent dans ce triste assujettissement d'un cœur encore noble à la domination d'une passion dégradante. Une retraite fut donnée à tous les enfants de la maison qu'habitait Louis : la grâce parla fortement à son cœur, et son désir de reconquérir sa liberté fut si vrai, ses efforts si généreux, que, pendant les jours de la retraite et le mois qui suivit, le démon fut toujours vaincu. Je ne connus alors ses misères passées que pour me réjouir avec lui du triomphe de la grâce. Hélas! de mauvais jours se préparaient encore. Trop confiant dans ses nouvelles forces, Louis craignit moins de perdre le trésor retrouvé, il recourut moins à Dieu, et une chute humiliante le remit aux mains de son ennemi. Cette défaite le découragea, et pendant un mois l'enfer s'applaudit chaque jour de nouvelles victoires. Quand je le revis, son visage me dit l'état de son âme. Il était seul, dans un endroit écarté, songeant, comme

il me l'avoua, aux moyens d'échapper de la maison, pour aller au loin mener une vie licencieuse. C'est alors que je lui proposai de réciter tous les soirs et tous les matins, à genoux au pied de son lit, l'*Ave Maria* et la prière *O ma Souveraine*, et de s'humilier ensuite devant Dieu en baisant le sol. L'espérance rentra dans le cœur de l'enfant; il alla le jour même accuser ses fautes, et accomplit dès le soir les trois actes pieux que suggérait autrefois le P. Zucchi; et quand, pendant le jour ou la nuit, la tentation se présentait, il disait et répétait l'aspiration qui suit la petite prière. Deux ou trois fois il négligea ce recours à Marie, et deux ou trois chutes encore lui rappelèrent qu'en Marie seule était sa force. Il l'a compris, et aujourd'hui il est délivré; il a reconquis son innocence et tous les biens qui viennent avec elle; et, au moment où j'écris ces lignes, il est membre d'une congrégation qui se voue à l'éducation de l'enfance. « Que j'étais heureux autrefois, me disait-il, et quel trésor j'ai perdu ! mais je veux me dévouer à préserver les autres du malheur que j'ai eu moi-même, et Dieu pourra bien, s'il le veut, me rendre tout mon ancien bonheur. »

II. Dans la même maison, je remarquai un jeune homme d'environ seize ans, Paul....., que sa modestie, sa joie naïve et constante, sa régularité exemplaire, signalaient comme un modèle à ses camarades. Tout en lui respirait la pureté; et, à voir son visage rayonnant, on jugeait que le péché n'avait jamais habité dans son âme. Un jour, on parla à tous les élèves réunis de la responsabilité effroyable qu'assume sur sa tête le scandaleux, l'enfant qui se fait le corrupteur de ses frères. Quelque temps après, Paul venait me trouver, fondant en larmes, me disait les terreurs dont l'avait pénétré la parole de Dieu, et, quand je l'eus rassuré, me racontait sa vie en ces termes : « Jusqu'à l'âge de onze ans je fus bien sage ; j'étais au pays, près de ma mère.

Quelque temps avant de venir ici, un jour, aux champs, un enfant plus âgé que moi me fit commettre un grand péché ; et depuis lors je ne fus plus heureux. Mais mon plus grand malheur fut d'être assez méchant pour corrompre deux enfants de mon âge. Quand j'arrivai dans cette maison, j'avais l'habitude de commettre de grands péchés, et je ne croyais pas pouvoir me corriger : j'en avais honte, pourtant. Je vis que, parmi les élèves, il y en avait de plus sages que les autres ; c'étaient les congréganistes, et je désirais beaucoup être comme eux. On ne me croyait pas aussi méchant que j'étais, et on me pressait d'être congréganiste : c'est alors que je lus une prière qui commence par ces mots : *O ma Souveraine ! ô ma Mère !* et les histoires qui l'accompagnent. Je commençai à la réciter tous les jours, je me confessai, et alors j'eus beaucoup plus de honte des péchés que je commettais, et je n'en commis presque plus. Puis vint la première communion : je fus tout à fait guéri et je devins congréganiste. Je pensais souvent aux deux enfants auxquels j'avais fait commettre des péchés, et je priais pour eux, mais je n'avais jamais compris tout le mal que j'ai fait. »

Je demandai à Paul si les tentations d'autrefois revenaient souvent : « Souvent, mon Père, me répondit-il, et aussi une sorte de tristesse ; mais alors je dis l'aspiration, je ris, je chante, et le démon s'en va. »

Paul, lui aussi, songe à quitter le monde et à se consacrer à l'éducation de l'enfance, « afin de sauver, dit-il, plus d'âmes qu'il n'en a perdu. »

III. Dans une autre maison se trouvait, il y a quelques années, un jeune homme âgé de seize ans environ, Charles..., dont la tristesse habituelle excitait la sollicitude des maîtres qui le connaissaient. Il ne prenait part aux jeux que par boutades, s'y livrait un moment avec une sorte de fièvre, et

les quittait bientôt pour rentrer dans sa morne apathie. Son regard incertain, son rire forcé, la gêne où le mettait l'entretien de ses maîtres, auraient achevé de légitimer leurs appréhensions; mais ils n'osaient s'y arrêter, car Charles était estimé de ses camarades et fréquentait les sacrements.

Vint un jour de fête solennelle; tous les enfants parurent à la sainte table; et le soir, réunis à l'heure de la récréation commune, les maîtres se félicitaient de leur bonheur, quand on vint avertir l'un d'eux qu'il était attendu à la porte du collége. — Nous allons le laisser parler lui-même : « Sur le seuil, je trouvai le visiteur, que la nuit m'empêcha de reconnaître. Je dus l'interroger le premier :—Qui êtes-vous? » Une voix basse et tremblante me répondit : Charles. — Et qu'y a-t-il d'extraordinaire, pour que vous veniez si tard? — Mon Père, je suis bien malheureux. » — Je craignis un malheur dans sa famille. — « Y aurait-il un malade chez vous? Quelqu'un y est-il mort? — Ah! mon Père, c'est bien plus que cela. » Alors se réveillèrent en moi toutes les appréhensions que je m'étais efforcé d'endormir. J'amenai le pauvre enfant dans la cour; il tremblait, et son visage pâle, que j'aperçus alors plus distinctement, sa respiration pressée, trahissaient les angoisses de son âme. « Charles, lui dis-je, vous avez du poison sur le cœur; il n'y a qu'un remède, il faut vomir. Vous me comprenez : voulez-vous que j'appelle un confesseur? — Pas encore. — Dites-moi donc à moi-même ce qui vous rend si triste. — Il y a trois ans que je fais des sacriléges. — Vous vous trompez, mon enfant, ce sont des scrupules. — Hélas! ce n'est que trop vrai; et je veux tout vous dire. — Il y a trois ans, je commis un grand péché, et j'en fus si honteux, que je le cachai une première fois en confession; puis, quand il fallut recevoir l'absolution, je n'eus pas le courage de le découvrir : j'allai pour-

tant à la sainte table; mais, à partir de ce jour, je fus triste partout; rien ne me contentait, et pour un rien je me mettais en colère. Je me confessai encore, je fis la communion, en gardant ce péché et d'autres que je commettais. Puis je devins comme un démon, et j'allais me confesser sans m'examiner : je disais ce qui me passait par la tête. J'allais aussi communier, mais je craignais toujours que Dieu ne me punît. — Quand le Père... vint nous donner la retraite, je résolus de dire mon péché; mais, le moment venu, je le cachai encore. L'année d'après, je fus plus mauvais. Cette année, je m'étais décidé à le dire au Père..., quand il est venu pour la retraite; mais j'avais plus de peur qu'à l'ordinaire; et, ce matin, quand je suis allé à la sainte table, je tremblais que Dieu ne me frappât; et quand j'ai reçu la sainte hostie, j'ai cru qu'un sabre me traversait la poitrine. Je ne pouvais me supporter aujourd'hui; j'étais triste, inquiet; je souffrais de voir les autres contents. J'ai beaucoup mangé pour m'étourdir; mais j'étais toujours triste. Ce soir, quand la nuit est venue, je ne pouvais demeurer à la maison, tant je m'ennuyais : je suis allé seule hors de la ville, mais il me semblait que le démon m'accompagnait et me poussait vers les précipices qui sont à côté de la route... Alors j'ai senti le désir de venir vous trouver.

Et, pendant ce récit, Charles tremblait et pouvait à peine respirer. Je l'excitai à admirer avec moi cette étonnante miséricorde de Dieu, qui le rappelait à lui au jour où il l'avait si gravement offensé, et je l'amenai dans une chapelle, aux pieds d'une image de la sainte Vierge. Là, pendant que nous récitions à demi-voix l'*Ave Maria*, Charles commença à sangloter et à fondre en larmes. Je le laissai agenouillé devant l'image. Quelques minutes après, un confesseur qui ne le connaissait point entendait l'aveu de ses fautes, et il sortait pleurant de joie : « J'ai tout dit! j'ai tout dit! que Dieu

est bon! » — Deux jours après, il réparait par une communion fervente ses communions sacriléges, et commençait une vie nouvelle. Pendant les trois mois que dura encore l'année scolaire, tous les soirs, à la même heure, Charles était agenouillé devant l'image de Marie, remerciant cette miséricordieuse Mère de la grâce de sa conversion. Ce fut comme une seconde naissance, et sa bonne conduite le rangea bientôt parmi les meilleurs élèves de la maison. Il est aujourd'hui voué au salut des âmes.

Je désirais vivement découvrir le secret de ce retour merveilleux à la vie de la grâce. Je dis donc un jour à Charles : « Que faisiez-vous pour le bon Dieu avant la bienheureuse conversion? — Rien; je ne faisais que des péchés. — Vous faisiez, au moins, votre prière à la maison? — On m'y forçait; mais j'allais le plus vite possible, et je pensais à autre chose. — Vous assistiez à la messe du collége, tous les matins? — Oui; mais je n'y priais jamais : je lisais le calendrier, et comptais les jours qui nous séparaient d'un congé ou de la fin de l'année, ou bien je faisais des projets mauvais. — Quand on prêchait, que pensiez-vous? — J'étais en colère contre le prédicateur, parce que ses paroles me troublaient, et je faisais des efforts pour me distraire. — Quoi! vous n'adressiez pas même, de bon cœur, une prière à la très-sainte Vierge? — Ah! je ne faisais que cela. Depuis quelque temps on m'avait donné la prière *O ma Souveraine*, et je la disais tous les jours. »

L'Ave Maria, au moment de la mort.

Saint Louis, mort évêque de Toulouse, à l'âge de vingt-trois ans et demi, dans tout l'éclat d'une angélique vertu, disait souvent : « Où est le cœur, là sont yeux. » Aussi,

pendant la prière, surtout dans les églises, avait-il les yeux fixés sur le crucifix. *Après complies, il disait encore plusieurs oraisons sur les joies de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il honorait avec la plus tendre piété.* Il reçut le saint Viatique à genoux en fondant en larmes, faisait souvent cette prière : « Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, et nous vous bénissons, parce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde. *Il ne cessait en même temps d'adresser à la sainte Vierge la Salutation Angélique. Interrogé pourquoi il la récitait si souvent, il répondit :* « *C'est que je vais mourir, et la sainte Vierge m'aidera.* »

Pieuse pratique de saint Gaétan Thieni.

Quand Gaétan avait à écrire quelque chose, toujours poussé par sa dévotion (*March. Journ.*, 7 août) envers la sainte Vierge et envers son divin Fils, il y plaçait ces douces paroles : *Jesus, Maria.* C'est ainsi que devraient faire tous ceux qui écrivent sur quelque sujet que ce soit. Dans ses besoins, il mettait toute sa confiance dans la Mère de Dieu, et il voulait que les autres fissent de même ; aussi, écrivant à une de ses nièces, il terminait par ces mots : « Mon enfant, tout le bien que je me voudrais à moi-même, je le désire aussi pour toi : mais je ne vois pas de meilleur moyen pour l'obtenir que de recourir continuellement à la très-sainte Vierge, afin qu'elle vienne te visiter avec son divin Fils. Prie-la donc avec un peu de ferveur, pour qu'elle t'accorde son Fils dans le très-saint Sacrement de l'autel ; elle te le donnera volontiers et elle te fortifiera par ses bénédictions. » En effet, Gaétan obtint de la Mère de Dieu, non-seulement la grâce de recevoir son Fils caché sous les espèces eucharistiques, mais encore celle de le prendre dans

ses bras, vivant et rayonnant de beauté, et de lui prodiguer de tendres caresses.

La multiplication des pains.

1. Dans le commencement de son Ordre, saint Dominique demeurant à Bologne avec quarante Religieux, il arriva que les Frères quêteurs ne rapportèrent que deux pains pour fruit de leur journée. Il était évidemment impossible de nourrir tout le monastère avec une si minime provision. Saint Dominique ne se découragea point, mais il recourut à son expédient ordinaire ; il se mit à prier la sainte Vierge, et après il ordonna à ses Religieux de s'asseoir à table. Lui, comptant sur Celle qui ne lui faisait jamais défaut, divisa les pains et les distribua. Chose merveilleuse ! chacun reçut une portion suffisante ; et quand tous furent servis et rassasiés, il resta plus de pain qu'il n'y en avait d'abord !

2. Une autre fois, dans la même ville, le Saint se trouvant dans une semblable pénurie, pria de nouveau le Seigneur et sa sainte Mère, et sur-le-champ des anges apportèrent ce qui était nécessaire pour le repas de la communauté.

3. Un pareil miracle eut aussi lieu à Rome. Saint Dominique manquant de pain, voulut que tous les Frères se rendissent au réfectoire ; et là, ayant imploré la bonté de Marie, deux anges d'une grande beauté apparurent sous une forme humaine, portant de vastes corbeilles remplies de pains délicieux qu'ils distribuèrent à chacun des Religieux, en commençant par les novices. Quand ils furent devant le Père Dominique, ils s'inclinèrent, et ensuite ils disparurent (1).

(1) Frère Justin, t. II, p. 80.

La Mère des miséricordes.

L'an 1219, dans le couvent de Sainte-Sabine, à Rome, au moment où saint Dominique, après avoir fait à l'église de très-longues prières, rentrait au milieu de la nuit dans le dortoir commun, l'auguste Mère de Dieu, accompagnée des saintes vierges Cécile et Catherine, lui apparut rayonnante d'une divine beauté, et bénissant chacune des cellules des Frères. Le saint lui ayant demandé qui elle était, Marie répondit : « Je suis celle que vous appelez *Mère de miséricorde, Mère de Dieu*, et qui, chaque fois que vous lui adressez ces mots : *Eia ergo, advocata nostra,* secourez-nous donc, ô notre avocate ! s'empresse de recommander à son Fils vous et votre Ordre, le priant de l'augmenter et de le conserver dans sa primitive ferveur (1). »

Rencontre providentielle.

Un jour voyageaient ensemble dans le même compartiment du wagon, entre autres personnes, un prêtre et une dame. Ce trait se passait aux environs de Toulouse, il y a quelques années à peine ; nous le tenons de source certaine. La dame prenant la parole, dit au prêtre : « Vraiment, Monsieur, vous avez mauvaise chance de voyager avec une actrice... » Et le prêtre de répondre avec bienveillance par quelques bonnes et prudentes paroles. L'actrice grandement étonnée, reprit alors : « Puisque vous ne me méprisez pas, voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous ouvrir mon

(2) Frère Justin, t. II, 231e entretien.

cœur ? Je m'appelle Marie, et je dois à la très-sainte Vierge la grâce d'avoir conservé mon innocence au milieu des dangers sans nombre qui m'ont environnée. Jetée sur la scène à l'âge de douze ans par une mère imprudente, à cause de ma belle voix, je n'ai jamais oublié ma divine patronne, toujours je l'ai invoquée, dans mes misères ; toujours j'ai recouru à sa puissante protection dans toute circonstance ; et chaque jour, avant de paraître en public, je lui adressais une prière afin qu'elle me gardât sans tache : ma prière a été entendue et exaucée, puisque j'ai pu vivre pure au milieu des horreurs d'une pareille vocation. Je suis mariée et j'ai une enfant ; cette enfant se nomme Marie, comme moi. Mais, afin de lui faire éviter les dangers que j'ai courus, je suis dans la résolution de tout abandonner et de quitter le théâtre ; j'espère que la sainte Vierge Marie, qui ne m'a jamais délaissée, me viendra encore en aide pour mettre à exécution mon projet, et qu'avant la fin de l'année je serai libre : veuillez prier pour moi, vous qui êtes son serviteur et le ministre de Dieu... »

Un an après, jour pour jour, le même prêtre était dans un hôtel, en voyage. Vers minuit, un serviteur de la maison frappe à sa porte : « Monsieur l'abbé, une dame se meurt, et demande un prêtre ; l'église est bien loin pour aller chercher le pasteur de la paroisse ; voudriez-vous être assez bon pour venir vous-même ? » Le prêtre se lève, sans hésiter, suit le serviteur dans l'appartement voisin, et s'approche du lit de la mourante. Celle-ci pousse un cri de surprise et de joie, et joignant les deux mains : « Oh ! que vous êtes bonne, ô Marie ! je savais bien que vous ne me délaisseriez pas... Vous m'envoyez ce bon prêtre pour être mon ange consolateur à mon heure dernière ! oh ! merci, merci ! » C'était l'actrice ; elle avait reconnu son ancien compagnon de voyage. Sa confession faite avec larmes, elle leva ses re-

gards vers le ciel ; sa figure s'épanouit comme une rose aux premiers rayons du soleil, puis joignant de nouveau les deux mains, elle expira doucement, recommandant au prêtre et à Marie son époux et son enfant.

Conversion d'un vieillard qui, né catholique, s'était fait protestant.

Au mois de mai 1857, on recevait dans l'hôpital de l'une de nos principales villes de France un vieillard travaillé d'une maladie qui devait le conduire au tombeau. Informé de l'état grave du malade, un des aumôniers vint en hâte lui offrir les secours de son ministère ; mais il ne voulut pas l'écouter. « Je suis né catholique, disait-il ; aujourd'hui je suis protestant, et je m'en trouve bien. » Vainement le prêtre s'efforce de ramener au bercail la brebis qui s'est égarée, toutes ses tentatives échouent. Cependant le temps s'écoule, le mal fait des progrès, l'endurcissement du malade semble s'affermir ; l'ironie est sur ses lèvres, et un rire satanique est quelquefois la seule réponse qu'obtient le pieux aumônier.

Un jour que celui-ci s'était, comme de coutume, consumé en infructueux efforts : « Eh quoi ! s'avisa-t-il de dire au malade, c'est donc pour toujours que vous renoncez au culte de Marie ; vous reniez votre bonne Mère. » A ces mots de *Marie* et de *Mère,* le vieillard, que les arguments les plus décisifs n'avaient pu toucher, est saisi d'un trouble inconnu ; des larmes involontaires coulent de ses yeux, il regarde le prêtre, il est vaincu. L'abjuration de l'erreur et l'humble aveu de ses fautes ramènent la paix dans son âme, et peu de jours après une mort vraiment édifiante lui ouvre le chemin du ciel. (*Couronne de Marie,* par l'auteur de *Fourvière au dix-neuvième siècle.*)

Marie ravit le cœur d'une âme coupable.

On lit dans la *Couronne de Marie :*

« Voici ce que nous écrivait une personne, qui depuis peu était devenue la conquête de Marie ; c'est avec son autorisation que nous reproduisons ses paroles : « Depuis près de vingt ans, mon âme croupissant dans le péché, ne faisant plus d'effort pour briser les chaînes qui la retenaient captive, oubliant la justice de Dieu, oubliant sa miséricorde, niant même son existence, je me livrais sans crainte et avec fureur au torrent de mes passions nombreuses et violentes... Dans ce triste abandon, loin de Dieu, que de regrets déchirants, que d'ennuis, que de nombreuses agitations venaient sans cesse et malgré moi oppresser mon pauvre cœur!... Et que de larmes versées en secret! Mon Dieu, mon Dieu, que de souffrances! pas un jour de calme, pas une nuit de repos! Je descendais à grands pas dans le chemin du désespoir et de la mort... C'en était fait de ma vie et de mon éternité si Marie, dans sa miséricordieuse bonté, ne m'eût tendu la main. Ah! comment rendre ce qui se passa en moi, le jour où je vins m'agenouiller au pied de ses autels? Quelque chose traversa mon cœur et ce fut fini ; plus de fautes grossières, plus de mauvaises habitudes, plus de tristesse, plus de noirs chagrins : tout en moi semblait être renouvelé. Oh! comme elle m'apparut belle, Marie! comme il me sembla la voir du haut de son trône de gloire me tendre les bras et me dire : « Pauvre enfant prodigue, que tu es digne de pitié! viens, laisse-là tes péchés, viens te reposer sur le cœur de ta mère, et je te conduirai ensuite au Cœur divin de mon Jésus. » Mon âme semblait briser ses liens et s'élancer vers Marie... Ah! depuis ce moment for-

tuné, mille fois heureux, je ne vois que Marie, je ne pense qu'à Marie, je ne désire que Marie ; la paix règne dans mon cœur, le calme est dans mon âme ; je suis heureux. Que ne puis-je, comme un missionnaire, publier partout les bontés de Marie... et entraîner à ses pieds tous les pécheurs de la terre! O monde, que m'offrirais-tu maintenant? As-tu quelque chose de comparable aux jouissances que mon âme éprouve aux pieds de Marie dans les délices de son amour? Non, non, je te dis donc adieu pour toujours, tout en restant au milieu de toi, puisque la vocation religieuse ne m'est pas donnée ; je me confinerai dans le silence et la retraite, devant Marie, pour le bon Dieu, comme la petite lampe du sanctuaire. O vous qui m'avez sauvée, ne me délaissez pas, et que mon dernier soupir s'exhale en prononçant avec le nom de Jésus le doux nom de Marie! »

Nous voudrions pouvoir raconter tout ce que cette âme nous disait de vive voix des bontés et des amabilités de la divine Reine des cieux ; nous étions ému jusqu'aux larmes au récit qu'elle nous faisait de ses souffrances passées et de son bonheur présent ; c'est bien une des conversions les plus éclatantes que nous connaissions, opérée par le ministère de Marie. Oh ! oui, elle est vraiment pleine de bonté et de puissance, Marie, et sa miséricorde est infinie, puisque c'est la miséricorde de Dieu même qui réside en elle.

Actions de grâces pour la conservation d'une jeune fille qui venait d'attenter à ses jours.

12 août 1866.

Monsieur le Curé de Notre-Dame des Victoires,

Le 2 juillet, fête de la Visitation de la sainte Vierge, vous avez eu la charité de recommander spécialement aux prières

de l'Archiconfrérie une jeune fille de dix-huit ans qui, l'avant-veille, avait voulu se donner la mort en s'asphyxiant, et en avait été empêchée par un effet très-évident de la protection de la sainte Vierge, sous la protection de laquelle sa sœur l'avait placée le matin même. Il ne fallait rien moins qu'un miracle de la bonté de Dieu pour toucher et faire revenir à de meilleurs sentiments cette malheureuse enfant. Nous avions mis toute notre espérance en Celle que l'on n'invoque jamais en vain. Elle l'a obtenu, ce miracle, Monsieur le Curé, et c'est le cœur touché de la plus profonde reconnaissance et de la joie la plus vive que nous venons vous prier d'être aujourd'hui notre interprète pour offrir à Marie nos sincères actions de grâces et aussi nos remercîments aux pieux Associés qui ont bien voulu nous aider de leurs prières. L'œuvre de la conversion de cette chère âme s'est complétée, il y a quelques jours, par la réception des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et par la promesse la plus ferme de tenir à toutes ses résolutions. Il serait trop long, Monsieur le Curé, de vous donner le détail de tous les événements survenus depuis un mois et dont le résultat est le retour à Dieu et au devoir de cette pauvre enfant. Ce sont autant de coups de grâce, tous plus remarquables les uns que les autres et auxquels toute action humaine est absolument étrangère.

Une conversion obtenue par la protection de saint Joseph pour la fête de son patronage (11 mai 1862).

Depuis près de *quarante ans*, Madame N*** et sa pieuse fille se réunissaient, aussi souvent que possible, dans un endroit retiré de leur habitation, pour y réciter ensemble le saint Rosaire, afin d'obtenir la conversion de M. N***, leur

époux et père, homme d'honneur et d'une conduite irréprochable, très-instruit et parlant, à la perfection, huit langues. Ses notions religieuses, toutefois, étaient fort bornées. Protestant de nom, il ne se donnait guère la peine d'approfondir ni de pratiquer sa religion. Il se laissait dominer par la malheureuse pensée que les catholiques se rendent coupables d'idolâtrie en adorant la sainte Vierge et les Saints. Il ne voulait jamais discuter avec calme, quand on lui démontrait la différence qui existe entre invoquer et adorer. Ses enfants n'osaient réciter l'*Ave Maria* en sa présence, de crainte de l'exciter à l'impatience.

Au mois de mars 1862, les infirmités de ce vieillard, âgé de 79 ans, augmentèrent considérablement, et tout faisait appréhender une mort prochaine, sans le moindre espoir de conversion. Les zélés missionnaires qui desservent la chapelle catholique du faubourg de Londres, où se trouve l'habitation de cette famille, n'osaient plus lui parler de son état, et diminuèrent leurs visites pour ne pas l'irriter.

Mais on conseilla à sa pieuse fille d'avoir recours à saint Joseph, de se faire inscrire avec sa mère dans l'Archiconfrérie de Saint-Joseph du Chêne, et de traduire en anglais quelques circulaires récentes du père Louis pour faire connaître le but, les avantages et les progrès de cette nouvelle Archiconfrérie, afin de les publier dans une feuille périodique destinée aux familles catholiques : ce qu'elle fit, continuant à tout offrir à saint Joseph, pour obtenir la conversion de son père.

La seconde semaine après Pâques, cette feuille circulait déjà en Angleterre et en Irlande, d'où des listes nombreuses contenant des centaines de noms, furent envoyées à Angers pour être inscrites dans l'Archiconfrérie.

Le samedi, 10 mai, veille du troisième dimanche après Pâques, fête du Patronage de saint Joseph, l'état du malade

devint alarmant : ses souffrances faisaient pitié ; mais on n'osait lui parler de son âme pour ne pas l'exaspérer. Il ne put fermer l'œil de toute la nuit ; peu après minuit, il commença à réciter l'*Ave Maria* à haute voix, aussi correctement qu'un catholique, et avec une onction qu'on ne pourrait guère attendre d'un catholique sous l'impression de pareilles douleurs, ce qu'il réitéra un grand nombre de fois, à plusieurs reprises, jusque vers cinq heures du matin ; alors il demanda avec instance un prêtre catholique, qui s'empressa de venir achever ce que la sainte Vierge et saint Joseph avaient si miséricordieusement commencé. Le malade fit sa confession à plusieurs reprises, et son abjuration à cinq heures du soir, fête du Patronage de saint Joseph ; il se prépara avec calme et ferveur à recevoir le saint Viatique, qu'il reçut le lundi, 12 mai, avec une dévotion exemplaire, ainsi que l'Extrême-Onction. La paix intérieure et le bonheur qu'il éprouva le fortifièrent un peu ; et Dieu permit qu'il survécût quelques semaines, devenu un fervent catholique, toujours patient et résigné, pour prouver que des conversions obtenues du ciel sont toujours persévérantes. L'*Ave Maria*, qu'il avait si souvent blâmé et presque blasphémé, fut sa prière de prédilection ; la sainte Eucharistie, qu'il avait niée, sa plus douce consolation. Il plaignait les pauvres protestants qui, quand le corps souffre, n'ont aucune ressource pour soulager l'âme, l'esprit et le cœur. Il eut une forte rechute à la fin de juillet, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 28 de ce mois, en 1862, âgé de 79 ans. R. J. P.

Tous ces détails viennent de la fille du défunt, témoin oculaire, qui veillait près de son lit, priant en silence, toute la nuit, Marie et Joseph.

Daignez agréer, etc.

Un vieillard de quatre-vingts ans, converti sur son lit de mort par Notre-Dame des Victoires.

G***, diocèse d'Arras, 18 août 1856.

Je crois m'acquitter d'un devoir de reconnaissance envers Marie en vous communiquant les détails de la conversion suivante :

M. B***, vieillard de quatre-vingts ans, ne remplissait plus son devoir pascal et ne mettait même plus le pied dans l'église, depuis un grand nombre d'années, par suite de préjugés contre la religion. Atteint d'une maladie mortelle, le malheureux pécheur, insensible au triste état de son âme, n'avait à la bouche qu'un refus obstiné au sujet de sa conversion, à laquelle parents et amis lui conseillaient de songer sérieusement.

La position du vieillard devenant de plus en plus critique, je l'exhortai à mon tour à ne pas différer de recevoir les secours de la religion. Tentative inutile ! Un refus absolu, un non catégorique répond aux efforts de mon zèle. Un prêtre du voisinage, parent du moribond, essaie d'amollir ce cœur d'acier. Vains efforts ! Supplications, menaces, encouragements, tout devait échouer pour préparer à Notre-Dame des Victoires un triomphe complet.

L'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie est canoniquement établie dans l'église de G*** ; c'en est assez pour qu'une espérance demeure encore au fond des âmes. Une neuvaine s'organise à midi, par une prière commune, devant l'autel même où se trouve placée la statue de Notre-Dame des Victoires. Une médaille de l'Archiconfrérie est glissée sous le chevet du malade qui ignore la pieuse conjuration formée sous les auspices de Marie.

A quatre heures, ô prodige de grâce! un changement

s'opère dans les idées du malade. La confession a cessé de lui répugner. Sur la proposition d'un de ses frères, « Demain matin, dit-il, je me confesserai. »

Par une pieuse industrie, le *demain* a lieu le soir même. O bonté maternelle de Marie ! je me présente au lit du vieillard qui a conservé pleine connaissance, et, sans réplique aucune, je le confesse. Ses dispositions sont excellentes ; à l'heure même, je lui administre l'Extrême-Onction.

Humainement, rien ne paraissait moins probable que cette conversion. Le doigt de Dieu est là. Encore une fois Marie a brisé la tête du dragon ; elle a remporté sur l'Enfer une victoire signalée.

Le surlendemain, le moribond rendait son âme à Dieu après avoir entendu lire, la veille, les prières des agonisants.

Ce petit récit peut, si vous le jugez bon, monsieur le Directeur, trouver place dans l'*Echo* que nous suivons avec le plus vif intérêt.

Recevez, etc.

D***, Prêtre.

Ce que peut un Ave.

A toutes les époques de l'histoire, on rencontre de ces êtres exceptionnels pour qui le crime semble être une jouissance. Tout ce qui est mal les attire ; les larmes et le sang font leurs délices. Par contre, le bonheur d'autrui les agace ; ce qui est honnête et bon excite leur haine, et souvent leur fureur ; on dirait que le mauvais esprit a pris entière possession de leur âme, et inspire seul leurs sentiments et leurs actes. Chose étrange ! dans cette portion avilie de l'humanité, il est peut-être plus commun de trouver des femmes que des hommes. Plus délicates et plus sensibles par na-

ture, leur dégradation est aussi plus profonde, lorsqu'elles laissent le mal dominer dans leur cœur.

C'est surtout dans les temps de révolution qu'apparaissent ces monstruosités morales, dont on n'aurait pas osé soupçonner l'existence en temps ordinaire. Une mare en repos peut conserver quelque limpidité à la surface, mais vient-on à la remuer, on voit remonter et surnager toutes les immondices qui s'y trouvaient cachées.

A l'époque néfaste de la Révolution française, il y avait, dans la ville de Mirepoix, une de ces créatures. Nous n'esquisserons pas son portrait. Ce sont de ces infirmités repoussantes qu'il vaut mieux voiler que de découvrir. Disons seulement qu'elle se nommait Marianne et qu'elle n'était pas pauvre.

Le passe-temps de cette malheureuse ou plutôt son bonheur était d'accompagner, de la prison à la guillotine, les condamnés du tribunal révolutionnaire, et d'insulter les victimes jusqu'à ce qu'elles eussent franchi les degrés de l'échafaud. Les prêtres surtout avaient le privilége de soulever au plus haut degré sa fureur et d'attirer ses injures les plus grossières. Ce qui semblait particulièrement l'exaspérer, c'était le calme et la résignation de ces martyrs, qui marchaient à la mort en silence, et sans paraître remarquer ses cris et ses invectives.

Le 8 février 1794, un ecclésiastique connu par la sainteté de sa vie, Monsieur Raclot, allait au supplice après tant d'autres, pour être resté, comme eux, fidèle à son Dieu. La mégère ne manqua pas d'accourir sur son passage.

— Voyons, dit-elle, si celui-ci me répondra.

Et montrant le poing, l'écume à la bouche, elle se mit à dérouler son vocabulaire d'injures.

Alors Monsieur Raclot, tournant vers elle un regard empreint d'une inexprimable douceur :

— Priez pour moi, Madame, lui dit-il.

— Comment ! qui... moi ?.. Tu me dis de prier pour toi !

— Oui, Madame, je vous demande un *Ave* pour mon âme qui va paraître devant Dieu.

Il est bien permis de penser qu'en ce moment, le saint prêtre pria lui-même Marie pour sa persécutrice.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de dépeindre l'effet que produisirent ces quelques paroles sur la malheureuse femme. Ce fut comme un coup de massue. Elle s'arrêta, rougissant et pâlissant tour à tour, et paraissant se demander si elle avait bien compris. Ses traits bouleversés montraient que mille sentiments divers s'agitaient en elle. Enfin, prenant la parole :

— Oui, Monsieur le Curé, dit-elle, je dirai cet *Ave.*

Et elle se mit en effet à le réciter tout haut.

Mais sa prière était à peine finie, qu'elle commença à sangloter et à gémir, et elle continua ainsi jusqu'au pied de l'échafaud, où elle s'agenouilla en joignant les mains.

Tous ceux qui étaient là, ne sachant que penser, la regardaient avec stupeur.

L'exécution faite, elle retourna en silence, et toujours pleurant, dans sa maison, d'où on ne la vit plus sortir que pour les choses nécessaires.

Les jours suivants, lorsque passaient devant sa porte les tambours de la République, précédant les cortéges funèbres destinés au bourreau, on entendait à l'intérieur des sanglots déchirants.

Comme Marianne ne parlait à personne, répondant à peine à ce qu'on lui demandait, et qu'elle ne levait jamais les yeux, elle auparavant si loquace et si effrontée, les gens du pays la crurent folle, et pensèrent — on n'osait pas encore le dire tout haut — qu'il y avait là un châtiment miraculeux.

Il n'y avait qu'un miracle de conversion.

On le vit clairement lorsque le culte fut rétabli, et qu'il fut enfin permis d'être chrétien. Marianne alors se montra, s'efforçant, par une conduite exemplaire, par d'abondantes aumônes, et par des œuvres de pénitence, de réparer le scandale qu'elle avait donné.

Chaque année, elle allait en pèlerinage à Notre-Dame des Ermites. On la voyait partir à pied et en mendiant son pain, même à un âge très-avancé, quoique sa fortune lui eût permis de faire commodément le voyage.

Il y a peu de temps qu'elle est morte, manifestant les plus beaux sentiments de repentir, et édifiant ainsi les habitants actuels de Mirepoix, autant qu'elle avait scandalisé leurs pères dans sa jeunesse.

La fille du septembriseur.

Un homme qui avait joué un des rôles les plus actifs dans les horribles massacres du 2 septembre 1792; un de ces misérables, sans autre Dieu que la force brutale, et dont le cœur, ouvert aux instincts les plus féroces, ne connaissait qu'un seul amour, l'amour paternel, avait une jeune et charmante fille; en haine de l'Église et en honneur de cette antiquité romaine qu'il ne connaissait que de nom, mais qu'il déifiait par système, il l'avait nommée Lucrèce, et il prétendait l'avoir arrachée aux superstitions chrétiennes, en se refusant à la laisser baptiser. — Sans doute la mère de l'enfant n'avait point survécu à sa naissance, car il répugne à penser qu'une femme, une mère, eût pu obéir à cet ordre!

Quoi qu'il en soit, Lucrèce n'était point chrétienne et ne connaissait le nom de Dieu que par les blasphèmes et les

outrages dont ce nom béni était l'objet dans la maison paternelle.

Bien des fois elle avait entendu répéter le terrible serment prononcé par son père, le jour même de sa naissance, sur le couteau encore sanglant qui avait immolé quatorze prêtres aux Carmes et cinq à Saint-Firmin : « Je jure de tuer à l'instant celui qui oserait me parler de baptiser ma Lucrèce !... » Et ce nom, cette pensée du baptême avaient fini par envahir le cœur et l'esprit de la pauvre enfant, qu'il remplissait de curiosité, de trouble et de crainte.

Peut-être ce sentiment, tout vague qu'il fût, fit-il naître en son âme le désir qui devait la sauver et amena-t-il le secours de Marie à son aide ?... Les vues de la Providence sont si merveilleuses !

Peut-être un de ces accidents fortuits que le monde appelle hasard, et dans lesquels, nous, chrétiens, nous voyons et bénissons la main de Dieu, permit-il à quelque âme dévouée de faire briller la vérité aux yeux de l'enfant et de lui apprendre à mettre en Marie sa confiance et son amour.

L'histoire de la fille du septembriseur ne nous le dit pas : mais que ce fût par intuition céleste ou par le pieux apostolat d'une âme zélée, Lucrèce, attirée vers la source de toute pureté, invoquait en son cœur la Mère des miséricordes et aspirait à ce baptême que la rage paternelle lui refusait. Cette confiance en Marie, ce désir d'entrer dans les voies de la grâce, maintinrent ce jeune cœur dans un état d'innocence d'autant plus remarquable que, belle et vivant au milieu de la licence la plus incroyable, sans frein moral, sans secours religieux, sans aucune instruction et même sans croyances bien précises, elle n'avait pour la soutenir et la fortifier que l'espérance lointaine de porter un jour le titre d'enfant de l'Église, d'enfant de Marie !

En 1813, — elle avait alors vingt ans, — Lucrèce tomba

subitement malade; peu de jours après, elle était à l'agonie et condamnée par la science. Son père était désolé; sa rude nature semblait domptée par la douleur et on crut le moment propice pour obtenir qu'il laissât baptiser la mourante.

Au premier mot, et comme si la haine qu'il portait à Jésus-Christ et à son Église avait le pouvoir d'étouffer en son âme le cri de lâ douleur, il oublie sa fille, le monde entier, et dans un paroxysme de rage, il renouvelle son horrible serment.

Le temps pressait cependant; les symptômes précurseurs de la mort se succédaient rapidement; un saint prêtre se dévoue. Qu'importent les menaces, la mort même aux ministres du divin Crucifié, quand il s'agit d'arracher à la mort éternelle une de ces âmes que son sang précieux a rachetées?

M. l'abbé D...., après avoir vivement recommandé l'affaire à Marie, se présenta sous des habits séculiers au père de Lucrèce. Il a su, lui dit-il, que sa fille était dans un état désespéré, et il vient en qualité de médecin s'offrir à essayer de la soulager.

Avide de se rattacher à cette dernière et suprême espérance, le vieillard introduit l'étranger auprès de sa fille et s'éloigne presque aussitôt pour aller surveiller lui-même la composition d'une potion adoucissante ordonnée par le médecin.

Celui-ci révèle à la hâte son caractère à Lucrèce, et avant qu'il eût eu le temps de lui demander si elle veut être régénérée par le saint baptême, elle s'écrie avec une telle véhémence qu'elle ne se connaissait plus :

— Dieu soit loué! Je mourrai enfant de Marie. Baptisez-moi! monsieur l'abbé; baptisez-moi, je vous en conjure.

Et devant cet acte de désir si vif, devant ce danger de

mort de plus en plus pressant, l'abbé D... n'hésite pas. L'eau régénératrice se mêle sur le front de la néophyte aux sueurs de l'agonie. Lucrèce a disparu pour faire place à Marie, qui rayonne de joie et de triomphe dans les bras de la mort.

Le pauvre père cependant rapporte à sa chère Lucrèce la boisson demandée. Par un dernier effort de volonté et d'amour, la jeune fille l'enlace de son bras tremblant, et attirant vers elle sa tête blanche :

— Oh ! mon père, ne m'appelez plus Lucrèce ; je m'appelle Marie ; je vais revoir au ciel ma Mère et ma patronne.

Le vieillard comprend tout, et, furieux, il veut se précipiter sur l'homme de Dieu ; mais les bras de sa fille l'étreignant, son dernier regard cherche le sien, il pénètre en son cœur et y fait fondre la glace de la prévention et de la haine... ; puis les bras se détendent, le regard se ferme, un inexprimable sourire se fixe sur des lèvres désormais immobiles. Le pauvre père se laisse glisser à genoux et il pleure.... Il pleure pour la première fois depuis qu'il se connaît lui-même.

Mais il ne pleure pas seul ! Un ami, le prêtre de Jésus-Christ, pleure avec lui, et, après avoir partagé ses larmes, il lui apprend à prier !...

L'abbé N...

Le convoi de Claire.

Parmi les nombreuses victimes dont le couteau révolutionnaire moissonna les têtes, se trouvaient deux époux de la plus haute noblesse de Lorraine. Leurs vertus, leur attachement bien connu à l'autel et au trône, plus encore que l'élévation de leur naissance, les avaient signalés comme *suspects* au chef du district, et on le sait, à cette époque de sang, une telle dénonciation était un arrêt de mort.

Nos deux prévenus entendirent formuler sans pâlir la fatale sentence, néanmoins la noble femme s'était sentie frappée au cœur. Elle était mère, et la pensée de se séparer d'une fille unique et chérie brisait son âme et la remplissait d'amertume. Pour calmer ses angoisses, elle eut recours à la prière : « Vierge sainte, dit-elle, je te lègue ce cher trésor. » Et Marie qu'on n'invoque jamais en vain veilla sur l'orpheline. Cette chère petite fut recueillie par une personne pieuse et dévouée qui l'éleva dans les sentiments de la plus solide piété. L'enfant grandit ainsi, partageant son temps entre la prière et le travail nécessaire à sa subsistance, les biens de sa famille ayant été confisqués : or, il y avait dans la ville où demeurait l'orpheline un homme opulent qui, forcé de marcher sous les drapeaux de l'Empire, avait rapporté de son séjour dans les camps ce désespérant fatalisme qui détruit l'un des plus doux sentiments de l'âme, l'Espérance ! Cet homme, tout irréligieux qu'il était, fut frappé des vertus de l'orpheline, et pensant que, mieux qu'une autre, elle le rendrait heureux, il demanda sa main, l'obtint et trouva en effet dans son union avec cette angélique personne la paix et le bonheur. Mais elle, hélas ! n'eut en échange de toute la part de félicité qu'elle donnait à son époux, que de cruels désenchantements, que de poignantes douleurs. Entendre celui auquel elle avait voué sa vie déverser à chaque instant le blâme ou le sarcasme sur ses plus chères croyances, se voir elle-même contrariée, comprimée dans l'élan de sa piété, gênée dans la pratique des devoirs les plus rigoureux de notre sainte religion, c'était pour cette âme ardente, pour ce cœur si profondément chrétien, un martyre de tous les moments. D'autres peines vinrent aussi se joindre à ces incessantes tortures. Des pertes d'argent, des embarras d'affaires assombrirent de plus en plus l'humeur de son mari ; une seule chose soutenait son courage :

élever sa fille, ravissante enfant du nom de Claire. Dès ses plus jeunes années, cette chère petite avait compris le cœur de sa mère ; elle lisait dans ses yeux ses peines cachées, et savait par un doux sourire arrêter ses larmes et illuminer son regard d'un éclair de bonheur. A mesure qu'elle grandissait, cette union devenait plus intime. La mère et la fille n'avaient pas besoin de longs discours pour se comprendre, un seul mot suffisait ; ainsi Claire, en voyant le dépérissement de sa mère, avait deviné le secret de ses mystérieuses souffrances, sans avoir eu besoin d'en recevoir l'aveu.

Un matin, Claire, pressée par un sentiment irrésistible, s'approche du lit où une faiblesse indicible retenait depuis quelques mois sa chère malade : « Fille bien-aimée, lui dit celle-ci en lui tendant la main, adieu ! je vais aller prendre possession de l'héritage paternel. » Claire comprit que sa mère voulait parler du Ciel, et couvrant sa mère vénérée de larmes et de baisers, elle répondit : « Eh quoi ! vous partez pour la céleste patrie et vous laissez votre enfant sur la terre d'exil. »

« Ecoute, Claire, reprit la malade d'un ton inspiré, avant de venir me rejoindre, il te reste une grande, une noble, une sublime mission à remplir. C'est à toi qu'est réservée la conversion de ton père. » La mère se tut, et l'héroïque jeune fille se jetant à genoux, offrit à Dieu le sacrifice de sa vie en échange du retour au Seigneur de l'auteur de ses jours.

A quelques mois de là, une bannière de la Vierge immaculée, portée par de jeunes filles, la tête couverte d'un long voile blanc, devançait un cercueil sur lequel était déposée une couronne de lis et de roses. Un homme, au visage grave et martial, l'accompagnait en donnant des marques d'une douleur profonde, mais calme et résignée. Un étran-

ger, en voyant passer ce virginal cortége, demanda quelques détails ; voici ceux qui lui furent donnés :

« Cet homme que vous voyez si affligé était un impie, sa femme une sainte et sa fille un ange. Celle-ci depuis la mort de sa mère, s'est étiolée peu à peu comme la fleur transplantée loin du sol qui l'a vue naître.

« De grâce, revenez au bon Dieu, disait-elle souvent à son père, pour que nous puissions nous revoir au Ciel. » Et le père s'est laissé convaincre par son enfant ; il s'est converti au Seigneur.

« Et voici que l'ange, ayant rempli sa mission terrestre, s'est envolé au céleste séjour. »

Le voyageur, en écoutant ce simple récit, essuya une larme et s'écria dans l'élan d'un saint transport :

» Moi aussi, je veux abandonner les voies de l'iniquité pour mériter d'avoir un jour une place parmi les élus du Seigneur ! »

C. DE C.

Mort d'un des derniers naufragés de la Méduse (1).

J'allais terminer ma première visite pastorale.

Les égards qu'on avait eus pour moi jusqu'ici, les politesses dont j'étais l'objet, me montraient bien une certaine bienveillance dans cette population déjà si chère à mon cœur, mais ne m'indiquaient nullement le sentiment religieux. Or, c'était sur ce sentiment que se basait toute ma confiance, avec lui tout me paraissait possible ; sans lui, rien,

(1) Par suite de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer, il nous est tombé entre les mains quelques feuillets d'un manuscrit venant de la bibliothèque d'un prêtre, intitulé : *Mémoires d'un Curé*. Nous en donnerons ici quelques fragments qui ne seront peut-être pas lus sans un certain intérêt.

absolument rien. Une circonstance se présenta qui me fit comprendre qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences, que les hommes qui semblent le plus loin de Dieu en sont quelquefois les plus près ; que ce n'est pas toujours sur la réputation d'un homme qu'il faut l'apprécier.

Dans plusieurs maisons, on avait eu la charité de me prévenir de ne pas me présenter chez certain voisin ; c'était, me disait-on, un homme intraitable, étranger à tous sentiments religieux, et qui accueillerait fort mal la visite d'un prêtre.

Cet homme était un ancien militaire, de haute stature, courbé par les souffrances bien plus que par les années; sa voix rude et saccadée, ses yeux retirés sous deux voûtes profondes d'où ils lançaient encore des éclairs, ses joues amaigries et collées sur une forte charpente osseuse, et les rides amoncelées sur son front, accusaient des passions fortes et des épreuves peut-être plus fortes encore. C'était un des naufragés de *la Méduse.*

Ce débris d'une grande catastrophe inspirait presque autant de terreur que la catastrophe elle-même. Je voyais que partout on le redoutait. — Surtout, monsieur, me dit une excellente personne, vous n'irez pas lui faire de visite, car vous savez bien qu'il a mangé de la chair humaine. — Or, en ce moment, cet homme était malade ; sa robuste constitution, brisée par les souffrances physiques et morales, s'affaissait avant l'âge. Comme un vaisseau brisé par les vents sur des écueils, il périssait avant d'avoir achevé naturellement sa traversée.

Malgré tout ce qu'on m'en avait dit, je me sentais comme entraîné à visiter cet homme. Le caractère franc et loyal du soldat, toujours si ouvert à tout noble sentiment, les épreuves mêmes par lesquelles il avait passé et qui sou-

vent, presque toujours, ramènent à Dieu ; la maladie même dont il était atteint et qui fait si bien réfléchir sur les pauvretés de la vie, un instinct secret dont je ne me rendais pas compte, tout cela m'encourageait à lui faire une visite.

Un jour, sans en parler à personne, je hasardai cette visite. Dès le matin j'avais prié pour lui à la sainte messe et mis dans ses intérêts *Celle* que les matelots et les mourants n'invoquent jamais en vain. J'entrai donc, non sans éprouver un certain tremblement. Une voix m'annonce : — Voilà M. le Curé. — Aussitôt, le malade, recueillant le peu de force qui lui restait, fait un effort, et, se levant sur son séant, il me tend les mains en me disant : « Mon curé, je savais que vous faisiez vos visites, je vous attendais. » Puis après quelques paroles de politesse échangées de part et d'autre : « Vous n'avez pas là, me dit-il, une paroisse bien religieuse, mais ils sont moins mauvais qu'ils n'en ont l'air, vous en viendrez à bout... Pour moi, ajouta-t-il, je viens de régler mes affaires avec mon notaire, c'est avec vous, demain, que je veux régler les autres... C'est par là pourtant que j'aurais dû commencer, mais que voulez-vous ?... la routine et un je ne sais quoi qui vous retient encore quand rien autre chose, absolument rien, ne vous retient plus, en voilà assez pour vous faire faire une gaucherie. Mais enfin à demain. — Eh bien ! à demain, à quelle heure ? — A trois heures, heure militaire. — A trois heures. — Ne manquez pas à la consigne surtout. — Je n'y manquerai pas. »

Le lendemain, à trois heures sonnant, j'étais à la porte du malade. Il me reçut comme la veille en me tendant la main :

« Vous n'êtes pas en retard, c'est bien. J'ai toujours bien aimé l'ordre; aussi, si je n'avais pas été soldat, j'aurais été

prêtre, c'est l'ordre qui règle tout... Et pourtant, il s'en faut bien que j'y aie toujours été fidèle. » Puis, sans me donner le temps de l'encourager, de le fortifier ou de l'excuser, il me dit : « C'est une affaire sérieuse et je veux reprendre les choses de vieille date et régler tous mes vieux comptes. »

Avant de commencer cette confession j'eus avec lui un entretien préliminaire. Je voulus sonder le terrain pour mieux asseoir les bases de cet édifice mystérieux qui s'appelle une conversion, et qui n'est autre chose que la restauration ou la réédification de l'âme, d'après le plan primitif. Je lui adressai donc quelques demandes préparatoires : « Mon ami, lui dis-je, avez-vous toujours cru en Dieu? — Monsieur le curé, je pense qu'il n'y a que les imbéciles qui n'y croient pas. Dieu, nous le voyons, nous l'entendons, nous le sentons aussi bien que nous le comprenons; le moindre des êtres est un prédicateur de Dieu. — Et en Jésus-Christ? — Quand on croit en Dieu, il faut croire en Jésus-Christ. Monsieur, j'ai vu toutes les religions, eh bien, quand on les a vues toutes, le choix n'est pas bien difficile à faire. Il n'y a que la religion catholique qui soit divine, parce qu'il n'y a qu'elle qui enseigne et pratique le dévoûment. Le dévoûment, monsieur, c'est de se sacrifier pour les autres; or, une religion qui pratique le dévoûment, comme Jésus-Christ l'a pratiqué pour sauver les hommes, est une religion divine, comme Jésus-Christ est Dieu. Tenez, me dit-il, en me montrant sa femme, voilà une pieuse femme qui passe les nuits et les jours pour me soigner, qui n'a pas un moment de repos et qui se sacrifie à tous les instants pour une vieille bête comme moi, sans éprouver le moindre dégoût. Quand je n'aurais que cet exemple pour croire à la divinité de la religion chrétienne, ce serait assez. Et si la religion est sainte, son auteur est Dieu... — Avez-

vous toujours prié Dieu chaque jour? — Hélas! me dit-il, j'ai souvent oublié les prières apprises dans mon enfance. Mais matin et soir je n'ai pas manqué d'élever mon âme vers Dieu...

J'arrêtai cet homme sur cette parole. Il ignorait qu'il venait de prononcer un mot sublime et qu'il avait fait chaque jour un acte sublime. Car la prière n'est autre chose qu'une élévation de notre âme vers Dieu, et par contre, toute élévation de l'âme vers Dieu n'est qu'une admirable prière.

Après quelques moments de repos dans le silence, il fit un signe de croix bien exprimé et bien accentué et commença la confession qui était l'inventaire de sa vie tout entière. Avec quelle foi, quelle sincérité et quelle douleur il fit cet acte, les anges qui portèrent ses sentiments aux pieds de Dieu pourraient seuls le dire. Quand tout fut fini, il essuya quelques larmes qui débordaient d'un cœur trop plein, puis il m'embrassa avec affection. « A présent, me dit-il, je suis heureux, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas... » Quelque temps après le vieux naufragé, dont la vie avait été si ballottée, s'endormait paisiblement dans le sein de Dieu, et allait aborder au port de la paix et du bonheur, loin de cette vie qui est aussi une mer plus agitée encore que l'Océan.

(*La Voix de Notre-Dame de Chartres.*)

Une grâce de conversion obtenue le 16 *janvier* 1865.

(Extrait des Archives de l'Archiconfrérie.)

Le dimanche soir, 15 janvier, nous avions recommandé aux prières un pauvre pécheur dans l'état le plus désespéré, sous tous les rapports. Il était atteint d'une maladie

mortelle, et il portait le poids terrible d'une vie entièrement éloignée de Dieu. Agé de plus de soixante-dix ans, depuis un demi-siècle il était le scandale du pays qu'il habite. Plusieurs personnes charitables s'étaient entendues pour obtenir cette recommandation aux prières de Notre-Dame des Victoires. Jusque-là, le curé de la localité n'avait point osé se présenter chez le malade, de peur d'éprouver un refus, et par conséquent de rendre impossible toute tentative à l'heure suprême.

Le pasteur apprit le lundi matin, 16, ce qui avait été fait la veille dans la réunion de l'Archiconfrérie. « Puisqu'il en est ainsi, dit le digne prêtre, je vais aller trouver M. ***. Sous les auspices de Notre-Dame des Victoires, il est impossible que je ne réussisse pas. » Le malade le reçoit, contre toutes les prévisions, et, après une discussion assez courte, accepte de se confesser. Le grand pas était fait. Depuis ce moment, cet homme, d'un caractère altier, s'irritant sans cesse contre la souffrance, blasphémant Dieu, devint doux, calme, d'une patience résignée. La prière était sans cesse dans son cœur et sur ses lèvres. Que dis-je? il se fit l'apôtre de ceux qui l'entouraient, et ne songeait qu'à les gagner à Dieu. Après avoir reçu la sainte absolution et l'Extrême-Onction, il voulut attendre quelques jours pour communier. « J'espère, dit-il, être en état de me rendre à l'église, et je veux, en m'approchant publiquement de la sainte Table, réparer une partie des scandales que j'ai donnés. »

Pouvoir du Cœur immaculé de Marie démontré par une guérison miraculeuse.

La Providence nous a envoyé un trait bien touchant pour nous engager à redoubler de confiance en Marie.

Nous le devons à l'obligeance de la R. Mère générale des religieuses de la Congrégation de Jésus-Marie, dont la Maison-Mère, établie à Lyon, à côté de Notre-Dame de Fourvière, envoie tous les ans nombre de vierges héroïques dans les pays les plus éloignés.

On remarquera comme nous, en lisant cette touchante relation, de quels soins affectueux, de quelle tendresse maternelle on environne les pauvres malades dans les communautés régulières.

Couvent de Jésus-Marie, Pointe Lévis, Canada (Amérique).

Gloire à Marie Immaculée qui vient de nous donner un nouveau gage de sa protection.

Puisse le récit que nous allons faire de la grâce insigne que nous avons obtenue redoubler dans tous les cœurs l'amour et la confiance pour la Vierge pure et sans tache. Depuis le mois de novembre 1864, notre sœur Marie Saint-Thomas, à la suite d'une fausse pleurésie, dont elle n'avait jamais été guérie entièrement, puisqu'elle se sentait toujours la poitrine embarrassée et la respiration gênée, perdit l'appétit et éprouva un certain dégoût qui lui faisait repousser tous les aliments les plus substantiels, tels que le bouillon et la viande ; en outre la digestion se faisait difficilement ; de plus, elle éprouvait une faiblesse qui allait toujours en augmentant ; comme elle ne pouvait plus vaquer aux fonctions de son emploi de maîtresse de classe, à notre mission de Saint-Gervais, elle fut rappelée à la maison provinciale au mois de janvier 1866, où les soins les plus assidus lui furent prodigués. Au mois de mai l'appétit sembla revenir. Alors, après l'avis du médecin, elle fut envoyée aux bains de mer, mais quelques jours suffirent pour montrer que l'air salin lui était tout à fait contraire ; elle revint donc à la Pointe Lévis plus malade que lorsqu'elle en était partie.

L'hémorrhagie des poumons avait commencé, et, depuis ce moment, sa santé alla toujours en déclinant; enfin au mois de novembre, notre chère sœur fut obligée de garder le lit, n'ayant plus la force de s'habiller, car il lui était impossible de digérer rien de solide; elle prenait seulement quelques bouillons, encore en bien petite quantité. En même temps les douleurs du dos, de la poitrine, des épaules augmentèrent; puis survinrent des maux de cœur, des défaillances, des nuits sans sommeil. Le médecin qui la visitait presque tous les jours conseilla la morphine, qui lui procura d'abord un peu de repos, mais vers la fin du mois de décembre, les plus fortes doses ne produisaient aucun effet. L'expectoration devint plus abondante, le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir, que la malade crachait ses poumons et que très-certainement elle ne verrait pas le printemps. Monsieur notre aumônier crut devoir avertir notre chère sœur de la gravité de son état, lui disant qu'il était possible que le bon Dieu l'appelât bientôt à lui.

Cette nouvelle la remplit d'abord de frayeur et de crainte: elle était si jeune en religion (deux ans de profession), il lui semblait qu'elle n'avait encore rien fait pour le bon Dieu; néanmoins, docile aux exhortations de notre bon Père, elle se résigna et voulut se préparer au passage du temps à l'éternité par une revue de toute sa vie. Dieu avait agréé son sacrifice et sa docilité. Contre son attente, elle fit cet acte de piété avec beaucoup de calme et une grande consolation; sa confession terminée, elle se trouva toute changée, ses craintes avaient disparu pour faire place à une confiance sans bornes accompagnée d'une sainte impatience de voir Dieu face à face. C'est alors que, par l'organe de ses supérieurs, le Seigneur lui demanda un sacrifice qui lui parut plus grand que tous ceux qu'elle avait déjà faits. Ils se sentirent inspirés de lui commander de prier pour sa guérison.

Cette chère sœur, qui ne s'attendait pas à un ordre semblable, se sentit d'abord toute bouleversée; ce ne fut qu'après bien des combats qu'elle put se conformer à cet ordre ; mais enfin, entrant généreusement dans les intentions de ceux qui lui tenaient la place de Dieu, elle consentit à vivre comme elle avait consenti à mourir. Elle s'unit donc avec ardeur à une neuvaine qui devait se terminer le jour de l'Immaculée Conception. Ce n'était pas celui que Marie avait fixé. La malade ne se découragea pas ; *elle eut tout à coup la certitude qu'elle serait guérie à la fin des exercices du mois de la Vierge Immaculée*, qui se font depuis trois ans avec beaucoup de solennité dans la maison. Elle promit, avec le consentement de sa supérieure, un certain nombre de messes pour les âmes du purgatoire, une neuvaine de saluts à la sainte Vierge, et demanda qu'on laissât une petite lampe allumée devant sa statue pendant tout le mois de janvier ; en même temps, toutes les prières de la Communauté furent faites à la même intention. Le dernier jour de décembre, deux cierges brûlèrent continuellement devant l'image de Marie, tandis que les religieuses venaient à tour de rôle réciter à ses pieds l'office de l'Immaculée Conception. Tant de vœux ne furent pas inutiles : notre foi était soutenue par celle de notre chère malade, *qui nous disait avec assurance :* Le premier jour de l'an, je serai guérie. Depuis ce moment, sa confiance ne s'est pas démentie un seul instant ; plus son état s'aggravait, plus aussi *elle était certaine de sa guérison.* Elle tint le même langage à un de ses frères qui vint la voir à cette époque. Ayant été introduit auprès d'elle, il trouva sa sœur si changée qu'il ne put la reconnaître qu'à la voix ; en effet, la pauvre enfant était d'une pâleur et d'une maigreur à faire compassion ; ce bon jeune homme était vivement ému ; notre chère malade, le voyant si désolé, lui dit : *Reviens le len-*

demain du jour de l'an, je te dirai quelque chose qui te fera plaisir. Le jeune homme promit volontiers de se rendre à son invitation. De retour chez lui, il s'empressa d'informer ses parents du triste état dans lequel il avait trouvé sa sœur ; cela fait, il reprit ses occupations sans oublier toutefois le rendez-vous au couvent. Le 2 janvier il était au parloir ; la sœur portière, l'ayant reconnu, lui dit : Vous demandez madame Saint-Thomas, elle va descendre. Là-dessus, elle le quitte pour aller la chercher. Le jeune homme était dans la stupéfaction ; machinalement, il répétait en lui-même les paroles qu'il venait d'entendre, elles lui semblaient une énigme. Pendant qu'il se livrait à ses réflexions, voilà notre miraculée au cou de son frère, joyeuse et toute palpitante de bonheur. C'est à peine s'il peut en croire ses yeux ; c'est bien elle cependant, c'est bien cette chère sœur qu'il pleurait déjà comme morte.

Tout à coup il pense à la lettre si alarmante qu'il a écrite à ses parents après sa première visite ; mais, par une heureuse coïncidence, il se rappelle en même temps qu'elle a été oubliée sur son bureau. — Voici encore un fait qui prouve combien notre chère malade était désireuse que l'on rapportât à Dieu seul sa guérison : Dans une visite que le médecin lui fit quelques jours avant cette faveur, elle l'accabla de questions sur sa maladie, l'assurant qu'elle ne craignait pas la mort ; ainsi, qu'il pouvait lui dire librement sa pensée. Elle obtint de sa complaisance tout ce qu'elle désirait savoir : c'est à dire qu'*elle était à la dernière période de la consomption;* qu'elle n'avait donc plus que quelques jours à vivre ; que bien que le danger ne fût pas imminent, elle pouvait néanmoins, si elle le désirait, demander l'Extrême-Onction. Satisfaite de cette réponse, elle ajouta : Que diriez-vous, docteur, si j'étais guérie *au premier jour de l'an?* — Je dirais, madame, *que c'est un mi-*

racle. — C'est bien ; j'espère donc que, si le miracle a lieu, vous ne me refuserez pas votre certificat. — *Non, certainement.* Puis le médecin se retira. Notre sœur, rendue à la santé, *au temps qu'elle avait fixé,* attendit encore deux jours pour bien s'assurer qu'elle était guérie, avant de se présenter au médecin ; mais, le 3 janvier, n'y tenant plus, elle alla elle-même lui ouvrir la porte extérieure. Celui-ci, en la voyant, se crut le jouet d'une illusion ; il regardait la sœur sans pouvoir prononcer une seule parole ; puis, enfin revenu à lui, il s'écria : J'aurais appris que vous étiez morte, que je n'aurais pas été plus saisi lorsque je vous ai vue. Puis, il l'entretint près d'une heure en présence de notre surveillante de santé.

Nous avons cru nécessaire d'entrer dans ces détails pour constater la gravité de la maladie, et, en même temps, donner une idée de la conviction profonde de cette chère sœur, sur sa guérison prochaine. En conséquence, le dernier jour du mois de décembre, elle fit préparer les vêtements qu'elle devait prendre le lendemain ; ce jour-là même, le miracle avait commencé : la malade avait pu prendre, vers midi, quelque peu de viande dont elle ne fut pas incommodée ; le soir, elle fit emporter tous les sirops, les boissons, l'eau de Cologne qui étaient sur sa table, disant : Je n'en ai plus besoin, car je vais dormir cette nuit. Elle reposa, en effet, jusqu'à 2 heures du matin, elle se rendormit pour ne se réveiller qu'à 6 heures ; elle n'avait plus de douleurs, plus de fièvre, il ne lui restait que de la faiblesse, laquelle ne l'empêcha pas de s'habiller et d'être assez forte pour attendre l'heure de la messe, qui était à 7 heures et demie, pour faire la sainte communion, après laquelle elle *fit un copieux déjeuner ;* le reste du jour elle prit ses repas régulièrement avec l'appétit d'une personne en parfaite santé, circula dans la maison, alla à la chapelle et se tint à genoux, près d'un

quart d'heure, aux pieds de la sainte Vierge, pour la remercier de la faveur qu'elle lui avait obtenue. Depuis, les forces de notre chère sœur augmentent tous les jours; on ne l'a pas entendue tousser *une seule fois*; elle a pu même sortir en voiture, malgré la rigueur de la saison, sans en éprouver aucun mal. Gloire, louange, honneur, reconnaissance, amour à Marie Immaculée!

CERTIFICAT DU MÉDECIN.

Je soussigné, certifie que la sœur Saint-Thomas, dont il est question dans le récit ci-joint, était bien réellement dans le dernier degré de la phthisie pulmonaire quand elle a été guérie tout à coup le premier janvier mil huit cent soixante-sept. Depuis à peu près deux mois surtout, la maladie faisait des progrès rapides. Il y avait des cavernes tuberculeuses au sommet des deux poumons, gazouillement très-marqué sous les deux clavicules; expectoration très-abondante de matières filantes et écumeuses; de temps à autre quelques crachats de pneumonie, couleur de jus de prune, indice d'une petite inflammation autour des noyaux tuberculeux, et, coïncidant avec ces crachats, un peu de frisson et exacerbation des douleurs de poitrine; puis, quelques jours après, de petites hémoptysies, extinction partielle de la voix et douleur pendant la déglutition; essoufflement et même respiration haletante après chaque phrase; fièvre étique; mains et pieds brûlants, et transpiration nocturne très-abondante; pas de diarrhée.

La chambre de la malade était toujours chauffée à une température très-élevée, sans quoi la toux augmentait visiblement ainsi que la douleur de poitrine. Depuis deux mois au moins, Madame Saint-Thomas n'a pas pris une once de nourriture, par vingt-quatre heures, encore vomissait-elle une bonne partie de ce qu'elle prenait. Aussi la malade ne

pouvait se lever sans aide, même pour se mettre dans un fauteuil le temps de faire son lit. La malade n'était nullement une personne nerveuse, et je n'ai jamais observé aucun trouble nerveux chez elle.

Enfin, le premier jour de l'an, la malade se lève le matin et elle est guérie; sa respiration est naturelle, elle parle autant qu'elle veut sans en éprouver la moindre fatigue ; plus de toux, plus d'expectoration, plus de sueurs nocturnes ; elle sort de son infirmerie-étuve et se promène dans toutes les parties du couvent, elle passe plus d'une heure avec moi dans un parloir qui n'est pas chauffé, et où je souffre moi-même du froid, et elle ne s'en aperçoit pas. Je lui dis d'aller à la promenade, et elle sort dans un de nos jours les plus froids du mois de janvier. Enfin elle mange ce qu'elle veut et digère très-bien. Je n'hésite donc pas un instant à affirmer que la guérison de Madame Saint-Thomas est une guérison miraculeuse. En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat. L. Lachesne, M. D.

A Saint-Joseph de Lévis, 10 de janvier 1867.

— Nous n'ajouterons que deux mots à ces témoignages si catégoriques. Nos pieux lecteurs ont remarqué comme nous que cette bonne sœur a annoncé, au plus fort de sa maladie, le jour et l'heure où elle serait guérie. — De plus, qu'après avoir si longtemps gardé la diète, elle a, immédiatement après sa guérison, fait tous ses repas, sans être incommodée, ce qui n'est pas naturel. Enfin ce prodige a eu une multitude de témoins honorables qui n'ont pas pu se tromper sur le fait et qui n'ont pas voulu tromper.

Après cela, que les impies continuent à nier les miracles. — Que les protestants répètent, comme ils le faisaient dernièrement en Angleterre, que les miracles n'étaient nécessaires que dans la primitive Église... Au lieu de perdre

notre temps à leur répondre, nous ferons comme cet ancien philosophe devant lequel on niait le mouvement, il se contenta de marcher.

L'enfant rendu à sa mère.

Il y a à peine quelques semaines, une pauvre femme fut obligée de faire un voyage assez long pour recueillir un petit héritage que lui laissait un vieux parent. Sa joie était grande, et pourtant elle n'osait point partir ; son enfant était malade, et comme elle était veuve, elle n'avait personne pour veiller en son absence sur le pauvre petit. Comment faire ! Des voisines s'offrirent généreusement pour prendre soin de lui. La mère hésita, mais enfin, comprenant qu'avec l'argent qu'elle allait chercher elle pourrait donner des soins plus efficaces à son enfant, elle consentit à se mettre en route après avoir bien embrassé son fils, et elle partit.

Pendant quelques jours, l'état de l'enfant ne sembla pas s'aggraver. Mais bientôt le mal arriva, fit de rapides progrès, et une des bonnes voisines qui soignaient le petit être le déposa, en pleurant, sur son berceau, qu'elles ornèrent de fleurs blanches.

La mère devait arriver le lendemain ! Comment lui annoncer la fatale nouvelle ? Quel allait être son désespoir ? Il fut grand, en effet, lorsque, arrivée sur le seuil de la porte, elle ne vit que des visages mornes et baignés de pleurs.

— Mon enfant ? demanda-t-elle avec terreur.

On lui montra, sans parler, la petite couche funèbre, dont les rideaux étaient fermés et près de laquelle brûlait un cierge.

La mère poussa un cri, un cri terrible, elle s'élança vers le berceau ; mais on la retint. Jusqu'au soir, elle ne fit que

pleurer ; puis elle sembla s'assoupir... Les voisins se retirèrent doucement, croyant que, brisée par la douleur et la fatigue du voyage, elle s'était endormie.

Il n'en était rien, elle priait, et la confiance pénétrant dans son cœur avait tari ses larmes... Elle priait la Vierge Marie, l'auguste et puissante souveraine, que l'on n'invoque jamais en vain. Lorsqu'elle se vit seule, elle se leva, marcha vers le berceau, avança la main pour tirer les petits rideaux... Elle hésite... elle redoute de se trouver en face de l'affreuse réalité... Sa main écarte les rideaux, et elle voit son fils qui lui sourit et lui tend une fleur. Il lui semble qu'elle fait un rêve... elle croit être folle... Mais non, elle ne doute plus de son bonheur, lorsque son fils lui dit :

— Oh ! que tu as tardé à revenir ; tiens, mère, voici une fleur.

On juge de la joie de la pauvre femme ; elle riait, pleurait, embrassait son enfant, puis l'embrassait encore... Et le lendemain, quand revinrent les voisines, elles la trouvèrent tenant son fils sur les genoux.

La science, par la voix des médecins, dit : « L'enfant dormait d'un sommeil léthargique et il s'est réveillé. »

La foi et la reconnaissance, par la bouche de la mère, affirment. « L'enfant était mort, et Dieu l'a rendu à mon amour et à mes larmes. Marie a entendu mes prières et les a exaucées ! ! ! »

Pour nous, nous disons que, quelles que soient les explications qu'on puisse ou qu'on veuille donner de ce fait ; qu'on admette que Dieu ait modifié en faveur de la pauvre mère les lois de la nature et retiré son fils d'entre les morts pour le lui rendre vivant, ou qu'il ait simplement permis que l'enfant ne fût *pas mort, mais seulemeut endormi*, ce n'en est pas moins un miracle de son amour et de sa protection.

Les âmes chrétiennes ne sauraient trop l'en bénir et l'en remercier !

L'Oreille de la Madone.

Une famille de sauniers, Berzile le père et Caroubie la mère, avait une frêle petite fille appelée Manidette qui, à l'âge de six ans, tomba si gravement malade qu'on désespéra bientôt de la conserver. Caroubie la tenait sur ses genoux ; il lui semblait que la mort ne viendrait pas la prendre dans ses bras ; et elle la serrait convulsivement sur son cœur. Toute blanchie et ridée, Fennète (la grand'mère) se penchait sur ce pauvre petit être comme pour lui insuffler le peu de vie qui lui restait. La bonne aïeule priait le ciel de prendre ses jours en échange de ceux de l'enfant bien-aimé. Assis devant le foyer, Berzile regardait avec angoisse la mère qui demandait à mourir et dont la mort ne voulait pas, son enfant qui voulait vivre et que le trépas menaçait. C'était un jour d'hiver terne et pluvieux. Un triste feu s'éteignait sous les ondées qui tombaient par rafales ; la girouette grinçait sur le toit. En ce moment, la porte de la masure s'ouvrit, et le douanier Alabert, à petits pas et retenant son souffle, entra dans la salle basse. Ses habits étaient trempés ; et il tenait à la main une coquille appelée dans le pays, à cause de sa forme, *Oreille de la Madone.* « La mer étant fort agitée ce matin, dit-il à voix basse à Caroubie, pour ne pas tirer l'enfant de l'assoupissement où il était plongé, je suis allé voir sur la plage s'il ne s'y trouverait pas quelque oreille de madone pour porter bonheur à notre Manidette. » Et Alabert donna à la jeune femme le joli coquillage.

— Ah ! merci ! s'écria-t-elle en le posant bien vite sur la bouche de son enfant. Dis à la sainte Vierge que tu souf-

fres, et prie-la bien, murmura-t-elle en se penchant vers Manidette, elle t'écoutera si tu sais parler à son oreille. »

L'enfant répéta d'une voix faible les mots prononcés par sa mère. Tandis que le contact de la nacre fraîche et polie rendait un peu de fraîcheur à ses lèvres brûlantes, Caroubie reprit la coquille et la porta à l'oreille de l'enfant. Personne n'ignore l'espèce de murmure confus qui sort d'un coquillage lorsqu'on l'applique contre l'oreille. La fièvre de la pauvre enfant accrut beaucoup ce bruit, et, comme bercée par les sons mystérieux qu'elle entendait, Manidette s'endormit doucement. Sa mère tenait toujours le coquillage sur sa petite oreille chaude et veloutée. Hissés sur la pointe du pied, Berzile, Alabert et Fennète s'approchaient avec précaution pour tâcher de lire sur le visage de la jeune malade la réponse de la sainte Vierge. Le sommeil de l'enfant se prolongea, ses nerfs se détendirent peu à peu ; sa tête alourdie se dégagea, et au réveil, on la vit sourire, puis se mettre à jouer avec sa belle coquille rose. Les souhaits de la pauvre famille venaient d'être exaucés : l'enfant était hors de danger ; et chacun s'agenouilla pour remercier la madone.

Mme L. FIGUIER.

La pièce d'or de cent francs.

Non loin de l'église de Notre-Dame des Victoires, habitent depuis quelques années une respectable veuve et ses deux enfants, un fils et une fille. Le fils, jeune homme de quinze à seize ans, est infirme. Epuisée par de fréquentes maladies et de longues privations, la mère peut à peine travailler. Seule, la jeune fille jouit d'une assez bonne santé. Aussi est-ce sur elle que repose en partie la charge du ménage. Mais tout le monde sait que la journée d'une ouvrière

ne rapporte pas beaucoup. Malgré tout son dévoûment et tous ses efforts, elle n'arrive pas toujours à satisfaire aux exigences de la position. Dans les moments de gêne et d'embarras, la mère et la fille ont recours à Notre-Dame des Victoires en qui elles ont une grande confiance. Combien de fois ne les a-t-on pas vues, depuis deux ans, prosternées au pied de son autel et y réclamer secours et protection.

Le dimanche 2 octobre, jour de la fête du Rosaire, l'argent manquait au logis. En vain on avait espéré que des créances dues depuis-plusieurs semaines seraient payées la veille au soir : personne ne s'était présenté. Dès le lendemain, la jeune fille dût se dévouer et aller frapper à la porte de plusieurs dames qui oubliaient que le salaire de l'ouvrier est une dette sacrée. Sa course fut inutile. Elle revint l'âme tristement préoccupée, et non sans se recommander et recommander surtout sa chère famille à Notre-Dame des Victoires. Il était midi ou midi et demi ; les allées et venues de la matinée n'avaient pas permis de se rendre plus tôt à l'église pour y assister à la messe.

Les trois personnes venaient à peine de franchir le seuil de leur demeure qu'elles sont arrêtées par un commissionnoire. « Ne seriez-vous pas madame N***? dit-il à la mère. — Oui, c'est moi. — N'est-ce pas de la part de madame N*** que vous venez ? s'empresse de demander la jeune fille. (Madame N*** est une des pratiques à la porte de laquelle elle avait été vainement solliciter le matin). — Non, répond le commissionnaire ; ce n'est pas cette dame là qui m'envoie. — Et qui donc ? — C'est quelqu'un qui ne veut pas être connu. On m'a seulement bien recommandé de remetttre cet objet en mains propres, et de m'assurer si c'était bien à madame ***. La-dessus le commissionnaire s'éloigna.

L'*objet* était une petite boîte soigneusement enveloppée

de papier portant l'adresse de la famille. A demi cachée par ses deux enfants qui ne pouvaient pas plus qu'elle dissimuler leur émotion, madame *** déchira d'une main tremblante l'enveloppe et ouvrit la boîte. O merveille ! On y aperçoit une large pièce d'or de cent francs. Trois petite médailles d'argent de Notre-Dame des Victoires accompagnent la belle pièce : elles sont enfermées dans un billet sur lequel sont écrits ces mots : *Fête du saint Rosaire. De la part de la sainte Vierge. Priez-la toujours et ne désespérez jamais.*

Inutile de dépeindre la joie de la respectable veuve et de ses enfants. Tous trois se hâtèrent de se rendre à l'église, où une fervente prière de reconnaissance envers la Providence qui venait de se manifester pour eux d'une manière si évidente monta de leurs cœurs vers le ciel. Après Dieu, on pensa à Notre-Dame des Victoires : on vint aussi la remercier, et on nous raconta le touchant récit qu'on vient de lire. Nous ne pûmes l'entendre sans être attendri, et nos chers associés éprouvèrent la même émotion, quand nous le leur racontâmes à notre tour, à la réunion du 16 octobre, dit le directeur de l'*Écho de Notre-Dame des Victoires.*

Quel a été le mystérieux instrument de la Providence ? Nous ne saurions le dire ; mais à coup sûr, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant qu'une si délicate pensée de charité a dû être inspirée au pied de l'autel de Notre-Dame des Victoires, et qu'ainsi la bénédiction et les secours sont venus du lieu même où on les avait implorés.

Mgr Faraud à Notre-Dame des Victoires.

Mgr Faraud ayant été invité à présider la réunion du 13 novembre, et à raconter à ses associés quelques-uns des épisodes

de sa vie de missionnaire, le pieux prélat voulut bien se rendre à ce désir. Son discours ou plutôt sa paternelle et intéressante causerie lui concilia toutes les attentions et tous les cœurs. Après quelques phrases d'exorde employées à exalter les grandeurs de Marie, et à rappeler combien le chrétien doit avoir confiance en cette bonne Mère, Mgr Faraud s'interrompit un moment et reprit ainsi, tout ému, le fil de son discours :

« Depuis bien des années, mes frères, je vis loin de la France ; forcé de parler d'autres langues dans les contrées lointaines que j'ai habitées, j'ai presque oublié celle de mon pays. Je tiens cependant à vous faire bien comprendre les vérités que je viens d'énoncer. Pour cela, je n'ai pas besoin de chercher beaucoup. Oui, pour vous donner des preuves de la puissance de la sainte Vierge et de sa bonté, il me suffit de recueillir mes souvenirs et de vous raconter quelques traits d'une période de dix-huit années de missions. Il m'en coûte sans doute de vous entretenir de moi ; si je le fais, c'est pour la gloire de Dieu et l'honneur de son auguste Mère. »

Ces aveux du prélat servirent de préambule aux plus délicieux récits. Plusieurs de ces récits touchèrent jusqu'aux larmes le pieux auditoire. Nous les racontons tels que nous les avons entendus ; et sans doute le lecteur trouvera comme nous qu'ils expriment d'une manière aussi pathétique que naïve l'action mystérieuse de la Providence de Dieu sur ses serviteurs. Ce sont des histoires telles que celles qu'on lit dans les livres de la Vie des saints.

C'était en 1836, Mgr Faraud, alors jeune missionnaire, venait de quitter la France et voguait à toutes voiles sur un magnifique navire. Jamais encore il n'avait affronté l'Océan et ses périls. Une certaine crainte avait saisi son âme à la vue de l'immensité des flots : et il ne pouvait s'empêcher de

rappeler à sa mémoire le souvenir des affreux et inattendus sinistres dont la mer est trop souvent le théâtre. Mais cette crainte s'était vite évanouie. « L'*Etoile des Mers* est là pour nous garder, s'était-il dit à lui-même, Marie ne peut permettre que son missionnaire périsse. » Une heure s'était à peine écoulée, que le ciel, d'abord resplendissant, se couvrit d'épais nuages ; un vent violent soufflait du nord ; les flots commencent à s'agiter horriblement ; tout annonce une tempête. Le capitaine lui-même paraît ému, il avoue au missionnaire que les pronostics sont effrayants ; que dans quelques moments le navire sera probablement dans un grand danger. « J'espère qu'il n'en sera rien », répond avec calme le jeune P. Faraud. Et, s'éloignant aussitôt, il descend dans sa cabine et se jette au pied de l'image de la sainte Vierge qu'il portait toujours dans ses voyages et qui ne l'a jamais quitté depuis, « Ma bonne Mère, lui dit-il, venez à notre secours. Je vous adresse la prière que saint Pierre adressa à votre divin Fils en pareille circonstance, alors que la barque où il se trouvait allait être submergée. Seigneur, sauvez-nous, lui cria-t-il tout effrayé. Et Jésus sauva son serviteur Pierre. Et moi aussi je suis votre serviteur ; c'est pour Jésus et pour vous que je suis ici. Je vous prie comme saint Pierre, non-seulement pour moi, mais pour tous ceux qui sont avec moi dans ce navire. Sauvez-nous, bonne Vierge ! vous qui disposez de la puissance de votre divin Fils. » Après avoir prolongé pendant quelques instants sa prière, le missionnaire remonta sur le pont. Le capitaine n'était plus soucieux le moins du monde. « Nous sommes sauvés, s'empressa-t-il-de dire au P. Faraud ; le vent a changé ; la tempête se déchaîne loin de nous. » — « Merci, bonne Vierge ! murmura en lui-même le missionnaire ; ce n'est pas en vain qu'on vous prie et qu'on vous appelle l'*Etoile des Mers.* »

(Écho de Notre-Dame.)

Un prompt secours.

Il n'y a pas longtemps, par une mer très-grosse à la suite d'une tempête, les habitants de Mesquière aperçurent un grand canot monté par un petit mousse de onze ans, qui seul le gouvernait sur la plage en droiture. On se précipita à son secours, il abordait et n'avait plus besoin d'aide.

Le petit mousse, complimenté, puis interrogé par une masse de peuple extrêmement sympathique à son jeune courage, donna des explications on ne peut plus touchantes.

Le matin, pendant la tempête, le patron, qui était un pilote de Saint-Nazaire, jugea son canot perdu ; il se jeta à la hâte dans le *youyou* (c'est le nom d'une très-petite barque qui accompagne toujours les canots des pilotes), en appelant à lui le mousse. Les vagues bondissaient sur le canot à demi submergé. Le petit mousse, cramponné au mât, refusa de suivre le patron. Presque aussitôt une lame ensevelissait le patron et le *youyou*. L'enfant restait donc seul, cramponné au mât, enveloppé par la tempête furieuse, sous la vague, exposé à la mort.

Il implora l'appui de la sainte Vierge, et la pria de tout son cœur.

A la minute, un miraculeux coup de vent relève l'embarcation et la remet à flot.

Quelque chose comme un souffle surnaturel traverse l'esprit de ce mousse de onze ans et lui donne le courage.

Il court à la barre ; il gouverne le canot mieux qu'un pilote ; il se dirige sur Mesquière, et en quelques heures il y arrive.

On comprend l'accueil empressé que dut recevoir ce jeune enfant. Chacun l'accablait de félicitations et de questions.

Mais lui demanda tout d'abord « s'il y avait un autel de la sainte Vierge dans le pays, et que l'on voulût bien l'y conduire, parce que c'était la sainte Vierge qui lui avait sauvé la vie, d'après son vœu et sa prière, et il voulait vite l'aller remercier. »

On le conduisit à l'église. On l'y porta presque. Il pria de la meilleure prière, comme prie un enfant dont la foi a reçu une vive excitation. Ensuite il raconta la catastrophe du patron, ses coups de barre, ses heureuses manœuvres de brave petit marin, détails précieux pour la population de matelots et de pêcheurs qui l'entourait.

L'Enfant de chœur.

Quoi de plus touchant et de plus gracieux que la légende de l'enfant de chœur, racontée par le naïf historien des miracles de la bonne Notre-Dame (1).

Vers le temps où le comte Etienne guerroyait en Palestine, vivait à Chartres une pauvre veuve, qui avait reporté sur son fils, bel et gracieux enfant à la tête blonde, aux yeux d'azur, toutes les tendresses de son cœur ; et lui, répondant à son amour, la comblait de caresses, et de sa douce main essuyait les larmes qui trahissait les déchirements de son âme. Quand l'enfant fut assez grand pour figurer dans les saintes cérémonies, elle le présenta aux chanoines de la cathédrale qui, frappés de son air angélique, consentirent à lui donner le titre si désiré, si glorieux, d'enfant de chœur de Notre-Dame. Oh ! combien elle était heureuse la bonne

(1) Jehan le Marchand, poëte du treizième siècle. Il écrivit en vers le livre des Miracles, qui a été publié en 1855 d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Chartres, par Duplessis. (Garnier, imprimeur.)

mère quand elle voyait cet Eliacim de la loi nouvelle, offrant au prêtre le vin du sacrifice ou bien faisant monter vers le ciel les flots d'encens qui s'échappaient de son encensoir d'or ! qu'elle était fière surtout lorsqu'elle entendait sa voix pure et sonore retentir sous les voûtes majestueuses du temple de Marie ! Dans ces moments de maternelle ivresse elle oubliait tout chagrin et ne songeait qu'à son bonheur... Un jour, c'était celui où l'Église célèbre la fête de tous les triomphateurs de la foi, le Chapitre de Notre-Dame, d'après un antique usage, descendait dans la crypte sacrée, revêtu de ses plus riches ornements, croix et bannières en tête, suivant dévotement la châsse de la Vierge et les reliques des saints, et chantant des hymnes sacrées. Au milieu de toutes ces voix qui répétaient les louanges du Très-Haut, la veuve distinguait celle de son enfant (l'oreille d'une mère est si fine et si bonne), et son cœur battait de joie et de tendresse. Tout à coup le silence se fait pour elle, bien que les chants n'aient point encore cessé. Elle écoute... elle écoute encore... et n'entend plus son fils ; alors, avec la rapidité de l'éclair, elle fend la foule, jette un coup d'œil rempli d'anxiété sur les jeunes lévites, puis dans leurs rangs pressés ne voyant pas son enfant, elle court, poussée par un instinct maternel, vers le puits des Saints-Forts, qu'elle trouve entouré par des prêtres éplorés. Mon fils ! s'écrie la veuve avec un accent déchirant, rendez-moi mon fils... et succombant à sa profonde émotion, elle tombe étendue sans connaissance sur le parvis sacré.

Pauvre femme, les mères naguère encore te disaient bienheureuse, et maintenant elles pleurent sur toi ; car elles ont appris de ceux qui approchaient ton enfant que, cédant à la curiosité du jeune âge, il s'est penché vers le puits, et que, son pied glissant sur les parois humides, il est tombé dans le gouffre béant.

Oh! qu'il fut cruel, qu'il fut affreux le moment où la veuve se trouva chez elle, seule avec sa douleur, seule avec ses regrets! Toutefois si ses yeux sont noyés de larmes, son âme est résignée, et chaque aurore nouvelle la retrouve prosternée aux pieds de la Vierge Marie; sa bouche contractée par la souffrance est muette, mais son cœur parle, et Marie comprend toujours ce langage du cœur : elle a tant souffert pour son Fils!...

Cependant l'octave de la fête ramène de nouveau dans la crypte le pompeux et solennel cortége. La courageuse veuve le regarde passer en comprimant ses sanglots, et voilà qu'elle aperçoit un jeune enfant à la blonde chevelure, à la taille élancée, au regard séraphique tenant un chandelier d'or et marchant gravement devant les saintes reliques. A cette vision presque céleste, la douce mère s'écrie : Est-ce un ange qui est ainsi venu tenir la place de mon fils?...

O femme, réjouis-toi et tressaille d'allégresse! Ton enfant est sauvé; comme il tombait, Marie l'a reçu dans ses bras maternels et l'a fait ensuite reposer sur son cœur... Aujourd'hui elle te le rend; veille toujours sur lui, mère chrétienne, garde-le pour le ciel!...

Marie Providence des pauvres.

Dans ces derniers temps, où, par la cessation du travail, la misère était devenue si grande dans la classe ouvrière, une pauvre mère de famille nourrissait avec peine ses quatre ou cinq enfants; le père était mort depuis peu, ne laissant à son épouse d'autre héritage que celui du travail et de la confiance en Dieu. Malgré ses sollicitudes et ses fatigues, cette mère chrétienne ne laissait passer aucun jour

sans réciter le Rosaire avec ses enfants, et sans déposer cette couronne mystique aux pieds de la Reine du ciel, comme gage de son amour. « Mes enfants, disait-elle souvent, si nous avons Marie pour nous, nous aurons Dieu aussi ; gagnons donc les bonnes grâces de son divin Fils..... » C'est ainsi que par ses paroles et ses exemples, elle nourrissait l'intelligence et le cœur de sa jeune famille ; mais Dieu éprouve ceux qu'il aime..... Or il arriva qu'un jour, cette mère rentra au logis la tristesse peinte sur le front et les yeux baignés de larmes. Par une permission de Dieu, la calomnie avait frappé cette âme, et l'avait décriée auprès de ses maîtres ; en sorte que, se présentant devant eux pour rendre quelque ouvrage et recevoir le salaire de son travail, elle avait été accueillie de la manière la plus dure, traitée d'hypocrite et de voleuse, puis éconduite avec défense de reparaître jamais. Tout moyen d'existence était brisé pour cette famille ; le commerce en désorganisation ne permettait pas de faire de nouvelles tentatives dans d'autres maisons. Les faibles ressources furent bientôt épuisées, et avec la disette se fit sentir la faim. Un soir la mère, plus abattue que de coutume, réunit autour d'elle ses enfants, et après leur avoir partagé son dernier morceau de pain, elle leur dit en essuyant ses larmes : « Pauvres petites créatures, qu'allez-vous devenir? je n'ai plus rien à vous donner à manger, plus rien pour aujourd'hui, plus rien pour demain, plus rien pour après-demain ; je suis sans travail et rejetée de tous..... Cependant ayons confiance ; vous avez une autre Mère plus puissante que moi, plus riche, que je vous ai appris à connaître, à aimer et à invoquer tous les jours : c'est votre Mère du ciel, Marie, et cette Mère n'abandonne jamais ceux qui espèrent en elle ; j'ai envoyé au couvent des Dominicains recommander notre position aux prières du Rosaire, et par ces prières on obtient tout ; mettons-nous à genoux

pour réciter notre Rosaire habituel, et Marie, je vous le promets, aura soin de ses enfants. » Toute la petite famille se met à genoux, et avec une ferveur angélique, une confiance sans bornes, ces cœurs innocents commencent à invoquer Marie : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Oh ! priez pour nous maintenant que la misère nous accable ; priez pour nous maintenant, et hâtez-vous de nous secourir..... » La prière était trop fervente et trop pure, la confiance trop grande, pour que Marie ne se hâtât pas d'y répondre. A peine le soleil du lendemain commençait-il à paraître à l'horizon, qu'un inconnu frappait à la porte ; cet inconnu était un homme de commerce qui venait faire des offres de travail des plus avantageuses. Quelque chose d'invincible, disait-il, l'avait poussé à se présenter dans cette maison. L'inconnu sortait à peine, qu'un second personnage parut. Celui-ci n'était pas étranger à la famille ; c'était l'ancien maître qui avait traité si durement la mère quelques jours auparavant. Il ne vient plus aujourd'hui avec des paroles amères et des reproches, mais avec des paroles bienveillantes et d'excuse : il a reconnu son erreur ; il rend à cette pieuse famille sa protection avec le pain de chaque jour..... Les premières paroles de la mère furent des cris de reconnaissance envers Marie : « O puissante Reine du saint Rosaire ! il est bien vrai que jamais vous n'abandonnez ceux qui ont mis leur confiance en vous. Oh ! merci, merci....! » Quelques heures après, un membre de la famille faisait part au couvent des Dominicains de ce qui s'était passé, et demandait le Rosaire du lendemain en actions de grâces.....

R. P. Marie-Augustin,
Directeur du Rosaire Perpétuel.

La joie succédant à la douleur dans une mère de famille.

Une mère de famille avait perdu, dans l'espace de vingt mois, un époux tendrement aimé et deux jeunes filles. Plongée dans une amère douleur, elle reportait toute sa tendresse sur deux fils qui lui restaient, mais qui par malheur avaient embrassé l'état militaire. Quand vint la guerre d'Italie, en 1859, les deux jeunes sous-officiers firent partie de l'expédition. Qu'on juge des angoisses de la pauvre mère ! Ses prières à la puissante Vierge Marie étaient incessantes. Arrive la nouvelle de la bataille de Magenta. Chacun cherche à en apprendre les détails. Notre pauvre affligée ne vit plus ; elle attend une lettre de jour en jour, il n'en paraît point. Cependant elle s'aperçoit qu'on a l'air triste autour d'elle, elle pressent une catastrophe ; elle interroge, elle supplie qu'on ne lui cache rien. On lui avoue alors que ses deux enfants ont péri. A cette nouvelle, son esprit, déjà surexcité, s'exalte ; sa tête s'égare. Elle aperçoit une fenêtre ouverte, une horrible tentation se présente à elle. Mais non, Marie la protége. Elle court à un oratoire voisin et reste une heure comme abîmée sous le poids de son chagrin ; enfin elle se lève calme et résignée : elle avait invoqué la Consolatrice des affligés.

Deux jours après elle reçoit une lettre ; elle l'ouvre avec une émotion indicible : elle avait reconnu l'écriture de son fils aîné ! Il lui annonce qu'il est blessé ainsi que son frère et qu'ils ont passé pour morts, mais que des soins dévoués et intelligents les ont mis hors de danger, et que, ne pouvant continuer la campagne, ils rentreront sous peu en France. L'heureuse mère, passant d'une extrême douleur à la joie la plus vive, se jette à genoux et se livre aux plus

tendres élans de la reconnaissance envers le Seigneur, qui n'a voulu que l'éprouver comme Abraham. (*Mois de Marie des jeunes filles.*)

Découverte utile due à Marie.

Qui est mère comme Marie est mère? Quels soins maternels ne prend-elle pas de nous, lorsque nous l'invoquons avec une confiance filiale ?

Deux pauvres ouvrières se mouraient en employant la céruse pour blanchir la dentelle. Mais c'était leur état, et il fallait le continuer malgré les avis du médecin, malgré des exemples de mort causés par ce travail. Leur pieuse tante, entièrement dévouée à Marie, invoquait tous les jours Notre-Dame des Victoires pour que la santé leur fût rendue. Un jour, au moment de la communion, dans la chapelle des catéchismes, en l'église de Saint-Vincent de Paul, il se présenta à sa pensée une composition de blanc, un mélange de poudres très-simple et tout à fait inoffensif; le soir, aux vêpres, dans la chapelle de la sainte Vierge, ce même mélange lui fut encore montré. Mais elle le rejeta d'abord comme une distraction, ensuite comme une impossibilité, et elle fut au moins quinze jours avant de se résoudre à en faire l'essai. Cet essai eut cependant lieu, à la fête de la Compassion de la très-sainte Vierge, le 26 mars 1858. Cette demoiselle blanchit deux fleurs, puis deux cols, l'un avec la composition dont l'idée lui venait d'en haut, l'autre avec la fatale céruse. Tous deux furent soumis à l'examen de juges compétents, qui déclarèrent que le premier était plus blanc que le second. Le 30 mars, en France, et le 31 mai, en Belgique, le gouvernement accordait un brevet d'invention. Des centaines de pauvres ouvrières ont été préservées de

maladie par cette découverte, pour laquelle on plaça, quelques mois après, dans l'église Notre-Dame des Victoires, un plaque de marbre avec cette inscription : *Témoignage de reconnaissance à Notre-Dame des Victoires pour une découverte utile à l'humanité, obtenue par son intercession.*

Un pressentiment.

Une mère chrétienne se trouvait dans une église un dimanche, et priait avec ferveur dans la chapelle de la sainte Vierge, en attendant le commencement des vêpres. Tout à coup elle se sentit pressée d'une vive inquiétude, son cœur se serra,et son imagination lui représenta fortement un de ses fils, âgé de vingt ans, comme s'il courait un grand danger. Elle savait qu'il avait un cheval emporté. Mais pour maîtriser des craintes qu'elle pouvait croire chimériques, elle pressa sur son cœur une médaille miraculeuse qu'elle portait, et plaça son cher enfant sous la protection de Marie. Cet acte de confiance ramena la paix dans son cœur, et elle assista à l'office sans aucune préoccupation. Mais en retournant chez elle, le souvenir du sentiment pénible qu'elle avait éprouvé, la faisait souffrir, et il lui tardait que l'heure du repas ramenât près d'elle son fils. Les yeux fixés sur la pendule, elle comptait les minutes, et pourtant elle aurait éte honteuse que son mari, que son père, avec qui elle était, eussent deviné ce qui se passait dans son âme. Enfin la porte du salon s'ouvrit et son fils entra. « Ah ! te voilà, Edouard ! s'écria-t-elle, en lui tendant la main qu'il prit avec une respectueuse tendresse. — Oui, maman, répondit-il avec empressement comme s'il eût deviné et partagé l'émotion de son cœur ; et bienheureux de vous revoir ! — Eh ! quoi donc ! lui dit-elle. — Ah ! chère mère, ajouta-t-il, en

s'asseyant près d'elle, il y a quelques heures, j'aurais pu croire ne vous revoir jamais! » Alors il lui raconte qu'il avait voulu encore une fois essayer son cheval à un tilbury, qu'il était sorti de chez lui avec un ami vers les deux heures, et qu'au bout de quelques minutes, lorsqu'ils étaient sur les boulevards, le cheval s'était emporté, avait enfilé avec impétuosité une rue transversale, sans qu'on pût s'en rendre maître, qu'il avait brisé le tilbury contre les bornes et jeté au loin les deux jeunes gens. « Et toi! mon fils, que t'est-il arrivé, dit vivement la mère? — Ah! maman, c'est prodigieux. Jeté à une grande distance, il semblait que quelque chose me soutenait, et j'ai été posé à terre plutôt que jeté, car je me suis trouvé sur mes pieds sans le moindre mal ni la moindre contusion. — Oui, mon fils, répondit la mère en fondant en larmes, oui, tu étais porté. Unis ta reconnaissance à la mienne : j'ai besoin qu'elle soit partagée. » Elle lui raconta alors l'avertissement qu'elle avait reçu à la même heure, aux pieds de Marie.

Une mère rendue à son enfant.

Au collége de Notre-Dame de la Paix, à Namur, en 1836, se trouvait un jeune Polonais, fils d'un général. Son père avait été condamné à mort, à la suite des insurrections de Pologne; mais il était parvenu à s'échapper avec cet enfant. Sa mère avait été déportée en Sibérie avec le reste de la famille. Le pauvre enfant était inconsolable de cette séparation, et il adressait sans cesse des prières à Marie pour qu'elle réunît la famille dispersée. Toutes ses copies d'écolier finissaient par ce cri de son cœur : « Ô Marie, priez pour ma patrie, et rendez-moi ma mère! » Mais l'année scolaire allait finir, et aucune nouvelle n'était venue réjouir

un fils si pieux et si affligé. On lui conseilla de faire une neuvaine à la sainte Vierge avant l'Assomption, et de communier ce jour-là pour obtenir le retour de sa mère, ou tout au moins la grâce d'en recevoir d'heureuses nouvelles. Il suivit ce conseil avec une ferveur extraordinaire ; mais le 15 août au soir, quand il se coucha, son âme était dans un abîme de tristesse, car il n'avait rien reçu. A peine était-il endormi qu'on sonne à la porte du collége, le portier ouvre, et une dame, accompagnée de quelques enfants, demande à parler au R. P. Recteur. C'était la mère du jeune Polonais : un Français l'avait délivrée et ramenée auprès de son fils. L'enfant est éveillé, mais avec beaucoup de précaution, de peur que l'excès de cette joie inespérée ne compromette sa vie. On lui annonce qu'il vient de recevoir des nouvelles, puis qu'une dame le demande pour lui en donner elle-même, enfin que sa mère l'attend au parloir. Il bondit, mais dès qu'il aperçoit sa mère il tombe évanoui et reste un quart d'heure dans cet état. Revenu à lui, il se livra à toutes les effusions de la piété filiale la plus vive et aux élans de la plus touchante reconnaissance envers la Vierge bénie qui lui rendait sa mère.

Brebis sauvée.

Voici un fait qui s'est passé à Teterchen, canton de Boulay (Moselle). Cette fois c'est un protestant endurci et même instruit dans son fanatique système. Il n'avait pas à ses côtés un ange de piété comme le précédent ; mais une femme, catholique, comme on dit, à gros grains, qui n'a pas été l'instrument de sa conversion. Ce qui la rendait moins facile encore, c'est qu'un jour, étant déjà malade, cet homme se fit conduire en Prusse auprès d'un médecin qui déclara que son mal était incurable. Le ministre luthérien fut pré-

venu et il prépara, à sa manière, son coréligionnaire à mourir fidèle à sa croyance; même il le fit jurer de résister à toute influence catholique. Le malade le jura de bonne foi. Vaines formalités de la sagesse humaine qui iront bientôt se briser devant la force de la prière. Le prêtre catholique se mit à le recommander aux prières de l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, établie dans sa paroisse ; on pria pendant plusieurs mois, une pieuse fille lui fit accepter, par pure complaisance d'abord, une médaille miraculeuse ; un prêtre natif du même village y passa, lui dit quelques paroles pleines de foi et d'énergie, c'était l'affaire de quelques minutes, et partit en disant : « Nous prierons pour vous. » Rien de tout cela ne semblait l'émouvoir. Profondément convaincu qu'il était dans la bonne foi, il n'avait répondu depuis six mois que cette parole décisive : J'ai juré, le bon Dieu et la Vierge feront le reste. Il avait, en effet, quoique protestant, un grand respect, même de la dévotion pour la Vierge-Mère ; une image du saint Cœur de Marie était pendue à la muraille près de son lit, et souvent il la regardait avec confiance, en disant : Voilà mon espoir ! Une telle âme ne devait pas rester dans l'erreur. Et cependant on désespérait. Sa femme qui, par intervalles lui avait adressé à ce sujet un mot de reproche brusque, dur et glacé, avait fini par garder complètement le silence, le curé ne paraissait plus que rarement dans cette maison ; tous disaient : Il mourra dans cet état. Pendant que les hommes, à courte vue, jugeaient ainsi, la grâce faisait son œuvre. Dix jours avant la mort de cet homme, sa femme essaya de lui enlever sa médaille, afin de voir ce qu'il allait dire : il se mit à faire les plus vives instances, il fallut la lui rendre. On pria une dernière fois sans plus lui parler de conversion. Dieu semblait vouloir montrer qu'il se chargeait seul de cette âme. Tout à coup, il demande le curé

de la paroisse, il abjure avec une conviction libre et entière, il reçoit les sacrements, il meurt dans les plus tendres sentiments de piété. C'était, il y a quelques jours, la veille de la fête de la Trinité, toute la paroisse assista avec un profond recueillement au convoi funèbre de cette brebis ainsi ramenée miraculeusement au bercail de l'Eglise.

Tels sont les faits. Ils appartiennent à l'histoire. Nous n les jugeons pas autrement ; mais nous laissons à l'Eglise le jugement définitif et doctrinal de pareils événements qu'il faut redire au monde entier dans ce siècle de fer, de matière et d'indifférence religieuse.

Boulay (Moselle), le 3 juin 1860.

L'abbé Hoffmann, curé.

Un pécheur converti par les prières de l'Archiconfrérie du saint Cœur de Marie.

Il y a peu de temps, dans la paroise de Varise, canton de Boulay (Moselle), vivait un homme qui, depuis de longues années, avait mis en oubli, bien plus, qui avait formellement méprisé toutes les pratiques de la religion, y compris ses ministres en général et en particulier ceux de la paroisse. Mais l'Archiconfrérie, comme jusque dans nos moindres villages, était destinée à sauver cet homme. Le voici couché sur son lit de douleur : il souffre horriblement, il s'impatiente, il jure, il blasphème !... Mais la Providence avait laissé à ce malheureux une bonne sœur, pleine de foi et très-dévouée à la Vierge, refuge des pécheurs. La pauvre fille gémissait en silence, pleurait souvent et priait sans cesse en face de l'endurcissement de son frère. Parfois elle se hasardait de glisser à l'oreille du malade une parole de foi et de consolation puisée dans son cœur de sœur et de

chrétienne ; c'était alors et chaque fois une explosion d'injures et de blasphèmes horribles. Se faisant scrupule d'en avoir été l'occasion, elle résolut de garder le silence à l'avenir et de se contenter de prier et de faire prier pour lui. Quelques jours se passent, toujours même irritation, mêmes cris, mêmes sentiments hostiles à toute idée religieuse. La pieuse fille va trouver le curé de la paroisse et lui dit simplement, les larmes aux yeux : « Mon frère va mourir, recommandez-le aux prières de l'Archiconfrérie. » C'était un dimanche. Le soir eut lieu le pieux exercice de l'Archiconfrérie du très-saint Cœur de Marie. Pendant ce temps, la sœur était à genoux devant le lit du malade et priait aussi, en s'unissant aux prières des Associés. Son frère paraissait sommeiller. Tout à coup, il dit : « Va donc me chercher M. le Curé !... » Sa sœur, stupéfaite, se lève, le regarde et lui dit : « Pourquoi faire ? tu as toujours refusé... — Va vite, je veux me confesser ! Est-ce que tu crois que je veux mourir ainsi ! » Quelques instants après le prêtre était au chevet du pécheur converti. Comme l'officier de l'Evangile, le curé put se convaincre qu'à l'heure, à la minute même où l'on avait prié pour lui, ce mauvais serviteur du père de famille avait été guéri de son aveuglement et de sa haine antireligieuse. Bien plus, il montra une piété extraordinaire, répandit des larmes abondantes, en disant : « Je n'y comprends rien ! ce ne peut être que la bonne Vierge. » Après une confession sincère, humble, complète, comme on peut le penser, il communia avec une piété extraordinaire, refusant de rester couché pour recevoir le saint viatique, parce que, disait-il, je ne suis pas digne de communier étant couché. » Dieu le laissa encore vivre pendant huit jours et avec une complète intelligence de ce qu'il venait de faire, comme pour constater d'une manière péremptoire le miracle que la grâce venait d'opérer d'une ma-

nière aussi soudaine que frappante. Qu'est-ce donc qu'un tel changement, qu'est-ce donc qu'une telle mort, si ce n'est un prodige de l'infinie miséricorde qui s'exerce ainsi par la puissante protection de Marie? Si ce n'est pas la bonne Vierge, je dirai aussi avec cet homme : Je n'y comprends rien.

Conversion de la jeune israélite Palmyre Zaban.

Nous trouvons dans l'*Ami des Familles*, de Valence, l'histoire dont les détails suivent, et qui a été recueillie par un Religieux respectable, de la bouche même de la personne qui en est l'objet. Le R. P. Michettoni, dont il est question dans cette relation, les a publiés, de son côté, dans une notice italienne.

« Palmyre Zaban, tel est le nom d'une jeune fille née de parents juifs, riches marchands de Sinigaglia, patrie du Souverain Pontife Pie IX. Elle avait deux frères et trois sœurs ; tous furent élevés avec soin et selon le rang que leur famille tenait dans la ville. Palmyre n'avait que treize ans lorsqu'elle perdit son père. Elle sentit cette perte d'une manière très-vive, et ce fut pour faire diversion à sa douleur, non moins que par goût pour l'étude, qu'elle s'adonna à la lecture avec une sorte de passion. Un grand nombre de livres tombèrent sous ses mains ; elle les lut sans choix. Mais en vain y cherchait-elle une distraction, sa douleur la suivait partout ; et de même que rien ne pouvait satisfaire son immense besoin de savoir, rien ne remplissait le vide toujours plus grand de son cœur.

« Parmi les domestiques de sa mère, il en était une pour laquelle Palmyre se sentait une particulière propension ; c'était une servante catholique, et comme elle l'entendait répéter fréquemment : « O Marie, conçue sans péché, priez

pour nous ! » elle se mit à réciter machinalement d'abord cette invocation. Lorsque ses parents l'entendaient, ils la forçaient à se taire, la reprenant avec dureté, lui infligeant même des pénitences, afin de la contraindre à désapprendre la prière catholique. La jeune fille pleurait, mais ne pouvait s'empêcher de redire : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! » Souvent aussi, quand elle entrait dans la chambre de la vieille servante, elle s'arrêtait devant une image de la sainte Vierge qui la décorait, et à mesure qu'elle contemplait cette image, elle sentait que des larmes mouillaient involontairement ses yeux. Faisait-elle une promenade dans la ville ou les environs, elle se détournait de sa route pour entrer dans la plus prochaine église, entraînée, disait-elle, par une sorte d'invincible attrait.

« Un soir, lorsque rentrée dans sa chambre, elle allait se livrer au repos, il lui sembla se trouver en présence d'une dame vêtue de blanc et tout éblouissante de lumière. « Viens, Palmyre, lui dit cette dame, viens chanter mes louanges avec tes compagnes. » Et, la prenant par la main, elle la conduisit dans un monastère où plusieurs personnes rassemblées chantait les louanges de Marie.

La jeune fille dormait-elle quand elle vit ces choses, ou était-elle éveillée ? Ne fût-ce qu'un songe ou une apparition véritable ; elle ne put s'en rendre compte ; mais ce qu'elle sait bien, c'est que, revenue à elle-même, des pleurs abondants coulaient de ses yeux et que sa ferme volonté était de devenir catholique.

« Dès cet instant, elle ne cessa plus d'invoquer sa céleste protectrice et de lui demander de conduire à terme ce que sa miséricorde avait commencé. Confiante dans la servante catholique qui avait surveillé son enfance, elle lui révéla ses projets et lui remit une lettre pour l'évêque de Sinigaglia.

« La demande que contenait cette lettre ne pouvait être accueillie qu'avec une prudente réserve : c'est ce que fit d'abord le prélat. Mais lorsque après une série d'épreuves, il vit que la jeune juive persistait dans sa résolution avec fermeté, il crut ne pouvoir différer plus longtemps de la recevoir comme néophyte. Assurée d'un favorable accueil, Palmyre quitte le toit paternel et vient se jeter aux pieds de l'évêque, à qui elle demande le baptême, un asile et sa protection.

« Cependant la mère de la jeune fille accourt furieuse, redemandant son enfant ; elle épuise, pour lui faire changer de dessein, tout ce que peuvent suggérer la tendresse et le désespoir, les larmes et les reproches, les caresses et les menaces. Mais tout est employé en vain. A tous ces assauts, Palmyre ne savait opposer que ces mots : » Je vous aime, ma mère ; mais Dieu a touché mon cœur, ne faut-il pas que je lui obéisse? » La mère se retira vaincue et accablant sa fille de malédictions.

« Pour soustraire la fervente néophyte à des scènes aussi désolantes, non moins que pour la préparer au baptême, le vénérable cardinal Luciardi, évêque de Sinigaglia, l'envoya au couvent de Montalbano, à une distance de deux lieues environ. Là, sous la direction d'un ecclésiastique plein de prudence et de piété, le père Michettoni, de l'Oratoire, elle fit de rapides progrès dans la connaissance de la doctrine chrétienne et dans la vertu. Mais sa mère la suivit encore dans ce religieux asile, tâchant par tous les moyens d'ébranler la résolution de sa fille. Un jour, entre autres, dans un mouvement de colère indicible, elle voulait s'élancer sur elle et l'étouffer de ses mains, aimant mieux la voir morte que chrétienne. Toute pâle et tremblante d'émotion, Palmyre se contentait de répondre : « Non, ma mère, je ne cesse pas de vous aimer. » Puis, se tournant vers un cruci-

fix : « Mon Dieu, bénissez-moi et ceux qui me maudissent, car je veux être toute à vous. » Puis, épuisée par les efforts de cette lutte, elle tomba à demi évanouie dans les bras des religieuses qui l'accompagnaient.

« Enfin le terme des contradictions arriva. La seconde fête de la Pentecôte de l'année dernière, la courageuse néophyte reçut le baptême et changea son nom de Palmyre en celui de Marie-Joséphine. Le cardinal-évêque de Sinigaglia voulut lui administrer lui-même le sacrement de la régénération, puis il la confirma et lui donna la sainte eucharistie. La ville entière de Montalbano assistait en habits de fête à ces religieuses cérémonies.

« Depuis lors, la jeune convertie n'a cessé d'avancer vers la perfection, heureuse d'un bonheur qui serait parfait, autant que cela est possible ici-bas, si le souvenir de ses parents encore infidèles ne venait y mêler bien des amertumes. Souvent étendant les mains vers la douce image de Marie, elle la supplie d'intercéder pour eux. Mais déjà l'apaisement de plusieurs, une certaine approbation qu'ils donnent à sa fermeté, une propension visible à se recommander à ses prières, font espérer que ses vœux seront tôt ou tard exaucés,

« C'est ainsi que, par d'éclatantes preuves, la Mère des chrétiens se plaît à montrer qu'elle n'oublie pas non plus ceux dont les pères furent de sa race ; puissent-ils la reconnaître aussi pour leur Reine et unir leurs voix aux nôtres pour lui dire : *Régnez sur nous, vous et votre Fils, car vous êtes la gloire de Jerusalem et l'honneur du peuple d'Israël.* »

La persévérance dans la prière récompensée.

Dans le collége où le Bienheureux Alphonse Rodriguez était portier, il y avait un religieux nommé le Père Jean

Aguirre. Après avoir passé quelque temps à Majorque, il fut envoyé en Catalogne. Il quitta la maison et se rendit au port pour s'embarquer. Comme le Bienheureux l'aimait particulièrement, il se mit aussitôt en prière, afin de recommander à Jésus et à Marie son voyage. La très-sainte Vierge lui apparut alors et lui dit que, si ce Père s'embarquait, il serait infailliblement pris par les Turcs et conduit comme esclave en Algérie. En entendant ces paroles, Alphonse fut d'abord accablé de douleur, mais, reprenant courage, il s'écria, en versant un torrent de larmes : O chère Mère ! le laisserez-vous tomber dans cet affreux malheur? Si vous le voulez, vous pouvez le détourner. Je ne cesserai de vous prier et de vous supplier que je n'aie vu le Père de retour et dans ma chambre.

A force d'instances et de supplications, il obtint la grâce qu'il désirait. Le supérieur, on ne sait par quel motif, envoya au Père Aguirre l'ordre de revenir au couvent, et comme le navire n'avait pas encore levé l'ancre, le Religieux se fit conduire à terre. Il revint donc dans la chambre de son saint ami, comme celui-ci l'avait instamment demandé à Marie. Quelque temps après, on apprit que des corsaires avaient pillé le navire et vendu l'équipage à Alger.

La Madone des fleurs.

Madame de N***, allant de France à Milan, éprouva à sa voiture, dans la nuit, sur le versant des montagnes des Alpes, un accident qui la força de chercher dans ces lieux presque inhabités une retraite pour la nuit.

Mon domestique, originaire de ces vallées, raconte-t-elle dans le récit de son voyage, m'assura qu'au bout d'un sentier, tracé à notre droite, le long d'un petit bois de châ-

taigniers, nous atteindrions à un hameau de bûcherons. — Je le suivis. La nuit était belle, quoique privée de la clarté de la lune; les étoiles scintillent tant en Italie!

Quoique un peu fraîche, comme le sont les nuits de printemps, même dans ces contrées, cette promenade nocturne m'a laissé une impression agréable : nous marchions depuis une heure, lorsque, au détour du petit bois, nous aperçûmes une lumière. Nous étions arrivés au hameau des bûcherons, pauvre hameau composé de trente ou quarante cabanes semées au milieu d'un carrefour de bois secs et de fagots épineux. Nous heurtâmes avec une pierre à la porte de la chaumière. Il étai deux heures.

Je m'attendais à ne voir s'ouvrir la porte hospitalière que dans un temps assez long : au second coup, le loquet se dégagea, et nous pénétrâmes dans une grande pièce, sombre à l'entrée, éclairée au fond par une multitude de petites bougies de plusieurs couleurs placées avec symétrie comme sur un autel. La jeune femme qui était venue ouvrir était retournée se mettre à genoux devant ces lumières et cette espèce d'autel : elle reprenait sa prière interrompue.

Nous nous dirigeâmes vers elle en traversant la grande pièce, qui était pleine du parfum des fleurs, de l'odeur végétale du sarment brûlé, du genêt vert et de toutes les plantes aromatiques que les gens de la vallée d'Ossola suspendent, pour les faire sécher, aux poutres de leurs chaumières, avant de les porter aux officines de Milan et de Genève.

Quand la jeune femme eut achevé une partie de sa fervente oraison, elle se leva pour nous saluer; elle nous dit ensuite à voix basse, en nous montrant un berceau où était une jeune enfant : « C'est là ma fille, et elle mourra cette nuit. Le médecin a dit que pour la sauver il n'y avait qu'une plante qui croît à quatre lieues d'ici, au haut d'une monta-

gne : mon mari est allé chercher cette plante, le brave homme; mais l'enfant n'en aura plus besoin quand Bartolomeo sera de retour. Comment faire huit lieues, l'aller et le retour, en un instant? La mort va si vite!... Voyez, ajouta la mère en embrassant sa fille au front, aux pieds et sur ses petites mains pâles, voyez si la mignonne créature a seulement encore une heure à vivre... Huit lieues!

— Mais pourquoi, dis-je à la pauvre mère, avez-vous mis tant de fleurs autour du berceau de votre enfant, sur cet autel et dans les mains de cette bonne Vierge? L'odeur lui en sera peut-être pernicieuse, mortelle.

— Oh! que non, répondit-elle. Ma fille s'appelle *Rosina*, ma petite Rose; sa sainte patronne est donc Notre-Dame des Fleurs, *la Nostra Signora de fiori*, en grande vénération à Milan, où elle a son église : je lui adresse une prière de désespoir et de résignation pour ma fille Rosine, ma Rosine, ma vie, mon enfant... Rosine! Rosine!

— Je ne sais, ajouta-t-elle, si Notre-Dame des Fleurs m'exaucera; mon enfant est très-mal et j'en suis si peu digne! Mais, je l'avoue, j'ai plus de confiance en ma prière pour sauver ma fille que dans toutes les plantes que mon Bartolomeo a couru chercher si loin et si inutilement.

Vous vous êtes égarés dans votre route, je le vois. Vous êtes mal tombés: mais voilà dans ce coin de quoi vous rafraîchir; dans cette armoire il y a du pain et du lièvre froid; et vous, madame, disposez de ce lit; je ne m'y coucherai pas cette nuit, je vais continuer à prier Notre-Dame des Fleurs.

Je me mis à invoquer avec elle Notre-Dame des Fleurs; mais, je ne le cache pas, sans la confiance dont la mère de Rosine m'offrait un si touchant exemple. J'étais attendrie : je fus bientôt exaltée; mais elle était persuadée, sinon du salut de son enfant, du moins de la puissance de la haute

intercession qu'elle sollicitait. Nous priions depuis une heure, elle et moi, quand la porte de la chaumière s'ouvrit brusquement. Un homme en sueur, haletant, entra : c'était le père de l'enfant, Bartolomeo. Il ne fit attention ni à nous ni à sa femme qui était absorbée dans la prière. Cet homme, agité, précipita dans l'eau qui bouillait sous la cheminée la salutaire, la merveilleuse plante que le docteur avait indiquée au moment de la crise de l'enfant, et que lui, pauvre Bartolomeo, était allé cueillir si loin, si haut, sans s'arrêter un moment.

Dix minutes après Bartolomeo versa la décoction dans la bouche de l'enfant agonisant.

Ceci fait, le bûcheron s'assit, les mains ouvertes sur ses genoux, auprès du berceau, et dirigea un regard béant, sauvage, désolé et curieux sur la figure blafarde de sa fille, pour saisir sans doute les nuances des effets qu'opérerait la boisson.

Jusqu'au jour, l'enfant ne remua pas plus que si elle eût été de cire ; mais aux premiers rayons du soleil, elle s'agita, se leva sur son séant, et balbutia le nom de sa mère.

— Sauvée ! vous l'avez sauvée, sainte Madone des Fleurs ! cria la mère, les bras tendus, la tête penchée, le regard humide et porté sur la sainte Vierge ; vous l'avez sauvée !

— C'est ceci qui l'a sauvée, dit le père en prenant l'enfant dans ses bras et en lui donnant encore à boire de la tisane.

— Demande pardon à Dieu de ton blasphème, disait en riant, en pleurant, en embrassant sa petite Rosine, la femme du bûcheron... Grand Dieu ! Grande et sainte Madone !...

— Salutaires plantes, je crois à vos vertus ! grand médecin, répétait Bartolomeo.

— Notre-Dame des Fleurs, soyez bénie ! Le docteur sur-

vint au milieu de la discussion entre la mari et la femme, et s'enquit d'abord de l'enfant.

— Oui, elle est sauvée, affirma-t-il; le danger est passé. Vous avez fait boire à l'enfant, je présume, la tisane que j'avais ordonnée!

— Oui, docteur, répondit le bûcheron.

— Voyons, demanda encore le docteur, si vous ne l'avez pas faite trop forte; j'avais oublié de préciser la dose.

— Grand Dieu! s'écria-t-il en voyant les feuilles qui nageaient au fond d'un reste d'eau tiède, grand Dieu! quelle erreur! Vous avez fait boire à votre fille une tisane de fleurs de bouillon-blanc! Cette tisane ou rien, c'était absolument la même chose pour elle.

Le bûcheron était muet de surprise; le docteur était confondu pour l'honneur de la science.

La mère seule s'écria avec une ferveur nouvelle :

— Sainte Madone des Fleurs! c'est donc vous seule qui avez sauvé ma Rosine, ma fille!

(Extrait du *Journal des divins Offices.*)

Marie nous protége.

Un avocat du midi de la France avait reçu d'abord une éducation chrétienne; mais un maître impie et vicieux corrompit son esprit et son cœur : l'enfant devint athée. Il s'abandonna pendant dix-sept ans à toutes ses passions, et, furieux de n'y pas trouver le bonheur, il fut dix années entières poursuivi de l'affreuse pensée du suicide. A trente-deux ans, une affaire l'amena à Paris, et il s'y vit humilié dans ses plus chères passions, l'orgueil et le libertinage. Hors de lui-même, furieux, désespéré, il traverse la place de Notre-Dame des Victoires, ne sachant trop où il va. La

porte de l'église se trouve ouverte; il s'y jette avec toutes ses fureurs. Dans sa frénésie, il s'en prend à Dieu de ses maux; il va, le malheureux, jusqu'à le menacer du poing. — S'il est vrai que tu existes, dit-il, pourquoi suis-je si malheureux? — Le voici qui aperçoit la statue de Marie, il la regarde avec fureur: Soulagez-moi, lui dit-il, si vous pouvez quelque chose. — La bonne Vierge écoute cette indigne prière: à l'heure même, l'agitation du pécheur diminue, et il reprend avec calme: O vous! la consolation des malheureux, ayez pitié de moi. — La sainte Vierge eut en effet compassion de ce pauvre pécheur: elle lui inspira de revenir plusieurs fois à ses pieds; elle lui fit sentir le vide des passions et des systèmes impies qu'il avait suivis aveuglément. La paix, le bonheur de ses premières années lui revinrent en pensée. Il se décida à aller se confesser, et bientôt il obtint de recevoir le pain eucharistique. Aujourd'hui, il est, dans la ville qu'il habite, un modèle d'édification, et le propagateur zélé de la dévotion au Cœur immaculé de Marie.

Voilà un pécheur devenu bon chrétien. Qui est-ce qui a déterminé sa conversion? Est-ce sa prière? Hélas! elle était une injure à Dieu et à Marie. Est-ce la disposition de son cœur? Pauvre cœur! il était abîmé dans le désespoir et l'impiété. Vous seule, ô Mère de bonté, avez sollicité et obtenu le retour de cette brebis égarée; car vous voulez la conversion des pécheurs et le salut de tous vos enfants.

Marie nous inspire la pensée et le désir de nous confesser.

Un militaire était si dangereusement malade dans un hôpital d'Alençon, que les médecins l'avaient abandonné. Victime déplorable du vice et de la licence des camps, ce pau-

vre malheureux refusait constamment de se confesser, et ne répondait que par des grossièretés et des blasphèmes à toutes les pieuses exhortations qu'on lui faisait. Sa résistance ayant paru invincible, on désespéra de sauver son âme, comme on avait désespéré de guérir son corps. Selon toute apparence, il allait donc mourir bientôt, et, hélas! dans quel état! — Cependant, ce pécheur endurci ayant éprouvé un peu de calme après une forte crise, une religieuse de l'hôpital attacha, pendant qu'il sommeillait, une médaille de la sainte Vierge près de son lit. S'étant bientôt réveillé, il fixa les yeux sur la muraille où était attachée la médaille, et s'écria : Qui a mis là cette lumière? — Personne, lui répondit-on : il n'y a point de feu dans la salle en ce moment. — Mais je vois une lumière, répliqua le militaire; et il redit plusieurs fois la même chose.—A la fin, ce pauvre pécheur, après avoir poussé un long soupir, s'écria : O mon Dieu, ayez pitié de moi! et tout de suite il demanda un prêtre pour se confesser. —Les sœurs de l'hôpital versèrent des larmes de joie, et s'empressèrent d'appeler l'aumônier, qui trouva ce militaire tellement changé, qu'il ne pouvait revenir de sa surprise. Il le confessa aussitôt, et, le lendemain, le malade reçut les sacrements avec les dispositions les plus consolantes. Depuis lors il ne fut plus le même; ses murmures, ses blasphèmes contre la Providence se changèrent en une patience admirable. Il mourut en proférant ces belles paroles : Oui, j'aime le bon Dieu de tout mon cœur; je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir aimé si peu et si tard. — Plus puissante que toutes les exhortations, la mystérieuse lumière de l'image de Marie a brillé aux yeux de ce pécheur endurci, elle l'a éclairé sur le triste état de sa conscience, et il s'est confessé dans de saintes dispositions. Que de pécheurs goûteraient le même bonheur et accompliraient le même devoir s'ils invoquaient le secours de Marie!

Marie nous aide à surmonter la honte que nous cause l'aveu de nos fautes.

Un homme, qui avait mené jusqu'alors une vie assez régulière, eut le malheur de tomber dans une faute grave; étant ensuite rentré en lui-même, il comprit toute l'énormité de son crime, et sa première pensée fut de recourir au remède salutaire de la pénitence; mais il en conçut tant de honte, qu'il ne put se déterminer à s'en confesser. Bourrelé par les remords de sa conscience, qui ne lui laissait pas un moment de repos, il prit la résolution insensée d'aller se noyer, espérant par là mettre fin à ses peines; mais quand il fut arivé au bord de la rivière, il frémit à la vue du malheur éternel où il allait se précipiter, et s'en retourna pleurant à chaudes larmes, et priant le Seigneur de lui pardonner son péché, sans qu'il fût obligé de s'en confesser. Il crut pouvoir retrouver la paix de l'âme en visitant plusieurs églises et faisant des prières et des œuvres de pénitence; mais ce fut en vain : Dieu voulait la lui accorder par l'intercession de la sainte Vierge. Une nuit, qu'il était plongé dans une mélancolie profonde, il se sentit fortement inspiré d'aller se confesser; il se leva de grand matin, se rendit à l'église; mais quand il fut sur le point d'entrer au confessionnal, il se sentit plus que jamais tourmenté par cette funeste honte, et n'eut pas la force d'exécuter ce que la grâce lui inspirait. Quelque temps après, la même chose lui arriva : il se rendit à la même église, mais il fut encore arrêté par la honte, et prit la résolution de mourir plutôt que de déclarer son péché à un confesseur. Cependant il lui vint en pensée de se recommander à la sainte Vierge avant de retourner chez lui. Il va donc se prosterner au pied de l'autel de la Mère de Dieu; il lui représente le grand besoin

qu'il a de son secours, et la conjure de ne point l'abandonner. Admirable effet de la prière! la Mère de miséricorde fut touchée des gémissements de ce malheureux pécheur, et lui obtint de son Fils la victoire sur la terrible tentation qui le poursuivait. A peine se fut-il mis à genoux qu'il sentit son cœur tout changé : il se leva plein de courage, alla trouver son confesseur et lui déclara tous ses péchés en versant un torrent de larmes. Il lui sembla qu'on lui ôtait un poids énorme de dessus la conscience, et il avoua ensuite qu'au moment où il reçut l'absolution, il éprouva plus de contentement que s'il eût gagné tout l'or du monde. — Un des artifices les plus dangereux du démon, c'est d'inspirer aux pécheurs une fausse honte qui les éloigne de la confession ou leur ferme la bouche au tribunal de la pénitence. Si nous avions une véritable dévotion à Marie, nos confessions seraient plus fréquentes, moins pénibles et plus fructueuses.

Marie nous aide à réparer nos mauvaises confessions.

En 1613, à Valence, un homme commit un péché grave qu'il n'osa point déclarer en confession; il continua néanmoins de se confesser et de communier sacrilégement. Ne pouvant plus résister aux remords de sa conscience, il partit un jour pour aller visiter une église dédiée à la sainte Vierge et y invoquer Celle qui est justement appelée le Refuge des pécheurs. Arrivé à la porte de l'église qui était ouverte, il se sent tout à coup repoussé par une force invisible : étonné, immobile, il réfléchit un instant, invoque la sainte Vierge, promet de se confesser et entre aussitôt sans résistance. Il fait une confession générale en versant des larmes de repentir, et s'en retourne consolé, bénissant Dieu et sa sainte Mère.

Pieux enfants de Marie, n'oubliez pas de mettre chacune de vos confessions sous la protection de cette auguste Mère; priez-la de vous préserver du sacrilége, le plus affreux de tous les crimes. Un Saint avait l'habitude de dire un *Ave Maria* en l'honneur des sept douleurs de Marie, chaque fois qu'il recourait au tribunal de la pénitence pour obtenir la contrition de ses fautes. Imitez cet exemple.

Marie nous aide à acquérir la vertu de chasteté.

Du temps de saint Bernard, au douzième siècle, vivait un gentilhomme qui depuis longtemps se livrait à tous les désordres de l'impudicité. Ce vice horrible s'était si profondément enraciné dans son âme qu'il lui était impossible de passer un seul jour sans commettre quelque péché; saint Bernard, qui connaissait ce pauvre pécheur, n'avait rien épargné pour l'arracher à sa funeste habitude : prières, larmes, conseils, confessions fréquentes, exhortations paternelles, il avait mis en œuvre tout ce que peut suggérer le zèle le plus ardent. S'apercevant à la fin que ces différents remèdes n'agissaient point sur ce pauvre malade, il le conjura de faire trève à son péché, seulement pendant trois jours, en l'honneur de la sainte Trinité. Le gentilhomme voyant que le terme était si court, et ne voulant pas d'ailleurs contrister un ami qu'il chérissait et vénérait, promit ce qu'il lui demandait et lui tint fidèlement parole. Au bout de trois jours, saint Bernard en demande encore trois autres, en l'honneur de la Mère de Dieu. Le gentilhomme eut honte de refuser si peu de chose à la Reine du ciel et accorda encore ces trois jours. Marie, qui ne se laisse point vaincre en générosité, obtint à ce pauvre pécheur la force et le courage de rompre la chaîne de ses mauvaises habitudes et de ré-

sister désormais à toutes ses tentations. Aussi, quand saint Bernard revint pour lui demander une autre trève de trois jours, il lui répondit : Mon Père, il ne s'agit plus maintenant de marchander avec Dieu ; je suis pleinement résolu de vivre chaste dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions ; je ne suis plus le même homme. Je veux, avec la protection de la sainte Vierge, sur laquelle je compte et en qui j'espère, oui, je veux réparer mes désordres par la pénitence et rester attaché à Jésus-Christ jusqu'à la mort. — Il fut fidèle à sa parole.

La chasteté est la vertu de l'âme et du corps ; elle nous assimile aux anges, nous procure l'estime des hommes et nous fait enfants bien-aimés de Dieu. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.

Marie nous aide à conserver la chasteté.

Saint Grégoire raconte qu'un jeune homme de Nicomédie ayant laissé allumer dans son cœur une passion criminelle pour la vierge Justine, et ne pouvant, malgré ses efforts, séduire cette jeune sainte, eut recours à un magicien nommé Cyprien, lui promettant une somme considérable d'argent s'il pouvait vaincre la constance de Justine. Celui-ci, animé par l'espérance du gain et par l'esprit infernal dont il est le ministre, met en œuvre toutes ses horribles ressources. La Sainte, se sentant pressée et tentée de mille manières, s'adresse à Marie, la conjurant avec la foi la plus vive d'être la gardienne de sa vertu, et de l'arracher au danger qui la menace. La victoire ne fut pas longtemps douteuse ; car le démon vaincu dit à Cyprien qu'il n'avait aucun pouvoir sur la vierge Justine, parce qu'elle avait mis toute sa confiance en Jésus-Christ et sa divine Mère. Cette miraculeuse protection

de la Reine des vierges toucha si vivement ce malheureux qu'il abandonna ses abominables pratiques, se convertit, reçut le baptême et endura le martyre avec sainte Justine, l'an 300, sous l'empire de Dioclétien. Ainsi, par l'entremise, de Marie, la jeune Sainte conserva intacte sa vertu, et celui qui s'était déclaré son persécuteur devint un saint Cyprien, compagnon de son martyre.

La chasteté est une vertu délicate et fragile, le moindre souffle peut en ternir la beauté. Priez Marie de vous la conserver intacte, et souvenez-vous que le jeûne, la fuite des occasions et la prière sont les trois moyens que vous devez employer pour être toujours chastes aux yeux de Dieu.

Marie nous aide à recouvrer la chasteté quand nous l'avons malheureusement perdue.

Saint Liguori raconte qu'un jeune homme, appelé Martin, après avoir vécu longtemps dans l'innocence et la pureté du cœur, tomba malheureusement dans une faute très-grave. Rentrant en lui-même et pressé par les remords de sa conscience, il alla se prosterner devant un autel de la sainte Vierge, et là, pleurant amèrement sa faute, il fit cette belle prière : O ma patronne, miroir de chasteté, j'ai péché contre Dieu et contre vous par mon impureté. Misérable pécheur que je suis, je n'ai plus d'autre ressource que de me rendre votre esclave, acceptez-moi en cette qualité. — Alors, détachant sa ceinture, il la passa autour de son cou en signe d'esclavage, et déposa sur l'autel une certaine somme d'argent, tribut qu'il s'engagea à payer tous les ans à sa divine maîtresse. Depuis lors il vécut dans la plus parfaite continence, et la sainte Vierge lui obtint des faveurs extraordinaires. A l'heure de sa mort, elle vint elle-même le visiter

et le consoler ; car il dit en expirant : D'où me vient ce bonheur, ô Reine du ciel, que vous daigniez visiter ainsi un pauvre pécheur !

Conversion d'une jeune protestante.

Il y a deux ans environ, au sein d'une ville toute protestante de l'Angleterre, une jeune fille de 17 ans faisait avec bonheur son abjuration dans une église catholique. Dieu seul, par un de ces secrets admirables de providence qu'il n'appartient pas à l'homme d'approfondir et d'expliquer, lui avait inspiré la pensée de cette démarche. Chassée inhumainement de la maison paternelle, la jeune convertie ne se déconcerta point. Elle prit le chemin de la ville de Londres. Là, conduite sans doute par l'ange du Seigneur, elle fut accueillie par des parents éloignés, mais catholiques. Un ardent désir la poussait vers la vie religieuse. Apprenant dans sa nouvelle famille qu'elle avait une tante supérieure de couvent dans le midi de la France, elle n'eut rien de plus pressé que de se rendre auprès d'elle. Sa vocation parut sérieuse à la vénérable religieuse : quelques mois après, elle était admise à prendre le voile des novices.

Plusieurs fois avant et depuis son entrée au couvent, la jeune Anglaise fut recommandée aux prières des associés par un respectable ecclésiastique qui lui porte le plus grand intérêt. En reconnaissance, cet ecclésiastique nous a communiqué dernièrement une touchante lettre dans laquelle la jeune novice raconte les merveilles de sa conversion. Nous avons l'autorisation de la communiquer nous-même à nos chers associés : ils la liront, comme nous sans doute avec bonheur, avec attendrissement ; et ils béniront Dieu, et une action de grâces de plus s'échappera de leur cœur vers Marie.

19 octobre 1863.

Vive Jésus et Marie !

Mon Révérend Père, je vais essayer de répondre à votre demande et de vous raconter brièvement la grande grâce que notre aimable Dieu m'a accordée, en m'amenant tout providentiellement dans ma dix-septième année à la connaissance de la seule vraie Eglise. Je ne cesserai de le remercier d'une telle faveur tous les jours de ma vie et, je l'espère, éternellement au ciel !

J'ai été élevée dans la religion protestante. A l'âge de 15 ans, j'eus la douleur de perdre ma mère bien-aimée. Mon père me plaça dans un pensionnat où se trouvaient deux jeunes catholiques. Ces demoiselles m'invitèrent un jour à aller à la messe avec elles ; j'acceptai avec le plus grand plaisir, car il y avait longtemps que je désirais voir une église catholique. La curiosité sans doute n'était pas étrangère à ce désir.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là avait été choisi, par le Maître de la vie et de la mort, pour écarter le bandeau qui était sur mes yeux et pour changer mon cœur. Quand j'entrai dans cette petite chapelle dont le souvenir est si doux à ma mémoire, tout semblait murmurer autour de moi : *c'est bien ici qu'est la maison de Dieu!* Au moment redoutable de l'Elévation, la musique cessa tout à coup : toute l'assemblée, se prosternant la face contre terre, adorait... Pour moi, ne connaissant point le mystère qui s'accomplissait, je tournai mes regards vers l'autel..... Ah ! mon Père, il m'est impossible de rendre ce qui se passa dans mon âme pendant ces quelques instants. De grâce, laissez-moi me taire ; que Jésus parle !

A dater de ce jour, je n'eus point de paix jusqu'à ce que j'eusse accompli la volonté de Dieu. Mais hélas ! mon pauvre cœur devait être le théâtre de plus d'un combat entre

la nature et la grâce, avant que le doux pasteur des âmes pût triompher de son indigne enfant et l'introduire dans la vraie bergerie.

Je continuai à aller à la messe avec mes deux amies ; et je commençai même à réciter les prières catholiques. Me trouvant hors de la maison paternelle, il m'était plus facile de suivre l'irrésistible attrait que le ciel me donnait.

Les prédications que j'entendis furent justement sur le sacrement de Baptême, Elles firent couler bien des larmes de mes yeux, et excitèrent dans mon cœur d'ardents désirs. Jamais en effet les eaux de la régénération n'avaient été versées sur mon front ; ma mère, étant anabaptiste, ne l'avait pas permis.

Toutefois l'esprit malin rugissait à la vue de la résolution que j'allais prendre, et il sut me susciter des obstacles en apparence insurmontables à propos de plusieurs points de la doctrine catholique. Le croiriez-vous, le plus terrible doute que j'éprouvai fut au sujet de la sainte Vierge ; mais que dis-je ? vous n'en serez pas surpris, vous qui savez que si on apprend aux enfants protestants à mépriser tout ce qui est catholique, on leur inspire un mépris tout particulier pour la dévotion envers Marie, notre bien-aimée Mère. Je ne pouvais pas croire à sa puissance d'intercession.

Peut-être vous sera-t-il agréable d'apprendre comment mes idées sur ce point furent changées.

Je vais satisfaire votre désir ; mais auparavant permettez-moi de vous rappeler que je ne suis guère d'un caractère crédule.

C'était pendant mon sommeil ; je me trouvai tout à coup dans une chapelle catholique avec mes deux amies : elles m'invitèrent à aller me prosterner devant l'autel et à prier la sainte Vierge ; j'obéis : portant mes regards vers la statue,

je lui dis ces mots : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi.* A ce moment, quelle ne fut pas ma surprise ! La statue venait de disparaître. A sa place je voyais l'immaculée Vierge Marie elle-même. Elle me regardait avec une douceur inexprimable et elle me dit : *Oui,* je *prierai* pour toi ! Dès ce moment, mon amour et ma dévotion envers cette chère et tendre mère crûrent rapidement, et je ressentis la plus grande confiance dans son intercession.

Malgré toutes ces prévenances de la grâce, je dois l'avouer ici à ma honte, pendant sept mois, je n'eus pas le courage de demander le saint baptême. Que de fois, je me disais : *j'irai demain!* mais, hélas ! le lendemain apportait avec lui de nouvelles difficultés. Je ne puis exprimer tout ce que je souffris pendant ces sept mois.

Enfin une nuit, éprouvant plus de sollicitations intérieures qu'à l'ordinaire, je me mis à lire le Catéchisme (*Poor man s' Catechism*). Après quelques instants de lecture, Notre-Seigneur m'avait donné la force de m'écrier : C'est fini ! oui, demain, j'irai trouver un prêtre, et je lui ferai connaître le désir que j'éprouve de devenir membre de la sainte Eglise catholique. Quelles douces larmes d'amour et de repentir coulèrent de mes yeux pendant cette nuit bienheureuse !

Un mois après, j'avais le bonheur de recevoir le baptême et de faire ma première communion. Plût au ciel, mon Père, qu'il me fût possible de vous révéler ici les sentiments de mon cœur ! Mais ceci n'est pas au pouvoir de la langue de l'homme ; ceux-là seuls qui, comme moi, ont goûté cette douceur insondable pourront comprendre le mystère de mon silence. En vérité, c'est une bien grande grâce d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ !

. . . .

Je désire, mon Révérend Père, que ce récit vous inspire la pensée de remercier notre divin Sauveur du don inesti-

mable de la foi qu'il a daigné accorder à une si indigne créature. Laissez-moi aussi vous demander de vouloir bien vous souvenir de moi aux pieds de Notre-Dame des Victoires; n'oubliez pas de prier aussi pour ceux qui me sont chers, et en particulier pour mes trois frères encore ensevelis dans la nuit du protestantisme.

Veuillez, mon Rév. Père, m'accorder votre bénédiction et agréer, etc.

Dieu seul soit béni ! N***

(*Echo de Notre-Dame des Victoires.*)

Marie-Thérèse, reine douairière de Naples.

Sur les bords du lac d'Albano, Marie-Thérèse d'Autriche, veuve de Ferdinand II de Naples, vient de terminer son existence. Elle est morte en soignant ses enfants... Voilà tout ce que le monde connaît de cette mort, digne couronne de toute une vie de tendresse et de dévouement. — Son Dieu, son mari, ses enfants, toujours eux, rien qu'eux (1) !

(1) On lit dane le *Journal de Rome :*

« Le Saint-Père, pour donner un témoignage de pieuse affection à la mémoire de Marie-Thérèse-Isabelle, archiduchesse d'Autriche, veuve de Ferdinand II, roi du royaume des Deux-Siciles, décédée le 2 de ce mois à Albano, a voulu qu'à ses propres frais il fût célébré un service solennel avec l'assistance de toute sa maison pontificale. Cette cérémonie expiatoire a eu lieu ce matin en la vénérable église de Santa-Maria de Vallicitta, qui avait été disposée avec beaucoup d'apparat pour la circonstance. Le catafalque était décoré des écussons des Hapsbourg et des Bourbons, et surmonté d'une urne sur laquelle se trouvaient le manteau et la couronne royale. La messe a été célébrée par Mgr Papardo del Parco, évêque de Sinope, délégué à cet effet par Sa Sainteté. Toute la maison du Saint-Père et une affluence considérable de fidèles assistaient à cette triste cérémonie. »

Telle je l'ai vue à Naples, à Caserte surtout. C'est là qu'elle se trouvait heureuse; elle y vivait dans son royal intérieur, entourée de ses jeunes enfants, les berçant sur ses genoux, les conduisant devant l'image de la sainte Vierge, leur inspirant l'amour de Dieu et du prochain, leur enseignant à respecter le roi dans le père, et à chérir le père dans le roi. Adorant son mari, toujours à ses côtés, ni fatigues ni dangers ne l'épouvantaient. — C'était un corps frêle et fragile; mais dès qu'il s'agissait de dévouement ou de sacrifice, la grande âme de son aïeule s'éveillait en elle; on retrouvait Marie-Thérèse sous cette mince enveloppe; elle était héroïque en affection.

Au commencement de son mariage, au milieu de tout le tumulte des camps elle allumait de sa main enfantine le cigare du roi; il le prenait en souriant, et souvent les soldats témoins de cette petite scène de famille baisaient l'ourlet de sa robe et criaient: « *Vive la reine!* » Nos sœurs de charité la voyaient souvent. « Que vous êtes heureuses, leur disait-elle, de pénétrer ainsi dans la demeure des pauvres, et que je voudrais vous accompagner!... » Alors elle leur glissait un papier soigneusement enveloppé. « Dites-leur de prier pour le roi, murmurait-elle tout bas.

Prier pour le roi, prier pour ses enfants, qu'elle était fervente dans ce pieux devoir; qu'elle était sublime de résignation quand l'heure était venue de rendre à Dieu une de ces âmes chéries.

Pauvre petit prince Janvier! il n'est mort qu'après sa mère; ayant adouci ses souffrances, elle est partie la première afin de le conduire à Dieu; elle eût craint, la tendre mère, de le laisser sans elle dans son passage à l'éternité!

J'ai vu mourir un de ces petits princes, il y a de cela bien des années, c'était le prince Albert, âgé à peine de quatre ans. Pauvre petit lis languissant et malade, à l'heure

de sa mort il s'éveilla sous l'influence du soleil divin dont les rayons doraient déjà sa tête abattue ; il mourut en martyr.

« *Que je souffre,* dit-il, *je veux ma mère!... Oh ma mère!...* (la reine avait suivi le roi en Sicile.) *Pauvre petit prince, pensez à votre Mère du ciel; dites l'Ave Maria !...* » Ses petites mains tremblantes se joignent..... ses yeux bleus se lèvent : « *Ave, Maria, gratia plena...* » La voix d'enfant s'éteint sur la terre... La voix d'ange continue au ciel.

Quand la reine revint, et qu'elle sut ces détails, une autre prière s'éleva du palais de Capodimonte : « Seigneur, que votre volonté soit faite! » Elle reçut en pleurant une boucle blonde de son fils ; elle mit cette boucle sur son cœur. « J'ai suivi le roi, dit-elle, mon devoir était près de lui ! » Le sentiment du devoir était toujours le premier dans son âme, jamais elle ne le perdit de vue.

Oh ! quelle scène émouvante se passait le 8 septembre de chaque année. La foule attendrie rendait hommage à cette famille royale, qui s'en allait en pompe offrir son amour et ses prières à la Vierge bénie de Piedigrotta... On était heureux de voir une petite tête d'enfant dans chaque voiture qui suivait celle du roi et de la reine... Marie-Thérèse, éclatante de diamants, envoyait à tous un salut gracieux, les fanfares sonnaient, le peuple était ravi ; mais ce que tous ne voyaient pas, c'était l'intérieur de ces grands appartements où la reine présidait aux apprêts du départ, recommandant à ses chers petits enfants de bien prier la sainte Vierge, et de ne pas pleurer dans cette belle cérémonie.

Les plus grands portaient un uniforme, les plus petits se perdaient dans des flots de dentelles et de soie bleue... la reine les voulait beaux pour la sainte Vierge. Plus d'une fois elle les emmena souffrants, convaincue qu'ils revien-

draient guéris. Puis les pauvres avaient leur part, et le beau nom de Marie-Thérèse, reine de Naples, était béni.

Dormez en paix, douce et vertueuse reine, dans votre tombe exilée; vous n'avez quitté vos enfants que pour mourir, la main de Pie IX a fermé votre paupière ; votre mort est digne d'envie.

Vous avez retrouvé dans le ciel la Vierge bénie que toute votre existence honora ; vous avez rejoint la phalange des saints qui vous appellent épouse, sœur et mère. Vous voyez flotter éternisée devant vous la bannière immaculée où Ferdinand avait fait placer sur la terre l'image de Marie... Vous êtes plus heureuse que sur le trône de Naples. — O reine ! O Marie-Thérèse ! âme triomphante, priez pour moi !

Comtesse Du Mesnil..

Histoire d'un Trappiste.

Le respectable M. Des Genettes disait n'avoir jamais célébré la fête de la Conversion de saint Paul, et surtout celle du très-saint et immaculé Cœur de Marie, sans que la sainte Vierge n'accordât à l'Archiconfrérie quelques grâces signalées.

Cette année, une coïncidence merveilleuse avait réuni ces deux solennités. Le dimanche fixé par le Souverain-Pontife, pour la fête patronale de notre pieuse association, tombait le 25 janvier.

Or, ce jour-là, grâce à la douce intervention de Notre-Dame des Victoires, une conversion éclatante était opérée.

L'heureux privilégié de la sainte Vierge est un homme dans la force de l'âge, d'un caractère sérieux et très-versé dans les sciences humaines.

M. A***, apres avoir manifesté des dispositions pour la piété dans son enfance, abandonna vers l'âge de quatorze

ans toute pratique religieuse et céda à tous les entraînements des passions. Pendant près de vingt années, il continua cette triste vie. Jamais il ne mettait le pied à l'église; jamais il ne priait. Il avait cependant conservé une médaille miraculeuse que lui avait donnée sa mère : c'était pour lui comme un souvenir du passé; il la gardait dans son portemonnaie. Quelquefois aussi il lui arrivait de dire, sans y attacher l'idée d'une prière : ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! — Mystérieux secret du ciel ! le plus souvent les grands pécheurs, qui reviennent à Dieu, se trouvent avoir conservé, au milieu de leurs égarements, un reste de dévotion envers Marie.

Celui dont nous parlons avait une sœur carmélite. Non contente de prier pour elle-même, la sainte fille ne cessait de recommander son malheureux frère au souvenir des amis de Dieu. Par ses soins, bien des fois on pria pour lui, le dimanche soir, aux réunions de l'Archiconfrérie. Au mois de novembre dernier, la pieuse carmélite apprenant qu'un trappiste, en qui elle avait grande confiance, devait passer quelques jours à Paris, obtint du religieux qu'il ferait une visite à son frère. Celui-ci reçut honnêtement le trappiste, mais ne laissa point entamer la question religieuse. Depuis cette visite, cependant, et bien qu'il continuât de vivre comme auparavant, il se sentait troublé. « Un sentiment de tristesse profonde, nous disait-il, parfois de terreur et d'appréhension, s'emparait souvent de moi. En ces moments-là, on aurait dit qu'un manteau de deuil me couvrait tout entier. J'avais alors comme conscience, ajoutait-il, qu'une force étrangère à moi me voulait dans une voie différente de celle que je suivais obstinément. »

Les choses en étaient là au mois de janvier. Le dimanche 25, jour à jamais mémorable pour M. A***, fut pour lui comme tant d'autres jours : la science, l'étude, et les plai-

sirs y eurent leur part; rien n'y fut donné à Dieu et à sa conscience.

Vers neuf heures et demie du soir, au moment où se terminait l'exercice de l'Archiconfrérie, durant lequel on avait encore prié pour lui, M. A*** sortait de la maison d'un de ses amis. Tout à coup, au seuil même de cette maison, une voix se fait entendre à lui et prononce distinctement à son oreille : Auguste, Auguste, la miséricorde de Dieu est à vous! Cette voix, nous disait quelques semaines après M. A***, encore tout ému de ce souvenir, cette voix était vraiment celle de ma sœur. Et il ajoutait : « En même temps, l'idée de Dieu se présentait à mon esprit. Il me semblait que mes innombrables fautes remplissaient le plateau de la balance divine : qu'il ne fallait plus qu'un grain de sable pour combler la mesure, et attirer sur moi les vengeances du ciel. »

M. A*** se rendit chez lui en toute hâte. Là, il se prosterna à genoux et prit l'engagement de mettre un terme à sa vie deréglée. Toutefois, il n'était pas décidé encore à se convertir sincèrement et à se donner à Dieu. Pendant huit jours, il lutta contre lui-même.

Le dimanche suivant, sur le soir, passant devant l'église de ***, il y entra. — Cette église possède une association affiliée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et c'est une pieuse pratique de réciter à chaque réunion, une dizaine de chapelet pour la conversion des pécheurs, en indiquant avant chaque *Ave Maria* une classe spéciale de pécheurs, par exemple : nous allons dire cet *Ave Maria* pour les pécheurs les plus endurcis, pour les pécheurs qui nous sont particulièrement connus, etc. — Or, au moment où M. A*** entrait dans l'église, les associés récitaient le Chapelet, et le directeur de la Confrérie s'arrêtant un instant selon la coutume, prononça à haute voix ces paroles : Nous

allons dire cet *Ave Maria* pour le pécheur le plus près de sa conversion et que la grâce de Dieu aurait conduit dans cette église.

Ce pécheur, c'est moi! se dit aussitôt à lui-même M. A***, et tombant à genoux, les larmes aux yeux, subjugué, vaincu par la grâce, il promettait à Dieu de se convertir sincèrement. Quelques jours après, il se rendait au couvent du Père trappiste qui l'avait visité trois mois auparavant, pour y faire, sous l'influence du silence et de la retraite, une sérieuse confession. Après avoir passé huit jours dans le saint asile de la pénitence, il revint à Paris où l'appelaient les devoirs de sa charge. Mais le souvenir du couvent, de la vie pure et sainte qu'on y mène, loin des dangers du monde, la crainte de retomber dans les séductions qui depuis tant d'années l'avaient tenu éloigné de la vertu, tout cela parlait bien haut à son cœur. Dieu m'appelle à la Trappe! se répétait-il sans cesse à lui-même; et cette pensée, loin de l'effrayer, consolait son âme et calmait les agitations de son esprit, qui jugeait maintenant plus sainement des choses et comprenait la nécessité de réparer à tout prix un passé coupable.

Après avoir mis ordre à ses affaires, le 27 mars, le nouveau converti reprenait le chemin du couvent des trappistes de ***; mais cette fois c'était avec l'idée de s'y enfermer pour toujours.

Le matin de ce jour, M. A*** vint communier à l'autel de l'Archiconfrérie, et nous raconta la merveilleuse histoire de sa conversion. Racontez-la à votre tour, nous dit-il, je vous donne la liberté de tout dire, à la gloire de ma protectrice et pour le salut de mes frères.

Avant de se retirer, il voulut qu'un monument perpétuel, placé dans le temple privilégié de Notre-Dame des Victoires, rappelât à Marie le souvenir d'un fils égaré mais repentant.

Il fit graver sur un marbre l'inscription suivante

Converti par l'intercession de la très-sainte Vierge
le 25 janvier 1863,
Jour de la Conversion de saint Paul et de la fête de l'Archiconfrérie
dont les membres ont beaucoup prié pour moi,
je rends grâce à Dieu
et lui demande repentir et miséricorde.
A. S.

L'ex-voto porte le n° 2260 : il est placé du côté gauche de la muraille, sous la petite voûte qui conduit à la chapelle de saint Augustin. Puisse ce témoignage authentique d'un grand bienfait reçu, et d'une filiale reconnaissance, devenir, pour tous les pécheurs qui le verront, un titre d'espérance, un encouragement et un touchant exemple !

Le général Cœur.

Les journaux de notre ville donnaient ces jours derniers des détails pleins d'intérêt sur la vie militaire du bon général Cœur, qui vient de mourir dans son château de Borrassol, près Toulouse. Ils ont raconté l'histoire de ses campagnes et la gloire que ses bons services et sa bravoure lui avaient obtenue.

Le général Cœur était le dernier descendant du célèbre Jacques Cœur, de Bourges, argentier du roi Charles VII ; il était aussi parent de Mgr Cœur, l'éloquent évêque de Troyes. Cette belle et noble figure a besoin d'être éclairée de l'éclat d'une autre gloire non moins radieuse que celle dont ses grandes qualités de soldat, d'époux, de père et d'ami l'avaient déjà illustrée, je veux parler de la gloire de sa vie de chrétien, qui vient compléter la première.

Tous ceux qui ont connu le général ont pu constater

combien son âme était sensible et impressionnable aux choses de Dieu. Il aimait l'Eglise, et le spectacle de nos cérémonies lui faisait plaisir. Il était heureux d'assister à la procession de la Fête-Dieu avec ses anciens compagnons d'armes, et à la dignité de son maintien, on devinait sans peine la grandeur et l'étendue de sa foi.

Néanmoins, son culte de prédilection a toujours été pour la sainte Vierge et pour sainte Germaine.

On assure que depuis sa sortie du collége de Picpus, à Paris, où il fit de brillantes études, et jusqu'à sa mort, il a récité chaque jour les litanies de la sainte Vierge, même lorsqu'il était en campagne et sur le champ de bataille.

Il était encore jeune capitaine, lorsqu'il fut invité à un banquet auquel devaient prendre part ses officiers supérieurs. Vers le milieu du dîner les questions religieuses entrèrent dans la conversation, et la sainte Vierge finit par être attaquée par le personnage de la société le plus élevé par ses fonctions.

Le général ne put assister, spectateur indifférent, à une pareille scène ; il prit la parole, et, avec cette facilité et cette richesse d'expression qui a toujours charmé ceux qui ont eu le bonheur de jouir de son commerce, il réduisit au silence l'impiété de son puissant adversaire, et prouva à toute l'assistance qu'il était aussi vaillant chrétien que courageux capitaine.

« Je savais, disait-il plus tard, en racontant cette particularité de sa vie, que je m'exposais par cette conduite à une disgrâce et à compromettre mon avenir ; mais qu'importe ! avant tout je voulais mettre mon cœur au service de Notre-Dame, comme mon bras au service de la France, dont elle est la patronne, et je ne me plains pas de l'avoir fait. »

Que de fois, en ouvrant sa chambre, ne l'a-t-on pas sur-

pris à genoux, disant son chapelet. — Le bon général aimait aussi beaucoup sainte Germaine. Il voulut qu'on lui apportât la sainte communion pendant un des jours du triduum qui vient de se donner à Toulouse ; et bien qu'il fût pressé par ses souffrances de se faire transporter à la campagne, il aima mieux rester sur son lit de douleur pour contenter sa piété, et permettre à sa noble famille de traduire par une brillante illumination sur les murs de son hôtel de la rue Sesquière, les sentiments de sa vive affection pour la sainte Bergère.

Il a voulu faire construire, dans l'église de Gaure, sa paroisse de la campagne, une chapelle en son honneur, que la mort ne lui a pas permis de voir terminée, mais on a trouvé dans son testament l'expression de sa volonté à ce sujet. Grâce à sa générosité, ce sanctuaire sera terminé et rien ne manquera à son entretien.

Un dernier trait fera connaître la simplicité de sa foi et de sa pieuse confiance. Il lui arrivait quelquefois, dans les derniers temps, de faire venir dans sa chambre de malade quelques-unes des petites filles des bons paysans qui étaient sur son domaine, ou la petite bergère qui gardait ses troupeaux dans les bois de Borrassol, et il leur faisait chanter devant lui le cantique de sainte Germaine ; et puis, quand l'émotion le prenait, il congédiait ces petites villageoises, et on le voyait porter à ses lèvres sa médaille de la sainte et la baiser avec amour à travers ses larmes.

« Je dois beaucoup à ma petite Bergère, disait-il souvent ; depuis quatre ans que je suis couché sur mon lit, elle m'a donné, dans mes cruelles souffrances, courage, résignation et patience. »

Telle a été la vie chrétienne du général Cœur. On est content de pouvoir constater de pareilles choses. Pourquoi faut-il que de pareils chrétiens s'en aillent?

O vous qu'il a tant aimée, Marie immaculée, priez pour lui!
Sainte Germaine, priez pour lui! X.

(Octobre 1867, *Semaine religieuse de Toulouse.*)

Conversion d'une jeune pécheresse.

V***, 28 juillet 1863.

L'Archiconfrérie a été, depuis que je l'ai établie, une source de bénédictions pour ma paroisse. De nombreuses conversions ont eu lieu. En voici une toute récente. Elle est arrivée pendant le mois de mai, qui nous a été prêché avec un grand succès par le R. P. R***, mariste.

Une pauvre fille de vingt-trois ans, qui depuis l'âge de quinze ans vivait dans le plus affreux désordre, vient assister dès le premier jour aux exercices du mois de Marie. La nombreuse assemblée, le chant des cantiques et des litanies, l'éclat des fleurs et des lumières qui couvrent l'autel, remuent profondément son âme. Elle ne fait que pleurer. La lecture des recommandations qui sont faites pour la conversion des pécheurs redouble son émotion. Elle n'ose regarder l'image de Marie, mais à travers ses sanglots, elle la supplie de la tirer de l'abîme où elle est. Huit jours se passent dans les plus violents combats: elle veut quitter sa mauvaise vie, mais elle craint de ne pouvoir surmonter les obstacles qui se dressent devant ses yeux. Elle a perdu le sommeil et l'appétit. Elle ne manque aucun des exercices et ne cesse d'implorer le secours de la sainte Vierge. Enfin la grâce triomphe. Marie la prend par la main et l'amène à mon confessionnal. « Mon Père, me dit-elle en sanglotant, voici une grande pécheresse ; je ne suis pas digne d'être ici ; je devrais être sous les pieds des démons. Quand vous me connaîtrez, je vous ferai horreur. Vous devrez me traiter

avec une rigoureuse sévérité : je le mérite. J'ai mené une vie criminelle. Je veux la quitter, mais comment faire ? il me faudrait partir d'ici ; et où aller ? Je suis sans ressources. Je n'ai d'autre trésor, que celui de mes fautes. O mon père, ayez pitié de moi ! — Mon enfant, lui dis-je, je puis vous tirer de l'abîme à l'instant même. Si vous le voulez, je vais vous faire conduire au couvent du Refuge. Là, vous serez à l'abri de tout danger et vous trouverez des modèles de pénitence. — A cette proposition, les sanglots de la jeune fille redoublent ; mais c'est la reconnaissance qui les lui arrache. O ma bonne Mère ! s'écrie-t-elle, c'est vous qui m'avez obtenu cette grâce, vous voulez donc me sauver ! Et s'adressant de nouveau à moi : Si vous saviez, mon Père, combien j'ai été malheureuse depuis que j'ai abandonné Dieu. Je n'ai trouvé que des déceptions et des remords ; je ne puis vous dire tout ce que j'ai souffert. J'accepte tout ce que vous ordonnerez ; je veux faire pénitence et sauver mon âme...

Quelques instants après, la jeune convertie partait pour le Refuge. L'air de bonheur qui respirait dans tous ses traits frappèrent tous ceux qui en furent témoins. Depuis son entrée dans la sainte retraite, elle est devenue un modèle de pénitence et de ferveur. Elle ne fait que pleurer ses égarements et ne sait comment témoigner sa reconnaissance à la très-sainte Vierge. La supérieure me disait dernièrement qu'elle n'avait pas encore vu la grâce agir dans une âme avec autant de puissance. N***, curé.

Puissance des larmes d'une pauvre veuve versées aux pieds de Notre-Dame des Victoires.

14 août 1863.

Je crois vous être agréable en vous faisant connaître une

conversion bien étonnante arrivée ici dernièrement, grâce à Notre-Dame des Victoires. M. le curé en a été vivement touché, et les gens du pays disent que ce retour tient du miracle. Voici le fait tel que me l'a raconté la mère du jeune converti, tel que je l'ai depuis entendu répéter partout.

Une pauvre veuve, honnête et laborieuse paysanne, avait la douleur de voir son fils mener une conduite déplorable : irréligieux et paresseux, il ne cessait de fréquenter le cabaret. La malheureuse mère pleurait jour et nuit. L'hiver dernier, une des dames du château, manquant de bonne pour un de ses enfants, la prit pour quelques mois à son service et l'amena à Paris. Elle avait entendu parler de Notre-Dame des Victoires : le chemin lui en fut bientôt connu. Aussitôt qu'on lui accordait quelques instants de liberté, elle courait au sanctuaire privilégié de Marie, et les yeux tout pleurant, implorait la conversion de son fils. La dernière fois surtout qu'elle put accomplir sa pieuse visite, elle prolongea sa prière, et versa un déluge de larmes aux pieds de la Vierge : le souvenir de l'émotion qu'elle éprouva en cette circonstance ne pouvait s'éloigner de son esprit. Quelques jours après, elle quittait Paris, pour retourner à son village. Arrivée au débarcadère, quel ne fut pas son étonnement de trouver son fils : il ne l'avait pas habituée jusque-là à pareille attention. Nouvelle surprise quand le jeune homme lui saute au cou et lui dit : Bonne mère, tu m'as écrit que tu as bien prié pour moi à Notre-Dame des Victoires : eh bien ! elle m'a converti. Un soir, je m'étais couché, après une mauvaise journée, dans une triste disposition. Ma nuit fut agitée, et voilà que dès le grand matin ma pensée se porte vers Notre-Dame des Victoires. Malgré moi, je me sens forcé de quitter ma chambre et d'aller à l'église. Là mon cœur débordait de tristesse ; je pleurais comme un enfant. Après bien des hésitations, je finis par aller me jeter

aux pieds de notre bon curé et je me confessai. Depuis ce moment, bonne mère, j'ai cessé ma méchante vie ; je travaille beaucoup, et mon plus grand bonheur est d'aller à l'église prier devant l'image de la sainte Vierge.

La pauvre femme, tout en embrassant son enfant et en remerciant Marie, se fit expliquer quand la merveille était arrivée ; il se trouva qu'elle avait eu lieu le jour même où elle avait tant pleuré à Notre-Dame des Victoires.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le jeune homme continue à mener une conduite édifiante. Il ne craint pas de faire plusieurs lieues le dimanche pour assister à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. N***.

Récit de la conversion d'un impie.

S***, 3 décembre 1864.

Il y a plusieurs années nous recommandâmes un pécheur aux prières de l'Archiconfrérie. Je viens m'acquitter de la promesse que nous fîmes alors de vous envoyer, à la gloire de la Très-Sainte Vierge, le récit de sa conversion, si notre prière était exaucée ; vous pouvez insérer ce récit dans les annales, si vous le trouvez bon.

Le grand coupable dont il s'agit avait fait dans sa jeunesse de bonnes études. Il avait alors une certaine piété ; il songea même à se consacrer à Dieu. Il entra d'abord au séminaire, puis chez les Frères des Ecoles, puis dans un couvent de trappistes. Il voulait, disait-il, examiner sa vocation ; mais une nature violente, indocile, d'une susceptibilité étrange, incapable de se soumettre au frein d'une règle journalière, l'empêcha de rester dans aucune maison religieuse. Partout il trouvait à reprendre, partout il prétendait qu'on lui faisait des passe-droit.

De guerre lasse, il se fit soldat, et suivit Napoléon Ier.

Il était à Waterloo; les canons ronflèrent si fort à ses oreilles qu'il resta sourd près de trois mois.

Il revint alors à S*** où il ouvrit un café. Il se maria. Sa femme était trop bonne pour lui. Elle mourut de chagrin et de mauvais traitements. Elle avait deux enfants. Une fille et un garçon. La jeune personne nous fut confiée ; c'est ce qui nous donna l'occasion de connaître cet infortuné. Il se prétendait athée ; en conséquence il se faisait gloire de briser et de jeter au feu images, crucifix, et tout signe de religion. Un jour que j'accompagnais sa fille au parloir, nous eûmes ensemble la conversation suivante. Il parla le premier : « Ma bonne sœur, me dit-il, pourquoi êtes-vous venue vous enfermer ici? Est-ce que vous croyez à toutes ces rêveries? » Je lui répondis que je croyais avec bonheur tout ce que nous enseigne la religion. J'ajoutai : « Vous aussi, Monsieur, vous croyez ; vous êtes trop instruit pour ne pas croire ; mais vos œuvres démentent votre foi. Et parce que vous ne voulez pas cesser de vivre comme vous vivez, vous dites : je ne crois pas, et vous brisez les images... » Craignant d'avoir trop dit, je m'interrompis un moment, et je repris ainsi : « Brisez-vous aussi les images de la sainte Vierge ? — Non, me répondit-il avec une sorte de satisfaction. Elle est ma mère. J'en ai même acheté une tout dernièrement. — Quelle contradiction, lui dis-je ! Pouvez-vous plaire à la Mère en déshonorant le Fils, et saluer les images de la Mère quand vous brisez celles de son Fils ? » Il s'écria alors avec exaltation : « C'est que lui, *il est mon juge !* je ne puis le souffrir. Pourquoi se mêle-t-il de ce que je fais? » Cette conversation en me révélant tout le triste état de cette âme m'avait effrayée. Cependant, comme j'avais découvert en lui un reste de dévotion envers la sainte Vierge, malgré tout j'espérais. C'est alors que nous vous écrivîmes. Dieu le ramena à lui par de cruelles épreuves

Voici ce qui suivit. Totalement ruiné, M. N*** fut réduit pendant un hiver rigoureux à la plus affreuse misère. Il nous arriva un jour au parloir ; il ressemblait plutôt à un cadavre qu'à un homme vivant. « J'ai faim, me dit-il ; donnez-moi quelques sous. Que vais-je devenir ? » On s'occupa de lui ; on lui procura une place, puis un bureau de tabac ; mais son inconduite lui fit perdre la place et l'établissement. Il revint nous trouver. Je lui dis : « Je ne vois plus de ressource pour vous que d'aller casser des pierres sur la grande route. Vous gagnerez au moins du pain. » Son orgueil se révolta : « Moi, dit-il, casser des pierres, traîner une brouette ; je suis connu de tout le monde, je n'ose pas. » Je lui répondis : « Que ferez-vous donc ? Je sens que c'est bien dur, mais n'êtes-vous pas la seule cause de votre malheur ? Et puis, si vous avez le courage d'offrir cette humiliation à Dieu et d'accepter la triste position où vous êtes réduit par vos désordres et par votre orgueil, Dieu sans doute aura pitié de vous. » Cette parole le détermina ; il accepta de casser des pierres sur la route. Il avait à peine commencé ce nouveau métier qu'il tomba malade. On le conduisit à l'hôpital. Dès sa première visite, le docteur qui le connaissait, lui dit : « N***, je dois vous avouer que vous ne relèverez jamais de là. Si vous croyez qu'il y a un Dieu, une éternité, pensez-y sérieusement. » Ce conseil du médecin était ménagé par Dieu. Il fut décisif. N*** nous écrivit pour demander un livre de prières. Il voulait, disait-il, se préparer à faire sa confession. Il demandait aussi l'*Imitation de Jésus-Christ*. Quinze jours après, il nous écrivait qu'il était le plus heureux des hommes. Il s'était confessé plusieurs fois, et il venait de faire la sainte communion. Il ajoutait qu'il déplorait les égarements de sa vie et *bénissait Dieu de l'avoir rappelé à lui par la pauvreté et l'humiliation*. Il acceptait la mort, et se soumettait à tout ce

qu'il plairait au bon Dieu. Il mourut dans ces bons sentiments.

Nous ne doutons pas que ce ne soit aux prières de l'Archiconfrérie et à l'intercession du Très-Saint Cœur de Marie que nous devons cette insigne conversion. Le doux refuge des pécheurs ne fut jamais invoqué en vain.

N*** Religieuse de ***.

Le Bouquet de Marie.

Dans le mois de mai 1856, un petit vaisseau marchand mettait à la voile et quittait le port de Marseille, en destination pour la Chine et les mers du Japon.

Jusqu'au dernier moment une barque était restée près du navire ; elle portait un jeune aspirant de marine, tout nouveau sur le rôle de l'équipage, et sa mère qui lui disait un long adieu.

Quand le jeune homme, s'arrachant aux bras maternels, fut monté sur le pont du vaisseau, il se pencha vers la barque et envoya un dernier baiser. Sa mère, alors, saisissant un bouquet qu'ils avaient cueilli ensemble la veille pour le placer sur l'autel de Marie, le lui jeta en disant, au milieu de ses larmes :

« — Tiens, mon ami, c'est l'adieu de la sainte Vierge, je suis allée le lui demander ce matin comme un gage que tu me reviendrais, conserve-le, elle ne t'abandonnera pas. »

Et la mer froide et houleuse sépara les deux nefs, les deux cœurs.

Des jours et des nuits, des calmes et des orages passèrent lentement sur la tête du jeune marin. Le bouquet dont chaque feuille desséchée avait été pieusement recueillie, le bouquet reposait dans une cassette entre le portrait de

sa mère et un petit crucifix bénit. Chaque soir, quand l'équipage se reposait, une visite était faite au souvenir *des deux mères*. Une prière, une larme consolaient le voyageur, et il s'endormait bercé par les vagues, tranquille comme autrefois dans son berceau.

Le voyage fut long et rude; l'enfant devint homme ; le novice devint marin ; l'aspirant devint lieutenant.

Deux ans plus tard (encore au mois de mai), une bonne Dame agenouillée dans un coin, à la chapelle de N.-D. de la Garde, présentait en pleurant à la sainte Vierge un petit rameau détaché d'une tige du rosier, tout desséché et noirci par le temps.

Elle entendait une messe dite à son intention. Quand le saint sacrifice fut terminé, elle se leva en chancelant (car elle avait bien vieilli, la pauvre mère), et s'approcha de l'autel pour y deposer son petit rameau flétri.

Au même instant, une main, brûlée par le soleil, s'étendit à côté de la sienne, et plaça auprès du rameau un bouquet desséché aussi et fané, et une voix, bien vite reconnue, dit à son oreille : « Mère, voilà *notre* souvenir. »

Derrière son fils, étaient douze matelots (son équipage) apportant en *ex-voto* un mignon petit navire avec ces mots inscrits sur la grande voile :

« A Marie, Etoile de la mer, l'équipage du *Bouquet*, sauvé d'un typhon dans l'archipel de la Sonde. »

La sainte Vierge n'avait pas laissé périr son *Bouquet*.

On ne périt jamais quand on est fidèle à son *souvenir*.

Heureuse mort.

Les chaînes qui nous attachent à Marie sont des liens de salut; au dernier jour elles seront notre repos : *Vincula*

ejus alligatura salutaris; in novissimis invenies requiem in ea. (Eccles., 6.) Saint Camille de Lellis, qui avait reçu du Ciel un don si particulier pour assister les agonisants, disait à ses religieux : « Rappelez souvent aux mourants d'invoquer les noms de Jésus et de Marie. » Il expérimenta pour lui-même l'efficacité de cette pieuse pratique. L'historien de sa vie raconte que, dans ses derniers moments, il prononçait si affectueusement les noms de Jésus et de Marie, que les assistants en avaient le cœur attendri et enflammé; et, les yeux fixés sur leur image, les bras en croix, il expira avec un visage où se peignaient déjà les joies du paradis. Cette courte prière, *Jésus, Marie,* à laquelle l'Église a bien voulu attacher une indulgence plénière pour ses enfants à la dernière heure, « est facile à retenir, douce à repasser dans l'esprit, et toute puissante à nous protéger contre l'ennemi, » qui dresse alors contre nous ses dernières embûches.

Une pieuse mère.

Victoire Fornari, née à Gênes, l'an 1562, de parents nobles et vertueux, fut une enfant de bénédiction dès l'âge le plus tendre. Les jeux de son enfance étaient la prière, la retraite et l'étude de la loi divine. Elle épousa, à dix-sept ans, un noble Gênois, Ange Strata, qui, bien loin de la contrarier dans ses œuvres de piété, lui en donnait lui-même l'exemple. Quand quelqu'un lui demandait pourquoi Victoire ne paraissait point dans les sociétés mondaines, il avait coutume de répondre : « Ma femme n'est bonne qu'à prier Dieu et à prendre soin de sa famille. » Dieu bénit leur union. Marie-Victoire eut six enfants, quatre garçons et deux filles, qu'elle consacra tous à la sainte Vierge dès le moment de leur naissance. Marie-Victoire perdit son époux et resta veuve à l'âge de vingt-cinq ans. Résignée, mais in-

consolable, elle eut recours à la consolatrice des affligés. « *Vierge sainte*, lui dit-elle baignée de larmes, *Vierge qui fûtes toujours pleine de compassion, prenez ces petits enfants que je vous présente; adoptez-les pour vos enfants, puisqu'ils n'ont plus de père, et qu'à mon égard ils peuvent se regarder comme orphelins, puisque je ne suis pas capable de leur servir de mère.* » Cette prière touchante fut sur-le-champ exaucée. La sainte Vierge lui apparut, et lui adressa ces paroles, que la pieuse veuve écrivit dans la suite par ordre de son confesseur : « *Victoire, ma fille, aie bon courage! ne crains rien, parce que je veux mettre les enfants et la mère sous ma protection. Laisse-moi faire, c'est moi qui prendrai un soin particulier de ta maison. Vis contente, et n'aie plus d'inquiétude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te reposes de tout sur ma bonté, et que tu ne t'occupes désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses.* »

La vision disparut, mais la consolation ne disparut pas avec elle. Marie-Victoire fit dès lors vœu de chasteté, et s'imposa la loi de vivre dans une retraite absolue. Protégée par la sainte Vierge, et soutenue par la fréquente communion, elle rendit vaines les tentations du démon et les séductions du monde. Des six enfants qu'elle avait eus, un d'entre eux mourut à dix ans, après avoir supporté une longue maladie avec la plus admirable patience. Les cinq autres embrassèrent l'état religieux et y vécurent dans la plus haute sainteté; et elle-même, en 1604, changea en monastère une maison de Gênes qu'elle avait achetée et où elle se retira avec dix de ses compagnes, résolues à suivre le même genre de vie. Le but du nouvel institut, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom d'*Annonciades célestes*, est de rendre un culte spécial à la sainte Vierge dans le mystère de son Annonciation et d'imiter surtout sa vie cachée.

Prière efficace de saint Dominique à Marie.

Dominique, prêchant aux environs de Toulouse, vivait tout à fait en apôtre, n'ayant avec lui ni or, ni argent, ni aucune provision. Un jour qu'il devait traverser une rivière, il se présente au nautonier, qui le porte à l'autre bord, et qui ensuite demande le prix de son travail. Le saint répond qu'il n'a aucune monnaie, mais qu'il lui promet le ciel pour récompense du service qu'il lui a rendu. Cet homme grossier et sans crainte de Dieu s'emporte, saisit saint Dominique, lui arrache violemment son manteau, et s'écrie qu'il ne le lâchera qu'après avoir reçu son salaire. L'apôtre, sans s'émouvoir, se recueille un instant et élève ses yeux vers Marie en la priant; il regarde ensuite à terre, et y aperçoit une pièce d'argent miraculeusement envoyée d'en haut. Il la remet à celui qui l'insulte, en lui disant : « Prenez, mon frère, ce que vous réclamez, et laissez-moi aller en paix (1) »

Recours de saint Ferdinand, roi d'Espagne, à Marie.

Ce prince, dont le règne fut si glorieux par ses conquêtes sur les infidèles, voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait d'une manière très-rigoureuse, et portait constamment un rude cilice. Il passait souvent les nuits en prière, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait toutes ses victoires à la protection de la sainte Vierge. Il avait toujours au milieu de son armée une image de Marie, afin que ses troupes, en

(1) Frère Justin, t. II.

la voyant, s'excitassent à la confiance en elle. Outre cette image qu'il exposait à la vénération publique, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat.

Après la prise de l'importante place de Séville, il rendit à la Mère de Dieu de solennelles actions de grâces, et pria longtemps devant le célèbre tableau de la Vierge que l'on voit encore aujourd'hui dans cette ville. Quand il fut près de mourir, il fit une accusation publique de ses péchés, et il reçut le saint Viatique avec toutes les marques possibles de dévotion et de respect. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les Litanies et le *Te Deum :* à peine ces prières étaient-elles achevées, qu'il expirait paisiblement dans la cinquante-troisième année de son âge. On l'enterra dans la grande église de Séville, devant l'image miraculeuse de la Vierge (1).

Conversion d'un vieillard qui ne voulait pas entendre parler de confession.

« La veille de la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, j'étais allé à Ballainvilliers (diocèse de Versailles), pour y prêcher dans la chapelle du château. Dès mon arrivée, madame la châtelaine me dit : Ah ! mon Père, je suis bien désolée. Près de nous se trouve un pauvre vieillard qui se meurt, et il ne veut point entendre parler de confession ni de communion. Il dit qu'il est excommunié, parce qu'il n'a pas renouvelé sa première communion. Tous les jours, depuis six mois, je vais le voir ; ma femme de chambre, qui est un ange de piété, va également le visiter deux fois par jour; elle lui parle du bon Dieu, elle le sollicite de

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Église*, t. XVIII, p. 165.

se réconcilier avec le Seigneur, en faisant appeler son excellent curé pour le confesser : il repousse toutes nos propositions. Il nous dit toujours : « Je suis excommunié, je n'ai point renouvelé ma première communion. De grâce, je vous en conjure ne me parlez plus de confession. » Oh ! que c'est triste, mon Père, que c'est désolant ! Car la mort, d'un moment à l'autre, peut le frapper. Dimanche dernier, j'ai fait recommander d'une manière toute spéciale la conversion de ce pauvre vieillard à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à Paris ; on a prié beaucoup pour lui, et cependant notre malade ne se convertit point. — Madame, vous avez fait prier à Notre-Dame des Victoires ; eh bien ! lui dis-je, ayez confiance ; la très-sainte Vierge m'a envoyé pour le salut de cette âme ; allons de suite voir votre moribond.

« Nous y allâmes ; nous fûmes très-bien accueillis. Notre malade était près de son foyer ; il se chauffait. Après avoir causé quelques instants, je m'aperçus que le vieillard tremblait de froid ; le feu s'éteignait, il lui était impossible de le raviver. Alors je me tourne, j'aperçois quelques branches sèches dans un coin de la chambre ; je me lève aussitôt, je prends les branches, puis les brise et je les jette dans le foyer. La flamme brille aussitôt. Dieu m'inspira ce petit acte de bonté ; le malade en fut tout attendri ; je vis couler deux grosses larmes de ses yeux. Assuré de la victoire que j'allais remporter, je fis signe à madame la châtelaine de se retirer. Comment ! mon Père, me dit alors le pauvre vieillard, vous restez avec moi ! — Eh ! oui, mon bon ami. Pourriez-vous me dire à quel âge vous avez fait votre première communion ? lui dis-je aussitôt. — A treize ans, mon père. Alors sans lui en demander la permission, je fais le signe de la croix sur sa tête très-solennellement, et je poursuis sa confession. Quand elle fut terminée, mon

malade pleurait de joie, de bonheur, d'être réconcilié avec son Dieu... Puis tout à coup il découvre son bras, me montre un grand crucifix qu'il y avait fait tatouer à l'âge de treize ans. Ah! mon Dieu, me disait-il en me le montrant, que de sang il a coulé de mon bras pour mon Jésus, à l'âge de treize ans. Mais je l'aimais tant alors! Il m'était si doux de verser quelques gouttes de sang pour Celui qui avait répandu tout le sien, sur le Calvaire, pour le salut de mon âme! Comment se fait-il que je ne l'ai pas toujours aimé, mon Jésus? — Mais vous voulez l'aimer maintenant, vous voulez lui être fidèle jusqu'à votre dernier soupir? — Oh! oui, mon Père; mourir, mille fois mourir, plutôt que d'abandonner Jésus, mon Sauveur et mon Dieu.

« J'étais dans l'admiration de cette heureuse et subite transformation; mes yeux étaient pleins de larmes qu'une joie céleste faisait couler. Mon ami, lui dis-je, demain matin je viendrai vous donner la sainte communion. A quelle heure êtes-vous obligé de prendre quelque chose? — Mon Père, je ne puis attendre au delà de six heures. — Eh bien, soyez tranquille, je serai chez vous avant six heures, afin que vous puissiez communier sans trop vous fatiguer. — Merci, mon Père, grand merci! toutefois je désire que madame la châtelaine, son mari, ses deux filles, sa femme de chambre, soient témoins de mon sincère retour au bon Dieu. — Je ne doute pas que vos vœux ne soient réalisés, mon bien cher ami.

« En effet, le lendemain matin, à cinq heures et demie, j'eus le bonheur d'aller donner la communion à mon malade, en présence de tous les membres de cette admirable famille. Toutefois, une scène inattendue vint encore ajouter à notre émotion. Quand je lui eus adressé quelques paroles: Mon Père, me dit-il, avant de recevoir la sainte Eucharistie, montrez-moi le bon Dieu. J'élève la sainte hostie, il la con-

sidère avec des yeux étincelants d'amour ; puis, croisant ses mains sur sa poitrine, il se mit à chanter ce petit couplet, qu'il avait mis la nuit entière à composer, et où l'on verra un tout autre mérite que celui de la versification .

Mon doux Jésus, que vous êtes aimable
De venir me voir
Dans mon pauvre manoir !
Mon doux Jésus, que vous êtes aimable !
Vous venez sous la forme du pain.
Visiter un bien mauvais chrétien.

« Aussitôt qu'il eut terminé, je lui donnai la sainte communion. Impossible de dire la joie toute divine dont nous étions tous pénétrés.

« Notre bon vieillard a vécu ensuite comme un ange, soupirant après le moment où son âme prendrait son essor vers la céleste patrie. Ce moment arriva, et notre vieillard, après avoir reçu le saint viatique, a rendu sa belle âme à Dieu, en disant : Vive Jésus, vive Marie, que j'aime et que j'aimerai toujours. »

La volonté de Notre-Dame.

En 1219, en Egypte, les croisés assiégeaient Damiette. Une triple rangée de murailles, des tours fortifiées, une nombreuse et vaillante garnison les retinrent dix-sept mois avec des succès divers. Enfin, aux premiers jours de novembre, les hérauts parcoururent les rangs en criant : « Au nom du Seigneur et de la Vierge Marie, nous allons donner l'assaut à Damiette. » Et les chevaliers s'élancèrent en répondant : « Soit faite la volonté de Dieu et de Notre-Dame ! » Sous leur choc impétueux, les portes tombent brisées à coups de hache ou consumées par le feu ; l'armée s'y préci-

pite, la ville est prise, et le légat apostolique Pélasge y consacre la principale mosquée sous le titre de Notre-Dame de Damiette. (*Æmilius in Philippo.*)

Marques visibles de la protection de Marie au milieu de grands dangers.

La vénérable mère Catherine de Bar, ayant été envoyée à Badonvilliers quelque temps après sa profession, reçut une marque spéciale de la protection de la sainte Vierge, dans une occasion bien critique. Un officier qui l'avait autrefois recherchée en mariage, ayant appris où elle était, vint demander à la voir : la chaste épouse de Jésus-Christ refusa. Ce refus le mit en fureur, au point qu'il menaça d'en venir aux dernières extrémités. Pour la soustraire à ses entreprises, on la fit changer de demeure; on la confia à un vivandier d'une probité reconnue, qui la cacha dans sa voiture entre des ballots. L'officier, instruit de son départ, envoie des soldats à sa poursuite. Le vivandier est arrêté, interrogé ; on fouille sa voiture, on perce les ballots à coups d'épée, mais à l'instant la vénérable mère recourt à sa puissante protectrice avec toute la ferveur possible. Ce fut assez pour rendre vains tous les efforts de ses ennemis : elle échappa à un si grand danger, et par une protection toute visible de la sainte Vierge, elle arriva heureusement au terme de son voyage.

La sainte vie du Bienheureux P. Fourier couronnée par une sainte mort.

Le Bienheureux Fourier fut un saint prêtre, c'est là le mot qui résume sa vie, qui en explique la variété et en forme l'unité. Il habitait au presbytère de Mattaincourt une

chambre sans ornement, qui renfermait une table, deux ou trois chaises de paille, un banc, une façon de lit dont il ne se servait jamais, et qui était là pour faire croire qu'il y couchait. En quelque saison que ce fût, on n'y allumait pas de feu. Il n'avait qu'un vêtement, celui-là même qui couvrait son corps, et qu'il ne quittait ni jour ni nuit, à moins que quelque maladie ne l'y forçât : c'était l'occasion qu'on attendait pour lui en donner un autre, lorsque l'ancien n'était plus guère qu'un débris. Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers le soir, ne voulant pas accorder de nourriture à son corps avant qu'il l'eût gagnée par ses sueurs, ni surcharger son esprit avant qu'il eût accompli en pleine liberté sa tâche de la journée. Du pain, de l'eau, des légumes composaient son unique repas. Il ne but un peu de vin que dans une extrême vieillesse. Son sommeil était court, de trois heures à peu près chaque nuit ; il le prenait assis dans une chaise d'osier sans bras.

A ces mortifications de chaque jour et de chaque instant, il en joignait d'autres plus mystérieuses. Cette vie austère ou plutôt cette mort vivante, le B. Fourier la mena quarante ans. Pendant quarante ans, il offrit à sa paroisse le spectacle d'un homme détaché de tout, supérieur à tout, ne gardant du corps humain que la faculté de souffrir, et puisant dans la souffrance les délices que la paix de son visage révélait à tous les regards ; victime véritable de l'amour, holocauste fumant devant Dieu, relique de la première croix, qu'on ne pouvait voir sans que la réalité et la divinité de Jésus-Christ apparût aux yeux involontairement.

Quand un homme est parvenu au terme d'une longue carrière, qu'il a surmonté les écueils dont toute vie humaine est semée, et qu'il n'a plus qu'à mourir dans la gloire de ses vertus et l'affection des siens, c'est une épreuve où succombent les meilleurs que d'avoir à se perdre dans un der-

nier devoir. On aime mieux sacrifier à la prudence, et les raisons s'offrent d'elles-mêmes qui persuadent de soigner sa mort au lieu de la livrer à la merci d'une chance de ruine, dit l'éloquent Père Lacordaire. Ils sont rares parmi les plus grands, ceux qui retrouvent alors dans leurs os consumés une flamme de jeunesse et qui consentent à périr comme on le fait à vingt ans pour une heure de joie dans une heure d'enthousiasme.

L'exil est dur même dans la jeunesse, quand l'espérance adoucit tout et que le cœur a une puissance pour se créer de nouveaux liens ; mais dans un vieillard épuisé de vie, dont la seule consolation est de jouir du passé, l'exil est un supplice dont l'amertume n'a pas d'adoucissement. Celui du B. Fourier, qui dura quatre années jusqu'à sa mort, emprunta de beaucoup d'autres douleurs le caractère d'une agonie.

Enfin le sacrifice s'acheva, et le B. Fourier apparut à ceux qui l'aimaient dans la paix de la mort et du temps, la mort qui commence l'histoire, le temps qui l'achève.

Vers le milieu du mois d'octobre 1640, il ressentit les premières atteintes de la fièvre, les accès redoublèrent, bientôt il fut à l'extrémité. Au milieu de ses souffrances, il ne cessait d'implorer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. « Nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse, disait-il souvent : *Jésus, Marie !*

— Vierge sainte, ajoutait-il, montrez à cette heure que vous êtes mère de ce pauvre misérable, et ne dédaignez pas de reconnaître pour fils, en cette détresse, celui qui vous honore et vous chérit comme sa Mère.

Après qu'il eut reçu le saint Viatique, on l'entendit répéter : « Que vous rendrai-je, ô mon Dieu ! pour tant de faveurs que j'ai reçues de vous ? Ne faut-il pour vous plaire que prendre en main le calice de ma mort ? De bon cœur,

mon Dieu, de bon cœur, pourvu que ce soit avec votre grâce. »

Ce jour était un beau jour pour ce fidèle serviteur de Marie ; c'était la fête de l'Immaculée-Conception.

A neuf heures du soir, il demanda l'Extrême-Onction, et il la reçut avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. A onze heures, il se tourna vers ses enfants en larmes : « Quelle heure est-il ? » demanda sa voix mourante : alors saisissant son crucifix : « O Jésus, ne m'abandonnez pas au moment de la mort ! » puis prenant une image de Notre-Dame : « Vous savez en qui j'ai toujours eu confiance ; ô Marie ! assistez-moi. » Il fit ensuite sur lui-même trois grands signes de croix, et il entra dans une douce agonie, qni ne dura que quelques instants. Ses lèvres se remuèrent encore pour la prière, on pouvait distinguer à leur mouvement ces noms qu'il aimait tant : *Jésus, Marie!* il expira enfin sans nul effort ; comme un parfum qui s'exhale, son âme s'envola doucement de sa prison corporelle. Il était dans la soixante-seizième année de son âge. *Voilà une belle mort*, s'écria le P. Bedel ; aussi est-ce *la suite d'une belle vie.* »

En ce moment, on vit s'élever de la maison un globe de flamme resplendissant ; il plana quelque temps dans l'air et se dirigea ensuite vers la Lorraine.

Saint Philippe de Néri sauvé par Marie.

On lit dans les Bollandistes le trait suivant :

Marie donna dans plusieurs occasions à saint Philippe des marques de sa tendresse. Un matin Philippe appela un de ses serviteurs et lui ordonna de faire venir à l'instant des maçons pour démolir un vieux toit, ajoutant que, la nuit

précédente, ce toit se serait écroulé, si Marie ne l'avait soutenu de ses propres mains. En effet, lorsque les maçons furent venus, ils virent que la seule poutre qui pouvait soutenir le toit n'avait plus de point d'appui et était miraculeusement suspendue en l'air. Une autre fois que Philippe était gravement malade et abandonné des médecins, il se mit tout à coup à crier : O ma sainte Maîtresse! ô Maîtresse pleine de beauté ! soyez mille fois bénie. Et il répéta plusieurs fois ces paroles. On accourut et on le trouva élevé au dessus de son lit ; il tendait les bras et s'écriait : Je ne suis pas digne, je ne suis pas digne. Comme on lui demandait ce qu'il avait, il répondit : Ne voyez-vous pas la sainte Vierge qui est venue pour me guérir ? Puis, s'étant aperçu qu'il y avait beaucoup de monde dans sa chambre, il se mit sous ses draps et s'en couvrit même la tête. On eut beaucoup de peine à l'en faire sortir ; et les médecins, après l'avoir examiné, déclarèrent qu'il était parfaitement guéri. Par l'intercession de la sainte Vierge, le Saint rendit encore la santé à César Baronius. Ce dernier, réduit à l'extrémité, vit en songe (Bolland., *Vie,* ch. IX, n° 102) que Philippe priait pour lui Notre-Seigneur en répétant ces paroles : Conservez-moi César, je veux la santé de César ; mais que n'ayant pu obtenir de Jésus la grâce qu'il demandait, il s'était adressé à Marie qui voulut bien devenir son avocate, et obtint aussitôt la faveur qu'il sollicitait.

Combien il est avantageux de publier les louanges de Marie.

Les ferventes prières composées par saint Ephrem, et qui se trouvent éparses dans un grand nombre de livres de dévotion, prouvent assez le tendre amour qu'il avait pour la Mère de Dieu ; aussi nous pouvons croire qu'il occupe

dans le ciel un des premiers trônes auprès de celui de la Reine des Anges. Ecrire les louanges de Marie est une marque de prédestination ; c'est à de tels auteurs que conviennent plus particulièrement ces belles paroles que leur adresse Marie par la bouche de l'Esprit-Saint : *Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle.* Celui qui a commencé à se livrer à ce saint exercice ne doit pas l'abandonner pour aucun autre.

Vading raconte dans ses *Annales de l'Ordre Séraphique* (année 1345), qu'un religieux nommé Livinius, qui avait commencé à écrire sur l'enfance de Jésus et sur la gloire de Marie avec une piété égale à la sainteté du sujet qu'il avait à traiter, négligea pendant quelque temps cette occupation afin de secourir ses frères du Caire pour le salut desquels il travaillait avec ardeur. La sainte Vierge lui apparut un jour sans son divin Fils, avec lequel elle avait coutume de le visiter et de le récréer dans ses glorieuses fatigues. O sainte Mère, lui dit Livinius, où avez-vous laissé votre Fils et mon Dieu ? — Tu l'as irrité, répondit la sainte Vierge, en cessant d'écrire ses louanges ; reprends le travail que tu as commencé, et non-seulement tu seras digne de ses visites, mais encore tu obtiendras la grâce du martyre que tu ambitionnes depuis si longtemps. Lorsque Livinius eut reçu cet avis du ciel, il se mit aussitôt à l'œuvre, et en peu de temps il eut terminé son livre. Jésus et Marie accordèrent la couronne du martyre à ce zélé serviteur qui avait consacré son génie à exalter leurs louanges.

Vision du Bienheureux Henri Suso.

Le dimanche où l'Église rappelle aux fidèles le souvenir des noces de Cana, le Bienheureux Suso ne put rien man-

ger à cause de la soif qui le dévorait ; une voix céleste l'encouragea, lui promettant que les jours de joie et de rafraîchissement étaient proches. La nuit, pendant qu'il priait, il fut ravi en extase, et la très-sainte Vierge lui apparut accompagnée de l'Enfant Jésus. Le Sauveur tenait à la main un vase rempli d'une eau céleste ; sa Mère le prit et le donna au Bienheureux, qui but de cette eau avec délices et se trouva rafraîchi.

Le lendemain, comme il passait dans la ville, il rencontra une pauvre femme, et, se mettant dans la boue, il lui céda le seul endroit sec de la rue.

— Que faites-vous, mon Père? dit cette malheureuse, étonnée de tant d'humilité.

— Ma sœur, répondit le Bienheureux, c'est en l'honneur de notre divine Mère, la Reine du ciel, à qui j'ai tant d'obligations, et qui était femme comme vous.

— Je prie cette puissante Reine, reprit la femme, de vous favoriser avant votre mort, de quelque grâce particulière.

Peu de temps après, la très-sainte Vierge lui apparut et lui dit : Je t'ai déjà soulagé et je te soulagerai encore dans ta soif; je te donnerai une eau qui coulera de mon cœur même.

Le Bienheureux goûta de ce breuvage ineffable, et le bonheur qu'il éprouva lui fit répandre un torrent de douces larmes de joie. (*Vie du Bienheureux.*)

Mort touchante du Bienheureux Canisius.

Le Père Thierry Canisius tomba d'une attaque d'apoplexie en apprenant la mort du Père Canisius, son frère, auteur du célèbre Catéchisme qui porte son nom. Il perdit à l'in-

stant même la mémoire de toutes choses, excepté des noms de *Jésus* et de *Marie*. Pendant sept ans qu'il vécut en cet état, il ne pouvait se servir de sa main que pour faire le signe de la croix, et de sa langue que pour prononcer les doux noms de Jésus et de Marie. Mais, lorsqu'il eut reçu l'extrême-onction, sa langue se délia et il put dire ces deux autres mots : *Au ciel! au ciel!* par lesquels il montrait son ardent désir d'aller dans sa véritable patrie. Il mourut après avoir articulé la première syllabe du nom de Marie, n'ayant pas le temps d'achever le mot.

Qu'elle est bonne, Marie!

En 1846 est mort à la Trappe d'Aiguebelle un pieux jeune homme connu dans le monde sous le nom de J. J. Eusèbe Manuel, et appelé en religion Frère Marie-Eusèbe. Après avoir terminé toutes ses études avec la plus grande distinction, il s'arracha à l'amour de sa famille et à toutes les espérances de la terre, pour se consacrer entièrement au Seigneur. C'était un ange de douceur, d'innocence et de piété. Il entra avec une ferveur étonnante dans l'Ordre de Cîteaux ; mais sa santé, qui avait toujours été délicate, s'affaiblit de plus en plus, et, en peu de temps, le mal s'aggrava tellement qu'on perdit tout espoir de le sauver. « Je ne suis pas entré en religion, disait-il, pour y chercher la santé, ni rien de périssable; j'y suis entré pour y chercher une couronne éternelle au prix de ma vie. » Après qu'on lui eut fait les prières de la recommandation de l'âme, il s'écria, dans un transport de joie et les yeux tournés vers le ciel : « Ah! les voilà qui arrivent. » — Qui arrive? » lui demanda-t-on. — « Les anges. » — « Comment sont-ils? » — « Ils sont en procession. » — « Que font-ils? » — « Ils chan-

tent des cantiques. » — Le Révérend Père Abbé lui demanda si la sainte Vierge n'y était pas. — « Elle n'y est pas, » et il parut un peu contristé. Mais bientôt, tout rayonnant de bonheur, il s'écria : « Oh! la voici qui vient. » — Et il la salua par les paroles de l'Ange : *Ave Maria, gratia plena,* prononcées d'un ton affectueux et animé, comme s'il eût été en santé. Regardant avec un air de bonheur qu'on ne saurait exprimer, il s'écria plusieurs fois : « Oh! que c'est beau! oh! qu'elle est belle! oh ! qu'elle est bonne, Marie! » Un instant après, soulevant un peu la tête, il poussa un profond soupir, et, comme on lui demanda s'il désirait quelque chose : « Non, dit le malade, je ne veux plus que mon Jésus et le paradis, » et il mourut sur son lit de cendres, comme c'est l'usage à la Trappe.

Un cantique à Marie chanté sur l'échafaud.

La Révolution française a fait une infinité de martyrs, qui ont déployé jusque sur l'échafaud la plus admirable constance. Nous citerons ici, en particulier, toute une famille de laboureurs mis à mort pour avoir donné asile à un prêtre. Ils habitaient une ferme de Millé-sur-Ouette, près Laval, et se nommaient Chadaigne. La maison du laboureur fut pillée, ses bestiaux furent enlevés, et lui-même traîné dans les prisons de Laval, avec le prêtre qu'il avait caché. On chargea pareillement de fers sa sœur et sa fille, femmes admirables, dignes des premiers siècles de l'Église. Ces braves gens s'estimaient heureux; ils se félicitaient de souffrir pour Jésus-Christ, et l'aspect même de la mort ne put altérer la sérénité de leur visage. Lorsqu'ils parurent devant le tribunal, les juges firent mettre de côté la sœur du fermier, comme n'ayant pas droit de maîtrise chez son

frère, où elle était en qualité de pensionnaire seulement. Mais un d'eux, ayant fixé les yeux sur elle, s'écria : « Elle a une figure fanatisée. Approche. Étais-tu complice?... Veux-tu prêter le serment? » — « Point de serment, dit-elle, *la liberté ou la mort!* »

Les trois parents avaient communié, le matin, à la messe du prêtre retiré chez eux, et qui s'appelait M. Dorgueil. Ils avaient puisé à la source des grâces cette vivacité de foi, cette grandeur d'âme que révéla leur interrogatoire. Chacun d'eux voulut s'attribuer l'honneur d'avoir caché le ministre de Dieu; et quand on demanda au vieux laboureur pourquoi il avait reçu M. Dorgueil : « Ah! citoyens, s'écria-t-il, quand on vint me dire : Voilà encore un prêtre! je me levai aussitôt de mon lit pour l'y placer. » — « Veux-tu prêter le serment? » ajouta le président. — « Point de serment! menez-moi à la *guilloche.* » Ce sont ses propres expressions, qu'il faut rendre dans leur énergique simplicité.

Avant de prononcer la sentence, les juges, feignant des sentiments de compassion, adressèrent ces reproches hypocrites à M. Dorgueil : « Ah! scélérat! tu nous forces à condamner ces gens-là! » Alors le prêtre parut visiblement ému, et tomba dans la plus profonde affliction. « Pourquoi vous affligez-vous, monsieur? lui dirent ces généreux campagnards. Si vous saviez comme nous sommes joyeux de vous suivre sur l'échafaud! Oh! quelle obligation nous vous avons de ce que vous nous procurez la couronne du martyre! » En sortant du tribunal, le vieux Chadaigne chanta : *Vive Jésus! vive sa croix!* etc. Pendant qu'on leur coupait les cheveux au greffe, il dit à M. Dorgueil : « J'ai quelque chose qui me gêne. » Et il se confessa. « Mourez en paix, mon bon ami, lui dit le prêtre à haute voix : vous mourez martyr de la charité. »

Le long du chemin les femmes marchaient du pas le plus

ferme et avec le même courage qu'elles avaient montré au tribunal. Chadaigne monta le premier à l'échafaud. Après lui fut immolée sa fille, Louise, âgée de trente ans. En entendant le couteau tomber sur la tête de son père, elle pâlit. M. Dorgueil fit un pas vers elle, et lui dit en élevant la main : « Il est au ciel ! Ma fille, du courage ! » La vierge chrétienne ne répondit qu'en reprenant sa sérénité. Tandis qu'on l'attachait sur la planche rougie du sang de son père, elle tenait les yeux fixés vers le ciel, et on l'entendit distinctement prononcer ces tendres paroles : « O Jésus, ayez pitié de moi ! Jésus ! mon amour ! Jésus ! Jésus !... » Le couteau lui arrêta le doux nom de Jésus sur les lèvres. La tante de cette pieuse fille, Jeanne Chadaigne, âgée de cinquante-quatre ans, entonna au pied de l'échafaud, d'une voix claire et sonore, ce cantique à la très-sainte Vierge :

« Je mets ma confiance,
« Vierge, en votre secours.

et, lorsqu'elle fut arrivée à ces mots :

« Et quand ma dernière heure
« Viendra fixer mon sort ; . . .

elle dit :

« Voici ma dernière heure
« Qui va fixer mon sort ;
« Obtenez que je meure
« De la plus sainte mort.

Des républicains exaltés, qui assistaient à ce touchant spectacle, furent profondément émus, et plusieurs ont avoué depuis qu'ils avaient senti des larmes d'attendrissement couler de leurs yeux.

Le vertueux ecclésiastique, qui avait si puissamment aidé ses compagnons à bien mourir, encouragé lui-même par leur héroïque constance, se présenta sur le théâtre de la mort avec une majestueuse fermeté. L'on eût dit qu'il voyait déjà le ciel entr'ouvert. Se tournant vers le peuple, il cria : « Vive la Religion ! Vive le Roi ! » et il reçut ainsi le coup fatal. (*Les Martyrs du Maine.*)

Hommages de Jeanne d'Arc à Marie.

Dans l'église de Domremy, petit village sur les frontières de la Bourgogne, se trouvait une image de Marie ; devant cette image, on voyait souvent une petite bergère venir prier ; souvent aussi on la voyait lui offrir des guirlandes de fleurs (1).

Cette jeune bergère au cœur si pur, à la physionomie si douce, si candide et si modeste, à la vie vraiment angélique, c'était Jeanne d'Arc. Quand elle entendait aux champs la cloche appeler le peuple, si elle était trop loin de l'église, ou que l'ouvrage fût trop pressé, elle se jetait à genoux en plein air pour réciter dévotement la Salutation Angélique. Elle aimait surtout à parler de Dieu et de la très-sainte Vierge. — Les chroniqueurs du temps nous racontent d'elle des choses merveilleuses : ils nous disent qu'elle avait de fréquents entretiens avec sainte Marguerite et sainte Catherine, qu'elle appelait, dans la naïveté de son langage, *ses Saintes* ; ils nous disent encore que saint Michel lui apparaissait souvent et que ce puissant protecteur de la France

(1) *Notice sur Jeanne d'Arc*, dans la collection des Mémoires de MM. Michaud et Poujoulat. — M. Laurentie, *Histoire de France*, p. 244.

lui ordonna, comme il aurait pu le faire à un vaillant capitaine, d'aller faire lever le siége d'Orléans (1). Docile aux ordres du ciel, elle part, faisant porter devant elle sa bannière blanche sur laquelle elle avait mis en gros caractères ces deux mots : JESUS-MARIA !!! On sait le reste ; on sait qu'Orléans fut délivré, le roi sacré à Reims, la France sauvée.

Gloire à l'héroïne qui opéra de telles merveilles !... Honte à *l'infâme* Voltaire, qui n'a pas craint de salir le souvenir si pur d'une des plus belles figures de la France !

La vertu des noms sacrés de Jésus et de Marie.

Une dame de la paroisse de Lalle avait un fils âgé de 12 ans, lequel, étant à l'extrémité, fut si saisi et si troublé par la crainte de la mort, qu'il entra en d'horribles transports de fureur : il ne voulait en aucune manière entendre parler de Dieu ni de son salut. La mère, consternée de voir son fils mourir en désespéré, lui mit sur la tête un morceau de

(1) Voici en quelles paroles touchantes et naïves l'héroïque vierge de Domremy rendait compte de ses communications surnaturelles : « Quand saint Michel et les Anges et les deux Saintes viennent à « moi, j'ai une grande joie de n'être pas en péché mortel ; car si j'y « étais, je pense qu'elles me quitteraient sur-le-champ. Je leur rends « tous les honneurs qui sont en mon pouvoir, sachant bien qu'elles « habitent le royaume du ciel. J'ai aussi offert à la sainte messe des « cierges dans la main du prêtre, devant l'autel de sainte Catherine, « en l'honneur de Dieu, de Marie et de mes deux Saintes : mais je « n'en ai jamais allumé autant que j'en aurais voulu. J'ai également « orné leurs images de couronnes ; dès qu'elles viennent à moi, je « m'agenouille devant elles, et, si je viens à y manquer, je leur en « demande pardon. Quand saint Michel et les Anges se séparaient « de moi, je baisais la terre où ils s'étaient tenus, et je m'inclinais « devant eux. » (*Histoire de Jeanne d'Arc*, par Guido Goerrès.)

la soutane de saint François Régis, et lui ordonna en même temps de prononcer les noms de *Jésus* et de *Marie*. Sur-le-champ l'enfant devint calme, prononça ces noms sacrés avec beaucoup de respect et de tendresse ; et dès ce moment il se prépara à la mort avec les sentiments d'un vrai chrétien (1).

La vocation.

Marie veille d'une manière spéciale sur ses enfants à l'époque décisive où ils doivent entrer dans le monde et choisir un état, parce que de ce choix et de ce moment dépend presque toujours le reste de la vie, et même le salut éternel. Tancrède, favori de l'empereur Frédéric II, en est une preuve convaincante. Ce jeune seigneur, considérant le danger auquel serait exposé son salut dans le monde, s'adresse à Marie, et la conjure de lui faire connaître, par son crédit auprès de Dieu, l'état dans lequel il pourrait plus aisément se sauver ; il redouble ses prières, et les fait avec plus de ferveur ; il approche plus souvent des sacrements ; en un mot, il n'épargne rien pour connaître la volonté de Dieu, résolu de la suivre, quelque genre de vie que la Providence lui destine. Après avoir persisté quelque temps dans cette sainte ferveur, la Mère de Dieu lui apparut, et lui dit : *Tancrède, vous demandez que je vous montre un état qui puisse mettre votre salut en assurance : quittez le monde ; un ordre religieux consacré à ma gloire sera pour vous le port du salut. Ayez confiance.* A ces mots, elle disparut. La nuit suivante, Tancrède vit en songe deux religieux de l'ordre de saint Dominique, et le plus âgé des deux, s'ap-

(1) Voir la *Vie de saint François Régis*, par les Pères Croizet, Daubenton et de Broue.

prochant de lui, lui dit avec douceur : « Vous avez demandé à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, de vous enseigner une voie sûre pour votre salut : levez-vous promptement ; il faut que vous pas siez le reste de vos jours avec nous. »

Le lendemain matin, lorsque ce jeune homme allait entendre la messe, il rencontra le prieur des Dominicains de Bologne, et, après l'avoir considéré attentivement, il reconnaît que c'est le même qu'il a vu en songe. Surpris de ce rapprochement, il l'aborde, et lui expose ce qui lui était arrivé. Ne doutant plus alors de la volonté de Dieu, il renonce à tous les avantages qu'il pourrait avoir dans le monde, et se consacre au service de Dieu dans l'ordre de saint Dominique, où il vécut et mourut saintement.

(LETOURNEUR.)

Dévotion du Père Anchita à Marie.

Le Vénérable Père Joseph Anchita, de la Compagnie de Jésus, nous offre un touchant modèle de la confiance que nous devons avoir en Marie.

Ce saint Religieux avait pour l'auguste Mère de Dieu un amour filial qu'il avait sucé avec le lait, dès le berceau. Non content de lui rendre ses hommages, il ne manquait jamais l'occasion de porter les autres à l'aimer, et d'exalter dans les termes les plus expressifs ses vertus singulières et ses glorieux priviléges. Il n'y avait point de dévotion qu'il inculquât avec plus d'ardeur, comme étant la plus efficace, surtout pour maintenir chez les jeunes gens la belle fleur de la pureté. Il ne craignait pas, lorsque la prudence le lui conseillait, de citer son propre exemple, reconnaissant qu'il devait à la puissante protection de la Reine des vierges le bonheur de s'être conservé pur pendant sa jeunesse,

au milieu des dangers dont il avait été entouré. Dès qu'il avait fondé une nouvelle chrétienté, sa première pensée était de la mettre sous la protection de Marie, en y établissant la dévotion du Rosaire, qu'il y faisait réciter chaque jour par toute la population. Lorsqu'il avait gagné à Dieu l'âme d'un infidèle ou d'un pécheur, il la déposait aussitôt entre les mains de Marie, sûr de la maintenir pour toujours par ce moyen dans le service de Dieu. Mais la sainte Vierge lui rendait bien ce qu'il lui donnait, et c'était une opinion générale qu'elle s'était montrée plusieurs fois à lui d'une manière sensible, et l'avait favorisé de longs et doux entretiens. Comme les barbares le menaçaient un jour de le tuer : « Vous ne le ferez pas, leur dit-il, le sourire sur les lèvres ; Marie, ma bonne mère, m'a assuré que je ne mourrai pas avant d'avoir terminé sa Vie. » Plus d'une fois elle lui procura d'une manière miraculeuse les choses dont il avait besoin, un bréviaire, des aliments et un logement. Plus d'une fois encore, elle força les ennemis mêmes de ce saint homme à l'accueillir avec bienveillance. Étant malade de la fièvre, et souffrant des douleurs très-aiguës aux pieds, il se fit porter à une église de la sainte Vierge ; et à peine y fut-il entré que son mal disparut.

Une autre fois, revenant d'une mission, dans les campagnes de Piratininga, il descendit une montagne escarpée, accompagné d'une grande foule de peuple qui ne pouvait se séparer de lui. Comme la pente était très-rapide, il fallait marcher lentement et avec précaution. Or, au milieu de la route, le ciel s'obscurcit tout à coup, et une horrible tempête vint effrayer les voyageurs. Le saint missionnaire leur dit, sans se troubler : « Ayons recours à la Mère de miséricorde, et prions-la d'être elle-même notre guide. » A peine avait-il achevé de parler, qu'un rayon de lumière parut au milieu des nuages, et servit de guide à la petite

troupe, comme autrefois la colonne de feu au peuple d'Israël, et les conduisit tous sans accident au but de leur voyage.

Pendant qu'il était à Bahia, comme provincial, ses religieux étaient allés un jour hors de la ville célébrer la fête de la Présentation de la sainte Vierge dans une église de la Compagnie. Il était resté seul à peu près à la maison avec le frère François Fernandez, qui était malade depuis plusieurs semaines. Etant allé le visiter, il lui dit en plaisantant : « Pourquoi, mon frère, n'êtes-vous pas allé aussi, vous, à la fête? — Mais, mon Père, répondit l'autre, c'est précisément aujourd'hui que la fièvre a coutume de redoubler. — Qu'est-ce que cela fait? reprit le saint homme; levez-vous, allez fêter la sainte Vierge, et dites-lui de ma part qu'elle vous ôte votre fièvre. Je ne veux pas que vous la rapportiez à la maison. » Le frère obéit de bon cœur, comme on le pense bien, il fit exactement la commission qu'on lui avait donnée, et la sainte Vierge récompensa son obéissance et sa foi en lui ôtant sa fièvre.

Voici un fait plus merveilleux encore, et qui fit beaucoup plus de bruit, parce qu'il eut pour témoin une population tout entière. Le serviteur de Dieu prêchait dans une église du bourg d'Hannia, dédiée à la sainte Vierge. Le ciel était obscur et couvert de nuages. Au milieu du sermon, il voit tout à coup une lumière éclatante, semblable à un rayon de soleil, pénétrer par une fenêtre dans l'église. Il s'interrompt à cette vue, et reste muet pendant quelque temps, comme plongé dans une extase profonde. Puis il tombe la tête sur le pupitre de la chaire, sans donner aucun signe de vie. Les assistants sont frappés de stupeur : on croit qu'il a été surpris par quelque défaillance mortelle, et l'on vient à lui pour lui porter secours. Mais, au bout de quelque temps, il se relève, et se tournant vers l'autel de la sainte Vierge, il s'écrie : « Bonne Mère, il paraît que vous étiez allée assister

quelque âme dévote; car depuis hier je ne vous trouvais plus dans votre maison. Nous vous remercions d'avoir bien voulu ne pas nous laisser plus longtemps sans consolation. Et vous, chers enfants de Marie, saluez le retour de votre bonne Mère, qui revient en ce moment même après avoir consolé ses serviteurs. Approchez-vous d'elle ; elle porte encore les signes du voyage qu'elle vient de faire. »

Les assistants, frappés de la nouveauté du fait, allument des flambeaux, et approchant de la niche où était la statue de la sainte Vierge, ils trouvent les riches habits dont elle était ornée tout mouillés d'une rosée fraîche et abondante.

Conversion d'un esprit fort.

« L'un des pécheurs que je recommandais dernièrement à vos prières a dû vous coûter beaucoup d'efforts, car Satan le tenait depuis longtemps dans ses griffes. Sa figure livide et amaigrie, encadrée d'une barbe grisonnante, le sourire sceptique et railleur qui faisait souvent grimacer ses lèvres, son ton bref et peu sympathique complétaient un ensemble dur et cynique, et, je puis vous l'assurer, je fus médiocrement à mon aise lorsque je l'abordai. Une phthisie du larynx, arrivée à sa seconde période, indiquait clairement l'impossibilité d'une guérison, et le malade avouait lui-même que ses excès de boissons alcooliques étaient bien la cause principale de son mal. Je dus vous le recommander déjà après cette première entrevue, car je vis, du premier coup d'œil, combien cet esprit fort avait besoin de votre charité ; puis je le perdis de vue. Mécontent du service médical de l'Hôtel-Dieu (il était pourtant traité par un de nos plus célèbres docteurs), se plaignant amèrement des hospitalières, il quitta la salle où il avait été accueilli, et je le re-

trouvai par hasard dans notre ville, se livrant à ses occupations antérieures. Quelques semaines après, en traversant l'hôpital, je fus frappé de la ressemblance d'un mourant avec une physionomie déjà connue. Je m'approchai, et me trouvai en face de *l'esprit fort* en question. Sa voix était éteinte et les sons sortaient avec effort de sa gorge ulcérée. En rentrant dans cette nouvelle salle, il tint ce langage aux hospitalières : « Mes sœurs, il faut que j'y sois forcé pour revenir, et je vous garantis bien que c'est à contre-cœur ! » — L'insensé ! il eût donc voulu mourir sans secours ! Le voyant si peu disposé au redoutable passage du temps à l'éternité, la zélée cheftaine lui parla avec énergie de son âme, qu'il pouvait encore sauver s'il ne s'obstinait pas à la perdre. Vos généreux efforts poursuivaient ce malheureux endurci. Ils ne furent point inutiles. Le triomphe de la grâce sur ce cœur rebelle fut d'autant plus admirable, qu'il semblait impossible. Le moribond demande un prêtre avec lequel dans le monde il avait eu quelques rapports. La digne hospitalière, dont la charité avait porté ses fruits, s'empressa de faire prévenir l'ecclésiastique, qui arriva à la hâte. Le temps pressait, la mort n'était pas loin... mais le pécheur conservait encore le plein exercice de ses facultés intellectuelles : il ouvrit sans réserve son cœur au confesseur qu'il avait choisi. A peine le sang du Sauveur Jésus eut-il, par l'absolution, lavé cette âme défaillante de ses honteuses souillures, que le converti donna les preuves de la sincérité de son retour. Demandant humblement pardon (lui si orgueilleux naguère !) de sa conduite antérieure, il se montra complètement changé. Sa patience et sa résignation, au milieu d'atroces souffrances, ne se démentirent plus jusqu'au moment suprême, et sa mort fut celle d'un prédestiné. (*Écho de Notre-Dame des Victoires.*)

Baronius rendu à la santé par Marie.

L'an de grâce 1572, le savant Baronius tomba malade à l'extrémité, reçut les derniers sacrements, et l'on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre ; mais il avait pour supérieur et pour ami un saint qui déjà une fois l'avait rappelé des portes de la mort, saint Philippe de Néri. « Philippe se mit en prière pour obtenir la vie de son cher disciple ; Baronius s'endormit aussitôt d'un doux sommeil, et vit son Supérieur prosterné aux pieds du Sauveur et de sa sainte Mère, leur demandant sa santé en ces termes : *Seigneur, donnez-moi Baronius, rendez-le-moi* ; *je le désire*, je le veux. » Comme le Christ refusait, il se tourna vers sa Mère, et, Marie ayant intercédé pour lui, il connut à l'instant qu'il était exaucé. Au moment même Baronius se réveilla, bien convaincu qu'il ne mourrait pas de cette maladie. Et de fait, il se rétablit le même jour, et ne manqua pas, dans ses *Annales*, de rapporter à son bien-aimé père, et sa doctrine et sa vie. » (RHORBACHER.)

Confiance du Père Sellier en Marie.

Le Père Sellier de la Compagnie de Jésus, mort en odeur de sainteté en 1854, mérite une place distinguée parmi les fidèles serviteurs de Marie. Voici quelques détails bien édifiants extraits de la Vie de ce saint Religieux :

Après Jésus-Christ Notre-Seigneur, le premier objet de la dévotion du P. Sellier était, sans contredit, l'immaculée Mère de Dieu. On ne peut exprimer l'affection qu'il portait à cette Reine du ciel. Il ne tarissait pas, quand la conversation tombait sur les louanges de Marie. Dans ses journaux

de retraite, on ne trouve pas une des méditations où il ne s'exhale en effusion de tendresse, de piété, de confiance. Le nom de cette bonne Mère se présente à chaque instant sous sa plume, et c'est toujours avec de nouvelles expressions pour rendre la vivacité de son amour.

« O Marie! vous que que j'appelle cent et mille fois ma Mère, et qui l'êtes plus que je ne puis l'exprimer ni même le penser..., bénissez-moi, bénissez cette retraite, mais d'une bénédiction que rien ne puisse effacer ni altérer : *Gratias Deo et Mariæ et omnibus Sanctis. Amen.* »

« O Marie, écrit-il ailleurs, vous le refuge des pécheurs, vous la ressource des affligés, jetez sur votre pauvre et indigne esclave un regard de pitié. Convertissez-moi cette fois. Je vous ai coûté bien des ennuis ; cela ne durera pas longtemps : *Doce me orare.* Enseignez-moi à prier. Je vous demande cette grâce non pour moi, mais pour la gloire de votre cher Fils et la vôtre. »

Il aimait à rapporter à la protection de Marie le bienfait de sa vocation à la vie religieuse : « Je me suis demandé à moi-même, écrit-il, le 26 août 1825, qui m'avait obtenu cette faveur incomparable. La réponse n'a pas été très-difficile. C'est à la très-sainte Vierge que je suis redevable de tout. Je puis dire qu'elle a fait pour moi plus que pour saint Stanislas et pour saint Louis de Gonzague. Ils étaient des anges, et moi j'étais un démon. Puis-je oublier jamais que c'est à cette tendre Mère que je dois cette guérison miraculeuse qui m'a sauvé de l'enfer à l'âge de dix à onze ans? Depuis cette époque, on dirait que Marie m'a adopté pour son enfant, et que, malgré mes déloyautés, elle a voulu à toute force m'avoir au service de son divin Fils. J'ai eu beau m'engager dans les voies tortueuses de l'iniquité, Marie m'en a arraché ; cent fois j'ai failli me perdre corps et âme, Marie a été mon salut. »

Quand le P. Sellier examinait les candidats qui se présentaient pour entrer dans la Compagnie, il leur demandait surtout s'ils avaient de la dévotion à la sainte Vierge, si c'était d'elle qu'ils croyaient tenir leur vocation, ne regardant pas comme une vraie vocation celle où la sainte Vierge n'intervenait pas.

Dans les dernières années de sa vie, il a été surpris plusieurs fois prosterné devant une statue de Marie, exposée aux environs de sa chambre. Il commençait alors par s'assurer, autant que possible, qu'il était seul, prêtant l'oreille et regardant autour de lui, quoiqu'il eût perdu presque entièrement la vue. Puis s'agenouillant, ou plutôt se prosternant, il baisait respectueusement, et la tête découverte, la partie du plancher la plus voisine des pieds de la sainte Vierge, et il se relevait promptement, dans la crainte d'être aperçu.

A l'exemple de tous les vrais serviteurs de Marie, le P. Sellier affectionnait tout particulièrement la pratique du Chapelet, et s'en acquittait avec la plus touchante piété. Les novices de Saint-Acheul appelés auprès du saint homme pour lui faire quelques lectures, ou pour l'aider dans son travail ou dans sa correspondance, se disputaient la faveur de le réciter avec lui, et avaient recours à mille petites ruses pour se supplanter les uns les autres auprès du vénérable Père, qui, de son côté, était heureux de leur procurer cette satisfaction. « Souvent, dit l'un d'eux, en récitant mon chapelet avec lui, je me trouvai rempli d'une dévotion extraordinaire, surtout quand je le voyais incapable d'articuler les mots par suite de la violence de ses émotions. »

On se rappelle encore une exhortation sur la sainte Vierge qu'il adressa à la communauté de Saint-Acheul la veille de l'Assomption 1852 : « C'est, dit un de ses auditeurs, la plus touchante que j'aie jamais entendue. Le Père

était inspiré : à certains moments ses paroles, on le sentait, partaient d'un cœur transporté et hors de lui. Il fut même forcé de s'interrompre un instant pour respirer. La pensée-mère de cette conférence était celle-ci : Il n'y a point de pays qui ait été autant que la France l'objet de la prédilection de Marie. Passant en revue tous les royaumes qui avaient, ce semble, plus de droits à la tendresse de la sainte Vierge, l'Italie et l'Irlande, il montrait que cependant ces contrées avaient été moins aimées. Il rappelait ensuite tous les crimes, toutes les profanations, tous les sacriléges, toutes les horreurs de la Révolution, et faisait voir que la France s'était rendue plus criminelle que toutes les nations de l'univers, qu'elle en avait plus fait pour être privée du bienfait de la foi que tant d'autres à qui ce bien avait été ravi, et qui ne l'avaient pas retrouvé. « Pourquoi donc, ajoutait-il, la France, par une protection spéciale et tout exceptionnelle, a-t-elle été préservée de cet affreux malheur? — Pourquoi? Ah! c'est que Marie aime la France. Le peuple français est le peuple choisi, privilégié de Marie. — Mais enfin, pourquoi l'aime-t-elle de préférence? — Parce qu'elle le veut. — Mais il ne le mérite pas. — N'importe : elle le veut ; ne m'en demandez pas davantage. » C'est à ce moment surtout qu'éclatèrent les transports d'amour du pieux enfant de Marie.

Conversion longtemps attendue. Générosité d'un jeune pécheur.

L..., 9 janvier 1863.

Une merveille de grâce vient de s'opérer en faveur d'un jeune homme que j'ai bien des fois recommandé aux prières de l'Archiconfrérie.

Éloigné de sa famille depuis douze ans, depuis douze ans

aussi, ce jeune homme se livrait à tous les excès du vice : non content de se perdre lui-même, il ne cessait d'entraîner les autres dans le mal par ses exemples et par ses conseils.

Enfin notre bonne Mère a exaucé nos vœux. Il y a quelques semaines, N*** a consenti à rentrer dans sa famille : son retour fut comme celui de l'enfant prodigue ; il lui ressemblait sous tous les rapports. Invité par un pieux ecclésiastique à faire quelques jours de retraite dans un couvent, N*** s'est senti pressé par la grâce : il n'a pu résister. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, quand il se vit dans la petite cellule, semblable à celle des Religieux, qu'on lui avait donnée pour abri. Il n'en voulait plus sortir. Contemplant sans cesse son crucifix, il conjurait le ciel de lui pardonner ses iniquités.

En ce moment, une pensée de dévoûment et d'abnégation l'occupe tout entier. Son désir est d'aller à Cayenne se consacrer au service des forçats et des déportés. « C'est là qu'est ma place, dit-il ! Dieu a eu pitié de moi ; mais ma vie tout entière ne sera pas assez longue pour expier toutes mes fautes. »

Ce projet généreux trouvera de l'opposition ; mille obstacles semblent déjà vouloir se mettre à la traverse. — Donc, il nous faut encore des prières : suppliez Marie d'achever son œuvre.

Mort d'un soldat du premier Empire racontée par Mgr DUPANLOUP.

J'étais attaché au clergé de Saint-Roch : c'était en 1836. J'avais fait longtemps le catéchisme aux enfants, et non-seulement le catéchisme ordinaire, mais ce que nous appelons, et ce qu'on appelle encore, les catéchismes de persé-

vérance, auxquels les jeunes gens et les jeunes personnes continuaient à venir jusqu'au moment de leur mariage. Je fus donc un jour appelé à bénir le mariage d'une de ces jeunes personnes très-pieuse, et qui avait suivi assidûment nos catéchismes de persévérance jusqu'à l'heure de ce grand engagement. Elle épousait d'ailleurs un jeune homme fort chrétien; en sorte que c'était un de ces mariages que l'on peut bénir avec consolation et espérance.

On fait ordinairement, dans ces sortes de cérémonies, un petit discours; je fis ce discours d'usage, et je me souviens encore que, pendant que je le faisais, j'eus une distraction : celui qui me la donnait était un grand homme de six pieds au moins, qui était resté seul là, debout, tout le monde étant assis, me regardant très-fixement, et cela, comme il était le premier témoin, à trois pas de moi. Cette proximité, cette haute taille, cet air original, ce regard fixé sur moi de si près, avaient, vous le comprenez sans peine, appelé un moment mon attention : puis, je m'étais dérobé à cette impression. La cérémonie achevée, je me retirai, les mariés aussi, et je pensais que tout était fini; pas du tout.

Le lendemain, à cinq heures du matin, on sonnait à ma porte; c'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment pour un malade en danger de mort; ce malade, c'était son oncle même, ce grand homme qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Très-âgé (il avait soixante-quinze ans), le froid l'avait saisi à la cérémonie même, et on craignait pour ses jours. Je sortis sur-le-champ, et chemin faisant, pour me renseigner, je fis quelques questions au jeune homme qui m'était venu chercher. Monsieur, votre oncle est-il un bon chrétien? — C'était un bien bon homme, mais nous craignons bien qu'il ait fort négligé ses devoirs de religion. — Est-ce qu'il a quelque idée de la gravité de son état? — Oui, il ne se fait pas d'il-

lusion. — Est-ce que c'est lui, qui désire me voir ? — Oui. Quand nous l'avons vu frappé, nous lui avons demandé s'il ne verrait pas volontiers venir un prêtre. Il ne s'y est pas refusé. Mais lequel ? Il n'en connaissait pas ; alors, dans un langage un peu à lui : « Celui que j'ai entendu hier ; il m'a plu, il fera bien mon affaire. »

J'arrivai donc rue Croix-des-Petits-Champs, dans un hôtel garni ; car, venu de la province pour assister au mariage de son neveu, il s'était logé à l'hôtel — je ne passe jamais dans cette rue sans regarder cet hôtel avec émotion ; — j'entre, on me laisse seul avec lui. Je vis là le malade, ce pauvre vieillard, étendu tout de son long dans un lit, et mourant. Je m'approche de lui, et lui aussitôt me tend la main sans hésitation, simplement, et avec quelque chose de loyal et de très-net : « Je vais mourir, me dit-il, et je voudrais faire ce qu'on fait en pareil cas. J'ai soixante-quatorze ans ; il y a soixante-deux ans que je ne me suis confessé. Je suis un vieux militaire. Que voulez-vous ! je me suis engagé à quatorze ans ; j'ai fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Je n'ai jamais pensé à Dieu ; mais je ne sais pourquoi j'éprouve le besoin de ne pas sortir de ce monde sans m'être réconcilié avec Dieu, comme si je l'avais connu. » Touché de sa franchise et de son accent extraordinairement sincère : « Eh bien ! lui dis-je, je vous aiderai, et Dieu nous aidera ; les choses sont faciles avec des hommes comme vous. » Quand j'eus achevé, à l'aide de questions, sa confession : « Maintenant, lui dis-je, je vais vous donner une pénitence. — Une pénitence ! dit-il en me regardant fixement, qu'est-ce que c'est que cela ? Je n'en ai pas l'idée. » Ainsi, en fait, il n'avait pas la première idée ni de la religion, ni du sacrement de pénitence, ni de tout le reste... Je lui expliquai ce que c'était qu'une pénitence et je lui dis : Vous souffrez, offrez vos souffrances au bon

Dieu, cela me permettra de vous donner une pénitence facile, vous direz tout simplement *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*. Il me regarda alors du fond de son lit, car tout affaibli qu'il était par l'âge et la maladie, il avait encore une énergie extraordinaire dans le regard, et me dit : « *Notre Père... Je vous salue, Marie...* qu'est-ce que cela veut dire? Je n'en ai jamais entendu parler. »

Il en était là, ce malheureux homme ; il était arrivé à soixante-quatorze ans, et il avait tout oublié, jusqu'à ces prières que l'enfance même sait bégayer !... La religion était entièrement effacée de cette âme ! Il ne restait rien, rien !... Je jetai un regard vers le ciel, et reprenant courage, je sentis qu'il fallait un miracle, et tout lui révéler en un instant. Vous avez dû savoir cela, lui dis-je ; ce sont des prières, les plus belles de la religion ; je vais vous aider un moment ; je les réciterai moi-même, vous les réciterez avec moi, et nous retrouverons tout cela. Et, me mettant à genoux au pied du lit, et tenant sa main dans mes mains, je commençai. Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater ;* puis, quand je fus arrivé à ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*, tout à coup me serrant la main, et comme se réveillant d'un long sommeil : Oh ! oui, dit-il, je me souviens de cela... oui, je crois que, quand j'étais enfant, ma mère m'apprenait quelque chose comme cela, voulez-vous recommencer ? »

Je recommence, et alors, tout à coup, du fond de son âme, du fond de ses entrailles et de sa vie la plus éloignée, à travers ses soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et tout effacé de son âme, voilà que revient vivant à ce vieillard le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises quand il était tout petit enfant, et voilà que,

de lui-même, il se met à en retrouver une à une toutes les paroles ; je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y était enfoui et reparaissait tout à coup à la lumière. Il s'interrompait à chaque verset : « Oh ! disait-il, oui, je me souviens... *Notre Père qui êtes aux cieux...* C'est bien cela... *que votre nom soit sanctifié...* c'est bien cela encore, je m'en souviens... *que votre règne arrive...* oui, je me souviens d'avoir récité tout cela. Oh ! comme c'est beau cette prière ! » Et arrivé à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses :* « C'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens, c'est ce qui m'a rappelé tout le reste ; ma mère me faisait dire cela quand j'avais commis quelque faute... » Et il acheva ainsi toute la prière. Et puis, il me demanda de la répéter avec moi, et il ne se lassait pas de la redire. Et quand il eut fini : « Mais il y en a une autre, me dit-il. Eh ! oui, je me souviens que ma mère me disait qu'il y a une sainte Vierge... Attendez... je vais retrouver cette prière... Dites-la-moi, je la reconnaîtrai... » Et dès les premiers mots : « Oh ! oui, c'est cela... *Je vous salue, Marie...* » Et il me prévenait : « *Pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...* » Toutes les paroles lui revenaient, et tout cela renaissait comme miraculeusement dans son âme ; et enfin, aux dernières paroles, il se mit à fondre en pleurs : « *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* »

Voilà ce qu'avaient été pour ce vieillard ces prières, qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance, germes précieux déposés dans son âme et longtemps enfouis ; mais enfin, ils étaient là, et, au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité. Il ne pouvait se lasser de dire ces prières, de les répéter sans cesse... Le voyant fatigué, je le quittai, pro-

mettant de le revoir bientôt, dès qu'il serait reposé. Je revins bientôt effectivement, car je désirais extrêmement lui donner la sainte communion. Il communia dans les sentiments de la piété la plus vive; tout lui avait été révélé avec ces deux prières; je n'avais plus rien à lui apprendre.

Je lui avais laissé un petit crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel, et il m'avait répondu en souriant qu'en effet il n'y en avait pas souvent dans les auberges. Je l'avais vu saisir et presser de ses mains défaillantes, contre ses lèvres et contre son cœur, ce petit crucifix. Je revins le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles; son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approchai de lui, eux restèrent à quelques pas. Je lui demandai comment il allait: « Mais cela va très-bien, me dit-il. — Pourtant, lui dis-je, on m'a dit que vous aviez beaucoup souffert cette nuit. — Il me répondit : Ils vous ont dit cela... » Et alors, tirant de dessous ses draps se main décharnée et me montrant le petit crucifix que je lui avais donné et qu'il n'avait pas quitté : « Voilà, dit-il, celui qui me consolait; j'ai redit toute la nuit *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*; c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert. »

Ses derniers jours furent dignes des plus illustres pénitents.

Mort édifiante d'un tirailleur algérien.

On lira avec intérêt et édification l'histoire de la conversion d'un de nos tirailleurs algériens arrivée en 1867, et due en grande partie au spectacle d'une communion faite en présence de ce pauvre enfant de Mahomet. En voici le récit fidèle :

Un jeune tirailleur algérien arrivait à un des hôpitaux militaires de Paris au commencement de l'année 1865. C'était un beau nègre, vigoureux, aux yeux brillants, aux dents blanches. Ses façons indiquaient qu'il appartenait à une famille arabe distinguée ; il savait lire, écrire, mais n'avait, du reste, aucune notion de la langue française. Il était dangereusement malade d'une pleurésie très-aiguë.

Peu de jours après son arrivée, l'aumônier de l'hôpital eut à administrer un malade voisin du jeune Arabe. Il arriva donc tout proche du lit de notre mahométan, revêtu des ornements sacerdotaux, précédé de la croix et de deux flambeaux allumés, portant en ses mains le saint Viatique et les saintes huiles. L'enfant de Mahomet suivit tous les détails de la cérémonie avec une attention parfaite ; il regarda le prêtre s'agenouiller, se signer, réciter les prières ; le malade baiser le crucifix, écouter les paroles du prêtre avec recueillement, puis communier, puis enfin recevoir les onctions bénies. Rien ne lui échappa. Le prêtre parti, il suivit du regard son camarade mourant, et il fut singulièrement frappé du calme avec lequel il mourut quelques heures plus tard.

Il fut aisé de voir combien il avait été impressionné. Dès lors, il se mit à faire de lui-même le signe de croix ; il joignait les mains et saluait le crucifix de la salle ; enfin, la grâce avait traversé son cœur, il en subissait la divine influence.

Ses derniers moments ne tardèrent pas à arriver. Il eut une crise terrible qui amena bientôt son agonie. En proie à une agitation inexprimable, il appelait ses camarades, les Sœurs, les infirmiers ; on avait beau lui offrir tout ce qu'on pensait devoir le soulager, rien ne l'apaisait. A un moment, il aperçut le crucifix suspendu à la ceinture d'une des Sœurs ; il le saisit, le baisa à mille reprises et le retint si

fermement qu'il fallut que la Sœur le détachât pour le lui laisser. Son agitation redoublait : « Marabout ! s'écria-t-il, marabout ! » Sur les ordres du major, on envoya chercher le marabout (le prêtre arabe), qui ne tarda pas à arriver. Mais à peine notre Arabe l'eut-il aperçu qu'il le repoussa avec les gestes les plus expressifs : « Macach marabout ! (mauvais marabout !) » répétait-il ; et il ajoutait : « Marabout Sidnah Issah ! (prêtre du Seigneur Jésus) ! » On comprit enfin qu'il voulait le prêtre catholique, et on le fit venir.

Son arrivée fut pour le mourant une grande joie. De loin, il lui tendit les bras, et, dès qu'il fut à sa portée, il couvrit ses mains de baisers ; il les plaçait sur sa tête, et par les signes qu'il faisait il indiquait à tous qu'il fallait qu'on le fît chrétien. Le nom de Sidnah Issah remplissait sa bouche ; chaque nouvelle invocation était comme une confession de foi, la seule qu'il pût encore faire.

L'aumônier se hâta. Après quelques signes et quelques mots échangés par un interprète, il lui administra le baptême sans autre cérémonie que l'infusion de l'eau.

Dire l'effet du sacrement sur le jeune homme, c'est impossible. Les convulsions qui le torturaient cessèrent à l'instant même ; à la place parurent le calme et la paix la plus suave. On eût dit un de ces possédés qui étaient touchés par la main de Jésus et qui, au divin contact, tombaient doux et tranquilles à ses pieds. L'Arabe remercia des yeux l'aumônier ; il prit le crucifix que ce dernier avait en ses mains et qu'il préférait parce qu'il était plus grand ; il se coucha en le tenant sur sa poitrine, et, s'enveloppant de ses couvertures à la façon de son pays, il sembla pour tout le monde un homme qui voulait se livrer au sommeil. Chacun respecta son repos ; ce n'est qu'une heure après que, le voyant demeurer sans mouvement, on s'approcha de lui ; il avait rendu son âme à Dieu. Son crucifix était encore sur

ses lèvres, et la médaille de la sainte Vierge renfermée dans sa main.

Il était né, au même jour, et à la vie de la grâce, et à la vie de la gloire! M. l'abbé PERDREAU.

Sublime dévoûment d'une noble chrétienne.

On lit, dans l'*Echo de Notre-Dame des Victoires*, le trait suivant :

Mme la comtesse Y. de ***, duchesse de ***, réunissait à toutes les grâces de la jeunesse les charmes séduisants du plus aimable caractère et de la piété la plus vive. Toutes les joies de la terre lui semblaient réservées, et Dieu venait de bénir son heureuse union en la rendant mère. Son mari et elle connaissaient de vieille date M. Des Genettes : il les avait vus l'un et l'autres enfants, et les aimait d'une affection toute particulière.

Un jour de l'hiver 1854, le vénérable curé voit venir à lui à la sacristie cette illustre dame. Son visage ému lui fait tout d'abord présager quelque triste événement : il apprend, en effet, de la jeune comtesse, que son mari est gravement malade. C'est pour implorer sa guérison qu'elle est accourue à Notre-Dame des Victoires. Elle désire commencer une neuvaine ; chaque jour, malgré ses tristes préoccupations, elle se rendra dans le sanctuaire privilégié de Marie. Elle supplie M. le curé de s'unir à elle et de célébrer lui-même le Saint-Sacrifice à ses intentions durant la neuvaine. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir le cœur compatissant de M. Des Genettes. Après avoir mêlé ses larmes à celles de la pauvre dame, par de douces et consolantes paroles, il ranime son âme abattue, lui promet de faire beaucoup prier

pour le malade et s'engage à célébrer, selon son désir, les neuf messes.

« Monsieur le curé, avait ajouté la jeune comtesse, avant de se retirer, j'ai fait vœu à Notre-Dame des Victoires de lui donner 10,000 fr., si elle m'accorde la guérison de mon mari. » — M. Des Genettes, qui n'attachait qu'une médiocre importance aux plus beaux présents et ne songeait qu'au salut et au bien des âmes, avait à peine fait attention à cette parole, et, à coup sûr, si des prières ferventes s'élevèrent du cœur du respectable vieillard, elles furent inspirées par l'amitié et le dévoûment.

Le lendemain matin, à huit heures et les jours suivants, un équipage à grandes armoiries s'arrêtait devant le portail de Notre-Dame des Victoires. Une jeune femme, dont la tristesse contrastait avec tous les dehors de la fortune la plus opulente, en descendait, et traversait l'église pour aller s'agenouiller au pied de l'autel de l'Archiconfrérie : c'était la jeune comtesse de ***.

Six jours de suite, elle revint sans demander à parler à M. Des Genettes. Le septième jour, elle attendit le saint vieillard à la sacristie. « O mon père, lui dit-elle, dès qu'il arriva, ma douleur est plus grande que jamais. Mon pauvre mari est de plus en plus malade. Il m'est venu en idée que Dieu demande de moi un sacrifice. Je suis résolue à m'offrir moi-même pour sauver mon mari. »

M. Des Genettes voulut dissuader la jeune épouse d'un vœu qui pouvait être téméraire ; mais il comprit bientôt que la résolution était inébranlable. Cédant alors à son admiration pour un si sublime dévoûment, il bénit avec attendrissement cette femme héroïque ; et les deux jours qui suivirent, il ne cessa d'unir dans une même prière les deux époux, demandant à Dieu de sauver l'un et d'épargner l'autre.

Le soir du dernier jour de la Neuvaine, l'hôtel de *** était tout en joie : le mourant avait été subitement et comme par miracle rendu à la santé.

Mais le sacrifice de l'épouse avait été accepté : Dieu ne rendait une vie que pour en prendre une autre....

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que le petit enfant de Mme de la *** était frappé d'une de ces redoutables maladies qui, chaque année, viennent mettre le deuil dans les familles. Ce qu'avait été la jeune épouse pour son mari, la jeune mère le fut pour son enfant. Elle ne voulut confier à aucun autre les soins de garde-malade. La nuit comme le jour la retrouvait au chevet du petit être, dont Dieu ne semblait prolonger l'existence que pour manifester le dévoûment de la mère. Enfin l'heure du sacrifice sonna : le jeune ange fut appelé au Ciel. Dans son excès d'amour maternel, la comtesse voulut recevoir les derniers soupirs de son enfant. Il venait d'expirer qu'elle l'étreignait encore, que ses lèvres le couvraient encore de baisers. Hélas ! dans ces derniers témoignages de son affection, la mère infortunée, l'héroïque épouse devait trouver l'accomplissement du vœu formé quelques semaines auparavant. Le dernier souffle de son enfant lui avait communiqué la mortelle angine qui venait de le ravir à sa tendresse.

A quelques jours de là, le même équipage dont il a été question plus haut s'arrêtait encore à la porte de Notre-Dame des Victoires. Cette fois, c'était le comte de *** qui venait prier pour sa compagne bien-aimée. Mais ses vertus l'avaient rendue digne du Ciel ; le Ciel fut sourd à toutes les prières. La jeune mère alla rejoindre son petit ange.

Au milieu de ses larmes et de sa douleur, le comte de *** n'oublia pas la promesse que sa pieuse épouse avait faite à la sainte Vierge. Un matin, M. Des Genettes reçut une lettre renfermant dix billets de mille francs.

Depuis longtemps, le respectable curé de Notre-Dame des Victoires désirait orner d'un beau vitrail la fenêtre principale de son Eglise. La somme mise à sa disposition lui donnait la facilité de réaliser cette pensée. Sans retard il fit commencer ce travail, et avec cette délicatesse extrême qui le caractérisait, il voulut que cette peinture fût un perpétuel monument des faits qui viennent d'être rapportés (1).

N'a-t-il pas réussi, cher lecteur? Maintenant ne comprenez-vous point ces mystérieux personnages? Cette femme, les yeux en pleurs mais résignée au pied de la Croix, est la jeune comtesse Y. de la R***. A côté vous apercevez l'Ange Gardien de son enfant; il l'emporte dans ses bras, vers les demeures célestes. Pour Marie, elle semble dire à cette mère affligée : « Courage, généreuse chrétienne! Auprès du lit de ton enfant, tu as souffert comme moi au pied de la Croix; comme Jésus au Calvaire, tu as donné ta vie pour celui que tu aimais.... Le Ciel va devenir ta récompense. Si ton fils t'est ravi, c'est afin que ce dernier sacrifice achève de purifier ton âme; mais tu le retrouveras bientôt, et au milieu des béatitudes de l'Eternité, il te sera un doux souvenir de la terre et de l'époux pour lequel tu t'es dévouée.

Marie protége les soldats du Pape.

Pendant que nous écrivions ces pages (novembre 1867), la Révolution, soudoyée et appuyée par Victor-Emmanuel, livrait un grand combat contre la sainte Église. Garibaldi,

(1) Cette riche offrande servit aussi à faire exécuter le grand vitrail qui se trouve au dessus de la chapelle de Saint-Augustin, en face de celle de l'Archiconfrérie.

auquel le *feal* roi de Piémont donnait un train express, à la tête de dix mille bandits, a fait des efforts inouïs pour s'emparer de Rome et livrer ses vierges aux outrages de ses sicaires et les églises à leur pillage (1).

Mais la Vierge immaculée veillait sur Pie IX et sur ses héroïques défenseurs, qui ont mis en déroute les garibaldiens, abandonnés par leur chef qui s'était empressé de prendre la fuite au moment du danger.

Voici quelques épisodes de ces combats héroïques qui rappellent le temps des croisades.

(1) Mgr de Beauvais, dans son dernier Mandement, a ainsi qualifié cette invasion :

Vous connaissez les faits. Irritée de la manifestation admirable qui a eu lieu le 29 juin dernier, à l'occasion du dix-huitième anniversaire centenaire du martyre des Apôtres saint Pierre et saint Paul, l'impiété a voulu prendre sa revanche. Non contente d'avoir ravi à notre Saint-Père le Pape les quatre cinquièmes de ses États et ses plus belles provinces, d'avoir spolié le clergé séculier et régulier, chassé les religieux de leurs couvents, et réduit à la mendicité les vierges consacrées à Dieu, d'avoir accumulé attentat sur attentat et désolé le cœur de Pie IX, la Révolution, qui domine et règne en Italie, a déchaîné sur les États pontificaux les hordes garibaldiennes. Le plan était bien conçu. Les garibaldiens entraient les premiers, l'armée italienne devait les suivre, et le trône le plus antique et le plus vénérable de l'univers, celui qui sert de base et de sauvegarde à tous les autres, allait tomber pour ne plus se relever jamais !

Telle était leur criminelle espérance ; mais le Seigneur a pris en main sa cause et confondu ses ennemis.

Il a d'abord suscité pour la défense de son Église d'héroïques soldats. Loin de s'effrayer du nombre, ces nobles fils de la France et de l'Europe catholique ont combattu comme des lions, un contre trois, un contre dix, et ont culbuté en toutes circonstances les envahisseurs du Patrimoine de saint Pierre. Les populations indigènes, au lieu de chercher à se soustraire, comme on l'a prétendu si souvent, au gouvernement paternel de Sa Sainteté Pie IX, ont acclamé et secondé leurs libérateurs.

L'*Osservatore romano* publie la lettre d'un zouave qui avait assisté à l'affaire de Bagnorea. Nous en extrayons les passages suivants :

« Nous sommes entrés dans la ville vers les deux heures et demie, au milieu des plus grandes acclamations. On n'entendait que le son des cloches, vive Pie IX pape et roi ! vivent les zouaves! vive la troupe! Quelques instants après, le clergé et le peuple tout entier se réunissaient pour remercier le Dieu des armées et *Celle* qui obtint la victoire de Lépante.

« Je dis que la madone du saint Rosaire nous a protégés d'une manière miraculeuse. En effet, nos blessés ne sont qu'au nombre de six, y compris un officier de zouaves, et ils ne le sont que légèrement. Un grand nombre ont leurs habits percés par les balles, mais rien de plus. Un zouave dont la poitrine a été traversée par une balle qui lui a rompu une côte et l'épine dorsale, a vécu néanmoins trois jours, jusqu'à ce qu'arrivât de Rome un confesseur hollandais. Peu d'heures après, il quittait cette terre de misère pour aller chanter éternellement le cantique de la victoire.

« Je ne vous dirai que deux mots des profanations commises par les « libérateurs de Rome » dans l'église Saint-François : 1° Ils jetèrent à terre le Pain des Anges, Notre-Seigneur bien-aimé; 2° ils rompirent le saint ciboire, les calices, les patènes, déchirèrent les corporaux et les foulèrent aux pieds ; 3° ils brisèrent les crucifix et les images des saints; enfin ils firent d'autres turpitudes que la plume se refuse à rapporter. Ne manquez pas de remercier Dieu de la victoire des papalins. Notre bon camarade qui est mort se trouve mieux que nous. Vive Marie! »

Ces profanations ne sont pas les seules dont se soient rendus coupables les envahisseurs du domaine pontifical, il paraît qu'il en a été de même partout où ces bandes ont pé-

nétré. Nous lisons dans une correspondance du *Monde* des détails qui confirment ce récit :

« Un témoin oculaire nous transmet les faits indescriptibles qui se sont passés dans l'église Saint-François, près Pérouse. Il nous est impossible de les reproduire *in extenso*. Contentons-nous d'indiquer les autels dépouillés, les pierres consacrées horriblement profanées, les reliques foulées aux pieds, le tabernacle violé, des débris d'hosties dispersés dans la poussière, des crucifix écrasés, les images des saints mutilées. Et ce n'est pas le plus horrible. On assure que les auteurs de ces sacriléges ont en outre revêtu les habits sacrés et parodié le saint sacrifice, en vociférant, en guise et sur le ton de *Kyrie eleison*, les plus abominables outrages contre la personne de Jésus-Christ, mêlés aux cris de : *Vive Garibaldi! vive la république!* La vengeance divine se serait signalée par un coup frappant : on aurait trouvé mort dans un caveau un garibaldien qui portait une étole au cou. »

— Le correspondant du *Monde* divise les soldats des bandes garibaldiennes en deux catégories fort distinctes : les chemises rouges qui commandent, et de pauvres diables engagés par ignorance dans les sociétés secrètes et qui se sont enrôlés par peur. Cette distinction se manifeste surtout parmi les blessés qu'on soigne dans les hôpitaux. Les premiers meurent tous en repoussant les secours de la religion ; les autres, au contraire, les acceptent et même les réclament avec empressement. Ce correspondant cite le fait suivant qui s'est produit dans l'hôpital de Bagnorea :

« L'un de ces derniers était étendu sur son lit de douleur et voyait la mort s'avancer à grands pas. Après avoir repoussé les secours de la religion, touché de repentir, il demande un prêtre pour se confesser. Une chemise rouge,

couchée à ses côtés, devint furieuse à cet appel. Elle gourmanda avec violence le pauvre moribond, l'appela un imbécile, un lâche, lui répéta à satiété qu'il n'y avait pas d'autre vie; que Dieu n'existe pas; que c'était une invention des prêtres, etc. Le pauvre blessé lui répondit : — Taisez-vous, Monsieur, vous nous avez assez trompés. Si nous eussions réussi, les honneurs et les profits eussent été pour vous, et nous, pauvres gens, nous serions toujours demeurés avec notre misère. J'ai marché, parce que la secte me menaçait de mort comme traître; mais, aujourd'hui que je vais mourir, et que j'échapperai à votre puissance pour tomber entre les mains de Dieu, je ne veux pas être malheureux pour toute l'éternité. Je crois à une autre vie, parce que, prêt à mourir, je sens qu'il y a en moi quelque chose qui ne doit pas périr. Je veux même mourir comme sont morts mon père et ma mère, c'est à dire catholique. Il se confessa ensuite avec larmes, et quelques heures après, il était devant son maître, son Dieu et son juge. »

Le caporal Collingridge.

Parmi les soldats pontificaux qui ont succombé à Monte-Libreti, on a cité un Anglais, le caporal Collingridge. Ce jeune homme de vingt-deux ans, né aux environs de Londres, avait habité Passy depuis 1857, et il était parti pour Rome en mai 1866. Nous avons pu lire une longue lettre, écrite en français, qu'il adressait de Monte-Rotondo à ses parents le 11 octobre, deux jours avant le combat : c'est une description détaillée des pays qu'il traversait et des petites misères du métier qu'il prenait résolûment. Il annonçait à sa famille de nouvelles et prochaines lettres, et celle-là devait être la dernière. On reconnaît dans ces pages une âme pure et remplie de foi.

C'était la première fois qu'Alfred Collingridge se trouvait au feu. Il tua de sa main plusieurs garibaldiens, fut entouré et tomba enfin percé de quatre ou cinq blessures. Il eut la consolation de recevoir les sacrements avant de mourir ; le prêtre qui les lui administra raconte ainsi ses derniers moments, qui furent des plus touchants .

« Sa joie en me revoyant ne pouvait être comparée qu'à la mienne. Je lui donnai tous les sacrements. Son jeune frère, aussi admirable que son aîné, faisait partie de notre expédition. Il a revu son frère et l'a soigné. Le soir, vers quatre heures, je le trouvai plus mal; il faiblissait beaucoup; il était en peine de savoir ce qu'il y a de plus parfait, de se faire quelque violence pour chercher à vivre encore, ou bien de se laisser aller pour mourir. Il répétait : « Mon « Jésus, mon cher Jésus, je vous offre ma vie pour l'Eglise « romaine, pour le Pape, pour mes parents. Jésus, Marie, « Joseph ! Monsieur l'abbé, dites à mes parents que je les « aime bien, mon père, ma mère, mes sœurs, mon frère. » Il s'assoupit et s'endormit dans le Seigneur.

« Son frère revient un instant après sa mort, l'embrasse tendrement, et des pleurs abondants, longtemps comprimés, soulagent le cœur du pauvre enfant. A mes paroles de consolation, il répond : « Je retourne à mon poste ; je suis de « garde à la porte de la ville, je ne puis le quitter qu'un ins« tant. » Quel beau sacrifice ! comme il est fait généreusement ! Le lendemain, en ramenant les prisonniers, j'admirai ce pauvre jeune homme partageant son pain avec ceux qui, trois heures auparavant, avaient tué son frère. »

Épisodes de l'expédition des soldats Pontificaux contre les Garibaldiens.

Notre plan ne nous permet pas de raconter en détail les beaux triomphes remportés par les Pontificaux, sur les hor-

des que Dieu avait laissées s'avancer jusqu'à 20 kilomètres de la capitale du monde catholique, parce qu'il leur réservait là un châtiment exemplaire et d'autant plus humiliant, qu'elles se croyaient à la veille du succès final.

Mais il nous est bien permis de glaner dans nos propres souvenirs et dans les récits des aumôniers quelques traits propres à édifier le lecteur.

La colonne s'est formée en ordre de bataille, avant de quitter Rome, et en y rentrant, devant l'église de Sainte-Marie *de la Victoire*, bâtie par ordre de S. Pie V, en mémoire de l'éclatante victoire de Lépante.

Non seulement les zouaves, dont la piété est aussi bien établie que leur bravoure, mais la plupart des hommes des autres corps s'étaient confessés dans la soirée, en apprenant qu'ils devaient partir à trois heures du matin. Jusqu'à deux heures, les aumôniers ont entendu des pénitents, et comme ils ne suffisaient pas à la tâche, il avaient appelé à leur aide des religieux et des ecclésiastiques séculiers parlant le français, l'anglais, l'allemand ou le flamand.

Les Français ont été accompagnés sur le champ de bataille par deux ecclésiastiques dévoués. On a vu des soldats se confesser pendant la marche, parce qu'ils n'avaient pu le faire plus tôt.

Français et pontificaux, animés d'une noble émulation, ont chargé l'ennemi, les premiers aux cris de *Vive Pie IX!* les seconds aux cris de *Vive la France!*

C'était grandiose!

Des zouaves ont trouvé un peloton de Garibaldiens dans une chapelle bâtie au milieu de la campagne. Ces misérables n'avaient pas eu le temps de suivre dans sa retraite le gros de leurs camarades. On les avait placés là, dès le matin, en poste avancé. Selon leur coutume impie, ils avaient profané le lieu saint, renversé l'autel, abattu le crucifix. Les zoua-

ves, indignés de ce spectacle, allaient peut-être leur refuser la vie, lorsqu'un sous-officier, entrant dans la chapelle sur ces entrefaites, a commandé aux profanateurs de relever l'autel et de remettre avec respect le crucifix à sa place... Ils ont obéi sans mot dire, et on les a réunis aux autres prisonniers sans leur faire aucun mal.

Un officier des chasseurs étrangers traversait à la hâte un chemin creux pour aller porter un ordre. Un groupe de garibaldiens embusqués derrière une haie fait feu sur lui... et le manque. Il se précipite vers eux le sabre au poing, et les voit tout à coup jeter leurs armes dans un fossé, tomber à genoux et s'écrier d'un ton larmoyant :

— *Pietà, in nome della Madonna!* (Pitié, au nom de la sainte Vierge). Ils étaient sept, sept contre un!

L'officier, dont la main n'était retenue que par le nom de Marie, ordonne du geste à ces lâches de marcher devant lui, *les mains derrière le dos*, jusqu'au détachement le plus rapproché.

Et ils ont obéi.

Tous, il est vrai, n'étaient pas aussi lâches. Plusieurs se sont battus en désespérés. Mais ceux-là, vendus corps et âmes au démon des sectes, n'ouvraient la bouche que pour blasphémer Dieu et insulter les défenseurs de sa cause. Nous en avons vu deux, de ces endurcis, repousser obstinément un digne ecclésiastique qui les conjurait de ne pas mourir en réprouvés.

Un zouave a reçu cinq balles. A chacune d'elles, il faisait avec le pouce un signe de croix sur la blessure...

Et comme l'aumônier du corps lui disait :

— Eh bien, mon pauvre ami, ils vous ont rudement traité... Cinq coups de fusil !

— Oui, répondit-il en baisant le crucifix qu'une sœur lui avait donné ; comme lui, cinq plaies!

Ce zouave s'appelle Sevilla et est originaire du Pérou. Son nom mérite de passer à la postérité chrétienne.

Courage héroïque d'une jeune fille nommée Marie.

On trouverait rarement dans l'histoire de l'Église un sacrifice plus généreux que celui qu'a fait naguère une jeune fille nommée Marie. Elle gardait son troupeau sur le penchant d'une vallée qui longe la route d'Inspruck à Milan, et chantait un beau cantique à la Vierge, sa patronne. L'un des directeurs du grand théâtre de Milan, qui passait en ce moment sur la route, n'eut pas plutôt entendu la voix de la jeune Tyrolienne qu'il descendit aussitôt de sa voiture et, accompagné d'une dame, s'avança vers un champ de genêts pour l'entendre de plus près. Il fut ravi de cette voix mélodieuse; jamais sur son théâtre ne s'était fait entendre une voix si suave et si étendue tout à la fois. Comprenant tout le parti que l'art pouvait tirer de cette voix que la nature avait enrichie de tant de charmes, il s'avance vers la jeune fille et lui demande son nom et celui de sa mère, qu'elle s'empresse de lui donner. Voulez-vous me conduire à votre mère? lui dit-il. — Et mon troupeau, qui le gardera, monsieur? — Abandonnez au loup votre troupeau, lui dit l'étranger, je vous le payerai cent fois, mille fois. — Que voulez-vous donc à ma mère? continua Marie, qui commençait à s'effrayer. — La retirer de la misère, en vous mettant vous-même sur la route de la fortune, en vous faisant la première cantatrice du théâtre de Milan. — Vos promesses ne sauraient me convenir. On ne peut pas faire son salut, sur votre théâtre, car j'ai toujours entendu dire qu'on s'y perd en damnant les autres; ne comptez pas sur moi, mon brave monsieur; je crois que le bon Dieu et

ma sainte Patronne me donneront le courage de préférer le salut de mon âme à tout ce que vous pourriez m'offrir. — Le directeur, voyant qu'il n'avait rien à gagner auprès de la jeune fille, se rendit au hameau de sa mère et n'eut pas de peine à faire agréer sa proposition. Le traité était comme conclu quand Marie arriva des champs.

Ni les vives sollicitations de sa mère, ni les magnifiques promesses du directeur ne purent lui arracher un consentement formel. On lui donna la nuit pour faire ses réflexions. Le brillant avenir qu'on avait déroulé devant les yeux de Marie fut ce qui l'occupa d'abord ; elle ne songeait pas aux diamants qui devaient rehausser sa beauté, à la gloire qui l'attendait ; mais elle pensait que sa vieille mère ne serait plus réduite aux pénibles travaux des champs. Mais, si elle accepte, elle foule aux pieds les vœux de son baptême. La lutte dut être bien grande !... Marie passa toute la nuit à prier ; elle s'adressa à Dieu, à son bon ange, à sa patronne, à sa propre conscience, et chacune de ces réponses fut : « Ne consens pas, tu quitterais Jésus pour retourner à Satan. » Le matin arrive ; elle déclare qu'il lui est impossible d'accepter. La mère gronde, elle pleure, elle se fâche. Marie reste inébranlable. — Je veux user de mon autorité, ma fille, lui dit la mère, je ne te donne qu'une heure pour faire tes préparatifs ; je pars, et il faut que tu me suives, où je t'emmène de force. — Ma mère, répond notre bel ange, tous les autres sacrifices que vous pourrez me demander me seront chers, et je vous les ferai avec une joie aussi grande que l'amour que j'ai pour vous ; mais je ne puis sacrifier mon éternité, et j'espère que Dieu me pardonnera ma désobéissance. — Retire-toi, lui dit la mère, qui ne pouvait plus contenir sa colère, et ne me force pas encore à abréger ce délai que je t'ai donné pour te préparer à partir.

Marie passa dans une pièce voisine, et ce fut là qu'elle

accomplit la résolution qu'elle avait prise la nuit. Ayant souvent entendu dire que la perte des dents incisives change entièrement la voix, en lui faisant perdre une partie de sa force et de sa douceur, elle s'approche d'une fenêtre et se brise deux de ces dents contre l'angle de la pierre. Quand elle revient près de sa mère, elle paraît plutôt heureuse que souffrante, et celle-ci put croire un moment que sa fille avait enfin changé de résolution. Mais l'oreille du directeur avait déjà trouvé dans sa voix un changement que ses yeux expliquèrent bientôt. Pénétré d'admiration pour ce courage magnanime, il renonce à son projet et exhorte la mère à ne pas persécuter une fille si digne de son affection et de son estime.

Deux traits fort touchants!

Les *Annales de la Charité* donnent un rapport sur l'œuvre de la Sainte-Famille, présenté par M. Paul de Caux à une assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul de Paris. Nous extrayons de ce rapport les deux faits suivants :

« Un jour une pauvre veuve, mère de plusieurs enfants, arrive à une bibliothèque de la Sainte-Famille et commence la conversation en ces termes : « Monsieur, je ne puis pas payer mon propriétaire; dans trois jours, chassée de ma demeure, je serai sans meubles, sans asile et sans pain. — Chère bonne dame, combien devez-vous? — 135 francs. — 135 francs! s'écrie le confrère en bondissant sur sa chaise, où voulez-vous donc que je trouve cette somme, et cela en trois jours? Au service de la Sainte-Famille, on écorne ses rentes plus qu'on ne les grossit. Vraiment, je ne puis. — Alors, Monsieur, je suis perdue, et mes pauvres enfants, qui vont mourir de faim et de froid !... » A ce cri de mère, le

confrère a le cœur déchiré. — « Attendez, dit-il, voilà peut-être une inspiration du ciel. Demain, à midi, au son de l'*Angelus*, en quelque endroit que vous soyez, vous et vos enfants, tombez à genoux, dites l'*Ave Maria* et le *Memorare*, j'en ferai autant, et nous verrons. » Le lendemain, vers midi, aux approches de l'église où il allait réciter le *Memorare* du salut, notre confrère rencontre un vieil ami de cœur. — « Où vas-tu donc ? — Je vais demander 135 fr. à la sainte Vierge. — Pourquoi faire ? — Pour ma femme et mes enfants. — Mais tu n'as ni femme ni enfants. — Ce qui n'empêche pas que si aujourd'hui je n'ai pas 135 fr., demain ma femme et mes enfants seront chassés de leur logis ; ils seront sans meubles, sans asile et sans pain ; ils mourront de faim et de froid. Adieu, la sainte Vierge m'attend. — Oui, va la remercier, et ce soir viens chez moi, je te remettrai 150 fr. pour ta femme et tes enfants. » Tout cela s'était passé entre le premier et le dernier coup de midi, aux pieds de Notre-Dame-de-Liesse, à Saint-Sulpice. »

Voici l'autre fait : Il y a trois ans, un jeune enfant quittait l'école pour entrer à l'atelier. Au début de la carrière, intelligent et chrétien comme on ne l'est pas à son âge, il se jeta aux pieds de la sainte Vierge, et lui déclara qu'il se plaçait sous sa très-haute protection. L'apprentissage devait durer trois ans, et finir le 1er février dernier. Mais le jeune apprenti se montra si sage, si docile, si laborieux, que le maître lui fit remise d'un mois d'étude, et dès le 1er janvier lui accorda une paye d'ouvrier. Notre enfant crut que cette paye inattendue ne devait pas lui rester ; il acheta un cœur d'argent, et le 2 février, fête de la Purification, il l'apporta à un prêtre, en le priant de le bénir et de l'attacher près de la statue de la très-sainte Vierge. Dans ce cœur, hommage fervent de sa foi et de son amour, il avait déposé une lettre ainsi conçue : « Ma bonne Mère, je vous offre le premier

fruit de mon travail; daignez l'avoir pour agréable et le présenter à votre divin Fils, en expiation de mes péchés. Eloignez de moi tout ce qui peut déplaire à Jésus. Couvrez-moi de votre protection toute ma vie, et principalement à l'heure de ma mort. — Tout à vous, — Julien. — Je vous recommande tous mes protecteurs et ma famille. »

Les deux échelles,

C'est l'enseignement des Pères et des Docteurs de l'Eglise que la dévotion envers la Reine des Anges est un gage assuré du salut, un caractère certain de prédestination éternelle, un moyen efficace et facile pour arriver au ciel. Cette doctrine de haute importance est confirmée par la célèbre vision dont fut favorisée le frère Léon, disciple et ami inséparable du séraphique Patriarche d'Assise. On en trouve la relation dans les chroniques de l'Ordre (1).

Un jour, pendant qu'il était absorbé dans la méditation des mystères divins, ce grand serviteur de Dieu se vit transporté subitement dans une grande plaine qui semblait devoir être le théâtre du jugement général. Les anges traversaient les airs, s'abaissaient sur la terre pour ouvrir les sépulcres, et en retiraient une multitude innombrable de morts. On voyait, au milieu de ce vaste espace, deux grandes échelles qui par un bout reposaient sur la terre, mais dont l'autre bout s'élevait jusqu'au ciel. La première était fort droite et couverte de sang; Jésus-Christ revêtu d'un manteau de pourpre, la tête couronnée d'épines, le visage courroucé et les yeux enflammés d'une juste indigna-

(1) Lib. VI, cap. 17.

tion, se tenait appuyé sur elle; — tandis que l'autre était d'une blancheur éclatante, un peu inclinée, et conduisait à la sainte Vierge. Au bas de l'échelle rouge était le bienheureux François, qui, se tournant vers ses disciples, réunis en grand nombre au milieu de cette plaine, leur criait à haute voix : « Venez, mes chers frères, venez pleins de courage, montez vers le Seigneur qui vous appelle; ayez confiance et ne craignez pas. » Les Religieux, encouragés par l'invitation de leur séraphique Père, accouraient en foule et se mettaient en devoir d'obéir. Mais quoi ! Les uns au troisième échelon, les autres au dixième, d'autres au milieu de l'échelle tombaient misérablement et se précipitaient sur le sol, entraînant dans leur chute ceux qui venaient à leur suite. A la vue de ce spectacle lamentable, saint François tourna ses regards vers l'adorable Sauveur, et par de ferventes prières se mit à implorer sa bonté divine en faveur de ses enfants. Mais le Juge suprême, se montrant plus enclin à la justice qu'à la miséricorde, ne se laissait point toucher par les supplications du bienheureux Patriarche. Plongé dans la désolation et déplorant avec amertume le malheur de ses disciples, François lève encore les yeux au ciel, et qu'aperçoit-il? la tendre Marie, couronnée de douces splendeurs, lui indiquant par signe de faire passer les faibles par la seconde échelle, du haut de laquelle cette miséricordieuse Mère tendait la main à ceux qui voulaient monter. En effet les Religieux se hâtent de venir, gravissent rapidement les échelons et se trouvent bientôt auprès de l'auguste Vierge. Elle les reçoit avec beaucoup de tendresse et les présente à son divin Fils, qui, en considération de sa sainte Mère, les accueille aussi favorablement et les introduit dans le séjour de la gloire.

Le Bienheureux comprit alors le sens de cette vision ; il redoubla de dévotion envers la sainte Vierge, et l'inspira à

ses frères comme le moyen le plus facile et le plus sûr pour arriver au ciel.

Si nous voulons assurer notre salut éternel, ayons une tendre et sincère dévotion à la Mère de Dieu. Ne laissons passer aucun jour sans lui offrir le tribut de nos louanges et lui adresser quelque prière pour implorer son puissant secours.

Exemples de la bonté de Marie.

Saint Philippe de Benici n'éprouva pas moins la protection de le Reine du Ciel. Après avoir achevé ses études, il fut appelé au service de Dieu d'une manière miraculeuse. Le jeudi de l'octave de Pâques, assistant à la messe dans l'église de l'Annonciade, il fut saisi d'un tremblement de tout le corps à la lecture de ces paroles de l'épître de ce jour : « L'Esprit-Saint dit à Philippe : Approche et aborde ce char. » *Spiritus dixit Philippo : Accede, adjunge te ad currum istum.*

En même temps il fut transporté en esprit dans un lieu rempli de filets, hérissé d'épines, et affreux par la quantité prodigieuse des serpents qui y étaient. Effrayé de ce spectacle, il cherchait à se retirer, lorsqu'il entendit une voix qui lui répétait ces mêmes paroles : *Adjunge te ad currum istum.* (Approche et aborde ce char.)

Ne sachant d'où cela pouvait venir, il lève les yeux et aperçoit un char tiré par un lion et un agneau, dans lequel était assise la Mère de Dieu tenant en main un vêtement noir.

Ce ravissement dura tout le jour, et les douceurs dont son âme fut remplie étaient si abondantes, que tout ce temps ne lui avait paru qu'un moment.

Quelques jours après, il eut la même vision, et la sainte Vierge la lui expliqua, en l'avertissant de se joindre à ceux

qui étaient honorés du nom de ses serviteurs ; d'où il comprit ce que cette Mère de bonté voulait lui dire.

C'est pourquoi, dès le lendemain, il alla trouver le supérieur des Servites, qui le reçut, et lui prédit qu'il serait le panégyriste de la Mère de Dieu.

A ces exemples, nous en joindrons un plus près de nous : c'est celui de Jean Nugnez, qui, étant entré dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé ensuite pour ses rares vertus en Ethiopie, en qualité de Patriarche.

Avant que d'embrasser l'état religieux, il était abbé d'une abbaye proche de Bragues, où il vivait dans un si haut degré de vertu, qu'on l'appelait communément *le saint abbé.* Il passait une partie du jour à prier ; le reste était employé à la lecture ou à d'autres exercices de piété, préférant le repos de la contemplation aux travaux de la vie apostolique ; mais Dieu, qui l'appelait à un état plus parfait, fit naître quelque trouble dans son âme, et se servit pour cela de Melchior Nugnez, son frère, qui, ayant depuis peu embrassé l'institut des Jésuites, n'avait rien tant à cœur que de le voir jouir du même bonheur que lui.

L'abbé se sentant extrêmement agité, résolut de célébrer plusieurs messes pour connaître quelle était la volonté de Dieu sur lui.

Une nuit il rêva qu'il servait de diacre à un prêtre qu'il ne connaissait pas. Etant parvenu à l'endroit de la messe où le diacre reçoit la paix du prêtre, et étant à l'ordinaire au côté droit, l'officiant lui faisait signe de passer à la gauche, — à quoi il ne pouvait se résoudre.

Dans cette contestation, il s'éveille fort embarrassé de ce que pouvait signifier ce songe : il se met en prière ; mais, plus il priait, plus son inquiétude augmentait. Pour calmer ce trouble, il a recours à la sainte Vierge, et promet de dire certain nombre de messes en son honneur.

Il ne fut pas longtemps sans ressentir les effets de la bonté de la Reine du Ciel : car elle se fit voir à Nugnez avec le prêtre qu'il avait vu en songe, et lui commanda de l'aller trouver à Coïmbre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il rencontra le Père Le Fèvre, qu'il reconnut être celui qui lui avait apparu deux fois ; le Père ayant appris de lui le sujet de son voyage, commença par lui faire faire les exercices de saint Ignace, et lui fit comprendre que le songe mystérieux qu'il avait eu, marquait que Dieu demandait de lui, qu'au lieu du repos de la retraite, dont il avait joui jusqu'alors, il fallait qu'il embrassât une vie laborieuse, en renonçant à sa propre volonté, et ne bornant plus son zèle à une petite bourgade, comme il avait fait ; mais, qu'il l'étendît jusqu'aux pays les plus éloignés : ce fut pour ce sujet qu'il entra dans la Compagnie de Jésus.

On voit quel soin la sainte Vierge prend de ses serviteurs dans le choix d'un état de vie ; la sollicitude de la Mère de Dieu s'attache non-seulement à y faire progresser les hommes dans la sainteté, mais encore dans les sciences humaines.

L'histoire de l'ordre de saint Dominique nous en fournit un bel exemple dans la personne de l'illustre Albert le Grand.

Quelque temps après son entrée dans l'ordre de saint Dominique, le peu d'ouverture qu'il avait pour les sciences pensa lui faire perdre sa vocation. Confus de se voir surpasser par tous ceux qui étudiaient avec lui la philosophie, où il ne pouvait rien concevoir, il songeait à prendre un autre parti, lorsqu'il eut un rêve qui lui fit changer de résolution.

Pendant qu'il dormait, il lui sembla qu'il dressait une échelle contre la muraille du monastère pour en sortir. Comme il montait, il vit sur le haut de la muraille quatre

dames vénérables dont une paraissait plus distinguée que les autres. Dès qu'il fut proche d'elles, une des quatre le poussa rudement, et le jeta du haut de l'échelle. Il voulut remonter ; une autre de ces dames le traita de même ; et comme il s'opiniâtrait à vouloir sortir, la troisième lui en demanda le sujet.

— C'est (répondit Albert) que je vois les autres faire de grands progrès dans la philosophie, pendant que je m'y applique inutilement, et c'est ce qui m'oblige à quitter l'ordre.

Alors celle à qui il parlait, lui montrant la sainte Vierge :

— Voilà (dit-elle) la Reine du Ciel, adressez-vous à elle ; et en même temps, elle le présente à la Mère de Dieu, qui le reçut avec beaucoup de bonté, et lui demanda ce qu'il souhaitait. Il répondit que c'était d'apprendre la philosophie qu'il étudiait depuis longtemps sans y pouvoir rien comprendre. La sainte Vierge lui répondit qu'il obtiendrait ce qu'il demandait.

— Mais, afin (ajouta-t-elle) que vous sachiez que vous tenez cette grâce par mon crédit, il arrivera qu'un jour, enseignant publiquement, vous oublierez en un instant tout ce que vous aurez su.

La suite vérifia ce songe ; car, depuis ce temps-là Albert le Grand fit des progrès étonnants dans la philosophie et dans la théologie ; et pour vérifier entièrement la prédiction, — trois ans avant sa mort, enseignant à Cologne, il perdit tellement la mémoire de ce qu'il avait su, qu'il ne lui en resta aucune notion.

Alors, ayant raconté à ses disciples ce qui lui était arrivé autrefois, il se retira, les exhortant en même temps à avoir recours à la Mère de bonté, dont il avait ressenti une protection si particulière. Ch. Barthélemy.

Marie, consolatrice des affligés.

Gonzalès Pizarre, frère du fameux conquérant du Pérou, avait résolu d'arracher à la domination de Charles-Quint toute cette vaste contrée; mais il fut vaincu et ses soldats furent en partie taillés en pièces, en partie faits prisonniers. Parmi ces rebelles se trouvait un homme qui prétendait jouer un grand rôle dans le monde; général de Pizarre, il avait été obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie. C'était Gonsalve de Barcelone. Travesti sous des vêtements étrangers, il se cacha d'abord dans une forêt épaisse où il manqua même du nécessaire. Le dimanche suivant, ayant entendu l'écho des cloches de l'église voisine, il se sentit violemment attiré à assister aux offices, il se glissa furtivement dans le temple et se plaça derrière une colonne pour n'être point trahi. Tout à coup il entendit annoncer du haut de la chaire de la part du vice-roi une amnistie pour tous les rebelles, à l'exception d'un seul, et ce seul homme exclu de ce pardon général, c'était lui-même! Effrayé de cette proscription sévère, et craignant qu'on ne le reconnût à la pâleur de son visage, il se retira dans une chapelle où se trouvait un autel consacré à la sainte Vierge. Là il tombe à genoux, et se met à prier dans le silence le plus complet, conjurant la Consolatrice des affligés de le sauver du péril où il s'était précipité par sa propre faute. Une pensée généreuse, forte, grandiose s'élève soudain dans son cœur; bientôt elle prit une telle consistance qu'il s'en trouva transformé en un tout autre homme. Il s'en va par les vallées et les montagnes, emportant avec lui son sublime secret. Il arrive enfin sur les hauteurs des Cordilières. Là il se choisit pour demeure une profonde caverne: il est résolu d'y passer ses jours dans la pénitence et la méditation. Quelque

temps après, une nouvelle inspiration du Ciel le pousse à quitter sa chère solitude pour aller prêcher l'Évangile à ces peuplades mi-sauvages dont il connaissait déjà la langue. Il se voua tout entier à cette mission dangereuse; il eut un tel succès que le bruit en parvint jusqu'à Lima. Le vice-roi, charmé de cette bonne nouvelle, non-seulement oublia tout le passé; mais il le fit prier de revenir à la cour pour y occuper un poste éminent. Mais c'était trop tard; Gonsalve préféra aux grandeurs de la terre les humbles et pénibles occupations qu'il s'était données; il y ajouta même le soin des malades; il finit par servir les pestiférés dans un hôpital, où il mourut dans les plus grands sentiments de piété.

Qui ne reconnaît ici la protection visible de la Reine des cieux! Gonsalve, d'un rebelle, avide de conquête et de gloire, devient le serviteur des pauvres et des malades; Gonsalve, d'un ambitieux et fier soldat, devient missionnaire. Marie le sauve d'abord, puis lui montre un chemin tout opposé à celui qu'il avait suivi jusque-là, et il meurt riche en bonnes œuvres. C'était le ciel échangé contre la terre!

L'île de Rhodes était tombée au pouvoir des Turcs en 1552. Le dernier Grand-Maître des chevaliers était alors le brave Villiers de l'Isle Adam. Il avait défendu longtemps contre le sultan Soliman ce boulevard du monde catholique; mais trahi et accablé par le nombre, il dut enfin céder à l'orage. Il embarqua donc, triste et abattu, le reste de sa flotte, se rendit dans l'île de Candie, ensuite à Messine, où il fut reçu avec toute la sympathie due à ses malheurs. Dans cette circonstance solennelle, on put se convaincre combien était vive la foi de ce vaillant guerrier. En abordant à Messine, il n'avait déployé qu'une seule voile; mais il y avait attaché une image de la Mère de douleurs portant sur ses genoux les restes mortels de son divin Fils. On peut y lire ces mots latins : « *Afflictis spes unica rebus;* seul espoir

dans l'adversité! Telle fut l'expression simple et naïve de sa confiance en Marie! Que dans toutes nos adversités notre regard soit tourné vers celle que l'Église invoque sous le titre de Consolatrice des affligés, et nous n'aurons jamais à nous repentir d'avoir placé si haut notre espoir!

Le vicomte de Maricourt.

Le jour de la Pentecôte, un jeune homme de vingt-huit ans, M. le vicomte de Maricourt, mourait à Paris, peu de jours avant l'époque fixée pour son mariage, et sa mort allait frapper au cœur un pauvre père, M. le comte de Maricourt, consul de France à Chypre, qui n'attendait que d'heureuses nouvelles.

Le jeune vicomte était un enfant de Marie. Selon l'usage traditionnel des nobles familles chrétiennes, quand il vint au monde, il y avait près de son berceau la croix et l'épée. Ces deux emblèmes de la piété et du courage ont eu part égale dans sa vie. A dix-sept ans, il bataillait en Crimée, et il supportait, au campement de la Tchernaïa, les épreuves de cet hiver terrible que chacun se rappelle. Ses chefs et ses camarades le savaient très-pieux, mais le voyant aussi très-brave, tous l'aimaient de bonne amitié. Plus tard, le jeune roi de Naples, dont il avait en son premier âge partagé les loisirs, le distinguait à Gaëte. Soldat du devoir et enfant de Marie, où qu'il fût, les faibles éprouvaient sa protection, les pauvres bénissaient sa générosité, les ennemis de Dieu ou de la patrie le trouvaient modeste et intrépide sur leur chemin.

Pour ces caractères chrétiens d'une trempe exceptionnelle, la mort est évidemment tout autre que pour la multitude. Le jeune vicomte de Maricourt s'avançait à grands

pas dans une voie glorieuse et sainte; il vivait double, de la vie de l'héroïsme et de la vie de la foi ; Dieu et la Reine du ciel ont cueilli son âme par prédilection, comme un fruit mûr.

Mais le chrétien le mieux placé dans la lumière ne voit jamais qu'après coup les décisions providentielles. Le 5 mai 1837, Sa Sainteté Grégoire XVI, à la sollicitation de M. le comte et de Mme la comtesse de Maricourt, demanda à Dieu de leur accorder la naissance de cet enfant. Il naquit le 5 mai de l'année suivante. On le nomma Marie-Joseph. — Encore le 5 mai se manifesta tacitement l'appel suprême; après neuf jours, le 15, dans la plus éclatante des fêtes du ciel, il partit, sanctifié par tous les mérites douloureux que peuvent contenir les derniers moments du meilleur des chrétiens.

Ainsi, voyez les circonstances : l'intervention du Pontife souverain ; le mois de la sainte Vierge qui se pose expressivement ; le nom de Marie-Joseph, qui promet vie pure et bonne mort. L'enfant appartenait au ciel bien plus qu'à la terre. Quand on a voulu l'y retenir, Dieu l'a rappelé.

Une légère pénitence pour de grandes fautes.

L'*Ordre et la Liberté de Caen* rappelle, à ce propos, la conversion d'un écrivain de talent, M. Désiré Laverdant, qui, après avoir passé par le fouriérisme et par la vie la plus dissipée, s'est senti touché de la grâce et est devenu un catholique fervent. Cette conversion est un des miracles du vénérable curé d'Ars, et voici comment M. Laverdant la raconte lui-même dans un charmant petit livre nouvellement publié.

« Je sais un grand pécheur de nos jours qui, lui aussi

(comme don Juan converti), traqué sous le réseau de mille attractions pures et charmantes, poussé par les bienfaits et par les souvenirs d'une belle âme, traîné par la charité d'une sainte femme, s'en fut, un beau matin, à l'aventure et comme à l'aveugle, s'agenouiller dans un sanctuaire de la sainte Vierge en criant : « Mère de ma mère, donnez-moi la lumière ! » Un mot d'amoureux reproche retentit aussitôt dans son cœur foudroyé ; et la même main qui l'avait poussé jusque-là le conduisant jusqu'au bout, mon aventurier se trouva prosterné aux pieds d'un homme de Dieu, d'un saint. Lorsque ce prodigue eut, en trois journées, représentation rétrospective d'un drame de vingt-cinq années, achevé de dérouler le livre de sa triste vie, lamentable catalogue de pâles orgueils et de luxuriantes vanités, le saint d'Ars (c'était lui), de sa lèvre la plus douce, lui dit :

« Mon fils, vous direz à la sainte Vierge *Ave*, et à Dieu, *Veni, Creator Spiritus.* » Et la bouche évangélique, ayant prononcé les formules de l'absolution, se tut. — « Et puis, mon père ? Quoi ? Quelles pénitences ? Quelles expiations ? Pour faire oublier une longue carrière de scandales, pour réparer une pareille énorme dispersion de ma substance, que faut-il porter de fardeaux, d'exercices, de croix ? Que faut-il faire ? — Mon bien-aimé, une prière fidèle à l'immaculée Mère du Verbe, une invocation constante à l'Esprit de Dieu qui renouvelle la face de la terre ! » A ces mots de l'ange des miséricordes, le converti, débordant en sanglots, recouvra la vue, et, dans les yeux profonds et translucides du saint d'Ars, vit l'ordre même du ciel. Sous cet éclair embrasant de la grâce, le vieil homme s'anéantit ; et l'homme vrai renaissant dans ce doux rayon de l'amour infini, reconnut enfin l'Eglise catholique, Notre-Dame, en ses proportions miraculeuses, beauté sans pareille, toute remplie

de son soleil, gloire mystérieuse, triomphatrice, irrésistible, rayonnante de l'Esprit des éternelles consolations. »

Les nouveaux Croisés

Dans cette rude et brillante campagne contre les Garibaldiens, les soldats de Pie IX se sont montrés les dignes fils des Croisés. On lira avec édification quelques extraits des correspondances de Rome en novembre 1867. En écoutant le récit de nos braves aumôniers, je me croyais revenu au temps des Croisés ; même foi, mêmes actes de piété, même enthousiasme ; même dédain de la vie, même générosité après la bataille. Avant l'affaire de Nerola tous les soldats défilant devant le P. Ligiez baisaient son crucifix. Le P. Ligiez est un dominicain dijonnais. Dans une marche de nuit, nos soldats avaient épuisé leur répertoire de blagues et de chansons.

« Allons, mes amis, leur dit le Père, vous savez encore l'*Ave Maria*, n'est-ce-pas?

« — Oh ! oui, mon Père,

« — Eh bien, récitons le Chapelet. »

Et le Chapelet tout entier fut récité en deux chœurs. »

— Le jeune comte de Quatrebarbes a été deux fois blessé sur sa pièce, à Monte-Rotondo. Laissé aux mains des Garibaldiens après la capitulation de la place, le 26 octobre, ses blessures, celle du bras gauche surtout, sont devenues graves et les précautions n'ont pu arrêter les progrès du mal, et il a fallu amputer le bras.

L'énergie du jeune officier d'artillerie est plus dans l'âme, que dans son corps affaibli par le mal. Résigné en toute chose à la volonté de Dieu, et acceptant son sort avec une sorte de joie ineffable, il s'était mis en règle avec l'Eglise, comme si c'eût été sa dernière heure. Pendant le temps de

l'opération, M. le marquis de Quatrebarbes, agenouillé, priait. Une heure après on a répondu à celui qui écrit ces lignes et qui demandait des nouvelles du comte :

— *Il récite le Chapelet avec son père.*

Nos lecteurs sentent tout ce qu'il y a de grandeur et de simplicité dans cette réponse, et dans la douce piété de ce père et de ce fils chrétiens.

On écrit de Rome :

« M. de Quatrebarbes est mort cette nuit, comme un héros, entouré de son père, de ses trois cousins : MM. Dureau, zouaves comme lui. Un quatrième, qui porte son nom, est blessé et à l'hôpital. Mme d'Héliau, sa tante, qui a perdu son fils à Castelfidardo, était là. Cette noble dame disait : Ce qui nous console, c'est que tous les hommes en état de porter les armes dans notre famille servent le Saint-Siége. Les autres sont des enfants ! »

Marie protége l'Eglise et son auguste Chef.

Personne n'ignore que depuis que l'immortel Pie IX a proclamé Marie Immaculée, l'enfer a soulevé tous ses suppôts contre ce glorieux Pontife.

Dans les derniers jours d'octobre de cette année 1867 et au commencement de novembre, la Révolution, aidée par le prétendu roi d'Italie, a livré aux États-Romains un suprême assaut, et sans le courage des troupes pontificales, la Ville-Sainte serait devenue la proie de ces nouveaux barbares.

Nous trouvons dans une lettre de Rome du mois de novembre les lignes suivantes :

La conjuration des sectaires contre Rome était horrible ; sans une permission manifeste de la Providence, tout eût été mis à feu et à sang.

Malheur à nous si, dans les soirées du 22 et du 25, les misérables avaient eu le dessus !

On a trouvé un plan topographique très exact de la cité, dans lequel étaient désignées les mines qui devaient être pratiquées et les couvents, palais et maisons qui devaient être saccagés. La moitié de Rome eût sauté en l'air, et le sang eût été répandu à torrents.

On a saisi dans la ville et en dehors des portes Saint-Paul et Saint-Jean, des dépôts immenses d'armes, des milliers de fusils, de revolvers, de stylets, de haches et de bombes. Dieu a voulu que tout fût découvert à temps et réprimé.

La fidélité, l'abnégation, le courage de toutes les troupes pontificales, sans en excepter aucun corps, ont été admirables.

Elle fut également providentielle, l'arrivée des soldats de la France, à l'heure où nos troupes, fatiguées par les luttes du dehors et la surveillance de l'intérieur et par dix nuits passées sous les armes, étaient épuisées.

Cette fois, plus que jamais, nos soldats ont été accueillis par les Romains avec allégresse. Tous bénissent cette France, vraie fille aînée de l'Eglise, qui, dans un élan irrésistible de foi et d'amour, a envoyé et envoie chaque jour ses généreux enfants pour défendre le Souverain-Pontife, Rome et les grands intérêts catholiques.

— Nous lisons d'un autre côté dans une correspondance de Rome, semi-officielle, adressée aux *Semaines* religieuses, le passage suivant :

Une épopée magnifique se déroule aux yeux du monde, et du sein des ténèbres qu'accumule l'esprit du mal jaillissent des clartés ineffables. Aux actes de désespoir les plus monstrueux succèdent les actes de dévoûment, de charité et d'héroïsme chrétiens qui illustrent à jamais, avec notre siècle, le pontificat de Pie IX.

Nos lecteurs savent, par ce que nous leur avons déjà écrit, que dans la nuit du 22 octobre, des attentats formidables, qui n'ont eu qu'un commencement d'exécution, devaient ensanglanter Rome, changer la face des choses et assurer à la Révolution une victoire complète.

Or, le 20 octobre, fête de la Pureté de la très-sainte Vierge, une Romaine qui passe à bon droit pour une âme selon Dieu, avait eu une vision qu'elle avait cru devoir communiquer à plusieurs personnes : Rome lui était apparue plongée dans une obscurité profonde, et çà et là, des incendies, des ruines, des luttes armées, des ruisseaux de sang ; puis une odeur insupportable. Au dessus de cette scène horrible, elle avait vu Jésus de Nazareth, tel qu'on le représente, debout, revêtu de la robe écarlate, couronné d'épines, le visage baigné de larmes, les mains liées. A ses pieds, la Vierge prosternée demandait grâce pour la ville de Pie IX. A droite et à gauche, saint Pierre et saint Paul semblaient pétrifiés par la douleur. Bientôt, vaincu par les sollicitations de sa mère, Jésus de Nazareth abaissait sur Rome ses regards, dissipait subitement l'obscurité, et il ne restait plus que des traces de sang, des armes abandonnées, quelques ruines, et cette même odeur insupportable ; ce qui signifiait les luttes qui ont eu lieu, les saisies d'armes, l'explosion de la caserne Serristori et les vingt cadavres de zouaves demeurés plusieurs jours sans sépulture.

Or, la conjuration devait éclater pendant la nuit qui précéda la fête de Jésus de Nazareth ; elle a avorté par suite de combinaisons qui, aux incrédules, peuvent sembler dues à ce qu'ils appelleut *le hasard*, mais que nous, chrétiens, nous pouvons sans crainte attribuer aux intercessions de Marie et des Apôtres protecteurs de Rome.

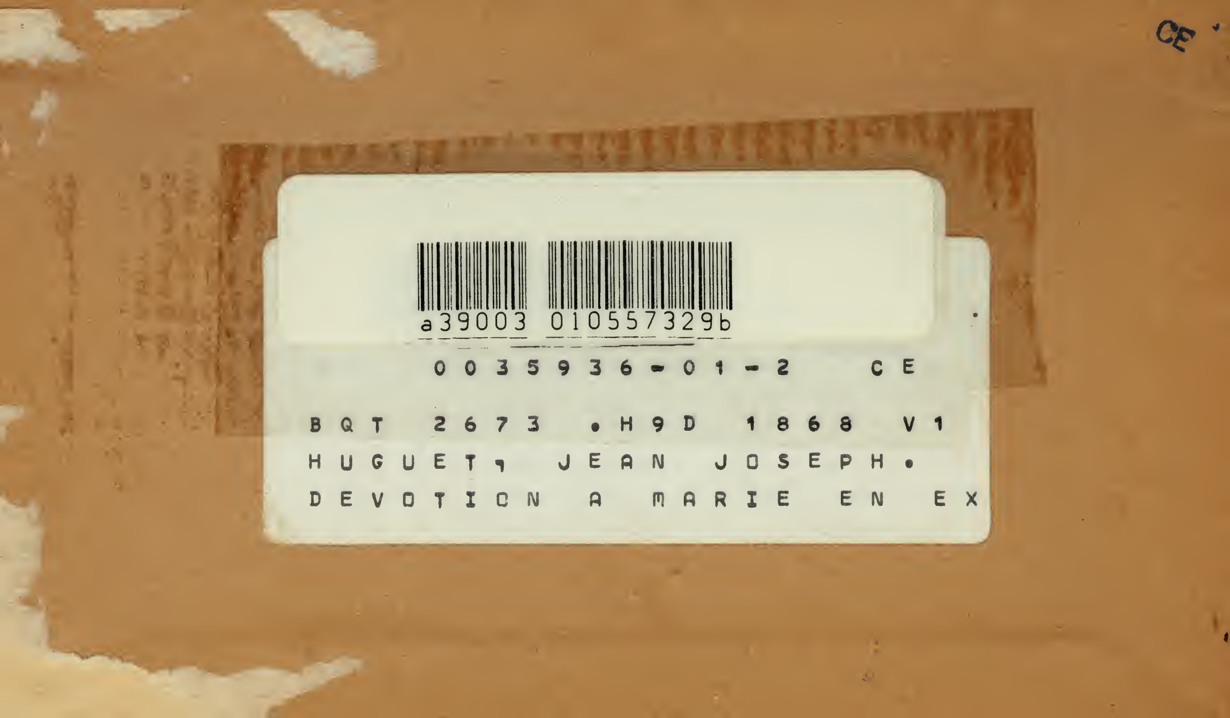
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

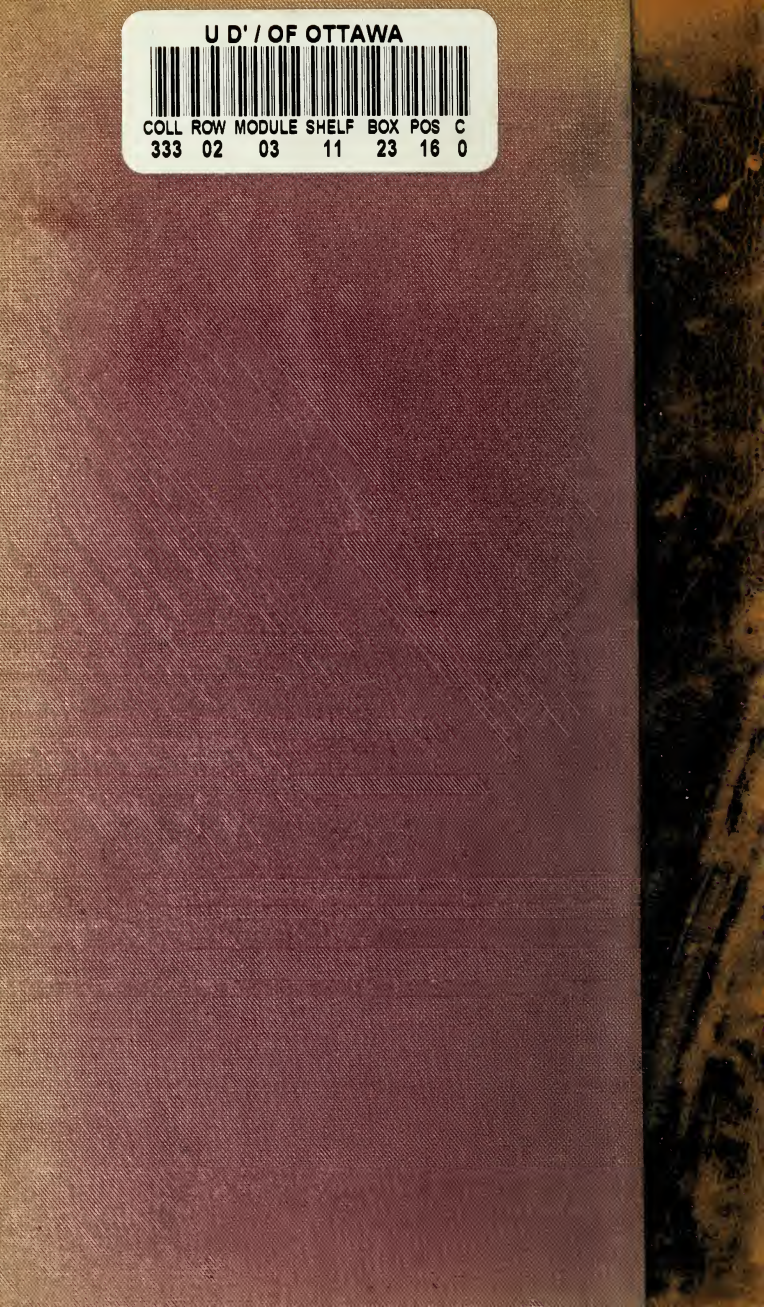
TABLE DES MATIÈRES

Première Partie. — DES PRIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

920 — Paris. — Imprimerie H. Carion, rue Bonaparte, 64.


CE
a39003 010557329b
0035936-01-2 CE
BQT 2673 .H9D 1868 V1
HUGUET, JEAN JOSEPH.
DEVOTION A MARIE EN EX


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 11 23 16 0